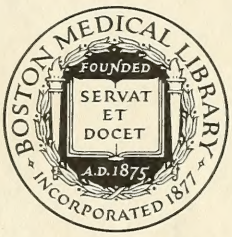
BOSTON
MEDICAL LIBRARY



IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

Francisci Mauriceau,

Artium Magistri, et antiqui Præpositi Magistrorum Chirurgorũ Parisiensiũ Societatis, de Mulierum prægnantium, parturientium, et puerperarum Morbis

Tractatus.

TRAITE'
DES
MALADIES
DES
FEMMES GROSSES,

Et de celles qui ſont accouchées;

Enſeignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui ſont contre nature, & aux indiſpoſitions des enfans nouveau-nés; avec une deſcription tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui ſervent à la generation : Le tout accompagné de pluſieurs Figures convenables au ſujet.

Ouvrage tres-utile aux Chirurgiens, & neceſſaire à toutes les Sages-femmes, pour apprendre à bien pratiquer l'Art des accouchemens.

Compoſé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maiſtre és Arts, & ancien Prevoſt & Garde de la Compagnie des Maiſtres Chirurgiens Jurez de la Ville de Paris.

TROISIE'ME EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de pluſieurs Figures, & de toutes les plus particulieres obſervations touchant la pratique des accouchemens.

A PARIS,
Chez L'AUTEUR, au milieu de la ruë des Petits-Champs, à l'Enſeigne du bon Medecin.

M. DC. LXXXI.

Avec Privilege du Roy, & Approbation de Monſieur le premier Medecin de Sa Majeſté.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesmaldie00maur

A MESSIRE
ANTOINE DAQUIN
CONSEILLER DV ROY
EN SES CONSEILS,
& premier Medecin de Sa Majesté.

MONSIEVR,

Comme l'Envie fait ordinairement tous ses efforts pour ternir la reputation des Auteurs vivans, & que je prevoyois bien que j'aurois pû estre du nombre de ces infortunez, dont les Ouvrages ne sont estimez qu'aprés leur mort, j'ay esté contraint de rechercher l'appuy d'une personne de credit & d'auto-

rité, pour garantir le mien durant ma vie des traits de cette redoutable ennemie de la vertu, qui ſont toûjours d'autant plus envenimez que le ſujet qu'elle enviſage, a de merite, ainſi que Galien meſme, tout incomparable qu'il eſtoit, dit l'avoir bien éprouvé en ſa propre perſonne. Veluti enim in dies gloria, ſic pari quoque paſſu augebatur invidia. Lib. de præcogn. c. 4. & 5.

C'eſt, MONSIEUR, *ce qui m'avoit obligé cy-devant de vous ſupplier avec tout le reſpect que je vous dois, de me permettre de faire paroître au public la ſeconde Edition de ce Livre ſous voſtre Nom, qui ſeul luy a ſervi d'une ſuffiſante approbation, & d'une protection aſſurée contre tous les jaloux de la reputation de ſon Auteur, lequel s'eſtant mis par ce moyen à couvert de l'envie qu'ils luy portoient, a bien oſé leur dire ces paroles de Ciceron.* Invidia virtute parta, gloria, non invidia æſtimanda. *En voicy*, MONSIEUR, *une troiſiéme que j'ay augmentée & rectifiée le mieux qu'il m'a eſté poſſible, pour la rendre digne de voſtre approbation. Mais quoy que cette troiſiéme Edition ſoit beaucoup plus achevée que les deux premieres* (poſteriores enim cogitationes ſapientiores eſſe ſolent) *ce n'eſt pourtant qu'avec une eſpece de confuſion que je prends la hardieſſe de vous la dédier, quand je fais reflexion ſur le peu de proportion qu'il y a de mon petit eſprit à la ſcience incomparable que vous poſſedez juſqu'à un ſi haut point, que c'eſt de vous qu'on peut dire ſans doute*, non plus ultra. *C'eſt*, MONSIEUR, *une verité qui eſt connuë de toute la France, & qui n'a pas eu beſoin d'autres preuves que le juſte choix que noſtre invincible* MONARQVE, (*qui eſt ſi connoiſſant en toutes choſes*) *a fait de voſtre perſonne, pour l'honorer de la Charge de ſon premier Medecin; ſachant bien que vous eſtiez plus capable qu'aucun autre de vous en acquiter dignement, comme vous faites. On eſt aſſez perſuadé*, MONSIEUR, *que les intrigues de la Cour, & les brigues de la faveur n'ont aucunement contribué à vous procurer ce grand avantage dés la*

fleur de vos ans, preferablement à tous les plus celebres Docteurs de voſtre noble profeſſion : car tout le monde ſait que ce n'a eſté que voſtre propre merite qui vous a fait monter au lieu où vous eſtes ; & qu'à l'exemple des grands Capitaines qui n'obtiennent de leur Prince le commandement general d'une Armée, qu'aprés s'eſtre bien acquitez de tous les autres emplois militaires, & meſme de la fonction d'un ſimple ſoldat, vous n'eſtes parvenu à cette éminente Charge de premier Medecin du plus puiſſant & du meilleur de tous les Rois, qu'aprés luy avoir donné une infinité de preuves tres-certaines de voſtre fidelité incorruptible, & de voſtre grande capacité dans la Charge de Medecin ordinaire de la Reine, & dans celle de ſon premier Medecin, leſquelles vous avez exercées avec une approbation auſſi univerſelle que celle que meritent voſtre ſage conduite & vos bons conſeils, auſquels toute la France ſera éternellement redevable du parfait rétabliſſement de la precieuſe ſanté de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *qui auroit vrayſemblablement ſuccombé à la dangereuſe maladie dont il fut dernierement attaqué, s'il n'avoit eſté aſſiſté dans ce preſſant beſoin d'un auſſi prudent Medecin que vous. Ce ſont là,* MONSIEUR, *les chemins que voſtre ſeule vertu vous a tracez, pour vous faire arriver à ce ſupréme degré d'honneur & de gloire, qui vous fait triompher de l'Envie ; laquelle bien loin de vous attaquer, n'oſe pas meſme paroître devant vous que dans une profonde humilité. C'eſt pourquoy,* MONSIEUR, *voyant bien qu'il me ſeroit impoſſible de trouver aucune autre perſonne que vous, qui pût dompter entierement cette monſtrueuſe furie, que je crains ſur toute choſe, je vous reïtere la tres-humble ſupplication que je vous ay déja faite, de me donner une ſauve-garde pour mon ouvrage contre tous mes envieux, qui n'oſeront jamais m'attaquer ſi vous m'accordez voſtre protection ; laquelle outre cela ſera capable d'augmenter tellement ce que je puis m'eſtre acquis de reputation en l'Art des accouchemens,*

dont je fais une profeßion particuliere depuis vingt-trois ans, avec un aſſez heureux ſuccez, que je pourray leur dire dans peu de tems, en marchant ſous vos favorables auſpices,

Rumpere livor edax; magnum jam nomen habemus:
Majus erit; tantum, quo pede cœpit, eat.

C'eſt l'inſtante priere que vous fait celuy qui s'eſtimeroit heureux durant toute ſa vie, s'il pouvoit trouver quelque occaſion de meriter voſtre bien-veillance, & la grace que vous demande,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant
Serviteur,
FRANÇOIS MAURICEAU.

AVIS AV LECTEVR.

AMi Lecteur, comme vous ſçavez que la troiſiéme Edition d'un Livre & la traduction que les Eſtrangers en font en leur langue vulgaire, ſont des marques ordinaires de l'eſtime qu'on en fait; je crois qu'il ne me ſera pas difficile de vous perſuader que celuy-cy que je fis imprimer pour la premiere fois en l'année 1668. & pour la ſeconde fois en l'année 1675. a eſté aſſez bien reçu du Public; puiſque le grand nombre des exẽplaires que j'en avois fait tirer, tant en la premiere Edition qu'en la ſeconde, a eſté entierement diſtribué, il y a déja du tems: & que Monſieur Chamberlen, Medecin du Roy d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la ville de Londres dans l'Art des accouchemens, l'a jugé digne de la peine qu'il a priſe luy-meſme de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dés l'année 1672. C'eſt ce qui m'a obligé de travailler à vous donner cette troiſiéme Edition qui eſtant beaucoup plus ample, & incomparablement plus achevée que les deux premieres, doit aſſurément vous ſatisfaire, ſi vous la liſez entierement dans le ſeul deſſein de vous inſtruire. C'eſt pourquoi je vous prie que ſi vous deſirez faire quelque profit de ſa lecture, vous l'examiniez ſans aucune envie de critiquer mon Ouvrage, & détaché de toute ſorte de préoccupation qui vous pourroit empêcher de reconnoiſtre la verité des choſes que je pretens vous enſeigner. Ie crois que j'ay lieu d'eſperer que vous m'accorderez ſans peine la priere que je vous fais, puiſqu'elle eſt pour voſtre ſeule utilité. Cependant quoy que mon intention ſoit de vous faire connoiſtre icy tout ce qui concerne la groſſeſſe & l'accouchement des femmes, je ne veux pas vous détourner de la lecture de quantité d'Auteurs qui ont traité de cette matiere avant moy: je vous avertis ſeulement, que la plus grande partie d'eux, n'ayant jamais pratiqué l'Art qu'ils nous ont voulu enſeigner, reſſemblent à ces Geographes, qui nous font la deſcription de pluſieurs terres qu'ils n'ont jamais veuës, pour nous en donner (à ce qu'ils s'imaginent) une parfaite connoiſſance: mais il eſt tres-difficile (pour ne pas dire impoſſible) qu'ils y puiſſent ſi bien reüſſir que ceux qui ont eſté eux-mêmes ſur les lieux pour les viſiter: car il eſt certain, comme Plutarque a fort bien remarqué, que la partie ſpeculative des Arts eſt inutile & infructueuſe, quand elle eſt deſtituée de l'active. Vous pourrez donc pour cette raiſon vous fier au chemin que je vous montre; puiſque pour vous y conduire, je vous fais un

fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un assez heureux succez, depuis vingt trois ans, dans la pratique des accouchemens; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte description & representation de toutes les parties de la femme qui servent à la generation; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilemẽt la guerison: & quoi que selon le dire d'Hypocrate, au Livre *des Articles*, il soit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui est écrit; neantmoins je crois avoir si exactement enseigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec assez de facilité, mettre en usage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'est pour ce sujet que je vous communique gratuitement sans aucune reserve, en cette troisiéme Edition, tous les secrets les plus cachez de l'Art. * Au reste ne me blâmez point pour estre d'un sentiment contraire à plusieurs opinions communes; car je vous declare que je me suis seulement attaché à vous faire connoître la verité; de quoy j'espere que vous aurez plus de satisfaction, & que vous me sçaurez plus de gré, que si j'avois toûjours aveuglément suivy la pensée des autres. I'ay aussi tâché de ne me pas étendre en discours superflus, afin de me rendre plus intelligible aux jeunes Chirurgiens, & à toutes les Sages-femmes, à qui ce Livre sera (si je ne me trompe) aussi utile qu'aucun autre, pour apprendre à bien pratiquer l'Art des accouchemens, & principalement à tous ceux qui sont obligez d'entreprendre ces operations à la Campagne, où l'on ne trouve que tres peu de personnes capables de les bien faire. C'est pourquoy je n'ay pas voulu imiter beaucop d'Auteurs, qui rempliſſent leurs Livres d'un grand nombre de longues receptes, qui servent seulement à grossir un volume, & qui ne font qu'embaraſſer l'esprit des Lecteurs dans l'incertitude du choix de tant de differens remedes, composez d'un fatras de drogues inutiles qui leur sont le plus souvent inconnuës, m'étant simplement contenté de leur enseigner les meilleurs, dont on se sert ordinairement. De plus, je l'ay orné de quantité de Figures designées au naturel, & tres-correctement gravées, afin de leur faire mieux concevoir les choses. Mais si dans tout cela vous trouvez que quelques-unes de mes opinions ne vous satisfaſſent pas entierement, souvenez-vous que comme parmy le meilleur bled on void presque toûjours naistre de l'ivroye, ou quelqu'autre mauvais grain; de meſme, qu'il se rencontre peu de Livres, dont la doctrine soit si pure, qu'on n'y puisse

** Ego vero cupio in te omnia qua scio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid discere, vt doceam.* Senec. ad Lucil. ep. 6.

puiſſe rien trouver à redire ; & que ſi j'eſpere quelque eſtime de vous pour recompenſe de tout mon travail, (qui par les peines, les veilles, & la dépenſe qu'il m'a couſté, me ſemble aſſez conſiderable) ce n'eſt qu'à proportion de celle que vous pouvez avoir pour pluſieurs autres, qui n'ont jamais eu en cette occaſion un plus grand deſir que moy de rendre ſervice au Public. Ie veux bien neanmoins vous avertir, que je crois en avoir eſté ſuffiſamment recompenſé par l'honneur que le Roy me fit dernierement à Verſailles en me commettant preferablement à tous autres de ma profeſſion, pour aſſiſter de mon Art dans le beſoin Madame la Dauphine ; & que le conſiderable preſent dont il me gratifia enſuite, eſt une preuve manifeſte de l'eſtime que ſa Majeſté a euë pour moy en cette occaſion.

PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amez & Feaux, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Senéchaux, Prevoſts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut : Noſtre cher & bien amé FRANÇOIS MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré en nôtre Ville de Paris, nous a fait tres-humblement remontrer qu'ayant en l'année mil ſix cent ſoixante-huit obtenu noſtre permiſſion de faire imprimer un Livre par luy compoſé touchant *l'Art des accouchemens & maladies des femmes groſſes & accouchées, &c.* en conſequence de laquelle permiſſion, il auroit fait imprimer ledit Livre, & iceluy donne au Public ; mais comme les derniers ſoins, & les dernieres penſées ſont les plus épurées, & par conſequent les meilleures & les plus utiles, l'Expoſant ayant repaſſé pardeſſus ſon Ouvrage, il auroit eſtimé tres-à-propos d'y ajoûter encore beaucoup de choſes tres-curieuſes accompagnées de pluſieurs belles figures tres-utiles & tres-neceſſaires, que nous luy aurions auſſi permis de faire imprimer & donner au Public par nos Lettres du 3. May 1674. pendant l'eſpace de dix années, & bien que le tems de ladite permiſſion ne ſoit pas encore expiré, attendu que tous les Exemplaires ont eſté debitez, & que l'Expoſant a encore travaillé avec le dernier ſoin & toute l'application poſſible à cét Ouvrage, qu'il a augmenté de beaucoup d'Obſervations particulieres & de pluſieurs nouvelles Figures tres-utiles qui ont eſté examinées par nôtre premier Chirurgien, & ſouhaiteroit d'en faire imprimer une troiſiéme Edition, comme auſſi une premiere de la Traduction latine qu'il a faite du meſme Livre ſur la copie de la troiſiéme Edition ainſi corrigée & augmentée, ſi nous avons la bonté de luy en octroyer le Privilege par nos Lettres ſur ce neceſſaires, qu'il nous a tres-humblement fait ſupplier luy vouloir accorder. A CES CAUSES, deſirant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & permettons par ces preſentes de reimprimer ou faire reimprimer ledit Livre avec leſdites augmentations de diſcours & de nouvelles Figures, enſemble celuy de la Traduction latine qu'il en a faite, en tel ou tels Volumes, marges, & caracteres, autant de fois, & par tels de nos Imprimeurs reſervez que bon luy ſemblera, pendant vingt années conſecutives, à commencer du jour que ladite troiſiéme Edition ſera achevée d'eſtre reimprimée, & que la Traduction latine ſera imprimée pour la premiere fois, iceux Livres vendre & debiter par tout noſtre Royaume : faiſant deffenſes à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer leſdits Livres, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, d'impreſſion eſtrangere ſur les anciennes copies, ny autrement, en quelque maniere que ce ſoit, prejudiciables à l'Expoſant, ſans ſon conſentement ou de ſes Ayans-cauſe, ſur peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, mille livres d'amande, dépens, dommages & intereſts, à la charge de mettre deux Exemplaires de chaque Livre en nôtre Bibliotheque publique, deux en nôtre Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & deux en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, le ſieur le Tellier, Chancelier de France, à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire jouir l'Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens à ce contraires, à la charge par ledit Mauriceau, de faire imprimer ledit Livre ſur de bon papier, & en beau caractere, ſuivant ce qui eſt porté par le reglement fait pour la Librairie & Imprimerie le premier Juin 1618. regiſtré en nôtre Cour de Parlement le 9. Juin enſuivant, à peine de nullité des Preſentes. VOULONS qu'en mettant au commencement ou à la fin deſdits Livres l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoutée comme à l'Original. MANDONS au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des preſentes, tous Exploits & Actes requis

& neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le quatriéme jour de Juillet, l'an de grace, 1681. & de noſtre Regne le trente huitiéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil, GAMART, & ſcelle du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 5. Aouſt 1681. *ſuivant l'Arreſt du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conſeil privé du Roy du vingt-ſeptiéme Février* 1665. *Signé* ANGOT, *Syndic.*

Acheve d'imprimer pour la premiere fois, le dernier jour d'Octobre 1681.

Les Exemplaires portez par le Privilege ont eſté fournis.

Approbation de Monſieur le premier Medecin du Roy.

NOus ſous-ſigné, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, premier Medecin de Sa Majeſté; certifions avoir lû & examiné avec ſoin le Livre intitulé, *Traité des maladies des Femmes groſſes, & de celles qui ſont accouchées*; Compoſé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne ſoit tres-utile & digne d'eſtre donné au Public. A S. Germain ce premier Novembre 1674. Signé DAQUIN.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, utiliſſimum de mulierum partu Librum ſcribentis.

LVCINAM auxiliis inopem jam abſiſtite matres,
Partubus ut præſit, voce vocare DEAM:
Nam vos, ô gravidæ, meliùs liber iſte juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta ſalus.
Cedite ſcriptores, quibus eſt dare verba voluptas;
Quod benè pro morbis præcipit, ille facit.

FRANC. DVLAVRENS.

TABLE DES LIVRES
ET DES CHAPITRES.

TRAITE' ANATOMIQUE.

Des parties de la femme qui ſervent à la generation. Pag. 1
CHAP. I. *Des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez Préparans.* p. 7.
II. *Des teſticules.* 9
III. *Des vaiſſeaux deferens, autrement dits éjaculatoires.* 11
IV. *De la Matrice,* 17
V. *De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuſe.* 27
VI. *Du* vagina, *ou col de la Matrice.* 34
VII. *De l'orifice interne de la Matrice.* 37
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice.* 39
IX. *De la ſemence.* 41
X. *Du ſang menſtruel.* 44

LIVRE PREMIER.

Des Maladies, & des differentes diſpoſitions des femmes groſſes, depuis le moment de la conception juſques au terme de l'accouchement. 49
Chap. I. *Des ſignes de la fecondité, & de la ſterilité des femmes.* 50
II. *De la conception, & des conditions qui y ſont neceſſaires.* 59
III. *Des ſignes de la conception.* 64
IV. *De la generation, & des conditions qui y ſont requiſes.* 72
V. *Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva un petit* fœtus *de deux mois ou environ avec une grande abondance de ſang caillé, laquelle merite d'eſtre examinée pour ſçavoir ſi cét enfant avoit eſté engendré dans le vaiſſeau éjaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme pluſieurs perſonnes le croyent.* 81
VI. *De la groſſeſſe, & de ſes differences, avec les ſignes de la veritable, & de ceux de la fauſſe.* 86
VII. *Le moyen de reconnoiſtre les differens tems de la groſſeſſe.* 90
VIII. *Sçavoir ſi on peut reconnoiſtre que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, & les ſignes qui denotent qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans.* 93

IX. *De la ſuperfetation.* 99
X. *De la mole, & du faux-germe.* 104
XI. *De quelle façon ſe doit gouverner la femme pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tâcher d'éviter ceux qui luy pourroient arriver.* 112
XII. *Du vomiſſement de la femme groſſe.* 122
XIII. *Des douleurs des lombes, des reins, & des eines.* 128
XIV. *De la douleur des mammelles.* 130
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner.* 131
XVI. *De la toux, & de la difficulté de reſpirer.* 135
XVII. *De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des cuiſſes, & des jambes.* 138
XVIII. *Des hemorrhoïdes.* 141
XIX. *Du flux de ventre de la femme groſſe.* 145
XX. *Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe.* 148
XXI *De la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe.* 151
XXII. *De la peſanteur & de la deſcente ou relaxation de matrice de la femme groſſe.* 166
XXIII. *De l'hydropiſie de Matrice.* 169
XXIV. *De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe.* 172
XXV. *De la maladie venerienne des femmes groſſes.* 174
XXVI. *De l'avortement, & de ſes cauſes.* 180
XXVII. *Ce qu'il faut que la femme groſſe faſſe quand elle eſt à terme.* 189

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui ſont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres. 192
Ch. I. *Ce que c'eſt qu'accouchement, ſes differences, & ſes differens termes.* 192
II. *Les ſignes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel.* 205
III. *Des membranes de l'enfant, & de ſes eaux.* 209
IV. *Du* placenta, *& des vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.* 218
V. *Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les differens tems de la groſſeſſe.* 226
VI. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'eſtre en travail.* 231
VII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel quand il y a un ou pluſieurs enfans.* 237

VIII. *La maniere de delivrer la femme en l'accouchement naturel.* 242
IX. *De la maniere de tirer l'arriere-faix reſté dans la matrice aprés que le cordon eſt rompu.* 245
X. *Des accouchemens laborieux & difficiles ; & de ceux qui ſont contre nature ; de leurs cauſes, de leurs differences ; & le moyen d'y remedier.* 253
XI. *Des accouchemens contre nature auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.* 259
XII. *Les ſignes qui font connoiſtre que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la matrice.* 266
XIII. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.* 271
XIV. *Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la matrice.* 277
XV. *Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la matrice en dehors.* 281
XVI. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la teſte la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.* 283
XVII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere.* 288
XVIII. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arreſté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie.* 293
XIX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte.* 298
XX. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.* 300
XXI. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.* 303
XXII. *La maniere de tirer l'enfant quand il preſente les genoux.* 306
XXIII. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.* 308
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté.* 311
XXV. *De l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble dans les differentes poſtures cy-devant dites.* 314
XXVI. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant*

l'enfant. 318
XXVII. *De l'accouchement auquel l'arriere faix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty devant l'enfant.* 321
XXVIII. *De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang ou de convulſion,* 324
XXIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.* 329
XXX. *De l'extraction de l'enfant mort.* 332
XXXI. *De l'extraction de la mole, & du faux germe.* 337
XXXII. *De l'operation ceſarienne.* 342
XXXIII. *Des inſtrumens de Chirurgie qui peuvent ſervir à faire l'extraction de l'enfant mort & monſtrueux en groſſeur.* 358

LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des Femmes accouchées ; Des maladies & ſymptomes qui leur arrivent durant toutes leurs couches ; Du traitement des enfans nouveau-nés ; de leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions neceſſaires au choix des nourrices. 361
Ch. I. *Ce qu'il faut faire à la femme, auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée & delivrée naturellement.* 362
II. *Des remedes convenables aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.* 364
III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le tems de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.* 368
IV. *Le moyen de faire evader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices.* 371
V. *De la perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 372
VI. *De la deſcente & chûte de la Matrice, & du ſiege de la femme nouvellement accouchée.* 378
VII. *Des contuſions & des dechiremens des parties exterieures de la matrice, cauſées par l'accouchement.* 387
VIII. *Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes cauſes.* 391
IX. *Des vuidanges qui coulent de la matrice durant les couches de la femme ; d'où elles viennent, & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.* 396
X. *De la ſuppreſſion des vuidanges, & des accidens qu'elle cauſe.* 402

XI. *De l'inflammation qui ſurvient à la matrice aprés l'accouchement.* 406
XII. *Du ſcyrrhe de la matrice.* 409
XIII. *Du* cancer *de la matrice.* 412
XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 415
XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales.* 417
XVI. *De l'inflammation des mammelles de la femme nouvellement accouchée.* 419
XVII. *Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil.* 422
XVIII. *Des apoſtemes des mammelles de la femme accouchée.* 425
XIX. *Des bouts des mammelles écorchez & emportez.* 429
XX. *De l'enflure des jambes & des cuiſſes de la femme accouchée.* 432
XXI. *De la paſſion hyſterique appellée vulgairement ſuffocation de matrice.* 433
XXII. *Des fleurs blanches des femmes.* 443
XXIII. *Du traitement de l'enfant nouveau-né ; & premierement de la maniere de luy lier, couper & bander l'umbilic.* 450
XXIV. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit eſtre nettoyé de ſes excrémens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter.* 454
XXV. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.* 459
XXVI. *Des indiſpoſitions des petits enfans, & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés.* 466
XXVII. *Des contuſions & meurtriſſures de la teſte, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.* 470
XXVIII. *De la fontaine de la teſte des enfans nouveau-nés, & des ſutures trop ouvertes.* 473
XXIX. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés.* 475
XXX. *Le moyen de biẽ couper le filet de la langue aux petits enfãs.* 477
XXXI. *Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.* 478
XXXII. *De l'inflammation & ulceration, & de l'eminence du nombril des enfans nouveau-nés.* 481
XXXIII. *De la cuiſſon, rougeur, & inflammation des eines, des feſſes, & des cuiſſes des petits enfans.* 483
XXXIV. *Des ulceres de la bouche des petits enfans.* 485
XXXV. *De la douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans.* 487.
XXXVI. *Du flux de ventre des petits enfans.* 490

Table des Chapitres.

XXXVII. *Du vomiſſement des petits enfans.* 491
XXXVIII. *Des hernies ou deſcentes des petits enfans.* 493
XXXIX. *Des galles qui viennent ordinairement à la teſte & à la face des petits enfans.* 496
XL. *De la petite verole & de la rougeole des enfans.* 498
XLI. *De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.* 504
XLII. *Le moyen d'empeſcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, boſſus, ou boiteux.* 508
XLII. *Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.* 510

Fin de la Table des Chapitres.

TRAITE'

TRAITE'
ANATOMIQUE
DES PARTIES DE LA FEMME
qui ſervent à la generation.

PUISQU'IL eſt tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien obſervé, que la matrice eſt cauſe de la plûpart des maladies des femmes, j'ay crû qu'ayant deſſein de traiter de celles des femmes groſſes & accouchées, & de montrer la veritable methode de les bien aider & ſecourir en leurs accouchemens, il eſtoit, pour ce ſujet, tres-utile & neceſſaire que je fiſſe avant cela une deſcription de la matrice, & de toutes les autres parties de la Femme qui ſervent à la generation. C'eſt pourquoy, à l'exemple de *Fernel*, qui deffend la lecture de ſes œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je diray qu'il eſt impoſſible de bien concevoir toutes les choſes que je pretens enſeigner cy-aprés, ſi on ne connoiſt parfaitement ces parties. J'en parleray le plus ſuccintement que je pourray, afin que les Sages-Femmes en puiſſent plus facilement profiter; ne les voulant pas rebuter par quantité de controverſes anatomiques, que j'obmettray à leur conſideration, parce qu'elles leur ſont entierement inutiles : neanmoins la deſcription que j'en feray, quoy que briéve, ſera ſi exacte, qu'eſtant jointe aux figures que j'en ay fait repreſenter, elle ne laiſſera pas de leur en donner une ſuffiſante connoiſſance, pour ſe bien comporter dans l'art des accouchemens. On appelle ordinairement celles de la femme, auſſi bien que celles de l'homme, *parties honteuſes* : mais diſons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explica-

tion neceſſaire de ces parties naturelles, qui meritent noſtre admiration, ny de l'expoſition de leurs figures; & meſme que les perſonnnes les plus chaſtes & les plus ſcrupuleuſes, les peuvent conſiderer auſſi bien que nous, ſans rougir, pourvû que ce ſoit à deſſein d'en faire un bon uſage, puiſque ſans connoître ces parties nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat neceſſariæ interpretationis. Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit &c. Tertul. lib. de Anim. cap.* 13.

Ces parties ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires, les teſticules, & la matrice, avec pluſieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez *préparans*.

EXPLICATION DE LA PREMIERE Figure, qui montre l'origine & la diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors, pour faire voir les parties qui ſuivent.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite naiſt du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui prennent origine de la groſſe artere, & ſe vont joindre avec les veines de chaque coſté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la matrice; où eſtant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fonds de la matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme*

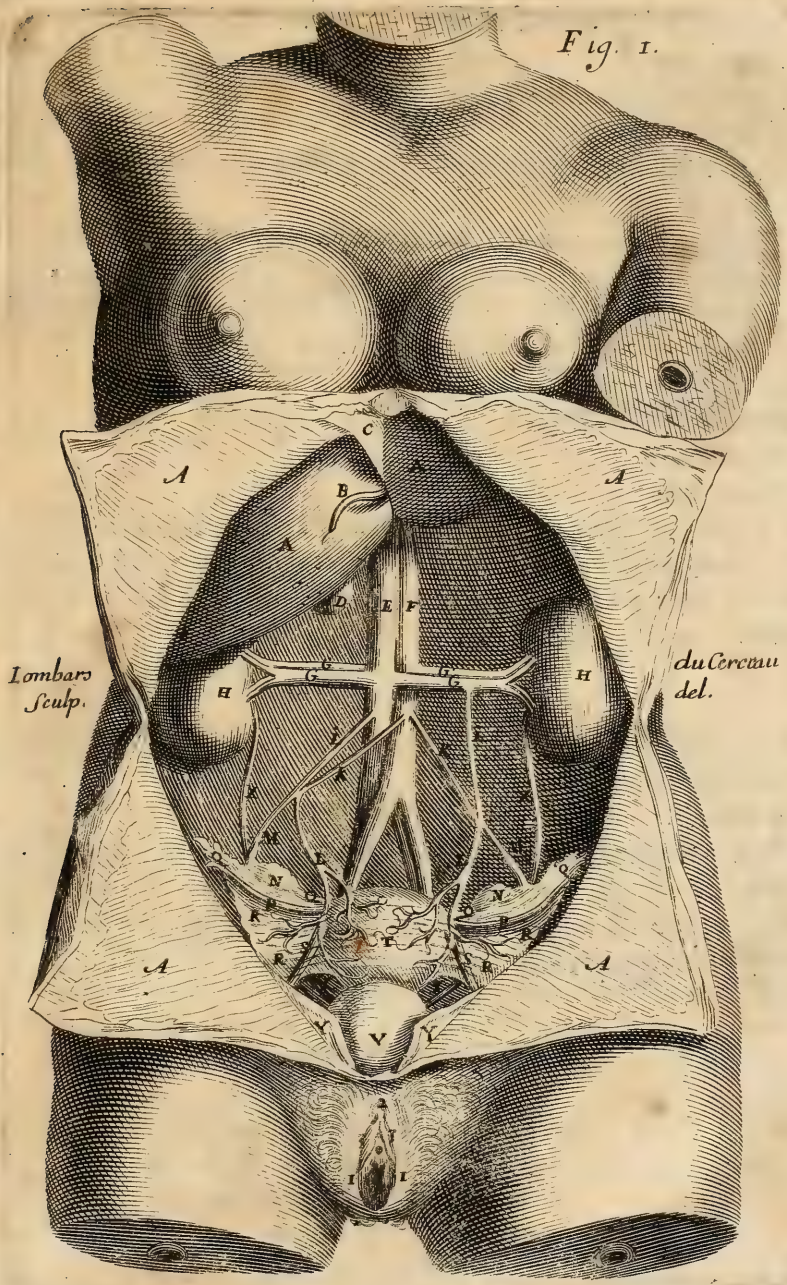


Fig. 1.
Lombard Sculp.
du Cercau del.

eſt conduit le long du coſté de la matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, proche de l'orifice interne.

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement eſtre les veritables éjaculatoires, auſquels* Fallope *a donné le nom de* trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large, qui paroiſt déchiquetée en ſon extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La matrice.*

V. *La veſſie.*

X. X. X. X. *Les ureteres, qui viennent s'inſerer derriere la veſſie.*

Y. Y. *Les os pubis qui ſont ſeparez & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la ſituation de la veſſie qui eſt poſée ſur la matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes lévres de la partie honteuſe, qui ſont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre leſquelles paroiſt le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui ſont autour de l'entrée du* vagina ; *toutes leſquelles parties ſont tres-bien repreſentées cy-aprés en la cinquiéme figure.*

EXPLICATION DE LA SECONDE

Figure, qui repreſente les meſmes parties que la premiere ; mais en cette ſeconde, ces parties ſont plus groſſes, & entierement ſeparées du corps, afin d'eſtre mieux conſiderées : elles ſont auſſi accompagnées de toute la matrice, & de ſes ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la diſtribution des vaiſſeaux.

A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en haut.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Vne petite portion du ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſsie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & la gauche naiſt de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la groſſe artere, & ſe vont joindre au milieu de leur progrez, avec les veines de chaque coſté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la matrice, où eſtant, chacun ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long des coſtez de la matrice, juſques vers ſon col, où il vient ſe terminer proche de l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement eſtre les veritables éjaculatoires, qui ſe vont rendre aux cornes de la matrice : ce ſont*

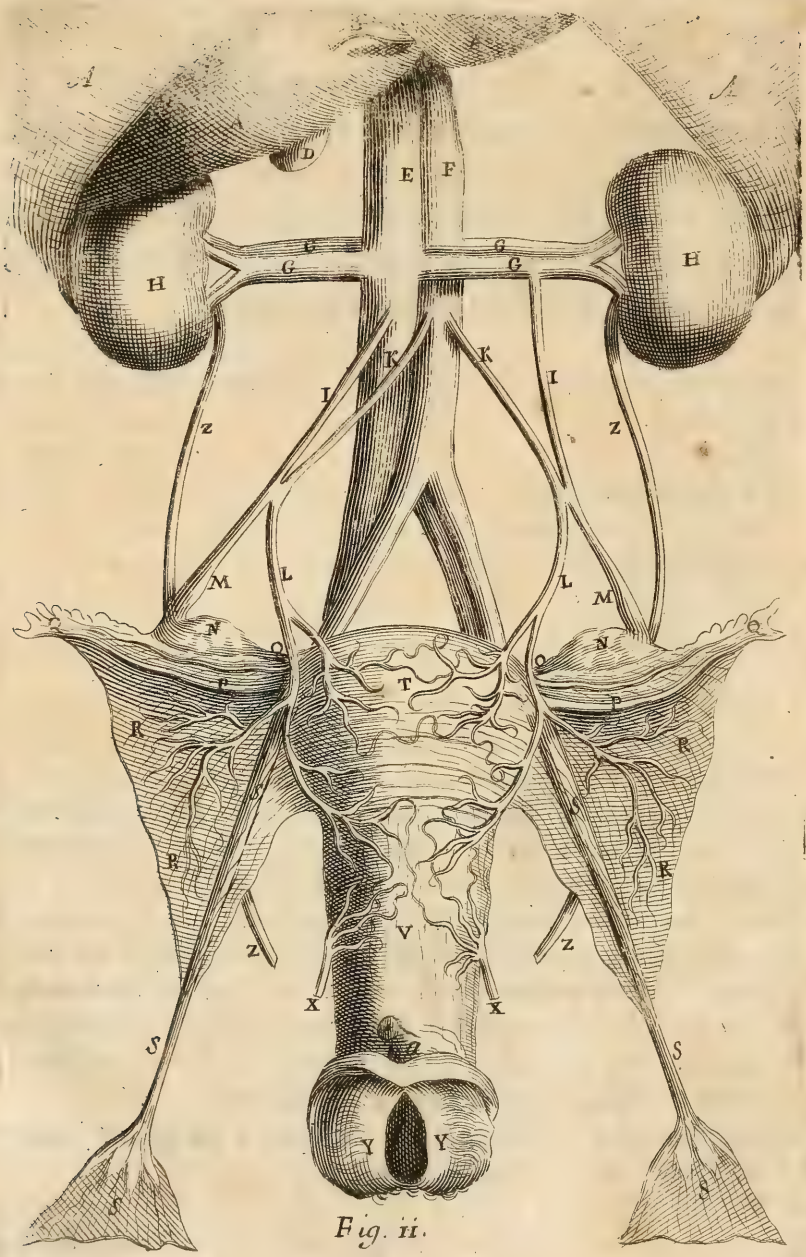


Fig. II.

vaiſſeaux auſquels Fallope *a donné le nom de* trompes.

Q.Q. *Le morceau déchiré, qui n'eſt ſeulement qu'une production du ligament large, qui paroiſt ainſi déchiquetée en ſon extremité.*

R.R.R.R. *Les ligamens larges.*

S.S.S.S.S.S. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la matrice juſques aux aînes, & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*

T. *Le propre corps de la matrice.*

V. *Le* vagina, *ou col de la matrice.*

X.X. *Deux ramifications de veines & d'arteres, qui naiſſant des hypogaſtriques, vont montant de bas en haut, ſe terminer à la rencontre des rameaux des ſpermatiques qui deſcendent, avec leſquels ils ont communication.*

Y.Y. *Les deux levres de la partie honteuſe; qui eſtant entrouvertes font voir l'entrée du* vagina.

Z.Z.Z.Z. *Les ureteres.*

a. *Le col de la veſsie coupé en travers.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaiſſeaux ſpermatiques appellez Préparans.

LEs Vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont appellez *préparans*, parce qu'ils apportent & preparent aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, ne ſont point differens aux femmes, en nombre, en origine, & en office de ceux des hommes; mais bien en inſertion, & en la maniere de leur diſtribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naiſſent des meſmes endroits, & qui font les meſmes fonctions.

Ces Vaiſſeaux ſont deux de chaque coſté; ſçavoir une veine, & une artere: la veine du coſté droit ſort du tronc de la veine cave; & celle du coſté gauche vient toûjours de l'émulgente: mais les deux arteres naiſſent de la groſſe artere, au deſſous des émulgentes. La veine & l'artere eſtant aſſez diſtantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent ſe joindre vers le milieu de leur progrés, pour ſe porter enſemble au teſticule; mais avant que d'y arriver, elles produiſent un rameau aſſez conſiderable, qui deſcend

du coſté de la matrice ; où eſtant, il ſe ſepare en trois branches ; dont la premiere eſt conduite vers ſon fond, pour l'évacuation des menſtruës lors que la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il eſt dans la matrice ; la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions au ligament rond ; & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du coſté de la matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande repletion de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules ; & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau, paroiſſant pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſeparer l'une de l'autre ſans les rompre ; ce qui a eſté fait (ſi nous en croyons l'opinion commune) afin que le ſang reçût plus facilement dans ce paſſage labyrintique, quelque diſpoſition à eſtre converty en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien prés cette union pretenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble ; & nous reconnoiſtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ny aucune confuſion du ſang qu'elles contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme nouvellement morte : car pour lors, ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſechez (comme il arrive quelque temps enſuite) ſont beaucoup plus évidens : mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler, ſoufflant dedans avec un petit canal propre à cela ; ce qui ſe fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypogaſtriques, leſquelles ne ſont pas plutoſt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'elles font en meſme temps enfler les veines ſpermatiques, avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication reciproque (ſemblables à celles que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les arteres hypogaſtriques) & font paroiſtre par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques au teſticule par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la generation de la ſemence ; le ſuperflu duquel eſt enſuite reporté par les

veines

veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de la meſme maniere qu'il ſe fait par toutes les autres veines du corps.

On doit obſerver que non ſeulement ces vaiſſeaux ſpermatiques, mais auſſi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy, que des hypogaſtriques, ſont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menſtruës, ou qu'elles ſont ſur le point de les avoir; mais principalement durant la groſſeſſe, auquel temps tous ces vaiſſeaux groſſiſſent à proportion que la groſſeſſe s'avance; en ſorte que vers les derniers mois ils ſont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cauſe de l'abondance du ſang dont ils ſont remplis.

CHAPITRE II.

Des Teſticules.

TOutes les femmes ont auſſi bien que les hommes deux teſticules, qui ont pareillement le meſme uſage, qui eſt de convertir en ſemence le ſang qui leur eſt apporté par les vaiſſeaux préparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes, en ſituation, en figure, en groſſeur, en ſubſtance, en temperature, & en compoſition.

Les Teſticules des femmes ſont ſituez au dedans du ventre, vers chaque coſté de la matrice, diſtans de ſes cornes de la largeur d'un poulce ou environ : Ils ont eu cette ſituation interieure, afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y ſont tenus ſujets par le moyen des ligamens larges de la matrice, aux membranes deſquels ils ſont fortement attachez du coſté qu'ils reçoivent les vaiſſeaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne ſont pas ſi ronds que ceux des hommes, ny ſi gros; car ils ſont bien plus petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere, & la ſuperficie des teſticules des femmes eſt plus inégale que celle des teſticules des hommes. Leur ſubſtance ne patoît pas ſi molle; mais c'eſt ſeulement à cauſe de la dureté de leur membrane; & comme le temperament des femmes eſt plus froid & plus humide que celuy des hommes, auſſi la chaleur de leurs teſticules eſt plus debile. Leur compoſition eſt encore bien differente, car ils n'ont aucun epididyme, & ne ſont revétus que d'une ſeule membrane; & leur corps eſt compoſé de pluſieurs petites glandes, & de petites veſſies jointes les unes aux autres,

leſquelles paroiſſent pleines d'une ſemence qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entierement compoſée, ont donné lieu à quelques modernes d'avancer depuis peu une opinion tout à-fait extraordinaire ; qui eſt que les femmes ont des œufs auſſi bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré, de la meſme maniere que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé ; ſoûtenans avec opiniâtreté, par de pretenduës experiences, & par des autoritez, que ces petites veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts d'une ſimple membrane, leſquels ſe détachant de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours enſuite du coït (par lequel ils ont eſté rendus feconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la matrice, par les vaiſſeaux appellez *déferans éjaculatoires*, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Van-Horne*, *Kerkring*, *Graaf*, *Suummerdam*, & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) eſtre aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi bien que moy, & que je n'allegueray pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées : mais je diray ſeulement en paſſant, que ſi on demandoit à ces Meſſieurs le ſujet pour lequel ils ont tâché d'appuyer une opinion ſi extraordinaire ; je croy que s'ils vouloient avoüer la verité d'auſſi bonne foy que fit *Pythagore*, metamorphoſé en ce coq, que *Lucien* fait parler dans ſes Dialogues, chacun d'eux feroit la meſme réponſe que le coq fit à ſon Maître *Mycille*, qui luy demandoit eſtant en conference familiere avec luy, la raiſon pour laquelle il avoit inventé ſa *Metempſycoſe* extravagante : *Ie n'en eus jamais aucune bonne ny valable*, luy dit-il ingenument ; *mais comme je ſçavois bien, que ſi je n'euſſe enſeigné que ce que les autres hommes avoient accoûtumé d'enſeigner, on ne feroit pas grand cas de moy ; & qu'au contraire plus mes propoſitions ſeroient étranges & inconnuës, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable ; ce fut pour ce ſujet que je formay le deſſein d'inventer quelque choſe d'extraordinaire, qui pût étonner tout le monde par ſa nouveauté.*

Les teſticules ſont donc naturellement diſpoſez comme nous avons dit : mais il arrive quelquefois qu'ils ſe groſſiſſent ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes, telles que ſont les ſuppreſſions des menſtruës, les ſuffocations de matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit exceder la groſſeur du poing, & eſtre ſchyrreux, & pleins de pluſieurs

matieres étranges, ſemblables à du pus, à du plâtre, & à du ſuif, avec des eſpeces *d'hydatides* de differente groſſeur, leſquelles ſont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la ſubſtance des teſticules. *Schenkius* en rapporte pluſieurs exemples, au quatriéme livre de ſes Obſervations ; & *Veſale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui eſt d'une femme morte en ſuite d'une prodigieuſe hydropiſie de matrice, dont les glandes du teſticule droit eſtoient ſi groſſes, qu'elles reſſembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient eſté enfermez en une membrane, leſquelles étoient pleines d'une humeur ſemblable en quelque façon à du blanc d'œuf mais qui eſtoit un peu plus épaiſſe. Ces vices de conformation des teſticules ſont ſi communs aux femmes, à cauſe de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement & la ſuppreſſion de leurs menſtruës, que ſouvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque diſpoſition extraordinaire de quelqu'un de leurs teſticules, & quelquefois même de tout deux, d'où procedoient pluſieurs incommoditez qu'elles reſſentoient durant leur vie. Or la ſemence des femmes ayant eſté élaborée & perfectionnée dans leurs teſticules, & y ayant reçu ſa vertu prolifique, elle eſt portée dans les vaiſſeaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaiſſeaux déferans, autrement dits éjaculatoires.

CEs Vaiſſeaux ſont deux, qui ſont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuſe au ligament large de la matrice : Ils ne naiſſent pas des teſticules comme font ceux des hommes ; mais ils en ſont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en ſuccent & n'en reçoivent la ſemence que par de petits conduits preſque imperceptibles, qui eſtant diſpoſez en maniere de veines meſaraïques lactées, ſe traînent le long de cette diſtance membraneuſe, qui eſt entre ces vaiſſeaux déferans, & les teſticules. Leur ſubſtance eſt comme nerveuſe & mediocrement dure : Ils ſont ronds, caves, & aſſez gros & larges en leur extremité, qui aboutit à la corne de la matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils ſoient plus larges vers leur extremité qui regarde le teſticule, & qu'ils ſoient greſles, & s'étreciſſent à me-

ſure qu'ils approchent de la matrice. C'eſt ainſi que quelques modernes nous les ont décrits, & repreſentez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Suummerdam* : mais dans les diſpoſitions naturelles cela ne ſe rencontre pas de la ſorte; parce qu'ils reſſemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'élargiſſant, juſques à ce qu'ils s'inſerent au coſté de la matrice; où eſtant, *Dulaurens* nous aſſure avoir remarqué par pluſieurs fois qu'ils ſe ſeparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le coſté du fond de la matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à ſon opinion veulent eſtre ſeulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va ſe terminer au commencement de ſon col, prés de ſon orifice interne; Il dit que les femmes déchargent leur ſemence par le premier au fond de la matrice, lorſqu'elles ne ſont pas groſſes; ce qu'elles ne peuvent faire que par le ſecond, quand elles ſont enceintes; dautant qu'aprés la conception, l'orifice interne eſt étroitement fermé; à quoy on peut ajoûter que ce paſſage eſt exactement bouché dans la ſuite par le *placenta* de l'enfant: de là vient que, ſelon ſon ſentiment, les femmes groſſes reçoivent plus de plaiſir dans l'action du coït que les autres; à cauſe que la ſemence fait pour lors un plus long chemin pour eſtre déchargée; mais pluſieurs ne ſont pas de ce ſentiment: c'eſt pourquoy chacun peut (ſi bon luy ſemble) conſulter les femmes ſur ce ſujet, pour en connoître la verité par leur bouche. L'autre extremité de ces Vaiſſeaux déferans n'eſt pas viſiblement cave; & reſſemblant preſque à l'appendice de l'inteſtin *cæcum*, elle n'eſt attachée à aucune partie; mais elle eſt vague & flotante de coſté & d'autre; elle eſt auſſi plus menuë, plus ondoyante & plus tortueuſe que l'autre, afin que par ces petits contours, la brieveté du chemin ſoit recompenſée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuſes, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroiſſent déchiquetées, comme ſi elles avoient eſté rongées de vers, leſquelles ſervent en ſe repliant & ſe joignant l'une à l'autre (à ce que pretendent ces modernes dont nous avons parlé au precedent Chapitre) à faciliter le paſſage, & à conduire les petits œufs des teſticules de la femme dans l'extremité de ces vaiſſeaux éjaculatoires; mais cét uſage n'eſt fondé que ſur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laiſſant à un chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

Voilà ce qu'on peut dire de ces vaiſſeaux déferans, que quelques Auteurs aſſurent eſtte deſtinez à un uſage tout particulier, qui eſt de ſervir comme d'une eſpece de cheminée pour l'expiration, & pour le paſſage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (ſi je ne me trompe) tant par la fermentation des ſemences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la groſſeſſe, auquel temps ſon orifice interne doit eſtre exactement fermé; mais ils ſervent ſeulement (ſelon l'opinion commune) de reſervoirs à la ſemence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la matrice: neantmoins leur origine me fait un peu douter de cét uſage; dautant qu'ils ne la prennent point du teſticule, auquel ils ne touchent en aucune maniere: c'eſt ce qui fait que je croy bien plus volontiers, que les femmes déchargent par un autre vaiſſeau, qui du teſticule va directement aboutir au coſté de la matrice prés de ſa corne, lequel pluſieurs ſoûtiennent eſtre ſeulement un ligament, dautant qu'il ne paroît pas manifeſtement cave, quoy qu'il ſoit aſſez gros; mais il n'eſt pas neceſſaire qu'il y ait une cavité ſenſible; car la ſemence, qui eſt toute pleine d'eſprits tres-ſubtils, peut fort facilement paſſer à travers ſa ſubſtance poreuſe. Venons maintenant à la deſcription de la matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGURE, qui repreſente la ſituation naturelle de la matrice.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoiue qui ſont renverſez en dehors.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *Le pancreas.*

F *Vne portion de la ratte.*

G.G. *Les reins.*

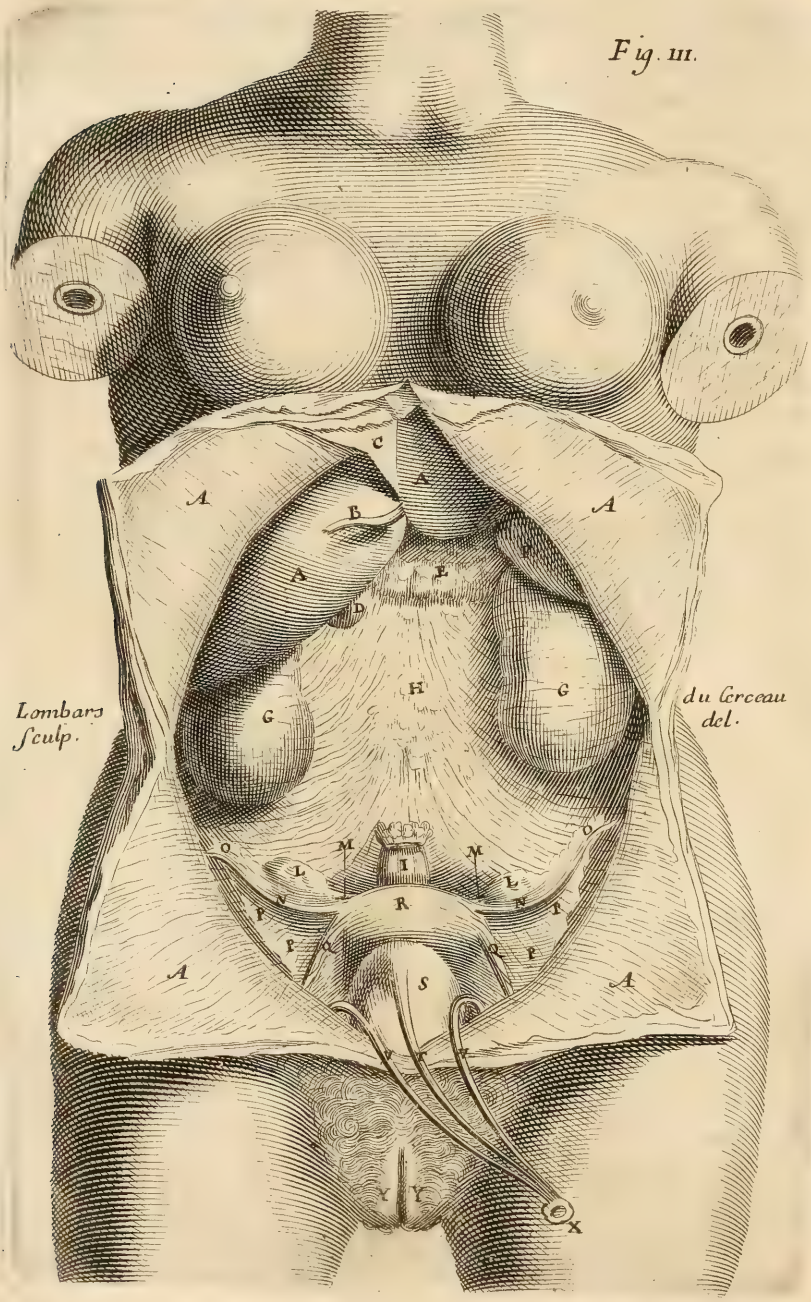
H. *Le lieu où le meſentere eſtoit attaché.*

I. *L'inteſtin* rectum.

L. L. *Les teſticules.*

M. M. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

Fig. III.



N.N. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement eſtre les vrais éjaculatoires.*

O.O. *Vne production du ligament large, qui paroiſt déchiquetée.*

P.P.P.P. *Les ligamens larges.*

Q.Q. *Les ligamens ronds.*

R. *La matrice.*

S. *La veſſie.*

T. *L'ouraque.*

V.V. *Les arteres umbilicales.*

X. *L'umbilic, où ſont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale ſervent ſeulement aprés la naiſſance de ſuſpenſoires de la veſſie & du foye.*

Y.Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuſe, entre leſquelles on voit la grande fente.*

EXPLICATION DE LA QUATRIE'ME FIGURE,

qui repreſente les meſmes parties que la troiſiéme; mais en cette quatriéme, la matrice eſt montrée toute entiere & ſeparée du corps, avec ſes quatre ligamens, & la veſſie.

A. *montre le corps de la matrice.*

B.B. *Les teſticules.*

C.C. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

D.D. *Les vaiſſeaux que pluſieurs eſtiment eſtre les ſeuls & veritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *ſous le nom de* trompes.

E.E. *Le morceau déchiré, qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large, qui paroiſt déchiquetée en ſon extremité, comme ſi elle eſtoit rongée de vers.*

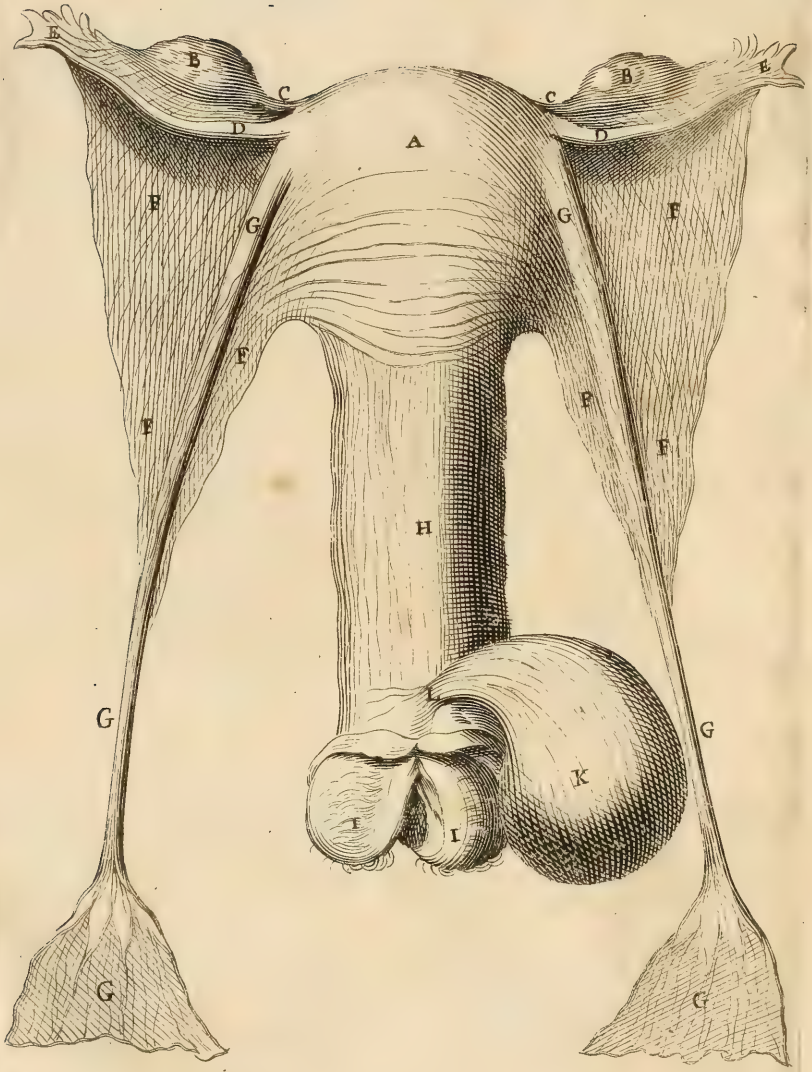
F.F.F.F.F.F. *Les ligamens larges.*

G.G.G.G.G.G. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la matrice, juſques aux aînes & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*

H. *Le* Vagina, *ou col de la matrice.*

I.I. *Les deux lévres de la partie honteuſe.*

Fig. IIII.



K. *La veſſie, qui eſtant vuide paroît petite & ridée, comme elle eſt dépeinte en cette figure.*

L. *Le col de la veſſie, qui eſtant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au deſſus de l'entrée du col de la matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice.

LEs vaiſſeaux ſpermatiques, & les teſticules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont eſté faits que pour la Matrice, qui eſt le lieu propre, & comme la terre deſtinée à recevoir la ſemence qu'ils luy preparent & perfectionnent, laquelle y eſtant reçuë avec celle de l'homme, ſert à la generation de l'enfant. Nous comparons avec juſte raiſon la matrice à une terre fertile ; car comme nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & meſme qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu vegetative, qui eſt aſſoupie & comme enſevelie dans la matiere ; de meſme les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit eſtre engendré, ne produiroient jamais un ſi admirable effet, ſi elles n'étoient verſées dans ce champ fertile de la nature, c'eſt-à-dire, dans la Matrice ; laquelle les ayant reçuës toutes deux, les embraſſe étroitement, & par ſa chaleur, qui a une proprieté particuliere (ſe ſervant des eſprits, dont ces ſemences ſont remplies, leſquels recevant dans ce meſme inſtant un mouvement divin, deviennent les veritables ouvriers de la generation) elle en débroüille auſſi-toſt le chaos ; aprés quoy elle en ébauche en meſme temps, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne enſuite, nourrit, & conſerve juſques au temps de l'accouchement.

C'eſt pour ce ſujet que l'Auteur de la nature a ſitué la Matrice dans le ventre de la femme, afin que ſa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle eſt entourée. Elle a eſté placée au milieu de *l'hypogaſtre*, entre la veſſie & le *rectum*, qui luy ſervent comme de couſſinets, ſur leſquels elle eſt mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point bleſſée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogaſtre* ; ces os, outre ce-

la, luy ſervent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieures. Elle eſt ainſi ſituée dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement eſtre mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette ſituation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la groſſeſſe ; & elle n'en eſt aucunement empêchée par le ventre, qui étant tout charnu, preſte & obeït autant qu'il eſt neceſſaire à la diſtenſion de la Matrice.

Elle eſt d'une figure ronde un peu oblongue, ſemblable en quelque façon à celle d'une groſſe poire ; car d'une baze large qui eſt ſon fond, elle vient peu à peu ſe terminer en pointe à ſon orifice interne, qui eſt étroit. Sa rondeur eſt neanmoins un peu applatie par devant & par derriere ; ce qui a eſté fait, afin qu'elle ne vacillât pas ſi facilement de coſté & d'autre, & qu'elle fût plus ſtable dans ſa ſituation. Quand nous diſons que la Matrice eſt d'une telle figure, cela ſe doit entendre de ſa principale partie, qui eſt ſon propre corps ſeul, ſans y comprendre ſon col, autrement dit le *vagina*. On y remarque auſſi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées *les cornes de la Matrice*, à cauſe qu'elles reſſemblent aucunement aux petites cornes qui commencent à pouſſer aux veaux, auquel lieu les vaiſſeaux éjaculatoires viennent ſe terminer.

La longueur, la largeur, & l'épaiſſeur de la Matrice ſont differentes, ſelon l'âge, & ſelon la diſpoſition du corps ; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ſes dimenſions ; & les femmes qui ont leurs menſtruës en abondance, & celles qui uſent ordinairement du coït, l'ont bien plus groſſe que celles qui en ont moderément, & que celles qui ſont vierges ; celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus groſſe que les autres, & principalement lorſqu'elles ſont nouvellement accouchées ; car en ce temps elle eſt abreuvée de quantité d'humeurs : mais aux femmes de bonne taille, & qui ſont bien formées, ſa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuſe juſques à ſon fond, eſt ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la pluſpart des Anatomiſtes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de ſon propre corps eſt de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers ſon fonds, & d'un petit travers de doigt d'épaiſſeur, quand la femme n'eſt pas groſſe. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *ſacrum* ; mais quand la femme eſt enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'elle

remplit dans les derniers mois de la groſſeſſe, la plus grande partie du bas ventre.

Preſque tous les fameux Anatomiſtes, & une infinité d'autres Auteurs, nous aſſurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui eſt admirable par deſſus tous les autres) devient d'autant plus épaiſſe qu'elle s'étend & ſe dilate, depuis le jour de la conception juſques au temps de l'accouchement: Mais je m'étonne que *Dulaurens*, *Riolan*, *& Bartholin*, ces precieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-meſmes eu ſi peu de lumiere en cette occaſion, que de n'avoir pas reconnu une ſi grande fauſſeté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de pluſieurs autres qui les ont precedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la choſe, comme j'ay fait, quand l'occaſion s'en preſentera, remarqueront aiſément le contraire; car il eſt tres-certain, que plus la Matrice ſe dilate dans la groſſeſſe, plus elle devient mince & déliée: parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme chapitre du livre de la diſſection de la matrice) ſon épaiſſeur en ce temps eſt conſumée par ſa grande extenſion; ce qui fait qu'elle eſt tres-foible pour lors: Voicy ſes paroles: *Iam verò vulva in principio conceptus, craſſa: quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, ſed tenuis evadit, craſſitudo enim in longitudinem extenſa abſumitur: in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis craſſitudinem habet*: & au 14. chap. du 14. livre de l'uſage des Parties, il repete encore la meſme choſe en ces termes: *tenuiſſimæ enim omninò Matrices ſunt, quo tempore gerunt; nempe, quòd profunditas in longitudinem ſit abſumpta, eoque imbecillimæ.* La Matrice, dit-il, eſt épaiſſe dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle eſt à la verité plus grande, mais elle eſt bien plus mince, & beaucoup plus foible; car ſon épaiſſeur eſt conſumée par ſon extenſion, & entre ces deux temps cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicenne *lib. 3. fol. 21. tract. 2. cap. 1.* dit encore la meſme choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embryonis; & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis embryonis.* Ætius *tetr. 4. ſerm. 4. c. 1.* eſt du meſme ſentiment, & compare la diſtenſion de la Matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Vbi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus: attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent, craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale, & Charles Eſtienne, ont auſſi eſté avec juſte raiſon de cette opinion, puiſqu'elle eſt

veritable : car il arrive ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avoir l'épaiſſeur d'un demy travers de doigt lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide, devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y afflue, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans ; en telle ſorte qu'étant entierement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince, qu'elle eſt preſque tranſparante ; puis en ſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoy ; de meſme la Matrice qui eſt fort épaiſſe étant vuide, perd peu à peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe ; & elle devient ſi mince dans toute ſa circonference, & principalement en ſa partie anterieure, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſque autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix luy eſt attaché, auquel endroit elle eſt à la verité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe ; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend ſa premiere épaiſſeur, en contractant & ramaſſant en elle ſes membranes, qui étoient grandement étenduës dans la groſſeſſe ; & elle paroît meſme plus épaiſſe en ce temps qu'en d'autres, dautant que pour lors elle eſt abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez, qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoy elle demeure dans ſon épaiſſeur ordinaire.

Ce ſentiment que je viens d'avancer, touchant la diſpoſition de la ſubſtance de la Matrice durant la groſſeſſe (comme j'ay déja fait dés l'année 1668. en la premiere impreſſion de ce preſent Livre) a fait connoître à pluſieurs perſonnes depuis ce temps-là, l'erreur dans laquelle ils étoient, aprés avoir eux-meſmes examiné la choſe, & en avoir veu des experiences qu'ils ont trouvées conformes, à ce que je viens de dire, ainſi que m'ont témoigné M. *Raſficod* & M. *Paſſerat*, & pluſieurs autres de mes Confreres ; mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les deſabuſer leur apporter quelques raiſons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occaſions de la connoître par experience.

Deux choſes ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice ſe dilatoit dans la groſſeſſe, plus ſa ſubſtance devenoit épaiſſe. La premiere eſt, qu'ils ſe ſont fiez à ce que tous les autres en diſoient, ſans examiner eux-meſmes la choſe. La ſeconde eſt, qu'ils ſe ſont fondez ſur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils

ont toûjours effectivement vû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt ou environ, & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ny considerer quelle en pouvoit estre la cause. Mais quoique la Matrice soit épaisse de la sorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de là, qu'elle avoit la mesme épaisseur lors que l'enfant & ses eaux, qui estoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distension : car elle n'acquiert cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tost, & à proportion qu'elle se réünit en soy-mesme ; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit estre son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui soit proportionnée en grosseur & en figure à celle dont la matrice nous paroist incontinent aprés l'accouchement (qui est environ égale à la grosseur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle sorte, que nous la rendions suffisante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui étoient en la matrice ; aprés quoy nous jugerons bien facilement par l'épaisseur de cette matiere ainsi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit estre celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas aussi conclure que la substance de la Matrice soit tres-épaisse en toutes les femmes durant la grossesse, à cause que l'on l'a quelquefois trouvée de la sorte, en faisant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre ; parce que *rara non sunt artis ;* pour lors cette disposition n'est pas naturelle ; car ainsi que nous enseigne tres bien *Aristote* au premier livre de la generation des animaux, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt.* Ce qui est naturel arrive le plus souvent, & non pas rarement, comme cette disposition qui ne se rencontre jamais telle que par maladie comme par inflammation & fluxion d'humeurs sur cette partie ; procedant aussi tres-souvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant plusieurs jours, toutes lesquelles choses font grossir la substance de la Matrice si extraordinairement, que je l'ay quelquefois veu exceder l'épais-

ſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond; à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cét endroit: mais pour bien examiner la choſe, il eſt neceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe à terme, & morte ſans avoir ſouffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice: car ſi elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe; à cauſe qu'elle ſe ſeroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occaſions de femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans, comme par exemple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir; car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le temps qu'elle eſt bien toſt preſte à faire ſon petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance; ce qui eſt à peu prés de meſme en la femme, dont la ſuſtance de la Matrice eſt ordinairement ſi mince & ſi foible vers les derniers mois de la groſſeſſe, qu'il s'en eſt vû auſquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant eſtre tombé dans la capacité du ventre, au milieu des inteſtins, & eſtre entierement ſorty de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. Guillemeau *en ſon 2. livre de l'accouchement;* Schenkius *au 4. livre de ſes Obſervat.* & Fabricius Hildanus *en la 64 & 65. Obſervat. de ſa 1. Cent.* rapportent des exemples tres-conſiderables de cette nature: nous en avons vû auſſi nous-meſmes quelques-unes à Paris de la ſorte.

Je prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'eſt pas de meſme de la femme que des autres animaux, auſquels la choſe ſe peut rencontrer comme je le dis; mais que ceux qui en doutent, ſe donnent la peine de conſulter toutes les femmes groſſes ſur ce ſujet; leſquelles voyant la maniere dont elles ſentent mouvoir manifeſtement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main deſſus durant les derniers mois de leur groſſeſſe, les aſſureront que la Matrice eſt certainement tres-mince en ce temps; puiſque nonobſtant l'interpoſition de tous les tegumens & des muſcles du ventre, elles ſentent fort prés, & diſtinguent meſme ſouvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens differens qu'il fait; ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaiſſeur, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé contre la verité. Qu'on ſe deſabuſe donc de cette vieille erreur, dont preſ-

que tout le monde est infatué; & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la grossesse ; puis qu'il est tres-veritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce temps, & principalement en toute sa partie anterieure, où elle l'est extrémement, ainsi que j'ay expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a esté faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût plus facilement s'ouvrir, & se fermer incontinent aprés pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & referrer pour le faire sortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre aprés cela en son premier état ; comme aussi pour expulser les corps étrangers, qui peuvent quelquefois estre contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires, qui sont ses membranes, ses veines, les arteres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'exterieure desquelles est la commune, qui naist du peritoine ; elle est tres-mince & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adherer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lors que la femme n'est n'est pas grosse, ainsi que j'ay dit cy-dessus; elle est entretissuë de toute sorte de fibres, afin qu'elle puisse (sans estre en danger de se crever) souffrir l'extension que l'enfant & ses eaux luy causent pendant la grossesse; & afin qu'elle puisse aussi se referrer plus facilement de tous costez aprés l'accouchement.

Ses veines & ses arteres viennent, partie des vaisseaux spermatiques, & partie des hypogastriques: ces vaisseaux vont tous s'inserer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice: les arteres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, transude au travers de sa substance, & distille en maniere de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procedent les menstruës dans le temps que la femme pas n'est grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fœtus* durant toute la grossesse. Je dis que les arteres y portent ce sang, dautant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire ; ce que ne peuvent pas les veines qui servent seulement à reconduire au cœur celuy qui n'a pas esté évacué de la sorte par la Matrice, ny con-

ſumé, tant pour ſa propre nourriture, que pour celle du *fœtus*, quand la femme eſt groſſe. Les rameaux qui naiſſent des ſpermatiques, s'inſerent de chaque coſté au fond de la Matrice, & ſont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogaſtriques, leſquels vont arrouſer toute ſa ſubſtance. Il s'y rencontre encore de petits vaiſſeaux, qui naiſſans des uns & des autres, ſe conduiſent juques à l'oriſice interne, par le quels les femmes groſſes ſe purgent quelquefois de la ſuperfluité de leurs menſtruës, quand il arrive qu'elles ont plus de ſang que leur enfant n'en peut conſumer pour ſa nourriture; ce que la nature ſage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la groſſeſſe, pour laiſſer paſſer ces excretions, qui autrement cauſeroient fort ſouvent l'avortement.

Ses nerfs viennent de la ſixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'eſt d'où vient qu'elle a une ſi grande ſympathie avec l'eſtomac (qui en reçoit auſſi de tres-conſiderables de cette meſme ſixiéme paire) qu'elle ne peut eſtre affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en reſſente auſſi-toſt; ce qui ſe remarque par les nauſées & par les frequens vomiſſemens qui luy arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naiſſent de la medulle ſpinale, vers les lombes & l'os ſacré; ce qui fait que la Matrice eſt doüée d'un ſentiment tres-exquis, qui incitant la femme au deſir du coït, luy cauſe dans ſon action un treſſaillement voluptueux de tout ſon corps: c'eſt ce qui a fait dire à *Platon* en ſon *Timée*, que la Matrice eſtoit ſi furieuſement avide de ce deſir, qu'elle eſtoit comme un animal ſans raiſon, qui ne ceſſe jamais de tourmenter la femme par toutes ſortes de maladies, juſques à ce que ce champ de la nature ait eſté cultivé par l'homme, & que les ſemences y ayent eſté répanduës pour la generation de l'enfant. *Hipocrate* eſtoit auſſi de ce ſentiment; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui uſent du coït ſont beaucoup plus ſaines que celles qui n'en uſent pas, dont il allegue pluſieurs raiſons. *Mulieres ſi cum viris coëant, magis ſanæ ſunt: ſi non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la compoſition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui ſervent à la tenir en état dans ſa ſituation, & qui empeſchent qu'elle ne ſoit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des inteſtins dont elle eſt entourée: deux de ces ligamens ſont ſuperieurs: & les deux autres ſont inferieurs. Les ſuperieurs ſont appellez *ligamens larges*, à cauſe de leur ſtructure large & membraneuſe: ce n'eſt autre choſe

que

que des productions du peritoine, qui naissant à costé des lombes vers les reins, vont s'inserer aux parties laterales de la Matrice, afin d'empêcher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une précipitation, comme il arrive lorsque ces ligamens sont trop relâchez; lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire seurement, tant les vaisseaux spermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du costé de la Matrice prés de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux aînes en passant avec la production du peritoine qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre; où étant ils s'élargissent en forme de patte d'oye, & se divisent en plusieurs petites branches, dont quelques-uns s'inserent aux os pubis, & au clitoris, & les autres vont se perdre & se confondre avec les membranes, qui revêtent la partie superieure & anterieure de la cuisse; c'est de là que procedent quelquefois les stupeurs & les douleurs que les femmes ressentent aux cuisses durant la grossesse. Ces deux ligamens sont longs, ronds, nerveux, & assez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* disent mesme avoir remarqué, qu'il sont caves en leur sortie, & par tout le chemin qu'ils font jusques aux os pubis, auquel endroit ils sont un peu plus petits, & s'applatissent pour s'inserer comme nous venons de dire: Ce sont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoy qu'elle soit tenuë en état dans sa situation naturelle, par le moyen de ces quatre ligamens, elle a neanmoins la liberté de s'étendre suffisamment dans la grossesse, à cause qu'ils sont tres-lâches, pour lequel sujet ils prestent & obeïssent facilement à sa distension. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainsi bridée en haut & en bas, elle est encore attachée pour plus grande sureté par son col à la vessie, & au *rectum*, entre lesquels elle est située; c'est d'où vient que quand il luy survient quelque inflammation, elle la communique aussi-tost à ces parties voisines.

Son action propre consiste à recevoir & à retenir les semences de l'homme & de la femme, & à les reduire de puissance en acte par sa chaleur, pour la generation de l'enfant: c'est pourquoy elle est absolument necessaire pour la conservation de l'espece. Elle sert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulser ensuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux

femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de temps en temps la superfluité du sang, ainsi qu'il se fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menstruës, quand la femme n'est pas grosse. Or comme par le nom de *Matrice* en general, nous entendons tout ce qui est compris depuis la partie honteuse jusques à son fond, qui est le lieu où se fait la conception, ce n'est pas assez que nous ayons fait connoître toutes les parties similaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors ; car il est necessaire pour en donner une parfaite connoissance, de faire la description de ses parties dissimilaires, qui sont quatre ; sçavoir son fond, son orifice interne, son col, & son orifice externe, vulgairement dit la *partie honteuse*. C'est ce qu'il faut à present examiner, commençant par cette partie honteuse, à cause que c'est l'entrée qui nous doit conduire au dedans de ces autres parties, afin d'en bien considerer l'admirable structure.

EXPLICATION DE LA CINQUIE'ME FIGURE, qui represente la Partie honteuse.

Cette figure paroîtra peut-estre aux yeux chastes en une posture indecente, mais ils la doivent souffrir, puisqu'elle est aussi necessaire qu'elle est commode, pour faire voir plusieurs particules qui sont cachées sous cette Partie honteuse.

Ne itaque pudeat necessariæ demonstrationis.

A. *montre le pubis, qui est tout garny de poils.*

B. B. *Les deux grandes lévres écartées l'une de l'autre, lesquelles sont pareillement revêtuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles sont sans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*

D. *La couverture du clitoris, qui ressemble à une espece de prépuce.*

E. E. *Les deux nymphes.*

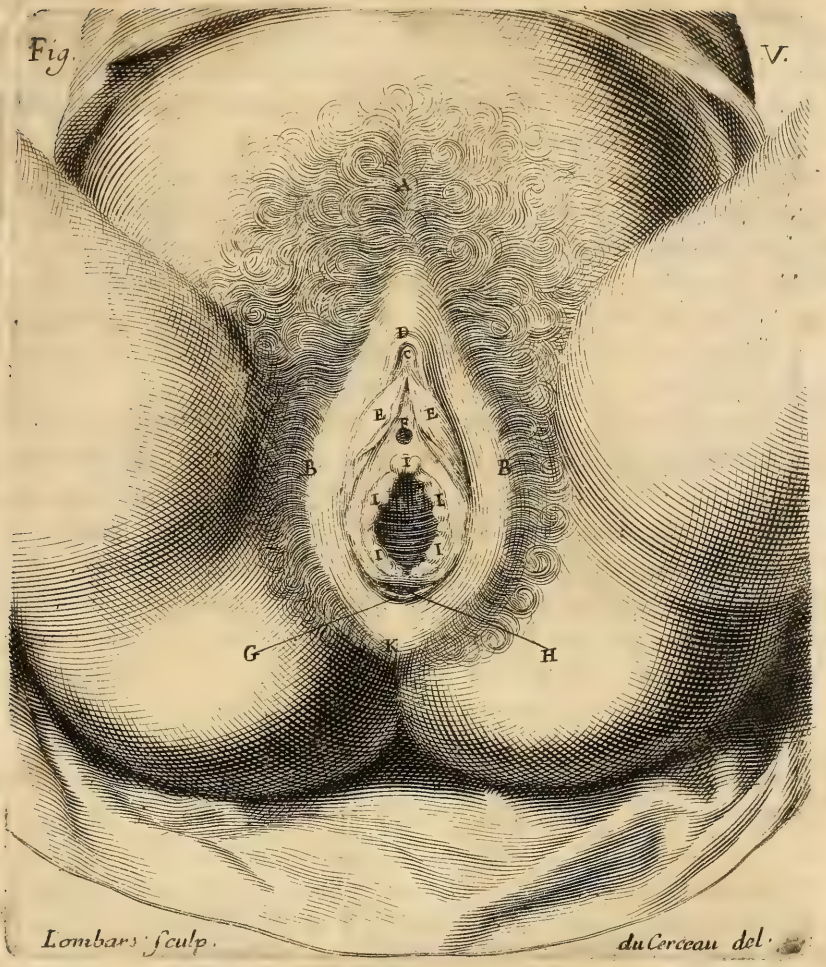
F. *Le conduit de l'urine.*

G. *La fourchette.*

H. *La fosse naviculaire.*

I. I. I. I. I. *Les caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du* vagina.

K. *L'*anus.



CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice appellée ordinairement la Partie honteuse.

POur bien connoître cette Partie, il faut que nous en considerions plusieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroissent d'elles-mesmes à l'exterieur, & les autres sont cachees sous ces premieres, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lévres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Par-

tie honteuſe. Celles qui ſe montrent d'elles-meſmes ſont le penil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui eſt au milieu. Celles qui ſont cachées deſſous, & qui ſont entre celles-là, ſont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le penil eſt la partie ſuperieure de la Partie honteuſe, ſitué en la partie anterieure des os *pubis*. Et la motte eſt cette partie charnuë qui paroiſt élevée comme une petite colline au deſſus des grandes lévres; qui pour cela eſt appellée le Mont de *Venus*. Ce penil & la motte ſont tout revétus de poils friſez, qui commencent ordinairement à naiſtre aux femmes, auſſi-bien qu'aux hommes, dés l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lévres ne ſont autre choſe que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque coſté s'approchant & ſe joignant l'une contre l'autre; forment la grande fente. Ces lévres ſont pareillement revétuës de poils, & garnies de beaucoup de graiſſe, qui les rend fort épaiſſes & ſpongieuſes : elles ſont aſſez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles ſont mollaſſes & pendantes à celles qui uſent tres-ſouvent du coït, & encore plus à celle qui ont eu des enfans; à cauſe de la grande diſtenſion qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à garantir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troiſiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle eſt beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-cy. Or faiſant un peu éloigner les cuiſſes de la femme l'une de l'autre, en écarttant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en ſa partie la plus élevée, juſtement au deſſus du conduit de l'urine, une petite partie rondelettte, appellée par Fallope, *clitoris*, laquelle eſt couverte d'une petite portion de la peau redoublée, ſemblable à une eſpece de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor, vel dulcedo Veneris*, c'eſt-â-dire l'amour, ou la douceur de *Venus*; parce que c'eſt-là (comme il dit fort bien) le principal ſiege du plaiſir & de l'appetit venerien aux femmes; car elles y ſentent une ſi grande volupté, que ſi on leur chatoüille doucement cette petite partie, lorſquelles ont eſté long-temps ſans uſer du coït, elles en ſont aiſément excitées à décharger leur ſemence; ce que les plus luxurieuſes ſe font ſou-

vent elles-meſmes, ou reciproquement l'une à l'autre, pour ſe ſoulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib. 3. fen. 21. tract. 4.* Paul Æginet *lib. 6. cap.* 70. & pluſieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui ſe glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont auſſi enſeigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par ſa longueur exceſſive elle eſt difforme, & incommode la femme en l'uſage du coït. *Hipocrate* meſme, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, ſous le nom de *Columella*.

Ce clitoris ne paroît preſque point aux femmes mortes, parce qu'il eſt fort petit; mais il eſt plus gros à celles qui ſont vivantes, & il s'enfle & devient dur à meſure qu'elles entrent en appetit du coït, ce qui ſe fait par le moyen du ſang & des eſprits, dont il ſe remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection: c'eſt pour cela que quelques-uns l'ont appellé *la verge feminine*, voulans qu'il luy reſſemble en quelque façon, tant par ſa figure, que par ſa compoſition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long; & juſques-là meſme qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abuſent avec d'autres femmes, ainſi que fait cette *Baſſa Tribade*, dont parle *Martial au 1. livre de ſes Epig.* à laquelle il dit,

Eſſe videbaris, fateor, Lucretia nobis:
At tu, prô facinus, Baſſa; futuor eras.
Inter ſe geminos audes committere cunnos,
Mentîtúrque virum prodigioſa Venus.

Au deſſous du clitoris, on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui eſt beaucoup plus large aux femmes que celuy des hommes; ce qui fait qu'elles piſſent fort gros. On voit auſſi en meſme temps aux coſtez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuſes, appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & aſſez longuettes, qui naiſſent de la partie interne des grandes lévres immediatement au deſſous du clitoris, & qui reſſemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont ſous la gorge. Elles ſervent à couvrir le trou de l'urine, pour preſerver la veſſie de l'air froid; & lorſque la femme piſſe, elles ſe contractent de telle ſorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduiſent l'urine, ſans qu'elle ſe répande le long de la Partie honteuſe, & ſouvent meſme ſans qu'elle en mouille ſeulement les lévres, c'eſt pour ce ſujet qu'on appelle ces petites aîles membraneuſes *les nymphes*, à cauſe qu'elles preſident aux eaux

de la femme, c'eſt-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont ſi grandes & allongées qu'elles ſont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Je fis il y a quelques années cette operation à une Demoiſelle qui m'en requit fortement, tant parce qu'eſtant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller ſouvent à cheval, l'allongement de ces nymphes, qu'elle avoit tres-grandes, luy cauſoit par leur froiſſement une douloureuſe cuiſſon, que parce que cette indecence luy déplaiſoit extrémement auſſi bien qu'à ſon mary. Elles ſont fort rouges aux vierges, & elles ſe ſoûtiennent aſſez aiſément; mais elles ſont livides & beaucoup plus mollaces & pendantes en celles qui uſent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Aprés avoir conſideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes lévres) une foſſe, appellée *la foſſe naviculaire*, qui eſt formée par la jonction de ces lévres, qui fait comme une eſpece de fourchette, ſurquoy s'appuye la verge de l'homme, quand elle eſt introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

En ſuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës diſpoſées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*; outre leſquelles on en remarque une autre petite en la partie ſuperieure, juſtement au deſſous du conduit de l'urine. Elles ſont rougeâtres & relevées aux vierges, & ſe joignent l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainſi ſujettes, les font reſſembler en quelque façon à un bouton de roſe à demy épanoüy. Une telle diſpoſition de ces caruncules eſt la plus veritable marque de la virginité (car ce ſeroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'eſt de là que venant à eſtre froiſſées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre étant forcées & rompuës dans le premier coït il ſe fait quelquefois effuſion de ſang (ce qui n'arrive pas auſſi toûjours) aprés quoy elles reſtent ſeparées, ſans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui ſe perd enſuite, d'autant plus que les femmes uſent ſouvent du coït & s'applatit & s'efface preſque tout à-fait en celles qui ont eu des enfans; à cauſe de la grande diſtenſion que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puiſſe incommoder, comme auſſi pour augmenter le plaiſir mutuel dans l'action du coït; car ces ca-

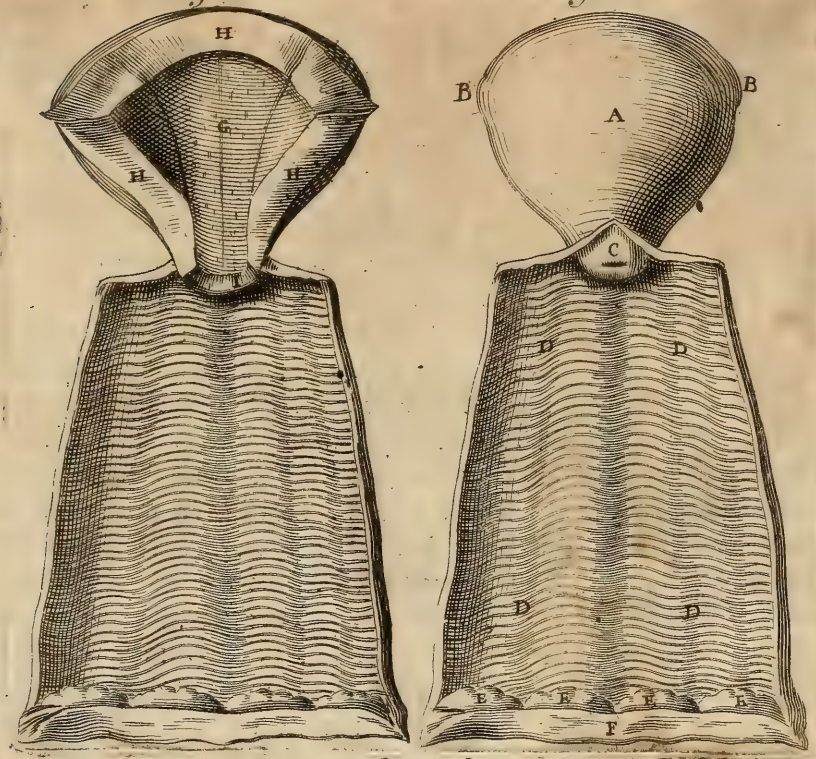
runcules eſtant dans ce temps fort groſſies, & remplies de ſang & d'eſprits, ſerrent agreablement la verge de l'homme, de laquelle la femme eſt auſſi bien mieux chatoüillée par ce moyen. J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il ſe fit un épanchement de ſang, qui procede ordinairement de l'effort que ſouffrent ces caruncules par l'introduction de la verge ; dautant que cela dépend entierement de la diſpoſition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme ; comme fait auſſi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction : car il y a des gens ſi ſots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme ſans cette marque, qu'ils eſtiment eſtre certaine, fondez peut-eſtre ſur ce paſſage de l'Ecriture au *Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée devoient avoir, qui eſtoit de montrer aux Anciens de la ville les vêtemens de leur fille, où eſtoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de ſa virginité, pour la juſtifier contre la fauſſe accuſation que ſon mary luy pouvoit impoſer ; pretextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'étoit pas vierge quand il l'avoit épouſée ; laquelle coûtume s'obſerve encore preſentement parmy quelques Nations, qui le lendemain des nopces montrent à tous les conviez la chemiſe de la mariée, tachée du ſang de ſon pucelage : mais ceux qui ſont de ce ſentiment meritent bien d'eſtre trompez par les femmes, de la maniere qu'on ſçait aſſez qu'elles peuvent faire. C'eſt à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Pattie honteuſe, & les autres qui s'y rencontrent ; mais ſi on deſire en avoir une plus particuliere connoiſſance, les plus curieux pourront (ſi bon leur ſemble) conferer la copie que je leur en donne ſur l'original vivant ; puiſque ce ſont des parties qui ſe peuvent facilement voir ſans diſſection. Montrons maintenant ce que c'eſt que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICATION DE LA SIXIE'ME & de la Septiéme Figure.

La ſixiéme Figure repreſente le propre corps de la Matrice en ſa partie exterieure, & le *vagina*, ou col de la Matrice ouvert en toute ſa longueur, juſques à l'orifice interne.

A. *montre le corps de la Matrice.*

Fig. VII. Fig. VI.



B. B. *Deux petites éminences qui ſont à chaque coſté du fond de la Matrice, appellées* les cornes *; c'eſt où les vaiſſeaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.*

C. *L'orifice interne.*

D. D. D. D. *Le* vagina *ouvert en toute ſa longueur, pour voir les rides de ſa partie interne.*

E. E. E. E. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui ſont au commencement du* vagina.

F. *Vne chair graiſſeuſe, coupée tout proche le* vagina.

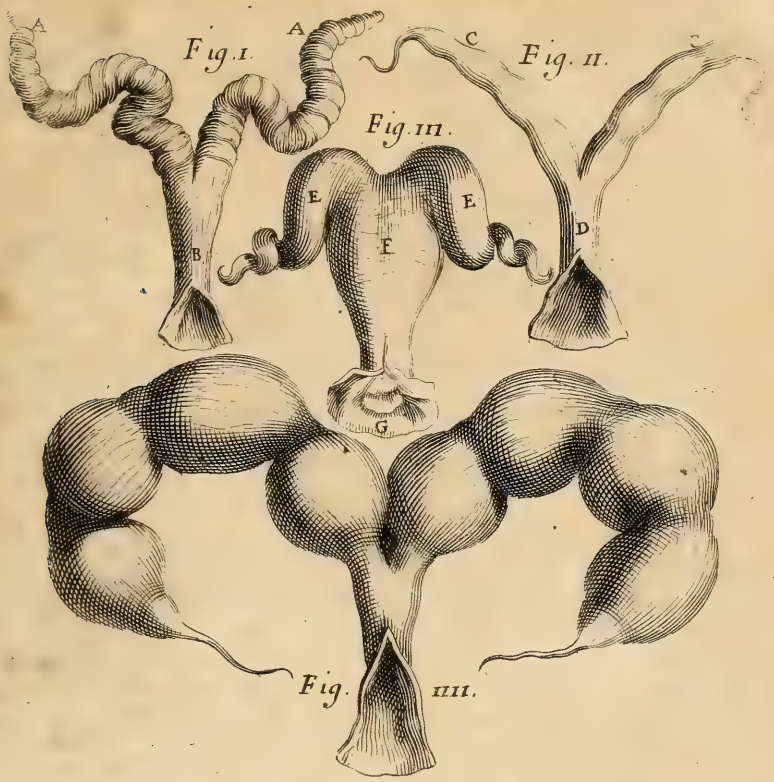
La ſeptiéme Figure montre la meſme choſe pour ce qui eſt du *vagina*, mais elle repreſente la Matrice entierement ouverte.

G. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une ſimple petite ligne ſelon ſa longueur, & quelques petits pores, à travers leſquels tranſudent, & diſtilent les menſtruës dans le temps, comme auſſi le ſang qui afflue dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la groſſeſſe.*

H. H. H. *La propre ſubſtance de la Matrice qui eſt fort épaiſſe.*

I. *L'orifice interne ouvert.*

Les



Les quatre Figures precedentes repreſentent des Matrices de pluſieurs differens animaux, pour faire voir comme leur ſtructure eſt bien differente de celle de la femme.

La premiere eſt celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux coſtez de la Matrice, qui reſſemblent preſque à un inteſtin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extremité au deſſous des reins.*

B. *Vne portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La ſeconde eſt celle d'une lapine.

C. C. *montrent les deux coſtez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces coſtez quelque trace des cellules où ſe logent les petits.*

D. *Vne portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

La troiſiéme figure eſt celle d'une brebis,

E. E. *Les deux coſtez qui repreſentent fort bien la figure des cornes d'un belier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Vne petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroit.*

La quatriéme figure repreſente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun deſquels a ſa cellule particuliere, dans laquelle il eſt logé. J'ay remarqué une choſe particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui eſt qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutiſſent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina*.

CHAPITRE VI.

Du Vagina, *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large eſpace membraneux, qui eſt couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, juſques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït luy ſert à loger la verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit juſques à cet orifice interne, afin qu'elle y puiſſe éjaculer ſa ſemence; c'eſt pourquoy on l'appelle communément du nom de *Vagina*, qui veut dire une guaine.

Ce col eſt d'une ſubſtance membraneuſe, afin qu'il ſe puiſſe étendre ſuffiſamment pour donner paſſage à l'enfant dans l'accouchement. Il eſt compoſé de deux membranes, dont l'interne eſt blanche, nerveuſe & ridée en travers comme un palais de bœuf; ce qui a eſté fait, afin qu'il pût ſe dilater ou ſe reſerrer, & s'allonger ou s'acourcir, ſelon qu'il eſt neceſſaire, pour ſe proportionner toûjours juſtement à la groſſeur & à la longueur de la verge de l'homme, & afin que par la colliſion qui s'en fait dans l'action du coït, le plaiſir en fût mutuellement augmenté. mais la membrane exterieure eſt rouge & charnue du coſté de la partie honteuſe, comme un *ſphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en ſoit encore mieux ſerrée: c'eſt par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la veſſie, & au *rectum*, avec leſquels, & principa-

lement avec le *rectum*, il ſemble ne compoſer qu'une membrane commune à tout deux; ce qui fait, que ſi l'un d'eux vient à eſtre déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la ſuite par quelque ulcere, les excremens paſſent facilement de l'un à l'autre, ſans que la femme les puiſſe retenir. Sa membrane interne eſt aſſez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui uſent ſouvent du coït; & elle ſe rend ſi dure, qu'à force de ſervir à ce métier, les vieilles l'ont preſque cartilagineuſe.

Il eſt à remarquer qu'il y a en tout ce col pluſieurs petits pores, dont les plus conſiderables ſont du coſté de la partie honteuſe, auquel endroit la ſubſtance de ce col eſt plus épaiſſe & plus ſpongieuſe, & principalement vers le col de la veſſie, aux environs du conduit de l'urine, par leſquels une eſpece de pituite ſereuſe ſuinte continuellement, qui ſert à humecter toute la partie interieure de ce col, afin d'entretenir toûjours ſon paſſage libre, & qui eſt exprimée, & s'écoule en ſi grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la ſemence de la femme, quoique ce n'en ſoit pas effectivement. C'eſt l'abondance de cette humidité) qui s'écoule toûjours au dehors dans le temps du coït, ou du moins incontinent aprés) qui a fait qu'*Ariſtote* a crû que la femme ne fourniſſoit aucune ſemence pour la generation, mais ſeulement le ſang menſtruel, qui étoit vivifié par la propre vertu de la ſemence de l'homme; & c'eſt auſſi, ſans doute, cette meſme humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à pluſieurs autres, que les vaiſſeaux ſpermatiques de la femme alloient s'inſerer au col de la veſſie auſſi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit ſa ſemence par cét endroit, laquelle étoit en ſuite ſuccée par la matrice avec celle de l'homme: mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion au 2. *livre de la ſemence.* Neanmoins ce qui eſt de particulier eſt, que je croy que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant ſimples que veneriennes (auſquelles elles ſont ſujettes auſſi bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voiſines du col de la veſſie, & de cette ſubſtance ſpongieuſe du *vagina*, laquelle ſert aux femmes en quelque façon, comme les glandes proſtates font aux hommes; c'eſt ce qui fait que les femmes reſſentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu qu'au

propre corps de la matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces eſpeces de gonorrhées; ce qui ſe peut facilement prouver par le ſigne qui fait preciſément diſtinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre; qui eſt, que la matiere des gonorrhées ne laiſſe pas de couler dans le temps que la femme a ſes menſtruës; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroiſſent pas pour lors; à cauſe qu'elles procedent ſeulement du ſuintement des humiditez qui s'écoulent des meſmes vaiſſeaux qui dégorgent les menſtruës, & qui reſudent de la propre ſubſtance de la matrice; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leur ſiege en differentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puiſqu'au travers de luy on peut preſque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice où il va finir) & un pouce & demy de largeur, ou environ; mais en celles qui ont une fois accouché, il eſt beaucoup plus large, comme auſſi plus court; c'eſt ce qui fait qu'on leur touche bien plus aiſément avec le doigt l'orifice interne: neanmoins il eſt compoſé d'une ſubſtance ſi commode aux uſages auſquels il eſt deſtiné, qu'il ſe proportionne de ſoy-meſme, & s'accommode facilement à toutes les eſpeces de verges, de quelque petiteſſe ou groſſeur, & de quelque longueur & figure qu'elles puiſſent eſtre; en telle ſorte qu'il attire & fait approcher le corps de la matrice au devant de la petite, il s'étend pour ceder à la longue, il ſe dilate pour recevoir la groſſe, & ſe contracte pour embraſſer étroitement la petite, ſervant par ce moyen (s'il faut ainſi dire) de chauſſure à tous pieds. Sa largeur eſt preſque égale depuis un bout juſques à l'autre à l'exception de ſon entrée exterieure, qui eſt un peu plus reſerrée à l'endroit des caruncules myrthiformes; & on ne trouve aucun *hymen* en ſon milieu, comme ont voulu pluſieurs Autheurs, qui diſent qu'il s'y rencontre une membrane ſituée en travers, & percée ſeulement d'un petit trou, pour laiſſer écouler les mois, & les autres ſuperfluitez, laquelle reſte ainſi tenduë juſques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à eſtre forcée & déchirée; à quoy on peut reconnoître que la femme eſt vierge, ou qu'elle ne l'eſt pas: mais c'eſt un pur abus, & ſi (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane ſe trouve en quelques femmes, il eſt tres certain que c'eſt contre le deſſein de nature, puiſqu'elle ne ſe recontre pas meſme au *fœtus* feminins (ce que je puis bien aſſurer pour en avoir

disſequé un grand nombre) ny à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles ſoient, leſquelles n'ont aucune marque, par laquelle on puiſſe conjecturer de leur virginité, que la diſpoſition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître cy-devant, qui étant ſituées à l'entrée du col de la matrice, rendent le paſſage de ce col plus étroit. Je dis ſeulement conjecturer, & non pas connoître; car ſouvent la trace & la voye du membre viril eſt auſſi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, *au* 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui ſont; *Via aquilæ in cœlo, via colubri ſuper petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre ſur une pierre, la voye d'un Navire au milieu de la Mer. C'eſt pourquoy il eſt dit enſuite, *talis eſt & via mulieris adulteræ*, Telle eſt auſſi la voye de la femme adultere. J'ay pourtant vû il a quelques années deux filles, dont l'une qui étoit âgée de dix-ſept ans, n'étoit aucunement perforée en la partie exterieure de la vulve; & l'autre âgée de quatre ans ſeulement, n'y avoit qu'un petit trou, de la groſſeur du tuyau d'une plume de pigeon: J'en ay rapporté les hiſtoires cy-aprés, au premier chapitre du premier livre en parlant de la ſterilité des femmes; mais ces diſpoſitions procedoient d'un defaut de nature qui arrive tres rarement. Voyons à preſent quelle eſt la ſtructure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né, au milieu dequoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant ſert à donner entrée à ce qui doit eſtre receu dans la Matrice, ou à laiſſer ſortir ce qui en doit eſtre expulſé. Il eſt appelé *orifice interne*, pour le diſtinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sages-femmes l'appellent *le couronnement*, parce que dans le temps de l'accouchement, il ceint la teſte de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il ſe preſente pour ſortir naturellement.

Cét orifice eſt ordinairement fendu en travers en ſa partie exterieure ; il eſt aſſez petit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; mais celles qui en ont eu, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale : il eſt preſque toûjours fermé ; car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner paſſage à la ſemence de l'homme, qui par ce moyen eſt dardée juſqu'au fond de la Matrice, & pour donner iſſuë aux menſtruës, dont elle ſe purge tous les mois, comme auſſi pour l'expulſion des faux germes, & des corps étrangers qui peuvent s'y engendrer : mais quoy qu'il ſoit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la groſſeſſe, il s'ouvre neanmoins ſi extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant paſſe à travers pour ſortir de la Matrice ; lauquel temps cét orifice diſparoît, & la Matrice ſemble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un ſac, depuis ſon fond juſques à l'entrée de ſon col ; c'eſt ce qui a fait dire à *Galien au* 15. *liv. de l'uſage des parties ;* que nous pouvons bien admirer cette merveilleuſe operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle ſe fait.

Quand la femme n'eſt pas groſſe, il eſt un peu plus longuet, & d'une ſubſtance un peu dure, reſerrée ; mais dans le temps de la groſſeſſe il s'amolit & groſſit peu à peu juſques au ſixiéme mois ou environ ; aprés cela il s'accourcit ordinairement, & ſon épaiſſeur commence à diminuer à proportion de la diſtenſion de la Matrice ; de ſorte que dans le dernier mois de la groſſeſſe cét orifice paroît preſque tout applany, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainſi qu'il eſtoit quand la femme n'étoit pas groſſe, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la groſſeſſe, il eſt enduit d'une humeur glaireuſe & viſqueuſe, ſemblable à de la morve, laquelle provient des humiditez, qui tranſudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette conſiſtance viſqueuſe par la chaleur du lieu, & par le ſejour qu'elles y font, & ſuintent enſuite, & découlent de cét orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir, & à s'amolir par ces glaires ; ce qui eſt un ſigne aſſuré que l'enfantement arrivera bien-toſt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & ſe ferme, ſuivant les differentes neceſſitez, eſt entierement naturelle, & nullement volontaire ; ce qui a eſté fait fort à propos ; car ſi le mouvement de cét orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en uſant

du coït ; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçuë ; afin de s'exempter des incommoditez de la grosseſſe, & d'estre toûjours en état de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des proverbes. *Tria sunt insaturabilia... infernus, & os vulvæ, & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrés avoir cy-devant fait connoître toutes les parties qui dépendent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice ; il est couché sous le fond de la vessie, & appyué sur le *rectum*, sans estre attaché à l'un ny à l'autre ; mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se referrer quand il est necessaire : il est neanmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque costé.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit cy-devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applaty par devant & par derriere, afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux costez, où l'on remarque de petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque costé, auquel lieu les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt ; ce qui fait que sa capacité interieure est assez petite, afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence aprés la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes ; l'une exterieure, appelée *la membrane commune*, qui vient du *peritoine* : elle est tres-mince, & paroist lice & polie par dehors ; mais elle est inégale du costé qu'elle adhere à l'autre membrane de la Ma-

trice, nommée *la propre* : celle-cy eſt tres-épaiſſe, & d'une ſubſtance ſpongieuſe, entretiſſuë de toutes ſortes de fibres, laquelle ſelon *Ætius* ſe peut encore ſeparer en deux, à cauſe de ſon épaiſſeur fongueuſe : c'eſt elle qui compoſe proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice.*

La pluſpart des autres animaux (comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ay fait repreſenter cy-devant en la page 33.) ont leur matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune deſquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une meſme ventrée ; chacun deſquels y a auſſi ſes eaux & ſes vaiſſeaux ſeparément, & y eſt envelopé de ſes membranes particulieres ; mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois pluſieurs enfans enſemble, n'eſt pas ainſi diſpoſée ; car il ne s'y rencontre jamais qu'une ſeule & meſme cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne tres-legere, ſemblable à celle qu'on remarque au deſſous du *ſcrotum* de l'homme ; ce qui fait qu'*Hipocrate* diviſe ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les mâles ſoient plûtoſt engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche ; c'eſt ce qu'il nous veut faire croire par l'aphoriſme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur.* Mais à vray dire, la cauſe de la difference du ſexe ne procede pas de la Matrice, mais bien de la ſemence, qui tant en l'homme qu'en la femme eſt, ou maſculine, ou feminine, comme a remarqué le meſme *Hipocrate* au livre intitulé *de Genitura.* Voicy ſes paroles : *Et eſt tum in viro fœmineum itemque maſculum ſemen, tum itidem in muliere.* Il repete encore la meſme choſe au Livre *de la Diette* ; c'eſt ce que fait auſſi *Galien au Livre de la ſemence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'eſſence des ſemences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une ſeule cavité dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, ſont toûjours naturellement ſituez. On n'y voit pas auſſi ces petites éminences qu'il appelle *cotyledons*, leſquels ne ſe trouvent ordinairement que dans la Matrice des beſtes à corne ; car celle de la femme eſt aſſez unie interieurement ; ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre choſe que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores, qui paroiſſent eſtre les extremitez des orifices des vaiſſeaux qui viennent y aboutir,

pour

pour l'écoulement des menſtruës quand la femme n'eſt pas groſſe; & contre leſquels l'arriere-faix eſt attaché pendant la groſſeſſe, afin qu'il en puiſſe recevoir le ſang de la mere; lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour ſervir enſuite à la nourriture & à l'accroiſſement de l'enfant, durant tout le temps qu'il ſejourne dans la Matrice.

Or ayant juſques icy ſuffiſamment fait remarquer tout ce qu'on peut conſiderer aux parties de la femme qui ſervent à la generation, pour en avoir une parfaite connoiſſance, laquelle nous doit ſervir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui ſe rencontrent dans la connoiſſance & dans la curation des maladies des femmes groſſes & accouchées; il ſeroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles ſont ces maladies, & de montrer les moyens de ſe bien comporter dans leur curation; mais avant que de le faire, ajoûtons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la generation, qui ſont la ſemence & le ſang menſtruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA ſemence & le ſang menſtruel ſont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la generation de l'homme; mais bien differemment; car *Ariſtote* ſoutient, qu'il n'y a que l'homme qui fourniſſe de la ſemence pour la generation; & outre cela, qu'elle ne ſert que de principe agiſſant; aſſurant que la femme n'y contribuë autre choſe que le ſang menſtruel, qui en eſt (à ce qu'il croit) le ſeul principe materiel. mais cette opinion n'eſt pas ſuivie des plus éclairez, qui ſçavent bien que la femme a effectivement de la ſemence auſſi bien que l'homme, ſans la matiere de laquelle la generation ne ſe pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la Semence*, refute aſſez amplement cette opinion d'*Ariſtote*, & prouve tres-bien que la femme doit avoir de la ſemence, puiſqu'elle a des vaiſſeaux ſpermatiques, & des teſticules, qui ſans doute ſont deſtinez aux meſmes uſages que ceux des hommes; à quoy il ajoute encore pluſieurs autres raiſons tres-convainquantes.

La ſemence n'eſt autre choſe qu'une matiere humide, qui pro-

cede d'une portion du plus pur ſang arteriel de tout le corps, converty dans la ſubſtance des teſticules par leur chaleur, en une humeur blanche & viqueuſe, écumeuſe, & pleine de quantité d'eſprits, pour ſervir à la generation ; ou bien, pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la ſemence eſt un aſſemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont eſté extraits, leſquels ſont ſeparez du reſte de la maſſe du ſang arteriel en paſſant dans la ſubſtance des teſticules, pour ſervir enſuite à la generation ; qui n'eſt proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits differens atomes, au lieu qu'ils doivent eſtre.

Il ſuffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la ſeconde encore plus intelligible, & pour donner une ſuffiſante connoiſſance de la ſemence : Je dis donc que la cauſe materielle de la ſemence eſt un extrait du plus pur ſang arteriel ; car le mouvement circulaire que le ſang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait aſſez connoître qu'il n'y a que les arteres qui ſoient capables de conduire ce ſang aux teſticules ; & il paroît bien qu'il eſt une portion du plus pur de tout le corps, par l'uſage auquel il eſt deſtiné, qui eſt la generation ; laquelle ne pourroit pas ſe faire naturellement, s'il ne portoit avec luy la vertu, & (s'il faut ainſi dire) une eſpece de quinteſſence de toutes les parties du corps, dans leſquelles il a circulé pluſieurs fois, avant que d'eſtre ſeparé pour eſtre envoyé aux teſticules.

Cette explication que je fais ainſi, peut ſervir à nous faire concevoir facilement la penſée d'*Hipocrate*, qui dit *l. de aër. aq. & loc. ſemen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à ſanis quidem ſanum, à morbidis morboſum, ſitque ut ex calvis calvi gignantur &c.* La ſemence procede de tous les membres du corps ; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains ; les malades, des malades ; & les chauves des chauves, &c. Ce que nous devons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion de ſang en ſemence, luy ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle animée ; & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous vons dit) à la parfaite generation de l'animal.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, aprés l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipocrate*, de trouver la raiſon

pour laquelle les boiteux engendrent assez souvent des enfans boiteux, ainsi qu'avoit fait entr'autres un certain Maistre d'Ecole, nommé Monsieur *Dufays*, chez qui j'étois en pension en la ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeunesse, lequel étoit tres-connu de toutes les personnes de la ville, à cause que trois grands fils qu'il avoit seulement, étoient tous trois boiteux de naissance aussi bien que luy, & qu'une seule fille qu'il avoit aussi, qui étoit tres-bien faite pour lors, ressembloit à sa femme, qui n'étoit point boiteuse non plus que cette fille ; parce que la semence de sa mere avoit apparemment dominé celle de son pere dans le temps qu'elle en avoit esté engendrée : mais la difficulté consiste à sçavoir comment un homme & une femme qui seroient tous deux boiteux d'une mesme jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formez de cette partie, ainsi qu'il s'est souvent vû ; auquel cas il sembleroit que la matiere de la semence, qui est ce sang arteriel, ne contiendroit pas en soy, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps, puis qu'estant ainsi, les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Neanmoins je répondray à cela avec distinction ; car si l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiere formation dans la matrice, je croy qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monsieur *Dufays*, dont je viens de parler ; mais s'ils ne l'estoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans, qui ne participeroient aucunement à leur defaut ; à cause que tout leur sang ne laisse pas de renfermer en puissance dans la moindre de ses gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toûjours aussi-tost par le defaut accidentel de quelques-unes, ny mesme par leur total retranchement, quand elle y a été une fois bien imprimée ; laquelle se peut aussi perpetuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la mesme maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres, sans se diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne faſſions, comme on dit ordinairement, de la gloſe *d'Orleans* ; qui ſeroit plus obſcure que nôtre texte.

Ariſtote au l. 3. ch. 22. de l'hiſt. des anim. dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux ; & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse

que celle des autres (auſſi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle ſa ſemence plus aqueuſe) il dit outre cela, que ſa couleur naturelle eſt blanche en tous, pour raiſon dequoy il refute l'opinion ridicule d'*Herodote*, qui croyoit que celle des *Æthiopiens* eſtoit noire.

Pluſieurs qui ſuivent le ſentiment du meſme *Ariſtote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la ſemence ne ſoit qu'un excrement, procedant du reſte du ſang qui a eſté apporté aux teſticules pour leur nourriture; & diſent pour adoucir cette penſée, qui ſemble eſtre contre le bon ſens, que c'eſt une eſpece d'excrement utile: mais c'eſt une abſurdité de croire que cette noble humeur, qui eſt abſolument neceſſaire pour la propagation de l'eſpece (qui doit prevaloir la conſervation de l'individu) doive eſtre plûtoſt qualifiée du nom d'*excrement*, que le ſang, qu'on pourroit dire par la meſme raiſon, eſtre un excrement procedant auſſi du reſte de la nourriture du cœur. C'eſt pourquoy *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celuy qui luy demandoit, en quel tems on devoit uſer du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipſo fieri deterior.* C'eſt, dit-il, dans le tems que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'és pas; faiſant bien voir par cette belle réponſe, que c'étoit une partie de la plus noble ſubſtance du corps qui s'écouloit en cette action: mais ne nous arreſtons pas davantage à ces ſortes de controverſes, & ne diſputons pas des mots, pourvû que la choſe ſoit bien compriſe; pour ce ſujet demeurons ſeulement d'accord, que la ſemence ne doit eſtre qualifiée du nom d'*excrement*, que lorſqu'elle eſt décheuë de ſa diſpoſition naturelle, & que la meſme choſe peut eſtre dite du ſang & de toutes les autres humeurs du corps. Paſſons maintenant à l'explication du ſecond principe de la generation, qui eſt le ſang menſtruel.

CHAPITRE X.

Du Sang menſtruel.

LE ſang menſtruel eſt ainſi appellé, à cauſe qu'il s'evacuë periodiquement tous les mois, ſi la femme n'eſt pas groſſe, ou nourrice, & qu'elle ſoit d'âge convenable & en bonne ſanté. Les menſtruës ſont encore appellées les purgations de la femme, par-

ceque toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par leur moyen, de la ſuperfluité du ſang. Elles ſe nomment auſſi *les fleurs des femmes*, à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne ſont precedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas groſſe d'enfant devant que d'avoir eu ſes fleurs. Ne nous arreſtons point davantage à leur nom, qui eſt aſſez connu de tout le monde; mais tâchons ſeulement de faire connoiſtre la choſe. *Ariſtote au liv. 7. de l'hiſt. des anim.* dit, que la femme entre tous les animaux a cette ſorte de purgation en plus grande abondance: & *Pline au liv. 7. ch. 15. de ſon hiſtoire nat.* aſſure que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menſtruës; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'evacuation periodique du ſang menſtruel eſt une choſe ſi commune & ſi ordinaire aux femmes, qu'il n'y a perſonne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce ſang, & touchant les voyes par leſquelles il ſe purge, & les cauſes de ſon evacuation periodique: c'eſt ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce ſang, pluſieurs Auteurs qui ont ſuivi le ſentiment de *Pline*, diſent aprés luy, qu'il n'y a rien de plus monſtrueux que ce ſang, puiſque par ſa vapeur, ou par ſon ſeul attouchement, les vins nouveaux s'aigriſſent, les ſemences deviennent ſteriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout deſſechez, les jeunes plantes en ſont brûlées, la glace des miroirs ſe ternit à leur ſeul aſpect, la pointe du fer en eſt émouſſée, la beauté de l'yvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent auſſitoſt, l'air en eſt infecté, & les chiens qui en goûtent, enragent, &c. Si tout cela eſtoit vray, les hommes fuiroient aſſurément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à conſiderer ce recit, je me figure voir les excretions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré; mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une ſimple diſtinction; qui eſt que le ſang menſtruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaiſes qualitez, quand il eſt décheu de ſon état naturel, mais non pas autrement; car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celuy qui eſt au reſte du corps de la femme, hors duquel il n'eſt rejetté que par ce qu'il eſt ſimplement ſuperflu; & ſi on remarque quelque alteration en ſa ſubſtance & en ſa couleur, cela ne procede que du mélange de quelques excretions de la matrice, leſquelles il entraiſne avec ſoy, & de quelque ſejour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cauſe de la

ſituation du corps de la femme, qui l'empeſche quelquefois de s'écouler auſſi-toſt qu'il eſt ſorty de ſes vaiſſeaux: C'eſt pourquoy ſuivons plûtoſt en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien declaré les conditions que doit avoir naturellement le ſang menſtruel aux femmes ſaines. *Procedit autem ſanguis velut à victimâ, & citò congelatur, ſi ſana fuerit mulier.* Ce ſang, dit-il, eſt ſemblable à celuy d'une victime, & ſe caille promptement ſi la femme eſt ſaine. Or on ſcait que c'eſt la marque d'un bon ſang, de ſe cailler promptement, & que celuy des victimes eſtoit tres-beau, parcequ'on ne choiſiſſoit que les animaux les plus ſains pour ſervir aux ſacrifices que les Anciens faiſoient.

Les voyes par leſquelles ce ſang ſe purge, ſont encore conteſtées: car les uns veulent, comme *Columbus*, & *Primeroſe*, que ce ſoit toûjours par les vaiſſeaux qui ſe terminent au col de la matrice, ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant pluſieurs perſonnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ſes menſtruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoir défait ſon enfant; ayant trouvé les vaiſſeaux qui ſe terminent en cét endroit tout remplis de ſang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutiſſent au fond de la matrice. Et les autres ſoutiennent au contraire avec bien plus de raiſon, que ce ſang vient ordinairement, quand la femme n'eſt pas groſſe, des vaiſſeaux qui ſe diſtribuënt au fond de la matrice, & ſeulement de ceux qui ſont à ſon col, quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle ait ſes menſtruës: c'eſt ce que j'ay remarqué pluſieurs fois, & fait obſerver devant pluſieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. (ayant l'honneur pour lors d'eſtre Prevoſt de la celebre Compagnie des Maiſtres Chirurgiens Jurez de cette ville de Paris) ce fut en la diſſection d'une femme qui avoit auſſi eſté penduë pour un pareil crime dans le temps qu'elle avoit actuellement ſes menſtruës, ſur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faiſoit ſon chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifeſtement en cette femme le contraire de ce que diſent *Primeroſe au 1. liv. des maladies des femmes*, & *Columbus au 6. liv. de ſon anat.* car toute la cavité du fond de ſa matrice étoit enduite de petits grumeaux de ſang caillé, & ſes vaiſſeaux beaucoup plus grôs que ceux du col, & meſme tout pleins de ce ſang caillé, vers les orifices qui ſe dégorgent dans le fond de la matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menſtruës ne s'écoulent auſſi quelquefois par ce col en meſme temps que par le fond de la matrice, quand la femme n'eſt pas groſſe; mais je ſoutiens ſeu-

lement que l'opinion de *Columbus*, fondée ſur une ſimple experience, n'eſt pas veritable ordinairement : car, comme dit *Ariſtote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Les choſes qui ſont naturelles ſe font le plus ſouvent. Or eſt-il qu'il eſt naturel pour cette raiſon, que les menſtruës procedent du fond de la matrice.

La diſpute n'eſt pas moindre touchant la cauſe de l'évacuation periodique des menſtruës, que touchant la nature de ce ſang & les voyes par leſquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Ariſtote* l'attribuent à la Lune, qui a grande domination ſur tous les corps humides, comme eſt celuy de la femme, que l'on dit en raillant eſtre lunatique à cauſe de cela. C'eſt ce qui a fait donner credit à ce vers.

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

D'autres qui ſont du ſentiment de *Galien*, *au 2. liv. de la ſemence*, & *au 14. de l'uſage des parties*, rapportent cela au temperamment froid, & à la vie ſedentaire de la femme, laquelle ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps ſur les parties genitales de la femme, qui ſont les parties les plus foibles de ſon corps ; & d'autres (avec aſſez de raiſon ce me ſemble) veulent que la principale cauſe de cette évacuation ſoit une certaine fermentation qui ſe fait dans toute la maſſe du ſang, laquelle jointe à ſon abondance, le fait ſortir par les voyes les plus diſpoſées à le laiſſer écouler, comme ſont celles de la matrice ; ainſi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de ſa fermentation, vient à ſe faire paſſage & à ſortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menſtruel devant l'âge de treize ans, non plus qu'aprés celuy de quarante cinq ans : toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges; mais cela eſt rare. *Schenckius au 4. liv. des ſes Obſerv.* rapporte pluſieurs exemples de l'une & de l'autre ſorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ſes menſtruës à l'âge de 103. ans ; mais ces ſortes d'évacuations ne doivent pas eſtre qualifiées du nom de menſtruës aux femmes qui ont paſſé l'âge de 55. ans : car pour l'ordinaire, ce ſont plûtoſt des pertes de ſang qui leur viennent par maladie ſans aucune regle, & qui ſont pour lors preſque toûjours ſymptomatiques, auſſi bien que ſont celles qui continuent durant pluſieurs mois, & meſme durant pluſieurs années ſans aucune interruption, comme étoit le fluxde ſang de cette femme, dont il eſt parlé dans l'Ecriture ſainte, laquelle aprés dou-

ze années de cette fâcheuse maladie, fut guerie miraculeusement par Jesus-Christ. Cette évacuation, pour estre naturelle, doit durer trois ou quatre jours tout au plus, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce temps & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de deux jours, ou plus de quatre, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies des femmes*, doit estre en tout de deux *hemines*, ou environ, quand la femme se porte bien, (*l'hemine* étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces) mais la quantité, ny le temps auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas estre justement determinez; car cela dépend entierement de l'âge, du temperamment, de l'habitude du corps, de la region, de la saison, du regime de vivre, de l'exercice, & de plusieurs autres choses qui contribuënt beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée ou avancée, selon ces differentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du temps d'une évacuation jusques à l'autre; il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la generation de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere; & par accident, à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres temps; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé, que lors qu'elles sont bien reglées en cette évacuation naturelle. Mais sans nous arrêter davantage sur une chose qui est si commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philosophes, finissons nostre Traité des Parties de la Femme qui servent à la generation, pour examiner les maladies des femmes grosses & accouchées, & pour enseigner les moyens d'y remedier.

Fin du Traité des Parties de la Femme qui servent à la generation.

LIVRE I.

DES MALADIES, ET DES DIFFERENTES dispositions des Femmes grosses, depuis le moment de la conception, jusqu'au terme de l'accouchement.

IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, à cause que pour lors elles sont sujettes, non seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'est de là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes est tres-mal-heureuse, puisqu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'étant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arrêteray qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours quelques indications particulieres pour leur curation; car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout temps, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toûjours égard à la disposition de la grossesse; parceque comme *Hipocrate* a tres-bien observé *au 1. liv. des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir veu plusieurs exemples; c'est pourquoy nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande precaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considerer, suivant nostre intention, toutes les circonstances de la grossesse, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit estre precedée; mais

comme elle ne se peut faire que par la femme feconde ; je veux avant que d'en parler, afin de connoître la chose dés son origine, faire quelques observations des plus considerables sur la fecondité, & sur la sterilité des femmes ; car la sterilité procede tres-souvent de leur part, plutost que du costé des hommes ; parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la generation ; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conserver toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée ; de plus, une matiere destinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y sejourne, comme est le sang menstruel : c'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes steriles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fecondité & de la sterilité des femmes.

CHAPITRE I.

Des signes de la fecondité & de la sterilité des Femmes.

PAr la fecondité de la femme, j'entens une disposition naturelle de son corps, & principalement de la matrice, au moyen de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable ; & par la sterilité qui en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des defauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la veuë & au toucher, par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains ; car ceux qui se tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper, dautant qu'il se rencontre quelquefois des femmes tres-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer, & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé tres-parfaite, sont neanmoins steriles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a veu quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au 22. *ch. du 6. liv. de l'hist. des*

animaux, où il fait mention d'une qui fit meſme deux petits en une ſeule fois, & au 24. chapitre du meſme Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie auſſi la meſme choſe au 44. *ch. du* 8. *liv. de l'hiſt. nat.* mais cela eſt tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premierement que la Matrice eſt abſolument neceſſaire pour la fecondité, & qu'elle eſt la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger : mais comme nous voyons que toute ſorte de terre n'eſt pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produiſent rien, auſſi n'eſt-ce pas aſſez que la femme ait une matrice pour eſtre capable de concevoir ; car il s'en rencontre beaucoup qui ſont ſteriles. Nous avons cy-devant montré fort exactement quelle doit eſtre ſa compoſition & ſa ſtructure naturelle, pour pouvoir ſervir à une ſi admirable fin qu'eſt la generation ; c'eſt pourquoy nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit en ce lieu, auquel on aura recours pour en avoir connoiſſance.

On doit donc ſçavoir en general, que les ſignes de la fecondité de la femme ſont, qu'elle ait ſa matrice bien diſpoſée, qu'elle ſoit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoy qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plutoſt ou plus tard, ſelon leur differente nature & diſpoſition ; qu'elle ſoit de bon temperament, & mediocrement ſanguin ; qu'elle ait pendant ce temps ſes purgations d'un ſang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & conſiſtance & reglement de mois en mois, à une ſeule fois ſans interruption, depuis qu'elles commencent à couler juſques à ce que l'évacuation ſoit parfaite. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, ainſi qu'*Ariſtote* a tres-bien remarqué *au* 2. *ch. du* 7. *liv. de l'hiſt. des anim.* que des femmes conçoivent ſans avoir jamais eu leurs menſtruës, comme font celles qui bien qu'elles n'ayent pas une ſi grande abondance de ſang que la nature en faſſe une évacuation ſenſible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reſte ordinairement aprés l'évacuation des menſtruës à celles qui les ont. *Schenekius au* 4. *liv. de ſes Obſerv.* rapporte beaucoup d'exemples de la ſorte, & j'en ay auſſi vû quelques-unes de cette nature.

Nous diſons que ces purgations doivent eſtre d'un ſang bon & loüable, parce qu'aux femmes qui ne ſont pas groſſes, & qui ſont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'eſt qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celuy qui eſt ſeulement ſuperflu, le-

quel n'a en ſoy aucune malignité, comme pluſieurs s'imaginent fauſſement ; car aux femmes bien ſaines, il ne doit preſque pas differer en couleur, en conſiſtance, & en qualité, de celuy qui reſte dans les vaiſſeaux, ſinon par le peu d'alteration que luy cauſe la chaleur des lieux d'où il ſort, & par le mélange de quelques humiditez dont la matrice eſt toûjours abreuvée. Cette évacuation ſe doit faire, pour le mieux, tous les mois une ſeule fois, quoyque quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout des trois ſemaines, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſanguines, ou bilieuſes, & qu'elles ont le ſang échauffé : elle ſe doit faire pendant deux ou trois jours conſecutifs au moins, ou pendant cinq ou ſix au plus, & peu à peu ſans interruption ; & encore plus ou moins, ſelon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient ſur l'âge avancé, elle devient ſterile ; dautant que ce ſang doit ſervir de nourriture à l'enfant quand il eſt au ventre de la mere ; & pareillement ſi elle en a plus ; parce que la femme en reſte trop debile, & ſa matrice en eſt refroidie. Il y a neanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, ſans interruption, & non tout à coup ; car les grandes & ſubites évacuations font grande diſſipation des eſprits, qui ſont neceſſaires en quantité pour la generation ; & l'interruption de cette évacuation nous ſignifie quelque empéchement à la nature, ou quelque vice & mauvaiſe diſpoſition de la matrice.

Si tous ces ſignes ſe rencontrent, nous pourrons vray-ſemblablement dire que la femme eſt feconde ; je dis vray-ſemblablement, car il y a beaucoup de femmes auſquelles ils ſe trouvent, qui n'engendrent pas, quoy qu'elles faſſent leur poſſible, & qu'elles uſent du coït avec des hommes tres-feconds, & obſervent pour cela toutes les conditions requiſes & neceſſaires, comme nous dirons cy-aprés : Onenvoit auſſiquelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laiſſent pas pourtant d'eſtre fecondes. Mais ſi toutes ſes choſes ſuſdites ſe remarquent en une femme, ſans qu'elle puiſſe concevoir, & qu'on deſire eſtre éclaircy plus à fond, & reconnoître plus certainement ſi elle en eſt capable, *Hipocrate* nous enſeigne un moyen de le ſçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foy, parceque les raiſons en ſont fort obſcures. C'eſt dans l'aphoriſme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & ſcire placet an ſit conceptura, veſtibus undique obvolutam ſubter ſuffito; ac ſi odor corpus pervadere videatur ad nares & os uſque, non ſuâ culpâ ſterilem eſſe ſcito,*

Si la femme ne conçoit pas, & que tu desire sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut enveloper de tous costez de linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum; & si tu vois que son odeur penetrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, sois certain, (dit-il) qu'elle n'est pas sterile d'elle même *Aristote au ch. 5. du liv. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fecondité & la sterilité de la semence. Il dit que celle qui est feconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite, & que la versant dans l'eau elle descend au fond; mais que celle qui est sterile est aqueuse, & se dispersse aussi-tost, & nage au dessus; mais cette experience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme comme en celle de l'homme, nous ne nous y arrêterons point.

La fecondité étoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la sterilité étoit une marque de reprobation; pour raison dequoy la servante feconde mépriſoit sa maîtresse sterile, ainsi que nous lisons au Ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir esperer, & que son mary en étoit tout déplaisant, elle luy dit de prendre sa chambriere Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec luy; afin que par son moyen elle luy pût donner lignée; ce que le bon pere *Abraham* fit aussi-tost, & eut d'elle en suite un fils, qui fut nommé *Ismaël*: mais dés que cette servante eut conçu, elle n'eut plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit sterile pour lors. Les femmes de nostre temps ne font pas neanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui vueillent souffrir que leur mary caresse la chambriere, bien loin de l'y exciter charitablement à cét exemple, dont la coûtume est abolie parmy nous. C'est ce qu'*Ouvenne* a tres-bien exprimé par ces deux Vers:

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moy je croy que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison, se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination, pour la conservation de leur espece, & estre travaillez de ces sortes d'inquietude, qui ne sont point convenables aux gens du commun; mais qui sont excusables & permises aux

grands Monarques & aux Hommes illuſtres.

Lorſque nous avons une parfaite connoiſſance des diſpoſitions naturelles, il nous eſt aiſé de diſcerner celles qui ſont contre nature; c'eſt pourquoy les ſignes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la ſterilité. Les cauſes de la ſterilité procedent ou de l'âge, ou de la mauvaiſe temperature, & de la conformation vicieuſe de la matrice, & des parties qui en ſont dépendantes, ou de l'indiſpoſition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaiſe conformation de la matrice rend les femmes ſteriles; comme quand ſon col appellé *Vagina* eſt ſi étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorſqu'il eſt tout à fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe, ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui eſt tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une calloſité, ou par quelque cicatrice qui empeſche que la femme ne puiſſe uſer librement du coït.

Mais ce n'eſt pas aſſez que la verge de l'homme ſoit logée dans le *Vagina*, qui eſt comme l'antichambre de la Matrice; car venant en l'action du coït à fraper à ſa porte, qui eſt l'orifice interne, ſi elle ne luy eſt ouverte, c'eſt peine perduë, ou un plaiſir inutile. Cét orifice eſt pareillement empeſché de s'ouvrir par quelque calloſité, provenant de l'abondance des mauvaiſes humeurs, qui s'écoulent ordinairement de la matrice, ou par quelque tumeur qui luy ſurvient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne ſe peut dilater pour recevoir la ſemence, comme fait l'épiploon; ce qui arrive aux femmes graſſes, au ſentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De ſterilibus*, & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir, à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de la ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'epiploon, dautant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cét orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cét orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la ſemence de l'homme, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au coït; mais lorſqu'elles y trouvent du goût, la matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouvre, & ſe rend comme beante pour

la recevoir, & s'en delecter dans cét instant. Neanmoins quoyque la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou le col de la matrice, & que son orifice interne s'ouvre pour donner passage à la semence, elle ne laisse pas assez souvent d'estre sterile, à cause de la mauvaise situation de cét orifice, qui n'estant pas quelquefois placé droitement, regarde en dessous vers l'intestin *rectum*, ou vers les parties laterales; ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien jetter sa semence, & par consequent la femme de concevoir; à cause que la semence s'écoule aussi-tost au dehors, ou est entierement refroidie, n'étant pas reçuë au mesme moment dans la matrice.

Hipocrate semble nous avoir marqué toutes les causes de la sterilité, qui procede de la mauvaise temperature de la matrice, en l'Aphorisme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & densos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt; extinguitur enim in ipsis genitura: & quæ plus æquo siccos & adurentes; nam alimenti defectu semen corrumpitur. Quæ verò ex utriusque moderatam nactæ sunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Les femmes qui ont la matrice froide & épaisse, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la semence s'éteint en elles: comme aussi celles qui l'ont trop seche & trop chaude; car par défaut d'aliment, la semence se corrompt: mais celles qui sont de mediocre temperature sont fecondes. De toutes ces choses que je recite, *Hipocrate* en cét Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes steriles, est cette continuelle humidité de matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées provenant de la superfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtument à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner, quand il est inveteré; & la matrice étant abreuvée de ces humiditez vicieuses, se trouve interieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoyque de consistance visqueuse) n'y peut adherer, & y estre retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule aussi tost, ou peu apres qu'elle y a esté reçuë, ou bien y demeurant elle en est entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cét Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humiditez dans la matrice, comme est le bled dans les terres marécageuses; lequel ne produit aussi aucune chose au défaut d'aliment, s'il est jetté en des terres sablonneuses & pierreuses; non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Esté, dans le temps de la Canicule.

La ſterilité vient auſſi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme eſt trop vieille, ou trop jeune; car la ſemence des jeunes n'eſt pas encore prolifique, & elles n'ont point de ſang menſtruel, qui ſont deux choſes requiſes à la fecondité; & celle des vieilles eſt en petite quantité & trop refroidie; & le ſang menſtruel leur manque auſſi: mais quoyque la femme ſoit d'un âge convenable, l'intemperature univerſelle de ſon corps la rend neanmoins ſterile, comme il arrive quand elle eſt étique, hydropique, febricitante, & valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles ſont déchuës de leur temperature & conſtitution naturelle, car pour l'ordinaire les femmes ſteriles ſont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutefois pluſieurs femmes qui nous paroiſſent ſteriles pendant un long-temps pour quelqu'une des cauſe ſuſdites, & juſques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, meſme quelquefois plus long-temps, qui ne laiſſent pas à la fin d'engendrer, étant gueries des indiſpoſitions qui les en empéchoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons veu un exemple bien remarquable en la perſonne de la Reine-Mere derniere decedée, laquelle a eſté plus de vingt-deux ans aprés ſon Mariage ſans avoir aucun enfant, enſuite dequoy elle eut au grand deſir & contentement de toute la France, noſtre invincible Monarque Loüis XIV. à preſent regnant, à qui Dieu veüille donner une longue & heureuſe vie, pour l'entier accompliſſement de toutes ſes grandes & glorieuſes entrepriſes.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces ſterilitez en oſtant leurs cauſes, & procurant les diſpoſitions que nous avons dit eſtre neceſſaires à la fecondité; & meſme à celle qui provient de l'intemperature univerſelle, en reduiſant par un regime convenable le corps à un bon temperament, ſuivant ſes differentes indiſpoſitions. C'eſt pourquoy ſi la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, ſans que ce ſoit pour quelques-unes des cauſes que nous avons dites, elle doit eſtre aſſociée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, ſi faire ſe peut, & ſi elle l'a ſi étroit que les plus petits n'y puiſſent entrer (ce qui ſe rencontre rarement) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émollientes; ſi le col de ſa matrice eſt comprimé par quelque tumeur, il la faudra reſoudre ou faire ſuppurer, ſelon ſa nature, & ſelon ſa ſituation, ayant toûjours égard à empécher la corruption de ces parties, leſquelles eſtant chaudes & humides y ſont fort ſujettes; ce qui arrive aſſez facilement, parceque la matrice ſert comme d'égout,

goût, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie tres-fâcheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui aprés beaucoup d'insuportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lors que le *vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë aprés quelque déchirement, provenant de ce que la femme auroit esté forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux costez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera, le plus adroitement que faire se pourra, avec le bistory ou autre instrument, selon que le cas le requiert, empéchant par linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar, 2. *Theisr. tract.* 5. *c.* 1. dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement; neantmoins il est tres-certain que si le défaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoy s'il se trouve (ce qui est tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve, ou l'entrée exterieure de la matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudinale. *Fabrice* dit qu'il a veu ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluër, à cause qu'elle n'étoit pas perforée; pour lequel sujet il luy fit une pareille operation, qui luy reüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de generation. J'ay aussi fait moy-même cette operation le 24. Septembre 1678. en presence de Monsieur Aubert, mon confrere, à une fille âgée de dix-sept ans, qui m'avoit esté addressée par des personnes qui croyoient qu'elle eût une descente de matrice, à cause d'une tumeur plus grosse que le poing, qui luy sortoit hors de l'endroit de la vulve; laquelle tumeur grossissoit de tems en tems lorsque la nature faisoit ses efforts pour se décharger du sang menstruël, qui remplissant avec grande abondance tout le col de la matrice, & n'en pouvant avoir aucune issuë, pousoit ainsi en dehors depuis deux ans entiers, une membrane charnuë assez épaisse, dont la vulve de cette fille étoit entierement recouverte, & nullement perforée que du seul conduit de l'urine, qui estoit dans la situation ordinaire. Ayant fait une simple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie exterieure du col de la matrice, il en sortit aussi-tost prés

de trois livres de ſang groſſier, noiraſtre & verdaſtre ; aprés quoy je mis dans cette ouverture une tente de plomb, cannulée, de la groſſeur du doigt, laquelle je laiſſay durant huit ou dix jours ; au bout duquel tems, cette fille fut entierement guerie, & delivrée de beaucoup d'accidens fâcheux, que ce ſang retenu depuis un ſi long-tems luy cauſoit ; & par cette operation, qui la rétablit en parfaite ſanté, luy faiſant un paſſage capable de donner une libre iſſuë à ſes menſtruës, je la rendis en meſme tems propre au mariage & à la generation. Il y a quelques années, qu'une honneſte femme me fit encore voir chez elle, une ſienne petite fille, âgée ſeulement de quatre ans, qui n'avoit l'exterieur de la vulve perforé que d'un ſimple petit trou, égal à la groſſeur du tuyau d'une plume de pigeon : mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit point encore neceſſaire l'operation qui convenoit à ce vice de conformation, je conſeillay à la mere de la differer juſqu'à ce que ſa fille eût huit ou dix ans, afin qu'eſtant dans un âge plus raiſonnable, & ayant le corps plus formé, on pût pour lors plus facilement faire l'inciſion qui ſeroit convenable, & la proportionner plus juſtement aux parties de l'enfant, pour luy faciliter par ce moyen une libre evacuation de ſes menſtruës, & pour la rendre capable du mariage lors qu'il en ſeroit tems. Si l'orifice interne de la matrice eſt ſitué & regarde en deſſous, ou à coſté, on y pourra en quelque façon remedier, en faiſant obſerver à la femme dans l'action du coït, une ſituation par laquelle la ſemence de l'homme puiſſe eſtre éjaculée vers cét orifice : & ſi les fleurs blanches, & autres impuretez de la matrice rendent la femme ſterile, comme elles viennent preſque toûjours d'une décharge de toute l'habitude ſur cette partie, on y remediera par evacuations, par purgations, par uſage des eaux minerales, & par un regime de vivre, ſelon leurs differentes cauſes, & ſelon la qualité de ces mauvaiſes humeurs, qui ne ceſſent jamais de fluër ſur la matrice juſques à ce que leur ſource ſoit entierement tarie ; c'eſt pourquoy il faut toûjours uſer de remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie qui pourroit meſme cauſer quelque plus grande maladie ſi on ne ſe ſervoit de cette precaution : mais ſi nous ne reconnoiſſons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les cauſes de ſterilité que nous avons marquées cy-deſſus, & que neanmoins elle ne puiſſe pas concevoir, *Ætius* conſeille en ce cas de la purger avec du lait d'âneſſe, & de luy fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, propres à faire ouvrir la

matrice, & de la faire abſtenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande auſſi la meſme choſe au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & ſa matrice, ſi on veut qu'elle devienne groſſe. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipſam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la ſterilité de la femme, ſuivant les differentes cauſes, il ne reſte plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'uſage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce ſoit lors que les menſtruës commencent à fluër, non en ſi grande abondance que la ſemence en ſoit éteinte, & qu'elle ſoit contrainte de s'écouler avec le ſang; ou bien quand elles ceſſent, fluant toutefois encore un peu, à cauſe qu'elle eſt plus facilement receuë dans la matrice, qui eſt ouverte en ce temps pour l'écoulement des menſtruës, & fermée (à ce qu'ils diſent) en tout autre temps. Mais il eſt tres-certain, que le temps le plus propre eſt celuy qui ſuit immediatement aprés l'entiere évacuation des mois, ou à tout le moins quand ils finiſſent; car pour lors la matrice étant parfaitement purgée de ces excretions, retient bien plus facilement les ſemences. C'eſt pour cela que nous liſons dans l'Ecriture ſainte, au 15. Chap. du Levit. qu'il étoit ordonné que la femme fût ſeparée de l'homme durant ſept jours dans le temps de ſes menſtruës, & qu'il étoit pour lors défendu à l'homme d'uſer du coït avec elle. Il eſt auſſi tres à propos d'obſerver que ce ſoit plutoſt le matin que le ſoir; à cauſe que dans ce temps la digeſtion des alimens étant faite, la ſemence eſt mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour pluſieurs autres raiſons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. liv. des erreurs populaires de *Ioubert*. Ayant fait connoître les plus certains ſignes de la fecondité, & les marques de la ſterilité, il faut maintenant, afin de ſuivre l'ordre que je me ſuis propoſé, parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception & des conditions qui y ſont neceſſaires.

LA Conception n'eſt autre choſe qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les ſemences prolifiques de l'homme & de la femme y ſont receuës & retenuës, afin que l'enfant en ſoit engendré & formé. Il y a deux ſortes de conce-

ption, l'une vraye, qui eſt ſelon nature, à laquelle ſuccede la generation de l'enfant dans la matrice, & l'autre fauſſe, que nous pouvons dire eſtre tout-à-fait contre nature, enſuite dequoy les ſemences ſe convertiſſent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges. Pluſieurs ſont en conteſtation pour determiner preciſément le temps de la conception : car les uns veulent qu'elle ne ſoit faite qu'au ſeptiéme jour aprés la reception & la retention de la ſemence dans la matrice, ſe fondans ſur une pretenduë autorité d'*Ariſtote* au 3. Chap. du 7. liv. de l'hiſt. des anim. qui dit, *Si ſemen in ſeptimum diem intus permanſerit, conceptum jam eſſe certum eſt.* Si la ſemence demeure dans la matrice juſques au ſeptiéme jour, la conception eſt pour lors certaine. *Rodericus à Caſtro, cap. 14. l. 3. de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, diſant qu'on doit croire que la femme a conçu, quand la ſemence aprés avoir eſté reçeuë eſt conſervée par la chaleur de la matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'eſpace de ſept heures, en ſuite dequoy la formation du *fœtus* eſt commencée. Et d'autres ſoûtiennent avec bien plus de raiſon, que la conception ſe fait dans le meſme moment de la retention des ſemences prolifiques en la matrice. Mais ceux qui prolongent ainſi le temps de la conception juſques au ſeptiéme jour, expliquent mal ce paſſage d'*Ariſtote*, qui n'a pas eſté de ce ſentiment ; car quoy qu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la ſemence a demeuré ſept jours dans la matrice, il ne faut pas conclurre de là qu'elle ne ſoit faite qu'en ce temps ; mais ſeulement que la conception de la ſemence qui s'eſt conſervée juſqu'au ſeptiéme jour eſt bien plus certaine, à cauſe que cette ſemence commençant pour lors à eſtre envelopée de membranes, qui ſont déja formées en ce temps, n'eſt pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception : c'eſt ce qu'il nous ſignifie bien par ces paroles qu'il ajoute enſuite, *Nam quæ effluxiones vocantur, intra tot numero dies fieri ſolent.* C'eſt ce qui ſe peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce meſme Chapitre d'*Ariſtote* ; Voicy ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepiſſe, cum ſtatim à coïtu locus ſiccesſit.* Une marque que la femme a déja conçu, eſt, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient ſec (c'eſt-à-dire la matrice) mais il parle encore plus preciſément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la generat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaiſe explication de ce premier paſſage d'*Ariſtote*, eſt ce qui a fait que *Federic Bonaventure* au 51. Chap. de ſon 9. Liv. de l'accouch. à huit mois, & *Alphonſe à Caranza* au 1. Ch. de la concept. (étendant la conception juſqu'au ſeptiéme jour) nous ont aſſuré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de ſon mary, quand il arrivoit qu'il mouroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours enſuite, ſoit qu'il fût tué, ou qu'il mourût naturellement, comme il ſe voit quelquefois; mais cette opinion me ſemble entierement ridicule, parce que la conception ſe fait toujours dans le meſme moment de la reception & retention de la ſemence, comme le mot nous le ſignifie ſuffiſamment; c'eſt pourquoy ſans diſputer davantage ſur cette matiere, arrêtons-nous à la definition de la conception que j'ay décrite cy-deſſus, laquelle eſt à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de ſa Phiſiologie.

Les conditions requiſes à la femme pour la conception, qui eſt ſelon nature, ſont qu'elle reçoive & retienne en ſa matrice la ſemence prolifique de l'homme, & la ſienne, ſans quoy elle ne ſe peut faire; car il n'eſt pas vray ce que dit *Ariſtote* au 1. Liv. de la gener. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu ſuivre, que les femmes n'ont ny ne jettent aucune ſemence; & c'eſt une grande abſurdité que de le croire ainſi; car on reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaiſſeaux ſpermatiques, & les teſticules des femmes fecondes qui ſont deſtinez à cét uſage, leſquels ſont tout remplis de cette ſemence, qu'elles rendent, auſſi bien que les hommes, dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité ſi claire, doivent faire reflexion ſur la grande reſſemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient, que de ce que ſa ſemence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit; ce qui arrive de meſme maniere, lorſque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la ſemence de la femme contribuë auſſi bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une choſe ſi commune, qu'ils conſiderent encore la generation de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont eſté engendrez (quoy que de differente eſpece) ainſi que nous voyons tous les jours les aſnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui ſont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de reſſemblance à l'un & à l'autre, qui les ont produits. Nous connoiſſons donc par là, que les deux ſemences ſont ne-

ceſſaires pour la veritable conception ; mais il faut encore qu'elles ſoient prolifiques, c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps ; étant ainſi, la matrice qui en eſt deſireuſe s'en delecte, & les retient facilement quand elles les a reçuës, autrement elle les laiſſe écouler bien-toſt aprés.

Ce n'eſt pas une neceſſité abſoluë que les deux ſemences ſoient reçuës & retenuës toutes entieres ſans qu'il s'en échape aucune choſe, car il ſuffit qu'il y en ait mediocrement ; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des ſemences n'étant pas reçuë dans la matrice, ſoit cauſe que l'enfant qui en ſera formé ait manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu aſſez de matiere ; dautant que la faculté formatrice eſt toute en toutes les parties de la ſemence, dont la plus petite goutte contient en ſoy, par puiſſance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire ; ce qui nous eſt manifeſtement prouvé par les jumeaux, qui ſont engendrez d'un meſme coït par l'abondance de la ſemence, dont chaque partie, quoyque diviſée, forme un corps auſſi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un ſeul enfant : mais à la verité, ſi ces ſemences ne ſont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien eſtre plus petit & plus foible ; & ſi l'une ſeulement, ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requiſes, ou, quoy qu'aſſez bien conditionnées, s'il arrive que la matrice ſoit abreuvée & farcie de mauvaiſes humeurs, comme de menſtruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il ſe fait quelque conception, elle ſera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropiſies de matrice mélées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme, juſques à ce qu'elle les ait vuidez.

C'eſt auſſi bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le viſage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois ſans raiſon) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin ; mais bien que par cas fortuit quelques-unes aſſurent avoir eſté en effet travaillées de ces deſirs paſſionnez durant leur groſſeſſe, neantmoins il ne faut pas croire ſuperſtitieuſement, comme on fait, que ces taches viennent de là, mais bien d'une autre cauſe, qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, eſt, que preſque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme

auſſi dans l'Anjou en France, j'y ay vû quantité de perſonnes marquées de ces taches rouges : or ſi cela venoit de l'envie que leurs meres auroient euë de boire du vin, elles devroient eſtre de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui ſont les couleurs des vins de ces païs : c'eſt pourquoy il me ſemble qu'il y a plûtôt lieu de croire que cela ſe fait par quelque peu de ſang ſorty de ſon lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant eſt formé ; lequel demeurant enſuite fortement infiltré dans la propre ſubſtance de la partie où il s'arrête, & faiſant par ce moyen une confuſion de la ſubſtance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui eſt ſituée deſſous, le tache ainſi, & le colore en quelque partie qu'il ſe rencontre de la ſorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produiſent un ſemblable effet, lorſqu'il en eſt imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la groſſeſſe ſeulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorſque l'enfant eſt tout-à-fait formé, l'imagination ne luy peut aucunement changer ſa premiere figure, & les femmes ſe doivent défaire de ces vaines apprehenſions, qu'elles témoignent avoir de telle choſe à chaque moment, qui ſervent à qu'elques-unes de pretexte pour favoriſer leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandiſe.

Puiſque mon diſcours eſt tombé ſur le ſujet des marques, dont le corps des enfans eſt quelquefois taché en naiſſant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus ſouvent, de l'imagination de leur mere ; il me ſemble qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos, que je faſſe le recit d'une circonſtance bien particuliere, qui ſe rencontra en moy lors que je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont pluſieurs fois racontée ; qui eſt que ma mere étant groſſe de moy, & ſur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit, l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit ſon premier enfant, âgé de ſix ans, qu'elle aimoit avec une tendreſſe & une paſſion toute extraordinaire, mourut en ſept jours de la petite verole, pendant leſquels elle demeura continuellement jour & nuit auprés de ſon lit, à le ſolliciter en toutes ſes neceſſitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on luy pût faire, de ne point tant ſe fatiguer & affliger comme elle faiſoit, de la maladie de ſon enfant, luy remon-

trant que dans l'état preſent de ſa groſſeſſe, elle devoit un peu ſonger à elle, & prendre garde à ne pas cauſer la mort à celuy qu'elle portoit en ſon ventre: enfin ſon fils eſtant decedé au bout de ſept jours de cette maladie, elle accoucha de moy le lendemain, qui apportay en naiſſant cinq ou ſix grains effectifs de petite verole. Or il eſt certain, que ce ſeroit fort mal raiſonner, ſi on diſoit que j'euſſe pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par ſa forte imagination: & ſi on me demande d'où cela pouvoit provenir? je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit reſpiré ſans diſcontinuation, pendant toute la maladie de ſon fils decedé, avoit tellement infecté la maſſe de ſon ſang, duquel j'étois nourry en ce tems, que j'en reçus facilement, à cauſe de la tendreſſe de mon corps, & bien plûtoſt qu'elle, l'impreſſion de cette contagion. Diſons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des effets cy-deſſus, que dans le moment de la conception, ou tres-peu de jours aprés, & qu'il faut ſouvent (ſi on la veut veritablement connoître) rechercher autre part la cauſe de pluſieurs taches, marques, & ſeings avec leſquels pluſieurs enfans naiſſent.

CHAPITRE III.

Des ſignes de la Conception.

COmme il eſt bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes, lorſqu'elles commencent à ſortir de la terre; il n'y a auſſi que les Chirurgiens experts, qui puiſſent donner des aſſurances bien certaines de la conception de la femme dés ſon commencement: neanmoins aucuns de ſes ſignes ayant reſſemblance avec ceux de la ſuppreſſion des menſtruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que pluſieurs y ſont ſouvent trompez.

Je ne m'arréteray pas à faire le recit d'un grand nombre de ſignes de la conception, qui ſont entierement incertains, tels que ſont ceux qui ſe tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres qui tendent plûtoſt à la ſuperſtition, qu'à une verité effective; mais je rapporteray ſeulement ceux qui ſont les plus eſſentiels & les plus ordinaires, par leſquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les uns ſe montrent d'abord, & les autres ne paroiſſent qu'enſuite. Il examinera premierement, & s'informera ſi la

la femme a tous les signes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie, sinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cause; & supposant qu'elle soit feconde, on connoîtra qu'elle a conçu, si les deux semences ont esté reçuës dans sa matrice, & toutes deux déchargées ensemble, ou tres-peu de tems l'une aprés l'autre, & si l'homme & la femme ont ressenty pour lors un plaisir plus grand qu'à l'ordinaire; ce qui arrive à l'homme, parce que dans ce tems le *vagina* serre davantage sa verge, & à cause que la matrice qui s'ouvre pour recevoir la semence, succe (pour ainsi dire) se referrant en suite, le bout du membre viril qui pour estre doüé d'un sentiment tres-exquis, en est fort agreablement chatoüillé, & venant elle-mesme à recevoir les deux semences, dont elle est friande, & principalement de celle de l'homme, elle cause à la femme un tressaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de son corps, la resolution mutuelle augmentant le plaisir de l'un & de l'autre, ainsi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers,

Ad metam properate simul, tunc plena voluptas,
Cùm pariter victi fœmina virque jacent

C'est ce qui luy a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque resolvunt.* Je haï le coït (qui étoit tout son plus grand plaisir) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur semence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçu, quoyqu'elle ait reçu dans sa matrice la semence de l'homme avec la sienne; il faut encore qu'elle se ferme à l'instant, & qu'elle les retienne. Il y a dans la Coûtume de Paris un article, par lequel il est dit, que *donner & retenir ne vaut*; mais cette maxime a bien lieu dans la conception; car la femme donne & décharge sa semence en sa matrice, & l'y retient. Elle connoîtra avoir retenu les semences, si aprés le coït elle ne sent rien s'écouler de sa matrice, laquelle se referre aussi-tost, & si la verge de l'homme en est retirée moins baveuse & plus seche qu'à l'ordinaire: la femme ressent aussi quelques momens aprés, une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas-ventre, provenant de ce que la matrice se re errant pour retenir les semences, se contracte en soy-mesme, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naist *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction, & par cette espece de mouvement qui arrive à la matrice, quand elle se referre pour retenir

les semences ; & ce petit broüillement du ventre procede aussi de cette mesme agitation ; à cause que la matrice est située entre la vessie & l'intestin *rectum*, ausquels elle est fermement adherente en toute la longueur de son col, autrement dit le *vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive ; & on le sçait encore plus certainement, si mettant le doigt dans le *Vagina*, on sent que l'orifice interne est exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation : observant neanmoins que les femmes grosses qui ont déja eu des enfans n'ont pas ordinairement la partie exterieure de l'orifice interne si exactement fermée que celles qui sont grosses de leur premier enfant, & qu'elles ont aussi cét orifice bien plus gros & plus inégal que les autres. Outre ces signes de conception il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le temps ; comme si la femme ensuite de cela devient dégoûtée, sans avoir autre maladie ; si elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit ; & s'il luy vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'avoit pas accoûtumées ; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomac est abreuvé : elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens, qui continuënt long-tems ; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine ; & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire ; le coït ne luy plaît plus tant ; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoy elle n'étoit point sujette ; ses mois s'arrestent sans qu'il en paroisse autre cause, leur evacuation ayant esté toujours bien reglée jusques alors ; ses mammelles s'enflent, se durcissent, & luy font douleur, par ce que le sang & les humeurs y affluënt, ne pouvant avoir leur evacuation ordinaire ; les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevez ; il s'y éleve plusieurs petits boutons qui les font paroître fraisés, & leur cercle d'autour devient plus grand & plus brun qu'à l'ordinaire ; son nombril paroît élevé, ses paupieres sont mollasses & ont de la peine à se soûtenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout autour comme un cercle d'un jaune livide ; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant ; & le sang de la femme qui a conçu, il y a déja quelque temps, est toûjours mauvais, dautant que n'étant pas pour lors repurgé de ses superfluitez, comme il avoit accoûtumé, il il est alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour veritable, qui est *qu'en ventre plat enfant y a* (disent-elles.) A la verité il y a de la rime en ce proverbe, & aussi quelque sorte de raison, non pas

comme elles s'imaginent, que la matrice se reserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parce que son fond est libre & vague, sans estre attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse maigrissent & deviennent plus gresles & plus menuës, non seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoît pendant les deux premiers mois de la grossesse, auquel temps ce qui est contenu dans la matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre luy grossit toûjours de-là en suite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrant en la femme qui aura usé du coït; ou la plus part ensemble, & successivement selon les temps, nous feront préjuger qu'elle aura conçu, quoy que beaucoup arrivent à cause de la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables; car chacun sçait qu'elle cause pareillement aux vierges des dégouts, des nausées, & des vomissemens (mais non pas si frequens) des enflures, des duretez, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme aussi des appetits de choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde. La matrice peut encore estre exactement fermée, sans que la femme ait conceu: Il s'en rencontre mesme, à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon tres-peu pour laisser couler les menstruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident; comme par quelque callosité qui aura esté precedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire sur les Aphorismes du 51. & 54. Liv. la closture de l'orifice interne de la matrice est un signe commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut distinguer par sa dureté; par ce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposition naturelle; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut estre un phlegmon, ou une tumeur schyreuse. *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam: durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoy que rarement, s'ils se rencontrent tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous

la voulons avoir toute entiere, *Hipocrate* nous enſeigne un moyen de la reconnoître, que je ne croy pas plus aſſuré que les autres; c'eſt en l'Aphoriſme 41. du 5. Livre, où il parle ainſi : *Si velis noſcere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulſam bibendam dato; & ſi ventris tormina patiatur, concepit; ſin minus, non concepit.* Quand vous voudrés connoître ſi une femme a conçu, ou non, lorſqu'elle ira dormir donnez-luy à boire de l'eau miellée; & ſi ce breuvage luy fait reſſentir des douleurs de ventre, causées par ventoſitez, c'eſt ſigne qu'elle a conçu, ſinon elle n'a (dit-il) pas conçu. Il ſe fonde (à ce que je croy) ſur ce que ce breuvage d'Hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement ſortir par bas, dautant que la matrice étant pleine, comprime par ſa groſſeur, ou par ſa contraction en la conception, l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée; ce qui fait bruire ces vents, qui ſont contraints de retourner dans les autres inteſtins.

S'il y a occaſion où les Medecins & les Chirurgiens doivent eſtre plus prudens, & faire plus de reflection à leur prognoſtic, c'eſt en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la groſſeſſe des femmes, pour éviter les grands accidens & les mal-heurs que cauſent ceux qui s'y precipitent ſans avoir une connoiſſance aſſurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, ſont en quelque façon excuſables & pardonnables; mais non pas celles qui ſont causées par la temerité, leſquelles ſont incomparablement plus grandes. Il ne s'eſt que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & ſaignant, ne les ayant pas crues groſſes d'enfant; ce ſont autant d'homicides que font ceux qui en ſont cauſe par leur ignorance, ou par leur temerité. Outre la mort qu'ils donnent ſouvent à ces petites creatures innocentes, ils les privent de la felicité éternelle, en les faiſant mourir au ventre de leur mere ſans recevoir le Baptême, qui leur auroit procuré un ſi grand bien; ſans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui ſont en cét état. Riolan *au 2. Ch. du 6. Liv. de ſon Anthropog.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, nommée *Geneviéve Supplice*, qui aprés avoir eſté penduë pour ſes inſignes larcins, fut publiquemẽt diſſequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée groſſe d'un enfant de cinq mois, contre le ſentiment des Chirurgiens & des Sages-Femmes, qui l'ayant viſitée avant ſa mort ne l'avoient pas jugée groſſe, à cauſe qu'elle étoit d'une habitude fort graſſe & replete. Nous avons veu à Paris en l'année 1666. un miſerable exemple de cette nature, en une femme qui fut auſſi penduë & diſſequée en ſuite

publiquement vers la court des cuisines du Louvre, laquelle on trouva grosse d'un enfant de quatre mois, nonobstant le rapport des personnes qui l'avoient visitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût executée à mort, qui assurerent contre la verité, qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa fut, que cette femme avoit effectivement (quoyque grosse) quelques menstruës. C'est à quoy on doit bien prendre garde, dautant qu'il y en a beaucoup qui ne laissent pas d'avoir leurs mois, encore qu'elles soient enceintes, & j'en connois plusieurs qui les ont euës dans toutes leurs grossesses jusques au cinquiéme mois; ce qui arrive selon que quelques femmes sont plus ou moins sanguines, quoyque la plus part ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun sçait, il y a tres-peu de regles generales qui n'ayent quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut aussi tost à la connoissance du Roy & de toute sa Cour; dequoy furent grandement blâmées les personnes, qui par leur ignorance avoient esté cause de l'execution precipitée de cette pauvre mal-heureuse, avec laquelle avoit pery son enfant, qui étoit innocent des crimes de sa mere. Il ne faut pas aussi que le Chirurgien se fie tant à ce que luy peuvent dire ces sortes de femmes, qui ont peur d'estre condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis; dautant que pour avoir quelque delay de leur punition, elles disent presque toutes qu'elles sont grosses; c'est le sujet pourquoy il est tres à propos que ceux qu'on commet pour cette visite, y soient bien entendus. Il se trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir esté maltraitées en leur personne, envoyent querir le Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport; & pour se vanger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement estre grosses, & avoir reçu des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs; & si par cas fortuit il arrive que ce soit au temps de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang qu'elles simulent encore d'autre maniere, en quoy il ne faut pas se laisser tromper: mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de precipiter son prognostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer estre grosses, quoyqu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire le recit. Environ l'an 1654. étant en la ville de *Saumur*, il y eut proche

du logis où je demeurois, la fille d'un Bourgeois, jeune & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apotiquaire, comme hydropique qu'elle ſe diſoit eſtre; à la fin duquel temps, aprés avoir pris beaucoup de remedes violens qu'ils luy ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobſtant tout ce qu'ils luy avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apotiquaire, qui s'étoient ainſi lourdement trompez, en ſe fiant au dire de cette fille, qui contrefit ſi bien l'hydropique, qu'ils ne s'aperçurent jamais de la verité que lorſqu'elle fut accouchée. Quelques femmes auſſi ne s'apperçoivent pas elles-meſmes de leur groſſeſſe, comme il eſt arrivé depuis peu à la femme d'un Conſeiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore eſté traitée & medecinée ſix ou ſept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, eſt enfin accouchée d'un enfant, auſſi-bien que pluſieurs autres femmes que je connois, qui ont eſté traitées de la meſme maniere. Mais qui ne pourra pas eſtre quelquefois trompé (me peut-on dire) puiſqu'*Avenzoar*, tout fameux Medecin qu'il étoit, nous dit l'avoir eſté luy-meſme en ſa propre femme, laquelle il purgea par pluſieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas groſſe, quoyqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles ſoient effectivement hydropiques, ne laiſſent pas d'avoir des enfans; pour témoignage dequoy j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique depuis neuf ans entiers en ſuite d'une couche, fut traitée durant pluſieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçut aucun ſoulagement, aprés quoy, ſans en avoir eu aucun ſoupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit groſſe d'enfant, nonobſtant l'extréme hydropiſie de ſon ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on eſperoit, s'augmenta davantage: & ce qui eſt de plus admirable, eſt qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un deſquels eſt une fille qui à l'âge de cinq ans & demy, eſtoit ſi forte & ſi robuſte pour ſon âge, qu'elle paroiſſoit avoir plus de ſept ans, & un autre de ces enfans eſt un garçon, qui ſe porte auſſi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ huit ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera jamais un exemple ſi rare que celuy de cette femme, dont le ventre étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que je croy qu'elle y avoit plus de trente

pntes d'eau dedans ; ce qui luy a enfin causé la mort ; aprés une chûte de tres-grande hauteur qu'elle fit mal-heureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle étoit, laquelle luy ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pesanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours. La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune ; mais c'est de voir une femme l'être jusques à un tel excez durant neuf ans entiers, & nonobstant cette maladie, accoucher heureusement de quatre enfans vivans. Lorsque je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut non plus diminué en grosseur que s'il n'en fust sorty qu'un œuf de poulle. *Schenckius* au 4. Liv. de ses Observ. rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant esté hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le temps de cette maladie ; mais celle-cy est incomparablement plus extraordinaire.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant estre effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfans, quoy qu'elle en ait eu des passions étranges, jusqu'au point d'en esperer à l'âge de cinquante-cinq-ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le recit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, dequoy sa Sage-femme, & plusieurs autres l'asseuroient, (aussi le croyoit-elle bien elle-mesme ; car il n'est pas difficile d'estre persuadé de ce qu'une forte passion nous fait esperer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit mesme sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait preparer une tres-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sage-femme, qui étant venuë, luy dit, que c'étoit effectivement pour accoucher ; mais un jour ou deux aprés, ayant toûjours esperé un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose, aprés quoy il falut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foy aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison, ce que nous pourrons reconnoître, en examinant les signes de la conception que nous avons declarez cy-dessus.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la dif-

ficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non seulement la conception, mais même la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Democrite*, qui au raport de *Diogene Laërce*, sçut si bien connoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit esté effectivement corrompuë en cette même nuit: neanmoins je croy qu'il est bien plus vray-semblable que c'étoit plûtost par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception, dont nous venons de parler, la generation se fait, il faut examiner ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Generation, & des conditions qui y sont requises.

C'Est une verité tres-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui est en ce bas monde, est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort; c'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain desir de s'éterniser; ce que ne pouvant faire en l'individu, dautant qu'il est mortel, par une necessité indispensable, elle le fait par la propagation des especes. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la generation successivement reïterée: c'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement eternels en engendrant leurs semblables; & que les hommes, comme dit *Platon*, au 4. dial de son liv. des Loix se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans aprés eux. C'est pour cela qu'il dit, que celuy qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime; parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est preferable à tout autre.

Par *Generation* nous entendons en general avec *Aristote* un acheminement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est: mais cette definition est un peu trop ample & trop obscure, pour venir à la connoissance que nous desirons avoir de la generation des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme; c'est pourquoy

quoy, afin de faire plus facilement concevoir la choſe, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtoſt une deſcription, qui nous la repreſente plus preciſément. Pour ce ſujet nous dirons que par la generation de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la matrice, qui par ſa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux ſemences qui y ſont retenuës, elle en forme & figure un corps, compoſé de quantité de parties, qu'elle diſpoſe avec ordre, pour eſtre avec le tems l'organe de l'ame qui y doit eſtre infuſe. Il y a pluſieurs conditions requiſes à la generation parfaite, ſans leſquelles elle ſeroit entierement impoſſible: on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales; ſçavoir, la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le melange des deux ſemences: c'eſt ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme ſoit definie par *Ariſtote*, un animal qui engendre en ſoy, & que cela ſoit vray, toutefois il eſt tres-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui luy aura déchargé ſa ſemence dans la matrice; & ſi nous voyons journellement les poules & les autres volailles faire des œufs ſans avoir aucun mâle avec elles, neantmoins ces œufs ne produiſent jamais des poulets; dautant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui eſt abſolument neceſſaire pour ce fuet; ce qui nous prouve que la diverſité des ſexes eſt neceſſairement requiſe, auſſi-bien en ces animaux qu'aux autres qui ſont plus parfaits, comme eſt l'homme.

La diverſité des ſexes ſeroit inutile, s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement; quoique quelques ruſées pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais eſté touchées par aucun homme qui les eût pû engroſſer, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain, où un homme s'eſtoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé ſa ſemence, qui avoit eſté attirée (à ce qu'il dit) & ſuccée par la matrice de cette femme; mais c'eſt un conte qu'il faut faire à des petits enfans pour les amuſer.

Or afin que ces differens ſexes fuſſent obligez de venir à cét attouchement que nous appellons *coït*, outre le deſir de produire ſon ſemblable, qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui ſervent à la generation, ont eſté doüées d'une chatoüilleuſe, delectable, & mutuelle demangeaiſon, pour les exciter à cette action; ſans laquelle il auroit eſté impoſſible à l'homme, cét animal divin, né pour la contemplation des choſes ce-

leſtes, de ſe joindre à la femme : car en verité n'en auroit-il pas eſté détourné par la ſaleté, & par la mauvaiſe odeur de cette partie, qui eſt le receptacle de toutes les immondices du corps de la femme? Pourroit-il s'y reſoudre, s'il conſideroit qu'il luy faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un ſi puant retrait qu'eſt l'*anus?* Pour ce qui eſt de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoutant en toutes ſes parties : & de l'autre coſté, ſi la femme ſongeoit bien auſſi à mille peines & incommoditez que luy cauſe la groſſeſſe, aux douleurs qu'elle en reſſent, & au danger de la vie où elle eſt en l'accouchement, à quoy on peut ajouter la perte de ſa beauté, qui eſt le don le plus precieux qu'elle ait, & qui la fait toûjours cherir d'un chacun, quand elle le poſſede, certainement elle en ſeroit bien détournée ; mais l'un & l'autre ne font toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne conſiderent rien devant, que le plaiſir mutuel qu'ils y reçoivent. C'eſt d'où vient que *poſt coïtum omne animal triſte*, tout animal paroît triſte enſuite du coït. C'eſt donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le deſir d'engendrer leur ſemblable, que la nature a obligé les deux ſexes à cét attouchement.

Pour ce qui eſt du mélange des deux ſemences, il eſt certain que la diverſité des ſexes & leur attouchement, ne ſont requis que pour ce ſujet, ſans quoy la generation ne ſe pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne ſerve de rien, & meſme qu'elle n'en ait point, comme a dit *Ariſtote* au 1. Liv. de la gener. des anim. mais nous avons montré la preuve du contraire dans le Chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois conditions, ſçavoir la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mélange de leurs ſemences, doivent donc, cõme nous avons dit, preceder la conception, à laquelle ſuccede la generation qui ſe fait de cette façon. Auſſi-toſt que la femme a conçu ; c'eſt-à-dire, reçu & retenu en ſa matrice les deux ſemences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'uniſſent en ce meſme moment, de telle ſorte que des deux il ne ſe fait plus qu'un ſeul & meſme corps, & qu'une meſme vertu, la matrice ſe comprime de toutes parts pour les embraſſer étroitement, & ſe ferme ſi exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas eſtre introduite ſans violence, aprés quoy elle reduit de puiſſance en acte par ſa chaleur les diverſes facultez qui ſont dans les ſemences qu'elle contient, dont elle débroüille peu à peu le chaos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſemen-

ces écumeuſes & boüillantes ſont toutes remplies, leſquels ayant reçu un mouvement divin dans le premier moment de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoy elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, auſquelles en ſuite (ſe ſervant du ſang menſtruel qui y affluë) elle donne avec le tems l'accroiſſement & la derniere perfection, non pas en agiſſant ſeulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille ſur une ſtatuë, mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la choſe, diſons qu'il arrive de meſme (s'il faut ainſi parler) à la ſemence dans la matrice aprés la conception, qu'il arriva en la creation du monde; car la lumiere qui eſtoit pour lors univerſellement répanduë, & confuſe avec la matiere du chaos, fut ſeparée pour en former le Soleil & les autres Aſtres qui regiſſent par leurs influences tous les autres corps: ainſi la vertu qui agit dans toute la ſemence, qu'on peut comparer à une eſpece de chaos, eſt toute ramaſſée pour en former le cœur, qui, comme *Ariſtote* a tres bien remarqué, eſt l'unique principe & l'aſtre de la vie qu'il diſtribuë à toutes les autres parties, qui ſe forment auſſi par l'union des differentes parties de cette ſemence, chacune deſquelles eſtant ſeparée l'une de l'autre, ſe vient joindre par la meſme operation à celle qui luy eſt ſemblable, & par l'aſſemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant eſt entierement formé.

La generation ſe peut diviſer en trois differens tems, qui ſont, ſon commencement, ſon milieu, & ſa fin; pour le commencement, c'eſt celuy auquel il n'y a aucune autre matiere dans la matrice que les ſeules ſemences, qui dure juſques au ſixiéme jour, ſelon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué: il appelle pour lors ces ſemences *geniture*, c'eſt à dire la matiere dont la generation ſe doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'experience qu'il en apporte, on peut juger des autres tems. Il recite l'hiſtoire d'une femme, qui au bout de ſix jours jetta tout d'un coup avec bruit par la matrice les ſemences qu'elle avoit conçuës, qui reſſembloient à un œuf, auquel on auroit oſté la coquille, & laiſſé la pellicule qui eſt au deſſous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point; laquelle pellicule eſtoit à l'exterieur quelque peu colorée de ſang, & envelopoit cette ſemence, qui eſtoit de figure ronde: On voyoit en la partie interne, des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaiſſe, dans le milieu dequoy il y avoit quelque choſe

qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier tems de la generation, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ny de diſtinct dans cette *geniture* ; mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties ; en ſuite dequoy vient le ſecond tems, qui dure juſques au trentiéme jour, qui eſt le tems auquel le meſme *Hipocrate* aſſure que les mâles ſont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces ſix premiers jours ſont paſſez, & que la matrice a preparé, de la façon que nous avons expliquée, les ſemences qui y ſont pour lors ſans aucun mélange de ſang (parce que ne ſe faiſant pas encore d'évaporation ny de diſſipation conſiderable de leur ſubſtance, elles n'ont pas beſoin en ce tems d'aliment pour la reſtaurer) elle les diſpoſe à le recevoir, & il y eſt porté aux unes plûtoſt, & aux autres plus tard, ſelon que les femmes eſtoient plus ou moins eloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menſtruës quand elles ont conçu ; ce qui produit des effets ſuivant ces differentes diſpoſitions ; car s'il y afflue trop toſt, & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent ſur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les ſemences en ſont noyées & corrompuës ; ce qui en cauſe ſouvent l'effluxion, ou bien la generation d'un faux germe ; mais ſi elles en ſont éloignées, la conception en eſt d'autant plus ſtable. Or ce ſang abordant peu à peu à la matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en ſert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit ſeulement tracées avec la ſemence, de meſme que fait un Peintre qui aprés avoir fait quelques ſimples traits avec un crayon ſur une toile d'attente, vient enſuite, y appliquant couleurs ſur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la perſonne qu'il veut repreſenter. C'eſt quelque peu aprés le commencement du ſecond tems de la generation qu'on vient à reconnoiſtre, comme la figure de trois ampoules, ou plutoſt de trois petites maſſes de cette matiere, qui repreſentent groſſierement les trois parties qu'on nomme *principales*, la premiere deſquelles compoſe la teſte, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye ; on y voit auſſi le *Placenta*, & les vaiſſeaux umbilicaux qui y ſont attachez, & les membranes qui envelopent le tout ; apres quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps ſont figurées, en telle ſorte, que ſelon *Hipocrate*, les mâles ſont tout-à-fait formés au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxieme, qui eſt environ le tems auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à eſtre

animé, quoyque pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut que le mâle ait plutôt vie que la femelle, à cause, dit-il, de sa chaleur qui est plus grande : mais pour moy, je ne pense pas que le mâle soit plutôt formé que la femelle : car si cela estoit ainsi, il devroit pareillement estre à terme plutôt qu'elle, par la mesme proportion du tems que l'un & l'autre auroient esté animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc, que vers le trentiéme jour, & encore mesme bien plutôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoique petites & tres-molles) sont entierement formées & figurées ; auquel tems il n'est ny plus grand, ny plus gros que la moitié du petit doigt, & de là ensuite, le sang affluant toujours de plus en plus à la matrice (non par intervalles, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire.

Quoy qu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la generation sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse representer passablement la chose ; neantmoins je sçay bien que tout ce que j'en ay dit ne satisfait pas les curieux, qui desirent sçavoir precisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel tems le *fœtus* est entierement formé, comme aussi en quel tems, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4. Chap. du 2. Liv. de la gener. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'est pour cela qu'il dit qu'il est le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en mesme tems, sans que l'une le soit plutôt que l'autre ; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoique toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres ; c'est ce qu'il nous enseigne au Livre premier de la diete, où il dit ; *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius altera alteris, neque posterius : verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores existant.* Il declare encore assez precisément la mesme chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme.

Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis: circulo enim scripto principium non reperitur. Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la mesme maniere qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le corps de l'enfant est tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, dit que le mâle n'est pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* est aussi de ce sentiment: mais le mesme *Hipocrate* se contredit manifestement au commencement du Livre *de l'âge*, nous assurant que la semence qui a demeuré sept jours dans la matrice, a tout ce que le corps doit avoir; ce qu'il dit avoir vû plusieurs fois par le moyen des Courtisanes publiques qui se font avorter, nous faisant observer que si on met dans l'eau la caroncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifestement toutes les parties du corps jusques aux doigts des mains & des pieds, & mesme jusques aux parties honteuses. *Aristote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. dit, que le mâle n'est formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'est pas plus grand qu'une grosse fourmy, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau; parce qu'autrement il se dissout & disparoît aussi-tost: il dit aussi que la femelle n'est pas encore tout-à-fait formée au troisiéme mois, mais bien au quatriéme seulement. *Pline* au 4. Chap. du 7. Liv. de son hist. nat. assure le contraire; car il soutient que la femelle est plûtost formée que le mâle. Mais qui est celuy qui ne s'estonnera pas aprés avoir suivy le sentiment d'*Aristote* touchant la longueur du tems qu'il prescrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir esté preoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en son Traité de la generation, nous assure qu'il ne se rencontre pas mesme aucune semence en la matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui suivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de plusieurs biches, quand il entendra parler d'un autre costé *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la generation du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous assure avoir trouvé en la matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours aprés ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la teste avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & separée du reste du corps, qui n'estoit encore que grossiérement tracé, dont il a fait graver la figure, comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui estoit entiere-

ment formé. *Severin Pineau* nous a pareillement fait representer la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accomply en toutes ſes parties ; c'eſt ce qui fait que je croy, que le ſentiment le plus veritable touchant le tems auquel le *fœtus* eſt formé, eſt celui que j'ay rapporté d'*Hipocrate*, au commencement du Livre de l'*âge*, qui eſt que toutes les parties du corps de l'enfant ſont entierement formées & figurées au ſeptieme jour, ou même encore plutoſt; & ce qui fait que j'y ajoute plus de foy, eſt un petit *fœtus* mâle, de vingt-cinq jours, ou environ, qui n'eſt pas plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conſerve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'eſprit de vin, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ſont ſi parfaitement formées & figurées, qu'on les voit auſſi diſtinctement que ſi c'eſtoit un *fœtus* de ſix mois.

Ce que nous avons dit, doit ſuffire pour ſçavoir, ou plutoſt pour conjecturer quelles parties du corps ſont engendrées les premieres, & en quel tems il eſt tout-à-fait formé : mais c'eſt un nœud gordien des plus difficiles à débroüiller, que de connoître en quel tems & comment l'ame eſt introduite au corps de l'enfant. Pluſieurs croyent que c'eſt dés le commencement de la generation, & qu'elle eſt meſme dans les ſemences conçuës ; toutefois avec cette diſtinction, qui eſt qu'elle n'eſt encore qu'en puiſſance dans les ſemences, & ſeulement en effet quand le corps de l'enfant eſt entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle eſtoit réellement & actuellement dans les ſemences, & qu'elle eſtoit elle-meſme l'architecte de ſon domicile qu'elle formoit dans la generation. *Hipocrate* a eſté de ce dernier ſentiment, ainſi qu'il le declare au Livre de la diete, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ miſceri, demens eſt.* Tertullien *au 13. Ch. de l'ame*, eſt auſſi de l'opinion d'*Hipocrate* ; car il dit que la ſemence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en ſoy une humeur qui procede tres-certainement de la ſubſtance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle ſoit immortelle, eſt neantmoins engendrée auſſi bien que le corps dans le meſme moment. Et d'autres ont bien oſé paſſer plus avant, & dire que l'ame eſtoit meſme dans la ſemence lorſqu'elle eſtoit encore dans les teſticules : mais toutes ces opinions ſont condamnées comme contraires à la Foy, parce qu'on ne les pourroit pas admettre, ſans croire que l'ame de l'homme fût corporelle auſſi-bien que celle des brutes.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement,

qu'il ne connoît aucunement la cauſe efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philoſophes qu'il a conſultez ſur cette matiere, ne luy en ont jamais pû donner la moindre raiſon demonſtrative ; mais que tout ce qu'il en peut aſſurer eſt, qu'il y a en cette cauſe efficiente une ſouveraine ſageſſe, & qu'aprés que le corps de l'enfant eſt entierement formé, il eſt gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui ſont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. *de abdit. rer. cauſ.* diſcourt amplement pour ſçavoir ſi l'ame eſt en effet dés le commencement dans les ſemences, ou ſi elle n'y eſt pour lors qu'en puiſſance ſeulement ; mais aprés avoir bien agité la queſtion, il paroît aſſez par la concluſion du 7. Chap. qu'il eſtoit peut-eſtre du premier ſentiment, qu'il n'a pas voulu ſoutenir ouvertement, s'eſtant contenté d'en faire alleguer les raiſons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce ſemble, par celles de ſon adverſaire *Eudoxus*, dit à la fin de ſa diſpute, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quelle des deux opinions eſt la veritable, & que les hommes connoiſſent ſeulement ce qui leur paroît plus vray-ſemblable. Il ne faut pas neantmoins juger de cela par ce qui peut paroiſtre plus vray-ſemblable à nos ſens ; mais il s'en faut raporter entierement à ce que l'Egliſe nous oblige de croire, qui eſt que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance entierement ſpirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ny de la mere, comme veut *Tertullien* ; mais qui vient de dehors, & eſt infuſe au corps de l'enfant au moment qu'il eſt entierement formé : mais ſans faire une plus grande digreſſion, laiſſons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la noſtre pour parler de la groſſeſſe, & de ſes differences, avant quoy neantmoins je trouve aſſez à propos de faire le recit d'une hiſtoire tres-conſiderable touchant la generation de l'enfant.

CHAP. I

CHAPITRE V.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit fœtus *de deux mois & demi ou environ, avec une grande abondance de sang caillé; laquelle merite bien d'estre examinée, pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau ejaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

LE sixiéme jour de Ianvier de l'année 1669. j'ay vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoist Vassal*, une matrice dont la figure est representée à la fin de ce Chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui estoit morte aprés avoir senty de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui luy avoient causé de frequentes syncopes, & des convulsions tres-violentes. Cette femme, qui estoit de sa profession, Garde-d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé tres-parfaite, & avoit déja eû en differentes grossesses onze enfans; sçavoir sept garçons & quatre filles, dont elle estoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: mais estant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa matrice ne s'estant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-tems l'enfant, elle se creva entierement au deuxiéme mois & demy de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé, qui s'estoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes qui furent aussi-bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la generation de cét enfant s'étoit faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle estoit ainsi que le Chirurgien leur disoit, & que cét exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que *Riolan* rapporte au 35. Ch. du 2. Liv. de son Antropographie.

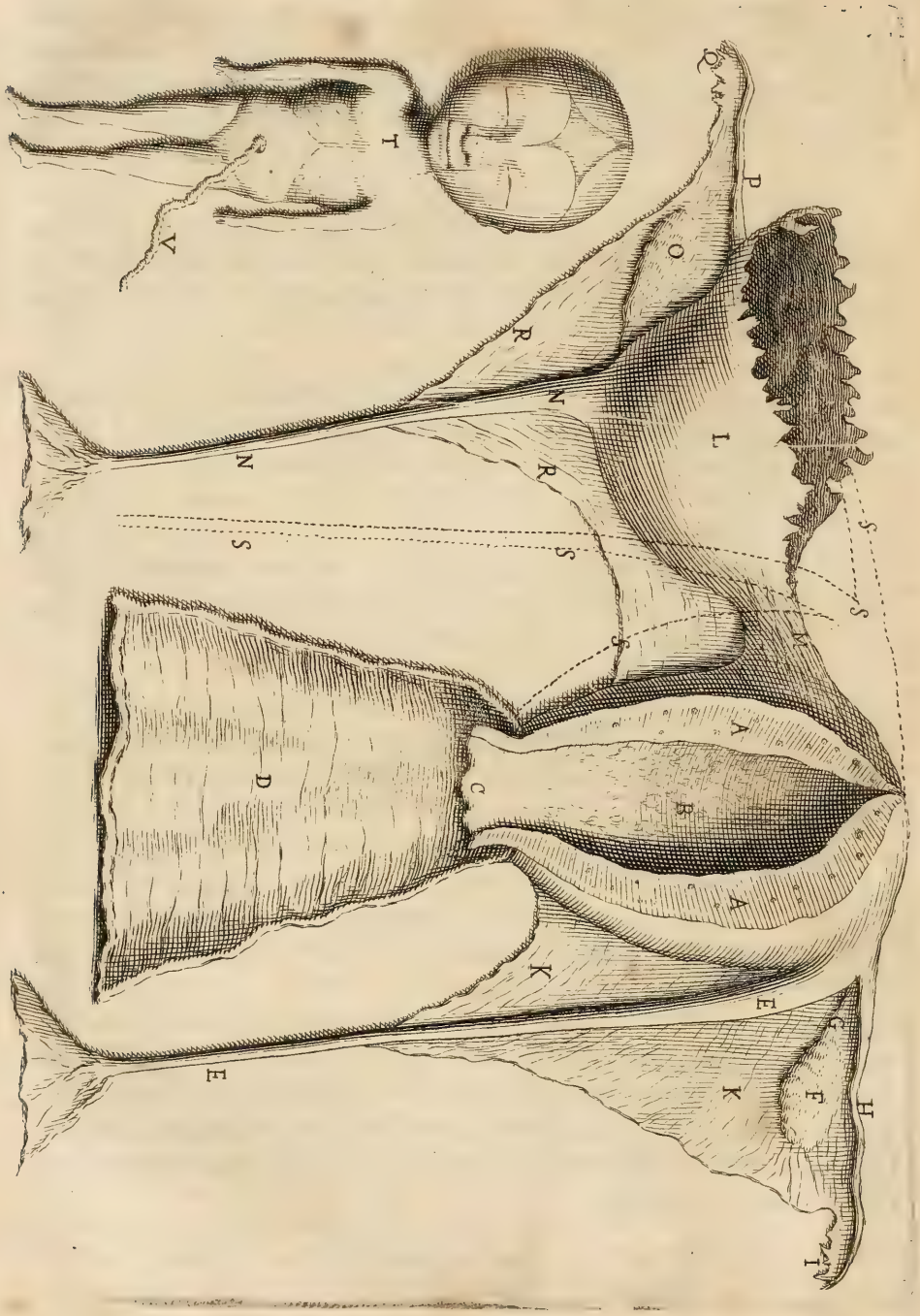
Mais lors que j'eus bien examiné & conſideré toutes les parties de cette matrice, je reconnus que ceux qui eſtoient de ce ſentiment ſe trompoient auſſi bien que ce Chirurgien : c'eſt ce qui m'obligea d'en deſſigner à l'heure meſme la figure dans la veritable diſpoſition où je la vis pour lors, laquelle eſt incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le tems qu'elle n'avoit preſque plus rien de ſa premiere figure, qui avoit eſté toute corrompuë par le maniment de plus de mille perſonnes, qui l'avoient veuë, touchée, remuée & retournée de tous les coſtez pour la conſiderer à leur mode.

Ie ſçay que je pourrois paroiſtre bien opiniâtre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cét enfant ait eſté engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens, qui le croyent comme une verité tres-conſtante, ſi je ne faiſois connoiſtre les raiſons qui m'obligent à n'eſtre pas de ce ſentiment. C'eſt ce que je pretens faire, pour deſabuſer tous ceux qui ont cette opinion, en faiſant voir manifeſtement par la ſimple demonſtration de la veritable figure de cette matrice, que j'ay deſſignée exprés de ma propre main ſur l'original meſme, que cét enfant n'avoit pas eſté engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la matrice, qui s'étoit étenduë & pouſsée vers ſa corne en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant eſtoit contenu, qui venant à croiſtre, avoit cauſé la ruption de cette partie.

I'ay, ce me ſemble, aſſez de raiſon de comparer le vice de conformation de cette matrice à une eſpece de hergne, & de dire que cét enfant avoit eſté engendré en une partie de la matrice, qui s'eſtoit ainſi allongée peu à peu dans la ſuite ; car les inteſtins ne laiſſent pas d'eſtre contenus dans la membrane du peritoine, quoy qu'ils ſoient quelquefois pouſſez par le moyen de ſa production ou de ſon allongement juſques dans le *ſcrotum*, ainſi qu'il arrive aux hergnes de cette partie : & voicy comme je prouve tres-bien que cette meſme partie, en laquelle eſtoit contenu l'enfant, avant qu'il en fût ſorti par la rupture qui s'y fit, eſtoit une portion du propre corps de la matrice, & non pas le *tuba uteri* : c'eſt qu'il eſt conſtant que le ligament rond s'attache immediatement à la partie laterale du propre corps de la matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu ſa ſubſtance avec celle de la matrice. Or cela eſtant de la ſorte, il eſt certain

que la partie où le ligament rond aboutiſſoit, & à laquelle il eſtoit fortement attaché du coſté droit, où eſtoit le vice de conformation de cette matrice, eſtoit une portion de la ſubſtance meſme de la matrice, auſſi bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du coſté gauche qui eſtoit ſain, & d'une diſpoſition naturelle, & que par conſequent cét enfant avoit eſté engendré dans une partie de la matrice qui s'eſtoit ainſi allongée : c'eſt ce qui ſe peut manifeſtement connoiſtre par la ſeule inſpection de la figure que j'en ay fait repreſenter, en laquelle le propre corps de la matrice paroît beaucoup diminué de ce meſme coſté droit, à cauſe que cette extenſion particuliere avoit conſumé & emporté par cét allongement une partie de ſa ſubſtance, qui s'eſtoit trouvée ſeulement en cette derniere groſſeſſe plus debile à cét endroit qu'aux autres ; à quoy toutes les autres frequentes groſſeſſes que cette femme avoit euës auparavant, avoient peut-eſtre beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui luy pouvoit eſtre ſurvenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la matrice ne ſe dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres groſſeſſes.

Pluſieurs perſonnes ſe ſont ſervi depuis peu de cét exemple, pour nous prouver que les teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, qui ſe détachant du propre corps des teſticules dans le tems du coït, ſont conduits par le *tuba* dans la matrice, pour ſervir en ſuite à la generation de l'enfant, & qu'un de ces pretendus œufs eſtant reſté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, ſans tomber dans ſa matrice, avoit eſté cauſe de ſa mort. *Graaf* entr'autres eſt de ce ſentiment, & a donné au public, pour l'autoriſer, la figure de cette matrice, qu'il a copiée ſur celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en la page 260. de ſon Livre intitulé *De mulierum organis generationi inſervientibus.* Mais ceux qui ſe donneront la peine d'examiner ſans aucune preoccupation celle qui ſuit, qui eſt tres-fidelle & correcte, auſſi bien que mes raiſons, connoiſtront bien qu'il faut nous donner d'autres demonſtrations pour nous faire croire cette opinion veritable.


T
V
Q
P
O
R
N
L
S
A
B
C
D
K
E
F
H
I

EXPLICATION DE LA FIGVRE precedente, en laquelle la matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, ſont repreſentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'eſtoient.

A. A. *montrent le propre corps de la matrice, ouvert dans toute ſa longueur, & l'épaiſſeur de ſa ſubſtance ſpongieuſe, parſemée de pluſieurs vaiſſeaux tres-conſiderables, qui paroiſſent dans toute cette ſubſtance.*

B. *La cavité de la matrice, au milieu de laquelle on voyoit pluſieurs petits grumeaux, de ſubſtance fongueuſe ſemblable à celle de l'arriere-faix.*

C. *L'orifice interne de la matrice, qui eſtoit d'une figure inégale, comme il eſt ordinairement à la pluſpart des femmes qui ont eu pluſieurs enfans.*

D. *Le* vagina, *ou col de la matrice, ouvert en ſa longueur.*

E. E. *Le ligament rond du coſté gauche.*

F. *Le teſticule gauche.*

G. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche, qui va du teſticule à la corne de la matrice.*

H. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche appellé par Fallope*, tuba uteri.

I. *Le morceau déchiré du coſté gauche, qui n'eſt qu'une production du ligament large, qui paroiſt ainſi déchiquetée vers l'extremité du vaiſſeau éjaculatoire.*

L. *Vne eſpece de poche membraneuſe dans quoy l'enfant eſtoit contenu, avant qu'elle ſe fut rompuë, & crevée de la maniere qu'elle paroiſt; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre ſubſtance de la matrice, allongée à ce coſté en maniere de hergne, elle s'eſtoit contractée de meſme que fait la matrice, auſſi-toſt que l'enfant en fut ſorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne reſtant rien de contenu en ſa capacité que pluſieurs caillots de ſang, & quelques parties de l'arriere-faix, qui s'y trouverent après la mort de la femme.*

M. *Vn étreciſſement de meſme ſubſtance, qui eſtoit entre cette poche & le propre corps de la matrice.*

N. N. *Le ligament rond de la matrice, qui estoit attaché de ce costé droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*

P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du costé droit.*

R. R. *Le ligament large du costé droit.*

S. S. S. S. S. *Tous ces endroits marquez de points au costé droit, montrent l'estenduë que la matrice devoit avoir en ce costé, & la situation en laquelle devoient aussi estre le ligament rond & le* tuba uteri, *pour estre proportionné au costé gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*

T. *L'enfant, qui est plus petit d'un tiers qu'il n'estoit, la grandeur & la grosseur en ayant esté diminuees dans la presente figure, à proportion de la matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Vne partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fausse.

LA grossesse de la femme proprement prise, est une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la matrice. Il y a une grossesse selon nature, qui est celle où il se rencontre un enfant vivant, que nous appellons *veritable*; & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps estranges, qui se sont engendrez dans la matrice, comme des ventositez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisies de matrice*; ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang & de semences corrompuës, & pour cette raison elle est appellée *fausse grossesse*. Nous avons déja parlé, en traitant de la Conception & de la generation, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; neanmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires; qui sont, nausées, vomissemens, dégoust pour les choses que la femme avoit accoutumé de manger & de trouver bonnes, desir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fievre ny frisson, ou autre cause;

douleur & enflure des mammelles; toutes lesquelles choses arrivent aussi aux Vierges, par la retention des mois: mais le plus assuré est, que si on met le doigt dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distension du corps de la matrice considerable, selon que la femme est plus ou moins grosse; & l'enfant remuant dans la matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'estre pas trompé à ce que l'on sent remuer dans la matrice; dautant que l'enfant a de soy un mouvement de totalité & de partialité: de totalité, quand il remuë tout son corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la teste, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable: mais la matrice gonflée en la suffocation, & mesme quelques moles, ont par accident quelque espece de mouvement de totalité, & non point celuy de partialité. Celuy de la suffocation est convulsif, & celuy de la mole n'est qu'un simple mouvement de decidence: car la femme qui a une mole de grosseur considerable dans la matrice, de quelque costé qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la mesme voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le tems que l'enfant se meut manifestement, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la retention des mois, se convertissent en lait; & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assuré de grossesse, quoy qu'il se soit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) sans estre grosses, ou sans avoir jamais eu d'enfans: ce qui nous est confirmé par *Hipocrate*, en l'Aph. 39. du 5. Liv. qui dit, *Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles, sans estre grosse ou sans estre accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plûtôt des serositez que du lait, lequel, en ce cas, n'a pas de consistance, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui est accouchée, & mesme celui de la femme grosse est encore tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lorsqu'aprés estre accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant se remuë manifestement vers le quatriéme mois, & plûtost ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins fort: quelques femmes le sentent dés le deuxiéme mois, & mesme encore plutost, & d'autres vers le troisiéme seulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens sont fort petits, & assez sembla-

bles à ceux que fait un petit moineau lorſqu'il vient d'éclorre; aprés quoy ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & ſe fortifie; & ils ſont à la fin ſi violens, qu'ils obligent la matrice à ſe décharger de ſon fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plutoſt mouvement que les femelles, à cauſe de leur chaleur qui eſt plus grande; mais cela eſt à peu prés bien égal; car il y a des femmes qui ſentent plutoſt leurs filles, & d'autres leurs garçons; ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, ſelon qu'il y a eu une diſpoſition plus ou moins vigoureuſe en leur generation.

Aſſez ſouvent les femmes qui uſent journellement du coït, ſont ſujettes à ſe tromper; car elles croyent ordinairement eſtre groſſes, ſi leurs mois ſont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir; ce qui n'eſt pas toûjours vray; parce que la fauſſe groſſeſſe cauſe preſque les meſmes accidens que la veritable: ce qu'on ne reconnoît le plus ſouvent que par la ſuite. Les femmes qui ont une fauſſe groſſeſſe ont ordinairement le ventre également tendu de tous coſtez; & celles qui ſont groſſes d'enfant l'ont toûjours beaucoup plus en pointe vers le devant. La fauſſe groſſeſſe eſt, comme nous avons dit, quelque fois cauſée par des vents, qui enflent & font diſtenſion de la matrice; & quelques femmes les rendent avec auſſi grand bruit que ſi c'étoit du fondemẽt, comme faiſoit cette *Galla* dont parle *Martial* au 7. Liv. de ſes Epigr. à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* d'autres fois ce ne ſont que des eaux, qui s'y amaſſent en telle quantité, qu'il s'eſt vû des femmes en jetter plein un ſeau, ſans aucun enfant, quoy qu'elles cruſſent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'hiſtoire à la fin du troiſiéme Chapitre de ce premier Livre; laquelle ne vuida des eaux de la ſorte qu'à la fin du dixiéme mois, juſques auquel tems elle avoit toûjours eu opinion d'eſtre groſſe. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ſes mouvemens differens, comme j'ay dit, & que la mole reſte ſouvent dans la matrice, aprés le terme ordinaire de l'accouchement: car quelques femmes les portent par fois des années entieres, & meſme plus long-tems, ſelon qu'elles ſont plus ou moins adherentes à la matrice, & qu'elles y ſont entretenuës & nourries par le ſang qui y vient.

Les moles procedent toûjours de quelques faux germes, qui reſtant en la matrice, s'y accroiſſent à cauſe du ſang qui y affluë, par

par l'accumulation duquel ils ſont peu à peu augmentez : Si la matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germe* ; & les uns ne ſont quaſi que les ſemences envelopées d'une membrane, comme étoit cette geniture, que vuida au bout de ſix jours, cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant ; les autres ſont un peu plus ſolides,& comme charnus, reſſemblans en quelque façon au juiſier d'une volaille, & ſont gros plus ou moins, ſelon le tems qu'ils ont demeuré dans la matrice, & auſſi ſelon la quantité du ſang dont ils y ont eſté abreuvés. Les femmes vuident ces faux germes plûtoſt ou plus tard, ſelon qu'ils ſont adherens à la matrice, ce qu'elles font preſque toujours avec grande perte de ſang.

Il eſt de tres-grande importance de bien connoiſtre diſtinctement la veritable groſſeſſe d'entre la fauſſe ; car les fautes qui ſe commettent au mauvais jugement qu'on en fait, ſont toujours tres-conſiderables ; dautant qu'en la veritable groſſeſſe l'enfant doit demeurer dans la matrice, juſques à ce que la nature l'en faſſe ſortir elle-meſme par un accouchement naturel ; mais au contraire, la fauſſe groſſeſſe nous indique de procurer le plûtoſt que faire ſe peut l'expulſion de ce qu'elle contient. C'eſt pourquoy aux occaſions où les ſignes équivoques rendent la choſe douteuſe, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognoſtic entierement deciſif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans ; car les plus fins peuvent quelquefois eſtre trompez en cette matiere, s'ils n'uſent d'une tres-grande precaution : pour témoignage dequoy, je pourrois citer plus de cent exemples de differentes femmes qui m'ont conſulté pluſieurs fois pour des ſoupçons de groſſeſſe qu'elles avoient, à cauſe de l'extrême groſſeur de leur ventre, & d'autres ſignes qui leur faiſoient croire durant des années entieres qu'elles eſtoient groſſes d'enfant, quoiqu'elles ne le fuſſent pas effectivement : mais pour ne pas faire un ſi long diſcours, contentons-nous ſeulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui eſt celuy de Madame la Preſidente de Neſmond, qui en l'année 1668. fut jugée eſtre groſſe d'enfant durant plus d'un an, par pluſieurs Medecins, Chirurgiens, & Sages-femmes, qui eſtoient tous de ce ſentiment contre la verité, s'eſtant fondez ſur la groſſeur de ſon ventre, & ſur quelques autres ſignes équivoques de groſſeſſe qu'elle avoit ; mais enfin aprés avoir eſté l'eſpace d'une année & demie en cét eſtat, la montagne des fauſses eſperances qu'on luy avoit don-

nées, n'enfanta qu'une ſouris; c'eſt-à-dire, que la tumeur de ſon ventre diſparut, ſans vuider autre choſe que quelques eaux, & autres corps eſtranges, dont la nature ne ſe déchargea qu'au bout de tout ce tems.

Ces fauſses groſseſses arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menſtruës, ſoit pour leur quantité, ſoit pour leur qualité, ou pour le tems auquel elles doivent fluer: mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cauſe que cette évacuation commence en cét âge à n'eſtre plus ſi bien ordonnée qu'elle eſtoit auparavant: c'eſt pourquoy dans tous ces ſoupçons de groſseſse, il faut avant toutes choſes s'informer particulierement de la maniere que les femmes avoient coutume d'avoir leurs menſtruës, auſſi bien que de toutes les diſpoſitions qui ont precedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent.

Il arrive quelquefois que ces fauſſes groſſeſſes ſont bonnes comme cauſe; car aprés qu'elles ſont terminées, il ſe fait un changement de la diſpoſition de la matrice, qui eſt cauſe que dans la ſuite les femmes deviennent effectivement groſſes d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne tres-bien par ces paroles du 2. Liv. des Predictions. *Poſtquam ventris tumiditas exoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, ſi non aliud quoddam impedimentum ipſis fiat: nam hæc affectio bona eſt ad mutationem in utero faciendam, ut poſt hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoiſtre les differens tems de la groſſeſſe.

SI les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes ont beſoin d'une grande prudence, pour aſſurer qu'une femme eſt groſſe ou qu'elle ne l'eſt pas, & d'une veritable ou d'une fauſſe groſſeſſe, elle ne leur eſt pas moins requiſe, pour juger de combien elle la peut eſtre, afin qu'ils puiſſent eſtre aſſurez ſi l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore, ce qui eſt de tres-grande conſideration: car ſelon la Loy, ſi la femme groſſe avorte pour avoir eſté bleſsée, celuy qui l'a frapée merite la mort, ſi ſon enfant eſtoit vivant, ſinon il doit eſtre ſeulement condamné à une amande pecuniaire: il faut auſſi

que les Sages-femmes prennent bien garde à n'eſtre pas elles-mêmes cauſe de la mort des enfans, & quelquefois auſſi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il ſoit tems, comme font celles qui ne ſe connoiſſant aucunement en leur art, s'imaginent toujours quand la femme groſſe ſe plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce ſont celles de l'enfantement; ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire ceſſer, au contraire, elles les excitent, & la font ainſi accoucher tres-malheureuſement avant terme. Ie connois une femme, qui eſtant groſſe de ſix mois ou environ, fut ſurpriſe de grandes douleurs qu'elle reſſentoit, à peu prés comme ſi elles euſſent eſté celles de l'accouchement; ce qui l'obligea de mander ſa Sage-femme, qui eſtant venuë, & connoiſſant la choſe à ſa mode, fit tout ſon poſſible pour la faire accoucher, en luy excitant un redoublement de ſes douleurs par lavemens acres, & la faiſant promener par la chambre, ainſi que ſi elle eût eſté à terme; mais cette femme voyant qu'elle n'accouchoit point, nonobſtant ces continuelles douleurs qu'elle eut durant deux jours, elle m'envoya querir pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre; je fus incontinent chez elle, où l'ayant trouvée en cét eſtat, je ſentis en la touchant par bas, l'orifice interne de ſa matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en ſa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure: mais conſiderant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis auſſi-toſt mettre au lit, où elle demeura 8. ou 9. jours, pendant leſquels toutes ſes douleurs ceſſerent, & ſa matrice ſe referma exactement, ainſi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours enſuite; & elle ne laiſſa pas de porter encore ſon enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuſte, que j'ay veuë vivante juſques à l'âge de cinq ans. Or ſi j'euſſe fait continuer, comme on avoit commencé, cette femme ſeroit indubitablement accouchée à ſix mois: ce qui auroit cauſé la mort à ſon enfant en ſon ventre, ou peu de tems aprés ſon avortement. Il ſe faut gouverner de la maniere en pareille occaſion, pourvû que ces douleurs ne ſoient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient la mere en danger de la vie, ſi on ne la faiſoit accoucher promptement, comme de frequentes convulſions, ou de quelque perte de ſang conſiderable, ainſi que nous dirons en ſon lieu.

Pour bien connoiſtre les differens tems de la groſſeſſe, on ſe peut ſervir du propre témoignage de la femme, à quoy neanmoins il ne faut pas toujours ſe fier: car il ne nous doit ſervir que de

conjecture ; dautant que pluſieurs ſe trompent elles-meſmes, s'imaginant eſtre groſſes depuis le tems qu'elles ont retention de leurs mois ; ou elles ſe reglent par celuy auquel elles ont ſenti mouvoir leur enfant, ce qui n'eſt pas toujours une choſe certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la groſſeur du ventre ; mais bien plus aſsurément, en touchant l'orifice interne de la matrice. Au commencement de la groſſeſſe, nous ne la reconnoiſsons que par les ſignes de la conception, dautant que ce qui eſt pour lors dans la matrice, n'eſt pas de groſſeur aſsez conſiderable pour tumefier le ventre, qui bien au contraire, devient plus plat en ce tems, pour les raiſons que nous en avons dites en un autre lieu cy-devant ; mais aprés le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là enſuite juſques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le ſent exactement fermé & un peu allongé, reſsemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né : mais de là enſuite, il groſſit & s'amollit peu à peu juſques au ſixiéme mois, ou environ ; aprés quoy il commence ordinairement à diminuer en toutes ſes dimenſions, à proportion que la matrice s'étend ; tellement que quand la femme approche de ſon terme, il eſt tout applani, & preſque confus avec le globe de la matrice, ne faiſant pour lors qu'un petit bourlét, ou cercle un peu épais à ſon entrée, dont le couronnement eſt fait au tems de l'accouchement. Neanmoins il ſe trouve quelquefois des femmes qui ont encore cét orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la groſſeſſe, à cauſe des humiditez glaireuſes dont il commence d'eſtre abreuvé en ce tems ; mais alors il eſt beaucoup plus laxe & plus mollaſſe, & non pas ſi compacte & ſi fermé, qu'il a coutume d'eſtre dans les premiers mois.

Il ne faut pas auſſi juger toujours du tems de la groſſeſſe par la grande tumeur du ventre ; dautant qu'il y a des femmes qui ſont plus groſſes à demy terme, que d'autres ne le ſont eſtant prêtes d'accoucher (car cela dépend de la groſſeur de leurs enfans, comme auſſi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui ſont contenuës avec eux dans la matrice) mais bien plûtoſt par cét orifice interne, qui devient ordinairement moins épais & d'autant plus racourcy & applani que les femmes ſont proches de leur terme ; ce qui arrive ainſi que nous voyons diminuer l'épaiſseur d'un cuir mollaſſe à meſure que nous l'étendons ; de meſme cét orifice devient moins épais, par l'extenſion

qu'en fait la teſte de l'enfant, qui donne & peſe ordinairement contre luy dans les derniers mois. On ſe ſert fort de cette remarque pour la reception des femmes groſſes, qui viennent faire leurs couches à l'Hoſtel-Dieu de Paris, laquelle j'ay tres-ſouvent obſervée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permiſſion que m'en fit donner Monſeigneur le premier Preſident, n'y ayant point de lieu plus propre à ſe perfectionner en peu de tems, dans la pratique d'une operation ſi neceſſaire, à cauſe du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes ſortes. La regle eſt, que toutes les femmes groſſes y ſont reçuës charitablement, quinze jours, ou environ, avant leur terme; & pour ce ſujet on les viſite devant que de les y admettre, à cauſe qu'on en voit quantité, qui eſtant bien aiſes d'eſtre nourries à ne rien faire, s'y preſentent deux ou trois mois plûtoſt qu'elles ne doivent, ſe diſant & aſſurant eſtre prêtes d'accoucher; mais par les conſiderations que j'ay dites cy-deſſus, on peut facilement juger, & ſçavoir à fort peu prés, celles qui y ſont recevables, & celles qui ne le ſont pas; c'eſt-à-dire, quand elles ſont ſur le point de leur tems, & par ce moyen, connoître auſſi quand il eſt beſoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il eſt neceſſaire & poſſible, lorſque la femme n'eſt pas encore à terme.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, ſi on peut reconnoiſtre que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle; & les ſignes qui denotent qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans.

ON peut bien contenter la curioſité des femmes qui deſirent ſçavoir ſi elles ſont groſſes ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on paſſe outre, & qu'on leur diſe ſi c'eſt d'un garçon ou d'une fille; ce qui eſt abſolument impoſſible; quoiqu'il n'y ait preſque point de Sage-femme qui ne ſe vante de le deviner; (en effet c'eſt bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela arrive, c'eſt aſſurément plutoſt par hazard, que par aucune ſcience, ou raiſon qu'elles ayent euë pour le pouvoir predire. Mais on eſt quelquefois ſi fort preſſé & importuné d'en dire ſon ſentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eu d'en-

fans, & meſme par leurs maris qui n'en ſont pas moins curieux, qu'on eſt obligé de les ſatisfaire au mieux qu'il eſt poſſible ſur ce ſujet par l'examen de quelques ſignes tres-incertains.

Il y a beaucoup de ſignes, ſur leſquels cette connoiſsance eſt fondée (ſi tant eſt qu'on la puiſse avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux ſont tirez d'*Hipocrate*. Le premier eſt en l'Aphor. 42. du 5. Liv. où il dit, *Mulier gravida ſi marem gerit, benè colorata eſt: ſi verò fœminam, malè colorata.* La femme groſse d'enfant mâle a bonne couleur: mais ſi c'eſt d'une fille elle a mauvaiſe couleur. Et l'autre eſt en l'Aphor. 48. du même Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur.* Le plus ſouvent les enfans mâles ſont ſituez au coſté droit, & les femelles au coſté gauche. De plus, on dit que la femme groſse d'un fils, eſt plus gaillarde & plus réjouïe, qu'elle ſe porte beaucoup mieux, qu'elle n'eſt pas ſi dégoutée, qu'elle le ſent remuer plûtoſt, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus frequent que celuy de la main gauche, que ſa mammelle droite groſſit devant la gauche, & eſt auſſi plus ferme, que le bout de toutes deux eſt relevé, & regarde vers le haut, que le lait en eſt plus épais, & enfin que toutes les parties droites de ſon corps ſont plus robuſtes & plus promptes à tous mouvemens: comme par exemple, ſi elle eſt aſſiſe, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera ſa premiere démarche avec le pied droit; mais que ſi c'eſt une fille, elle a des ſignes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des perſonnes qui pretendent le connoiſtre par les urines en les voyant, mais ce dernier ſigne n'eſt pas plus aſſuré: car il ſe rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces ſignes d'eſtre groſſes d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'eſperance qu'on leur avoit donnée du contraire; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des ſignes tout-à-fait oppoſez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoiſtre que tous les autres, par la conſideration du tems de la conception; car ils diſent, que ſi la femme a conçu pendant que la Lune eſtoit en ſon croiſſant, elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit eſtre une fille ſi elle eſtoit en ſon declin: mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il eſt aiſé de le connoiſtre par la remarque que j'en ay faite à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours auſſi bien que moy; qui eſt que j'y accouchay une fois en un ſeul & meſme jour onze femmes, qui eſtoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les ſix autres firent des filles. Or

il eſt à préjuger qu'elles avoient toutes conçu à peu prés en meſme tems, puiſqu'elles accoucherent toutes à terme en un meſme jour : c'eſt pourquoy elles auroient dû, ſi cela y faiſoit quelque choſe, avoir eſté regies par la domination de cét Aſtre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainſi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au meſme lieu, où on voit naître comme par tout ailleurs des mâles & des femelles indifferemment : c'eſt ce que prouvent bien auſſi les Regiſtres de tous les enfans nouveaux-nais qu'on porte journellement baptiſer dans toutes les Paroiſſes de cette ville de Paris, leſquels on peut aiſement conſulter pour la confirmation de cette verité ; mais particulierement ceux des Paroiſſes de S. Euſtache, & de S. Sulpice, en chacune deſquelles on baptiſe ordinairement plus de 160. enfans par mois.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles ſont plûtoſt engendrez de la ſemence qui vient du teſticule droit, que de celle qui procede du gauche, l'eſtimant eſtre plus chaude & moins ſereuſe, à cauſe que la veine ſpermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du coſté gauche prend ſon origine de l'émulgente : mais s'ils connoiſſoient de quelle maniere ſe fait la circulation du ſang, ils ſçauroient que le ſang de la veine émulgente n'eſt pas plus ſereux que celui qui eſt dans la veine cave, dautant qu'il a eſté purgé par le Rein de ſa ſeroſité ſuperfluë avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la ſemence des deux teſticules eſt toute ſemblable ; parce qu'elle eſt faite d'un meſme ſang, qui leur eſt apporté, non point par les veines, mais ſeulement par les deux arteres, qui naiſſent du tronc de l'*aorte*, autrement dite *la groſſe artere* : pour lequel ſujet le gauche eſt auſſi diſpoſé à produire des mâles que des femelles : c'eſt pourquoy ces Pâtres s'abuſent en liant l'un ou l'autre teſticule de leurs taureaux, ſelon qu'ils ſouhaitent avoir des mâles ou des femelles. *Hipocrate* au Livre de la Superfetation, recommande à l'homme de faire la meſme choſe dans l'action du coït ; mais cette ligature lui ſeroit tres-incommode & tres-douloureuſe, outre qu'elle lui ſeroit entierement inutile, pour la raiſon que j'ay dite, comme les deux exemples qui ſuivent le peuvent aſſez juſtifier. I'ay connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le teſticule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occaſion) lequel depuis cét accident, ne laiſſa pas aprés s'eſtre marié, de faire deux enfans, que j'ay vû vivans & fort ſains, l'un deſquels eſtoit un garçon, & l'autre une fille, ſans

tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce tems-là, auquel il n'avoit aucun ſoupçon que ſa femme eût eſté aidée en ſa beſogne par quelqu'autre, comme il arrive aſsez ſouvent en ce païs. Ie connois encore preſentement un autre homme, qui eſt un Maître Armurier de cette ville de Paris, qui n'a auſſi que le teſticule gauche, le droit luy ayant eſté amputé dans ſa jeuneſse pour le guerir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme eſt accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles enſuite.

Les perſonnes qui ſe vantent de pouvoir prédire quel doit eſtre l'enfant qui n'eſt pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaiſance, au ſouhait que les femmes groſses & leurs maris font touchant ce ſujet; car ſi la Sage-femme ſçait qu'on deſire un garçon, elle aſsurera que ce doit eſtre un garçon, & qu'elle en jureroit; & ſi c'eſt une fille qu'on demande (comme cela arrive auſſi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de meſme, & qu'elle gageroit que ce doit eſtre une fille. Si cela reüſſit à la bonne heure ſuivant ſon prognoſtic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le ſçavoit bien; mais quand la chance tourne au contraire de la prediction, elle ſe fait reputer pour ignorante & preſomptueuſe.

Pour moy je voudrois agir tout autrement, & reconnoiſtre avant que d'en rien dire, l'inclination des perſonnes, & donner toujours en une choſe ſi douteuſe, mon avis contraire au ſouhait qu'on fait; car s'il arrive que par cette voye la Sage-femme rencontre bien (quoique ce ſoit par hazard) on dira que c'eſt une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit; & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & ſon mari ayant ce qu'ils ont ſouhaité, n'y prendront pas de ſi prés garde, dautant qu'on reçoit toujours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas eſperé.

Ayant montré qu'il n'eſt pas poſſible de ſçavoir de quel enfant la femme groſse doit accoucher, à cauſe de l'incertitude des ſignes ſur leſquels on ſe fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en eſt pas de meſme de la connoiſsance qu'on peut avoir ſi la femme eſt groſse de pluſieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cauſe qu'elle n'a que deux mammelles, comme auſſi parce qu'elle n'a que deux cavitez dans la matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux, qui y ont pluſieurs cellules, le nombre deſquelles correſpond ordinairement à celuy de leurs mammelles;

ce qui

ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel eſt ſouvent égal à celuy des cellules de leur matrice : Cela eſt bien vray à l'égard de ces autres animaux : mais la matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité (ſi ce n'eſt qu'on vueille prendre pour cavitez ſes deux coſtez) dans laquelle il y a ſeulement une ſimple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve ſans autre ſeparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une meſme portée, & quelquefois de trois, mais tres-rarement de quatre. I'ay connu neanmoins autrefois un nommé M. *Hebert*, Couvreur des bâtimens du Roy, qui eſtoit ſi bon Couvreur, que ſa femme accoucha, il y a environ trente ans, de quatre enfans tous vivans en une ſeule fois ; ce que ſçachant Monſeigneur le Duc d'Orleans défunt, auprés duquel il eſtoit aſſez bien venu pour ſon humeur joviale, il luy demanda en preſence de quantité de perſonnes de qualité, s'il eſtoit vray qu'il fût ſi bon compagnon, que d'avoir fait à ſa femme ces quatre enfans tout d'un coup, il répondit tout froidement qu'ouy, & qu'aſſurément il luy en eût fait une demi-douzaine, ſi le pied ne lui eut point gliſſé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Ariſtote* au 4. Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la pluſpart ont pû eſtre nourris juſques à l'âge d'adoleſcence. *Pline* au 3. Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat. rapporte encore cette meſme hiſtoire, ou une autre toute ſemblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces*, & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fauſta*, qui du tems d'*Auguſte*, en la ville d'*Oſtie*, fit quatre enfans en une fois, ſçavoir deux mâles & deux femelles ; diſant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font juſques à ſept, & au 11. Ch. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une ſeule fois ; & *Albucaſis* au 75. Ch. du 2. Liv. de ſa meth. dit qu'il ſe forme quelquefois quatre, cinq, ſix, ſept, & meſme plus de dix enfans enſemble dans la matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de ſept, & une autre de quinze, qui eſtoient tous bien formez. Mais j'eſtime pour miracle, ou pour fable, l'hiſtoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comteſſe d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cent ſoixante & cinq enfans, en une ſeule & meſme fois, qui reçurent tous le baptême, & moururent le meſme jour auſſi-bien que leur mere ; ce qui lui arriva (dit-on)

par l'imprécation que lui fit une pauvre femme, qui ſouhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cauſe que lui demandant l'aumône, en lui repreſentant ſa miſere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ſes bras, cette Dame lui répondit, que ſi elle en ſouffroit de l'incommodité, elle avoit eû du plaiſir à les faire, lui reprochant auſſi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un ſeul homme. *Schinckius* au 4. Liv. de ſes Obſervat. a tranſcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'hiſtoire de cette Comteſſe, laquelle il dit eſtre gravée ſur un marbre dans un Bourg appellé *Lauſdun*, qui n'eſt pas eloigné de la ville de *Leide* en Hollande. Il ne m'eſt pas encore arrivé, depuis tout le tems que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celui de la femme d'un Peintre, nommé *M. Pierret*, demeurant en la ruë S. Martin; laquelle j'ay accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans aſſez gros, au terme de huit mois de ſa groſſeſſe, ſçavoir deux garçons & une fille: mais ce que je trouvay de plus extraordinaire, eſt que le mari de cette femme eſtoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers, nonobſtant quoy il n'avoit pas laiſſé de faire tout d'un coup ces trois enfans à ſa femme, qu'il croyoit exempte de tout ſoupçon d'avoir commis en leur generation aucune infidelité envers lui. Cét exemple confirme aſſez, ce me ſemble, le dire de nos bonnes gens, qui ſoutiennent qu'un homme eſt capable de generation, tant qu'il a la force de ſoulever un boiſſeau de ſon. Mais comme le plus ſouvent le nombre de deux, eſt celui qu'ont les femmes, qui font pluſieurs enfans à la fois, nous en dirons les ſignes, qui ne paroiſſent pas neanmoins toujours dans les premiers mois, & qui meſme ſe remarquent fort peu juſques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeſte. Il y en aura quelque apparence, ſi la femme eſt extraordinairement groſſe, ſans qu'il y ait en elle aucun ſoupçon d'hydropiſie; & bien plus, ſi on voit une éminence à chaque coſté de ſon ventre, & qu'il ait en ſa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu; & la choſe ſera preſque certaine, ſi en un meſme inſtant on ſent pluſieurs & differens mouvemens aux deux coſtez, & ſi ces mouvemens ſont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire; ce qui ſe fait à cauſe que les enfans eſtant preſſez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à ſe mouvoir de la façon, quoi qu'ils ſoient ſeparez par des membranes, & contenus dans des eaux differentes. Outre

cela j'ay ſouvent obſervé, que les femmes qui ont pluſieurs enfans, ſont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur groſſeſſe, que les autres qui n'en ont qu'un; & que vers les derniers mois elles ont toujours les jambes & les cuiſſes fort enflées, & meſme quelquefois les deux levres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela eſt ainſi, pour lors on peut eſtre aſſuré que la femme eſt tres-certainement groſſe de pluſieurs enfans.

Pluſieurs Auteurs ſont de l'opinion d'*Ariſtote* & de *Pline*, qui diſent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils ſoient de different ſexe; mais qu'au contraire, tres-peu de ceux de la femme peuvent eſtre élevez, eſtant tres-difficile que la nature ſe puiſſe bien regler à conſerver ces enfans de different ſexe, dans la matrice, durant tout le tems qui ſeroit neceſſaire; à cauſe que le mâle & la femelle recevant (à ce qu'on pretend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive preſque toujours que l'un vient à en ſortir devant le tems; mais nous voyons neanmoins tous les jours le contraire; car les jumeaux tant d'un meſme, que de differens ſexes, vivent indifferemment auſſi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Caſtro* au 13. Ch. du 3. Liv. de la nat. des femmes, confirme tres-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de ſon propre frere & de ſa ſœur, tout deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui eſtoient en tres-parfaite ſanté, & tout deux remarquables, non ſeulement pour les forces du corps, mais auſſi pour toutes les perfections de l'eſprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoiſtre journellement? C'eſt pourquoi finiſſons ce diſcours pour parler de la ſuperfetation.

CHAPITRE IX.

De la Superfetation.

LA ſuperfetation eſt une conception reïterée, qui ſe fait lorſque la femme qui eſt déja groſſe vient à concevoir pour une ſeconde fois: mais il y a beaucoup de conteſtation, pour ſçavoir ſi la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçus d'un meſme coït, ou de pluſieurs.

Seneque au 1. Ch. du 7. Liv. des bien-faits, met cette choſe au rang de celles qui ſont les plus difficiles à connoiſtre, auſſi-bien que la cauſe du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire pluſieurs petits, pour avoir eſté couvertes une ſeule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la meſme maniere: comme il eſt bien juſtifié *au 38. Ch. de la Geneſe*, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçût tout d'un coup de ſon beau-pere *Iuda*, qui ne l'avoit connuë qu'une ſeule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela ſe faſſe par ſuperfetation: mais il y a des ſignes qui nous en font connoiſtre la difference, par le moyen deſquels on ſçaura ſi les deux enfans ont eſté engendrez enſemble d'un ſeul coup, ou bien ſucceſſivement l'un aprés l'autre.

Ce qui fait croire à pluſieurs que la ſuperfetation ne peut arriver, eſt à cauſe qu'auſſi-toſt que la femme a conçu, ſa matrice ſe comprime, & ſe ferme tres-exactement: aprés quoy la ſemence de l'homme, qui eſt abſolument neceſſaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils diſent) y eſtre reçuë ni contenuë, pour faire cette ſeconde conception: joint à cela, que la femme groſſe décharge ſa ſemence, qui n'y eſt pas moins requiſe que celle de l'homme, par un vaiſſeau qui aboutit à l'extremité de l'orifice interne, laquelle ſe répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans le fond de la matrice, ainſi qu'il ſeroit neceſſaire pour la ſuperfetation. Neanmoins on repond à ces objections qui ſont tres-fortes, qu'il eſt bien vray que la matrice eſt pour l'ordinaire exactement fermée & reſerrée quand la femme a conçu; & outre cela que la femme jette pour lors ſa ſemence par un autre conduit; mais que cette regle generale a quelques exceptions; & que la matrice ainſi fermée s'entrouvre quelquefois, pour laiſſer paſſer quelques excremens ſereux & glaireux, qui par leur ſejour l'incommodent, ou principalement lorſque la femme eſt animée d'un extraordinaire deſir du coït; & que venant aux priſes amoureuſes, dans la chaleur de cette action elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de ſa matrice, lequel eſt dilaté & ouvert derechef par l'impetueux effort de ſa ſemence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cét orifice s'ouvrant ainſi quelque peu dans ce tems, ſi la ſemence de l'homme y eſt dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle *ſuperfeta-*

tion : ce qui eſt confirmé par l'hiſtoire que *Pline* rapporte au 11. Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat. d'une ſervante laquelle ayant exercé le coït en un meſme jour avec deux differentes perſonnes, fit deux enfans, l'un reſſemblant à ſon Maiſtre, & l'autre à ſon Procureur; comme auſſi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un ſemblable à ſon mari, & l'autre à ſon adultere : faiſant encore mention en ce meſme lieu d'une autre hiſtoire fabuleuſe d'une femme qui ayant vuidé au ſeptiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois enſuite de ce premier : tous leſquels exemples il a tiré mot à mot d'*Ariſtote* au 4. Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.

Cette ſeconde conception eſt effectivement une choſe auſſi rare, que nous en voyons la deciſion incertaine; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont pluſieurs enfans d'une meſme portée, il y ait eu ſuperfetation : car ils ſont preſque toujours faits d'un meſme coït, par l'abondance des deux ſemences, leſquelles ſont quelquefois partagées en la matrice, à cauſe que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes repriſes : il ne faut pas croire auſſi que la ſuperfetation ſe puiſſe faire en tous les tems de la groſſeſſe; car ſi elle ſe fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier ni dans le ſecond jour de la conception; dautant que d'autre ſemence venant à eſtre reçuë dans la matrice, il s'en feroit un mélange & une confuſion avec la premiere, qui pour lors n'eſt pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit ſeparer, laquelle n'eſt entierement formée qu'au ſixiéme ou au ſeptiéme jour, comme *Hipocrate* vid à cette femme, dont il parle au Livre de la nature de l'enfant, qui jetta cette geniture vers ce tems là; outre que la matrice ſe rouvrant de nouveau, il ſe feroit un écoulement de la premiere ſemence, qui ne ſeroit pas envelopée de cette petite membrane qui la pourroit conſerver : c'eſt ce qui fait que je ne crois pas que cette ſervante dont parle *Pline*, eût accouché de deux enfans, qui reſſembloient à leurs differens peres, pour la raiſon qu'il en allegue; qui eſt qu'elle avoit exercé en un meſme jour le coït avec ces deux differentes perſonnes; parceque le dernier auroit certainement cauſé cette confuſion de ſemence, comme j'ay dit, & auroit ainſi détruit l'ouvrage commencé : Mais je crois, que ſi cette ſuperfetation ſe fait quelquefois, elle ne ſe peut faire ſeulement que depuis le ſixiéme jour de la conception ou environ, juſqu'au trentiéme tout au plus; parce que pour lors les ſe-

mences ſont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui eſt contenu dans la matrice eſt encore tres-petit ; mais aprés ce tems, cela eſt impoſſible, ou tout au moins tres-difficile ; à cauſe que la matrice s'empliſſant de plus en plus par l'accroiſſement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle ſemence, & ne pourroit pas auſſi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par ſa plenitude, l'ayant reçuë en cét eſtat : & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il eſt tres-difficile que la ſuperfetation ſe puiſſe meſme jamais faire, eſt que la matrice embraſſe toûjours ſi étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laiſſe aucun vuide en ſa capacité, quand meſme ce ſeroit un corps étrange qui y ſeroit retenu.

Hipocrate au Livre de la ſuperfetation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoiſtre ſi deux enfans ſont jumeaux, c'eſt-à-dire, s'ils ont eſté tout deux faits d'un meſme coït, ou s'ils ſont engendrez l'un aprés l'autre par ſuperfetation, diſant que comme la femme conçoit les jumeaux en un meſme jour, elle en accouche auſſi en un meſme jour : *Quæ gemellos geſtat, eadem die parit, velut concipit.* Mais cela n'eſt pas toujours vray : neanmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils ſont tout deux à peu prés d'égale groſſeur & grandeur, & qu'ils n'ont ordinairement qu'un ſeul & commun arrierefaix, & ne ſont ſeparez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les envelopent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne ſont pas tout deux dans une meſme membrane & en meſmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a pluſieurs enfans, & qu'il y ait eu ſuperfetation, ils ſeront pareillement ſeparez par leurs membranes, neanmoins ils n'auront pas leur délivre commun ; mais chaque enfant aura le ſien particulier, & ils ne ſeront pas auſſi d'égale grandeur ; dautant que celui qui aura eſté fait par ſuperfetation, ſera beaucoup plus petit & plus foible que celui qui aura eſté engendré le premier, qui à cauſe de ſa force & vigueur aura pris pour lui la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainſi que nous le reconnoiſſons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui ſont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celui qui eſt premierement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de ſon voiſin provenu de la fleur qui s'eſt épanoüie, lorſque le premier avoit déja acquis quelque groſſeur. Il ſe voit auſſi quelquefois que les jumeaux ne ſont pas toujours de pareil-

le grandeur ; ce qui arrive ſelon qu'il ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchay une femme qui eſtoit à terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort groſſe fille vivante, qui s'eſtoit preſentée en cette mauvaiſe poſture, aprés quoy la voulant delivrer, j'amenay avec l'arriere-faix un autre enfant, qui eſtoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille, lequel ne paroiſſoit pas à ſa grandeur & à ſa groſſeur avoir plus de quatre à cinq mois, quoique ces deux enfans euſſent eſté engendrez enſemble en un ſeul & meſme coït, comme il ſe reconnoiſſoit, en ce qu'ils n'avoient pour tout deux qu'un ſeul & meſme délivre ; ce qui en eſt la veritable marque, ainſi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant eſtoit ſi petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore envelopé de ſes membranes que j'ouvris auſſi-toſt, pour voir s'il eſtoit vivant, mais il eſtoit mort il y avoit bien long-tems, ainſi qu'il me parut par ſa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait ſoutenir que la ſuperfetation ne ſe faſſe quelquefois, je diray ſeulement qu'elle arrive tres-rarement ; car la plûpart des femmes qui accouchent de deux enfans, n'ont qu'un ſeul délivre commun à tout deux ; ce qui eſt un ſigne tres-certain qu'il n'y a point eu de ſuperfetation, & qui eſt beaucoup plus ſeur que les indices qui ſe tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent ſervir que de conjecture ; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement ſeparé l'un de l'autre, auſſi bien que leurs corps le ſont : c'eſt pourquoi ce ſigne, qui eſt équivoque, ne nous peut pas bien prouver la choſe. Pour conclure cette diſpute, je diray qu'il eſt toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la ſuperfetation, ſi elle s'abſtient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conçû ; mais il n'en eſt pas de meſme de la generation des jumeaux ; car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole & du Faux-germe.

DE toutes les eſpeces de groſſeſſe de la femme, il nous reſte à examiner celle qui eſt cauſée par la mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulſion auſſi-toſt qu'elle eſt reconnuë, parce qu'elle eſt tout-à-fait contre nature. La mole n'eſt autre choſe qu'une maſſe charnuë, ſans os, ſans articulation, & ſans diſtinction de membres, qui n'a aucune veritable forme ni figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la matrice enſuite du coït, des ſemences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il eſt tres-certain que les femmes n'engendrent pas de moles, ni de faux-germes, ſi elles n'ont uſé du coït; parce que les deux ſemences y ſont auſſi bien requiſes que pour la vraye generation. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eû aucune habitation avec l'homme vuident aprés des pertes de ſang, quelques corps eſtranges, qui ſemblent eſtre charnus en apparence; mais ſi on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne ſont que des grumeaux de ſang caillé, qui n'ont aucune conſiſtance ni tiſſûre charnuë ou membraneuſe, comme ont toujours les moles & les faux-germes. Il y a meſme quelques femmes qui vuident auſſi tous les mois dans le tems de leurs menſtruës des petits corps eſtranges, qui paroiſſent comme membraneux, & en quelque façon charnus : mais ce n'eſt qu'une pituite morveuſe & viſqueuſe, qui ſe condenſe par la chaleur du lieu tout autour des parties internes de la matrice, d'où venant enſuite à ſe détacher par l'affluence du ſang, elle eſt expulſée avec les menſtruës. Ie connois une femme âgée de vingt-huit ans, qui n'a preſque pas eſté un ſeul mois depuis plus de neuf ans ſans vuider de ces ſortes d'excretions; & comme d'abord j'avois de la peine à me perſuader que la ſemence de ſon mari n'y eût pas contribué, je lui conſeillay, auſſi-bien qu'à ſon mari, de s'abſtenir entierement du coït durant deux ou trois mois, afin que connoiſſant certainement la cauſe de cette indiſpoſition qui la rend ſterile, on y pût remedier plus facilement: mais quoi qu'elle s'en fût abſtenuë tres-exactement, ſuivant le conſeil que je lui avois donné, elle ne

laiſſa

laiſſa pas de continuer à vuider tous les mois dans le tems de ſes menſtruës les meſmes excretions qu'auparavant ; ce qui me fait croire que la meſme choſe peut arriver aux filles auſſi-bien qu'aux femmes : neanmoins ſi on examine bien ces eſpeces de petits corps eſtranges, comme j'ay fait, on ne trouvera pas qu'ils ayent aucun vaiſſeau de formé ni figuré ; car autrement ce ſeroit une marque indubitable que la ſemence de l'homme auroit contribué à leur generation ; parce qu'il eſt impoſſible que des parties organiques, comme ſont les veines & les arteres, puiſſent eſtre engendrées de la ſeule ſemence de la femme. C'eſt pour cela qu'on en trouve quantité dans toute la ſubſtance des veritables moles & des faux-germes, qui, comme nous avons dit, ne peuvent pas abſolument eſtre engendrez, ſi la ſemence de l'homme n'y a effectivement contribue.

Quelques Auteurs font pluſieurs differences de moles ; & diſent que les unes ſont aqueuſes & venteuſes, & les autres membraneuſes & charnuës ; dont quelques-unes ſont ſans forme ni figure determinée, & d'autres ont quelque eſpece de figure humaine groſſiere, & meſme quelque ſentiment & mouvement : mais ſuivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables moles que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la matrice, qui ſont entierement ſeparez de ſa propre ſubſtance, à laquelle ils adherent ſeulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'eſt pour cela que nous ne ſuivons pas la definition qu'*Ætius* au 80. Ch. du 16. Liv. & *Paul Æginete* au 69. Ch. du 3. Liv. nous donnent de la mole : car ils diſent, que ce n'eſt autre choſe qu'une tumeur endurcie de la matrice, cauſée, ſelon *Ætius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere, auquel une excroiſſance de chair eſt ſurvenuë, laquelle tumeur on appelle *mole*, à cauſe de ſa grande peſanteur : mais cette definition convient plutoſt au ſchyrre de la matrice, & à l'ulcere avec chair ſuperfluë, qu'à la veritable mole ; & les eaux & les vents ſe doivent rapporter aux hydropiſies de matrice ; & ſi ce qui eſt contenu en ſa capacité, a de ſoy quelque ſentiment & mouvement animal, en ce cas, c'eſt un monſtre, & non une mole.

Les moles s'engendrent ordinairement lorſque la ſemence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux enſemble ſont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident (car la matrice ne travaille à la veritable generation que par le moyen

des eſprits, dont les ſemences doivent eſtre toutes remplies) mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve eſt eſteint, & comme eſtouffé, ou noyé par la quantité de ſang menſtruel groſſier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de tems aprés la conception, lequel ne donne pas le loiſir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand' peine; & troublant ainſi ſon ouvrage, en y mettant la confuſion & le deſordre, il ſe fait des ſemences, & de ce ſang une eſpece de chaos, que nous appellons *mole*; laquelle ne s'engendre ordinairement que dans la matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais, ou tres-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parce qu'ils n'ont pas de ſang menſtruel comme elle; joint à cela que ſouvent les deux ſemences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne ſont pas fecondes; à cauſe qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la pluſpart des autres animaux, qui n'en uſent que tres-rarement, & ſeulement en certain tems, lorſque leurs teſticules & leurs vaiſſeaux ſpermatiques en regorgent de plenitude: car comme *Galien* dit tres-bien à la fin du 10. Ch. du 11. Liv. de l'uſage des parties, & *Charron* au 14. Ch. du 3. Liv. de ſa ſageſſe, les hommes ne ſongent ordinairement qu'à la volupté en uſant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que ſouvent ils y reüſſiſſent mal.

La mole n'a point d'arriere-faix ni de cordon qui lui ſoit attaché, comme l'enfant a toujours; dautant qu'elle meſme eſt adherente à la matrice, au moyen dequoy elle reçoit ſa nourriture de ſes vaiſſeaux; elle eſt auſſi quelquefois enduite d'une eſpece de membrane, au dedans de laquelle il ſe trouve une chair confuſément entrelaſſée de quantité de vaiſſeaux: & elle groſſit & durcit plus ou moins ſelon l'abondance du ſang qu'elle reçoit, & ſelon ſa diſpoſition, comme auſſi ſelon la temperature de la matrice & le tems qu'elle y ſejourne: car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient ſcyrrheuſe, & difficile à eſtre rejettée, à cauſe de ſa groſſeur: la mole eſt pour l'ordinaire ſeule; neanmoins il s'en rencontre quelquefois pluſieurs, & les unes ſont fort adherentes à la matrice, & d'autres le ſont tres-peu: elles y ſejournent ordinairement plus ou moins de tems qu'elles y ſont plus ou moins adherentes. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois, on les nomme *faux-germes*: lorſqu'elles les gardent plus long-tems, & que ces corps eſtranges viennent à groſſir, on les appelle *moles*. Les faux-germes ſont plus mem-

braneux, & ſont ordinairement remplis d'eaux ou de ſemences corrompuës; mais les moles ſont tout-à-fait charnuës. Ayant ſouvent examiné des faux-germes que des femmes avoient vuidé de la matrice, j'ay preſque toujours trouvé leur ſurface exterieure, par laquelle ils avoient eſté adherens à la matrice, un peu plus rouge, & plus charnuë que leur partie interne, qui paroiſt ordinairement noiraſtre & livide, à cauſe du ſang, qui ne pouvant plus librement circuler, quand les faux-germes ont commencé à ſe détacher d'avec la matrice, ſe coagule dans leurs vaiſſeaux, & qui s'inſinuant peu-à-peu dans les eſpaces vuides de la propre ſubſtance des faux-germes, augmente de beaucoup la groſſeur de ces corps eſtranges, qui dans leur eſtat naturel eſtoient bien plus eſtendus, & plus membraneux, qu'ils ne paroiſſent ordinairement quand les femmes les vuident: car la matrice contribuë beaucoup par ſa contraction, à leur donner la figure d'une matiere compacte & raſſemblée, ſemblable au juiſier d'une volaille, aprés que les eaux & les ſemences corrompues, qui eſtoient contenuës dans les faux-germes, ſont entierement écoulées. Pluſieurs femmes vuident d'elles-meſmes ces ſortes de faux-germes ſans beaucoup de peine, & ſans aucun accident conſiderable; mais il s'en rencontre quelques autres qui coureroient riſque de la vie, ſi elles n'étoient aidées de l'art, comme j'enſeigneray cy-aprés en ſon lieu.

On remarque en la femme qui a une mole, preſque tous les ſignes de conception & de groſſeſſe d'enfant; mais elle en a auſſi quelques-uns qui ſont differens des autres: car ſon ventre eſt bien plus dur & plus douloureux, & paroiſt plus également tendu de tous coſtez, & non pas ſi en pointe vers le devant; & il ſe tumefie auſſi plus promptement dans le commencement, que ſi elle eſtoit groſſe d'un enfant: & comme la mole eſt tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'eſt point environnée d'eaux, comme eſt l'enfant, la femme en eſt extrémement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque coſté qu'elle ſe tourne, la mole y tombe, quand elle eſt un peu groſſe, comme ſi c'eſtoit une boule peſante: elle a une grande laſſitude aux cuiſſes & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle reſſent une grande peſanteur au bas du ventre: dautant que cette maſſe de chair par ſon poids, entraîne la matrice en bas, laquelle comprime la veſſie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles ſi enflées, & elle n'y a point de

lait ; (nous entendons de veritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui ſont groſſes de moles, ou d'autres fauſſes groſſeſſes, faire ſortir du bout de leurs mammelles certaines ſeroſitez, qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces ſignes on ne ſent rien mouvoir dans la matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la groſſeſſe ; & certainement quand le terme de l'accouchement eſt paſſé, & que tous les ſignes ſuſdits reſtent & continuënt de la façon. Ce n'eſt pas que la femme qui a une mole dans la matrice, ne ſente quelquefois une eſpece de mouvement, comme je l'ay vû arriver à pluſieurs femmes ; mais ces ſortes de mouvemens ſont bien differens de ceux d'un enfant, ainſi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. Chap. car l'enfant a de ſoy un mouvement volontaire de totalité & de partialité, mais la mole n'en a aucun, ſi ce n'eſt par accident : & ſi la femme qui a une mole ſent remuer quelque choſe d'extraordinaire dans ſon ventre, ce ſont des treſſaillemens ou eſpeces de mouvemens convulſifs de la matrice, qui ſont cauſez par l'irritation du corps eſtrange qu'elle contient. I'ay vû des femmes en avoir de ſi violens, qu'on eut dit qu'elles auroient eu effectivement pluſieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Obſ. 55. de ſa 2. cent. fait recit de l'hiſtoire d'une femme qui avoit porté une mole beaucoup plus groſſe que la teſte durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir : durant tout lequel tems elle avoit pluſieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de lui vouloir ouvrir le ventre, pour lui tirer de tres-horribles & cruelles beſtes qu'elle croyoit y avoir. On voit même quelquefois des femmes, qui ſans avoir aucune mole dans la matrice, ont auſſi de ces eſpeces de mouvemens convulſifs, qui ſont excitez par quelques humeurs étranges, qui ſe fermentant dans ſa cavité, ou dans ſa propre ſubſtance, auſſi-bien que dans celle du mezentere, cauſent de violens treſſaillemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monſieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en noſtre Chambre d'aſſemblée de S. Coſme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour ſçavoir quelle pouvoit eſtre la cauſe des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle ſentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, leſquels eſtoient ſi manifeſtes, qu'on voyoit ſouvent ſon ventre eſtre auſſi fortement agité en pluſieurs differens endroits, que ſi elle eut eu deux ou

trois enfans dedans, & elle l'avoit meſme auſſi gros, & le ſein, que ſi elle eut eſté preſte d'accoucher; ce qui lui a toujours duré de la ſorte depuis ce tems-là juſques au mois de Iuin de l'année 1674. que je vis encore cette femme dans toutes les meſmes diſpoſitions auſquelles je l'avois veuë il y avoit prés de huit ans, faiſant au reſte aſsez paſsablement bien toutes ſes fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que lui cauſoient ces violens, & frequens mouvemens qu'elle ſentoit dans ſon ventre, qui eſtoit toujours tres-gros: mais cét exemple ſe doit mettre au nombre de ceux qu'on peut plûtoſt admirer avec eſtonnement, que de connoiſtre parfaitement la veritable cauſe d'une choſe ſi extraordinaire.

Les moles ſont nourries, comme il eſt dit, dans la matrice, à laquelle elles adherent preſque toujours par quelque endroit, & ſont entretenuës du ſang dont elles ſont abreuvées, ainſi que les plantes le ſont par l'humidité de la terre. Il ſe rencontre quelquefois un enfant avec la mole, duquel elle eſt quelquefois ſeparée, comme eſtoit cette caroncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours aprés eſtre accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Livre des malad. pop. & d'autres fois auſſi elle ſe trouve adherente à ſon corps; ce qui le fait devenir contrefait & monſtrueux, comme eſtoient ceux dont je vais parler. En l'année 1665. eſtant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faiſoit publiquement tous les Lundis des Conferences Academiques, comme on fut tombé ſur le diſcours de la circulation du ſang, que j'expliquois pour lors ſelon mon ſentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie ſuperieure de la teſte, n'ayant aucun crane ni cerveau, ni meſme aucun cuir chevelu; mais il avoit ſeulement, au lieu de toutes ces parties, une mole ou maſſe charnuë plate & fort rouge, de l'épaiſſeur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une ſimple membrane aſſez forte: cét enfant avoit, nonobſtant cela, toutes les autres parties du corps bien ſaines, & bien compoſées, & figurées. Cette diſpoſition monſtrueuſe lui cauſa la mort auſſi-toſt qu'il fut né; & encore eſtoit-il bien admirable & eſtonnant tout enſemble, de voir comment il avoit pû vivre ainſi ſans cerveau: comme auſſi bien difficile de connoiſtre ſi cette maſſe charnuë

en avoit pû faire la fonction pendant qu'il eſtoit au ventre de ſa mere. Elle eſtoit entretiſſuë de quantité de vaiſſeaux, comme une eſpece de *placenta*, toutefois de ſubſtance bien plus ferme. M. *le Clerc*, & M. *Iuillet*, mes Confreres & bons amis, eſtoient au meſme lieu pour lors, où ils virent tout deux ce prodige auſſi bien que moy. I'ay encore vû depuis ce tems-là deux autres enfans qui eſtoient preſque ſemblables en figure à ce premier. L'un eſtoit un enfant qu'un Miniſtre de ſanté avoit fait à une fille, lequel eſtoit auſſi monſtrueux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me tranſporter conjointement avec Monſieur *Lamy* mon Confrere, au logis d'une Sage-femme du Fauxbourg S. Germain, chez laquelle cette fille eſtoit accouchée le jour precedent, pour faire noſtre rapport de ce qui pouvoit avoir cauſé la mort à cét enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuſer de l'avoir elle-meſme défait, à cauſe qu'elle eſtoit en grand procez contre celui qui lui avoit fait l'enfant, qu'elle pourſuivoit en Iuſtice pour l'obliger à l'épouſer. Aprés avoir bien examiné cét enfant mort, qui eſtoit de ſexe feminin, nous reconnûmes par la grandeur de ſon corps, qu'il eſtoit vray ſemblablement venu au terme de ſept mois, & que la mort lui eſtoit tres-aſſurement arrivée par la diſpoſition monſtrueuſe de ſa teſte, qui n'eſtoit recouverte en toute ſa partie ſuperieure que d'une ſimple ſubſtance fongueuſe, rouge comme du ſang, tant interieurement qu'exterieurement, épaiſſe d'un demy travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu pardeſſus, ni meſme aucun de tous les os du crâne, ſinon la ſeule partie anterieure & inferieure du coronal, & quelque petite portion de l'occipital, qui eſtoit recourbée en dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, auſſi bien que de ſubſtance extraordinaire. Toute cette partie ſuperieure & principale de la teſte de cét enfant eſtoit entierement applatie ſur ſa face, qui eſtoit jointe immediatement & fermement attachée ſur le haut de la poitrine & ſur les épaules, ſans aucun col qui en fiſt la ſeparation : mais toutes les autres parties de ſon corps eſtoient aſſez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere ſur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cauſe de la diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant, & qu'elle nous eût declaré que lorſqu'elle n'eſtoit groſſe que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extrême & ſubite frayeur, en voyant tomber ſon Amant du haut de la fenêtre d'un ſecond eſtage du logis où elle eſtoit avec lui, ſur

le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il ſe fût briſé toute la teſte ; nous certifiâmes par noſtre rapport, que cette diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant procedoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cét inſtant fait une ſubite & violente agitation de tout ſon corps, auſſi bien que de ſon imagination, qui lui figuroit un homme ayant la teſte caſſée & tout en ſang, avoit cauſé par analogie de ſemblable ſubſtance la meſme impreſſion à la teſte de l'enfant dont elle eſtoit groſſe : qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit eſté facilement offenſé en cette partie, qui eſt en ce tems d'une ſubſtance tres-molle. Le 29. May 1672. Monſieur *Anguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers le Cloiſtre de Noſtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle eſtoit recemment accouchée à ſept mois, lequel avoit encore la teſte d'une figure monſtrueuſe, ſemblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits ; ce qui eſtoit auſſi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur ſubite, qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de ſa groſſeſſe.

La femme qui porte une mole eſt bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui eſt groſſe d'enfant ; & ſi elle la garde long-tems, elle ne vid pas cependant ſans danger de la vie. Il y en a qui les portent durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois meſme durant tout le reſte de leur vie, comme *Ariſtote* a remarqué au 7. Ch. de la gener. des anim. & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroiſe Paré* fait mention en ſon Livre de la Generation, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mourut : mais ce qui eſt tres-digne d'obſervation, c'eſt que ſi la ſubſtance de la mole eſt confuſe avec celle de la matrice, en telle ſorte qu'il ne s'en faſſe que comme un meſme corps (ce qui eſt plutoſt une excroiſſance de chair carcinomateuſe, qui ſuccede à quelque ulcere, qu'une veritable mole) pour lors il eſt impoſſible que la femme en réchappe : car elle ne peut eſtre en aucune façon expulſée ni tirée ; ce qui fait qu'elle augmente toujours juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate* au 1. Liv. des maladies des femmes. *Siquidem una caro fiat, mulier perit : neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Nous declarerons les remedes qui ſont convenables à la veritable mole, en parlant de ſon extraction au 31. Chap. du 2. Livre.

CHAPITRE XI.

De quelle façon ſe doit gouverner la femme pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver.

QUoique la femme groſſe ſe porte bien, neanmoins elle doit en quelque façon eſtre conſiderée comme malade, à cauſe de l'état neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) à cauſe que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez, que la groſſeſſe cauſe ordinairement à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. *Ariſtote* au 6. Ch. du 4. Livre de la gener. des anim. dit, que les femmes different beaucoup en cela des autres animaux; car les animaux ſe portent preſque toujours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre: mais au contraire les femmes ſont le plus ſouvent malades quand elles ſont groſſes, tant à cauſe de leur vie oiſive & ſedentaire, qu'à cauſe de la ſuppreſſion de leurs menſtruës, c'eſt pourquoy comme le bon Pilote qui eſt embarqué ſur une mer orageuſe & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence, autrement ce n'eſt que par hazard s'il n'y fait pas naufrage: de meſme la femme groſſe ſe met ſouvent en danger de la vie, ſi elle ne fait ſon poſſible, pour éviter & prevoir quantité d'accidens auſquels elle eſt ſujette en ce tems; pendant quoy il faut toujours avoir égard à deux, c'eſt-à-dire à elle & à l'enfant qu'elle porte en ſon ventre; car d'une ſeule faute, il en reſulte un double mal, dautant que la mere ne peut pas eſtre incommodée, ſans que ſon enfant ne s'en reſſente. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer vivit de matre in utero, & quali mater ſanitate prædita eſt, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle ſe puiſſe maintenir en bonne ſanté, autant qu'il eſt poſſible en cét eſtat neutre, il faut ſur toutes choſes qu'elle obſerve un bon regime de vivre, qui ſoit convenable à ſon temperament, à ſa coutume, & à ſa condition & qualité; ce qu'elle fera par un bon uſage de toutes les choſes ſuivantes.

L'air

L'air auquel elle fera ſa reſidence ordinaire, ſera bien temperé en toutes ſes qualitez ; s'il n'eſt pas ainſi naturellement, on le corrigera autant que faire ſe pourra, en le rectifiant par de differens moyens ; elle évitera celui qui eſt trop chaud, dautant que faiſant grande diſſipation des humeurs & des eſprits, il cauſe ſouvent des foibleſſes aux femmes groſſes : & particulierement auſſi celui qui eſt trop froid & plein de broüillards ; parce que cauſant de grands rhumes & des diſtilations ſur la poitrine, il excite la toux, qui par ſon ſubit & impetueux mouvement, faiſant de puiſſans efforts qui pouſſent en bas, peut cauſer l'avortement à la femme. Elle doit auſſi éviter de faire ſa demeure dans ces ruës eſtroites, pleines d'immondices, comme encore de ſe tenir proche des égoûts de la ville ou des retraits de la maiſon : car il y a des femmes ſi delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, eſt capable de les faire accoucher avant terme, ainſi que *Pline* nous enſeigne au 7. Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. natur. & que *Liebaut* nous aſſure avoir vû lui-meſme : c'eſt ce que peut bien pareillement, & encore plûtoſt, cauſer la fumée du charbon, comme j'ay vû une fois en une Blanchiſſeuſe, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir eſté enteſtée : laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit de rendre du linge dont on la preſſoit, n'ayant pas la patience de faire allumer ſon charbon dans la cheminée, le mit tout noir ſous ſa platine, la vapeur duquel ſe portant à ſon cerveau, lui cauſa cét avortement la nuit du meſme jour, dont elle penſa mourir. Mais comme nous diſons que la femme groſſe doit fuir le mauvais air, & toutes ſortes de mauvaiſes odeurs, auſſi doit-elle éviter les parfums trop forts, quoiqu'ils ſoient d'odeur agreable, & principalement ſi elle eſt ſujette à des ſuffocations de matrice : c'eſt pourquoi elle tâchera de reſider en un air exempt de toutes ces choſes, autant que ſa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes ſont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies, & de ſi fortes paſſions pour pluſieurs choſes eſtranges quand elles ſont groſſes, qu'il eſt bien difficile de leur preſcrire préciſément les alimens dont elles doivent uſer : mais je leur conſeille de ſuivre en cette occaſion le ſentiment d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulo deterior & potus & cibus, ſuavior tamen, melioribus quidem, ſed inſuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger eſt preferable & plus convenable, ſi on le trouve bon & agreable au goût & à l'appetit, encore qu'il ſoit un peu plus mauvais que

celui qui (quoique meilleur) n'eſt pas ſi agreable. C'eſt à mon avis, la regle & la meſure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choſes dont elles ont envie, ſoient viandes de commun uſage à la nourriture, & non tout-à-fait eſtranges & extraordinaires, evitant toutefois leur excez. Si la femme groſſe n'eſt pas travaillée de ces dégouts ordinaires, elle uſera de viandes qui ſoient d'un bon ſuc, en telle quantité qu'elles ſuffiſent pour ſa nourriture & celle de ſon enfant; & ſon appetit lui ſervira de regle pour la quantité. Elle doit en ce tems ſe dispenſer d'abſtinences & de jeûnes; parce qu'échauffant le ſang de la mere, ils l'empêchent d'eſtre propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit eſtre douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres-floüet & debile, ou le contraignent de ſortir avant le tems pour en chercher autre part; elle ne s'emplira point auſſi de trop de viandes à la fois, & principalement le ſoir, dautant que la matrice occupant par ſon eſtenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, empêche que l'eſtomac n'en puiſſe contenir beaucoup; ce qui lui cauſe ſouvent des rapports aigres à la bouche, à cauſe de la mauvaiſe digeſtion des alimens, & une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de ſe mouvoir. C'eſt pourquoy elle mangera plûtoſt peu & ſouvent; ſon pain ſera de pur froment, bien cuit & blanc, comme eſt à Paris celui de Goneſſe, ou autre ſemblable, & non de ces gros pains bis, ou de ces pains chalans, qui ſe gonflent dans l'eſtomac, ou d'autres de pareille nature, qui ſont fort eſtouffans: elle mangera auſſi de bonnes viandes bien nourriſſantes, comme ſont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que ſont bonnes poules graſſes, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti ou boüilli ſelon qu'elle deſirera; les œufs frais lui ſont encore fort bons; & comme les femmes groſſes n'ont jamais de bon ſang, elle uſera dans ſes potages d'herbes qui le purifient, telles que ſont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche; elle ne doit point manger de toutes ces pâtiſſeries de haut goût, & principalement de leur croûte; dautant qu'étant fort indigeſte, elle charge beaucoup l'eſtomac; ſi elle deſire manger du poiſſon, qu'il ſoit frais & non ſalé, & de celui qui ſe nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, dautant que celui des eſtangs ſent la bourbe, & eſt d'un mauvais ſuc. Mais ſi les femmes groſſes ne peu-

vent abſolument refrener leurs envies eſtranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiſer un peu dans leur regime de vivre (pourveu que ce ſoit moderément) que de s'obſtiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plutoſt rouge que blanc, lequel leur ſervira à faire bonne digeſtion, & à conforter leur eſtomac, qui eſt toujours debile pendant la groſſeſſe; & ſi elles n'en buvoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoutumer petit à petit: elles doivent auſſi prendre garde à ne pas boire à la glace, ni trop frais, de peur qu'il ne leur arrive le meſme accident, qu'on nous a dit eſtre arrivé au mois de Iuillet 1677. à l'Imperatrice, qui avorta au troiſiéme mois & demi de ſa groſſeſſe par une grande colique, dont elle fut ſurpriſe tout d'un coup, pour avoir mangé des fraiſes & bû à la glace: & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choſes échauffantes, ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, dautant que provoquant les menſtruës, elles peuvent facilement cauſer l'effluxion des ſemences dans le commencement, ou l'avortement dans la ſuite.

C'eſt par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme ſeront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans l'eſtomac, qui eſt pour lors tres-ſujet aux dégoûts, aux nauſées, & aux vomiſſemens; c'eſt auſſi par ſon moyen que l'enfant s'affermit dans la matrice. Nous diſons qu'il doit eſtre moderé; car comme les veilles exceſſives diſſipent les eſprits, le trop dormir les eſtouffe. La regle ſera aux femmes groſſes que de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce ſoit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtoſt que durant le jour, ainſi qu'ont accoutumé les perſonnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neanmoins celles qui auront pris cette mauvaiſe habitude, la continueront plûtoſt que de la changer tout d'un coup, dautant que cette coûtume leur eſt cõme natureile.

Pour ce qui eſt de l'exercice & du repos, il faut garder des meſures ſelon les differens tems de la groſſeſſe; car dans les premiers jours de la conception ſi la femme s'en appercevoit, elle devroit (ſi faire le pouvoit) ſe tenir au lit, au moins juſques au cinquiéme ou ſixiéme jour, & meſme ſans uſer aucunement du coït; c'eſt un precepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit: *Si mulier genituram ſe concepiſſe cogno-*

verit, primo tempore non amplius ad virum accedat, ſed quieſcat : à cauſe que les ſemences n'eſtant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce tems, comme nous avons dit autrepart, ſont du commencement, par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques perſonnes. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou caroſſe, ni à cheval pendant toute ſa groſſeſſe, & d'autant moins qu'elle eſt plus avancée, & qu'elle approche de ſon terme, parce que ces ſortes d'exercices redoublent la peſanteur de ce qui eſt contenu dans la matrice par les ſecouſſes qu'elle en reçoit, & cauſent ſouvent des avortemens ; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou ſe faire porter en chaiſe ou en litiere : Elle ne doit point porter ni lever de peſans fardeaux, ni meſme hauſſer trop les bras ; pour ce ſujet la femme ne ſe coiffera point elle-meſme comme de coutume : dautant que pour ce faire elle eſt obligée de les eſtendre fort pardeſſus la teſte, ce qui en a fait accoucher pluſieurs avant terme, à cauſe que les ligamens de la matrice ſe relâchent tout d'un coup par ces extenſions violentes ; elle doit s'exercer en ſe promenant doucement à pied, & eſtre chauſſée de ſouliers à talons bas, dautant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cauſe de l'éminence de leur ventre, ſont fort ſujettes à tomber : enfin elle ſe doit gouverner en ſes exercices, en telle ſorte qu'elle peche plûtoſt au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger eſt bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Ie ſçay bien neanmoins, qu'*Ariſtote* dit au 6. Chap. du 4. Liv. de la gener. des anim. que la femme qui a coutume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie ſedentaire ; mais il faut ſous-entendre que ce travail ſoit moderé, & qu'il ne ſoit pas perilleux en ſon eſpece à la mere & à l'enfant. C'eſt pourquoy il m'eſt impoſſible d'eſtre ſur ce ſujet du ſentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde ſuive en cela leur mauvais & dangereux conſeil ; qui eſt qu'ils veulent que la femme groſſe s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers les derniers jours de ſa groſſeſſe, afin, diſent-ils, de faire deſcendre l'enfant en bas : mais s'ils conſideroient bien la choſe, ils reconnoiſtroient que c'eſt là ſans doute la ſeule cauſe de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos lui ſeroit plus propre en ce tems, comme je le vais prouver par l'explication ſuivante.

Premierement on doit ſçavoir & poſer en fait, que la ſortie

de l'enfant doit eſtre laiſsée à l'œuvre de nature bien reglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le ſecoüant par cét exercice à déloger avant qu'il en ſoit tout-à-fait tems; ce qui arrivant (quoique ce ne ſoit trop toſt que de ſept ou huit jours) ne laiſſe pas d'être quelquefois auſſi prejudiciable à l'enfant, que nous le voyons eſtre au raiſin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du tems qu'il lui faudroit pour ſon entiere maturité, eſt encore preſque demi-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette comparaiſon, que ces ſortes d'exercices cauſent ſouvent de mauvais travaux, ainſi que nous avons dit, il faut conſiderer que l'enfant eſt naturellement ſitué dans la matrice, la teſte en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de ſa mere juſques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois: pour lors, & quelquefois plutoſt, quelquefois auſſi plus tard, ſa teſte eſtant fort groſſe & peſante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui eſt la ſeule & veritable ſituation en laquelle il doit venir au monde, toute autre eſtant contre nature. Or juſtement dans le tems que l'enfant a coutume de ſe tourner ainſi à chef, au lieu de ſe tenir de repos, on ſe met à ſauter, marcher, monter, deſcendre, & à s'exercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire; ce qui aſſez ſouvent eſt cauſe qu'il ſe tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire, & d'autres fois la matrice s'affaiſse ſi bas, & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogaſtre par ces ſecouëmens, qu'elle ne laiſse plus la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle; pour raiſon dequoy il eſt contraint de venir en ſa premiere ſituation, ſçavoir eſt, par les pieds, ou en autre poſture encore plus mauvaiſe. Il ſeroit outre cela fort à propos que la femme s'abſtint du coït pour ce ſujet, pendant les deux derniers mois de ſa groſſeſſe; dautant que par ſon moyen le corps eſt extrémement agité, & meſme le ventre comprimé dans l'action, ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaiſe ſituation. C'eſt pourquoy je ne ſuis pas de l'opinion d'*Ariſtote*, qui dit au 4. Chapitre du 7. Livre de l'hiſtoire des animaux, que les femmes qui uſent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement: Ce qui eſt entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la ſuperfetation: *Mulier prægnans ſi coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Ie croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choſes, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont

causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ay dites.

Il s'est vu des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celui des grosses cloches ; mais principalement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à fraper leurs oreilles, sans qu'elles s'y attendent, à quoy contribuë beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à estre constipées ; dautant que la matrice par sa pesanteur pressant le boyau *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excrémens. Celle qui sera travaillée de cette incommodité, usera de pommes & de pruneaux cuits, de figues recentes, de meures, de pain d'épice miellé, ou de pain de ségle, de bouïllõ de veau, & de potage aux herbes, avec quoy on lui pourra doucement humecter & lâcher le ventre ; & pour le mesme sujet on lui fera prendre aussi quelquefois une demi-once de casse mondée, ou bien un bouïllon au veau, ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choses ne sont pas suffisantes, on lui donnera quelque clystere doux d'une decoction de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans laquelle on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile violat, ou bien fait avec le bouïllon d'une poignée de son, deux onces de miel violat, & un morceau de beurre frais ; ou on lui en fera d'autres, selon l'exigence des cas ; mais il faut bien prendre garde à ne lui pas donner pour ce sujet aucuns lavemens acres, ni drogues qui puissent lui exciter le flux de ventre, & faire une trop grande evacuation ; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites cy-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ses passions ; comme à ne pas se laisser aller à la colere par excés, ni seduire par la jalousie, ainsi que plusieurs ont coutume de faire ; & on doit eviter sur tout, de faire peur à la femme grosse, comme aussi de lui dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister ; car ces passions quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le desordre dans la generation, comme le prouvent assez les histoi-

res dont j'ay fait le recit au precedent Chapitre en parlant de la mole, & m'eſme de faire accoucher la femme ſur l'heure, à quelque terme qu'elle puiſſe eſtre, ainſi qu'il arriva à la mere de mon couſin, nommé Monſieur *Dionis*, Marchand; le pere duquel ayant eſté tué ſubitement par un de ſes domeſtiques, d'un coup d'épée qu'il lui donna en trahiſon au travers du corps, le rencontrant par la ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que ſon Maiſtre quelques jours avant l'avoit chaſſé de ſon logis; & la mauvaiſe nouvelle en ayant eſté auſſi-toſt annoncée à cette femme, qui eſtoit pour lors groſſe de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés ſon mari mort, elle fut d'abord ſurpriſe d'un ſi grand tremblement pour ce ſubit effroy, qu'elle en accoucha tout ſur l'heure du meſme *Dionis*, auquel (ce qui eſt bien remarquable) il eſt demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere quand elle le mit au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il ſoit venu à 8. mois par un accident ſi extraordinaire, & paroiſſant meſme preſentement avoir dix ans moins que ſon âge, qui eſt de plus de 65. ans. Quand il ſigna ſon contract de Mariage, ceux qui ne ſçavoient pas la choſe, crurent lui voyant ainſi trembler les mains; que c'eſtoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent deſabuſez, lorſqu'ils eurent appris la cauſe funeſte qui avoit avancé ſa naiſſance. C'eſt pourquoy, ſi on a des nouvelles à dire à la femme groſſe, que ce ſoit plûtoſt de celles qui lui peuvent donner une joye moderée; car l'exceſſive peut auſſi lui porter préjudice en cét eſtat: & ſi c'eſtoit une neceſſité abſoluë qu'elle en ſçût quelque mauvaiſe, pour lors on doit chercher des moyens les plus ſeurs pour lui faire connoiſtre peu à peu, & non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes ſe ſentent groſſes, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point ſe ſerrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps-de-robes garnis de fortes branches de baleine, dont elles ſe ſervent pour paroiſtre de belle taille; ce qui leur bleſſe aſſez ſouvent le ſein: & enfermant ainſi leur ventre dans un moule ſi eſtroit, elles empêchent que leurs enfans ne puiſſent prendre leur libre accroiſſement dans la matrice, & ſouvent elles les font venir avant terme, & quelquefois meſme contrefaits. Ces femmes ſont ſi folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainſi paroiſtre de belle taille nonobſtant leur groſſeſſe, elles ſe gâtent tout le ventre, qui pour ce ſujet leur reſte enſuite

de leur couche ridé, & pendant comme une beſace : & encore aprés, diſent-elles, que c'eſt la pauvre Sage-femme, ou la Garde, qui leur a gâté de la ſorte, pour ne l'avoir pas bien penſé & bandé comme il falloit, & elles ne conſiderent pas que c'eſt d'avoir eſté trop ſerrées durant leur groſſeſſe par le haut ; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtez, eſt obligé de ſe dilater ſeulement vers le bas, où tout le fardeau eſt ainſi pouſſé & porté. Il leur arrive quelquefois auſſi pour le même ſujet des hergnes, qui leur ſont tres-incommodes dans la ſuite. C'eſt pourquoy elles ſe ſerviront d'habits, dans leſquels elles ſoient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buſcs, dont elles preſſent leur ventre pour le redreſſer. Les femmes obſerveront auſſi de ne point ſe baigner en quelque façon que ce ſoit, depuis qu'elles ſe reconnoiſſent groſſes, de peur que la Matrice ne ſoit excitée à s'ouvrir avant qu'il ſoit neceſſaire. C'eſt le conſeil d'*Avicenne* Liv. 3. fen. 21. trait. 2. Ch. 2. qui dit que le bain leur eſt execrable en ce temps.

Preſque toutes les femmes groſſes ont encore la coûtume par un ancien uſage de ſe faire ſaigner à demy-terme, & à ſept mois, & elles ſont ſi infatuées de cette coûtume, que ſi elles y avoient manqué (quoiqu'elles ſe portaſſent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Ie ne veux pas cependant aſſurer & faire croire par là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, ſectâ venâ abortit, eoque magis ſi ſit fœtus grandior.* Si (dit-il) on ſaigne de la veine la femme groſſe, elle avorte, & d'autant plûtoſt ſi l'enfant eſt grand. Cét Aphoriſme ne nous doit pas défendre l'uſage de la ſaignée, quand le cas le requiert ; mais il nous fait ſeulement connoiſtre, qu'il s'en faut ſervir avec une grande prudence ; dautant qu'il y a telle femme qui a beſoin d'être ſaignée trois & quatre fois, & même quelquefois davantage durant ſa groſſeſſe, & à une autre, deux ſeulement ſuffiſent ; car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur ſurviennent pendant qu'elles ſont groſſes, ſont ſaignées juſqu'à neuf & dix fois en peu de tems, & ne laiſſent pas aprés de porter leur enfant à terme, auſſi en voit-on qu'une ſeule ſaignée un peu copieuſe feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme coté cy-deſſus.

C'eſt encore un grand abus que de croire que pour une ſaignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme : car ſouvent elle ſeroit bien plus utile ſi on

la

la pratiquoit dés les premiers mois, à cauſe que l'enfant qui eſt contenu en ce tems dans la Matrice étant tres-petit, ne peut pas conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, pour raiſon dequoi il en reſte ſouvent du ſuperflu, qui vient enſuite à cauſer pluſieurs accidens, dont les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menſtruës en abondance, avant qu'elles devinſſent groſſes: c'eſt ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces ſortes de femmes avoir des fauſſes couches avant même le troiſiéme mois de leur groſſeſſe, duquel funeſte accident elles ſeroient ſouvent garanties par une ſimple ſaignée du bras faite d'aſſés bõne-heure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la ſaignée des femmes groſſes, que l'exemple de la femme de Monſieur *Iamot* mon confrere, qu'il m'a dit avoir ſaignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une ſeule groſſeſſe, ſçavoir 45. fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû ſoulager d'une continuelle oppreſſion qu'elle avoit, par d'autres voyes que par la ſaignée ſi ſouvent reïterée: nonobſtant quoy elle ne laiſſa pas d'accoucher heureuſement à terme d'un enfant qui ſe portoit bien? Or comme toutes les natures ſont differentes, on ne doit pas ſe gouverner en toutes de la même maniere, ny croire auſſi qu'il ſoit neceſſaire de ſaigner toutes les femmes groſſes, & d'attendre toûjours qu'elles ſoient à demy terme pour le faire. On en connoîtra la neceſſité, ſelon qu'elles ſeront plus ou moins ſanguines, & ſelon les accidens qui leur ſurviendront. Il en eſt de même de la purgation, laquelle doit être adminiſtrée prudemment auſſi bien que la ſaignée, ſelon l'exigence des cas, ſe ſervant toûjours de remedes doux & benins quand elle eſt neceſſaire, comme ſont la caſſe, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec l'infuſion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon ſené. Ces purgatifs pouvant ſervir à la femme groſſe, on ne doit point mettre en uſage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume conſiderable, comme la ſcamonée, l'hellebore, l'abſinthe, l'aloës, & la colochynthe, qui ſeroient capables de provoquer l'avortement. Si elle obſerve bien toutes les choſes que nous avons dites cy-deſſus, elle aura pour lors tout ſujet d'eſperer une bonne iſſuë de ſa groſſeſſe. Ayant declaré aſſez amplement de quelle maniere la femme groſſe ſe doit gouverner, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention

du regime qu'elle doit tenir pour les prevenir, il nous faut maintenant examiner pluſieurs indiſpoſitions, auſquelles elle eſt principalement ſujette pendant ſa groſſeſſe.

CHAPITRE XII.

Du vomiſſement de la femme groſſe.

LE vomiſſement & la ſuppreſſion des menſtruës ſont ſouvent les premiers ſignes, par leſquels les femmes s'apperçoivent elles-meſmes de leur groſſeſſe. Ce vomiſſement n'eſt pas toujours pour lors excité, ainſi qu'on croit, par de mauvaiſes humeurs amaſſées dans l'eſtomac par la ſuppreſſion des mois : Ces humeurs corrompuës ſont bien cauſe ordinairement de l'appetit dépravé des femmes groſſes, quand elles y affluent ou s'y engendrent; mais non pas de ce vomiſſement qui leur arrive dans les premiers jours de la groſſeſſe ; ce n'eſt pas que par ſucceſſion il ne puiſſe eſtre entretenu par celles qui s'y corrompent enſuite, mais ces premiers vomiſſemens viennent par la ſympathie qui eſt entre l'eſtomac & la matrice, à cauſe de la ſimilitude de leur ſubſtance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inſerer à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac, ont communication par une meſme continuité, avec ceux qui vont à la matrice, leſquels ſont portions de la ſixiéme paire de ceux du cerveau. Or la matrice qui a un ſentiment tres-exquis, à cauſe de ſa compoſition membraneuſe, venant à ſe dilater en la groſſeſſe, en reçoit quelque douleur, qui ſe communiquant en meſme tems par cette continuité de nerfs à cét orifice ſuperieur de l'eſtomac, lui cauſe ces nauſées & ces vomiſſemens qui lui arrivent ordinairement : Et pour faire voir que cela ſe fait ainſi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces pretenduës mauvaiſes humeurs, c'eſt que beaucoup de femmes vomiſſent dés les premiers jours de leur groſſeſſe, leſquelles eſtoient en parfaite ſanté avant leur conception ſi recente, auquel tems auſſi la ſuppreſſion des menſtruës ne peut pas encore cauſer cét accident qui arrive par cette ſympathie : de meſme que nous voyons ceux qui ſont bleſſez à la teſte ou aux inteſtins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nauſées & des vomiſſemens, ſans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompuë dans leur eſtomac. Les nauſées & les vomiſſemens qui ſont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc

ordinairement aux femmes groſſes dans les premiers jours, pour le ſujet que nous venons de dire.

La nauſée n'eſt autre choſe qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'eſtomac ſe ſouleve vers ſon orifice ſuperieur, ſans rien rejetter ; & le vomiſſement eſt un autre effort plus violent, par lequel il rejette déhors par la bouche ce qui eſtoit contenu en ſa capacité. Dans ces premiers tems le vomiſſement n'eſt qu'un ſimple ſymptome, qui n'eſt pas bien à craindre ; mais s'il continuë long-tems, il debilite extrémement l'eſtomac, qui pour ce ſujet, corrompt les alimens au lieu de les cuire, d'où il s'engendre enſuite de mauvaiſes humeurs qui ont beſoin de purgation. Ces vomiſſemens continuent ſouvent juſques au troiſiéme ou quatriéme mois de la groſſeſſe, qui eſt le tems auquel l'enfant ſe remuë ordinairement, aprés quoy ils commencent à ceſſer, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; dautant que l'enfant qui vient à eſtre fort & grand, ayant beſoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, conſume pour lors quantité d'humeurs ; ce qui empéche qu'il ne refluë plus tant de ſuperfluitez dans l'eſtomac ; outre qu'en ce tems la matrice s'eſt accoutumée peu à peu à recevoir extenſion. Ils continuent en d'autres juſques à ce qu'elles ſoient accouchées ; ce qui les met ſouvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme eſt avancee ſur ſon terme, à cauſe de la peſanteur du fardeau qui eſt alors pouſſé en bas avec bien plus de violence ; aucunes en ſont auſſi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur groſſeſſe que dans ſon commencement ; car pour lors l'eſtomac ne peut pas s'eſtendre aſſez pour contenir à ſon aiſe les alimens, à cauſe qu'il eſt comprimé par la grande extenſion de la matrice. Ce vomiſſement venant ainſi ſur la fin de la groſſeſſe aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne ceſſe point pour l'ordinaire devant qu'elles ſoient accouchées.

On ne ſe doit pas beaucoup eſtonner, ni mettre en peine de ces vomiſſemens dans le commencement, pourveu qu'ils ſe faſſent doucement, & ſans trop grands efforts ; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la groſſeſſe, on y doit remedier, dautant que les alimens eſtant journellement rejettez, la mere & l'enfant (lequel a beſoin de beaucoup de ſang, dont il eſt nourri pour lors) en ſeroient tout deux extrémement affoiblis ;

joint à cela que ces ſubverſions continuelles de l'eſtomac, cauſant grande agitation, & compreſſion du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à ſortir avant terme, ainſi qu'il a eſté dit, ou bien pourroient eſtre cauſe de quelque relaxation de matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des eines.

Pour empêcher que le vomiſſement ne travaille pas ſi fort, ny ſi long-tems la femme groſſe (car il eſt bien difficile de l'arrêter tout-à-fait) elle uſera de bons alimens, tels que nous les avons ſpecifiez en parlant de ſon regime de vivre ; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que ſon eſtomac les puiſſe contenir ſans peine, & qu'ils ne ſoient contraints de regorger, comme ils feroient, ſi elle en prenoit quantité ; dautant que la groſſeſſe lui empêche ſa libre eſtenduë ; & pour le réjouïr, & le fortifier (parce qu'elle l'a toujours débile) elle aſſaiſonnera ſes viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou du vinaigre roſat, ſelon ſon appetit ; elle pourra manger de la bouïllie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant avant fait cuire un peu la farine au four, mélant auſſi à cette bouïllie quelque jaune d'œuf ; eſtant ainſi faite elle eſt bien nourriſſante & de facile digeſtion : elle pourra auſſi manger enſuite de ſes repas un peu de cotignac, ou de groiſelles confites ; ſon breuvage ſera de vin vieux, & plûtoſt clairet que blanc, lequel doit eſtre bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-tems dans ces reſervoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce ſejour une mauvaiſe qualité. En cas qu'elle ne puiſſe pas avoir de cette eau vive, elle uſera plutoſt de celle de la riviere, puiſée en un lieu exempt de toute ſorte d'immondices, laquelle on lui fera auſſi quelquefois ferrer, y faiſant eſteindre un fer rouge ; & ſur tout, elle doit éviter les viandes & les ſauces trop graſſes ; car elles humectent, & amoliſſent extrémement les membranes de l'eſtomac, qui eſt déja aſſez débilité & relâché par les vomiſſemens ; comme auſſi toutes ces ſauces douces & ſucrées, qui ne lui ſont point pareillement propres ; mais elle pourra uſer de toutes celles qui ſont un peu aigrettes, leſquelles ſont bonnes pour le réjouïr & le fortifier.

Mais ſi nonobſtant toutes ces precautions & un pareil regime les vomiſſemens continuënt toujours, quoique la femme ſoit plus qu'à demi terme, cela nous ſignifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'eſtomac, leſquelles n'ayant pû eſtre vuidées par tant de vomiſſemens precedens pour

y estre trop adherentes, doivent estre évacuées par bas avec un dissolvant ; ce qui se fera par le moyen de quelque legere purgation faite par l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon sené, & d'une once de syrop de chicorée, laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties ; ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, selon que le cas le requierra, y meslant toujours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée composé, s'abstenant entierement de toutes sortes de remedes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou mesme la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Liv. des maladies populaires ; laquelle mourut estant grosse, pour avoir pris un purgatif trop violent, qui lui fit vomir jusques aux matieres fecales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le mesme *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux troublemens & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mesmes, si les choses qu'il est necessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagez : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considerer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuer les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomac ; ce qu'elle ne fera pas si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la reïterera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre-deux. Quand le vomissement continuë toujours, sans aucun relâche, quoique la femme use d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura esté purgée raisonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme ; car pour lors elle est en grand danger d'avorter ; & quand le hoquet lui vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus malum.*

Il faut obſerver qu'il eſt ſouvent tres à propos de ſaigner la femme groſſe avant que de la purger pour ces vomiſſemens, laiſſant quelque jour d'intervalle entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne ſoit pas ſi grande, & afin que l'évacuation s'en faſſe plus aiſément. C'eſt un tres-bon conſeil que je donnay un jour à la femme d'un Conſeiller de la Cour, qui m'avoit mandé chez luy pour prendre mon avis touchant les continuels vomiſſemens que ſa femme avoit depuis ſix ſemaines, qui étoit groſſe de deux mois ſeulement, leſquels luy faiſoient faire des efforts ſi violens, qu'elle en reſſentoit quelquefois une eſpece de convulſion, apprehendant avec juſte raiſon qu'ils ne la fiſſent avorter, comme ils avoient déja fait de ſon premier enfant au même terme de deux mois, ou qu'elle ne fiſt qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainſi qu'il luy étoit auſſi arrivé une autre fois par le même accident: mais luy ayant conſeillé de ſe faire tirer deux palettes de ſang du bras pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre enſuite, une Dame de qualité de ſes parentes qui étoit dans ſa chambre, rebuta auſſitôt mon avis, comme s'il eut eſté tout-à-fait ridicule; me ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtoſt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je luy alleguay; qui étoient que la malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation; luy faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui eſt tres-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës: luy repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée luy pourroit cauſer; qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la ga-

rantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je lui pûs dire, ne la pût pas diſſuader de l'opinion dont elle eſtoit entierement préoccupée; qui eſtoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fut à demi terme. Ce qui fut cauſe (ſi je ne me trompe) que cette Dame ne ſe rendit pas à mes raiſons, & qu'ayant ouy parler de moy en quelque occaſion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut eſtonnée d'abord en me voyant bien plus jeune qu'elle n'avoit cru, s'eſtant auparavant figurée de voir en ma perſonne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe, qui ſemblent porter la ſcience dépeinte ſur leur vieille phyſionomie; ce que pluſieurs qui exercent l'Art dont je fais une particuliere profeſſion, affectent pour paroiſtre plus habiles gens, à cauſe qu'il ſe rencontre ſouvent des perſonnes qui veulent, ce ſemble, qu'on les trompe par de telles apparences exterieures, auſquels on peut dire avec juſtice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'aprés avoit eſſayé en vain toutes les choſes que nous avons dites pour remedier au vomiſſement, on applique à la femme enſuite du repas, une grande ventouſe ſur la region de ſon eſtomac, afin de le tenir ſujet en ſon lieu; mais je crois que ce remede eſt inutile, dautant que l'eſtomac eſt vague & non adherent à cette partie ſuperieure du ventre: or comme ces vomiſſemens le refroidiſſent & le debilitent toûjours, je conſeillerois aux femmes groſſes de porter en hyver ſur ſa region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à ſa digeſtion qui eſt toujours affoiblie. Les Italiens ont cette coutume qui n'eſt pas mauvaiſe; Ils portent tous à ce deſſein ſur l'eſtomac une belle piece d'étoffe par deſſous leur pourpoint, dequoy ils ſont ſi ſoigneux, que s'ils avoient paſſé deux jours ſans la mettre durant l'Hyver, & meſme en Eſté, ils croiroient eſtre malades; & ils en ſont ſi amateurs & ſi curieux, que ce poitrail fait ſouvent leur plus grande braverie, l'enrichiſſans de broderie d'or & d'argent, & de rubans de belles couleurs: Mais la peau d'un vautour appliquée ſur la region de l'eſtomac, ſurpaſſe encore toute autre choſe en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digeſtion des alimens. Nous avons aſſez parlé du vomiſſement cauſé par la groſſeſſe, c'eſt pourquoy ſans nous y arrêter davantage, paſſons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Eines.

TOus ces accidens ne ſont que des effets de la dilatation de la matrice, & de la compreſſion qu'elle fait par ſa groſſeur & peſanteur aux parties qui lui ſont voiſines, leſquels ſont ordinairement plus grands dans les premieres groſſeſſes, que dans celles qui ſuivent, où la matrice ne fait que reprendre les meſmes dimenſions qu'elle avoit déja euës: car lorſqu'elle n'a pas encore eſté dilatée, cette extenſion lui eſt bien plus ſenſible, & les ligamens qui la tenoient en ſa ſituation naturelle, ſouffrent un bien plus grand effort par la premiere groſſeſſe, n'ayant pas encore eſté obligez de s'allonger pour ſuivre l'eſtenduë de la matrice, que non point par les ſuivantes, auſquelles ils prêtent une ſeconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que les larges, cauſent ces douleurs, lorſqu'ils ſont fortement bandez & tiraillez par la groſſeur & peſanteur de la matrice, en laquelle un enfant eſt contenu; ſçavoir, les larges celles des lombes, leſquelles répondent aux reins, dautant que ces deux ligamens ſont fortement attachez vers ces lieux, & les ronds ſont celles des eines, du pubis, & des cuiſſes où ils vont aboutir. Ils ſont quelquefois ſi violemment eſtendus par cette extréme groſſeur, & par le grand poids de la matrice, mais principalement à la premiere groſſeſſe, comme j'ay déja dit, qu'ils ſe détachent & ſe rompent, ne pouvant pas prêter ni s'alonger davantage, & particulierement ſi la femme en cét eſtat vient à faire quelque faux pas, ce qui lui cauſe des douleurs preſque inſupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva il y quinze ans à la femme d'un de mes parens, laquelle eſtant groſſe de ſix mois ou environ, de ſon premier enfant, ſentit aprés avoir fait un faux pas de la ſorte, & entendit dans le meſme moment quelque choſe craquer dans ſon ventre, vers la region des reins & des lombes, qui eſtoit un de ces ligamens larges qui s'eſtoit ainſi détaché, avec quelque eſpece de bruit, par cette ſecouſſe ſubite qu'elle s'étoit donnée. Au meſme inſtant elle reſſentit des douleurs extrémes dans les reins, aux lombes, & par tout un coſté du ventre, qui la firent incontinent

vomir

vomir par plusieurs fois avec de grands efforts ; & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui lui dura sept ou huit jours, sans pouvoir dormir ny reposer une seule heure, pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eûs grande apprehension pour elle, & même qu'elle n'en perdît la vie : mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers durant lesquels je la saignay trois fois des bras en differens jours, & lui fis perdre par deux diverses fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour lui appaiser un peu ces violentes douleurs, lui donnant toûjours cependant de tems en tems de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vêcu quinze mois, nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eûs, qui auroient esté suffisans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leurs enfans : mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des miracles par la nature aidée des remedes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cet exemple nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes, & des reins : & la Matrice qui est pleine d'enfant, cause aussi celles des hanches par sa grosseur & pesanteur, en les comprimant & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eû quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter ; & quand la Matrice s'affaisse & pese trop sur les parties inferieures du ventre, si la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusques à l'accouchement, qui la delivrera de tous ces accidens.

Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs de reins, on void sortir quelques excretions de la Matrice qui n'avoient pas accoûtumé de paroître, la femme pour lors est en tres-grand danger d'avorter, & principalement si ces excretions sont mélées de sang ; car c'est un témoignage certain que la Matrice

commence à s'ouvrir. On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la meſme cauſe que nous avons dite ; mais qui viennent de quelque colique nephretique, leſquelles ne laiſſent pas de mettre la femme en auſſi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé ; à cauſe que celles-cy provoquent ſouvent des vomiſſemens, qui par leur violence cauſent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de ſept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres-forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en ſon ventre. C'eſt pourquoi en ces occaſions on s'informera toûjours de la femme, comme je fis, pour ſçavoir ſi elle, ou ſes peres & meres, n'étoient point ſujets à cette maladie, comme avoit eſté autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir eſté tres-incommodée durant ſa vie, & eſtre morte d'une pierre dans le rein ; & on ne manquera pas auſſi d'examiner ſes urines, pour voir ſi ces douleurs de reins ne procedent pas d'une ſemblable indiſpoſition, afin qu'en connoiſſant la veritable cauſe, on puiſſe y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mammelles.

AVſſi-tôt que la femme a conçu, les menſtruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, dautant que les voyes en ſont bouchées, & la femme faiſant encore tous les jours du nouveau ſang, il eſt de neceſſité que ne s'en conſumant preſque point pendant les premiers mois de la groſſeſſe, à cauſe que l'enfant eſt pour lors tres-petit, les vaiſſeaux qui ſont trop pleins en regorgent, comme ils font, ſur les parties plus diſpoſées à le recevoir, telles que ſont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les Mammelles qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les rempliſſant & gonflant extrémement, leur cauſe cette douleur que les femmes y reſſentent quand elles ſont groſſes, laquelle arrive auſſi à celles qui ont ſeulement ſuppreſſion de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laiſſer tout à l'œuvre de nature ; & la femme doit ſeulement prendre garde à ne ſe point heurter en ces parties, qui ſont fort ſenſibles en ce tems ; comme auſſi à ne pas ſe ſerrer trop avec aucun corps-de-robe, ou autres veſtemens durs, qui luy pourroient faire des contuſions & meurtriſſures, auſquelles il ſurviendroit des inflammations & des abſcés enſuite : mais lors qu'aprés le troiſieme mois de la groſſeſſe le ſang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtoſt évacuer par la ſaignée du bras, que de le détourner ou repouſſer en d'autres endroits du corps par medicamens repercuſſifs, ou aſtringens ; dautant qu'il ne ſçauroit refluer en aucun lieu, où il puiſſe faire moins de mal qu'en ces parties. C'eſt le ſujet pour lequel je prefererois plûtoſt, quand la femme eſt plethorique, l'évacuation faite par la ſaignée du bras, que d'en uſer d'autre maniere, afin d'éviter par ſon moyen qu'il ne ſe faſſe inflammation aux Mammelles, par la diſtenſion douloureuſe que leur cauſe l'abondance du ſang dont elles ſont remplies, & qu'en ſuite il ne luy ſurvienne l'accident, dont parle *Hipocrate* en l'Aphoriſme 40. du 5. Livre. *Quibus mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang ſe porte & s'amaſſe en abondance aux mammelles, cela ſignifie que ces femmes-là ſont en danger de tomber en phreneſie ; à cauſe du tranſport qui s'en pourra faire au cerveau, lequel accident on évitera par la ſaignée du bras moderément faite, comme auſſi par le regime de vivre rafraîchiſſant & mediocrement nourriſſant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude, obſervant encore pour ce ſujet que le ventre de la femme ſoit tenu aſſez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA ſituation de la veſſie qui eſt poſée juſtement ſur la Matrice, nous fait aſſez connoître pourquoy les femmes groſſes ont quelquefois difficulté d'uriner, & le ſujet pour lequel elles ne peuvent le plus ſouvent bien retenir leur eau ; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cauſe de la compreſſion que la Matrice pleine d'enfant fait à la veſſie par ſa groſſeur & peſanteur ; ce

qui arrive d'une façon & d'autre, à cause de la compression que la matrice pleine d'enfant fait à la vessie par sa grosseur & pesanteur; ce qui empêche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour estre capable de contenir une raisonnable quantité d'urine; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-tems pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment; mais si au contraire son col est pressé par l'abbaissement du propre corps de la matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de matrice, pour lors la vessie se remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas estre expulsée, dautant que le muscle *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger tres-souvent, & d'autres fois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut arriver encore, que cét accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie; alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point; parce que la matrice comprime perpetuellement par son enflure la pierre contre la vessie; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrémes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la matrice vers les derniers mois de la grossesse s'estant élevée par la grande distension qu'elle a en ce tems, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'estendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers; ce qui fait que quelques goutes de l'urine qui ne peuvent estre entierement expulsées, y restant aprés que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considerable, qui l'oblige d'uriner tres-frequemment avec de grandes épreintes; parce que ce reste d'urine piquote cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert, à raison du sejour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes

que ſi elle avoit un ulcere au col de la veſſie. C'eſt ce que j'ay vû arriver depuis peu à la femme d'un Officier du Roy, laquelle eut une envie frequente d'uriner, & preſque continuelle durant les trois derniers mois de ſa groſſeſſe, avec une auſſi grande douleur que ſi elle eut eû quelque pierre dans la veſsie, ou quelque ulcere en ſon col; lequel accident ne procedant que de la cauſe que je viens de dire, ne ceſſa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il eſt de tres-grande conſequence d'empécher ces violens & frequens efforts que la femme groſſe fait pour uriner, & de remedier ſi on peut à ces indiſpoſitions; dautant que continuant long-tems à s'efforcer de pouſſer toûjours en bas, pour pouvoir vuider ſon urine, la Matrice ſe relâche, & s'affaiſſe tout-à-fait, & quelquefois eſt obligée (l'incommodité ne ceſſant pas) de ſe décharger de ſon fardeau avant le tems ordinaire. C'eſt ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes cauſes de maladie; comme ſi c'eſt par la groſſeur & peſanteur de la Matrice qui preſſe la veſsie, ainſi qu'il arrive le plus ſouvent, la femme y remediera, & ſe ſoulagera elle-même, ſi lors qu'elle veut rendre ſon urine, elle ſouleve avec ſes deux mains le bas de ſon ventre; elle portera une bande fort large accommodée à cét uſage, qui le luy ſoûtiendra, s'il en eſt beſoin, & qui empêchera qu'il ne péſe tant ſur la veſsie, ou pour mieux faire elle ſe tiendra au lit: Si c'eſt l'acrimonie de l'urine qui cauſe inflammation à ſon col, on l'appaiſera par un regime de vivre rafraîchiſſant, la femme ne buvant que de la ptiſane, & s'abſtenant entierement de l'uſage du vin, & de toutes ſortes de purgations, dautant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation: mais elle pourra bien uſer, le ſoir & le matin, d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cueïllerée de ſyrop violat ou de *nymphea*: Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraîchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun prejudice à la mere ny à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent point par ce regime, on la ſaignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver; on luy baſsinera auſsi toute la partie exterieure du col de la veſsie avec du lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchiſſantes, comme ſont les

fueilles de mauves, guimauves, parietaire, & violier, avec un peu de graine de lin, laquelle rendra le conduit de l'urine plus facile à ſe dilater pour la laiſſer écouler ; on pourra encore faire quelque injection au dedans, avec cette décoction, à laquelle on ajoutera un peu d'huile violat ; ou bien avec du lait tiede ; & ſur-tout, la femme s'abſtiendra de l'uſage du coït.

Mais ſi ſe gouvernant de cette maniere elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens, qui eſt miſe vers la fin du ſecond Livre, laquelle eſtant ointe d'huile d'olive ou d'amande douce, aprés avoir un peu ſoulevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſſie ; où eſtant, l'urine en ſortira auſſi-toſt, enſuite dequoy on retirera la ſonde : & ſi la ſuppreſſion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la meſme façon, juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, aprés quoy on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſſi à toute extremité lui faire uſer d'un demi bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abſtenant auſſi de toutes ſortes de diuretiques chauds ; car ils ſont tres-pernicieux à la femme groſſe, dautant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre côte le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſſie bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde, ſi elle eſt groſſe ; mais ſi elle eſt petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre à cét uſage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir ſujette, & empêcher qu'elle ne recule vers la veſſie ; ce qu'on fera à la petite ſeulement, car pour tirer la groſſe, il faut attendre que la femme ſoit accouchée ; parce qu'il vaut mieux la laiſſer en cét eſtat, que de ſe mettre en danger de lui faire perdre la vie & à ſon enfant, en lui faiſant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la Toux, & de la difficulté de respirer.

LEs femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre precedent, que celles qui les portent plus haut; lesquelles sont à la verité plus exemptes de ces sortes d'incommoditez; mais aussi sont elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelquefois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement; dautant que par son effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une contraction de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons sont tout gonflez, poussent aussi par mesme moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par consequent toutes les parties du bas ventre; mais particulierement la matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cét accident continuë long-tems & fortement, que quelquefois l'arriere-faix de l'enfant vient à s'en détacher, aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le tems; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des serositez acres, qui distilent du cerveau sur la trachée artere, & sur les poulmons; d'autres fois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression des mois; comme aussi pour avoir respiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à se mouvoir ainsi; mais outre ces choses, elle est encore souvent augmentée par la compression que la matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leur enfant bien haut, dautant que par sa grande extension elle fait remonter presque toutes les parties du bas

ventre vers la poitrine, & principalement l'eſtomac & le foye qu'elle repouſſe vers le diaphragme, qui en eſt comprimé comme nous diſons.

On remediera à cét accident en faiſant obſerver à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraîchiſſement, ſi ce ſont des humeurs acres qui en ſont cauſe, évitant toutes choſes ſalées, épicées, & de haut goût; elle n'uſera point pareillement de choſes aigres ny acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus, & autres de cette nature; dautant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus; mais elle pourra bien ſe ſervir de celles qui leniſſent & adouciſſent les paſſages, comme jus de regueliſſe, ſucre candy & ſyrop violat, ou de meures, dont on pourra méler quelque cueillerée parmy ſa ptiſane faite avec les jujubes, ſebeſtes, raiſins de damas & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de regueliſſe: Il ne ſera pas mauvais auſſi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clyſteres. Si par ce regime la toux ne ceſſe point, & qu'il y ait au corps des ſignes de plenitude, en quelque tems de la groſſeſſe que ce ſoit, il ſera neceſſaire de luy tirer du ſang du bras; & quoi qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans ſon commencemẽt, il faut neanmoins s'en ſervir pour lors; car la continuelle toux eſt bien plus dangereuſe que la ſaignée moderée. Si la toux eſt excitée par le froid, elle ſe tiendra dans une chambre bien cloſe, & mettra ſur ſon col une bonne ſerviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puiſſent tenir chaudement; elle pourra uſer en s'en allant coucher d'une cueillerée ou deux de ſyrop de vin brûlé, lequel eſt fort pectoral, & propre à faire bonne digeſtion, s'il eſt fait de la maniere ſuivante. Prenez demy-ſeptier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demy-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de ſucre, mettez le tout enſemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu ſur un réchaud, y faiſant prendre le feu, & cuiſant le tout juſques à conſiſtance de ſyrop, duquel la femme uſera les ſoirs, une heure & demie aprés avoir legerement ſoupé; ou bien elle prendra quelque cueillerée de bon roſſolis de Turin. On obſervera toûjours en la toux, de quelque cauſe qu'elle procede, que la femme ſoit bien au large dans ſes habits; parce qu'étant ſerrée, la Matrice ſeroit encore

re plus fortement pouſſée en bas, par les efforts que cette toux luy fait ſouvent faire ; & qu'elle s'abſtienne du coït autant qu'il luy ſera poſsible, juſques à ce que cét accident ſoit paſſé ; dautant que ſon action eſt entierement contraire aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade : & comme le dormir eſt fort propre pour arrêter les défluxions, on luy procurera par quelque petit julep, ſi beſoin eſt, ſans uſer aucunement de forts narcotiques qui ſont tres-dangereux à la femme groſſe, ſi ce n'eſt en extrême neceſſité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'eſtre bleſſée en faiſant un faux pas ; j'en ay rapporté l'hiſtoire au Chapitre treiziéme de ce premier Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant ſi haut (& principalement dans la premiere groſſeſſe, parceque le ventre & les ligamens larges qui ſoûtiennent la Matrice n'ont pas encore eſté relâchés) qu'elles croyent preſque l'avoir dans la poitrine ; à cauſe dequoy elles ont une ſi grande oppreſsion & difficulté de reſpirer, qu'il leur ſemble qu'elles aillent étouffer auſsi-toſt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté ſeulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrémement étenduë, preſſe grandement l'eſtomac & le foye, qui repouſſent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne luy laiſſent pas une entiere liberté de ſe mouvoir, dont cette difficulté de reſpirer eſt cauſée : ſouvent auſsi leurs poulmons ſont tellement abbreuvez & pleins de ſang, qui y regorge de tout le corps dans la groſſeſſe, qu'ils ne donnent que difficilement paſſage à l'air : ſi cela eſt ainſi, elles reſpireront bien plus à leur aiſe lors qu'on leur aura tiré un peu de ſang du bras ; car les poulmons étant déſemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à ſe mouvoir : mais ſi cette difficulté de reſpirer procede de la compreſsion que fait la Matrice au diaphragme, en repouſſant les parties du bas ventre contre luy ; en ce cas, le meilleur remede eſt, que la femme ne ſoit point ſerrée dans ſes habits, & qu'elle mange plûtoſt peu & ſouvent, que de remplir ſon eſtomac beaucoup à la fois ; parce qu'il preſſeroit encore pour ce ſujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainſi l'accident ; & qu'elle n'uſe d'aucune viande viſcueuſe & venteuſe, comme ſont la pluſpart des legumes ; mais ſeulement de celles qui ſont de facile digeſtion, & qui tiennent le ventre libre : elle doit auſſi pour lors éviter ſur tout la peur & la triſteſſe, dautant que ces deux paſsions faiſant

retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de respirer, & la poitrine engagée, coureroit risque d'en estre suffoquée ; car l'abondance de ce sang rempliſſant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empesche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'Enflure variqueuse, & de la douleur des Cuisses & des Iambes.

IL est tres-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire du sang, de concevoir la raison pourquoy plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne ; ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croyent que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a pas besoin pour sa nourriture ; dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit accoutumé, la nature par la vertu expultrice des parties superieures, qui sont toujours plus fortes, en chasse le superflu sur les inferieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse : mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoistre comment cela se fait, sans estre obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi, à mon avis, qui est que suivant le mouvement circulaire du sang, les veines saphènes & les crurales reçoivent en elles celui qui avoit esté apporté aux éxtremitez inferieures par les arteres, & le conduisent aprés, le long de la jambe & de la cuisse, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la veine cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toujours continuellement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une verité fondée sur l'experience) quand la femme est grosse, & principalement vers les derniers mois, auquel tems la matrice est si estenduë, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pesanteur, empêchant par ce moyen, que le sang ne puisse avoir son cours & son

mouvement ſi libre qu'il eſtoit avant la groſſeſſe; ce qui fait que les parties inferieures, qui ſont les crurales & les ſaphénes en ſont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure; à cauſe que ces veines eſtant comprimées, le ſang s'y arreſte, ne trouvant pas ſon paſſage tout-à-fait ſi facile. Les veines iliaques eſtant donc ainſi preſſées par la groſſeur & peſanteur de la matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tout bouffis; & meſme ces veines, & entr'autres les ſaphénes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe, juſques à l'extremité du pied, dans leſquelles le ſang ſejournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt; ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion des veines, fait ruption des valvules, qui ſervoient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter; aprés quoy le ſang venant à retomber, n'étant plus ainſi ſoûtenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſejour, ces dilatations de veines que nous appellons varices: & ce qui confirme d'autant plus que ces ſortes d'enflures de jambes aux femmes groſſes procedent de la cauſe que je viens d'expliquer, c'eſt que toutes celles qui ſont groſſes de deux enfans ont toujours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur groſſeſſe.

Pour remedier à cela, ſi la femme a ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lorſqu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices, afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toujours exterieures, elles ſoient empêchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe eſtre corrompu par le ſejour qu'il y feroit; ce qu'eſtant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire; parceque ſa plus grande partie paſſe pour lors par les

vaiſſeaux qui ſont ſituez plus profondement. La femme en cét eſtat gardera auſſi le lit, ſi faire le peut ; dautant que par cette ſituation, ſon corps eſtant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le ſang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorſque la femme eſt debout : c'eſt ce qui fait qu'elle a toujours les jambes bien plus enflées le ſoir que le matin ; & ſi on voit au reſte du corps des ſignes de plenitude & d'abondance de ſang, on la pourra ſaigner du bras ſans danger : mais il ne faut pas faire ouverture des varices, comme on pourroit bien faire ſi la femme n'étoit pas groſſe ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une ſaignée du pied qui ne doit eſtre aucunement pratiquée durant le tems de la groſſeſſe, ſi ce n'eſt pour une tres-grande neceſſité, & par le conſeil d'un tres-prudent & tres-experimenté Medecin.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent ſeulement à cauſe de leur debilité, & non pour le ſujet que nous venons de dire, & qui les ont ſi œdemateuſes, qu'y poſant le doigt, & l'ayant relevé, le veſtige y demeure enfoncé, ce qui ſe fait parce qu'elles ſont deſtituées de chaleur naturelle aſſez forte, pour cuire & digerer toutes les humeurs qui leur ſont envoyées pour leur nourriture, & pour en expulſer les ſuperfluitez, qui par ce moyen reſtant en grande quantité, les rendent ainſi œdemateuſes. A ces ſortes d'enflures, on ſe ſervira de vin aromatique, dans quoy on trempera des compreſſes qu'on mettra deſſus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier : ce vin ſera fait avec romarin, laurier, thym, marjolaine, ſauge & lavande, de chacun une poignée, roſes de Provins demi-poignée, balauſtes & alun, de chacun une once, faiſant boüillir le tout dans trois pintes de vin rouge, juſques à la diminution du tiers, aprés quoy on le paſſera au travers d'un linge pour s'en ſervir au beſoin, ainſi qu'il eſt dit. Mais comme la groſſeſſe cauſe le plus ſouvent ces enflures, auſſi ceſſent-elles ordinairement lorſque la femme eſt accouchée ; dautant qu'en ce tems elle ſe purge des ſuperfluitez de toute l'habitude par le moyen de ſes vuidanges, pourvû qu'il s'en faſſe une bonne évacuation ; car ſi elles eſtoient ſupprimées, comme il arrive quelquefois, il ſe feroit auſſi-toſt un reflux de toutes ces humeurs ſur la matrice, qui n'étant pas évacuées luy cauſeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE ſang menſtruel qui avoit coutume d'eſtre purgé tous les mois, s'amaſſant en grande abondance vers la matrice, qui ne lui peut pas permettre le paſſage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle eſt exactement fermée durant la groſſeſſe, eſt obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement ſur les parties voiſines de la matrice, ce qui cauſe à beaucoup de femmes des Hemorrhoïdes tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce tems, auſſi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes eſpeces, dont nous nous ne parlerons pas icy; mais nous traiterons ſeulement de celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, dautant que noſtre intention n'eſt que de faire connoiſtre quelques particularitez des maladies des femmes lorſqu'elles ſont en cét état.

Les hemorrhoïdes ſont des tumeurs douloureuſes, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extremitez des veines & des arteres hemorrhoïdales, leſquelles ſont cauſées en la femme groſſe, de l'abondance du ſang qui ſe jette ſur ces parties, provenant, ainſi que j'ay dit, de ce que le corps en ce tems n'eſt pas purgé de ſes ſuperfluitez comme il avoit accoutumé auparavant: elles viennent auſſi tres-ſouvent par de grands efforts que font les femmes groſſes pour aller à la ſelle, quand elles ſont conſtipées du ventre, comme cela leur arrive ordinairement, à cauſe que la matrice qui eſt ſituée ſur le *rectum*, empêche en le preſſant que les excremens qui y ſont contenus ne ſortent ſi facilement, & par ces efforts le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux prochains eſtant pouſſé avec violence, en fait enfler & bourſoufler leurs extremitez, auſquelles par ſon ſejour ſurviennent ces tumeurs douloureuſes que nous appellons *hemorrhoïdes*; dont les unes ſont internes, & les autres ſont externes, les unes petites & ſans douleur, ou fort peu, & les autres ſont extrémement groſſes & douloureuſes. C'eſt ce qu'il ſuffit de ſçavoir pour leurs differences generales, ſans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles ſont petites & ſans douleur, tant les internes que les externes, il ſuffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage; ce

qui ſe fera par les remedes qui empêchent & détournent la fluxion de ces parties : Mais on remediera au plûtoſt à celles qui ſont groſſes & douloureuſes, en appaiſant avant toutes choſes la grande douleur, dautant que pendant qu'elle dure, la fluxion eſt toûjours augmentée. Pour ce ſujet, ſi la femme groſſe a en tout le corps les autres ſignes de repletion, on luy tirera ſeurement une fois du ſang du bras, & meſme juſques à deux fois, en cas de neceſſité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son regime de vivre ſera humectant & rafraîchiſſant, & elle n'uſera d'aucuns alimens de haut goût, s'abſtenant auſſi du coït, à cauſe que par l'agitation de ſon action, le ſang étant extrémement échauffé, il eſt pour lors bien plus diſpoſé à fluër ſur la partie malade, qui eſt voiſine de la matrice : mais ſi les gros excremens retenus dans l'inteſtin *rectum* étoient cauſe des hemorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reſerré, comme il arrive à pluſieurs qui ſont quelquefois une ſemaine entiere ſans aller à la garderobbe, on luy donnera un clyſtere émollient, compoſé de la décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel violat, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amande douce, ou du beurre frais, obſervant de n'y rien mettre qui puiſſe piquoter, dautant que le mal en ſeroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes ſont internes ; & pour lors, afin que la femme puiſſe recevoir plus facilement le clyſtere, on doit mettre à l'extremité du canon de la ſeringue un petit bout de boyau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le ſiege ; aprés quoy elle uſera auſſi d'un regime de vivre mediocre & rafraîchiſſant, en obſervant le repos dans le lit, juſques à ce que le fort de la fluxion ſoit paſſé ; & on baſſinera pendant ce temps les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin : l'huile d'œuf ſeule, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long-temps enſemble avec un jaune d'œuf crû dans le mortier de plomb ſont fort anodines, & propres à en appaiſer la douleur, & ſi l'inflammation eſt grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* mélez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la ſaignée, & l'application de ces remedes rafraîchiſſans & anodins ſeulement (dautant qu'on ne doit pour lors uſer d'aucuns repercuſſifs, de peur de repouſſer au dedans ce ſang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes),

ſi elles ne ſe deſenflent pas, il y faudra appliquer quelques ſangſuës, qui pourront par leur ſuccement vuider le ſang qui s'y eſt arreſté ; ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de preferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on ſent quelque moleſſe, & une eſpece d'inondation ; Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, dautant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hemorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, dautant qu'ils en ſont ſoulagez quand elles fluent mediocrement, la nature s'y êtant accoûtumée ; neantmoins aux femmes il n'en eſt pas de meſme ; parce que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit eſtre faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne ſont pas groſſes : toutefois dans le tems de la groſſeſſe, elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au defaut de la naturelle ; car pourvû que les hemorrhoïdes fluënt moderément & ſans douleur, elle en pourra pareillement eſtre ſoulagée ; mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis ; & pour éviter cét accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec décoction de balauſtes, écorce de grenade, & roſes de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun ; ou bien on y appliquera un cataplâme fait avec bol d'Armenie, ſang de dragon, & terre ſigilée, avec blanc d'œuf ; il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras, & par des ventouſes ſéches, appliquées ſur la region des reins, & faire d'autres remedes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requiereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme groſſe.

LE flux de ventre eſt une frequente déjection par l'*anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins ; on en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier qu'on nomme *lienterique*, eſt celuy dans lequel l'eſtomac n'ayant pas digeré les viandes qu'il avoit receuës, les laiſſe écouler preſque toutes crues ; le ſecond, que l'on appelle *diarrheïque*, eſt quand les intestins ſe

déchargent ſimplement des humeurs & des excremens qu'ils contiennent ſans douleur conſiderable ; & le troiſiéme qui eſt le plus fâcheux, eſt le *dyſenterique*, par lequel avec les humeurs & les excremens la perſonne malade vuide du ſang, avec de grandes douleurs cauſées par l'ulceration des inteſtins.

De quelque nature que ſoit le flux de ventre, s'il eſt grand, & s'il continuë long-tems, il met la femme groſſe en grand danger d'avorter ; c'eſt ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre. *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm profluat, periculum eſt ne abortiat.* Car ſi le flux eſt lientherique, l'eſtomac ne cuiſant pas les alimens qu'il a reçus, & les laiſſant incontinent écouler ſans les convertir en chyle, dont il ſe devroit faire du ſang pour nourrir la mere & ſon enfant, il eſt impoſsible qu'ils n'en ſoient tout deux extrémement affoiblis faute de nourriture : s'il eſt diarrheïque, & qu'il continuë long-tems, il cauſera le meſme accident, parce qu'il ſe fait une grande diſsipation d'eſprits avec l'évacuation des humeurs : mais le danger eſt bien plus grand quand le flux eſt dyſenterique, dautant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des inteſtins, cauſées par leur ulceration, leſquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à ſe décharger des humeurs acres & bilieuſes, dont ils ſont extrémement abbreuvées ; ce qui fait un grand ébranlement & une commotion violente à la matrice, qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient ; car par la compreſsion que les muſcles du ventre font de tous coſtez à la matrice, & celle que lui fait auſsi le diaphragme, qui eſt pouſſé en bas dans les efforts que la femme fait ſi ſouvent pour aller à la ſelle avec peine, l'enfant eſt contraint à cauſe de cette violence de ſortir avant terme ; ce qui arrive d'autant plutoſt, que ces épreintes & ces teneſmes ſont grands, comme remarque le meſme *Hipocrate* dans l'Aphoriſme 27. du 7. Livre : *Mulieri utero gerenti ſi tenaſmus ſupervenerit, facit abortum.* S'il ſurvient, dit-il, teneſme à la femme groſſe, cela la fait avorter. Ce teneſme eſt une maladie de l'inteſtin droit, qui lui fait faire de violens efforts pour ſe décharger, ſans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuſes mêlées de ſang, deſquelles il eſt continuellement irrité. Quand ces ſortes de flux de ventre arrivent aux femmes groſſes, c'eſt ordinairement à cauſe qu'elles ont toujours la digeſtion de l'eſtomac affoiblie à raiſon des alimens de mauvais ſuc, que ces appetits eſtranges qu'elles

ont

ont, leur font ſouvent manger, par l'uſage continuel deſquels étant à la fin debilité, il les laiſſe écouler auſſi-toſt ſans les avoir digerés; ou bien y demeurant plus long-tems, ils ſe convertiſſent en un chyle corrompu, lequel eſtant deſcendu dans les inteſtins, les irrite & les contraint par ſon acrimonie à ſe décharger ainſi fort ſouvent.

Quoique le flux de ventre, de quelque nature qu'il ſoit, mette toujours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, neanmoins j'ay vû des femmes groſſes l'avoir continuellement durant deux ou trois mois ſans avorter, & en guerir auſſi-toſt qu'elles eſtoient accouchées, ainſi que le meſme *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epycharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. Liv. de ſes Obſervat. rapporte l'hiſtoire d'une femme qui eut une dyſenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû eſtre arreſtée par aucun remede, ceſſa de ſoy-meſme auſſi-toſt qu'elle fut accouchée d'un enfant qui ſe portoit bien: & j'ay moy-meſme accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui ſe portoit aſſez bien, quoique ſa mere eût eu un continuel flux de ventre durant tout le tems de ſa groſſeſſe: mais ces exemples particuliers n'empêchent pas, que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme groſſe en danger d'avorter, & ſouvent meſme en tres-grand peril de la vie, ſi le flux de ventre ne ceſſe incontinent apres l'accouchement; comme je l'ay veu arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au ſixiéme mois par un flux dyſenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore aprés ſon avortement la fit mourir au dixiéme jour; car comme dit *Hipocrate*, au 2. Liv. des Predictions, ſi la femme qui avoit dyſenterie avant que d'accoucher en doit échaper, la maladie doit ceſſer le meſme jour de ſon accouchement, ou tres peu de tems aprés, comme elle fit à la femme de cét *Epycharmus*, ce qui n'eſtant pas arrivé à celle de cét Avocat, luy cauſa la mort.

Pour proceder ſeurement à la gueriſon de ces differens flux de ventre (à quoy il eſt neceſſaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en eſt la nature, afin de remedier à la cauſe qui l'entretient. Si c'eſt un flux lienterique, ſurvenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomiſſemens, qui ont tant debilité l'eſtomac, & relâché ſes membranes, que n'ayant plus la force de rejetter les

alimens par haut, il les laiſſe écouler ſans coction par bas ; la femme en ce cas, s'abſtiendra de tous ces appetits étranges, & uſera de bons alimens de facile digeſtion, & en petite quantité à la fois, afin que ſon eſtomac les puiſſe plus facilement cuire & digerer ; elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptiſane commune qui ne lui eſt pas propre en cette rencontre, ſi ce n'eſtoit qu'elle eût la fievre bien fort ; car ſi elle ne l'avoit que legerement, l'uſage du vin trempé de la maniere doit eſtre preferable ; dautant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'eſt que ſymptomatique, eſtant entretenuë par cette débilité d'eſtomac, laquelle ceſſera auſſi-toſt qu'il aura eſté fortifié ; à quoy aidera encore beaucoup, ſi la femme devant & aprés ſes repas uſe de quelques confortatifs, comme ſi elle prend une cuillerée ou deux de ce ſyrop de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre ſeiziéme de ce premier Livre, ou un peu de bon hypocras ou de vin d'Eſpagne naturel, & de l'un ou de l'autre ſelon ſon appetit ; il ne ſera pas auſſi mauvais qu'elle mange un peu de conſerve de roſes, ou un peu de bon cotignac avant ſon repas ; elle portera une peau d'agneau ou de cygne, ou de vautour ſur la region de ſon eſtomac, pour luy conſerver & augmenter ſa chaleur naturelle, qui eſt tres-neceſſaire à la digeſtion des alimens ; obſervant de ne luy donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, dautant qu'elle en ſeroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre eſt diarrheïque, & qu'il n'y a ſeulement que les excrémens qui ſont contenus aux inteſtins qui ſe vuident, avec quelques humeurs ſuperduës que la nature y envoye pour faire expulſion, s'il ne continuë pas long-tems, & qu'il aille doucement, la femme n'en ſera pas incommodée, ni en danger, que quand il aura paſſé ces bornes ; & on doit laiſſer faire cette operation à la nature, ſans l'en empêcher du commencement, ſe contentant pour lors de moderer ſeulement l'évacuation, ſans l'arreſter. Mais ſi cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'eſt un témoignage qu'il y a de mauvaiſes humeurs collées & attachées aux parois interieures des inteſtins, qui les obligent en les piquotant à ſe décharger ſouvent, leſquelles il faut diſſoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puiſſe détacher, & evacuer, aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de ceſſer ; ce qu'on fera par quelque legere infuſion

de ſené, & de rhubarbe, avec le ſyrop de chicorée ; ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe. Or ſi nonobſtant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & ſe convertit en dyſenterie, la malade faiſant à chaque moment des ſelles ſanglantes, avec de grandes douleurs & teneſmes, c'eſt pour lors qu'elle eſt en tres-grand danger d'avorter ; ce qu'on tâchera d'éviter, ſi faire ſe peut, aprés avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire, les mauvaiſes humeurs qui eſtoient dans les inteſtins, en empêchant par le bon regime qu'il ne s'en engendre derechef d'autres ; pour lequel ſujet elle uſera de bons bouïllons de veau & de volaille, dans leſquels on fera cuire des herbes rafraîchiſſantes, avec une pomme de coin, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées ; elle mangera du riz cuit dans ces bouïllons, ou de la bouïllie, dans laquelle on delayera quelques jaunes d'œufs frais, obſervant toujours de la faire bien cuire : ces alimens léniſſent & adouciſſent les inteſtins par dedans. Son breuvage ſera d'eau ferrée, avec un peu de vin ſi elle n'a point de fiévre, & au cas qu'elle en euſt, elle mettroit plutoſt de fois à autres une cuillerée de ſyrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau ; elle pourra auſſi manger quelque peu de cotignac & de conſerve de roſes, ou d'autres choſes aſtringentes & confortatives, pourveu que le corps ait eſté purgé auparavant ; & parce que dans ce flux il y a toujours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux inteſtins, & principalement au *rectum*, à cauſe que toutes les humeurs ſe déchargeant ſur lui, l'irritent extrémement, & lui cauſent des épreintes continuelles, il faudra tâcher de les appaiſer, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive ; ce qu'on fera par clyſteres faits avec le bouïllon d'une teſte de veau, ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat ; ou bien avec lait tout recemment trait, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais. Aprés qu'on aura uſé de ces lavemens anodins & nourriſſans, ſelon qu'on jugera eſtre neceſſaire, leſquels la malade gardera le plus long-tems qu'elle pourra, afin de mieux appaiſer ces douleurs, on lui en donnera de deterſifs, faits de la décoction d'orge, mauves, guimauves, & miel roſat, enſuite dequoy on ſe ſervira de ceux qui ſont aſtringens, parmi leſquels on ne doit mêler aucune huile ni miel, dautant que ces choſes relâchent au lieu de reſerrer ; & on commencera par les plus foibles, faits d'eau roſe mêlée avec celle de laituë & de plantin ; aprés quoy on viendra aux

plus forts, compoſez de la decoction de feuïlles & racines de plantin, bouïllon blanc, & queuë de cheval, avec roſes de Provins & l'écorce de grenade, qu'on fera bouïllir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre ſigilée, & ſang de dragon, de chacun deux dragmes : on en pourra meſme auſſi fomenter le ſiege; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts aſtringens devant que d'avoir premierement purgé la femme, avec les remedes declarez cy-deſſus, de peur que (comme on dit) le loup ne ſoit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur la mort à la mere, & à ſon enfant par conſequent, en retenant au dedans quantité de mauvaiſes humeurs, dont la nature ſe vouloit décharger. C'eſt ce qu'on évitera ſi on obſerve bien les choſes que nous avons dites.

CHAPITRE XX.

Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe.

Hipocrate en l'Aphoriſme 60. du 5. Livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impoßibile eſt fœtum eſſe ſanum.* Si les menſtruës fluent à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain. Mais cét Aphoriſme ne ſe doit pas expliquer au pied de la lettre, il ſe doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance; car quoique ſelon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menſtruës ne doivent fluer quand la femme eſt groſſe, dautant que leur paſſage ordinaire eſt bouché, & auſſi parce que ce ſang doit pour lors eſtre employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il ſeroit fruſtré, s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce ſujet extrémement debilité; neanmoins il ſe voit des femmes, qui encore qu'elles ſoient groſſes, ne laiſſent pas d'avoir leurs ordinaires juſques au quatriéme & cinquiéme mois, qui eſt le tems auquel l'enfant venant à eſtre déja grand, attire à lui quantité de ſang pour ſa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut reſter de ſuperflu ſi facilement que dans les commencemens de la groſſeſſe. Ie connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ſes groſſeſſes a eu ſes menſtruës reglement de mois en mois, comme elle avoit coutume (ſinon quelque peu moins) juſques au ſixiéme mois, auquel tems elles lui

ceſſoient ſeulement, nonobſtant quoy elle eſt toujours accouchée à terme de tous ſes enfans : j'en ay vû une autre qui ne croyant pas eſtre groſſe à cauſe qu'elle avoit ſes ordinaires, & reſſentant quelque incommodité de la groſſeſſe, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea ſon Medecin de la faire ſaigner & purger par pluſieurs fois, ce qu'il fit tant faire qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois. Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui ſont fort ſanguines & aux pituiteuſes, leſquelles faiſant beaucoup plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture dans les commencemens de la groſſeſſe, ſe déchargent encore en ce tems de ſa quantité ſuperfluë ; ce qu'elles font plus ou moins, ſelon leurs diſpoſitions, non point par le fond de la matrice, comme elles avoient accoutumé quand elles n'étoient pas groſſes, dautant que ce paſſage eſt effectivement bouché par l'arriere-faix qui y eſt adherent, & que la matrice eſt pour lors exactement fermée ; mais par deux rameaux que la nature providente & ſoigneuſe de la conſervation de l'individu, auſſi-bien que de l'eſpece, a deſtinez à cét uſage, leſquels viennent des vaiſſeaux ſpermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux teſticules & aux autres parties, avant que d'arriver à la matrice, ſe diviſent de chaque coſté en deux rameaux aſſez conſiderables, dont l'un aboutit à ſon fond, par où coulent les mois quand la femme n'eſt pas groſſe, & l'autre n'y entrant pas, vient le long de ſon corps ſe terminer au coſté de l'orifice interne de la matrice, par le moyen duquel les mois ſe déchargent pendant la groſſeſſe, s'il arrive que la femme ſoit plethorique ; ce qui ſe fait encore par quelques autres rameaux qui naiſſant des vaiſſeaux hypogaſtriques, viennent auſſi ſe terminer au meſme endroit.

Lorſque la femme groſſe vuide du ſang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il ſort, & de quelle maniere ; ſi ce ſont des menſtruës ordinaires, ou ſi ce n'eſt pas une veritable perte de ſang. Si ce ſont des menſtruës ordinaires, le ſang viendra periodiquement au tems accoutumé, & fluëra peu-à-peu du col de la matrice en ce tems, & non pas de ſon fond ; ce qui ſe connoîtra, ſi en touchant avec le doigt on trouve ſon orifice interne exactement clos, lequel ne le ſeroit pas, ſi le ſang venoit du fond ; comme auſſi s'il fluë ſans douleur & en petite quantité, toutes leſquelles circonſtances ne ſe rencontrent pas à la perte de ſang, mais bien d'autres contraires, ainſi que nous ferons voir au Cha-

pitre ſuivant. Il faut encore examiner ſi ce flux vient par la ſeule ſuperfluité, ou ſi ce n'eſt point par l'acrimonie du ſang, ou par la debilité des vaiſſeaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes neceſſaires. S'il provient de la ſeule abondance dont la femme ſe purge quelquefois nonobſtant ſa groſſeſſe, à cauſe qu'elle en fait plus que ſon enfant n'en peut conſumer pour ſa nourriture durant les premiers mois, bien loin que ce flux nuiſe pour lors à la mere & à l'enfant, il leur eſt profitable quand il eſt moderé, car ſi la matrice n'étoit point déchargée de ce ſang ſuperflu, l'enfant qui eſt encore petit, en ſeroit ſuffoqué & noyé, ſi on n'uſoit de la ſaignée, pour ſuppléer au defaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire ; mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plenitude au corps de la femme, qui avoit auſſi avant ſa groſſeſſe ſes menſtruës en petite quantité, qui ne laiſſent par de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la debilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a pretendu parler dans le 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas eſtre ſain, ſi leurs menſtruës fluent durant leur groſſeſſe ; dautant qu'il ne leur reſte pas aſſez de ſang pour la nourriture de leur enfant ; ce qui les met en tres-grand danger d'avorter ; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chaſſe le loup hors du bois, de meſme le defaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir hors de ſon cachot, avant qu'il en ſoit tems.

Pour empêcher que ce flux ne produiſe un ſi fâcheux accident, la femme ſe tiendra en tres-grand repos couchée dans ſon lit, s'abſtenant de toutes choſes qui lui peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraîchiſſant, mangeant des viandes qui engendrent de bon ſang & qui l'épaiſſiſſent ; à quoy ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche, & jarret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraîchiſſantes, comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de riz & d'orge mondé faits avec ces conſommez lui ſont propres ; & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de ſyrop de coins ; elle doit s'abſtenir entierement du coït ; parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler davantage, à quoy contribuë auſſi beaucoup l'agi-

tation de la partie dans ſon action. Il ſera bon auſſi de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renouée*, & de l'appliquer fraîchement au tour des reins de la femme. Mais ſi nonobſtant tout cela ce flux ne laiſſoit pas de continuer; quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mammelles pour faire revulſion de ce ſang & le détourner ; c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. Livre, *Mulieri ſi velis menſtrua ſiſtere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone.* Mais cela n'a pas grand effet ; j'aimerois encore mieux faire cette révulſion par la ſaignée du bras, ſi ſes forces le permettoient ; & comme en cette rencontre l'enfant eſt extrémement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant ſur le ventre de la femme au droit de la matrice, des compreſſes trempées dans du gros vin, dans lequel on aura fait bouïllir une grenade avec ſon écorce, des roſes de Provins, & un peu de canelle : mais le meilleur moyen de lui faire reprendre vigueur, eſt de temperer le ſang de ſa mere, & d'en empêcher l'evacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe.

IL y a bien de la difference entre le flux menſtruel, dont j'ay parlé au precedent Chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle ſoit groſſe, & la perte de ſang de laquelle il eſt maintenant queſtion : car, comme j'ay déja dit, le flux menſtruel vient periodiquement au tems accoutumé, ſans douleur, coulant peu à peu du col de la matrice aux environs de ſon orifice interne durant la groſſeſſe, aprés quoy il ceſſe entierement ; mais au contraire, cette perte de ſang vient de fond de la matrice avec douleur, & arrive preſque ſubitement, & le ſang ſort en grande abondance, & continuë toujours à couler ſans interruption, ſi ce n'eſt que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, ſemblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de tems le lieu d'où il fluë ; mais bien-toſt aprés ces caillots venant à eſtre expulſez, ou à tomber d'eux-meſmes de la matrice il recommence encore plus fort, enſuite dequoy la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant, ſi on n'y remedie au plutoſt, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de ſang vient vers les premiers mois de la

groſſeſſe, elle eſt ordinairement cauſée par quelque faux-germe, dont la matrice tâche de ſe décharger ; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaiſſeaux de ſon fond, deſquels le ſang ne ceſſe de couler, juſques à ce qu'elle ait expulſé les corps eſtranges qui ſont contenus en ſa capacité ; & d'autant plus que ce ſang ſe trouve ſubtil & échauffé pour lors, d'autant plus auſſi fluë-t'il abondamment. Mais quand cette perte de ſang arrive à la femme groſſe d'enfant, en quelque tems que ce ſoit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaiſſeaux du fond de la matrice, cauſée de quelque coup, chûte, ou autre bleſſure, & principalement de ce que l'arriere-faix en ces occaſions, quelquefois en d'autres, venant à ſe ſeparer en partie ou tout-à-fait du fond de la matrice (auquel il doit eſtre adherent pour recevoir le ſang de la mere deſtiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſtoit joint, demeurent ouverts par ce détachement ; en conſequence dequoy il ſe fait incontinent un grand flux de ſang, qui eſt ordinairement d'autant plus abondant, & dangereux que le terme de la groſſeſſe eſt avancé ; parce que les vaiſſeaux de la matrice groſſiſſent toujours à proportion que l'enfant devient grand : & cette perte de ſang ne ceſſe point (ſi elle eſt ainſi cauſée) que la femme ne ſoit accouchée ; parce que l'arriere faix eſtant une fois détaché, quand ce ne ſeroit meſme qu'en partie, ne ſe rejoint jamais avec la matrice ; laquelle au contraire venant à ſe comprimer & à ſe reſerrer, & comme rentrer en ſoy-meſme (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de ſa propre ſubſtance les ouvertures de ces vaiſſeaux ; moyennant quoy cette perte de ſang ceſſe, qui autrement continuë tant que la matrice eſt dans la diſtenſion qu'en font l'enfant & les autres choſes qu'elle renferme ; à cauſe que pour lors ces vaiſſeaux demeurent toûjours ouverts, juſques à ce qu'ayant eſté déchargée de ſon fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à ſe reſerrer, comme nous venons de dire ; ce qui arrive ainſi que nous le voyons en une éponge, dont les pores, ou trous, qui ſont fort larges quand elle eſt enflée, viennent à diſparoiſtre & à eſtre bouchez de ſa propre ſubſtance, ſi nous la reſerrons & comprimons avec la main ; de meſme par cette contraction qui ſe fait en la matrice, laquelle eſtoit devenuë comme ſpongieuſe dans la groſſeſſe, au lieu où l'arriere-faix eſtoit attaché, les orifices des vaiſſeaux ſont fermez auſſitoſt qu'elle eſt vuidée de

tout

tout ce qui eſtoit contenu en ſa capacité. I'ay ſouvent remarqué, que la longueur du cordon de l'umbilic, eſtant beaucoup accourcie par pluſieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait pour lors, que l'enfant, qui eſt ainſi bridé par ce cordon, ne peut preſque ſe remuer, qu'il ne tiraille l'arriere-faix, où il eſt attaché, & n'en faſſe, en meſme tems, un détachement d'avec la matrice, qui cauſe auſſi-toſt une perte de ſang d'autant plus grande & dangereuſe, que ce détachement eſt grand.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par neceſſité, pour les raiſons alleguées, accoucher la femme en cette occaſion, afin de faire ceſſer la perte de ſang, je ne pretens pas qu'auſſi-toſt qu'on s'en apperçoit, on y procede de la maniere; car il ſe voit des pertes de ſang, quand elles ſont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arreſter quelquefois en ſe tenant ſeulement de repos au lit, & par la ſaignée du bras, avec l'uſage des remedes ſpecifiez au Chapitre précedent : ce pourroit eſtre auſſi un flux menſtruel & ordinaire. I'ay veu quelques femmes groſſes vuider du ſang de la matrice avec aſſez d'abondance, & meſme quelquefois en caillots, & neanmoins porter leur enfant juſques à terme, & en accoucher heureuſement. Ce ſang procede pour lors de quelque vaiſſeau qui s'ouvre vers l'exterieur de l'orifice interne, qui ne laiſſe pas de demeurer clos & fermé en ces ſortes de femmes : car quoyque le ſang ſortant abondamment & par caillots, ſoit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaiſſeaux du fond de la matrice, & le ſigne d'un prochain avortement, il ſe rencontre neanmoins quelquefois (bien que rarement) que ces caillots de ſang procedent ſeulement de celui qui ſort de quelque vaiſſeau qui aboutit à l'exterieur de cét orifice interne; lequel ſang ainſi extravaſé, ne ſortant pas auſſi-toſt du col de la matrice qu'il eſt hors de ſon vaiſſeau, ſe caille de la maniere dans le *vagina*, en y ſejournant un peu, à cauſe de la ſituation en laquelle la femme peut eſtre dans le tems que ce ſang s'extravaſe. C'eſt pourquoy afin de juger tres-certainement ſi une femme groſſe qui vuide du ſang de la matrice par caillots, en grande ou petite, ou mediocre quantité, doit avorter, il la faut toucher; car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert juſques dans ſa partie interieure, & qu'on ſente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ſes membranes ſe preſenter, c'eſt alors un ſigne tres-aſſuré que ce ſang vient du fond de la matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le ſang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation

soit de peu de durée, il faut pour lors laisser l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces suffisantes, & qu'elle ne soit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux; mais quand il coule subitement en si grande abondance qu'elle en tombe en frequentes syncopes, ou bien en convulsion; c'est en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il est absolument necessaire d'accoucher la femme, qu'elle soit à terme, ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes; dautant qu'il n'y a que ce seul moyen pour lui sauver la vie, & à son enfant; & si on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum sanguine vocem*, elle jettera avec le sang les derniers soupirs. *Hipocrate* en a bien marqué le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio, & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette occasion dangereuse attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas; car quoy qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la sorte, d'abord que la perte de sang a esté jusques à la syncope & à la convulsion; & on ne doit pas aussi differer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte; dautant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foiblesses la relâchant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater que si elles avoient eu quantité de fortes douleurs; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement, aprés quoy le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigts joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lors qu'ils seront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit-à-petit, & sans aucune violence, si faire se peut, ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre; ensuite dequoy, quelque partie que l'enfant puisse presenter la premiere, quand même ce seroit la teste (à moins qu'elle ne fust trop avancée dans le passage) il doit toûjours en cette occasion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer, observant toutes les circonstances que nous dirons au Chapitre treiziéme du second Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant; dautant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par les pieds que

par la teſte, ou par les autres parties. C'eſt pourquoy s'ils ne ſe preſentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher ; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres ; parce que le ſang qui s'eſt écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend ſi gliſſante par ſon humidité, qu'il ne luy ſera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire ; aprés quoy il delivrera la femme de ſon arrierefaix, qui eſt toûjours fort peu adherent en ces rencontres, prenant bien garde à ne laiſſer aucuns grumeaux de ſang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'étant fait, on le verra ceſſer peu aprés avec tous les accidens, ſi on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont pery avec leurs enfans pour n'avoir pas eſté aſſiſtées de la maniere en ce fâcheux accident, & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eut eſté autrement certaine, pour avoir eſté ſecouruës aſſez à temps, comme auſſi pluſieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient eſté fruſtrez ſans cela. *Guillemeau* dans le 13. Chap. du 2. Livre *de l'accouchement*, fait mention de ſix ou ſept hiſtoires qui font foy de cette verité, dans la pluſpart deſquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les ſanglantes victimes, pour n'avoir pas eſté accouchées en pareille rencontre, ce que les autres éviterent l'ayant eſté d'aſſez bõne heure: mais pour confirmer d'autant plus la choſe par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui eſt tres-remarquable, & dont le ſouvenir m'eſt ſi ſenſible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puiſſe profiter, me ſemble eſtre du ſang ; dautant qu'en cette pitoyable & fatale occaſion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celuy qui eſtoit ſemblable au mien.

Ce fut il y a ſeize ans, que ma ſœur qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant groſſe de huit mois & demy, de ſon cinquiéme enfant, ſe portant extrémement bien pour lors, fut ſi mal-heureuſe que de ſe bleſſer (quoique legerement en apparence dans ce moment) étant tombée ſur les genoux, ſon ventre ayant auſſi porté un peu à terre par la chute, aprés quoy elle demeura un jour ou deux ſans s'en trouver beaucoup incommodée, ce qui fit qu'elle négligea de garder le repos qui luy eſtoit bien neceſſaire ; mais le troiſiéme jour de ſa bleſſure, ſur les onze heures du ma-

tin, elle fut ſubitement ſurpriſe de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, leſquelles furent auſſi-tôt accompagnées d'une grande perte de ſang; ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent ſa Sage-femme, qui n'entendoit pas des mieux ſon métier; laquelle étant arrivée, luy dit qu'il falloit pour l'accoucher, ſe donner patience que ſa Matrice ſe dilatât d'elle-même par les douleurs, l'aſſurant au reſte qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle ſeroit bien-tôt délivrée de cet accident, dautant que ſon enfant venoit bien. Elle la fit ainſi vainement eſperer durant trois ou quatre heures, juſques à ce que le flux de ſang continuant toûjours fortement les douleurs commencerent à ceſſer, & que la pauvre femme fût tombée par pluſieurs fois en foibleſſe; aprés quoy cette Sage-femme demanda un Chirurgien pour la ſecourir en cette occaſion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir; mais mal-heureuſement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut querir celuy qu'on croyoit être le plus habile homme de tous les Chirurgiens, qui pratiquent à Paris les accouchemens, lequel fut auſſi-tôt conduit au logis de ma ſœur, où il arriva ſur les quatre heures aprés midy; mais l'ayant veuë en cét état, il ſe contenta ſeulement de dire, que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de luy faire recevoir tous ſes Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas abſolument l'accoucher; à quoy concluoit pareillement la Sage-femme, qui croyoit que le ſentiment d'un homme ſi authentiquement eſtimé d'un chacun étoit indubitable. Lorſqu'il eut fait ce prognoſtic, il s'en retourna auſſitôt chez luy, ſans vouloir demeurer là davantage, & laiſſa en ce déplorable état, & ſans aucun ſecours cette femme, à qui il eut indubitablement ſauvé la vie, & à ſon enfant, s'il l'eut accouchée en ce temps; ce qui étoit aſſez facile, comme on le peut bien connoître par la ſuite de cette hiſtoire.

Aprés l'avis d'un homme de ſi grande reputation, joint à celuy de cette Sage-femme, tout le monde qui étoit là preſent, crut que puiſque Monſieur un tel * n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un ſi grand mal que d'eſperer en Dieu ſeul qui peut tout. On tâcha pour lors, de conſoler le mieux qu'il fut poſſible ma pauvre ſœur, laquelle aſpiroit avec grande paſſion de me voir, pour ſçavoir ſi je luy prononcerois le même arreſt, & ſi ſon mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit ſans aucun remede (car ſon ſang couloit continuellement en grande abondance); Enfin, je revins chez moy, où on étoit venu pour me dire

cette mauvaise nouvelle, il y avoit fort long-temps: & où par malheur je ne m'étois pas rencontré, comme j'ay dit; ce que sçachant je courus incontinent chez elle; où étant arrivé, je vis un si pitoyable spectacle, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cét abord, de plusieurs & differens mouvemens; aprés quoy ayant un peu repris mes sens, j'approchay du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens; où étant, elle me conjura par plusieurs fois de luy donner le secours, qu'elle me dit n'esperer plus que de moy. Aprés que j'eus appris de la Sage-femme tout ce qui s'étoit passé, & qu'elle m'eut dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit veuë il y avoit plus de deux heures (car pour lors il en étoit bien six) j'apperceus que le sang couloit abondamment & sans discontinuer, dont elle avoit déja perdu plus des trois parts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes, & d'autres linges qui en estoient tout trempez; lequel sang restant en son corps si elle eut esté accouchée en ce temps, luy auroit sans doute sauvé la vie. Ie vis aussi qu'il luy prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit esté, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures devant, comme il estoit possible & facile; dautant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit ensuite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler; & voulant connoître s'il étoit vray qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant par bas, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sage-femme, pour sçavoir si cét orifice étoit ainsi disposé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion; elle me dit qu'ouy, & qu'il avoit toûjours esté en ce même estat, depuis qu'il estoit sorty. Aussi-tôt qu'elle m'eût fait cette declaration, je connus fort bien son ignorance, & où estoit l'encloüure du Chirurgien: touchant quoy, je luy dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient esté tout deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire, pour lequel sujet il luy estoit asseurement facile de l'accoucher en ce temps s'il eût voulu, aussi bien qu'il estoit encore pour lors; ce que j'eusse à la verité fait en ce moment, s'il m'eut

esté possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla long-tems, sur la resolution que je fus contraint d'en prendre, aprés avoir perdu l'esperance de toute autre assistance. Ce qui m'en empéchoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroître temeraire que de resister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la personne, qui estoit ma sœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon esprit de si differentes passions, dont il fut preoccupé en la voyant preste d'expirer devant moy, pour la prodigieuse perte de ce sang qui estoit sorty de la même source que le mien, qu'il ne me fut pas possible de m'y resoudre sur l'heure; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-tems, pour le prier de revenir au logis, afin que luy témoignant moi-même la facilité que je trouvois à l'operation, & que luy faisant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'esperance en ces occasions, si on ne l'entreprend au plûtost, je pûsse le resoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainsi la mere au desespoir de la vie, comme il avoit fait, en laissant perir son enfant avec elle, auquel il eût pû procurer le Baptême, s'il eut fait ce que l'art requiert, qui est que ne les pouvant sauver tout deux, on tâche à tout le moins de sauver l'enfant s'il est possible, sans prejudicier à la mere: mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & sollicitation qu'on luy en pût faire, s'excusant toûjours sur ce qu'il n'étoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyay encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fut venu assez à tems) j'aurois conclu à la necessité de l'operation, comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité: mais le mal-heur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy. Pendant toutes ces allées & venuës, il se passa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le sang couloit toûjours sans discontinuation, comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus: ce fut pour lors que me voyant hors d'esperance d'avoir les personnes que j'avois envoyé querir, je pris resolution de l'accoucher sur l'heure, n'ayant pas été en mon pouvoir de m'y resoudre que dans cette extremité, pour les raisons que j'ay dites: ce qui fut à la verité un peu

trop tard pour la mere ; car ſi j'euſſe eû aſſez de force ſur mon eſprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivay, il y avoit encore en ce tems grande eſperance de la ſauver, auſſi-bien que je fis ſon enfant, aprés m'y eſtre comporté de cette maniere ; qui eſt qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la matrice, lequel étoit aſſez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduiſis un peu enſuite un troiſiéme, & petit à petit l'extremité de tous les cinq de la main droite, avec leſquels je dilatay cét orifice ſuffiſamment pour lui donner entier paſſage ; ce qui ſe fait fort facilement en ſemblables occaſions, à cauſe que, comme il a eſté dit, l'abondance du ſang humecte & relâche extrémement toute la matrice, dans laquelle ayant ainſi fait entrer doucement ma main, je reconnus que l'enfant preſentoit la teſte, & que ſes eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extremité des ongles : Ce qu'eſtant fait, je retournay auſſi-toſt l'enfant pour lui prendre les pieds, par leſquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enſeigneray au meſme Chapitre treiziéme du ſecond Livre ; ce que je fis en moins de tems qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un juſques à cent ; & je proteſte en ma conſcience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui eſt de ceux qui ſont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'operation ne ſe plaignit pas le moins du monde, quoyqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoiſſance de ce que je luy faiſois ; elle ſe ſentit meſme tout-à-fait ſoulagée auſſi-toſt que je l'eus ainſi accouchée & delivrée ; aprés quoy la perte de ſang commença de ceſſer. Pour ce qui eſt de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'inſtant baptiſé par un Prêtre qui eſtoit dans la chambre. La malade & toutes les perſonnes qui ſe trouverent-là preſentes (dont le nombre eſtoit aſſez grand) connurent tres-manifeſtement pour lors, que le Chirurgien & la Sage-femme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eu aucune raiſon de l'aſſurer.

L'operation fut faite encore aſſez à tems pour procurer le Baptéme à l'enfant, qui le reçut, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour ſauver la vie à ſa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout ſon ſang, mourut une heure aprés avoir eſté ainſi accouchée, eſtant tombée dans une grande

foibleſſe telle que celles qui luy venoient ſouvent devant qu'elle l'eût eſté. Ce flux de ſang ceſſa bien à la verité, mais il ne luy en eſtoit pas reſté aſſez pour pouvoir reſiſter à ces ſyncopes ſi frequentes; ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray-ſemblablement conjecturer, ſi ce Chirurgien qui l'avoit veuë premierement, l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire ſans doute auſſi facilement que je le fis; depuis lequel tems elle avoit perdu ſans exagerer, plus de vingt palettes de ſang, dont quatre ou cinq auroient été peut-eſtre ſuffiſantes pour la faire échaper; dautant que c'eſtoit une jeune femme de tres-bonne conſtitution, qui n'avoit aucune maladie ny incommodité lorſqu'elle fut ſurpriſe de ce fatal accident, qui lui arriva, comme j'ay dit, ſur les onze heures du matin : elle fut accouchée à ſept du ſoir; & parce qu'elle avoit perdu tout ſon ſang avant l'operation, elle luy fut infructueuſe, car elle mourut une heure aprés, en parlant toujours avec fort bon jugement, juſques au moment qu'elle expira, qui fut ſur les huit heures du meſme jour.

Ie veux au ſujet de cette lamentable hiſtoire (afin qu'on s'en donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de diſgreſſion, quel pouvoit eſtre le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de neceſſité qu'on demeure d'accord avec moy, que ce fut pour une, ou pour pluſieurs de ces trois cauſes, qu'il ne voulut, ou ne put pas accoucher cette femme, lorſqu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique : de ſoutenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas perſuader; dautant qu'il a trop grande reputation pour cela, quoique pluſieurs perſonnes qui ſe connoiſſent bien en l'Art, tomberoient peut-eſtre d'accord avec moy, qu'il eſt du nombre de ceux dont on peut dire avec juſte raiſon, *minuit præſentia famam.* Que ce fut par malice, qui eſt celuy qui ſe voudroit imaginer, qu'il ſe pût trouver un homme d'une ſi deteſtable volonté? Mais ſi ce ne fut ni par ignorance ni par malice, il eſt tres-facile à connoiſtre que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui ſont en grande reputation ont coutume d'uſer de cette fauſſe prudence, faiſant toujours leur poſſible pour éviter les dangereuſes cures, de peur que ceux qui ne ſe connoiſſent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy qu'ils les ayent bien & deuëment traitez. Ce fut là juſtement noſtre mal-

heur;

heur; car ce Chirurgien qui a grand renom parmy beaucoup de femmes de qualité qu'il accouche, fuit tant qu'il peut les accouchemens perilleux, & sujets à une issuë mauvaise, ou douteuse, comme estoit celuy-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il se rencontra dans la chambre de ma sœur une Dame de consideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le mesme logis, laquelle il accouchoit ordinairement; ce qui fut cause que prevoyant que l'issuë de l'operation seroit tres-douteuse, il aima mieux se conserver l'estime de cette Dame, qui ne se connoissoit pas à la chose, pour pouvoir juger de son procedé, que de faire Chrétiennement son devoir en cette occasion, auquel neanmoins on doit toujours avoir plus d'égard qu'à tous ces interests de vaine reputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conscience. Ceux qui usent de cette politique, sont souvent cause de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner soulagement, & de celle de leurs enfans, qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de jouïr pour jamais de la felicité eternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu.

I'ay bien voulu faire recit de toutes les circonstances de cette tragedie, afin qu'on connoisse plus facilement la necessité de faire promptement l'operation en pareille occasion, & quoyque cette histoire soit un peu longue, elle paroistra neanmoins courte, si on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Ie me suis trouvé depuis ce tems-là en plus de cent autres occasions de semblable nature, ausquelles avec l'aide de Dieu, j'ay garanty la pluspart des femmes, de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans, dequoy j'ay eu plus de satisfaction en moy-mesme, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde, que me pourroit procurer une si pernicieuse politique, dont ne se serviront jamais tous Chirurgiens & Sages-femmes qui auront leur conscience bien reglée.

Ie pourrois bien nommer, s'il estoit besoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui sont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité; mais je me contenteray de citer deux propres sœurs, qui sont toutes deux femmes de Marchands de vins, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la Montagne de Sainte Geneviéve, à l'enseigne du Tambour, à laquelle j'ay sauvé la vie par quatre fois de la sorte, en differentes grossesses, estant preste d'expirer à chaque fois

par de grandes pertes de ſang ; & l'autre s'appelle Madame *Gourdin*, qui demeure au Faux-bourg S. Iacques, à laquelle j'ay auſſi donné le meſme ſecours par deux autres fois en pareil beſoin : j'ajouteray neanmoins à ces deux notables exemples un autre tout recent, qui eſt celui de la femme de Monſieur *Dionis* mon Couſin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui ſeroit indubitablement morte dans peu d'heures avec ſon enfant en ſon ventre, au mois de Iuin dernier, pour la grande perte de ſang dont elle fut ſurpriſe, enſuite d'une chute qu'elle fit ſur les genoux au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, ſi je ne l'euſſe tres-promptement accouchée, pour lui ſauver la vie, ainſi que je fis, auſſi-bien qu'à ſon enfant, par le moyen de ce ſecours ſalutaire. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'Oſſone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, eut eſté aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces operations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang en quatre heures de tems, ainſi qu'il luy arriva le vingtiéme Octobre mil ſix cent ſoixante & douze : non plus que Madame de Seignelay, ſi recommandable par ſon eminente qualité, & par toutes ſes rares vertus, qui mourut à Paris le ſeiziéme Mars mil ſix cent ſoixante & dix-huit, à l'âge de dix-neuf ans, en ſept heures de tems, auſſi avec ſon enfant dans le ventre, au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, par une ſemblable perte de ſang, ſans eſtre aucunement ſecouruë par ce Chirugien ſi fameux, qu'on avoit inutilement mandé pour ce ſujet, puiſqu'il ne voulut, ou ne put pas l'accoucher, comme il eſtoit abſolument neceſſaire de faire, pour ſauver la vie de la mere & de ſon enfant : mais ſi je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à leur mort, eſt que, comme *Celſe* dit tres-bien au commencement de ſon premier Livre. *Nemo in ſplendidâ perſonâ periclitari conjecturâ ſuâ vult ; ne occidiſſe, niſi ſervaverit, videatur.* Nul ne veut hazarder d'éprouver un remede ſur une perſonne de grande conſideration, quand il n'eſt pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne iſſuë ; de peur que ſi le malade venoit à mourir enſuite, on ne crût que ce ſeroit le remede qui l'auroit tué. C'eſt ce qui fait que les perſonnes de grande qualité meurent aſſez ſouvent plutoſt que les autres ; parce qu'on n'oſe pas leur donner les ſecours neceſſaires, comme on fait ſans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raiſon pour laquelle *Hali Rodoham* n'oſa

pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de luy oſter une hemorrhoïde groſſe & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui eſtoit à ce que je crois le *clitoris*) & qui empeſchoit que ſon mary ne put uſer du coït avec elle ? Car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipſa habebat principatum in mundo, & cenſum multum, & vir ejus eſt unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text. 177.* Ie ne trouvay pas à propos de le faire, à cauſe que c'étoit une grande Princeſſe qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle eſtoit la femme d'un Roy.

Mais quoyque j'aye dit qu'il eſt abſolument neceſſaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de ſang, pour tâcher de leur ſauver la vie, & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car ſi on attend trop tard à les ſecourir, pluſieurs ne laiſſent pas de mourir peu de tems aprés l'operation, comme fit ma ſœur : & ſi la perte de ſang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre ſubſtance de la matrice, cauſée par ſa trop grande diſtenſion, ou par quelque bleſſure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne ſe peut connoiſtre que par l'ouverture du corps de la femme aprés ſa mort) pour lors la maladie eſt incurable ; & toutes ces ſortes de femmes ne laiſſent pas de mourir, ſoit qu'elles accouchent d'elles-meſmes par la ſeule operation de nature, ou qu'elles ſoient promptement ſecouruës par un expert Chirurgien : parce que la matrice qui a ſouffert violence par quelque bleſſure, ou par quelque conſiderable contuſion, ne peut pas ſe reſerrer & ſe contracter ſi exactement aprés l'accouchement, ni ſi bien reünir ſes fibres & ſa ſubſtance pour boucher les orifices des vaiſſeaux qui eſtoient ouverts par rupture & par déchirement, qu'elle le feroit ſi elle n'avoit point reçu de leſion, & que les vaiſſeaux n'euſſent eſté ouverts que par ſimple *anaſtomoſe* : outre que ſi la femme ſurvit quelques jours aprés ſon accouchement, il arrive tres-facilement inflammation à la matrice qui a eſté bleſſée, laquelle ne manque pas dans la ſuite de faire mourir la malade : mais quoyque les frequentes foibleſſes avec perte de toute connoiſſance, le tintement des oreilles, la veuë éblouïe, égarée, & troublée, & les mouvemens convulſifs, ſoient preſque toujours des ſignes certains de mort, lors qu'ils procedent d'une grande perte de ſang à la femme groſſe ; neanmoins il ne faut pas pour

cela en toutes ces occaſions, & meſme dans les plus deſeſperées, negliger l'accouchement qui en eſt l'unique remede, quoy qu'il ne ſoit pas toujours certain. C'eſt le precepte, que *Celſe* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cauſe quelquefois la mort au malade dans le tems meſme de l'operation, auſſi-bien que l'accouchement. Voicy ſes paroles : *Nihil intereſt an ſatis tutum præſidium ſit, quod unicum eſt.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quam nullum,* experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade?

Or comme dans ces grandes pertes de ſang, il arrive toujours de grandes foibleſſes, on fera ſon poſſible pour conſerver ce qui reſte de forces à la malade, & les luy augmenter, ſi faire ſe peut, afin qu'elle en ait aſſez pour endurer l'operation, & en réchaper enſuite : pour lequel ſujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on luy donnera de tems en tems quelque bon conſommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin : ces alimens liquides produiront bien plutoſt cét effet que les ſolides; car, comme dit *Hipocrate*, en l'Aphoriſme 11. du ſecond Livre, *Facilius eſt potu reſici, quàm cibo.* On ſe refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger, dautant que les alimens liquides ſont bien plus promptement diſtribuez que les ſolides; on luy fera auſſi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, luy mettant encore ſur la region du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle : & afin d'empêcher que le ſang ne coule en ſi grande abondance, on la ſaignera du bras, pour le détourner, ſi les forces le permettent, obſervant durant la ſaignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diverſion s'en faſſe, ſans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il eſt bon auſſi de luy mettre tout le long des reins, des ſerviettes trempées en oxicrat, fait avec l'eau de plantin, & de la faire coucher tout à plat ſur une ſimple paillaſſe, ſans aucun lit de plume, ni matelas ſous elle, comme encore de lui faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de ſuc de pourpier mêlé dans un bouïllon, afin que la chaleur des reins & du ſang en ſoit temperée. *Galien* au 5. Ch. du 5. Liv. de la Meth. dit avoir arreſté avec l'injection de la ſeule eau de plantin le flux de ſang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire ceſſer par aucun autre remede

durant quatre jours. Mais quand ce flux de ſang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainſi que celuy de ma ſœur étoit cauſé, toutes ces choſes ſervent de peu, & le meilleur expedient eſt d'accoucher la femme, le plûtoſt que faire ſe pourra, quand même elle ne ſeroit groſſe que de trois mois, ou encore de moins, dautant qu'il faudroit auſſi-bien que tout vint; & il eſt neceſſaire pour lors de tirer tout ce qui eſt contenu dans la Matrice, ſoit faux germe, mole, ou enfant, ſans y rien laiſſer, car aprés avoir eſté entierement vuidée, venant à s'affaiſſer & ſe contracter, la perte de ſang & tous les accidens qui en eſtoient cauſez, ceſſent pour les raiſons que j'ay alleguées cy-devant, en ſuite dequoy la femme en pourra facilement réchaper, s'il luy reſte encore aprés l'operation des forces ſuffiſantes; ce qui arrivera ſi on n'attend point trop tard à la ſecourir.

Il faut obſerver que les pertes de ſang qui ſurviennent aux femmes, lors que la nature fait ſes efforts pour expulſer un faux-germe, ſont ſouvent ſi abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pût vuider tant de ſang en ſi peu de temps ſans mourir, à moins que de l'avoir veu de ſes propres yeux: neanmoins il s'en faut beaucoup que ces ſortes de pertes de ſang ſoient auſſi dangereuſes que celles qui arrivent aux femmes qui ſont effectivement groſſes d'enfant; parce que dans la perte de ſang qui ſurvient à une groſſeſſe de faux-germe, la Matrice n'eſt pas dans une ſi grande diſtenſion, que lors que la femme eſt groſſe d'enfant: outre cela les vaiſſeaux d'un faux germe ne ſont pas d'une groſſeur ſi conſiderable, que ceux de l'arrierefaix; c'eſt ce qui fait que ces pertes de ſang ceſſent ſouvent aprés que leur premier torrent eſt paſſé; aprés quoy la nature ne laiſſe pas d'expulſer dans la ſuite ces faux-germes tout entiers; ou bien elle les convertit en ſuppuration, ſi elle ne peut pas les expulſer de la ſorte. Il eſt toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plûtoſt qu'on le peut faire ſans violence: mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cauſe que la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte, il faut en commettre l'operation à la nature. I'ay veu mourir pluſieurs femmes de perte de ſang qui eſtoient groſſes d'enfant, & d'autant plutoſt qu'elles eſtoient plus avancées dans le terme de leur groſſeſſe; parce que les vaiſſeaux de la Matrice groſſiſſent toujours, comme j'ay dit, à proportion que l'enfant devient grand; ce qui fait que la perte de ſang en eſt d'autant plus abondante & dangereuſe; mais je n'ay pas encore veu mourir aucune femme de la perte de ſang

causée par un simple faux-germe ; quoyque dans l'abord cette perte de sang paroisse également dangereuse à celle qui arrive à la femme qui est grosse d'enfant.

CHAPITRE XXII.

De la pesanteur, & de la descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse.

BEaucoup de femmes grosses ressentent au bas du ventre une pesanteur extraordinaire, à cause que la Matrice par le poids de ce qui est contenu en sa capacité, s'affaisse & descend sur son col, & quelquefois si bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes ; auquel temps il ne leur est pareillement pas possible d'user du coït, sinon avec grande incommodité ; dautant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontre à son entrée, luy cause de la douleur.

Nous appellons descente ou relaxation de Matrice, quand elle tombe seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse ; car en ce cas, ce seroit une chûte, ou précipitation qui est une maladie bien plus incommode & plus dangereuse ; laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses, à cause que l'étenduë de la Matrice empesche qu'elle ne puisse ainsi se precipiter entierement ; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte neanmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La précipitation se connoît à la veuë, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina* ; car on y rencontre aussi-tôt la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lors que la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation des ligamens de la Matrice, & particulierement de celle des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque côté vers les lombes, pour empescher qu'elle ne tombe en bas ; laquelle relaxation vient ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coûtume, ou de quel-

ques chûtes, qui luy donnant de grandes ſecouſſes produiſent le même effet, & d'autant plus que le fardeau eſt peſant ; comme auſſi de quelque rude travail, ou d'une mauvaiſe couche qui a precedé la preſente groſſeſſe ; mais bien des fois elle eſt cauſée, ou à tous le moins facilitée par une abondance d'humiditez, leſquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainſi ; à quoy ſont tres-ſujettes les femmes pituiteuſes, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la deſcente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme groſſe de marcher, & d'uſer librement du coït, elle lui cauſe encore par ſa peſanteur, une ſtupeur aux hanches, des douleurs aux eines, & des engourdiſſemens aux cuiſſes, comme auſſi des difficultez d'uriner, & de décharger ſon ventre des gros excrémens ; dautant que venant ainſi à s'affaiſſer, elle comprime la veſſie & le *rectum* entre leſquels elle eſt ſituée. La femme pourra bien plus facilement guerir de la deſcente de Matrice, quand elle ſera accouchée, que pendant ſa groſſeſſe ; dautant qu'ayant eſté vuidée & déchargée de ſon fardeau, ſes ligamens ſeront bien plus aiſement fortifiez : ioint qu'en ce tems on peut encore mieux ſe ſervir de peſſaires pour la tenir en état ; ce qui n'eſt pas ſi facile pendant la groſſeſſe, à cauſe que pour lors ils ſont ſouvent repouſſez au dehors par la peſanteur de la matrice.

Bien que j'aye dit que la matrice de la femme groſſe ne tombe pas ordinairement, en telle ſorte qu'elle paroiſſe à la veuë au dehors, à cauſe que ſon étenduë & ſa groſſeur l'en empêchent, cela ſe doit entendre durant les derniers mois de la groſſeſſe ; car j'ay vû pluſieurs femmes à qui elle ne laiſſoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois, & deux entr'autres, qui même eſtoient groſſes de cinq mois entiers, auſquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne ſortoit de la partie honteuſe de la groſſeur du poing ; ce qui leur cauſoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en pluſieurs autres precedentes groſſeſſes pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, veu la diſpoſition qu'elles y avoient, ſi je ne leur euſſe donné un peſſaire, par le moyen duquel leur Matrice fut reduite & bien retenuë juſques au tems de leur accouchement, leur recommandant de ne l'oſter que quand elles ſeroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que ſoit cauſée la deſcente de Matrice à

la femme grosse, le meilleur remede dont elle se puisse servir, est de se tenir au lit couchée; parce que sa pesanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ses ligamens quand elle seroit debout; & si elle n'a pas le moyen ny la commodité de garder ainsi le repos, elle portera un pessaire pour aider, autant que faire se peut en ce tems, à tenir la matrice en estat; & si son ventre est assez elevé, comme il est vers les derniers mois, elle le supportera avec une bande fort large bien adaptée à ce sujet; afin que par ce moyen le fardeau estant un peu soûtenu, ces ligamens ne soient pas tant tirailliez & alongez; & si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle-mesme son ventre par devant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément, empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé: mais si ce sont des humiditez superfluës qui ont relâché les ligamens de la matrice, elle se purgera mediocrement de tems en tems, & usera d'un regime de vivre propre pour les dessecher, & son manger sera plûtost de viandes rôties que bouïllies; elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït, dautant que dans son action la verge de l'homme venant à frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cét attouchement douloureux, il ne vint à s'ouvrir avant le terme necessaire. La femme ne doit point aussi estre serrée dans ses habits; car cela pousse encore, & fait descendre la matrice; & sur tout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui poussent encore fortement la matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arriere-faix, il ne se fasse de la descente de matrice une precipitation, ou mesme un entier renversement; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la methode que j'enseigneray au Chapitre quinziéme du second Livre, en parlant de cét accouchement.

CHAP.

CHAPITRE XXIII.

De l'Hydropiſie de Matrice.

NOus voyons certaines femmes pituiteuſes, qui s'imaginant eſtre effectivement groſſes d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'eſtoient amaſſées dans leur matrice; c'eſt ce que nous appellons *hydropiſie de Matrice*. Il eſt arrivé pluſieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes, auſſi-bien que les femmes malades, leſquelles ayant long-tems eſperé & fait eſperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au Chapitre troiſiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fauſſe groſſeſſe pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient eſté enfermées & retenuës durant tout ce tems dans ſa matrice. *Guillemeau* dans le premier Chapitre de ſon premier Livre de l'accouchement, fait mention d'une hiſtoire de la ſorte qui arriva en la perſonne d'une nommée Madame *Dupeſcher*, laquelle en vuida plein un ſeau, croyant certainement eſtre groſſe d'enfant: & *Fernel* au Chap. 15. du 6. Livre de ſa *Pathologie*, nous recite une choſe encore bien plus admirable touchant ces hydropiſies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui au tems de ſes purgations, jettoit par le col de ſa matrice une ſi grande quantité d'eau citrine tres-chaude, qu'elle en rempliſſoit ſix ou ſept baſſins, & en vuidoit tant, que ſon ventre devenoit tout plat; aprés quoy ſes menſtruës venoient auſſi-toſt à couler ſelon l'ordre de nature, & que les mois ſuivans il s'en amaſſoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit enſuite de la meſme façon, & que cette femme (ce qui eſt de plus notable) ayant eſté guerie de cette indiſpoſition, devint groſſe, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux ſont engendrées en la matrice, ou bien elles y ſont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropiſie du ventre elles viennent à paſſer par tranſudation à travers la ſubſtance poreuſe des membranes de la matrice. Elles ſont engendrées dans la matrice, quand elle eſt trop refroidie, ou debilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura precedé, ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres

ſuperfluitez dont elle avoit coutûme de ſe décharger, ont eſté long-tems ſupprimées, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. Chapitre du Livre *de præcognit.* laquelle eut une hydropiſie de matrice de cette nature. *Hipocrate Lib. de aër. aq. & loc.* dit, que la boiſſon des mauvaiſes eaux, telles que ſont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la generation de ces ſortes d'hydropiſies. Quand les eaux qui ſont contenuës en la capacité de la matrice, luy ont eſté envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne ſont jamais envelopées de membranes particulieres, & ne ſont ſeulement retenuës que par la clôture de ſon orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent auſſi-toſt qu'il vient à s'entr'ouvrir; mais quand elles ſont engendrées dans la matrice (ce qui ſe fait principalement aprés le coït, ſi les ſemences ſont trop froides & aqueuſes, ou corrompuës) alors elles ſont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas ſi-toſt, & les porte preſque auſſi long-tems que ſi c'eſtoit un enfant, & même quelquefois davantage. C'eſt cette hydropiſie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement eſtre veritablement groſſe: mais l'indiſpoſition venant à continuer plus long-tems que le terme ordinaire de la groſſeſſe, elle perd l'eſperance qu'elle avoit euë; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois juſques à un tel excez, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur matrice. *Veſale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la matrice de laquelle il trouva plus de ſoixante meſures d'eau, aprés ſa mort, dont chacune peſoit trois livres. *Schenckius* au 4. Liv. *de ſes Obſervat.* fait mention de pluſieurs hiſtoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la matrice fut encore trouvée ſi exceſſivement pleine d'eau, & d'une grandeur ſi prodigieuſement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle auſſi au même endroit de certaines hydropiſies de matrice, cauſées par quantité de petites veſſies pleines d'eau, contenuës toutes ſeparément l'une de l'autre en ſa capacité.

On pourra facilement connoître & diſtinguer l'hydropiſie de matrice d'avec la groſſeſſe d'enfant, ſi on fait bien reflexion ſur tous les ſignes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable groſſeſſe, leſquels ne ſe rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, &

ſuppreſſion de ſes mois en ce tems, auſſi bien qu'en la groſſeſſe, mais il y aura beaucoup de choſes qui nous en feront connoître la difference ; car en l'hydropiſie, elle aura les mammelles flaſques, mollaſſes & abbatuës, elle n'y aura point de lait, elle ne ſentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais ſeulement un flotement d'eau agitée ; elle aura une plus grande douleur & peſanteur au ventre, qui ſera auſſi tendu de tous coſtez plus également en rondeur, & non pas ſi en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant ; & elle aura auſſi pour l'ordinaire une bien plus mauvaiſe couleur de la face, que ſi c'eſtoit une bõne groſſeſſe. Les femmes ſteriles ſont plus ſujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans, & elles ont preſque toûjours l'orifice interne de leur matrice bien plus petit & plus greſle que les autres. Or comme cette hydropiſie peut venir ſeule, auſſi ſurvient-elle quelquefois à la femme qui eſt veritablement groſſe, ces eaux eſtant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la matrice ; car quoy qu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'eſt pas proprement une hydropiſie de matrice, dautant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu deſquelles l'enfant eſt contenu : neanmoins elles y ſont quelquefois en telle abondance, & enflent ſi prodigieuſement le ventre de la femme, qu'on la croiroit groſſe de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le ſoit que d'un ſeulement, lequel en eſt extrémement affoibly ; dautant que la plus grande portion de ſa nourriture ſe reſout en ces eaux, qui éteignent preſque & ſuffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. I'ay vû pluſieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher ; quand cela arrive ainſi, elles ſont pour lors dans la matrice hors des membranes de l'enfant ; car autrement il faudroit de neceſſité qu'il ſortît peu de tems aprés ces vuidanges, ſi les eaux qui doivent eſtre naturellement contenuës dans ſes membranes venoient à s'écouler ; ce qui ne peut arriver devant qu'elles ſoient percées. Il y a quatre ans que j'accouchay la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en ſon ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropiſie. Ce qui me le confirma eſt, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de ſon enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de ſauver la vie à

cette femme, qu'elle couroit riſque de perdre, par une grande perte de ſang qu'elle avoit, ſi je ne l'euſſe ſecouruë de la ſorte. Mais j'ay vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropiſies de Matrice avec enfant, en la femme de Monſieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant groſſe de trois mois & demy ſeulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demy-ſeptier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobſtant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce meſme enfant vivant, qui eſtoit un garçon tres-fort & robuſte, dont les membranes des eaux eſtoient auſſi tres-ſaines & entieres. Il faut obſerver que l'hydropiſie de Matrice ſuccede bien quelquefois à la generation de l'enfant, & qu'au contraire la generation de l'enfant ne ſe peut jamais faire en la Matrice hydropique; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrît pour recevoir la ſemence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient auſſi-tôt, ou corromproient entierement la ſemence quand elle y ſeroit reçuë.

Le meilleur remede pour ces ſortes d'hydropiſies, s'il y a groſſeſſe d'enfant, eſt d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, obſervant cependant un regime de vivre deſſicatif; mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demy bain eſt tres-propre à la faire ouvrir, comme ſont pareillement tous les remedes qui provoquent les menſtruës : on pourra auſſi ſaigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cauſe de la generation de telles ſuperfluitez. Mais ſi les remedes ordinaires ne produiſent pas l'effet qu'on en eſperoit, il n'y a rien de meilleur que de faire uſer à la femme des eaux minerales, comme ſont celles de Bourbon, dont la boiſſon & les bains ſont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe.

LA Matrice eſt ſouvent ſi pleine d'humiditez, qu'elle en regorge juſques ſur les parties exterieures, & principalement ſur celles qui luy ſont voiſines, comme ſur les levres de la partie honteuſe, qui en deviennent quelquefois ſi groſſes & ſi tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce ſujet approcher

leurs cuiſſes l'une de l'autre, ce qui les empêche de pouvoir marcher, ſi ce n'eſt avec peine & tres-grande incommodité. I'ay ſouvent remarqué que les femmes qui ſont groſſes de pluſieurs enfans, ſont tres-ſujettes à cette indi poſition vers les derniers mois de leur groſſeſſe, & qu'elles ont auſſi toûjours les jambes fort enflées en ce temps. Cette enflure des lévres de la matrice eſt pour lors lucide, & preſque tranſparante, ainſi que ſeroit une hydrocelle, à cauſe de la quantité d'eau claire dont elle eſt pleine; & comme elle pourroit eſtre bien douloureuſe, & incommode à la femme pendant ſon accouchement, dautant que par ce bourſouflement les paſſages en ſont rendus plus étroits, il ſera beſoin d'y remedier auparavant, en faiſant pour ce ſujet pluſieurs ſcarifications avec la lancette, tout le long de ces lévres, par le moyen deſquelles les humiditez ſuinteront & diſtilleront peu-à-peu; aprés quoy on mettra deſſus un peu d'onguent roſat, & des compreſſes trempées en vin aromatique pour empêcher la récidive, en fortifiant ces parties, faiſant toûjours cependant obſerver à la femme un regime de vivre convenable à empeſcher la generation de nouvelles ſuperfluitez de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des ſangſuës, afin d'éviter la douleur de la lancette; mais elles n'y ſont pas ſi propres, dautant que la petite ouverture qu'elles font ſe referme incontinent aprés qu'elles en ſont détachées; ce qui n'arrive pas ſitôt aux ſcarifications qu'on fait tant & ſi peu profondes qu'on veut, leſquelles on peut auſſi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez deſſus, autant de tems qu'on le juge neceſſaire.

Lors que ces tumeurs ne ſont ſimplement qu'œdemateuſes, & ſans fiévre, quelques groſſes qu'elles ſoient, elles ne ſont pas pour l'ordinaire bien dangereuſes, ſi on y remedie de la façon que je viens de dire; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle eſt toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus ſouvent, tres-peu de jours aprés eſtre accouchée: Car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'eſt qu'un effet, & une communication de celle qui eſt deja au dedans de la Matrice, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois. C'eſt auſſi ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne en l'Aphoriſme 43. du 5. Livr. où il dit; *Si mulieri prægnanti fiat in utero eryſipelas, lethale eſt.* Si l'eryſipele (c'eſt-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme groſſe, cela eſt mortel.

I'ay vû quelques femmes groſſes avoir les levres de la vulve grandement tumefiées par quantité de varices, qui en rendoient

la tumeur fort inégale, & y causoient un prurit douloureux. Cét accident arrive à certaines femmes qui sont trop sanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort resserré. Pour y remedier elles doivent estre saignées du bras, se tenir le ventre libre, s'abstenir du coït, & user d'un regime de vivre rafraîchissant.

I'ay encore vû des femmes grosses, & d'autres qui ne l'estoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause que cette inflammation ne procedoit pas du dedans de la matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ay parlé. Ces sortes de tumeurs font quelquefois apprehender à la femme que ce ne soit quelque hergne : mais il est facile de les distinguer; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre exterieure de la vulve & n'ont aucune continuité jusques à l'eine de la femme, comme les hergnes ont toujours.

Le 1. Février 1671. Messieurs *Morel*, & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la basse-cour du Palais d'Orleans, une Dame Lorraine, âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'estoit fait depuis peu une fluxion tres-considerable, qui estoit entierement disposée à suppurer, pour raison dequoy nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issuë à la matiere; ce qui fut fait deux jours ensuite par le mesme sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin, aprés quoy cette femme fut parfaitement bien guerie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si long-tems avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fut quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes grosses.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du peché de nostre premier Pere, aussi-tost qu'elle luy est infuse; mais l'experience journaliere nous montre, que son petit corps porte aussi des ce tems, la peine

des fautes dont il n'eſt pas coupable, quand ſa mere eſt affligée de la maladie venerienne : car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en ſont infectez, naître pleins de puſtules, & de vilains ulceres, & aſſez ſouvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de tems aprés eſtre nez, auſquels il vaudroit bien mieux n'avoir jamais eſté engendrez, que de perir ainſi miſerablement. Cette verité eſt aſſez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute : nous avons vû depuis quelques années en ça, des perſonnes tres-conſiderables, qui nous en ont donné de ſuffiſantes preuves par leur propre exemple.

Il n'eſt pas bien difficile de concevoir comment la femme groſſe qui a la verole, la communique à l'enfant qui eſt en ſon ventre; dautant que cette contagieuſe maladie, corrompant toute la maſſe du ſang de la mere, il eſt impoſſible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en ſoit infecté, en convertiſſant ce vilain ſang en ſa propre ſubſtance; lequel par ſon acrimonie, à cauſe de la tendreſſe du corps de l'enfant y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres ſont ainſi gâtées, apportent ordinairement en naiſſant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. Liv. *de l'uſage des parties*, que la nature eſt ſi admirable qu'elle corrige les deffauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, auſſi-bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon ſens, quand ils uſent du coït en cet état, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans qui ont un tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il eſt tres conſtant qu'elle ne peut jamais d'elle-meſme ſeule ſurmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la maſſe du ſang de la mere qui eſt affligée de cette contagieuſe maladie, la communique en meſme tems à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'eſt que d'une meſme eſpece dans ſon eſſence, & qui eſt ſeulement diſtinguée par degrez, ſelon le plus ou le moins, ſe communiquant donc par le moyen du ſang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impreſſion au corps de l'enfant, que ſon degré eſt plus fort, ou plus foible : & ſi la femme groſſe a des ulceres fort proches de ſa matrice, comme dans ſon col, & aux parties voiſines, le venin lui ſera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Ie n'ay pas deſſein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme auſſi d'en écrire particulierement la curation;

mais je prétens ſeulement faire connoître, ſi les femmes en peuvent parfois eſtre traitées pendant qu'elles ſont groſſes, ou ſi pour ce faire, on doit toûjours differer juſques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger il faut faire quelque diſtinction; car quand la femme eſt ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, on doit attendre qu'elle ſoit accouchée pour l'en traiter aprés, & ſon enfant, s'il en eſt pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme ſeroit dans les remedes, elle y coureroit riſque de ſa vie, outre que ſi l'enfant venoit mort en ce tems, on auroit opinion qu'il auroit eſté tué par leur violence, & on en accuſeroit la temerité du Chirurgien. Lorſque la verole n'eſt encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cauſe pas de grands accidens, on doit pareillement differer la cure éradicative juſques aprés l'accouchement, & ſe contenter ſeulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation reïterée de tems en tems; pour empêcher que le mal n'augmente: mais ſi la femme, qui n'eſt encore que ſur les premiers mois de ſa groſſeſſe, a la verole au dernier degré, accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il ſeroit bien mal-aiſé qu'elle pût attendre juſques aprés ſon accouchement pour en eſtre penſée; dautant qu'étant encore bien éloignée de ſon tems, ces accidens s'augmentant de plus en plus feroient qu'il ſeroit impoſſible que ſon fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât: en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, ſi elle a des forces ſuffiſantes, on la pourra traiter; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne luy arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait. On la traitera donc pour lors, ſans laiſſer augmenter davantage les accidens, qui ſe rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour ſon enfant; obſervant de luy donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation, & de circonſpection; faiſant en ſorte que l'évacuation qu'on luy procurera par le flux de bouche, ſoit plûtoſt petite, en durant plus long-tems, que d'eſtre grande & ſubite; & ſur tout que ce ſoit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties ſuperieures ſeulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand riſque d'avorter, en faiſant ouvrir la matrice; outre qu'ils feroient auſſi bien plutoſt perir ſon enfant s'il avoit vie. Il ne faut pas pareillement donner pour le meſme ſujet, aucune drogue à prendre par la bouche,

dans

dans la composition de laquelle entre le mercure ; pour raison dequoy on doit préferer les frictions des parties superieures comme nous disons, tâchant toujours de se rendre maistre de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empêcher qu'elle ne se fasse par le flux de ventre ; car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter que par le flux de bouche, à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la matrice recevroit grande commotion, & seroit extrémement agitée ; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte ; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter : mais au lieu du bain, on lui fera user de ptisane, & d'autres remedes qui pourront suppléer à son defaut, pour la preparer à un doux flux de bouche.

Ie sçay bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non seulement qu'il soit possible de guerir une femme de la verole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remedes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presqu'inévitable de la mort ; neanmoins les experiences que j'en ay vuës font que je ne suis pas de leur sentiment ; lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas. En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme ou fille, en maniere de Courtisane, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxiéme enfant, laquelle ayant eu la maladie venerienne avant sa premiere grossesse, estoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourry de verole ; mais quand elle fut grosse pour cette seconde fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer que cette seconde grossesse luy pût mieux reüssir que la premiere ; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres tres malins, qui s'augmentoient de jour en jour ; & apprehendant qu'ils ne se convertissent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le tems de l'accouchement, dont elle estoit éloignée, dautant qu'elle n'estoit encore grosse que de trois mois, elle prit resolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cét estat pour tâcher de porter son enfant à bien, n'esperant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ny de pouvoir aussi elle-mesme resister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqué sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas

qu'elle eſtoit groſſe, leſquels ne voulurent jamais la traiter pour ce ſujet, nonobſtant qu'elle les en requiſt, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux luy diſant que ſa conſcience y ſeroit engagée, s'il le faiſoit en l'état qu'elle eſtoit, & qu'il ſeroit bien à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, juſques à ce qu'elle fût accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontiers : mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-eſtre pas un qui le voulût faire, ſi elle ne celoit ſa groſſeſſe, qui pour n'eſtre que de trois mois, ne paroiſſoit preſque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à qui elle ne ſe declara point en aucune façon eſtre groſſe, lequel la traita en la maniere ordinaire, & outre les autres remedes qu'on a coutume de faire en cette maladie, il lui donna par cinq ou ſix frictions reïterées un flux de bouche, qu'elle eut tres-copieux pendant cinq ſemaines entieres, au moyen dequoy elle fut parfaitement guerie, ſans qu'il luy reſtât enſuite aucun accident de ſa maladie. Lorſqu'elle fut ſur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne iſſuë, elle dit à ſon Chirurgien qu'elle eſtoit groſſe de quatre mois & demi (car elle l'eſtoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy, où elle demeura ſix ſemaines entieres ſans qu'il s'en apperçut) ce qu'il ne pouvoit preſque croire dans l'abord qu'elle luy declara ; mais ayant fait reflexion ſur ſon ventre qui avoit toujours groſſi au lieu de diminuer, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut auſſitoſt la verité. Elle luy témoigna, que le ſujet pourquoy elle luy avoit celé ſa groſſeſſe, eſtoit le refus que pluſieurs autres Chirurgiens, auſquels elle avoit dit la choſe, luy avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainſi ſortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reſte du tems de ſa groſſeſſe, ſinon qu'elle fut un peu accueillie de neceſſité, dautant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à ſon Chirurgien pour la penſer ; ce qui fut cauſe qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ſes couches ; où pour lors je l'accouchay d'un enfant à terme, auſſi gros & gras, & auſſi ſain, que ſi ſa mere n'eût jamais eû en tout ſon corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui eſt bien remarquable, l'arrierefaix, qui eſt une partie qui reçoit facilement l'impreſſion de la moindre corruption des humeurs de la femme, en eſtoit auſſi net & auſſi beau & vermeil qu'on ſe puiſſe imaginer.

Cet exemple qui eſt tres-veritable, nous fait connoître qu'on peut

bien traiter de la verole la femme groſſe ; ce qui ſe fera d'autant plus ſeurement aux autres femmes, qu'on ne le fit pas en celle-cy, pourveu qu'on obſerve les precautions que j'ay marquées cy-deſſus : car c'eſt ſans contredit, que ſi cette femme n'en eût eſté penſée, elle eût accouché cette ſeconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit fait la premiere. Recitant un jour cette hiſtoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit qu'il avoit auſſi vû la meſme choſe reüſſir à deux differentes perſonnes, qui en avoient eſté fort bien gueries, dont les enfans eſtoient pareillement bien venus à terme, ſans avoir en tout leur corps aucune impreſſion de ce venin ; & je ſuis témoin oculaire de trois autres differentes femmes groſſes, que Meſſieurs *de la Baſtie*, & *Ruffin*, mes Confreres, ont traitées de la ſorte, leſquelles ont eſté pareillement bien gueries, & ſont accouchées heureuſement d'enfans qui ſe portoient bien. Monſieur *Aubert*, auſſi mon Confrere, m'a dit que la meſme choſe eſtoit encore arrivée à une femme groſſe de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux ſuccez pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Obſerv. de la 5. cent. rapporte l'hiſtoire d'une femme groſſe de deux mois ſeulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laiſſoit pas nonobſtant ſa groſſeſſe, d'eſtre nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit ; il dit qu'en traitant la ſeule femme il guerit trois perſonnes en un meſme tems ; car outre qu'elle fut entierement guerie, elle accoucha ſix mois enſuite d'un enfant fort ſain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle eſtoit dans les remedes, fut pareillement bien guery. *Sanchez* en ſes obſervations de pratique, fait mention de la femme d'un Apotiquaire qui fut encore traitée eſtant groſſe, & qui accoucha auſſi d'un enfant qui eſtoit en parfaite ſanté ; & de plus, *Varandeus*, au quatriéme Chapite de ſon ſecond Livre des Maladies des femmes, dit qu'il a vû des femmes groſſes, auſquelles cette maladie eſtoit fort enracinée, qui ont bien ſouffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques ; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur ſuccés, quand les remedes ſont conduits & gouvernez par une perſonne ſçavante & methodique. En un mot, il eſt aiſé de ſe perſuader qu'elles y peuvent bien reſiſter, quoique groſſes, puiſque nous en voyons tres-ſouvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raiſon dequoy elles ſont ſaignées des neuf & dix fois, & uſent de pluſieurs autres remedes ſelon que la neceſſité le requiert, leſquelles nonobſtant

tout cela, ne laiſſent pas quelquefois de porter leur enfant juſques à terme, & d'en accoucher auſſi heureuſement que ſi elles n'avoient eu aucun accident.

CHAPITRE XXVI.

De l'Avortement & de ſes cauſes.

LOrſque la femme vuide ce qui avoit eſté retenu en ſa matrice par la conception, ſi c'eſt pendant les premiers jours, nous appellons cét accident, *effluxion*, c'eſt-à-dire, écoulement des ſemences; dautant qu'en ce tems elles n'ont encore acquis aucune conſiſtance ſolide: ſi c'eſt un faux-germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier juſques à celle du deuxiéme mois, nous nommons cela *expulſion*: mais lorſque l'enfant eſt déja formé, & qu'il commence d'avoir vie, quelque petit qu'il ſoit, s'il vient à ſortir avant le tems ordonné & preſcrit de nature, c'eſt en ce cas un *avortement*; lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois meſme devant, juſques à la fin du ſeptiéme ſeulement; car aprés ce tems c'eſt toujours un accouchement, dautant que l'enfant eſtant aſſez fort, & ayant une ſuffiſante perfection, peut vivre pour lors; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choſes eſtant ainſi entenduës, nous dirons que l'avortement eſt une iſſuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la matrice, avant le terme limité; ce qui eſt cauſe qu'il vient le plus ſouvent mort, ou ſi quelquefois il a vie, il n'eſt pas long-tems à la perdre aprés eſtre né. Les delicats en noſtre langue me permettront, s'il leur plaiſt, que je me ſerve en tout ce Chapitre, auſſi-bien que j'ay fait en un autre lieu, du mot d'*avortement*, quoyqu'ils pretendent qu'il n'eſt recevable que quand on parle des animaux, aimant mieux ſe ſervir de celuy de *fauſſe-couche*; mais comme le mot de *fauſſe-couche* ne deſigne pas ſi bien la choſe, parce qu'il peut eſtre auſſi-bien dit de l'expulſion d'un ſimple faux-germe, ou d'une mole, que de l'iſſuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me ſerviray de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ay à dire ſur cette matiere.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme groſſe; dautant qu'elle tuë ſon enfant, lequel eſtant mort ne peut pas reſter long-tems dans la matrice;

ce qui met auſſi la femme en grand danger de la vie, la faiſant tres-ſouvent perir peu de tems aprés eſtre avortée; ou meſme devant avec ſon enfant dans le ventre, comme il eſt arrive à l'Imperatrice, qui mourut de la ſorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate*, en l'Aphoriſme 30. du 5. Livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les cauſes particulieres de l'avortement ſont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres precedens; comme grand, violent, & frequent vomiſſement; dautant qu'il ne peut pas y avoir aſſez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens ſont ainſi continuellement rejettez, & qu'en ces ſoûlevemens d'eſtomac, il ſe fait de grands efforts, par leſquels la matrice eſtant ſouvent comprimée & tourmentée, eſt enfin contrainte de ſe décharger avant le tems. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent auſſi cauſer le meſme accident, que nous avons appris eſtre arrivé vers le mois de Iuillet 1677. à l'Imperatrice qui regne à preſent, laquelle avorta au troiſiéme mois & demi de ſa premiere groſſeſſe, à cauſe d'une grande colique dont elle fut ſurpriſe tout d'un coup, pour avoir mangé des fraiſes, & bû à la glace. La ſtrangurie fait encore la meſme choſe à cauſe que pour lors il ſe fait à tous momens de fortes compreſſions du ventre pour mettre l'urine dehors; la grande toux par ſon agitation frequente pouſſant le diaphragme ſubitement, & avec effort en bas, donne auſſi de violentes ſecouſſes à la matrice; le grand flux de ventre met la femme groſſe en danger d'avorter, ſelon l'Aphoriſme 34. du 5. Livre; & encore bien plutoſt, ſi enſuite il ſurvient teneſme, c'eſt-à-dire, de grandes épreintes, par leſquelles l'inteſtin *rectum* tâche de ſe decharger des humeurs acres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'eſt ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphoriſme 27. du 7. Livre *Mulieri utero gerenti, ſi tenaſmus ſupervenerit, facit abortum.* Car en cette occaſion, la matrice qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menſtruës fluent beaucoup à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain, comme il eſt dit en l'Aphoriſme 60. du 5. Livre; car outre que pour lors l'enfant eſt privé de ſa nourriture, la matrice eſtant auſſi trop humectée par ces menſtruës, ſe relâche & s'ouvre facilement. La ſaignée immoderée fait encore la meſme choſe pour pareil ſujet, & d'autant plutoſt ſi l'enfant eſt grand, ſuivant l'Aph. 31.

du meſme Livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui cauſent l'avortement, c'eſt la perte de ſang qui vient par le détachement de l'arriere-faix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au Chapitre 21. de ce premier Livre. L'hydropiſie de Matrice empêche que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection ; car la trop grande abondance des eaux éteint ſa chaleur naturelle, qui eſt deja debile en ce temps ; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir ſouvent en ſon ventre, comme nous avons fait connoître au precedent Chapitre. Tout ce qui agite & ſecouë grandement le corps de la femme groſſe, eſt capable de luy exciter l'avortement, comme le grand travail, & une forte contorſion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce ſoit, en tombant, ſautant, danſant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charrette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné ſur le ventre, dautant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice ſe relâchent, & même ſe rompent quelquefois, comme auſſi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* ſe détachent dans elle : le grand bruit entendu ſubitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes, ſoit que ce bruit procede de la décharge des groſſes artilleries ou principalement des grands éclats du tonnerre, à quoy la grande peur qu'elles ont de ces choſes, contribuë beaucoup ; ce qui arrive plûtoſt aux jeunes qu'aux vieilles ; dautant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus tranſpirable, l'air qui eſt fortement pouſſé par la cauſe de ces grands bruits, s'introduiſant dans tous ſes pores, fait bien plus de violence par ſon impulſion à la Matrice, & au *fœtus* qui eſt dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuſte, & plus denſe & plus ſerré : les longues veilles faiſant diſſipation des forces de la femme, & les grands jeûnes faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection ; les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuër à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ay fait remarquer par l'hiſtoire de cette Blanchiſſeuſe que j'ay rapportée au Chapitre onziéme de ce premier Livre. Il y a auſſi des indiſpoſitions de la Matrice qui produiſent le meſme accident ; comme quand elle eſt calleuſe, ou ſi petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre autant qu'il ſeroit neceſſaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient ; ce qui peut encore arriver, ſi la femme ſe ſerre trop le corps, & preſſe ſon ventre avec des buſcs forts & roides, pour ſe

rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse sa grossesse, comme quelques-unes font ; le frequent usage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose ; dautant que pour lors la Matrice extrémement pleine, s'affaisie fort vers le bas, & son orifice interne étant tres-proche, est pousse avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtost qu'il ne seroit necessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hipocrate* nous la declare en l'Aphorisme 45. du 5. Livre, où il dit, *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo menſe, aut tertio, ſine occaſione manifeſtâ, iis acetabula uteri muco plena ſunt, nec præ pondere fœtum continere poſſunt, ſed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corpulence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisiéme mois, sans cause manifeste, c'est que les cotyledons de la Matrice, qui sont les embouchures internes de ses vaisseaux, sont pleins de glaires morveuses, pour raison dequoy ils ne peuvent retenir le *fœtus;* les femmes pituiteuses sont fort sujettes à cét accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, lesquelles par leur affluence continuelle humectent tant la Matrice interieurement, & la rendent si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adherer ; ce qui la relâche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La mesme chose arrive aux femmes qui sont trop sanguines, comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse ; parce que le sang supprimé ne se pouvant pas entierement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de degât en la femme grosse, celles de l'ame ne luy produisent pas moins de ravage, & principalement la colere ; laquelle agite, enflamme, disperse, & trouble tous les esprits, & toute la masse du sang, ce qui nuit extrémement à l'enfant, à cause de la delicatesse de son corps ; mais sur tout, la peur subite, & le recit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la mere de mon cousin, dont j'ay parlé au Chapitre II. de ce premier Livre ; c'est ce que peuvent aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes ; mais non pas si facilement que

la peur, qui eſt une des plus dangereuſes de toutes : ce fut elle qui ſans aucun ſujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Païs-bas pour le Roy d'Eſpagne, auſſi-toſt qu'elle eût appris que nôtre invincible Monarque eſtoit à la teſte de ſon épouvantable armée aux portes de la ville de Bruxelles, dans la croyance qu'elle avoit qu'il eſtoit venu pour aſſeger cette ville où elle eſtoit. Il y a encore des cauſes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils ſont monſtrueux; car pour lors ils ne ſuivent pas la regle de nature, comme auſſi quand ils ont une ſituation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils luy cauſent par leur remuement extraordinaire, ce qu'elle fait encore quand ils ſont ſi gros qu'elle ne les peut pas contenir juſques à terme, ny la mere leur fournir ſuffiſamment de la nourriture.

Toutes les cauſes d'avortement que nous avons ſpecifiées cy-deſſus, le provoquent ſeulement par accident; mais il y en a encore une autre qui eſt volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention, nous enſeignant pluſieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge neceſſaire; mais ce ſont des profanes, dont il ne faut pas ſuivre en cela le damnable conſeil; car comme dit tres-bien *Tertullien* au 9. Chap. de l'Apol. l'écoulement même de la ſemence conçuë eſt un homicide par avance, qui eſt auſſi criminel que s'il eſtoit effectif; dont tous Chrétiens doivent entierement s'abſtenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc ſanguis in hominem delibatur, diſſolvere non licet : Homicidij feſtinatio eſt prohibere naſci; nec refert, natam quis eriptat animam, aut naſcentem diſturbet. Homo eſt & qui futurus eſt.* Pluſieurs femmes & filles ſont neanmoins ſi méchantes, qu'elles ne font aucun ſcrupule de faire écouler la ſemence qu'elles ont conçuë, ny meſme de ſe faire avorter dans les premiers mois de leur groſſeſſe, par des medecines fortes, & autres choſes qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais deſſein; les unes le faiſant (diſent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, les autres pour ſe conſerver la taille du corps bien faite, & empêcher que leur ventre ne devienne ridé, comme il eſt ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais ſouvent ces mal-heureuſes croyant ſeulement ſe faire avorter, ſe cauſent elles-meſmes une cruelle mort qu'elles ont juſtement meritée; car en effet eſt-il pas bien

bien juſte, *Necis artifices arte perire ſuâ*, que les autheurs de la mort periſſent eux-meſmes par leur propre artifice. C'eſt ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg.*14. *l.*2. *amor.*

Quæ prima inſtituit teneros avellere fœtus,
Militiâ fuerat digna perire ſuâ.

Il dit un peu aprés,

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus auſa leæna ſuos.
At teneræ faciunt, ſed non impunè puellæ:
Sæpè ſuos utero quæ necat, ipſa perit.

Hipocrate au 5. & 7. Liv. des maladies populaires, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulſion quatre jours aprés avoir pris un breuvage pour ſe faire avorter ; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'eſt pourquoy quand ces ſortes de femmes ne conſidereroient ſeulement que leur intereſt particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que, comme dit *Hipocrate* au 1. Liv. des maladies des femmes. *Corruptiones graviores ſunt quam partus* ; Les avortemens ſont plus dangereux que les accouchemens ; C'eſt que l'avortement qui procede d'une cauſe violente, eſt encore bien plus perilleux que celuy qui vient comme de ſoy-meſme ſans avoir eſté excité.

Si nous voyons aprés quelqu'un, ou pluſieurs des accidens ſpecifiez cy-deſſus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il ſorte quelques grumeaux de ſang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant ſoient rompuës, & laiſſent écouler les veritables eaux dans leſquelles il eſt contenu, ce ſont des ſignes tres-certains d'un prochain avortement ; lequel en ce cas ne peut eſtre empeſché par aucun remede tel qu'il puiſſe eſtre ; & ſi la femme reſſent une grande peſanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du coſté qu'elle ſe couche, & qu'il luy ſorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuſes, c'eſt ſigne qu'elle doit bien-toſt avorter d'un enfant mort : de plus, ſes mammelles le témoigneront encore, ſi ayant eſté dures & pleines au commencement, elles viennent enſuite à ſe vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainſi qu'il eſt ſpecifié en l'Aphor. 37. du 5. Livre, & par le 38. du même Livre, il eſt dit, que ſi une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à ſe flétrir, c'eſt ſigne qu'elle doit avorter de celuy qui eſt du même coſté, & de tous deux, ſi l'une & l'autre ſont ſemblables a cela.

Il eſt neanmoins impoſſible, qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conçus, puiſſe conſerver l'autre juſques à terme ; car la matrice s'eſtant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne ſe referme jamais qu'elle n'ait auſſi expulſé le ſecond, comme elle fait toujours peu d'heures, ou pour le plus tard tres-peu de jours aprés le premier ſorti : c'eſt pourquoy je tiens pour fabuleuſes toutes les hiſtoires qu'on me pourroit alleguer contraires à cette verité.

Il eſt certain que la femme qui avorte eſt en bien plus grand hazard de ſa vie que celle qui accouche à terme ; dautant que, comme nous avons dit, l'avortement eſt tout-à-fait contre nature, & qu'il eſt fort ſouvent accompagné d'une perte de ſang, qui eſt d'autant plus grande & plus dangereuſe, que la cauſe de l'avortement eſt violente, ſoit qu'il ait eſté provoqué par des remedes pris interieurement, ou cauſé par quelque bleſſure exterieure : de plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille recidive ; & meſme il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois, à quoy ſont aſſez ſujettes les nouvelles mariées ; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce tems, à cauſe de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts ; neanmoins elles ne laiſſent pas de conſerver leur fruit, quand leurs plus grands coups ſont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement eſt plus perilleux à la femme robuſte qui a ſa matrice dure & denſe, qu'à aucune autre. *Hipocrate, lib. de ſeptim.* nous aſſure qu'il ſe fait plus d'avortemens dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres, & au 1. Liv. des maladies des femmes, il dit que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, auſſi elles avortent facilement au troiſiéme ou au quatriéme mois, ſans aucune cauſe manifeſte, & que pour ce ſujet, il eſt beſoin d'une grande ſcience & precaution, pour faire en ſorte qu'elles puiſſent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre juſques à un heureux accouchement. I'ay vû certaines femmes avoir de la ſorte quatre ou cinq avortemens conſecutifs, ſans cauſe évidente, qui n'auroient jamais pû ſauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la ſuite, ſi elles n'avoient eſté ſaignées cinq ou ſix fois par precaution dans le tems de leur groſſeſſe, aprés quoy elles ſont accouchées heureuſement d'enfans vivans.

Nous avons montré en chacun des precedens Chapitres le moyen de remedier à tous les accidens dont nous avons parlé, leſ-

quels peuvent tous, chacun en particulier, cauſer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils ſont pluſieurs joints enſemble ; c'eſt pourquoy afin d'éviter une repetition qui ſeroit ennuyeuſe & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enſeignés, par leſquels la femme eſtant garantie, évitera le grand riſque de mourir qu'elle y court toujours ; & on procurera la vie éternelle à ſon enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit eſtre privé à jamais par l'avortement, qui le fait preſque toûjours perir avant que de venir au jour. La femme qui y ſera ſujette, obſervera ſur tout un grand repos, & que ce ſoit au lit, ſi faire le peut, uſant d'un bon regime de vivre ; & meſme pour plus grande ſeureté elle s'abſtiendra du coït, auſſi-toſt qu'elle ſe connoiſtra eſtre groſſe, évitant auſſi l'uſage de toutes choſes aperitives & diuretiques, qui luy ſont tres-pernicieuſes pour lors, comme pareillement toutes ſortes paſſions de l'ame ; car elles ſont grandement préjudiciables aux femmes groſſes. Il faut encore que la femme ſoit fort au large dans ſes habits, afin de pouvoir plus librement reſpirer, & non pas ſerrée & gehennée comme beaucoup ſont ordinairement, avec ces buſcs qu'elles fourrent ſous leurs veſtemens pour ſe rendre le corps droit ; & entr'autres choſes, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou meſme de tomber, à quoy toutes les femmes groſſes ſont fort ſujettes ; dautant que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles poſent leurs pieds ; c'eſt pourquoy elles doivent porter des ſouliers à talons bas, & larges d'aſſiette, afin d'éviter de ſe bleſſer, ainſi qu'il arrive à pluſieurs journellement. I'admire à ce ſujet la ſuperſtition de toutes les Sages-femmes, & meſme de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme groſſe, auſſi-toſt qu'elle s'eſt bleſſée au ventre par ces ſortes de chûtes, de prendre de la ſoye rouge-cramoiſy découpée menu, pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un ; comme ſi cela entrant dans l'eſtomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la matrice, & l'enfant qui eſt dedans, & de l'y retenir, à quoy il n'y a aucune raiſon, verité, ny apparence ; mais bien y ſert aſſurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce ſujet durant neuf jours ; neanmoins telle en a beſoin de quinze, & meſme davantage pour ſa bleſſure ou commotion, & à telle autre cinq ou ſix ſuffiſent ; pendant leſquels on peut appliquer chaudement ſur le ventre, des

compreſſes trempées en vin aromatique & aſtringent : mais comme il y a bien des femmes qui ſont tellement infatuées de cette ſuperſtitieuſe coutume, qu'elles ne croiroient pas eſtre hors de danger, ſi elles ne prenoient de cette ſoye cramoiſie, ou de ces germes d'œuf (ce qui eſt une pure niaiſerie) on en donnera à celles qui le ſouhaittent, afin de les contenter ; dautant que ces remedes quoy qu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal.

Il me reſte à dire une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée par tous ceux qui ſont appellez pour traiter les femmes groſſes en leurs maladies ; qui eſt qu'il faut ſur tout qu'ils empeſchent, autant qu'ils peuvent, par tous leurs remedes, que la femme groſſe qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors eſt ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant ſa maladie : car preſque toutes les femmes à qui cét accident arrive, meurent tres-peu de tems enſuite. C'eſt en quoy j'ay veu pluſieurs perſonnes ſe tromper, & eſtre fruſtrez de la vaine eſperance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire ceſſer la fiévre, & que la femme pourroit auſſi faire plus facilement dans la ſuite les remedes convenables : car bien loin de cela cette meſme fiévre s'augmente incontinent, & ſe redouble plus fortement par l'entiere ſuppreſſion des vuidanges qui ſe fait pour lors preſque toujours, leſquelles refluent auſſitoſt, & vont faire un dépoſt ſubit ſur les parties internes qui ont cauſé la premiere indiſpoſition, aprés quoy la malade tarde peu à mourir : parce que la nature qui eſtoit deja preſque accablée par une maladie qui eſtoit de ſoy mortelle, ne peut pas jamais bien regir ny achever l'évacuation neceſſaire des vuidanges. C'eſt, à ce que je crois, ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enſeigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *ſi mulier uterum geſtans, morbum habuerit non cognatum, in puerperij purgatione perit.* Si la femme groſſe a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'eſtat où elle eſt, elle perit dans le tems de la purgation de ſon accouchement. C'eſt ainſi que j'ay vû mourir la ſeconde femme de Monſieur *Mounier*, Notaire devant le Palais, celle de Monſieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monſieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Monſieur *Quarré*, Marchand de bois, & plus de trente autres qui ſont toutes peries tres-peu de tems aprés eſtre avortées de la ſorte.

CHAPITRE XXVII.

Ce qu'il faut que la femme groſſe faſſe quand elle eſt à terme.

LA femme groſſe ayant eſté preſervée & garantie durant tout le cours de ſa groſſeſſe de toutes les maladies dont nous avons cy-devant parlé ; il nous reſte ſeulement pour finir ce premier Livre à declarer ce qu'il faut qu'elle faſſe eſtant à terme.

Ie ne ſuis pas de l'opinion de preſque toutes les Sages-femmes, qui recommandent aux femmes groſſes (afin, diſent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lorſqu'elles ſont ſur les derniers mois de leur groſſeſſe ; & encore moins du ſentiment de *Liebaut*, qui ordonne qu'elle aillent en coche, ou ſur un cheval de trot ; ce qui eſt un tres-dangereux conſeil, & qui cauſe journellement beaucoup de fâcheux accouchemens ; car comme nous avons dit au Chapitre 11. de ce premier Livre, & demontrerons encore au Chapitre 5. du ſecond Livre, c'eſt ordinairement en ce tems que l'enfant ſe tourne, & qu'il fait la culbute, en portant ſa teſte en bas, & ſes pieds en haut, pour venir ainſi naturellement ; & ſouvent les pauvres femmes croyant ſe procurer un facile accouchement, le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cauſe de l'agitation & commotion du corps, excitent quelquefois des pertes de ſang dangereuſes, & font prendre à l'enfant une ſituation contre nature, ou font tellement abbaiſſer & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogaſtre, qu'il n'a plus enſuite la liberté de ſe tourner quand il eſt tems ; ce qui le fait ſouvent venir dans ſa premiere ſituation, c'eſt-à-dire, par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit eſtre l'œuvre de nature, lorſque l'enfant vient bien) en eſt excité avant le terme tout-à-fait accomply ; & quand meſme ce ne ſeroit que de cinq ou ſix jours, cela ne laiſſe pas de luy eſtre auſſi préjudiciable que nous le voyons eſtre à la faveur, à la bonté, & à la conſervation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'eſt pourquoy il ſeroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit au 6. Chap. du 4. Liv. de la gener. des anim. que la femme qui a coutume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui mene

une vie ſedentaire ; car cela ſe doit entendre des autres tems de la groſſeſſe, & d'un travail qui ſoit moderé & convenable à ſa diſpoſition preſente.

Pour ce ſujet je conſeille à la femme (quoique preſque tout le monde ſoit de contraire avis) de ſe tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de ſa groſſeſſe ; afin que ſon enfant puiſſe plus directement ſe tourner à chef ; & dans ce tems principalement, elle ne ſera aucunement ſerrée ny contrainte dans ſes habits ; afin qu'il puiſſe encore prendre plus facilement la poſture qui luy eſt convenable à ſortir. Elle obſervera auſſi pour lors un bon regime de vivre, en uſant de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, plutoſt bouïllies que rôties, afin d'humecter davantage, & de ſe tenir par leur moyen le ventre libre, plutoſt que par clyſteres, qui pourroient en ce tems accelerer l'accouchement ; elle oindra ſes parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours de graiſſes émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais ; ou bien elle ſe ſervira de fomentations qui en les amoliſſant & relâchant, puiſſent rendre le paſſage plus libre & plus gliſſant : c'eſt ce que doivent faire principalement celles qui ſont groſſes de leur premier enfant ; dautant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus eſtroits que celles qui ont accouché d'autrefois ; mais particulierement celles qui ſont déja un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & ſont bien plus long-tems en travail, ſi c'eſt auſſi pour la premiere fois, que celles qui ſont mediocrement jeunes ; parce que la ſubſtance de leur matrice eſt plus dure & plus ſeche ; ce qui fait qu'elle ne peut pas prêter, & ſon orifice interne ſe dilater ſi facilement ; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme ; à cauſe dequoy ce *coccix* n'obeït pas ſi aiſément dans la ſortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'uſage des bains ; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils cauſent à tout le corps, ils ne fiſſent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait tems. Beaucoup de femmes ſe font auſſi ſaigner par précaution, lorſqu'elles ſont, ou croyent eſtre à terme, dont je ne trouve pas l'uſage fort bon, quand ce n'eſt que par la ſeule precaution ; mais bien lors qu'avec elle quelque neceſſité le requiert, à moins dequoy on s'en doit abſtenir aprés le ſeptiéme mois, & pareillement de la

purgation ; parce que l'émotion & l'agitation que ces remedes causent en ce tems à l'enfant, qui eſt déja grand, le font mouvoir quelquefois ſi fortement, que la matrice pourroit eſtre contrainte de s'ouvrir pour le laiſſer ſortir, avant qu'elle y fût entierement diſpoſée. La femme groſſe qui obſervera ces choſes, aura lieu d'eſperer une bonne iſſuë de ſon accouchement ; & en attendant cela elle s'aſſurera d'une Sage-femme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la ſecourir auſſi-toſt qu'elle ſentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puiſſent eſtre ; car comme il ne faut qu'un petit vent ou un leger ébranlement de l'arbre, pour en faire tomber le fruit qui eſt meur, auſſi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fauſſe douleur, pour faire venir enſuite celles de l'accouchement, qui la pourroient ſurprendre dépourvuë d'aſſiſtance.

Il eſt tems maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires, qui ont des indications particulieres en leur curation, pendant que la femme eſt groſſe, dont je n'ay pas auſſi traité tout-à-fait exactement ; dautant qu'il eſt à preſuppoſer, qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoiſſance, avec toutes leurs circonſtances : Paſſons à preſent au ſecond Livre, pour parler de l'accouchement, non ſeulement de celuy qui eſt naturel, mais auſſi de tous ceux qui ſont contre nature ; car c'eſt-là le principal ſujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoiſtre le mieux qu'il m'eſt poſſible, la maniere la plus veritable & la plus methodique pour bien ſecourir les femmes, & leurs enfans en ces occaſions.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

DE L'ACCOVCHEMENT NATVREL, & de ceux qui ſont contre nature; avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.

COMME il eſt bien inutile à ceux qui s'embarquent ſur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'eſt par exemple celuy des Indes, ou quelqu'autre ſemblable) ſi aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port; de meſme ce n'eſt pas aſſez que la femme groſſe ait eſté garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précedent, ſi à la fin de ce tems, elle n'eſt entierement delivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera le ſujet de tout ce ſecond Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel; que de ceux qui ſont contre nature, & où nous enſeignerons la maniere d'aider & ſoulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt qu'accouchement, ſes differences, & ſes differens termes.

PAr *Accouchement* nous entendons une émiſſion, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui ſe fait par émiſſion, quand la

la Matrice met dehors, ſans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle, que celuy qui eſt contre nature, qu'on eſt obligé de faire ſouvent par extraction avec l'operation de la main.

Toutes les fois que la Matrice laiſſe ſortir ou met dehors, ce qui avoit eſté retenu & formé enſuite de la conception, on ne doit pas dire que ce ſoit un accouchement; car ſuivant ce que j'ay fait déja connoiſtre cy-devant, & que je repeteray en ce lieu, pour une plus claire intelligence, ſi la femme vuide ce qui eſtoit contenu en la Matrice dans les premiers jours aprés la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement*; dautant qu'en ce tems, il n'y a rien de formé ny de figuré, & que les ſemences n'ont encore aucune conſiſtance ferme; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entrouvrir, comme il arrive aſſez ſouvent depuis le premier jour de la conception juſques au ſeptiéme ſeulement; aprés quoy juſques au troiſiéme mois les femmes jettent quelquefois de faux-germes, qui ſe convertiſſent en moles, s'ils demeurent plus long-temps dans la Matrice; alors on doit nommer cela *expulſion*; & ſi le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il ſoit, & en quelque tems que ce ſoit, eſt mis dehors avant le ſeptiéme mois, en ce cas c'eſt un avortement, qui eſt toujours cauſe, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de tems aprés eſtre né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute ſortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du ſeptiéme mois juſques au reſte du tems aprés, parce qu'il a pour lors une ſuffiſante perfection; comme auſſi aſſez de force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre; ce qu'il fait neanmoins d'autant plûtoſt, qu'il eſt arrivé plus prés du terme le plus naturel, qui eſt la fin du neuviéme mois.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit ſçavoir que l'un eſt legitime, c'eſt à dire, naturel, & l'autre illegitime, ou contre nature. Pour venir à la connoiſſance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions ſe doivent abſolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir eſtre veritablement dit naturel: la premiere qu'il arrive à terme; la ſeconde, qu'il ſoit prompt & ſans aucuns accidens conſiderables; la troiſiéme, que l'enfant ſoit vivant; & la quatriéme qu'il vienne en bonne figure & ſituation; car ſi quelqu'une de ces

quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature; & d'autant plus que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la pluſpart des Auteurs aſſurent avec *Ariſtote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain tems limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la meſme nature, n'en a aucun qui ſoit prefix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien vray que la femme peut concevoir en tout tems, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit, parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il luy plaiſt; ce qui n'eſt pas de meſme à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent en chaleur: mais quant à ce qui eſt du tems auquel ils ont accoutumé de faire leurs petits, il ne leur eſt pas plus preciſément determiné qu'à la femme; car comme elle met au jour ſon enfant au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme, au dixiéme, & meſme quelquefois au onziéme mois (ce qui eſt tres-rare) mais le plus ſouvent à la fin du neuviéme; de meſme quoyque, par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre, durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ; neanmoins aucunes les font plutoſt, & les autres plus tard: & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la qualité de leurs pâturages, à quoy contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux; ce qui arrive de meſme à tous les autres, auſſi-bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoiſtre la ſemblable choſe aux fruits; car les ſaiſons, & les differens climats aident toujours plus ou moins à leur prompte maturité qui dépend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neanmoins une grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les differens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant: mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & principalement le neuviéme; ce qui eſt connu & approuvé auſſi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne ſoit pas vital; dautant qu'il ne peut pas ſupporter deux ſi puiſſans efforts, ſi proche l'un de l'autre, ayant déja tâché de ſortir au ſeptiéme mois, qui eſt (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'ac-

couchement ; ce que n'ayant pas pû faire, & venant à reïterer les meſmes efforts au huitiéme, s'il naiſt en ce tems, il en eſt tellement debilité, qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe vivre, ; ce qu'il fait bien plutoſt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au ſeptiéme, ſes forces n'ayant pas eſté épuiſées auparavant par de vains efforts. Cela paroiſt vray-ſemblable à beaucoup de gens ; mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoiſtront qu'il n'y a que la ſeule matrice, aidée de la compreſſion des muſcles du bas ventre & du diaphragme, qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lorſqu'étant irritée par ſa groſſeur & peſanteur, elle ne peut s'eſtendre davantage pour le contenir ; ce qui ne ſe fait pas, comme on croit ordinairement ; qui eſt que l'enfant n'y pouvant reſter plus long-tems, faute de nourriture & de rafraîchiſſement, fait ces pretendus efforts, afin d'en ſortir, & que pour ce ſujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ſes pieds les membranes qui contiennent ſes eaux ; dautant que ſi l'enfant naiſt naturellement, ces membranes ſe rompent toujours au devant de ſa teſte, laquelle preſſant & pouſſant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le meſme *Hipocrate* admet auſſi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, auſquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puiſſent vivre devant le ſeptiéme ; dautant qu'ils ſont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne ſont pas capables de ſupporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoiſſons tous les jours.

I'avouë bien, & auſſi eſt-il vray, que le terme de la portée des enfans eſt de neuf mois entiers pour l'ordinaire ; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naiſſent au ſeptiéme mois, vivent plutoſt que ceux qui viennent au huitiéme ; car au contraire, j'ay toujours connu par experience qu'ils ſont d'autant plus robuſtes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt celuy de neuf mois, & que pour ce ſujet les enfans de huit mois vivent encore bien plutoſt, que ceux qui ſont nez à ſept mois ; ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de perſonnes, qui ſuivent aveuglément en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, ſans faire aucune reflexion à la choſe, pour ſe pouvoir deſabuſer de cette opinion vulgaire, fondée ſur ces pretendus vains efforts, qu'on dit eſtre faits par l'enfant au ſeptiéme mois, dont j'expliqueray tres-particulierement la cauſe au cinquiéme

Chapitre de ce second Livre : car comme nous voyons, non seulement en une mesme contrée, & en un mesme champ, mais aussi en un mesme sep de vigne, des raisins murs plus de six semaines quelquefois, avant le tems ordinaire, & d'autres ne l'estre que plus d'un mois aprés ; ce qui se fait selon les terroirs, selon les differens regards du Soleil ; & selon que la vigne est cultivée ; aussi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans six semaines & deux mois devant, & quelquefois aussi long-tems aprés le terme ordinaire ; mais cela est assez rare ; car la matrice n'étant capable d'extension que jusques à un certain degré, ne peut supporter son fardeau que peu de tems aprés que le terme de neuf mois est passé, quoy qu'il se voye des femmes, comme l'a reconnu *Hipocrate*, porter leurs enfans jusques à dix ou onze mois ; ce qui est neanmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui est celuy de neuf mois entiers, est excedé, Ces choses arrivent aussi à la femme selon les differentes dispositions de tout son corps, ou de sa matrice seule, ou bien selon son regime de vivre, & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait ; elles peuvent encore venir de la part de l'enfant ; car, par exemple, si à sept mois il est si gros que la matrice ne puisse plus le contenir ny se dilater davantage, pour lors elle sera excitée par la douleur que luy cause cette violente extension, à s'en décharger ; & au huitiéme mois pareillement, si les mesmes dispositions s'y rencontrent ; & ainsi plutost ou plus tard, selon plusieurs autres circonstances ; ou bien par quelque cause exterieure, comme par une violente secousse de tout le corps, par quelque coup, chute, sault, ou autres choses qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement ; ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, selon qu'ils estoient en ce tems forts & parfaits, & que la femme approchoit de son terme ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois : & j'ay toûjours remarqué que les enfans qui naissent effectivement à sept mois, sont si petits & si foibles, que je n'en ay jamais vû un seul vivre plus de quinze jours ; c'est ce qui me pourroit faire croire, que la naissance de l'enfant au septiéme mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel : Mais je connois des hommes parfaits, & plusieurs enfans de tous âges, & de l'vn & de l'autre sexe, qui se portent assez bien, que je sçay certainement estre nez à huit mois. Outre cela j'ay souvent observé que les femmes qui sont grosses de deux enfans ; ne les portent pas si long-temps, que si elles n'en avoient qu'un ; à cause que la grande distension qu'ils font à

la Matrice, & l'irritation, qu'ils luy cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtoſt les douleurs de l'accouchement, que lorſqu'elles n'ont qu'un enfant.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent eſtre accouchées à ſept & à huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix & onze mois entiers (ce qui peut bien arriver quelquefois) quoy qu'elles ſoient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompent ordinairement eſt, qu'elles croyent eſtre groſſes depuis le temps de la retention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leurs groſſeſſe, ou meſme quelquefois plus long-tems; & d'autres ſont pareillement deçuës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoyque bien reglée, ne peut pas meſme ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le tems de ſa groſſeſſe; car, par exemple, ſi elle habite avec ſon mary ſur le point que ſes mois ſon preſts de couler, & qu'elle devienne groſſe, alors elle fera ſon compte de l'eſtre depuis le tems de leur ſuppreſſion, ce qui ſera à peu prés veritable; mais ſi elle conçoit incontinent aprés avoir eu ſes ordinaires (comme il arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce tems ſes menſtruës ne luy viennent pas, ponr lors elle s'eſtimera bien eſtre groſſe; toutefois elle ne ſçaura pas par ce ſigne, quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut eſtre: c'eſt pourquoy on ne doit pas ſe fonder trop ſur cette indication, qui ne nous doit ſervir que de ſimple conjecture, à moins que la femme ne ſe fût entierement abſtenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu. C'eſt ce que juſtifie tres-bien la Liſte ſuivante, que j'ay faite exprés moy-meſme tres-fidellement en l'année 1674. d'un ſuffiſant nombre d'experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter ſeulement le tems de la groſſeſſe, depuis que les menſtruës des femmes avoient entierement ceſsé de couler; dans laquelle Liſte (que j'ay reduite en ordre en maniere de table pour une plus facile intelligence de la choſe) je n'ay mis que les accouchemens où les enfans avoient toute ſorte d'apparence, par la conſideration de la juſte grandeur & groſſeur de leur corps, de pouvoir vivre juſques à un âge parfait, afin de ne pas confondre les avortemens avec les veritables accouchemens. Cette Liſte monſtre manifeſtement, que l'enfant qui naiſt au huitiéme mois eſt plus vital, que celuy qui naiſt au ſeptiéme; & en un

mot qu'il l'eſt d'autant plus qu'il approche du terme le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois, ou le commencement du dixiéme; car dans cette meſme Liſte le nombre des accouchemens de huit mois ſurpaſſe de beaucoup celuy des accouchemens de ſept mois: C'eſt ce qui fait que pour perſuader cette verité, il n'eſt pas beſoin d'un ſi long diſcours qu'eſt celuy de *Federic Bonaventure*, qui a fait un volume plus gros que la Bible, pour nous prouver ſeulement que l'enfant de huit mois eſtoit quelquefois vital.

Explication de la Liſte ſuivante.

CHacun des chiffres de cette Liſte *qui ſont au deſſous de ce mot* Mois, *marque le nombre des mois de chaque groſſeſſe, & ceux qui ſont au deſſous du mot* Iours, *marquent le nombre des jours de la meſme groſſeſſe, lequel eſtant joint avec le nombre des mois, fait connoiſtre tous les differens termes de l'accouchement, à compter ſeulement le tems de la groſſeſſe comme nous avons dit depuis le jour que les menſtruës avoient ceſſé de couler. Suivant cette explication les premiers chiffres 7. & 23. ſignifient que le terme de cette groſſeſſe a eſté de ſept mois & vingt-trois jours; & tous les autres chiffres ſuivans font connoiſtre la meſme choſe. I'ay auſſi mis en cette* Liſte *les garçons ſeparément des filles, & marqué les premiers accouchemens d'un* p, *afin de les diſtinguer des autres: outre cela les accouchemens qui ont eſté de deux garçons en meſme tems ſont marquez par deux* g. g. *& ceux de deux filles, par deux* f. f. *& quand l'accouchement a eſté d'un garçon & d'une fille enſemble, les deux lettres* g. f. *y ont eſté miſes, afin qu'on puiſſe en meſme tems par la conſideration de toutes ces circonſtances, s'éclaircir plus facilement de pluſieurs autres choſes concernant les differens termes de l'accouchement, qui n'ont pas encore eſté aſſez connuës juſques à preſent.*

GARCONS.				FILLES.			
Mois.	Iours.	Mois.	Iours.	Mois.	Iours.	Mois.	Iours.
7	23	g.g. 8	12	7	9	f. f. 8	15
7	26	*p.* g. f. 8	12	8	5	8	17
8	3	*p.* 8	13	8	8	8	18
g.g. 8	4	g. f. 8	13	f. f. 8	13	*p.* 8	20
8	5	*p.* 8	15	f. f. 8	15	8	20

GARCONS.				FILLES.			
Mois.	Iours.	Mois.	Iours.	Mois.	Iours.	Mois.	Iours.
8	15	9	7	8	20	9	10
p. 8	16	9	7	p. 8	22	p. 9	11
g.f. 8	18	9	7	8	23	9	11
g.g. 8	19	p. 9	8	8	26	9	11
8	20	9	8	p. 9	0	9	11
8	23	9	8	9	0	p. 9	12
8	25	9	8	9	1	9	12
p. 8	27	9	8	9	2	9	12
p. 8	27	9	10	9	2	9	13
8	27	9	10	9	2	9	13
8	27	p. 9	11	9	2	9	13
9	0	9	12	9	3	9	13
9	0	9	12	9	3	9	14
9	1	9	12	p. 9	4	p. 9	15
9	2	9	12	9	4	p. 9	15
9	2	9	13	9	4	9	15
9	2	9	13	9	4	9	15
9	2	9	13	9	4	9	16
9	2	p. 9	14	9	4	9	17
9	3	9	15	p. 9	5	9	17
9	3	9	15	p. 9	5	9	17
9	3	9	15	9	5	9	18
9	3	9	15	9	5	9	18
9	3	9	16	9	5	9	18
9	3	9	16	9	5	9	18
9	4	9	17	p. 9	7	p. 9	19
p. 9	4	9	18	9	7	9	19
9	4	9	19	9	7	9	20
9	4	9	23	9	7	9	20
9	4	9	23	p. 9	8	9	20
9	4	9	25	p. 9	8	9	22
p.g.g. 9	4	9	25	9	8	9	23
9	5	9	28	9	8	9	23
9	5	10	0	9	8	9	23
9	6	10	2	9	8	9	23
9	6	10	2	9	8	9	23
9	6	10	26	p. 9	9	9	24
p. 9	7	11	2	9	10	9	25

FILLES.	
Mois.	Iours.
9	25
9	25
9	27
9	28
10	0
p. 10	2
10	3
10	3
p. 10	8

Or comme nous avons dit que les enfans ſont plus ou moins vitaux, ſelon qu'ils approchent davantage de la fin du neufiéme mois, nous pouvons facilement connoiſtre, que ceux de ſix mois, & encore moins les autres qui ſont au deſſous, ne peuvent pas reſter long-temps en vie, à cauſe qu'ils ſont encore trop foibles pour reſiſter au injures externes. Il eſt ſouvent arrivé grande conteſtation parmy les Medecins, pour ſçavoir ſi un enfant qui vient au monde 11. ou 12. mois aprés la mort de ſon prétendu pere, peut eſtre legitimement né, & par conſequent admis à ſon heredité, ou s'il en doit eſtre fruſtré comme un enfant ſuppoſé : la queſtion en a eſté agitée bien des fois parmy les Romains, auſſi bien qu'entre nous, & il y a eû des partiſans pour & contre l'une & l'autre opinion ; quant à moy, pour éviter prolixité, je la laiſſeray indéciſe, & n'ajoûteray rien ſur ce fait à ce que j'ay dit cy-deſſus, me contentant ſeulement d'envoyer les plus curieux conſulter le 4. Liv. des Obſerv. de *Schenckius*, qui rapporte pluſieurs exemples touchant cette difficulté ; & *Alphonſe Acarranza* qui traitte cette matiere en luriſconſulte aux 14. & 15. Chapitres du Livre de l'accouchement naturel & legitime. Neanmoins je diray qu'il eſt tres conſtant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes aux regles de la nature ; mais je ſoûtiens qu'il leur eſt impoſſible de luy en preſcrire d'autres que les ſiennes propres, ny de l'aſſujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait eſt neceſſaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puiſſe eſtre legitime & naturel, la bonne ſituation de l'enfant n'y eſt pas moins requiſe ; car il doit venir au monde la teſte la premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'eſt-à-dire, vers le cul de ſa mere, les bras couchez le long de ſes coſtez ; & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure eſt la meilleure & la plus convenable, dautant qu'aprés que la teſte (qui eſt la partie de l'enfant la plus ferme & la plus groſſe) eſt paſſée, toutes les autres ſortent facile-

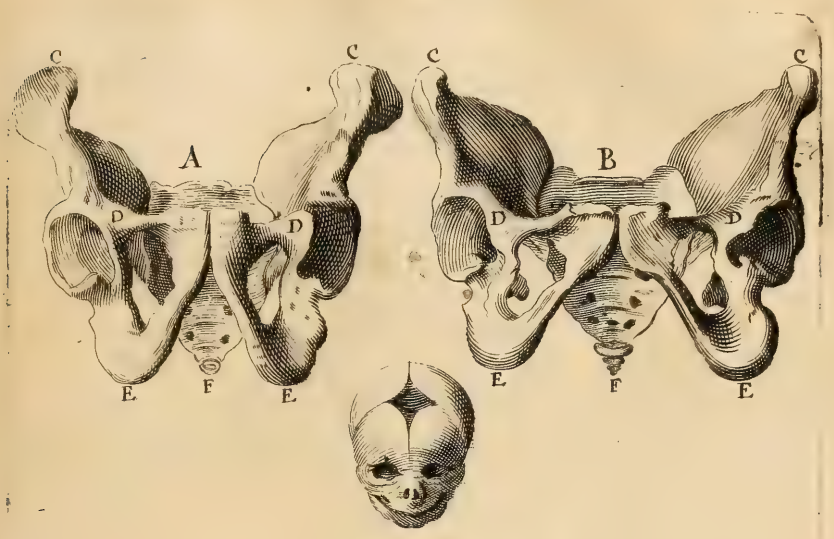
ment

ment : & dans cette poſture, toutes les jointures de ſon corps ne ſe pouvant recourber, ne donnent aucun empeſchement à ſa ſortie: mais toute autre partie qui ſe preſente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature; auquel cas il y a ſouvent grand danger pour la mere, ou pour l'enfant, & quelquefois pour tous deux, s'ils ne ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer, & ne ſçauroient (à ce qu'ils diſent) concevoir comment il eſt poſſible, que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au tems de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui eſt ſi petite; dequoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme, ſe ſeparent dans ce tems l'un de l'autre, pour faire cette voye plus large, ſans quoy ils ſouſtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir; & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge, ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement, dautant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer; ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres pretendent que ce ſont les os des *Iles* qui ſe disjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le meſme ſujet; & les uns & les autres diſent, que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchement, y ont eſté diſpoſez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la Matrice, leſquelles amolliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autre tems : mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifeſtement que ces os ſont tellement joints, qu'il eſt même difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le ſcalpelle, principalement ceux des *Iles* d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence; quoyqu' *Ambroiſe Paré* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe) nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui fut pendue 15. jours après eſtre accouchée, à laquelle il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi-doigt, & meſme les os des *Iles* disjoints d'avec l'os *ſacrum*. Ie ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre; car j'ay trop de déference pour luy, & je l'eſtime trop ſincere pour cela; mais je croy qu'il peut s'eſtre trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os; parce qu'il n'y

auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le tems de l'accouchement, elle eût encore reſtée quinze jours aprés, de la largeur d'un demi-doigt; pour lequel ſujet on auroit auſſi eſté obligé de porter cette femme au ſupplice; car elle n'auroit pas pû ſe ſoutenir pour monter elle-meſme à l'échelle de la potence, & s'y tenir debout, ſuivant la coutume de tous les autres patiens, dautant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vray-ſemblable, que cette ſeparation avoit eſté cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme, du haut du gibet à terre aprés ſon execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cét endroit avec impetuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. Chap. du 6. Livre de ſon Antropogr. qu'il a vû luy-meſme, en preſence de Medecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* ſeparez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés eſtre accouchées. Il n'eſt pas neanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais vûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe dédire, & ſe ſoumet à croire que ces os ne ſe ſeparent pas, ſi on luy peut faire voir que la teſte d'un enfant nouveau né puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum*, & ceux de l'*iſchion*: c'eſt pourquoy donnons-luy la ſatisfaction qu'il deſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande: car ſi nous examinons de prés la differente figure, & la ſtructure de ces os, entre le ſquelet d'une femme & celuy d'un homme, nous trouverons, qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſiderable aux femmes qu'aux hommes, & que pour ce ſujet la plus petite femme a les os de l'*iſchion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme; elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis; ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante pour donner iſſuë à l'enfant dans le tems de l'accouchement: elles ont encore outre cela les os des *Iles* beaucoup plus renverſez en dehors, afin que dans la groſſeſſe la matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les coſtez, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par cette diſpoſition qu'on peut voir repreſentée en la figure ſuivante.



Ces deux Figures d'os aſſemblés repreſentent les os qui forment toute la capacité hypogaſtrique.

La Figure marquée A. *montre ceux d'un homme, & celle qui eſt marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoiſtre la difference; qui eſt que cette capacité eſt bien plus ſpatieuſe aux femmes qu'aux hommes, ainſi qu'on peut facilement voir: Car* C. *&* C. D. *&* D. E. *&* E. *ſont bien plus diſtans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne ſont pas aux hommes; & outre cela, les femmes ont le* coccyx *marqué* F. *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes; ce qui fait que la teſte de l'enfant peut ſans grande difficulté ſortir par le large paſſage qu'elles ont entre les deux os* Iſchions *marquez* E. *&* E. *ſans qu'il ſoit neceſſaire que les os* pubis *ſe ſeparent, comme pluſieurs ſe ſont imaginez contre la verité.*

La veſſie & le *rectum* ayant eſté vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent point auſſi aucunement, que la matrice qui a eſté faite membraneuſe tout exprés, ne ſe puiſſe aſſez dilater, comme elle fait, pour laiſſer ſortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand eſpace vuide qui eſt ſuffiſant pour cét effet, ſans qu'il ſoit beſoin que ces os ſe disjoignent & ſeparent; car ſi cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas ſe tenir debout, ainſi que pluſieurs font, incontinent aprés eſtre accouchées, dautant qu'ils ſervent

d'appuy, comme il eſt dit, & de jonction métoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie ſuperieure du corps, qu'à ceux de l'inferieure : j'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hoſtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay faits. Quand les femmes qui y ſont pour faire leur couche, commencent d'eſtre en travail ; elles vont en une chambre qu'elles appellent le *chauffoy*, auquel lieu on les accouche toutes, ſur un petit lit fort bas & fait expres, ou on les met devant le feu ; puis auſſi toſt que leur beſogne eſt faite, on les mene couche, dans leur lit, qui eſt quelquefois aſſez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied ; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, ſi leurs os *pubis*, ou ceux des *iles*, avoient eſté ſeparez l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons ſouvent ces filles qui accouchent en cachette, ſe remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme ſi de rien n'étoit ; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me ſuis jamais apperçu de cette pretenduë disjonction, en mettant la main ſur le *pubis* de la femme lors que l'enfant eſtoit au paſſage ; mais bien ay-je ſeulement ſenty le *coccyx*, ou croupion, qui eſt joint par une articulation un peu laxe, avec l'extremité inferieure de l'os *ſacrum*, ſe recourber en dehors pendant ce tems, auquel lieu les femmes reſſentent ſouvent beaucoup de douleur ; parce que la ſortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cauſe que ſa teſte preſſe fort pour lors le *rectum* contre cette partie : de plus ayant vû faire & fait auſſi moy-meſme l'ouverture de pluſieurs femmes qui eſtoient mortes peu de jours aprés eſtre accouchées, j'ay trouvé qu'il eſtoit meſme difficile de ſeparer ces os avec un fort ſcalpelle bien tranchant, où je n'ay auſſi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eut eu aucune ſeparation precedente ; & ſi les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que les os ſont plus difficiles à ſe ſeparer (ce qu'ils ne font jamais pour les raiſons ſuſdites) mais à cauſe qu'elles ont les membranes de leur matrice bien plus ſeches, dures, & calleuſes, & particulierement ſon orifice interne, qui pour ce ſujet ne peut pas ſe dilater ſi facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide ; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccyx* plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant. Ayant ſuffiſamment fait connoiſtre ce que c'eſt que l'accouchement, & toutes ſes differences, il nous faut examiner quels ſignes ont coutume de preceder l'accouchement

naturel,& ceux qui l'accompagnent: c'eſt ce que nous allons montrer au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Les ſignes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel.

LOrſque les femmes groſſes, principalement celles qui le ſont pour la premiere fois, reſſentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus vîte querir la Sage-femme, croyant que ce ſoit pour accoucher; laquelle eſtant venuë, doit bien reconnoiſtre la choſe, & prendre garde à ne pas les mettre en travail ſans qu'il y ait de la diſpoſition; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & ſouvent meſme de celle de tout deux, ſi elle l'excite devant qu'il en ſoit tems. Les douleurs qu'on peut appeller fauſſes, ſont cauſées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruiſſant par tout le ventre, ſans neanmoins répondre aucunement en bas vers la matrice, comme font celles qui precedent & qui accompagnent l'accouchement; & cette colique eſt diſſipée par linges chauds appliquez ſur le ventre, & en prenant un ou pluſieurs lavemens, par leſquelles choſes les vrayes douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer; & les douleurs de la colique nephretique ſe denotent & ſe diſtinguent aſſez par les propres ſignes de cette maladie. La femme peut encore ſentir quelqu'autre ſorte de douleurs dans le ventre, qui procedent de l'émotion que luy cauſe le flux de ventre qui ſe diſpoſe à venir; ce qu'on connoiſtra facilement par les frequentes déjections qui ſurviendront enſuite.

Les ſignes qui precedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, ſont que la femme commence à ſentir quelques douleurs de reins qui ne luy eſtoient pas ordinaires, & la tumeur de ſon ventre qui eſtoit élevée vers le haut, eſt tout-à-fait affaiſſée ſur le bas; ce qui fait que pour lors elle ne peut pas marcher ſi facilement qu'elle avoit accoutumé,& il s'écoule de la matrice des humiditez glaireuſes, que la nature a deſtinées pour humecter le paſſage, & le rendre gliſſant, & afin que ſon orifice interne ſe puiſſe plus facilement dilater, quand il en eſt beſoin; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce tems, laiſſe écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui tranſudent à

travers la foible ſubſtance des membranes de l'enfant, leſquelles acquierent une conſiſtance ainſi glaireuſe par la chaleur des lieux.

Les ſignes qui accompagnent l'accouchement preſent, c'eſt-à-dire, qui montrent que la femme eſt effectivement en travail, ſont qu'elle reſſent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, leſquelles venant & ſe redoublant par intervalles, luy répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le viſage rouge & enflammé; à cauſe que ſon ſang eſt beaucoup échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre ſon enfant au monde; comme auſſi à cauſe que pendant ces fortes épreintes, la reſpiration eſt toûjours interceptée; pour raiſon de quoy le ſang ſe porte à la face en grande abondance: toutes ſes parties honteuſes ſe tumefient; ce qui arrive à cauſe que la teſte de l'enfant (quand elle eſt proche du paſſage) vient à pouſſer & faire écarter en dehors les parties voiſines, qui en paroiſſent ainſi tumefiées; il luy ſurvient auſſi tres-ſouvent un vomiſſement, lequel fait croire à pluſieurs qui n'en connoiſſent pas la cauſe, que les femmes auſquelles il arrive, ſont en danger; mais au contraire, c'eſt ordinairement un ſigne qu'elles enfanteront bien-toſt; dautant que les bonnes douleurs en ſont pour lors excitées, & ſe redoublent coup ſur coup juſques à ce que la beſogne ſoit faite. Ce vomiſſement eſt cauſé par la ſympathie qui eſt entre la Matrice & l'eſtomac, au moyen des ramifications de la ſixiéme paire de nerfs du cerveau, qui ſe diſtribuënt à l'un & à l'autre, par leſquelles elle luy communique la douleur qu'elle reſſent en ce tems, qui vient de l'agitation & commotion que luy cauſent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compreſſion que luy font les muſcles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors: De plus, quand l'accouchement eſt fort proche, il arrive aux femmes un tremblement univerſel, & principalement des cuiſſes & des jambes, non pas avec froid, tel que celuy qui vient au commencement de l'accez des fiévres intermittentes; mais il ſe fait avec chaleur de tout le corps; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce tems de la Matrice, ſont teintes de ſang; ce qui joint aux ſignes cy-deſſus déclarez, eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain (c'eſt ce que les Sages-femmes appellẽt vulgairement *marquer*) & alors ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne ouvert, à l'embouchure duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſ-

quelles membranes ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoy on les ſent reſiſter, & paroiſtre au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux ſont formées (c'eſt à dire, quand elles ont gagné le devant de la teſte de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sages-femmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cét orifice interne, reſſemblent pour lors aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, & qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane : Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, qui s'écoulent dans le meſme moment; aprés quoy on peut facilement ſentir à nud la teſte de l'enfant, qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque tems que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-toſt : mais on ſe doit bien garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoiſtre la neceſſité par ces ſignes; car autrement ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainſi que je trouvay que cette Sage-femme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois, une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui luy répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'hiſtoire, au ſeptiéme Chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller ſi vîte en beſogne; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche meſme la teſte de l'enfant à travers ſes membranes, & que la femme ait auſſi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toujours conclure qu'elle ſoit pour lors effectivement en travail; car quoy qu'il y en ait grande apparence, quand ces diſpoſitions ſe rencontrent, la choſe n'eſt pas neanmoins entierement certaine, ſi ces douleurs ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui merite d'être bien obſervé) ſi on ne ſent que les eaux ſe preparent entre les membranes & la teſte de l'enfant. C'eſt pourquoy on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'eſtre pas trompé en ſon prognoſtic, ainſi que furent deux Sages-femmes en l'occaſion que

je vais dire. Il y a environ deux ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis sur la difficulté de son accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'estre effectivement en travail, comme luy asseuroient ces deux Sages-femmes: l'ayant touchée pour reconnoistre la chose, je trouvay l'orifice de sa matrice dilaté de la largeur du pouce, & je sentis aisément avec le doigt la teste de son enfant à travers ses membranes, qui estoient mollasses, & tapissées contr' elle, sans estre aucunement tenduës : mais comme cette femme m'eut dit, que depuis six jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainsi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne sentis point aucune preparation des eaux de son enfant, je luy conseillay de se contenter seulement de prendre quelque simple clystere, & de se tenir en repos chaudement en son lit; ce qu'ayant fait ses douleurs cesserent, aprés quoy elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de son negoce & de son ménage, & accoucha au bout de ce tems tres-heureusement d'un enfant vivant. Or il est tres-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle seroit accouchée à huit mois; ce qui luy auroit pû causer un grand prejudice, & à son enfant, en avançant d'un mois sa naissance.

Ce que nous avons dit suffit pour connoistre l'accouchement qui est naturel : nous parlerons cy-aprés assez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui sont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier : Venons maintenant à la recherche de certaines choses, dont il est tres-necessaire d'avoir connoissance, sans lesquelles il seroit impossible de pouvoir surement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui sont contre nature : Examinons donc à ce sujet tout ce qui se rencontre avec l'enfant dans la matrice au tems de la grossesse, & faisons premierement la description des choses qui se presentent les premieres à son orifice pour sortir, lorsque la femme est preste d'accoucher, qui sont les membranes & les eaux dans lesquelles l'enfant est contenu.

Cette

Cette Figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers dequoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant : On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arriere faix marqué A. *du coſté qu'il doit eſtre attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant, & de ſes eaux.

AUſſi-toſt que les deux ſemences ont eſté mêlées confuſement, & qu'elles ont eſté retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce meſme moment d'en débroüiller le chaos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la delineation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant; car quoy que ces ſemences ſemblent eſtre ſimilaires & uniformes à la veuë, elles contiennent neantmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la matrice donne le premier mouvement, les ſeparant & les diſtinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont premierement formées les membranes, qui empêchent que les

eſprits, dont la ſemence écumeuſe de l'homme eſt toute remplie, ne viennent pour lors à ſe diſſiper, & qui ſervent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu deſquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent pas.

Comme les membranes du *fœtus* ſont les parties qui paroiſſent les premieres formées, auſſi ſont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement ſe preſentent les premieres au paſſage au devant de la teſte de l'enfant. La pluſpart des Auteurs ſont ſi obſcurs dans la deſcription qu'ils font de ces membranes, qu'il eſt tres-difficile de concevoir la choſe comme elle eſt, par l'explication qu'ils en donnent : ils ne ſont pas meſme d'accord touchant leur nombre ; car pluſieurs en mettent trois pour l'enfant, auſſi-bien que pour les beſtes ; ſçavoir, le *chorion*, *l'amnios*, & *l'allantoïde* : Mais ſi on examine de prés ce qui en eſt, par l'inſpection, comme j'ay fait pluſieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui ſont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en eſt qu'une double, laquelle ſe peut veritablement ſeparer & diviſer en deux. I'explique la choſe de cette maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la ſçavent pas ; parce que bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes ſont ſeparées & diſtantes l'une de l'autre, & que l'une entoure ſeulement une partie du corps de l'enfant & que l'autre l'environne entierement, & contient ſes eaux, dont partie ſont engendrées de ſa ſueur, & partie de ſon urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent meſme que ces eaux ſoient ſeparées l'une de l'autre par differentes membranes ; ce qui eſt tout au contraire ; car les membranes ſont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle ſorte, qu'elles ne compoſent que comme un meſme corps & une commune envelope, qui ſert, ainſi que nous avons dit, à contenir tout enſemble l'enfant & ſes eaux, qui ſont toutes d'une meſme nature, & enfermées en meſme membrane, comme je feray connoître cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de quelle façon la choſe ſoit expliquée, pourvû qu'elle ſoit entenduë comme elle eſt.

La partie exterieure de cette membrane, ou envelope double, ou bien ſi on en veut conter deux, la premiere membrane qui ſe preſente au dehors, eſt appellée *chorion*, parce qu'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'eſt-à-dire, agnelette, à cauſe qu'elle eſt fort mince & fort deliée. *Galien* au 15. Livre *de l'uſage des parties*, appelle l'arriere-faix *chorion* :

mais afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, laquelle eſt un peu rude & inégale par toute ſa partie exterieure, où l'on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels elle eſt attachée de tous coſtez à la Matrice; mais elle eſt un péu plus polie en dedans, & elle ſe joint de toutes parts, & s'unit avec l'*amnios*, de ſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une meſme membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adherent par toute ſa face qui regarde l'enfant; ce qui ſe fait au moyen de l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux: il vient auſſi vers toute la circonference de ce *placenta*, faire ſa principale attache avec la matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'*amnios*, qui eſt la ſeconde membrane, eſt ſix fois plus mince que le *chorion*; elle eſt fort polie par ſa partie interne; mais elle ne l'eſt pas juſtement tant, du coſté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince, qu'elle en eſt tout-à-fait tranſparante, il ne s'y voit aucun vaiſſeau, ce qui fait qu'elle eſt ſi deliée, qu'on ne peut preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta*, quoiqu'elle le recouvre; mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui luy eſt interpoſé, duquel on la peut ſeparer entierement, ſi on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, je diray qu'il eſt tres-facile de connoiſtre de quelle maniere ſont ces membranes dans la matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon; s'imaginant que le cuir qui le recouvre ſoit la matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent qui eſt au dedans du balon ſoit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios*, dans quoy l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble; & comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de-meſme les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous coſtez à la matrice, ſinon à l'endroit où l'arriere-faix y eſt adherent, auquel lieu elles paſſent par deſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette pretenduë troiſiéme membrane (ou plutoſt imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent eſtre comme une ceinture, qui entoure & reveſt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde juſques au deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe

remarque jamais au *fœtus* humain, ny meſme à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit auſſi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesſes, & aux autres, ainſi que j'ay reconnu la choſe, aprés l'avoir pluſieurs fois curieuſement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naiſſant ces membranes ſur leur teſte, ce qui fait dire qu'ils ſeront heureux; mais c'eſt une pure ſuperſtition; dautant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une ſubſtance ſi forte, qu'elles n'ont pas pû eſtre crevées par l'impulſion des eaux, & par les efforts que la femme fait en accouchant; ou de ce que ſes paſſages eſtant bien larges, & l'enfant fort petit, la ſortie en a eſté tres-facile & ſans aucune violence : C'eſt veritablement pour ce ſujet, qu'on doit dire qu'ils ſont heureux d'eſtre venus ſi à leur aiſe, comme auſſi la mere l'eſt-elle bien d'eſtre ainſi delivrée; car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naiſſent jamais coiffés de la façon, à cauſe qu'eſtant tourmentez & fort preſſez au paſſage, ces membranes s'y rompent & y demeurent toujours juſques à ce que le *placenta*, où elles ſont attachées, ſoit ſorti de la matrice.

Au dedans des membranes de l'enfant, diſpoſées comme je l'ay expliqué, les eaux ſont contenuës, au milieu deſquelles il nage & eſt ſitué : l'origine de ces eaux paroiſtra fort incertaine, ſi on conſidere auſſi ſur ce ſujet les differens ſentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui eſt vuidée de la veſſie par l'ouraque, & ſe fondent ſur ce qu'il ne ſe rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire; & diſent qu'il eſt aiſé de connoiſtre que c'eſt de l'urine, par la couleur, & par la ſaveur que ces eaux ont toute ſemblable à celle qui eſt contenuë dans la veſſie. Il eſt neanmoins bien certain que cela ne peut pas eſtre ainſi qu'ils diſent; dautant que l'ouraque n'eſt pas percé au *fœtus*, & qu'il ne ſort pas hors de ſon nombril; car par l'endroit qu'il y eſt attaché, il ſe trouve toujours nerveux, & aſſez ſemblable à une petite corde de luth, au travers dequoy il ne peut tres-aſſurément rien paſſer, tant ſubtil puiſſe-t-il eſtre, comme je l'ay obſervé, & vû auſſi remarquer par pluſieurs fois à deffunt Monſieur *Gayant*, qui eſtoit avec l'approbation univerſelle, l'Anatomiſte le plus exact & le plus expert qui ait eſté depuis long-tems à Paris, pour le merite duquel ſa Majeſté luy avoit fait l'honneur de le choiſir par preference à tous autres, pour faire les curieuſes recherches, & pluſieurs belles experiences anatomiques, à quoy s'occupent con-

tinuellement quantité de gens d'élite & tres-ſçavans, dont l'Academie Royale eſt compoſée. Or cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir que *Dulaurens* s'eſt abuſé, quoyque pour confirmer ſon opinion, il rapporte l'hiſtoire d'une certaine fille, qui aprés une ſuppreſſion d'urine durant pluſieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'umbilic ; inferant de là que cette eau venoit de la veſſie par l'ouraque, qui n'eſtoit pas refermé ; & que l'eau qui eſtoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y eſtoit ainſi amaſſée. Il rapporte encore pour le meſme ſujet une autre hiſtoire preſque ſemblable, dont *Fernel* fait mention au treiziéme Chapitre du 6. Livre de ſa Pathologie : Mais cette eau venoit aſſurément de la capacité du bas ventre, & non pas de la veſſie : parce qu'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature ; ſurquoy en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit eſtre de meſme à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines ; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, de laquelle le chemin ſe trouve toujours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moy je croy (ce me ſemble) avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humiditez vaporeuſes, qui tranſudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, au travers dequoy ne pouvant paſſer, à cauſe qu'elles ſont tres-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau qui s'amaſſe ainſi petit à petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, lorſque l'enfant n'eſtant point tout-à-fait formé, n'a pas encore de vie manifeſte, que durant les autres tems auſquels il eſt vivant ; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celuy de l'*embrion* ; & la raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoutient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée qui luy eſt toute ſemblable ; car les ſueurs, les larmes, & autres humiditez qui diſtilent & tranſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi bien que l'urine, dont l'enfant, durant qu'il eſt au ventre de ſa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins ; dautant qu'il ne prend en ce tems aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humiditez ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort tendrelet. C'eſt pourquoy

je ne conçois pas la neceſſité qui le pourroit obliger à vuider plutoſt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les excrémens qui ſont dans ſes inteſtins; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, ny d'une façon ny d'autre, mais ſeulement aprés qu'il eſt né. *Bartholin*, & quelques autres veulent neanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles ſortent par la ſeule tranſpiration, comme j'ay dit; car lorſqu'il n'eſt pas tout-à-fait formé, & qu'il n'a pas encore de vie manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps, & meſme il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux-germes; ce qui fait bien voir pour lors que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque, ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine: & ce qui le prouve encore tres-manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces meſmes eaux en auſſi grande abondance que les autres, lorſqu'ils eſtoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver quand il y a pluſieurs enfans, qu'ils ne ſont jamais en une meſme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre (ce qui eſt tres-rare & monſtrueux lorſqu'il arrive;) mais chacun d'eux a toujours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſeparées, dans leſquelles il eſt envelopé en particulier.

Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages tres-conſiderables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir, en nageant plus facilement d'un coſté & d'autre, & afin que par ſes mouvemens frequens il ne vienne à bleſſer la matrice, en heurtant à ſec contre elle; ce qui luy cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement; elles le deffendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre; & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le tems de l'accouchement, dautant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant; & par ce moyen l'orifice de la matrice en eſtant humecté, s'eſtend & ſe dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorſque l'enfant eſt tout preſt à ſortir, ou peu devant; car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

Iean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere decedée, en ſon Livre intitulé, *De nutritione fœtus*, veut que ces eaux ſervent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le tems qu'il eſt dans la matrice: mais la verité du contraire eſtant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que de s'arreſter à refuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoutenir ſon dire; car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-meſmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe, qui n'eſt fondé que ſur un paſſage d'*Hipocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes lévres ſucce l'aliment de la matrice; auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote* qui refute bien cette erreur au 5. Chap. du 2. Liv. de la gener. des anim. joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hipocrate*, puiſque luy-meſme ſe contredit, & ſoutient le contraire au Livre *de octimeſtri*, où il dit preciſément, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas devant qu'il ſoit ſorty du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoiſtre que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ay fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, ſans acquerir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu, à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui ſont capables de nourrir; ainſi qu'il arrive en la ſeroſité de ſang, laquelle eſtant ſeparée de ſa maſſe ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-toſt qu'on la met chauffer au feu; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand meſme il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes, & des eaux du *fœtus*, il nous faut enſuite de cela, rechercher la connoiſſance des parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la matrice; c'eſt dequoy nous allons preſentement diſcourir.

Ces trois Figures repreſentent le *Placenta*, ou l'arrierefaix, & les vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.

La premiere montre l'arrierefaix, au milieu duquel eſt attaché le cordon de l'umbilic ; on voit auſſi autour de cét arrierefaix les membranes de l'enfant, qui reſtent ainſi ridées quand il en eſt dehors.

A.A.A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

B. B. B. *Les membranes qui y ſont attachées tout autour.*

C.C.C. *Le cordon de l'enfant, qui contient ſes vaiſſeaux umbilicaux ; leſquels ſortans de ſon nombril, vont s'inſerer au milieu de l'arrierefaix, où ils produiſent une infinité de rameaux.*

D. D. *Certaines éminences appellées* neuds, *qui ſe rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaiſſeaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.*

La ſeconde Figure repreſente l'arrierefaix retourné de l'autre coſté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y conſiderer la diſtribution des vaiſſeaux umbilicaux.

E.E.E *Montrent l'arrierefaix du coſté par lequel il eſt attaché contre la Matrice ; on ne voit en cette face aucune apparence de vaiſſeaux comme en l'autre ; mais ſeulement quelques ſimples entre-coupures, & de petites embouchures, par où le ſang qui tranſude de la Matrice, diſtile dans toute la ſubſtance de l'arrierefaix.*

F. F. F. *Les membranes.*

G. *Vne partie du* Chorion, *qui a eſté ſeparée de l'*Amnios, *qui eſt marquée par* H.

H. *Vne portion de l'*Amnios, *ſeparée du* Chorion *marquée par* G.

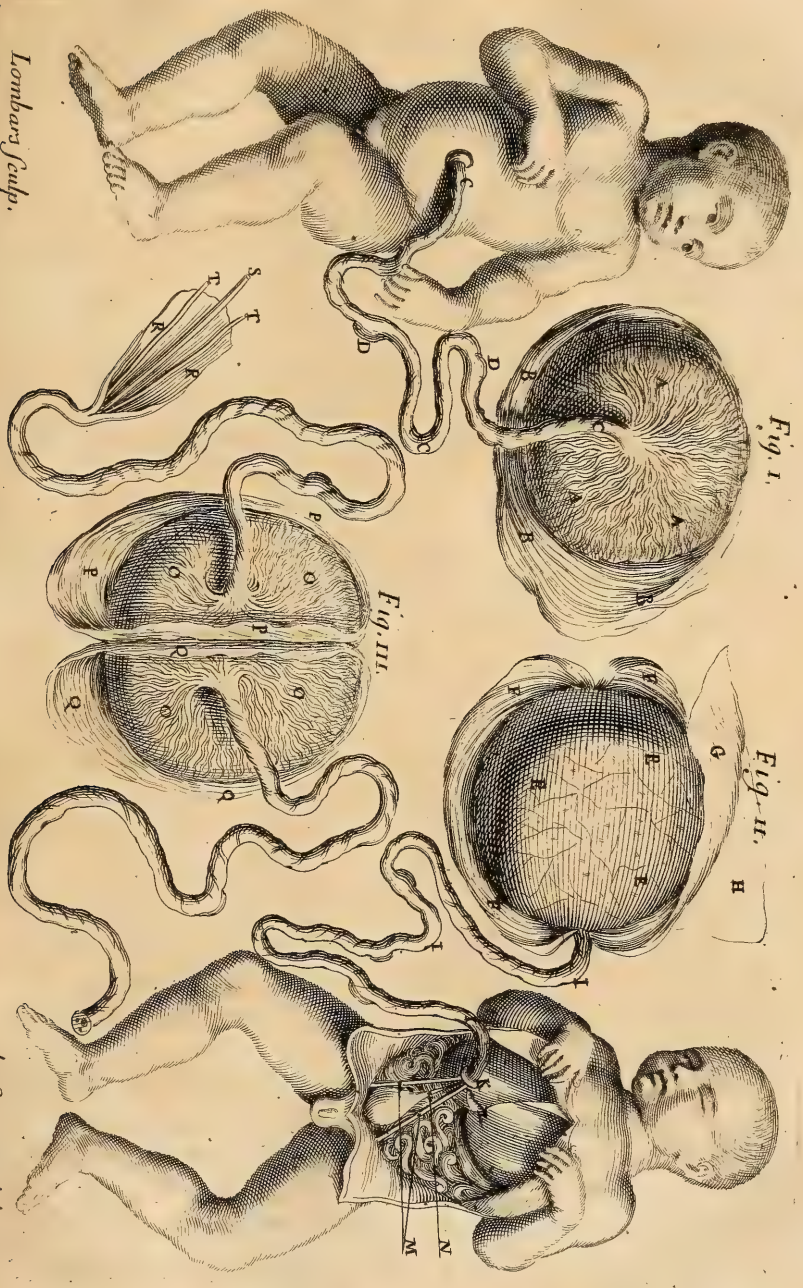
III. *Le cordon de l'umbilic, où l'on voit auſſi pluſieurs neuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaiſſeaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la ſciſſure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui ſe conduiſant le long des coſtez de la veſſie, vont s'inſerer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques.*

N. *L'ouraque, qui du fond de la veſſie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, ſans paſſer outre, auquel endroit*


Lombart ſculp.
Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
du Cerceau del.

endroit il eſt extrémement délié, & n'eſt aucunement perſé.

La troiſiéme Figure fait voir un arriere-faix de deux enfans, auquel il ſe rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a auſſi ſes membranes ſeparées.

O.O.O.O. *Le corps de l'arriere-faix, qui eſt commun à tous les deux enfans.*

P.P.P. *Les membranes qui ſervent à enveloper particulierement l'enfant qui eſt de ce coſté-là.*

Q.Q.Q. *Les autres membranes qui ſervent à contenir ſeparément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arriere-faix double, celuy du coſté droit eſt diſſequé en ſon extremité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaiſſeaux ſeulement.

R. R. *Montrent une forte membrane dont ſont révêtus ces trois vaiſſeaux umbilicaux.*

S. *La veine qui eſt bien plus groſſe que les arteres.*

T. T. *Les deux arteres qui ſont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon eſt coupé en l'autre extremité, où l'on voit ſeulement les orifices des vaiſſeaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.*

COmme l'enfant doit eſtre nourri du ſeul ſang de ſa mere, durant le tems qu'il eſt dans la matrice, & que toutes les femmes groſſes ne l'ont jamais ny beau ny bon, la nature providente a formé le *placenta* pour luy en ſervir de reſervoir, afin qu'il en eût toujours ſuffiſamment, & qu'il y fût derechef élaboré & perfectionné, pour eſtre rendu convenable à ſa nourriture; parce qu'il n'eut pas pû ſans doute, convertir en ſa ſubſtance delicate un ſang ſi groſſier qu'eſt celuy de la mere, s'il n'avoit eſté auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il luy eſt envoyé enſuite par le moyen de la veine umbilicale, & eſt rapporté, comme nous dirons cy-aprés, par les arteres, qui ſont les trois ſeuls conduits dont eſt compoſé le cordon de l'umbilic. Diſons donc que le *placenta* n'eſt autre choſe qu'une maſſe charnuë & ſpongieuſe, ſemblable en quelque façon à la ſubſtance de la rate, tiſſuë & entrelaſſée d'une infinité de veines & d'arteres, qui compoſent la plus grande partie

de ſon corps, faite pour recevoir & purifier le ſang de la mere, deſtiné à la nourriture de l'enfant qui eſt dans la matrice. Cette maſſe de chair ſpongieuſe eſt ainſi appellée, parce qu'elle reſſemble en figure à un gâteau ; quelques-uns la nomment le *délivre*, à cauſe qu'eſtant ſortie aprés l'iſſuë de l'enfant, la femme eſt tout-à-fait delivrée du fardeau de la groſſeſſe : On l'appelle auſſi vulgairement l'*arriere-faix*, parce que c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'aprés que l'enfant eſt hors de la matrice : Il y en a qui luy donnent le nom de *foye uterin*, dautant qu'elle ſert comme un foye, pour preparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant ; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la matrice, & luy donne le meſme uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir eſt d'appuyer & ſoutenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui affluë dans la matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée ; ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachez les vaiſſeaux umbilicaux ; mais il eſt un peu moins épais vers les extremitez de toute ſa circonference. Il eſt couvert du *chorion* & de l'*amnios* du coſté ſeulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la matrice : Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonference) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au Chap. precedent, lequel adhere ſi fortement au *placenta*, par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux qui paroiſſent fort gros en ſa ſurface, qu'il n'en peut pas eſtre ſeparé ſans laceration de ſa ſubſtance.

Si on conſidere de bien prés, comme j'ay fait, le *placenta* du côté qu'il ſe joint avec la matrice, on remarquera qu'il ſemble y eſtre auſſi enduit d'une eſpece de legere membrane tres-poreuſe, qui eſt ſi déliée, qu'il ne paroiſt preſque pas qu'il y en ait : On la verra toutefois manifeſtement, en eſſuyant bien le ſang dont cette partie eſt toujours teinte. On obſervera encore, que toute la face de ce coſté eſt comme entrecoupée de pluſieurs lignes, ſemblables en quelque façon à celles qui ſe remarquent en la ſurface des reins de bœuf : Il y paroiſt auſſi pluſieurs petites embouchures, par où le ſang qui tranſude à travers la ſubſtance poreuſe de la marice, diſtile dans cette maſſe charnuë.

Quoy qu'il y ait deux enfans dans la matrice, & meſme quand il y en a trois, s'ils ſont veritables jumeaux, c'eſt à dire, engen-

drez d'un meſme coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arriere-faix commun, lequel a ſeulement autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans ; leſquels neanmoins ſont entierement ſeparez l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans leſquelles chaque enfant eſt contenu avec ſes eaux à part ; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au precedent Chapitre, leurs corps joints & adherens l'un à l'autre ; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui ſont pour cela monſtrueux, ont auſſi leurs eaux communes, & ſont envelopez en meſmes membranes. Mais s'il s'eſt fait ſuperfetation, il y aura autant d'arriere-faix que d'enfans ; & comme la ſuperfetation (ſi tant eſt qu'elle ſe puiſſe faire) arrive rarement, auſſi voit-on peu de femmes avoir pluſieurs delivres ſeparez, quand elles accouchent de pluſieurs enfans. Mais quoy qu'un ſeul arriere-faix ſoit le plus ſouvent commun à pluſieurs enfans, j'ay remarqué que les vaiſſeaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui ſe diſtribuent dans la ſubſtance de cét arriere-faix commun, ſont toujours entierement ſeparez les uns des autres, en telle ſorte que les vaiſſeaux qui ſervent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anaſtomoſe, ny autrement, avec ceux qui ſont deſtinez à la nourriture des autres enfans : c'eſt ce qui fait que chacun des enfans ayant ſon principe de nourriture & de vie ſeparement l'un de l'autre, & eſtant logé en des membranes & en des eaux differentes, un de ces enfans peut quelquefois eſtre mort dans le ventre de ſa mere, durant un tems aſſez conſiderable, ſans que l'autre enfant qui eſt vivant, ſoit immediatement infecté de la corruption de celuy qui eſt mort.

Nous ne voyons quaſi que la femme ſeule qui ait un arriere-faix de la ſorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de choſe inutile, loſque l'enfant eſt ſorty ; car la pluſpart des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, ſinon les ſeules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient ; mais au lieu de cette maſſe charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont ſeulement des cotyledons, qui ſont pluſieurs glandules ſpongieuſes, jointes interieurement à la propre ſubſtance de leur matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux de leurs petits : leſquelles glandules, comme j'ay remarqué pluſieurs fois par l'ouverture des brebis, ne ſont pas plus groſſes que des grains de chenevy, lorſqu'elles n'ont point de petit dans le ventre ; mais quand elles

ſont pleines, elles ſe tumefient extrémement, & deviennent de la groſſeur du pouce, les unes plus & les autres moins : elles reſſemblent pour lors aſſez bien en figure à un champignon, qui ne ſeroit pas encore épanouy, le regardant par l'envers, aprés luy avoir coupé toute la queuë ; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachées les ramifications des vaiſſeaux umbilicaux : neanmoins il eſt certain que les animaux qui font ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu dequoy chaque petit a dans ſa cellule une eſpece de *placenta* particulier, que la mere mange auſſi-toſt qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle ſoit, il y en a preſque toujours quelque marque & impreſſion, ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arriere-faix qu'elle vuide en ſon accouchement ; dautant que cette partie eſtant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coutume de ſe décharger par la matrice. Sa couleur naturelle doit eſtre d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit eſtre ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſcyrrheuſe.

Du milieu de l'arriere-faix ſort un cordon, compoſé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe parmy les Auteurs : Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres, d'autres en comptent cinq, y ajoutant l'ouraque, comme fait *Galien* ; mais il eſt tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain, comme je l'ay reconnu par la diſſection que j'ay faite de pluſieurs, ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines d'un arbre, ſe conduit par un ſeul canal tout le long du cordon juſques au nombril de l'enfant, qu'elle traverſe pour ſe terminer enfin au milieu de la ſciſſure qui eſt en la partie inferieure du foye ; & les deux arteres naiſſant du meſme *placenta*, par un grand nombre de ſemblables racines, vont par deux conduits le long de ce meſme cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ſes arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques. La veine eſt beaucoup plus groſſe que ne ſont pas les arteres ; ſa cavité eſt bien large pour y mettre une plu-

me à écrire; & celle des arteres, comme pour y fourrer le fer d'une mediocre aiguillette, c'eſt-à-dire, plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font pluſieus replis tortueux & inégaux le long de leur chemin; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrez.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont envelopez d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi revêtuë d'une production de l'*amnios*, qui s'en peut facilement détacher: mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans laquelle ils ſont tous trois logez, elle les ſepare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & de la longueur d'une grande demi-aune ordinairement, ſelon noſtre meſure de Paris, & quelquefois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui font environ quatre grandes palmes de main. Il eſt neceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la liberté de ſe mouvoir dans la matrice, & d'en ſortir dans le tems de l'accouchement ſans tirailler l'arriere-faix auquel il eſt attaché, comme il arrive quelquefois lors que ce cordon eſt trop court, ou que ſa longueur eſt beaucoup diminuée, par les tours dont l'enfant a ſouvent le col embarraſſé; ce qui fait que le travail de la femme en eſt bien plus penible, & plus dangereux; dautant que l'enfant eſtant ainſi arreſté, & comme bridé par ce cordon, demeure ſuſpendu, & ne peut pas ſi facilement deſcendre au paſſage, ny y eſtre pouſſé par les douleurs de la femme, ſans tirailler en meſme tems l'arriere-faix, & ſans en cauſer un détachement, qui eſt toujours ſuivi d'une dangereuſe perte de ſang, ſi ce détachement precede la ſortie de l'enfant. Il y a des enfans qui ont ce cordon ſi extraordinairement long, que j'ay vû celuy d'une Demoiſelle, que j'accouchay le 2. Avril 1675. venir au monde ayant le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable neud, qui ne s'eſtoit pû faire que par la grande longueur de ſon cordon, qui avoit plus d'une aune & un quart, & dont il s'eſtoit fait un cercle, en flotant au milieu des eaux, dans lequel il falloit neceſſairement que tout le corps de l'enfant eut paſſé, en ſe tournant au ventre de ſa mere. Ce neud eſtoit eſtroitement ſerré; mais vrai-ſemblablement ſon reſſerrement n'eſtoit arrivé que dans le moment de la ſortie de l'enfant, & en tirant ce cordon pour delivrer la mere; car s'il eut eſté ainſi ſerré dans le ventre de la mere, l'enfant auroit certainement peri; à cauſe que le ſang dont il eſtoit pour lors nourry,

n'auroit pas pû avoir ſon mouvement libre au travers de ce neud. On voit ordinairement en ce cordon pluſieurs inégalitez aſſez éminentes, qui ſemblent eſtre comme des neuds ; leſquelles ne procedent que du repliement tortueux de ſes vaiſſeaux, qui eſtant variqueux & plus pleins de ſang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sages-femmes qui croyent ſuperſtitieuſement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces pretendus neuds eſt proportionné à celuy des enfans que la femme doit porter enſuite ; ce qui eſt ſans raiſon, dautant que celle qui accouche à quarante cinq ans & pour la derniere fois, ainſi qu'on voit journellement, a autant de neuds au cordon de ſon enfant, que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de ſon premier enfant, & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine : elles diſent outre cela, que ſi le premier neud du coſté de l'arriere-faix eſt rouge, le premier enfant que la femme fera enſuite, doit eſtre un garçon, & que s'il eſt blanc, ce ſera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus ſolide ny plus raiſonnable que l'autre ; car ces neuds paroiſſent ſeulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obſcur, ſelon que les vaiſſeaux ſont plus ou moins pleins de ſang, qui eſt ce qui leur donne une telle couleur, laquelle eſt auſſi d'autant plus manifeſte que ces vaiſſeaux ſont ſuperficiels en cét endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaiſſeaux umbilicaux, & diſent qu'il ſert à vuider l'urine de l'enfant dans ſes membranes ; neanmoins l'experience nous montre que ce n'eſt pas un vaiſſeau, & qu'il ne ſort pas du nombril ; mais que c'eſt ſeulement un ligament au *fœtus* auſſi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la veſſie vient ſe terminer à l'umbilic, ſans le traverſer comme ils ont crû avec abus. I'ay ouvert & diſſequé plus de quarante *fœtus*, auſquels je ne l'ay jamais trouvé percé ; mais toujours ſolide & nerveux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort ſemblable, comme j'ay déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toujours vû manifeſtement cave aux brebis, lequel ſe terminoit avec les autres vaiſſeaux umbilicaux à leurs cotyledons, auſquels animaux ſe voyent auſſi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre, ce qui fait que leur cordon eſt compoſé de cinq vaiſſeaux ; mais il n'en eſt pas de meſme au *fœtus* humain, car il n'a qu'une ſeule veine & deux arteres umbilicales ; c'eſt ce qui me fait croire que *Galien* diſant au Liv. de la diſſect. de la matrice, que le cordon de l'umbilic eſt compoſé de cinq vaiſſeaux, a plutoſt fait la deſ-

cription de celuy de ces sortes d'animaux, que de celuy de l'enfant.

Pour bien sçavoir comment la nourriture est portée à l'enfant par les vaisseaux umbilicaux, il est fort necessaire de concevoir & connoistre de quelle maniere la circulation du sang se fait ; ce qui arrive ainsi à son égard. Le sang ayant esté apporté par les arteres de la mere, qui aboutissent au fond de la matrice dans le *placenta*, qui y est attaché, il s'en fait une transfusion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant ; ensuite de quoy il est porté dans la veine cave, & de là au cœur ; où estant il est envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres ; & une portion pareille à peu prés en quantité, estant dans les arteres iliaques, est conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour estre reportée dans le *placenta* ; où ce sang estant encore elabouré, retourne faire le mesme chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainsi toujours successivement sans aucune discontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le sang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfusion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celuy de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce soit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre ; car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans son bras, ou dans une autre partie telle qu'elle soit ; pour ce qui est de l'enfant, il en est aussi de mesme.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainsi que je l'ay observé aprés l'avoir curieusement examiné ; aussi n'y sont-elles pas neceſſaires : Ces valvules sont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes ; à cause que ces parties sont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaisseaux troubleroient la circulation du sang, s'il n'étoit ainsi soutenu & empêché de reculer ; mais la veine umbilicale n'en a eu aucun besoin, parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ses eaux, où ne pouvant pas estre comprimée, le mouvement du sang n'y peut pas aussi estre intercepté, comme il est quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Auſſi-toſt que l'enfant est né, ces vaisseaux qui sont plus gros au *fœtus*, à cause de leur cavité, qu'ils ne sont en l'homme, se dessechent, & leur partie qui est hors du ventre tombe, & se separe tout

tout proche du nombril cinq ou ſix jours aprés ; pour raiſon dequoy ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires ; ſçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres ſervent à eſtendre & ſoutenir la veſſie par les coſtez en s'y joignant, le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a eſté dit ; ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la matrice ; faiſons maintenant connoiſtre qu'elles ſont les differentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les differens tems de la groſſeſſe ; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

Les trois Figures ſuivantes repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la matrice.

Celle qui eſt marquée B. *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A. *fait voir la meſme ſituation par la partie poſterieure,*

Et la troiſiéme marquée C. *repreſente de quelle façon l'enfant eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le tems qu'il eſt diſpoſé à ſortir.*

Explication de toutes les matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A. A. A. A. *montrent la ſubſtance de la matrice.*

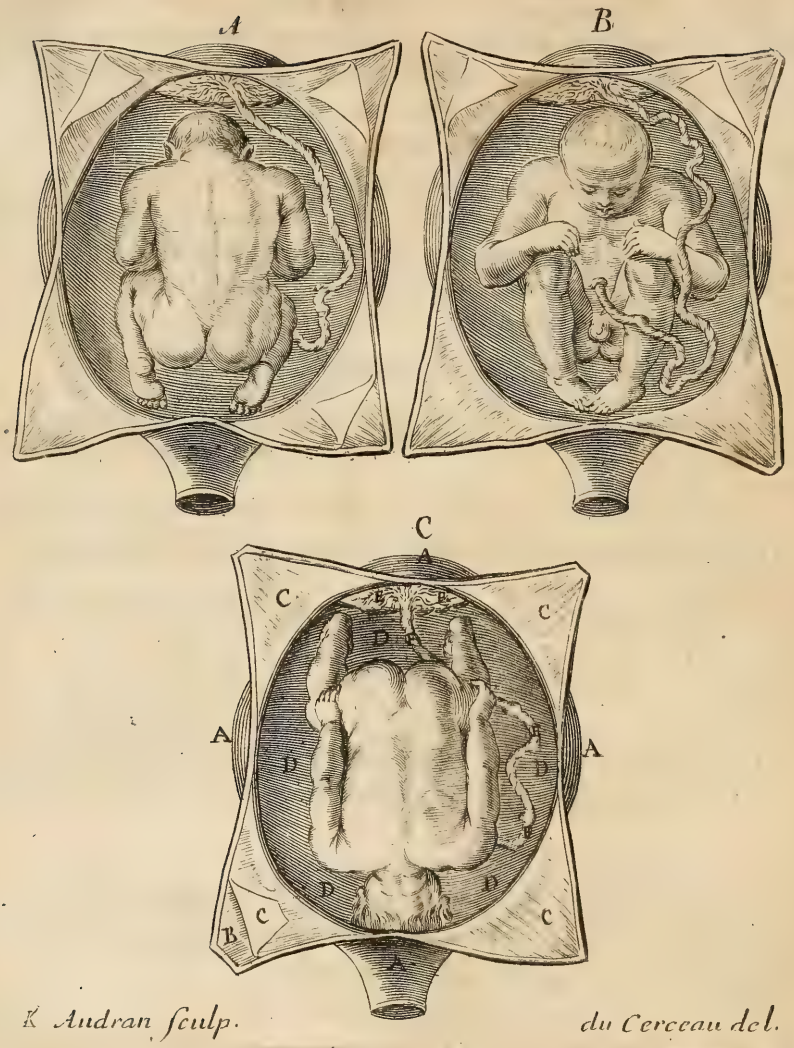
B. *La membrane appellée* chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la matrice.*

C. C. C. C. *La membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D. D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui eſt remply d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arriere-faix ſitué au fond de la matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deçà & delà dans les eaux.*



K. Audran sculp. *du Cercean del.*

CHAPITRE V.

Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens tems de la grossesse.

LOrsque nous aurons expliqué quelles sont les differentes situations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoissance

de celles qui estant contre nature causent la plusparт des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, sont pour l'ordinaire toujours situez au milieu de la matrice; car quoy qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme grosse plus élevé d'un costé que de l'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la matrice y incline davantage; & cette situation de costé se doit entendre seulement eû égard au ventre de la mere, & non au respect de la matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant est toujours placé; à cause qu'il ne se rencontre en la matrice de la femme qu'une seule cavité, qui est simplement marquée d'une petite ligne en sa longueur, & non pas deux ou plusieurs separations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires soient le sujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & parfois mesme davantage; & que les mâles s'engendrent plutost au costé droit, & les femelles au gauche, comme le témoigne *Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur*; mais sans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au costé gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il se rencontre deux enfans, ils sont quelquefois tout deux d'un même sexe, d'autres fois non, & sont indifferemment situez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la situation generale des enfans dans la matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous considerons par les diverses postures & figures de l'enfant, elle est differente selon les differens tems de la grossesse; car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embryon*, est toujours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos mediocrement courbée en dedans, les cuisses pliées & un peu élevées, ausquelles les jambes sont jointes, en sorte que les talons s'approchent des fesses, & les bouts de ses pieds sont tournez en dedans, ses bras sont fléchis, & ses mains sont prés des genoux, vers lesquels vient s'incliner sa teste panchée en devant, de telle façon que son menton touche à sa poitrine. Il ressemble assez bien, en cette posture, à un chieur accroupi, qui baisse la teste pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la teste en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à mesure qu'il vient à croître & à grandir, il estend peu à peu ses membres qu'il avoit presque exacte-

ment fléchis pendant les premiers mois. Il ne faut pas croire neanmoins que l'enfant ſoit toujours preciſément dans cette poſture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ſes bras & de ſes jambes, en les fléchiſſant ou eſtendant plus ou moins, & les portant d'un coſté & d'autre, ſelon qu'il y eſt excité par pluſieurs differentes cauſes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes groſſes, qui luy ſentent mouvoir ces parties differemment ; aprés quoy il revient preſque toujours comme à ſon centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il ſe repoſe facilement ; à cauſe que toutes les parties de ſon corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extréme extenſion & l'exacte flexion ; laquelle figure moyenne eſt la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puiſſent avoir : C'eſt pourquoy *Columbus* doit eſtre repris luy-meſme de la temerité dont il accuſe tous les autres Auteurs qui ont décrit des ſituations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la deſcription qu'ils en ont faite, nous marquant pour cela une autre ſituation particuliere de l'enfant qu'il nous aſſure avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort : mais ne ſçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant cauſant d'extrémes & de differentes agitations à l'un & à l'autre, fait ſouvent changer de ſituation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la meſme figure qu'ils eſtoient lorſqu'il eſt venu à mourir au ventre de ſa mere ? L'enfant garde ordinairement cette premiere ſituation juſques au ſeptiéme ou huitiéme mois ; auquel tems ſa teſte eſtant devenuë fort groſſe, eſt portée par ſon poids en bas, contre l'orifice interne de la matrice, en luy faiſant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ſes pieds ſe trouvent aprés en haut, & ſa face regarde alors le cul de ſa mere. Quelques-uns croyent que les ſeuls mâles l'ont ainſi tournée en deſſous lors qu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus : *Fernel* eſt de ce ſentiment ; mais c'eſt ſans raiſon, puiſque les uns & les autres l'ont toujours tournée en deſſours vers le cul de leur mere, comme il eſt dit ; quand le contraire arrive, cela n'eſt pas naturel ; car outre que le viſage de l'enfant venant en deſſus, ſeroit grandement meurtri, à cauſe de la dureté des os du paſſage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pouſſeroient pas ſi facilement l'enfant hors de la matrice, qu'elles le font lors qu'il a le corps & la face en deſſous ; auquel cas la matrice, auſſi-bien que les muſcles du ventre de la mere, ſe contractant dans le meſme tems de la douleur, ſur le dos de l'enfant,

qui se roidit par cette situation contre la douleur, sa teste en est bien plus aisément poussée au passage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'etant pas encore accoutumé à cette derniere, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher pour les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ay souvent veu arriver, & particulierement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir senti subitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de sa grossesse, à cause que son enfant s'étoit ainsi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de preparer toutes choses necessaires à son accouchement, qu'elle croyoit devoir arriver en ce mesme tems) ne laissa pas neanmoins de porter encore son enfant durant un mois entier, ensuite dequoy je l'en accouchay heureusement.

Si on fait bien reflexion à cette circonstance, on connoistra que c'est là cette premiere prétenduë tentative, que les Auteurs se sont imaginée que l'enfant faisoit pour sortir au septiéme mois; ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainsi jusques au neuviéme, & que la reïterant au huitiéme, s'il y naissoit, il ne vivoit pas long-tems; dautant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puissans efforts si proches l'un de l'autre. Mais c'est un pur abus; car si l'enfant se tourne ainsi la teste en bas, ou plutost est tourné, ce n'est que par une disposition naturelle de la pesanteur des parties superieures de son corps; & s'il se remuë beaucoup dans ce tems, & incontinent aprés, ce n'est pas qu'il desire encore sortir; mais c'est à cause de l'incommodité qu'il souffre en cette nouvelle situation, à laquelle il n'est pas accoutumé comme je viens de dire. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne au Livre de l'accouchement à huit mois; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum subit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à souffrir devant l'accouchement, & est en danger de mourir dans le tems qu'il se tourne dans la matrice. Il se tourne ainsi quelquefois dés le septiéme mois, rarement devant sans accident, le plus souvent vers le huitieme, & parfois au neuvieme seulement, & d'autrefois il ne se tourne point du tout; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere situation, c'est-à-dire, les pieds devant. Or par là il est tres-facile de juger, & c'est une verité que je tiens pour constante & assurée, que les enfans sont d'autant plus forts & plus robustes, & peuvent par consequent mieux vivre, qu'ils appro-

chent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois ; car, comme dit tres-bien *Ariſtote*, *Topicor. Lib. 3. Cap. 1. Quod ad bonum propius accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſequent ce que nous devons plus deſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa teſte en bas vers les derniers mois de la groſſeſſe, afin ſeulement d'eſtre diſpoſé à eſtre plus facilement mis hors de la matrice au tems de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors : car par cette figure toutes ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant ; & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la matrice, ne donnent aucun empêchement à ſon iſſuë, & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe tres-aiſément, quand la teſte qui eſt fort groſſe & dure, eſt entierement ſortie.

Lorſqu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour eſtre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un : mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, & ils ſont ſi preſſez dans la matrice, qu'il y en a preſque toujours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le tems de l'accouchement, ou meſme devant ; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la teſte, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus fâcheuſe, & quelquefois tout-deux ſe preſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe preſenter, c'eſt toujours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dite : & la ſituation naturelle de l'enfant eſt ſi neceſſaire au bon & legitime accouchement, que celles qui ſont contre nature ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon debarquement ; c'eſt ce qu'elle évitera, ſi on obſerve exactement, quand elle commence d'eſtre en travail, les choſes que nous allons dire.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'eſtre en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes reïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour : Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La plus part du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parce que Dieu l'a ordonné ainſi; & que la femme, ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme Chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos : in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multiplieray tes miſeres, & tes conceptions; tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puiſqu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce tems-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons neanmoins que toutes les femelles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme, quand elles mettent leurs petits au jour; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté preciſe de Dieu, à l'égard de la femme, il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que l'orifice interne de la matrice, qui eſt tres-étroit en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & tres-ſenſible, à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe, reçoive la dilatation neceſſaire à ſa ſortie, & qu'il luy ſoit fait une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſiderables. *Ariſtote* dit, que la femme ſouffre plus en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle mene une vie plus ſedentaire; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, a la teſte plus groſſe à proportion de ſon corps; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite, & d'une figure plus oblongue. Or comme la femme pour ce ſujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera ſeulement de les endurer avec patience, dans

l'esperance d'en estre bien-tost delivrée par un heureux accouchement.

Auſſi-tost qu'on aura reconnu que la femme est effectivement en travail, par les signes que nous avons specifiez au Chapitre second de ce deuxiéme Livre, en parlant de ceux qui précedent, & qui accompagnent l'accouchement, dont les principaux sont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui pouſſent en bas vers la matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on sent son orifice interne dilaté, comme auſſi les eaux de l'enfant se preparer & se former, c'est-à-dire, venir au devant de sa teste, & pouſſer les membranes qui l'envelopent, au travers desquelles dans l'intervalle des douleurs, on peut en quelque façon connoiſtre du doigt la partie qu'il preſente, & principalement ſi c'est la teste, dautant qu'on la sent en rondeur reſiſter par sa dureté; pour lors on apprêtera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement; & pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses juppes, ou par autres vêtemens; on luy donnera un clyſtere un peu fort, ou meſme pluſieurs, s'il est beſoin; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant soit trop avancé au paſſage; car pour lors il est bien difficile qu'elle en puiſſe prendre, à cauſe que l'inteſtin est trop comprimé: cela servira pour l'exciter à se décharger de ses excremens, afin que le *rectum* estant vuide, il y ait plus d'eſpace pour la dilatation du paſſage de l'enfant, comme auſſi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pouſſer d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la selle; & cependant on diſpoſera les choſes neceſſaires à son accouchement, tant pour elle que pour son enfant; & on luy preparera une chaiſe propre à cét uſage, ou plutoſt un petit lit, qu'on mettra proche du feu, ſi la saiſon le requiert; lequel lit doit estre dégagé de l'embarras, en telle sorte qu'on puiſſe tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodement aider la malade en ce qu'elle aura beſoin. Il se rencontre quelquefois des femmes, dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la matrice, quoyqu'elles soient effectivement en travail; à cauſe qu'elles ont cét orifice ſitué fort haut vers le *rectum*; ce qui fait que pour lors on ne peut pas preciſément predire le tems de l'accouchement; & que meſme on se pourroit tromper, ne croyant pas la femme estre en travail, ſi on n'avoit égard aux autres ſignes que nous avons declarez, qui nous le peuvent fare certainement connoiſtre: neanmoins lorſque l'enfant

fant eſt bien tourné ſi la femme eſt veritablement en travail on ſent ordinairement, au travers de la ſubſtance de la matrice, la teſte de l'enfant s'abbaiſſer peu à peu, & reſiſter aſſez fortement à l'attouchement dans le tems des douleurs.

Si la femme qui eſt en travail eſt d'une habitude replete, il ſera pour lors fort à propos de luy tirer du ſang du bras ; car par ce moyen, ſa poitrine eſtant dégagée, & ayant la reſpiration plus libre, elle aura bien plus de force à pouſſer ſes douleurs en bas ; ce qui ſe fera ſans aucun danger ; dautant qu'en ce tems l'enfant étant preſt à ſortir, n'a plus de beſoin du ſang de la mere pour ſa nourriture : c'eſt une choſe que j'ay pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux ſuccez : outre cela cette évacuation empeſche ſouvent que la femme n'ait quelque perte de ſang, ou la fiévre aprés ſon accouchement ; en attendant l'heure duquel elle ſe promenera dans ſa chambre, ſi ſes forces le permettent ; & pour les conſerver il ſera aſſez à propos de luy faire prendre quelque bon conſommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de tems en tems, ou bien une petite rôtie trempée dedans, ſans uſer pour lors d'aucuns alimens ſolides, ny boire avec excez des vins de liqueur, ou autres, comme beaucoup de femmes ont coutume de faire en ce tems, par le mauvais conſeil de leur Sage-femme, qui croyant augmenter, par ce moyen, les forces de la femme en travail, luy fait boire pour lors du vin d'Eſpagne, ou du roſſoly en telle abondance, qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce ſujet une groſſe fiévre immediatement aprés ſon accouchement. On luy recommandera ſur tout, de faire bien valoir ſes douleurs, en retenant ſon haleine, & pouſſant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles lui prendront. La Sage-femme touchera du doigt l'orifice interne de tems en tems, pour reconnoiſtre ſi les eaux ſont preſtes à percer, & ſi l'accouchement les doit bien-toſt ſuivre : elle oindra auſſi toutes les parties genitales de quelque huile émolliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, ſi elle voit qu'elles ayent de la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toujours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes, & les douleurs ; car par ces choſes on juge bien à peu prés ſi la beſogne s'avance, ſans eſtre obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Defunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprés des femmes en travail, étoit ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant eſtoit au paſſage ; auquel tems les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles re-

doublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en reſſentent. La malade pourra auſſi par intervalles ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces; mais il faut bien prendre garde qu'elle n'y ſoit trop long-tems, & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës; car elles accouchent toujours plus difficilement, ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoutenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin; à cauſe que par ce moyen, la peſanteur de l'enfant (la femme eſtant debout) fait bien plutoſt dilater l'orifice interne de la matrice, que lorſqu'elle eſt couchée; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long; pourveu qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre: neanmoins lorſque les femmes commencent ſeulement d'eſtre en travail, & que leurs douleurs ſont petites & lentes, ſans aucune preparation des eaux de leur enfant, il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faiſant tenir trop long-tems debout; car ſouvent on leur fait perdre inutilement de la ſorte leurs forces dans le commencement du travail, enſuite dequoy elles ſont ſi debiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs ſur la fin: c'eſt pourquoy il eſt mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ces ſortes de femmes, pour meurir leur travail, juſques à ce que les eaux de leur enfant commencent à ſe bien preparer, aprés quoy on les peut faire lever, ſi on le juge à propos, pour augmenter par cette ſituation les bonnes douleurs qui leur viennent en ce tems.

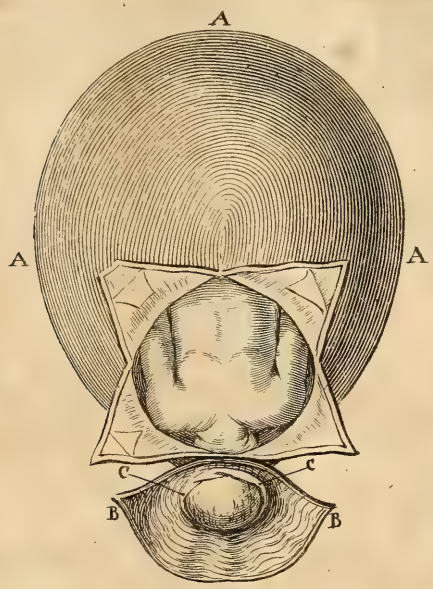
On ne ſe doit pas eſtonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme; car bien au contraire, il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement: nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au Chapitre ſecond de ce preſent Livre, & du ſujet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

Quand les eaux de l'enfant ſont bien preparées & formées (leſquelles on ſentira au travers des membranes, ſe preſenter à l'orifice interne, de la groſſeur de toute ſa dilatation) la Sage-femme les doit laiſſer percer d'elles-meſmes, & ne pas faire comme aucunes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler; mais croyant par ce

moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant, devant que l'enfant ſoit tout-à-fait au paſſage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec; ce qui empeſche aprés, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient fait. Il ſera donc bien plus ſeur de les laiſſer percer d'elles-meſmes; ce qu'eſtant arrivé, la Sage femme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il preſente la premiere, & reconnoiſtre avec certitude, s'il vient naturellement, c'eſt-à-dire par la teſte, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal, & raboteux, & de dur, ou mollaſſe, plus ou moins ſelon la partie que c'eſt. Incontinent aprés cela elle ſe dépêchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'eſtoit pas, pour luy aider en ſon accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de tems enſuite, s'il eſt naurel; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au Chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'operation ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au defaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen, la mere & l'enfant du peril de leur vie, où ils ſont tout deux, elle mandera pour lors le plus promptement qu'elle pourra un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces operations; & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extremité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sages-femmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur oſtent leur pratique, ou de paroiſtre ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la neceſſité: quelques autres ſont ſi preſomptueuſes, qu'elles croyent eſtre auſſi capables qu'eux de tout entreprendre Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toujours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le tems une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plaît à Dieu, comme elles diſent) & quelques-unes font malicieuſement une telle peur, & donnent tant d'apprehenſion des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de ſe mettre entre leurs mains: mais en verité, elles ne peuvent meriter à juſte titre ce beau nom de Sage-femme qu'on leur a donné, à ce que je

croy, parce qu'au rapport de *Diogene Laërce*, & de *Valere le Grand*, la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'eſtre le plus ſage de toute la Grece, exerçoit l'art des accouchemens; duquel nom elles ſe rendent tout-à-fait indignes, ſi elles ne ſe comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conſcience en une occaſion ſi importante; car quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les ſecourir au beſoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive tres-ſouvent) ſoit ſi engagé au paſſage dans une mauvaiſe ſituation, qu'il eſt preſqu'impoſſible de luy en donner une autre, ſans faire une extréme violence à la femme, qui eſt auſſi cauſe de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen; dautant qu'ainſi faiſant on ſera perſuadé qu'elles ont bien ſçu reconnoître le danger en tems & lieu; & le Chirurgien eſtant appellé auſſi-toſt que la neceſſité le requiert, ne pourra point (ſi ce n'eſt à tort) trouver aucun ſujet de leur attribuer la mauvaiſe ſuite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conſcience ſera auſſi déchargée; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainſi qu'il eſt dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant, comme encore à ſon égard de la privation du Baptéme, pour raiſon dequoy il eſt fruſtré à jamais de la joüiſſance de la Beatitude eternelle: c'eſt pourquoy celles qui par leur imprudence ou méchanceté, ſont cauſe d'un tel mal-heur, meriteroient de porter elles-meſmes la peine qu'elles font ſouffrir à ces pauvres innocens. Auſſi-toſt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sage-femme reconnoiſtra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faiſant par ce moyen trop engager dans le paſſage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus viſte, pour y travailler ſelon qu'il ſera neceſſaire; ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la ſuite de ce Livre. Il eſt tems maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme eſt en travail, de faire connoiſtre comment elle pourra eſtre aidée & ſoulagée dans ſon accouchement naturel.



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la matrice.*

B. B. *Vne portion du* vagina, *ou col de la matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*

C. C. *L'orifice interne, qui ceint la teſte de l'enfant comme une couronne, pour raiſon dequoy il eſt appellé le* couronnement.

CHAPITRE VII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un ou pluſieurs enfans.

NOus avons cy-devant fait connoiſtre, que quatre choſes eſtoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir eſtre vrayement dit legitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme, qu'il

ſoit prompt & ſans aucuns fâcheux accidens, que l'enfant ſoit vivant, & qu'il vienne en bonne figure ; ce qu'ayant eſté reconnu devoir eſtre ainſi, aprés que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-meſmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre auſſi-toſt la femme ſur le petit lit qui luy aura eſté preparé devant le feu à ce ſujet, ou bien elle ſera couchée dans le ſien ordinaire, ſi elle le deſire ; car toutes les femmes n'ont pas coutume d'accoucher en meſme poſture ; les unes veulent que ce ſoit en ſe tenant ſur les genoux, comme font certaines femmes aux villages, d'autres eſtant debout, & ayant ſeulement les coudes appuyez ſur quelque oreiller mis ſur une table, ou ſur le bord du lit, & d'autres eſtant couchées ſur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre ; mais le meilleur & le plus ſeur eſt, qu'elles ſoient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y tranſporter aprés ; auquel cas on le doit bien garnir de matelas plutoſt que de lit de plumes, y ajuſtant des linges & des draps pliez en pluſieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera ſelon la neceſſité, pour empêcher que le ſang, les eaux, & autres immondices qui ſortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder enſuite.

Ce lit doit eſtre fait en telle façon, que la femme ainſi prête d'accoucher y ſoit couchée ſur le dos, ayant le corps de moyenne figure ; c'eſt-à-dire, la teſte & la poitrine un peu élevées, & de telle ſorte qu'elle ne ſoit pas entierement couchée, ny tout-à-fait aſſiſe ; car par cette ſituation elle reſpirera plus à ſon aiſe, & elle aura bien plus de force à faire valoir ſes douleurs, que ſi elle eſtoit enfoncée dans ſon lit. Eſtant en cette poſture, elle écartera ſes cuiſſes l'une de l'autre, en pliant les jambes & approchant un peu les talons contre les feſſes, qui ſeront mediocrement élevées par un petit oreiller mis deſſous, s'il eſt beſoin, afin que le *coccyx*, ou croupion ait plus de liberté de ſe reculer en arriere ; & ſes pieds ſeront appuyez contre quelque choſe qui reſiſte ; outre cela elle tiendra quelque perſonne de ſes mains, afin de ſe mieux roidir pendant ſes douleurs. La femme ainſi ſituée proche du bord de ſon lit (auprés duquel ſera la Sage-femme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au beſoin) prendra courage, & fera valoir ſes douleurs le plus qu'il luy ſera poſſible, en s'efforçant de les pouſſer en bas lorſqu'elles luy viendront ; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & s'épreignant de tout ſon pouvoir, comme ſi elle vouloit aller au baſſin ; car par tels efforts le diaphragme eſtant fortement

pouſſé en bas, pouſſe luy-meſme la matrice & l'enfant qui eſt dedans; quoy faiſant, elle ſera conſolée de ſa Sage-femme, & priée de ſupporter patiemment ſon mal, luy faiſant eſperer qu'elle ſera bien-toſt delivrée. Il y en a qui veulent auſſi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy preſſe avec les mains les parties ſuperieures du ventre, en pouſſant doucement l'enfant en bas, dont je ne ſuis pas d'avis, dautant que telles compreſſions ſeroient plus nuiſibles que profitables; à cauſe du danger qu'il y auroit de faire quelque contuſion à la matrice, qui eſt extrémement douloureuſe en ce tems: j'ay vû des femmes s'eſtre fort mal trouvées enſuite, pour avoir eſté traitées de la maniere. Mais la Sage-femme ſe contentera ſeulement (aprés avoir oint ſa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ny aucun braſſelet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la matrice, en mettant l'extremité de ſes doigts à ſon entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en pouſſant peu à peu les coſtez de cét orifice vers le derriere de ſa teſte, oignant auſſi de tems en tems de beurre frais toutes ces parties, s'il en eſt beſoin.

Quand la teſte de l'enfant commence à s'avancer dans cét orifice interne, on dit vulgairement qu'elle eſt au couronnement; à cauſe qu'il la ceint, & embraſſe tout au tour comme une couronne; & quand elle eſt ſi avancée qu'on commence d'en voir manifeſtement l'extremité hors de la partie honteuſe, on dit en ce tems que l'enfant eſt au paſſage; & pour lors les femmes principalement celles qui accouchent de leur premier enfant, s'imaginent que leur Sage-femme (quoy qu'il ne ſoit pas vray, & qu'elle ne les touche pas ſeulement) les bleſſe avec ſes doigts, comme ſi elles eſtoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties; ce qui leur arrive, à cauſe de la violente diſtenſion & laceration que leur y fait quelquefois la teſte de l'enfant par ſa groſſeur.

Lorſque les choſes ſeront en cét eſtat, la Sage-femme ſe mettra en poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-toſt venir; & avec l'extremité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle tâchera de repouſſer doucement comme il eſt dit, ce couronnement de la matrice vers le derriere de la teſte de l'enfant; & auſſi-toſt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux coſtez avec ſes deux mains, gliſſant quelques-uns de ſes doigts ſous les mâchoires; ce qu'ayant

fait en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors ; prenant garde ſur tout en ce tems, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie, de peur qu'elle ne vint auſſi à tirer avec violence l'arriere-faix, comme encore la matrice à laquelle il eſt attaché ; ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit meſme faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement delivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas tirer tout-à-fait directement cette teſte, mais comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de coſté & d'autre ; afin que les épaules puiſſent pluteſt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera paſſée ; ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun tems, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arreſté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'eſtre étranglé & ſuffoqué, eſtant ainſi pris au paſſage : mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il eſtoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-toſt que la Sage-femme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le coſté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés, ne viennent à l'incommoder, ou meſme à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos ; enſuite dequoy elle delivrera la femme accouchée de la maniere que j'enſeigneray au Chapitre ſuivant ; mais devant cela, elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la matrice ; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois meſme davantage ; ce qu'elle pourra facilement reconnoiſtre, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros ; outre cela elle en ſera tout-à-fait aſſurée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe preſenter au paſſage ; en ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme avant qu'elle ſoit accouchée de ſon deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre ; dautant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'un meſme délivre pour tous, auquel il y a ſeulement pluſieurs cordons,

avec

avec autant de ſeparations de membranes, ſi on venoit à le tirer dehors aprés la ſortie du premier enfant, les autres ſeroient en grand danger de leur vie; parce que cette partie leur eſt abſolument neceſſaire tant qu'ils ſont dans la matrice; & on cauſeroit par ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourqnoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorty, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus preciſément cy-aprés; & on attachera ſon bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la matrice; mais pour empêcher qu'elle n'en ſoit incommodée en luy pendant entre les cuiſſes; faiſant auſſi une autre ligature à ſon extremité, pour empêcher que le ſang n'en ſorte; aprés quoy ayant oſté cét enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre auſſi-toſt les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fuſſent pas encore) parce que le premier ayant fait le paſſage, on accelere par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'accoucher, obſervant toutes les meſmes circonſtances qu'au premier ſorty; ce qu'étant fait, on la pourra ſurement delivrer comme nous allons dire.

CHAPITRE VIII.

La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel.

LA plusſpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux,& les membranes qui les envelopoient; mais la femme a un arriere-faix qu'elle doit vuider aprés ſon accouchement, comme choſe alors tout-à-fait inutile & incommode; c'eſt pourquoy auſſi-toſt que l'enfant ſera hors de la matrice, avant meſme que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à ſe refermer, il faut ſans perdre aucun tems delivrer l'accouchée de cette maſſe charnuë, qui eſtoit deſtinée pour fournir du ſang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il eſtoit dans la matrice, & qu'on appelle en ce tems avec aſſez de raiſon *arriere-faix*, parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il eſt comme un autre faix à la femme; ou délivre, parce qu'eſtant ſorty, elle eſt tout-à-fait delivrée. Pour ce faire, la Sage femme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de ſa main gauche joints enſemble, afin de le tenir plus ferme, de laquelle pour lors elle le tirera mediocre-

ment ; ou bien elle le prendra de cette meſme main gauche avec un linge ſec, afin qu'il ne gliſſe pas entre ſes doigts, & de la main droite elle le prendra ſimplement au deſſus de la gauche, tout proche de la partie honteuſe, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints enſemble, ou ſeulement celuy du doigt indice de cette meſme main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* ſur ce cordon ſelon ſa longueur, comme on peut voir en la figure qui eſt icy repreſentée ; obſervant auſſi toujours, pour rendre la choſe plus aiſée, de tirer & appuyer principalement vers le coſté où l'arriere-faix eſt moins adherent.

Il faut bien prendre garde ſur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à ſe rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arriere-faix, on ne ſoit obligé de porter enſuite la main dans la matrice, pour delivrer la femme, ou bien meſme que la matrice, à laquelle cét arriere-faix eſt quelquefois tres-fortement attaché, ne ſoit attirée avec luy au dehors, ainſi qu'il eſt arrivé à quelques perſonnes que je connois, comme auſſi qu'en eſtant ſeparé avec trop grand effort, il ne ſurvienne au meſme moment une exceſſive perte de ſang, qui ſeroit certainement d'une dangereuſe ſuite. On obſervera donc bien pour ces raiſons de l'ébranler, & tirer doucement, & peu à peu de la maniere que nous venons de dire ; pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aiſément l'expulſion, la femme ſoufflera fortement dans une de ſes mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchure d'une bouteille, pour ſçavoir ſi elle n'eſt pas caſſée ; ou bien elle mettra un de ſes doigts au fond de ſa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'épreindra de meſme que ſi elle vouloit aller à la ſelle, pouſſant auſſi toujours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens, & ces differentes agitations produiſent le meſme effet, & font détacher & expulſent l'arriere-faix de la matrice. Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencontroit une plus grande difficulté à la choſe, on pourra au beſoin, aprés avoir reconnu de quel coſté cét arriere-faix eſt ſitué, commander à une Garde bien aviſée, de preſſer legerement avec le plat de ſa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard ſur tout à ne le pas faire trop rudement : mais ſi pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on ſera obligé de porter la main dans la matrice pour l'en

détacher, & l'en tirer de la façon que je diray au Chapitre ſuivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en eſt rompu.

Auſſi-toſt qu'on aura delivré l'accouchée, & fait ſortir l'arriere-faix de la ſorte, on doit bien conſiderer s'il eſt tout entier, & prendre garde qu'il n'en reſte aucune portion dans la matrice, ny de ſes membranes, ou quelques caillots de ſang, leſquels on doit auſſi tirer dehors; car ils ſeroient enſuite cauſe de tres-grandes douleurs par leur retention: & ſi la femme s'eſtoit plainte durant ſa groſſeſſe de quelque douleur, dureté, ou peſanteur extraordinaire du ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre; on examinera encore s'il n'eſt point reſté en ſa matrice quelque corps eſtrange en maniere de mole ou faux germe, afin de le tirer dans ce meſme tems; car j'ay vû quelques femmes qui ayant eu les ſignes que je viens de ſpecifier, ont vuidé des corps étranges de la ſorte, aprés avoir eſté bien délivrées de leur arriere-faix, qui eſtoit tout entier & tres-bien figuré: enſuite de cela on ſongera aux choſes neceſſaires à la mere & à l'enfant, qui ſont en cét eſtat, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la delivrera de la meſme façon que ſi elle n'en avoit eu qu'un; obſervant ſeulement, pour les raiſons que nous avons fait remarquer au precedent Chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans ſoient ſortis; aprés quoy on le pourra ſans aucun danger, en ébranlant & tirant toujours doucement, tantoſt un des cordons, tantoſt l'autre, & quelquefois tout deux enſemble, & ainſi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-deſſus; obſervant toutefois en tirant de la ſorte ces cordons de faire toujours preceder un peu celuy de l'enfant qui eſt le premier ſorti; afin que par ce moyen l'arriere-faix auquel il eſt attaché, ſoit plus aiſément tiré hors de la matrice.

Lorſque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & eſt delivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enſeignée dans ces deux derniers Chapitres; dequoy les moindres Sages-femmes ſont capables, & ſouvent meſme faute d'elles, une ſimple Garde y peut ſupléer; mais il y a bien d'autres choſes à faire quand l'accouchement eſt contre nature; car pour lors, l'addreſſe & la prudence d'un Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt dequoy nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce deuxiéme Livre.

CHAPITRE IX.

De la maniere de tirer l'arriere-faix reſté dans la matrice aprés que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arriere-faix au nombre des accouchemens contre nature ; à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorty ; car il faut encore que la femme ſoit bien delivrée. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien eſtre dit naturel, dautant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-toſt qu'il eſt hors de la matrice ; mais quant à la mere, il luy eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire, du coſté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun peril, à cauſe qu'il eſt déja ſorty ; aprés quoy nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en tres-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

I'ay déja montré au Chapitre precedent, comme on doit delivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode ; mais quelquefois la Sage-femme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort, ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autres fois meſme ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter priſe, & ſeparer tout proche de l'arriere-faix, qui reſte enſuite dans la matrice, ou pour y eſtre trop adherent, ou à cauſe de la foibleſſe de la femme qui n'a pas la force de l'expulſer au dehors, pour avoir eſté extrémement debilitée par la longueur d'un mauvais travail, ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement, la matrice s'eſt tellement refermée, qu'elle ne luy peut plus donner paſſage, laquelle ne peut auſſi eſtre dilatée pour ce ſujet, ſi ce n'eſt avec une grande difficulté ; car elle demeure à ſec, quand les glaires & les humiditez naturelles qui ont coutume de ſortir dans l'accouchement, ſont écoulées il y a deja long-tems.

Puiſque c'eſt une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arriere-faix demeuré dans la matrice aprés la ſortie de l'enfant, eſt un corps eſtrange, qui ſeroit capable en y reſtant de cauſer la mort à

la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y sejourne aucunement, s'il est possible. C'est pourquoy ayant essayé de la delivrer, comme nous avons montré au susdit Chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche de l'arrierefaix, il faut aussi-tost, devant que la matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en separer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent estre. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cét arriere-faix est situé; mais l'estant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide, pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre, comme j'ay vû faire une fois à une Sage-femme, qui croyant tirer l'arriere-faix ainsi resté dans la matrice, tiroit fortement la matrice mesme, tenant avec la main son orifice interne, qui est ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la matrice aussi-tost que l'enfant en est sorti: mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrémement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoy qu'elle se fut auparavant temerairement vantée d'estre plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tost donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la matrice vers son fond, on y trouvera l'arriere-faix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez, qu'y font toujours les racines des vaisseaux umbilicaux, du costé qu'ils y viennent aboutir; lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la matrice, s'il y est encore adherent, quoy qu'elle soit en ce tems un peu rugueuse & inegale; parce que ses membranes, qui étoient grandement estenduës, viennent à se contracter incontinent aprés que l'enfant & ses eaux qui les tenoient dilatées en sont dehors; mais ceux qui se connoissent bien en l'Art, peuvent facilement juger de la chose. Si on trouve que l'arriere-faix soit entierement detaché de la matrice, il ne sera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; mais s'il y est adherent, ayant reconnu de quel costé il l'est moins, on commencera par cét endroit à le separer tout doucement, en mettant pour ce sujet quelques doigts entre la matrice & la partie de l'arriere-faix qui en est un peu détachée, quoy faisant, le reste se détachera bien mieux; ce qui se fait de mesme que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée

contre quelque choſe ; car elle en eſt bien plus facilement ſeparée ſi elle eſt tirée par l'endroit où elle commence à ſe détacher, que ſi elle eſt priſe par celuy où elle eſt tout-à-fait jointe : on continuera donc à prendre ainſi peu à peu l'arriere-faix juſqu'à ce qu'il ſoit entierement détaché, aprés quoy on le tirera dehors ; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & obſervant cependant, ſi on ne peut pas faire autrement, de laiſſer plutoſt quelque legere portion de cét arriere-faix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la ſubſtance de la matrice, de peur qu'il n'y ſurvint grand flux de ſang, ou une inflammation & gangrene, dont la mort s'enſuivroit ; ſe gardant bien auſſi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il ſoit tout-à-fait ſeparé, afin de ne pas amener la matrice avec luy, & le conſervant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer enſuite aux aſſiſtans, & leur faire connoiſtre que l'operation aura eſté bien faite. Mais le plus ſouvent ce n'eſt pas tant l'adherence de l'arriere-faix à la Matrice qui le retient ainſi au dedans, que c'eſt la ſeule contraction de ſon orifice interne, en la partie interieure duquel il ſe fait un fort étranglement, ſemblable à celuy qu'on voit au milieu d'une calebaſſe ; car cét orifice n'eſtant pas dilaté à proportion de la groſſeur du corps de l'arriere-faix, l'arrête, & ne luy pouvant pas donner paſſage, fait ſouvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lorſque le Chirurgien ſera mandé, ſi la matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour y pouvoir mettre ſa main dans l'abord, il oindra auſſi-toſt d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puiſſe plus facilement dilater ; aprés quoy il l'y introduira petit-à-petit, ſans neanmoins uſer de grande violence, ou bien ſeulement deux ou trois de ſes doigts, avec leſquels il prendra une portion du corps de l'arriere-faix qui ſe preſente preſque toujours à l'orifice interne, & tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toujours, en conſervant ſa premiere priſe ſans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arriere-faix, faiſant toujours en ſorte que dans la priſe qu'il tiendra il y ait une partie de ſes membranes ; car s'il tiroit ſeulement la ſubſtance ſpongieuſe de l'arriere faix, elle ne manqueroit pas de ſe rompre par morceaux, à cauſe de ſon extréme molleſſe ; & cependant, la femme de ſon coſté contribuera beaucoup à cette dilatation, comme auſſi à l'expulſion de l'arriere-faix,

ſi elle pouſſe fortement en bas, retenant ſon haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faiſant les autres choſes dont nous avons fait mention au precedent Chapitre. Mais ſi pour tout cela elle ne peut vuider cét arriere-faix; & ſi ſa matrice, à cauſe qu'elle eſt trop enflammée, ne peut eſtre aſſez dilatée pour l'aller querir ſans violence, ou s'il y eſt tellement adherent qu'il n'en puiſſe eſtre ſeparé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'operation à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront ſuppurer: pour ce ſujet on fera des injections dans la matrice avec la decoction de mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoutera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lenira & temperera, & en l'humectant & amolliſſant rendra ſon orifice plus facile à ſe dilater, & aidera par la ſuppuration qu'elle fera de l'arriere-faix à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plutoſt l'expulſion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la ſeile luy puiſſent faire vuider; ce qui arrive à pluſieurs qui le rendent dans le baſſin, & quelquefois même lorſqu'elles n'y ſongent pas.

On peut auſſi en ce tems, pour éviter que la fiévre ne ſurvienne, comme elle a accoutumé, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du ſang du bras, ou du pied, ſelon qu'il ſera jugé plus à propos & neceſſaire; & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empeſcher que les vapeurs fetides & cadavereuſes provenant de la pourriture de l'arriere-faix, ne ſe communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, deſquels on luy fera uſer ſouvent, non pas compoſez de ces confections de theriaque, de mithridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raiſon qu'en admettant leurs facultez ſpecifiques, ou plutoſt imaginaires; leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur: mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, ſeront de ceux qui font bonne nourriture, & qui en meſme tems réjouiſſent l'eſtomac, ſans le dégoûter, comme font ces ſortes de drogues qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline* nous enſeigne tres-bien au 1. Chap. du 29. Liv. de ſon hiſt. nat. parlant de ces precieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque. *Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art, & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule.

ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas meſme connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce meſme Chapitre. Neanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plutoſt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit: mais, *qui vult decipi decipiatur*; c'eſt-à-dire en bon François, qui voudra eſtre trompé ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des bouïllons & conſumez faits avec chairs de veau & de volaille dans leſquels on mettra le jus d'une orange devant que de luy faire prendre, & elle pourra auſſi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade, ou bien on mélera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celuy de grenade (car ces ſyrops qui ſont tres-agreables au goût, ſont fort propres à réjouir l'eſtomac, & à fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, dautant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou meſme on luy fera prendre de tems en tems (ſi elle étoit debile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire eſtre le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques: au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arriere-faix, tâchant toujours de le faire ſortir le plutoſt qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la matrice, la femme y reſſentira continuellement de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui precedoient l'enfantement, quand meſme il n'y en ſeroit reſté qu'une portion; & juſques à ce qu'elle ait tout-à fait vuidé ce corps étrange, elle reïtera toujours ſes efforts; qui neanmoins luy ſeront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arriere faix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus difficilement peut-il aſſez ſouvent eſtre jetté dehors; à cauſe que l'impulſion que la femme peut faire de ſa part en s'épreignant n'eſt pas ſi grande, quand le corps qui eſt contenu dans la matrice eſt petit, que quand il eſt d'une groſſeur conſiderable; car pour lors elle eſt bien plus fortement pouſſée & comprimée, outre cela, c'eſt qu'il en arrive de meſme qu'aux fruits qui ſe détachent & qui tombent d'eux-meſmes de l'arbre quand ils ſont meurs, & qui au contraire en ſont difficilement ſeparez lorſqu'ils ſont encore verts: c'eſt ce qui fait que la femme qui avorte eſt ſouvent bien plus difficilement delivrée que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sages-femmes, qui aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-dessus, laissent souvent leur besogne imparfaite, & remettent le reste à l'œuvre de nature ; mais quelquefois aussi les pauvres femmes meurent, à cause des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere suppuration de l'arriere-faix ainsi retenu. Mais si elles veulent éviter ce malheur, lorsqu'elles se rencontrent en pareille occasion, il faut qu'elles facent leur possible de delivrer aussi-tost la femme, comme nous avons dit ; ou si elles ne s'en sentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la matrice pour le faire, ce qui est plutost le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoissance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'estant pas encore tout-à-fait refermée, d'y introduire la sienne ; car plus elles differeroient, d'autant plus la chose seroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien assez de hardiesse pour entreprendre cette operation ; mais faute d'industrie & de connoissance necessaire elles n'en peuvent pas venir à bout, & laissent parfois la chose en pire estat que si elles n'y eussent pas touché ; comme il estoit arrivé à une femme du fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer, trois jours aprés avoir esté accouchée à demy-terme par une Matrone du mesme Fauxbourg, sur la requisition que m'en fit Monsieur *Bessier*, mon Confrere, qui me conduisit & accompagna chez elle ; où estant, je trouvay qu'elle ressentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme si elle eût encore voulu accoucher, vuidant par sa matrice des humiditez noirâtres, plus fetides & plus puantes six fois que ne seroit l'essence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de teste avec la fiévre, qui dans peu se seroit sans doute bien augmentée, si je ne l'eusse délivrée en ce tems comme je fis ; pour lequel sujet m'étant informé tant d'elle que des assistans qui estoient dans sa chambre de quelle maniere elle estoit accouchée, & depuis quel tems, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers ; mais que sa Sage-femme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit seulement tiré quelques petites portions de l'arriere-faix, & dit qu'on ne se devoit pas mettre en peine de ce qui estoit resté, faisant toujours vainement esperer qu'il viendroit bien de luy-mesme, & qu'au surplus il n'y avoit rien à faire qu'à se donner patience. A la verité, elle n'étoit pas si blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'estoit pour ne la pas faire secourir, aussitost qu'elle reconnut que la difficulté passoit sa capacité, par une

perſonne qui l'entendît mieux qu'elle : Aprés ce recit, ayant mis pour connoiſtre l'eſtat des choſes preſentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de ſa matrice preſque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduiſis le doigt indice, où eſtant, en le fléchiſſant de coſté & d'autre ſans le retirer, je dilatay peu à peu avec luy cét orifice, en telle ſorte que j'y fis entrer le doigt ſuivant, avec leſquels deux ſeuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arriere-faix, gros comme des noix, qui y eſtoient reſtez les prenant l'un aprés l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les ecreviſſes, lors qu'elles veulent ſerrer quelque choſe avec une de leurs pattes fourchuës ; au moyen dequoy en peu de tems je délivray entierement cette femme, laquelle incontinent aprés ne reſſentit plus aucune douleur, & ſe porta tres-bien enſuite, comme auſſi plus de cinquante autres, auſquelles j'ay donné un pareil ſecours : mais ſans cela, cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cauſe de la grande corruption de ce qui eſtoit retenu dans ſa matrice ; car ce que j'en tiray ainſi, ſentoit ſi mauvais, que plus de deux jours apres, il me ſembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoyque je l'euſſe lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive ſouvent dans les avortemens des premiers mois, qui ſe font toujours avec quelque perte de ſang, que l'enfant qui eſt petit, eſt expulſé de la matrice avec quelques membranes farcies de caillots de ſang, dans le tems que la Sage-femme n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, n'examinent pas preciſément ſi parmy ces excretions la femme a vuidé l'arriere-faix ; lequel eſt pour lors retenu au dedans, à cauſe que la matrice ſe referme auſſi-toſt que l'enfant en eſt ſorty ; à quoy la Sage-femme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée ; ce qui fait que la choſe ſe rend d'autant plus difficile par cette negligence : enſuite dequoy la femme qui n'eſt pas promptement delivrée de l'arriere-faix ainſi reſté dans ſa matrice, eſt ſujette à pluſieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de ſang, qui ne ceſſent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait eſté mis dehors ; comme il arriva il y a quelques années à la femme du Concierge de noſtre maiſon de S. Coſme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant ; lequel fut baptiſé à l'inſtant par un Prêtre qui ſe trouva là par bon-heur ; incontinent aprés quoy

on laissa ce petit enfant encore palpitant sur une table avec quelques caillots de sang que la femme avoit vuidez, afin de songer à elle qui estoit tombée en foiblesse ; mais durant qu'on étoit occupé auprés de la mere, un chat vint aussi-tost qui le mangea, & l'avala entierement comme si c'eût esté une souris, avec tous les caillots de sang ; ce qui fut cause que la Sage-femme ne pût pas examiner si l'arriere-faix n'étoit pas sorty parmy ces excretions ; pour lequel sujet se contentant de la toucher, & ayant reconnu que sa matrice s'étoit refermée, elle crût qu'il n'y étoit rien resté ; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neanmoins demeuré tout entier, la femme sentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de sang, qui vint en si grande abondance au bout de ce tems, que si je ne fusse arrivé dans ce moment pour luy tirer cét arriere-faix, comme je fis, elle n'auroit pas esté assurément encore deux heures sans mourir.

Ie ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sages-femmes, & mesme les jeunes Medecins, d'une chose qui merite bien d'estre observée, qui est, qu'il faut toujours preferer de faire plutost l'extraction de l'arriere-faix par l'operation de la main, autant qu'il est possible, sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion, comme on fait souvent tres-mal à propos avec des remedes pris interieurement ; car toutes les drogues qui peuvent produire cét effet, estant extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade, & souvent luy faisant faire de grands efforts inutiles, luy font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy causent des flux de ventre, des inflammations, ou des descentes & des cheutes de matrice, qui sont toujours beaucoup plus prejudiciables à la femme, que ne pourroit estre le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art luy pourroit faire, en tirant l'arriere-faix par l'operation de la main : c'est à quoy on doit bien prendre garde. Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui se font aux premiers mois, l'orifice interne de la matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petitesse & de la mollesse du corps de l'enfant qui en est expulsé, il n'y a souvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un seul doigt ; en ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident pressant, commettre entierement l'expulsion de ces petits arriere-faix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remedes que j'ay enseignez cy-dessus, que d'user d'aucune violence trop considerable pour les tirer avec la main.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre doit ſuffire pour faire connoiſtre comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE X.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes, de leurs differences, & le moyen d'y remedier.

POur mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens; ſçavoir, le laborieux, le difficile, & celuy qui eſt tout-à-fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoyqu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tout deux de beaucoup ſouffrir, & d'eſtre plus travaillez qu'à l'ordinaire : le difficile ſe peut encore rapporter à ce premier, & outre cela, il eſt accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y cauſent de la difficulté; mais l'accouchement contre nature eſt celuy qui à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut jamais ſe faire ſans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accouchement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toujours un peu y eſtant aſſiſtée; mais en celuy qui eſt entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire ſont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui ſoit capable de la delivrer, ſans lequel elle ne manqueroit pas de ſuccomber.

Les difficultez qui ſe rencontrent aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou meſme de celle de tout deux. De la part de la mere, à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de tout ſon corps, ou ſeulement de quelques-unes de ſes parties, & principalement de la matrice, ou bien à cauſe de quelque forte paſſion de l'ame, dont elle peut eſtre préoccupée. Pour raiſon de tout ſon corps, comme ſi elle eſt trop jeune, ayant le paſſage trop étroit, ou trop vieille étant groſſe de ſon premier enfant; dautant que pour lors ſes parties qui ſont plus ſeches & plus dures, ne peuvent pas ſi facilement prêter à la dilatation neceſſaire, comme il arrive auſſi à celle qui eſt trop maigre; & outre

cela les vieilles ont l'articulation du *coccyx* ou croupion plus ferme ; ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuſe. Celle qui eſt petite & trapuë, ou contrefaite, comme la boſſuë, n'a pas la poitrine aſſez forte pour bien faire valoir ſes douleurs, & les pouſſer en bas, comme auſſi celle qui eſt foible, ſoit naturellement, ou par accident ; & les boiteuſes ont quelquefois les os du paſſage mal conformez ; la delicate & trop ſenſible, ou apprehenſive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre ; car cela l'empêche de s'efforcer ; comme auſſi celle dont les douleurs ſont petites, & qui viennent de loin à loin, ou qui n'en a point du tout ; les grandes coliques nuiſent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs : toutes maladies grandes ou aiguës le rendent tres-penible, & d'une fâcheuſe ſuite ſelon le ſentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. Livre, *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle eſt ſurpriſe de quelque fiévre violente, d'une pleureſie, d'un grand flux de ſang, de frequentes convulſions, de dyſenterie, ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus cauſent auſſi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche ; comme s'il y a quelque pierre en la veſſie, ou qu'elle ſoit extrémement pleine d'urine, ſans s'en pouvoir décharger, ou que l'inteſtin *rectum* ſoit remply de matieres endurcies, ou ſi la femme a de groſſes hemorrhoïdes & fort douloureuſes ; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes paſſions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile ; comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité & autres ; & la femme qui avorte a bien plus de peine que celle qui accouche à terme ; comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoyqu'elle ſoit à peu prés proche de ſon tems.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la matrice ſeule, c'eſt ; ou de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, ou trop dur & calleux ; ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſteme, ou ulcere, ou chair ſuperfluë, ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura precedé.

Outre cela les choſes qui ſont contenuës dans la matrice avec l'enfant rendent auſſi l'accouchement difficile ; comme ſi ſes membranes ſont ſi fortes qu'elles ne ſe puiſſent rompre, ce qui l'em-

peſche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage ; ou ſi foibles que les eaux les percent trop toſt ; car eſtant écoulées devant le tems, il demeure à ſec dans la matrice ; s'il s'y rencontre quelque mole ; ſi l'arriere-faix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-toſt ; & meſme la ſortie du cordon de l'umbilic luy cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui eſt des empéchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'eſt quand il a la teſte trop groſſe, ou tout le corps, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux, ayant deux têtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, avec un autre corps étrange ; quand il eſt mort, ou ſi foible qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie, & quand il ſe preſente en mauvaiſe figure & ſituation ; comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage. Outre toutes ces differentes difficultez d'enfanter, il y en a encore une qui eſt quelquefois cauſée par l'ignorance de la Sage-femme, qui faute de bien ſçavoir ſon Art, empêche la nature de faire ſon operation, au lieu de l'aider au beſoin.

Parlons à preſent des moyens par leſquels nous pourrons remedier à toutes ces choſes, & ſecourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoy nous reüſſirons, ſi nous avons une parfaite connoiſſance des cauſes de la difficulté ; comme ſi elle vient de la part de la mere qui eſt trop jeune, étant auſſi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les paſſages avec huiles, graiſſes, ou beurre frais, en les oignant de ces choſes long-tems avant l'heure de ſon accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à ſe dilater, de peur qu'il ne ſe faſſe ruption de quelques parties par la ſortie de l'enfant ; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration juſques à l'*anus*, par laquelle les deux trous ſont exterieurement mis en un. Si la femme eſt avancée en âge lorſqu'elle eſt groſſe de ſon premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties baſſes, pour amollir l'orifice interne de la matrice, qui étant plus dur & calleux, a bien plus de peine à prêter à la diſtenſion neceſſaire à l'accouchement ; ce qui eſt cauſe que le travail de ces ſortes de femmes eſt toujours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans à force d'eſtre pouſſez contre cét orifice interne, & auſſi de demeurer long-tems

au paſſage, viennent ordinairement avec de groſſes tumeurs contuſes ſur leur teſte. Les femmes petites & contrefaites ne ſeront miſes au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & ſeulement lorſque leurs eaux auront percé les membranes ; mais elles ſe doivent tenir debout, & ſe promener dans la chambre, ſi leurs forces le permettent, eſtant ſoutenues par deſſous les bras ; car ainſi faiſant, elles reſpireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que ſi elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entaſſées. Celle qui eſt fort maigre humectera auſſi ſes parties, les oignant des meſmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus gliſſantes, afin que la teſte de l'enfant ne demeurant pas trop long-tems à ſortir, ne ſoit pas tant comprimée, ny n'eurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le paſſage ; La femme foible ſera fortifiée, afin qu'elle puiſſe ſupporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon conſumé, comme auſſi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs, ſelon l'exigence des cas : ſi elle eſt apprehenſive de la douleur, on la conſolera, l'aſſurant qu'elle n'en ſouffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'eſperance d'eſtre bien-toſt delivrée ; ſi au contraire ſes douleurs ne ſont que petites & legeres, venant de loin à loin, ou ſi elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou pluſieurs clyſteres qui ſoient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la ſelle ; aprés quoy elle ſe promenera auſſi dans ſa chambre, afin que la peſanteur de l'enfant y puiſſe encore contribuer. Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus vîte, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy aprés ; ſi les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-meſme, on en provoquera l'expulſion ; ce qu'on fera par lavemens, pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes ; car elles cauſent de grandes douleurs, qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire ; & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion que la matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulevera pour ce faire elle-meſme un peu ſon ventre avec ſes mains, ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine ; ſi le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure

&

& convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le ſeptiéme Chapitre de ce ſecond Livre ; ſi elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de precaution que ſi c'étoit en d'autres tems, ayant toujours égard à l'état preſent ; ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps ; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avons dit cy-deſſus ; ſi c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit precedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre ; de peur que ſe faiſant derechef une laceration en un autre endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite ; ce qu'on fera au lieu que le requierera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſſie ; ſi les membranes des eaux ſont ſi fortes qu'elles ne puiſſent ſe crever au tems de l'accouchement, on les peut rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort prés, & que l'orifice interne de la matrice ſoit ſuffiſamment dilaté & bien amolly ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop toſt, il ne demeurât long-tems à ſec, & qu'on ne fût obligé pour ſuppléer à leur defaut, d'humecter ces paſſages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais ſi bien que quand la nature fait elle-meſme ſon operation avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle reüſſit fort bien, lorſqu'elles ſortent en tems & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuſe avant la ſortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt, reſſemblant à une veſſie pleine d'eau : il n'y a pas pour lors grand danger de les percer ſi elles ne le ſont ; car l'enfant eſt toujours au paſſage bien preſt à ſortir quand cela arrive ainſi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main ; dautant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût tems, l'arriere-faix, auquel elles ſont fortement adherentes ; d'autrefois auſſi les eaux s'écoulent inſenſiblement par une rupture qui ſe fait interieurement aux membranes de l'enfant, leſquelles demeurant entieres au devant de ſa teſte, à laquelle elles ſervent comme de bandeau,

& la tapiſſant immediatement, la retiennent, & l'empêchent de pouvoir eſtre pouſſée dehors par les douleurs ; en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le paſſage ſoit ſuffiſamment dilaté, afin que la teſte de l'enfant ait la liberté de s'y avancer. Si l'umbilic tombe hors de la matrice, pour lors on le repouſſera auſſi-toſt au dedans, l'empêchant de retomber, ſi faire ſe peut, ſinon il faudroit accoucher la femme au plus viſte ; mais ſi c'eſt l'arriere-faix, on ne doit jamais le remettre : dautant qu'eſtant ſorti, il eſt tout-à fait inutile à l'enfant, & il luy ſerviroit d'obſtacle & d'embarras ſi on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer enſuite l'enfant le plus promptement que faire ſe pourra, à moins dequoy il ſuffoqueroit ſubitement, s'il n'eſtoit déja mort, comme il eſt preſque toujours en cette occaſion. Si la femme eſt tombée & qu'elle ſe ſoit bleſſée, elle ſe mettra auſſi-toſt au lit, pour y prendre le repos de toutes manieres ; ſi ce ſont quelques paſſions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on eſſayera de les luy faire paſſer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer ; ſi c'eſt la honte ou la pudeur, on fera ſortir de devant elle les perſonnes qui en ſont la cauſe ; & ſi c'eſt la timidité & la crainte de la douleur, on luy repreſentera que c'eſt la volonté de Dieu qui l'a ainſi ordonné, & que ſon travail ne ſera pas ſi rude qu'elle ſe l'imagine, la faiſant reſoudre à cette neceſſité par la conſolation des mal-heureux, auſquels la peine ſemble toujours un peu plus ſupportable, lorſqu'ils font reflexion qu'elle eſt commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les meſmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas ; ſi elle eſt triſte on tâchera de la réjoüir, luy diſant quelque bonne nouvelle, & luy faiſant eſperer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaite, & en un mot (quoy qu'elle ſouffre beaucoup) on luy fera conſiderer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart-d'heure de bon-tems luy fera oublier auſſi-toſt qu'elle ſera accouchée, l'aſſurant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant ; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la methode que nous avons ſpecifiée en l'accouchement naturel, outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plutoſt ; car il ne peut plus contribuer à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrémement foible : Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que

les vapeurs putrides provenant de son enfant mort, ne luy causent des syncopes ; mais s'il est tellement hydropique du ventre ou de la teste, qu'il ne puisse jamais sortir, à cause de la grande distension & grosseur de ces parties ; pour lors on sera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux ; & s'il est énorme en grosseur de tout le corps, ou de la teste seule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il soit joint à un autre enfant, ou à une mole tres-grosse, il faut necessairement en ce cas pour sauver la mere, faire de deux choses l'une ; c'est-à-dire, ou dilater les passages à proportion de la grosseur de l'enfant monstrueux, s'il est possible de le faire, à moins dequoy il vaut mieux suivre l'autre, qui est de le tirer par pieces, & par morceaux, afin d'empêcher que la mere ne perisse avec son enfant ; ce qui arriveroit infailliblement, si on n'y agissoit de la façon ; & si la femme a deux enfans, on y procédera comme il a esté dit au Chapitre huitiéme de ce deuxiéme Livre. Mais si la Sage-femme ne peut pas remedier à toutes ces choses, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour luy demander son avis, ou luy laisser faire ce qui y convient, si elle ne s'en trouve pas assez capable. Passons à present aux accouchemens contre nature, qui ne se feroient jamais sans l'operation de la main, & montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens contre nature, ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent absolument l'operation de la main, sont ceux ausquels l'enfant se presente en mauvaise situation. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celuy de la superfetation, n'admet que trois postures generales, dans lesquelles l'enfant se peut presenter pour venir au monde ; sçavoir, la teste la premiere (qui est la seule figure naturelle, quand elle vient directement) la seconde, par les pieds, & la troisiéme, de costé ou de travers ; lesquelles deux dernieres sont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la chose plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut se presenter en posture contre na-

ture en quatre façons generales, qui ſont premierement par toutes les parties anterieures du corps, ſecondement par les poſterieures; troiſiémement par les laterales, & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter un chacun de trente-deux, que comptent ceux qui navigent, & ce, à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux; de meſme toutes les particulieres & differentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe preſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: Et comme le nombre des differens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des plus principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſequence, ſi on eſt capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés: Mais avant que d'en declarer les moyens, il eſt à propos de faire connoiſtre les conditions requiſes au Chirurgien, qui veut pratiquer ces operations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions conſiſtent, ou en ce qui regarde ſon corps, ou en ce qui concerne ſon eſprit: Pour ce qui eſt de ſa perſonne, il doit eſtre ſain, fort & robuſte, dautant que celle-cy eſt la plus rude, & la plus laborieuſe & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien ſuë quelquefois à groſſes goutes, meſme au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente*, quand il dit s'y eſtre toujours tant laſſé & fatigué, que ſouvent il eſtoit obligé de la laiſſer achever à ſes ſerviteurs: c'eſt ce qui fait que certains Chirurgiens laiſſent auſſi tres-ſouvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, ſans leur donner aucun ſecours, refuſant par une eſpece de politique tres-blâmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté, afin de s'exempter de l'extréme peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un ſpecieux pretexte d'impoſſibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes periſſent, ſuivant le prognoſtic qu'ils en font, que de conſentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher; de peur que ſi elles venoient heureuſement à réchapper aprés l'operation, on ne crût que ceux qui l'auroient faite fuſſent plus capables qu'eux: mais tout Chirurgien qui a ſa conſcience bien reglée,

ne doit jamais en user de la sorte ; car autrement il seroit luy-mesme l'homicide de ces pauvres mal-heureuses, qui requierent son assistance dans cette extréme necessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas estre d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu debile & caduque ; mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la matrice quand il est necessaire ; qu'elles soient neanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement l'*index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne ; qu'il n'y ait aucune bague, au tems de l'accouchement, & que ses ongles soient rognez bien prés de la chair, sans qu'il y reste aucunes aspéritez, de crainte que la matrice n'en soit blessée : Il doit estre de bon & agreable aspect, propre en ses vêtemens, aussi-bien qu'en sa personne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance. Il y a des gens qui disent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire estre mal propre, ou à tout le moins fort negligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de ne pas donner aucune jalousie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les secourir. A la verité on en voit qui croyent que cette politique leur peut faire donner beaucoup de pratiques ; mais qu'ils s'en désabusent, car une semblable mine ressemble plutost à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja assez de peur, sans qu'il se déguise ainsi. Il doit principalement estre tres-sobre, non sujet au vin, afin d'avoir toujours une entiere presence d'esprit, discret, modeste, & garder tres-fidelement le secret qui luy est confié, ne divulgant à personnes étranges les incommoditez & maladies des femmes, qui seront venuës à sa connoissance ; & sur tout qu'il soit sage, prudent, & de bon jugement, pour se conduire toujours avec raisonnement en son operation. Il doit avoir une veritable pitié, sans toutefois qu'elle puisse le distraire ny empescher de faire son devoir, selon que la chose le requiert ; comme aussi estre patient, autant qu'il est besoin pour ne rien precipiter, se donnant le tems de bien reconnoistre ce qu'il est necessaire de faire : il ne doit pas aussi se fâcher des injures que luy peuvent dire la malade & les assistans pendant l'operation ; car c'est la douleur de l'une, & la compassion des autres qui les obligent à cela sans sujet. Il doit estre bon Chrétien, & avoir la

conſcience bien reglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême ; & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans : il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer, mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles luy voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-toſt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent eſtre payez ſans aucun delay, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur deſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique ; lequel procedé eſt tout-à-fait indigne d'un honnête homme : enfin, le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, eſtre ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces operations.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puiſque ce ſont des femmes qui s'en mêlent ordinairement ; en effet, il n'y a pas grand myſtere quand toutes choſes viennent naturellement : mais quand l'accouchement eſt contre nature, il eſt tres-certain, comme dit fort bien *Celſe*, que c'eſt la plus difficile, la plus laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie ; ce qu'ils connoiſtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il eſt fort aiſé d'en remarquer la conſequence ; car dans toutes les autres pour leſquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties ſur leſquelles il opere ; mais en celle-cy, il travaille au dedans, & il ne doit point, ny ne pourroit pas meſme quand il voudroit, ſe ſervir de la veuë pour conduire ſes mains en ſon operation ; outre que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la ſeule perſonne qui ſe met entre ſes mains ; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant ; & bien plus, de ſon ſalut eternel, quand il meurt ſans Baptême ; & il s'eſt ſouvent vû, qu'une ſeule faute en cette operation a cauſé tous ces deſordres en meſme tems ; de ſorte que c'eſt en faiſant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juſte raiſon, *hoc opus, hic labor eſt.* Car comme dit *Hipocrate* au Livre de l'ancienne Medecine ; la pluſpart des Medecins reſſemblent aux mauvais Pilotes, dont les

fautes ne ſont pas manifeſtes, quand leur vaiſſeau vogue durant la bonaſſe; mais elles ſont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête; ainſi en eſt-il des fautes de la pluſpart des Chirurgiens & des Sages-femmes, qui ne paroiſſent pas dans les accouchemens naturels; mais qui ſont tres-manifeſtes dans les accouchemens contre nature, auſquels tres-peu ſont capables de remedier, s'ils n'en font une profeſſion particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requiſes pour y bien reüſſir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel ſeul y eſt propre, fera quelques obſervations avant que de les entreprendre, dont la premiere eſt de prendre garde ſi les forces de la femme ſont ſuffiſantes pour endurer l'operation; ce qu'il fera en luy tâtant le poux, obſervant s'il eſt fort, ou debile, inégal, & intermittent, conſiderant encore ſon viſage, & principalement ſes yeux, s'ils ſont tout-à-fait abbatus, ſi ſa parole eſt languiſſante, ſi ſa matrice & tout ſon bas ventre ſont extraordinairement tendus & enflammez, ſi elle a toutes les extrémitez du corps froides, s'il luy prend ſouvent des ſyncopes avec ſueurs froides, ſi elle tombe en convulſion avec perte de toute connoiſſance; enfin ſi toute ſa contenance nous ſignifie que l'operation ſeroit vaine, on ne la doit pas entreprendre; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit recevoir un grand blâme, avec la qualité de bourreau, qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce mal-heur arrive: neanmoins lorſqu'il y a encore quelque peu d'eſperance, tant petite puiſſe-t-elle eſtre, ſoit pour la mere, ſoit pour l'enfant, on eſt obligé en conſcience de faire ce que l'Art commande; & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laiſſer mourir les perſonnes ſans leur donner aucun ſecours, que de ſe charger de mauvaiſes cures. C'eſt pourquoy, il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la ſuite eſt incertaine, que de laiſſer la malade dans un deſeſpoir tout aſſuré; car quelquefois la nature ſe releve de bien loin: mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera ſon prognoſtic du grand danger de la vie, où la femme & l'enfant ſont tout deux; ce qu'il fera connoiſtre au mary & aux aſſiſtans, & meſme à la malade, s'il eſtoit jugé à propos pour l'y pouvoir reſoudre; & il luy fera en ce cas recevoir ſes derniers Sacremens, de peur qu'elle n'en ſoit plus capable aprés l'operation, qui eſt toujours bien laborieuſe, dans laquelle auſſi elle pourroit meſme mourir, comme

il s'eſt quelquefois vû : mais quand la femme a toutes ſes forces, le Chirurgien fera en ſorte de ne les pas laiſſer perdre ny diminuer, en differant l'occaſion de luy aider. Pour ce ſujet, aprés avoir connu qu'elle eſt capable de ſupporter l'operation, il s'informera ſi elle eſt à terme ou non, & ſi elle ne s'eſt point bleſſée ; ce qu'il ſçaura par le recit de la malade, de la Sage-femme, & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui luy en apparoiſtront, obſervant de quelle figure ſe preſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs : aprés avoir examiné toutes ces choſes, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera reſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par des paroles douces, ſans l'intimider, luy perſuadant que l'operation ne ſera pas ſi douloureuſe qu'elle ſe l'eſt imaginée ; & enfin qu'elle eſt obligée ſelon Dieu de la ſouffrir, tant pour elle meſme que pour l'amour de ſon enfant, qui periroit certainement avec elle, ſans ce ſeul & dernier ſecours.

La femme y eſtant reſoluë, il faudra qu'il la faſſe ſituer au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également ſitué, quand il eſt beſoin de repouſſer ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre ſituation ; mais lorſqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la ſituation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel ; c'eſt-à-dire, en telle ſorte qu'elle ait la teſte & la poitrine un peu plus élevées que le reſte du corps, afin qu'elle puiſſe reſpirer plus facilement, & mieux aider de ſa part à l'expulſion de l'enfant, en pouſſant & s'épreignant elle-meſme en bas, dans le tems que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainſi ſituée, elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ſes talons ſoient aſſez proches de ſes feſſes, & les cuiſſes écartées l'une de l'autre, & tenuës en cét état par deux perſonnes aſſez fortes : Il y en aura auſſi quelqu'autre qui la retiendra par deſſous les bras, afin que ſon corps ne vienne à ſuivre en faiſant l'attraction de l'enfant, pour laquelle il eſt quelquefois beſoin d'une tres-grande force ; & on luy mettra le drap & la couverture de ſon lit ſur les cuiſſes, pour la couvrir autant que le requiert une décence honneſte, à cauſe des aſſiſtans, comme encore afin qu'elle ne reſſente aucun froid ; le Chirurgien ayant auſſi pour regle en cela ſa commodité,

modité, jointe avec la conſideration de ces choſes, & principalement la facilité & la ſeureté de ſon operation; pour lequel ſujet je luy conſeille de faire toujours, autant qu'il pourra, les accouchement contre nature, eſtant aſſis ſur un ſiege d'une hauteur proportionnée à la ſituation de la femme, qui doit eſtre couchée en telle ſorte, que l'entrée exterieure de ſa matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien aſſis, afin qu'il les puiſſe faire plus ſeurement, & plus commodement, ſans ſe fatiguer avec excez; car lors qu'il s'eſt une fois laſſé en operant, il ne peut plus enſuite travailler ſi adroitement, ny ſi promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette poſture, afin qu'eſtant ainſi tenuë ferme & ſtable, on puiſſe travailler avec plus de ſeureté: mais bien loin que cette ligature y pût ſervir, au contraire elle y ſeroit tout-à-fait nuiſible; car la femme dans cette poſture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas ſe hauſſer, ſe baiſſer, ou ſe ſoulever quand le Chirurgien luy diroit, ſelon qu'il le trouve neceſſaire, pour rendre ſon operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repouſſant, & partie en fléchiſſant, étendant, & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement: c'eſt pourquoy on luy doit laiſſer le corps libre, ſans la lier, la faiſant ſeulement tenir en poſture commode à toutes ces differentes intentions par des perſonnes, ſelon qu'il leur ſera preſcrit; & ſi on la veut lier & garrotter, il faut que ce ſoit avec la langue pour toute bande; c'eſt-à-dire, la faiſant réſoudre par bonnes raiſons à endurer ſon mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ſes forces à l'operation, luy repreſentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Enſuite de toutes ces choſes, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire ſa main, qui doit pareillement eſtre ointe, & avoir les conditions ſpecifiées cy-deſſus, aprés quoy il ſe conduira en ſon operation de la maniere que je le diray dans chacun des Chapitres ſuivans, lorſque j'auray declaré les ſignes qui nous font connoiſtre que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la matrice.

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procedent ſeulement de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ſans eſtre accompagnés d'aucun autre accident conſiderable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la matrice ſoit paſſablement ouverte, & que ſon orifice interne ſoit aſſez preparé,

& amolli, principalement si c'est un premier enfant. C'est pourquoi lors qu'on s'apperçoit que l'enfant se presente en mauvaise situation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ses eaux, que dans le tems qu'on sent les passages assez disposez à permettre l'extraction de l'enfant sans une trop grande violence; & si les eaux de l'enfant estoient écoulées par la rupture des membranes avant une suffisante ouverture de la matrice, il ne faudroit pas laisser d'attendre quelque peu la preparation des passages, autant qu'il est possible de l'esperer, sans toutefois laisser trop dessecher les parties par l'entier écoulement des eaux: car quoique l'enfant soit en mauvaise situation, il ne laisse pas d'estre suffisamment vivifié par le cordon de l'umbilic, durant qu'il est dans la matrice, & qu'il n'est pas encore fortement engagé au passage dans sa mauvaise situation; & la mere de son costé n'en est pas autrement incommodée, sinon par la longueur de son travail. Si l'on n'agissoit pas de la sorte, l'enfant seroit bien plus en danger de perir au passage dans le tems de l'operation, à cause du petit espace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-tems, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire son operation, qui causeroit aussi bien plus de violence à la mere.

CHAPITRE XII.

Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice.

S'Il y a occasion où le Chirurgien doive faire une plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son Art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant qui est dans la Matrice est vivant, ou mort; car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans aprés avoir esté estimez morts, ont esté tirez vivans, & tronquez des deux bras, ou de quelques autres parties de leurs corps, & d'autres ont esté tres-miserablement tuez avec les crochets, qu'on auroit pû avoir vifs, si on ne s'y fut pas trompé. C'est pourquoy, avant que de resoudre la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la disgrace de se voir auteur d'un spectacle si pitoyable, & si affreux tout ensemble, le Chirurgien prendra bien

garde à n'eſtre pas ainſi deçu, faiſant tout ſon poſſible pour connoître veritablement ſi l'enfant eſt vivant ou mort, & ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité; c'eſt-à-dire, qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas eſté bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & tres-aſſurément ſi elle le ſent remuër; ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir luy-meſme, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours ſe fier; car j'ay accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre, il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il eſtoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neantmoins (quoy qu'il ne fût pas vray) avoir ſenty remuër tres-peu de tems devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenty pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit; car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne luy laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë en fuſſent evacuées. Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas eſtre certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la Matrice, auſſi-toſt qu'il le pourra faire; où étant il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celuy des arteres umbilicales, à quoy il le connoîtra mieux: s'il ſent donc ainſi le batement de ces arteres, il peut alors s'aſſurer, qu'il eſt vivant comme pareillement, ſi luy ayant mis l'extremité du doigt dans la bouche, il luy ſent remuër la langue, & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces parties de l'enfant, ſelon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement; ce qui dépend des differentes poſtures auſquelles il ſe peut preſenter.

Mais au contraire, l'enfant ſera mort, s'il ne ſe remuë point il y a fort long-tems; s'il ſort de la Matrice des humiditez fetides & ca-

davereuſes, ſi la femme reſſent de grandes douleurs, & une grande peſanteur dans le ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, tombant comme une boule toujours du coſté qu'elle ſe couche, s'il luy arrive des ſyncopes & des convulſions frequentes, s'il y a long-tems que le cordon de l'umbilic ou l'arriere-faix eſt ſorty; & ſi mettant la main dans la matrice, on trouve l'enfant froid, ſon umbilic ſans pulſation, & ſa langue immobile, & ſi en touchant ſa teſte on la ſent toute mollaſſe, & ſes os fort vacillans, & chevauchans l'un ſur l'autre à l'endroit des ſutures; à cauſe que le cerveau s'affaiſſe, & eſt ſans pulſation lorſque l'enfant eſt mort; lequel ſe corrompt plus en deux jours qu'il reſte ainſi dans la matrice, aprés ſes eaux écoulées, qu'il ne feroit en quatre eſtant dehors; ce qui arrive à cauſe de la chaleur & de l'humidité du lieu, qui ſont les deux principes de pourriture. Ie dis aprés ſes eaux écoulées; car on voit quelquefois des enfans morts, reſter des ſemaines entieres dans la matrice, ſans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans leſquelles ils ſe conſervent pour quelque tems, comme dans une eſpece de ſaumure. Mais on peut ſeulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, ſi la femme a eſté bleſſée, ſi elle a une grande perte de ſang, ſi elle n'eſt pas à terme, s'il y a fort long-tems, comme quatre ou cinq jours que ſes eaux ſont percées, ſi ſes mammelles ſont flétries, ſi elle a le viſage de couleur plombée, les yeux fort enfoncez, & le regard languide & abbatu, & ſi ſon haleine eſt fort mauvaiſe. Nous diſons que ces choſes le ſignifient ſeulement par conjecture, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la pluſpart enſemble en une perſonne, & en un meſme tems, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort; à moins dequoy la choſe ne peut pas eſtre tout-à-fait certaine; pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens ſpecifiez cy-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ay fait remarquer preciſément qu'il faut que la pluſpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort; car pluſieurs d'entr'eux ſont équivoques, lorſqu'ils ſont ſeuls; comme eſt par exemple celuy des excretions fetides & cadavereuſes, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidereroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la matrice dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt vivant & ſain; ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois, & particulierement en une

occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand differend qu'elle avoit avec ſa Sage-femme, qui eſtoit fondé ſur ce que nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuer en ſon ventre, ſa Sage-femme luy vouloit faire croire qu'il eſtoit mort, à cauſe des excretions puantes & cadavereuſes qu'elle vuidoit de la matrice depuis deux jours: mais lorſque j'eus examiné ce qui en eſtoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité; car j'accouchay ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier eſtoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre eſtoit vivant. Ie les tiray tout deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe preſentoient en mauvaiſe poſture, ayant eſté obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui eſtoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eus fait extraction de ce premier qui eſtoit mort. Il faut encore obſerver que les excretions de la matrice peuvent auſſi eſtre renduës fetides & cadavereuſes par la ſeule corruption de quelques caillots de ſang extravaſé, qui ont ſejourné durant quelque tems dans la matrice; ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant: & quant à ce qui eſt du ſigne qui ſe tire de la longueur du tems qu'il y a que la femme n'a point ſenty remuer ſon enfant, il eſt encore incertain; car il y a des enfans, qui quoique vivans, ſont quelquefois deux jours entiers dans la matrice aprés que les eaux ſont écoulées, ſans que la femme les ſente remuer manifeſtement; à cauſe que la matrice par ſa contraction ne laiſſe plus, comme j'ay dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ſes membres, ainſi qu'il faiſoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'eſt pourquoy on doit bien prendre garde à ces circonſtances.

Ie ne croirois pas m'acquiter du devoir d'un Chrêtien, & du ſervice que j'ay deſſein de rendre au public, en enſeignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'aider & ſecourir les femmes en leurs accouchemens, ſi parlant des ſignes de l'enfant mort en la matrice, je ne refutois la notable erreur d'un Auteur nouveau, le Livre duquel meriteroit plutoſt d'eſtre envoyé aux Beurrieres, & aux Eſpiciers de la Halle, pour ſervir d'enveloppe à leurs marchandiſes, que d'eſtre diſtribué au public, à cauſe des dangereuſes conſequences de ſes mauvais preceptes, & de l'ignorance craſſe de cét Auteur, dont voicy ſeulement un

échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son Livre (qu'on peut dire estre, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il asseure une insigne fausseté, avec plus d'effronterie que s'il disoit une verité inconteſtable, soutenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le meconium* (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoist ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium*) *il pourra assurer pour lors que l'enfant est mort en la matrice, à cause qu'il s'est vuidé.* Mais c'est, comme j'ay dit, une insigne fausseté que l'experience nous fait connoistre tous les jours; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont vuidez dans la matrice, comme font tous ceux qui se presentent le cul devant; lesquels vuident toujours le *meconium*, aussi-bien que plusieurs autres qui se presentent en d'autres mauvaises postures, qui le rendent pareillement; à cause que leur ventre est grandement comprimé en ces occasions, & principalement quand le Chirurgien est obligé de les retourner pour en faire extraction. Monsieur *Doye*, & Monsieur *de Mailly*, tout deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoissance de la chose, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur presence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaise posture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fusse arrivé pour les secourir, lesquelles se portent encore bien à l'heure presente, aussi-bien que plus de cent autres de la sorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occasions à ne pas traitter comme morts des enfans qui sont effectivement vivans; & que l'on ne se laisse pas abuser par l'ignorance de cét Auteur, sous le specieux pretexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Medecine ont donné à son miserable Livre, aprés l'avoir eû entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner; de laquelle il se glorifie à leur prejudice, en sa Preface au Lecteur: disant *qu'elle luy sert d'un assez puissant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le deffendre de l'attaque des Critiques*: car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Messieurs, que cét Autheur a surpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me persuader qu'ils soient si peu connoissans en cette matiere, que d'avoir avoué

par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroiſt en tout ce Livre, laquelle rejailliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuer en meſme tems l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre *Faculté*.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce Chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoiſtre ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lorſqu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus tems de le faire aprés l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.

CHAPITRE XIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

C'Eſt une verité tres-conſtante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes poſtures contre

nature auſquelles les enfans ſe preſentent pour ſortir de la matrice, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour leſquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture, telle qu'elle puiſſe eſtre, ſont que les douleurs de la femme ſont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas ſi directement en bas, que quand il vient en bonne ſituation; & ſi on la touche par bas devant que les membranes des eaux ſoient percées, on ne ſent ſouvent aucune partie du corps de l'enfant, à cauſe qu'étant en mauvaiſe poſture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire deſcendre, ny avancer ſi facilement dans le paſſage; & ſi on ſent parfois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas groſſe, dure, ronde, & de figure égale comme la teſte; & quand les membranes des eaux ſont percées, aprés que le premier flot eſt ſorty, le reſte diſtille peu à peu, & continuellement juſques à ce qu'elles ſoient entierement écoulées; parce que les parties que l'enfant preſente, laiſſant quelque vuide au paſſage à cauſe de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes, comme fait bien la teſte; laquelle ſe preſentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le paſſage par ſa groſſeur & par ſa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que ce qui reſte des eaux de l'enfant dans la matrice ne ſe puiſſe écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le paſſage de ſon corps auſſi-toſt que ſa teſte eſt ſortie de la matrice. Or comme on eſt obligé le plus ſouvent, à raiſon de ces mauvaiſes ſituations, de tirer l'enfant par les pieds, c'eſt le ſujet pour lequel j'ay reſolu, avant que de parler des autres accouchemens, à la pluſpart deſquels celuy-cy doit ſervir de guide, de montrer comment on ſe doit comporter, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occaſion l'on faſſe changer la mauvaiſe figure de l'enfant, & qu'on la reduiſe à la naturelle; c'eſt-à-dire, que s'il preſente les pieds, on le retourne pour le faire venir la teſte la premiere: mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit ſuivre leur conſeil, dont il eſt bien difficile (pour ne pas dire impoſſible) de venir à bout, ſi on veut éviter le danger extréme, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire ſouffrir, pour ce ſujet;

jet, à raiſon dequoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y preſente, que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette ſituation, & que la matrice eſt aſſez ouverte pour donner paſſage à ſa main (ſinon il fera en ſorte, oignant d'huile ou de beurre frais toute ſon entrée, de la dilater peu à peu, ſe ſervant auſſi pour ce ſujet des doigts, les écartant les uns des autres, aprés les y avoir introduits joints enſemble, & continuant à ce faire juſques à ce qu'elle le ſoit ſuffiſamment) pour lors ayant ſes ongles bien rognez, ſes doigts ſans aucune bague, & toute ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, & diſpoſée, comme auſſi la femme ſituée de la maniere que nous avons déja pluſieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la matrice où trouvant les pieds de l'enfant il le tirera dehors en cette poſture, de la façon que nous allons décrire; mais s'il ne s'en preſentoit qu'un, il faut qu'il conſidere bien quel il eſt, ſi c'eſt le droit, ou ſi c'eſt le gauche, & de quelle figure il ſe preſente; car ces reflexions luy feront facilement connoiſtre, de quel coſté peut eſtre l'autre pied; ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucemeut dehors avec le premier; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce ſecond pied ne ſoit pas celuy d'un autre enfant; parce que cela eſtant, il creveroit plutoſt la mere & les enfans, que de les tirer ainſi; ce qu'il connoiſtra facilement, ſi ayant coulé ſa main au long de la jambe & de la cuiſſe du premier juſques à l'aine, il trouve que les deux cuiſſes ſont dépendantes d'un ſeul & meſme corps; ce qui eſt auſſi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en preſente qu'un dans l'abord.

Pluſieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piſte du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'eſtre pas obligé de l'aller chercher une ſeconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais ſouvent il n'eſt pas beaucoup neceſſaire; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'eſt pas bien difficile à rencontrer; ſe ſerve neanmoins qui voudra de cette precaution qui ne peut nuire, ſinon en ce qu'elle prolonge le tems de l'operation. Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors; puis les prenant de ſes deux mains, au deſſus des malleolles, & les tenant prés l'un de l'autre, il les tirera également

de cette maniere, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties ; empoignant aussi quelquefois, pour ce sujet, ses cuisses au dessus des genoux d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme ; ce qu'étant fait, tenant toujours l'enfant par les deux pieds, ou au dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, aprés quoy il abaissera de costé & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément ; observant de les prendre plutost par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'un aprés l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans methode ; & prenant bien garde pour lors qu'il ait le ventre & la face directement en dessous, pour éviter que l'ayant en dessus, sa teste ne vint à estre arrêtée vers le menton par l'os *pubis* : c'est pourquoy s'il n'étoit ainsi tourné, il le faudroit mettre en cette posture ; ce qu'on fera facilement, si dés lors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, jusqu'à ce que ses talons regardent directement le ventre de la femme ; & s'ils n'estoient pas tout-à-fait dans cette situation, quand on a tiré l'enfant jusques au haut des cuisses, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien glisse une de ses mains applatie jusques vers le *pubis* de l'enfant, & que de son autre main il en tienne les deux pieds, pour luy tourner en mesme-tems le corps du costé où il est plus disposé à recevoir une bonne situation, jusques à ce qu'il soit comme il est requis, c'est-à-dire, la poitrine & la face en dessous : & l'ayant ainsi amené jusques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le tems (commandant à la femme de s'efforcer dans cét instant) pour faire en sorte qu'en le tirant, sa teste puisse prendre leur place dans le mesme moment, & qu'ainsi faisant elle ne soit pas arrêtée au passage. Quelques Auteurs recommandent pour empêcher cét inconvenient, de n'abbaisser seulement qu'un des bras de l'enfant, & de laisser l'autre relevé ; afin que servant d'écliſſe à son col, la matrice ne puisse se refermer devant que la teste de l'enfant soit entierement passée ; mais si le Chirurgien sçait bien prendre son

tems ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cét accident, qui arriveroit bien plutoſt, s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut ; car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la teſte plus d'un coſté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'eſtre encore bien plutoſt arrêtée par celuy où le col de l'enfant ne ſeroit pas ainſi écliſſé : Lors que j'ay quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ay toujours eſté obligé de les abbaiſſer tout deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement acheé mon operation.

Il y a neanmoins des enfans qui ont la teſte ſi groſſe, qu'elle demeure arrêtée au paſſage aprés que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les precautions qu'on puiſſe y apporter pour l'éviter : en ce cas, il ne faut pas s'amuſer à tirer ſeulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plutoſt quitter & ſeparer le col que de l'avoir ainſi ; mais durant que quelqu'autre perſonne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au deſſus des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la teſte d'entre les os du paſſage : ce qu'il fera en gliſſant doucement un ou deux doigts de ſa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premierement le menton, & de ſa main droite il en embraſſera le derriere du col de l'enfant, au deſſus de ſes épaules, pour le tirer enſuite, avec l'aide d'un des doigts de ſa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton ; car c'eſt cette partie qui contribuë davantage à retenir la teſte au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entierement dégagé ; obſervant auſſi de le faire le plus promptement qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-tems ainſi pris & arrêté ; parce que le cordon de l'umbilic qui eſt au dehors, eſtant refroidi, & fortement comprimé par le corps, ou par la teſte de l'enfant, qui reſte trop long-tems dans le paſſage, l'enfant ne peut plus pour lors eſtre vivifié par le moyen du ſang de la mere, dont le mouvement eſt arrêté dans ce cordon, tant par ſon refroidiſſement, qui l'y fait cailler, que par ſa compreſſion, qui l'empêche d'y circuler, au deffaut dequoy l'enfant devroit auſſi-toſt reſpirer ; ce qu'il ne peut pas faire devant, qu'il ait la teſte tout-à-fait hors de la matrice ; c'eſt pourquoy lors qu'on aura une fois commencé de

tirer l'enfant, il faut tâcher de le faire sortir entierement le plutoſt qu'on le pourra ; ce qu'estant bien & duëment fait, on delivrera incontinent aprés la femme de ſon arriere-faix, en la maniere que nous avons cy-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa teſte cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite eſtre tres-neceſſaire pour en faciliter l'extraction ; à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant ayant de l'appui & de la fermeté, ſa teſte ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon meſme côté, ce qui n'arrive pas de la ſorte à la teſte de l'enfant mort ; parce que ſon col eſtant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la teſte dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait eſté mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-deſſus ; auquel cas le corps de l'enfant mort eſtant entierement ſorty, ſa teſte vient à eſtre arrêtée au paſſage, à cauſe qu'elle n'eſt pas ſituée directement en deſſous comme le corps : Pour lors il ne faut pas s'amuſer à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement reduit la teſte en figure droite, la faiſant ainſi regarder en deſſous ; ce que le Chirurgien fera en gliſſant ſa main applatie ſur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embraſſant à la faire tourner plus facilement, & à luy donner une ſituation commode, luy mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ay dit ; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour luy faire ſuivre en meſme tems le mouvement qu'il donne à la teſte ; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre quand il arrive que la teſte d'un enfant vivant eſt arreſtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation ; car s'il vouloit faire tourner la teſte ſans le corps, ou le corps ſans la teſte, il luy torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance. I'ay tâché de bien faire obſerver toutes les plus conſiderables particularitez de l'accouchement où l'enfant preſente les pieds les premiers ; parce qu'il doit, comme j'ay dit, ſervir de guide & de regle à la pluipart des autres accouchemens contre nature, où on eſt obligé de retourner l'enfant dans la matrice, pour le tirer enſuite par les pieds, de la maniere que j'ay décrite.

CHAPITRE XIV.

Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la matrice.

QVoi qu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour le peu qu'on faſſe d'effort en les tirant, leur teſte ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la matrice, dont elle ne peut aprés eſtre tirée qu'avec beaucoup de peine; dautant qu'elle eſt extrémement gliſſante, à cauſe de l'humidité glaireuſe du lieu où elle eſt, comme auſſi parce qu'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe : neanmoins ſi la teſte qui eſt ainſi reſtée dans la matrice eſt petite & mollaſſe, comme eſt celle des enfans avortons, on la peut tirer aſſez facilement : mais ſi elle eſt fort groſſe & ſolide, la difficulté en eſt ordinairement ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts; enſuite dequoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce mal-heur s'ils s'y fuſſent comporté de la maniere que je vais dire.

Quand donc la teſte de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la matrice, ſoit à raiſon de la pourriture, ou pour autre cauſe, il faut auſſi-toſt ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette teſte (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon poulce par deſſous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la mâchoire inferieure; mais ſi elle quitte & ſe ſepare de la teſte en la tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture; en ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la Matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuira cette teſte, & de la droite il prendra un crochet eſtroit, mais fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa poin-

te vers elle, de peur de bleſſer la matrice ; & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-toſt du coſté de la teſte, pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celuy de l'*occiput*, ou bien entre les ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable : tâchant toujours de luy donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra ; aprés quoy tirant cette teſte ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere ; obſervant lorſqu'il l'aura amenée proche du paſſage, eſtant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpecifiez, de retirer ſa main hors de la matrice, afin que la voye de la ſortie n'en eſtant pas occupée ; en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le coſté de la teſte, pour la dégager plus aiſément, & pour garantir la matrice d'eſtre bleſſée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin eſſayer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut venir à bout de cette penible & laborieuſe operation ; ce qui ſe fera en prenant une bande de linge aſſez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de deux coudées ou environ, pliée ſimplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, qui ſera oint de beurre frais par dehors, pour l'introduire dans la matrice, en telle ſorte qu'on le puiſſe mettre derriere la teſte, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde ; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints enſemble, on fera fort aiſément l'extraction de la teſte, ſans que cette bande puiſſe aucunement nuire au paſſage, à cauſe qu'elle n'occupe preſque pas de place.

Mais ſi ſe comportant de ces differentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire ſortir, ny tirer la teſte, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe ; il faut de neceſſité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la groſſeur avec un couteau courbe, ſemblable à celuy qui eſt marqué par la Lettre D. en la repreſentation des inſtrumens, qui eſt vers la fin de ce ſecond Livre. Pour ce faire, il introduira ſa main gauche dans la matrice, où eſtant il y coulera ce couteau avec la droite, obſervant toujours en ce faiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la matrice n'en ſoit bleſſée ; aprés quoy

il la retournera vers l'endroit des futures de la teste, & principalement au lieu de leur jonction, c'est-à-dire, vers la fontaine, où il fera incision avec cét instrument ; afin qu'en ayant separé quelques morceaux, il puisse plus facilement tirer le reste, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la sorte, la grosseur de cette teste en soit beaucoup diminuée, & par consequent son extraction moins penible.

La main gauche ainsi mise en la matrice, sera tres-utile à faire mieux enfoncer le couteau, pour la division & separation des parties de la teste, selon que le Chirurgien le jugera necessaire, comme aussi pour empêcher que par inadvertance la matrice n'en soit blessée ; & la main droite qui sera dehors, avec laquelle il tiendra le manche de cét instrument, qui pour cét effet doit estre assez long, luy servira pour le porter & mouvoir de tel costé qu'il voudra, en le tournant, poussant, attirant, ou biaisant, selon que la chose le requierera. *Ambroise Paré*, & *Guillemeau* veulent que ce couteau soit si petit, qu'il se puisse cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainsi porté dans la matrice ; mais il est certain que quand elle est pleine d'un enfant monstrueux en grosseur, ou d'une teste de la sorte, la main du Chirurgien y estant portée, en est tellement comprimée, que bien difficilement se pourroit-il servir adroitement de ce petit couteau avec elle seule, à moins qu'il ne fît une extrême violence à la matrice : c'est le sujet pourquoy il faut (si on m'en veut croire) que cét instrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la matrice, il puisse estre conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle sera dedans, comme nous avons dit, & gouverné par la droite, qui en tiendra le manche au dehors ; lequel doit estre égal en longueur à celuy des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'estre si petit & aussi court que lesdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il estoit necessaire de s'en servir.

Or aprés qu'on aura tiré la teste hors de la matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser

aucune portion, comme auſſi à bien delivrer enſuite la femme de ſon arriere-faix, s'il y eſtoit encore. Mais ſur ce ſujet on peut fort à propos faire une queſtion d'aſſez grande conſequence ; qui eſt de ſçavoir, quand la teſte de l'enfant eſt ainſi demeurée en la matrice, la femme n'eſtant pas auſſi delivrée de ſon arriere-faix, ſi on doit commencer l'operation par l'extraction de la teſte, avant que d'en tirer l'arriere-faix? A quoy on peut répondre avec diſtinction, que ſi cét arriere-faix eſtoit tout à-fait ſeparé des parois de la matrice, on le doit tirer le premier, à cauſe qu'il empeſcheroit de pouvoir bien joüir de la teſte ; mais s'il y eſtoit encore adherent, il le faudroit laiſſer juſques à ce que la teſte fût tirée ; car ſi on venoit à le ſeparer pour lors de la matrice, il ſe feroit un grand flux de ſang, qui ſeroit augmenté par l'agitation de l'operation ; parce que les vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la matrice eſt dans la diſtenſion que luy cauſe la teſte retenuë, & ne ſe referment que lors qu'ayant eſté vuidée de ce corps eſtrange, elle vient à les boucher en ſe retirant, s'affaiſſant, & ſe comprimant en ſoy-meſme, comme j'ay expliqué plus preciſément en un autre lieu cy-devant ; outre cela, l'arriere-faix reſtant ainſi attaché pendant l'operation, empêche que la matrice ne ſoit ſi facilement contuſe & bleſſée.

Celſe au 29. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire ſortir la teſte de l'enfant reſtée ſeule dans la matrice, que je ne conſeille pas de ſuivre ; qui eſt qu'un homme robuſte péſe fortement ſur le ventre de la femme, avec ſes deux mains miſes l'une ſur l'autre, pour pouſſer la tête hors de la matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuiſiniers, qui péſent fortement ſur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire ſortir le juiſier : mais ces violentes compreſſions ne manqueroient pas de faire contuſion à la matrice, qui pour lors eſt tres-douloureuſe, & d'y cauſer enſuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie : c'eſt pourquoy on ne ſe ſervira pas de cette mauvaiſe methode. On peut bien neanmoins, s'il eſt beſoin, faire tenir doucement la tête en eſtat, en la contenant ſeulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque perſonne qui aura ſa main ſur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enſeignée.

CHAP.

CHAPITRE XV.

Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la matrice en dehors.

SI nous avons ſeulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cét accouchement, nous pouvons dire qu'il eſt naturel; mais ſi nous conſiderons la diſpoſition de la matrice, qui eſt en danger de tomber dehors dans la ſortie, ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoiſtrons qu'il ne l'eſt pas tout-à-fait; car ſa teſte la pouſſant fortement au devant d'elle, peut facilement cauſer cét accident, ſi la femme n'eſt adroitement ſecouruë. On voit en cette rencontre le *vagina*, ou col de la matrice, tout par groſſes rides ſe forjetter en dehors, à meſure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la matrice avoit accoutumé de tomber avant leur groſſeſſe, & qui l'ont fort humide, ſont tres-ſujettes à cét accident, à cauſe de la relaxation de ſes ligamens. Il ne faut pas obſerver en cét accouchement la meſme methode que nous avons enſeignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celuy-cy on ne doit pas faire promener, ny tenir debout la femme ainſi diſpoſée; au lieu dequoy il faut qu'elle ſoit couchée au lit, & qu'elle ait le corps preſque également ſitué, & non pas ſi élevé qu'il ſeroit requis ſi l'accouchement étoit naturel: On ne luy doit auſſi donner aucun lavement fort ny âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas luy tant humecter la matrice qui n'eſt déja que trop relâchée: mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs luy prendront, quand ſon enfant commencera d'avancer ſa teſte, & de pouſſer ainſi le col de la matrice en dehors, la Sage-femme aura toujours à chaque coſté de cette teſte une de ſes mains, pour repouſſer en reſiſtant aux douleurs de la femme, la matrice ſeule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faiſant de cette maniere à chaques épreintes qui ſurviendront, & continuant toujours juſques à ce que la mere pouſſe d'elle-meſme l'enfant tout-à-fait dehors; car on ne doit en aucune façon le tirer par la teſte, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel,

de peur qu'on ne vint à faire tomber en meſme tems la matrice, qui pour lors y eſt grandement diſpoſée.

Neanmoins ſi l'enfant ayant la teſte hors du paſſage venoit à y eſtre arrêté ſi long-tems, qu'il fût en danger d'y eſtre ſuffoqué, alors on ſeroit obligé d'appeller une ſeconde perſonne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la teſte, durant que la Sage-femme tiendroit & repouſſeroit la matrice avec les mains, comme il eſt dit, de peur qu'elle ne ſuivît le corps de l'enfant en le tirant de la ſorte. Aprés que la femme aura eſté ainſi accouchée, on la delivrera de ſon arriere-faix, en la maniere cy-devant décrite, ſe gardant bien auſſi pour le meſme ſujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort, enſuite dequoy on remettra & on tiendra la matrice en ſa ſituation naturelle, ſi elle en eſtoit ſortie.

Lorſque la Sage-femme n'obſerve pas la methode que je viens d'enſeigner, elle eſt cauſe quelquefois que la matrice deſcend, & ſort tout-à-fait hors de la partie honteuſe incontinent aprés que la femme eſt accouchée, & meſme que ſon col tombe auſſi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire, à cauſe que les humeurs s'y portent auſſi-toſt en grande abondance, comme je l'ay vû arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Ieſuites, laquelle étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher, à cauſe que tout le col de ſa matrice eſtoit entierement renverſé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuſe, d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa Sage-femme en fut toute étonnée, ne ſçachant pas meſme ce que ce pouvoit eſtre, tant la choſe eſtoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé eſtoit de la longueur de plus d'un grand demy pied, & une fois plus gros que la teſte d'un enfant. On voyoit en ſon extremité l'orifice interne de la matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords eſtoient épais de plus de trois travers de doigts en toute ſa circonference; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y eſtant arreſté, pouſſoit toujours de plus en plus la matrice en dehors, & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la matrice, qui en eſtoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de

reduire ce col de la matrice ainſi tombé, non ſeulement à cauſe de ſon extréme groſſeur, mais auſſi à cauſe que la teſte de l'enfant, étant trop avancée dans le paſſage, n'auroit pas pû eſtre repouſſée ſans une extréme violence, qui auroit eſté tres-prejudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduiſis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymoſis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduiſant la tête de l'enfant à chaque douleur, & la faiſant ainſi avancer peu à peu dans le paſſage que ma main luy preparoit, ſans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre auſſi-toſt comme auparavant. Ainſi faiſant, je donnay lieu à la tête de l'enfant de paſſer par cette ouverture, ma main luy ſervant toûjours de conduite, pour diſpoſer & entretenir ſon paſſage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la teſte s'avançoit, juſques à ce qu'elle eût eſté entierement pouſſée dehors par les ſeules douleurs de la femme qui eſtoient tres-fortes, aprés quoy l'ayant priſe avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui eſtoit vivant, & delivray entierement la femme; enſuite de cela, je reduiſis auſſi-toſt ſa matrice en ſa ſituation naturelle, recommandant à ſa Sage-femme de luy bien étuver tous les jours les parties baſſes, pour empêcher la pourriture à laquelle elles eſtoient tres-diſpoſées. Cette femme guerit en fort peu de tems, nonobſtant un ſi grand accident, aprés quoy je luy donnay un peſſaire qu'elle porte ſans aucune incommodité depuis ce tems, pour retenir en état ſa matrice, dont elle ſouffroit une fâcheuſe deſcente depuis dix ans entiers, ſans avoir trouvé perſonne qui pût y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVI.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la teſte la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoi qu'ils viennent en une ſituation naturelle) reſtent au paſſage

durant des quatre ou cinq jours entiers, & y seroient encore plus long-tems, & n'en sortiroient mesme jamais, si on ne les en tiroit par art, comme on est obligé de faire, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge, à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lâche, & que leur matrice qui est beaucoup plus dure & plus seche, ne peut pas estre dilatée si facilement que celle des autres qui ont déja eu des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. Quand la chose se rencontre ainsi, aprés que le Chirurgien aura fait tout son possible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura prises auront esté inutiles, à cause qu'il a la teste beaucoup plus grosse qu'il ne conviendroit, & qu'il est outre cela tres-certainement mort, comme il est presque toujours, quand il demeure quatre ou cinq jours en cét estat, aprés que les eaux se sont écoulées; ce qu'il sçaura encore plus préciſément, par les signes que nous avons cy-devant enseignez pour le bien connoistre, au Chapitre douziéme de ce second Livre, alors il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la teste de l'enfant, pour en faire l'extraction. Il semble qu'il seroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie posterieure de la teste qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement: mais j'ay toujours trouvé par experience qu'on ne peut pas si facilement porter la main vers cette partie de la teste de l'enfant, qui est ordinairement située au dessous de l'os *pubis*, auquel endroit les os qui forment le passage sont beaucoup plus serrez, que vers les côtez, où l'espace étant bien plus libre, la matrice se peut dilater sans faire aucune violence au col de la vessie; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire sa main avec son instrument pour en accrocher la teste de l'enfant en sa partie posterieure, dont le col de la vessie est pour l'ordinaire si fort comprimé dans ces sortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere suppression d'urine, qui est encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reste ainsi au passage durant plusieurs jours, aprés que les eaux se sont entierement écoulées. C'est pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie, en repoussant un peu avec sa

main la teſte de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la matrice, vers le coſté de la teſte de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant, vers le dedans de la main droite, aprés quoy il la retournera du coſté de la teſte de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *parietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il luy ait donné une priſe ferme & ſtable, enſuite dequoy il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument, & ayant introduit ſa main gauche de l'autre coſté de la teſte de l'enfant, pour la redreſſer & ſoutenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toujours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à fait hors du paſſage, ſe ſervant encore, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la meſme maniere que le premier, au côté oppoſé de la teſte, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux coſtez, aprés quoy ayant oſté ſes inſtrumens, il la prendra avec ſes deux mains pour achever de faire ſortir le reſte du corps de l'enfant.

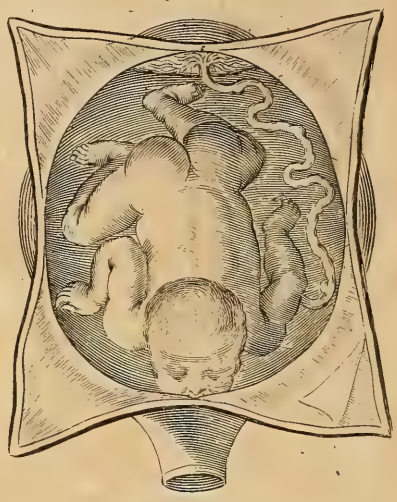
Mais ſi le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainſi l'extraction de la teſte de l'enfant toute entiere, à cauſe de ſon exceſſive groſſeur, pour lors il faudra qu'il y faſſe inciſion avec un couteau droit, ou un peu courbé, ſelon qu'il conviendra; la faiſant à l'endroit des ſutures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la groſſeur de cette teſte en ſoit diminuée; enſuite de cela, il introduira auſſi par ce meſme lieu ſon crochet au dedans du crane, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ſes os, au moyen dequoy il fera tres-facilement l'extraction de l'enfant, ſi la difficulté ne procedoit que de la ſeule groſſeur de ſa tête. Mais ſouvent en ces ſortes d'occaſions ce n'eſt pas tant la groſſeur de ſa teſte qui le fait ainſi mourir, & reſter au paſſage durant pluſieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'eſt la ſechereſſe de la matrice qui empêche qu'elle ne puiſſe eſtre ſuffiſamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pouſſer l'enfant dehors, elles viennent à ceſſer entierement aprés pluſieurs efforts inutiles; enſuite dequoy la ſubſtance de la matrice s'enflamme & ſe tumefie de telle ſorte, qu'elle devient comme une eſpece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant eſtant fortement enchaſſé, n'en peut eſtre tiré que tres-difficilement, quand

la teſte ne luy a pas premierement fait ſon paſſage par ſa ſortie. C'eſt pourquoy il faut toujours eſſayer de la tirer toute entiere, autant qu'il eſt poſſible ; car il arrive ſouvent que l'enfant eſt encore plus arreſté en la matrice par la groſſeur de ſes épaules, que par celle de ſa teſte, laquelle venant à s'affaiſſer aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile ; parce que la matrice vient pour lors à ſe reſſerrer davantage qu'elle n'étoit ; ce qui luy arrive à meſure que la teſte vient à diminuer de groſſeur ; & ainſi faiſant, le reſte du corps de l'enfant eſt encore plus fortement retenu au dedans, & n'eſt pas ſi facilement tiré que quand on a fait paſſer la teſte de l'enfant toute entiere ; outre qu'en dépeçant ainſi la teſte, ſes os s'écartant les uns des autres, & vacillant de tous coſtez, à cauſe qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en ſon operation, & peuvent facilement bleſſer la matrice, ſi on n'y prend bien garde. La difficulté qui ſe rencontre ordinairement en cét accouchement, m'a fait inventer un autre inſtrument, qui eſt incomparablement meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la teſte de l'enfant mort, reſtée de la ſorte au paſſage, auquel inſtrument j'ay donné le nom de *Tire-tête*, à cauſe de ſon uſage. Il eſt ſi propre à cette operation, que je ne doute pas qu'il ne ſoit approuvé de tous ceux qui s'en ſerviront de la maniere que je l'enſeigne tres-exactement à la fin de ce ſecond livre, auquel lieu j'ay fait repreſenter la figure de cét inſtrument. I'ay vû quelquefois des Chirurgiens en ces ſortes d'accouchemens faire une inciſion à la partie inferieure & externe de la vulve, s'imaginant que la teſte de l'enfant eſt ſeulement arrêtée au paſſage à cauſe de l'étreciſſement de cette partie, & croyant par ce moyen luy faciliter ſa ſortie, mais ils s'abuſoient fort ; car c'eſt au dedans, & au droit de l'orifice interne que l'enfant eſt ainſi retenu, pour les raiſons que j'ay dites ; & outre que cette inciſion eſt entierement inutile, c'eſt qu'il y arrive ſouvent mortification aprés l'accouchement, à cauſe de l'inflammation qui eſt ordinairement en ces parties, ſur leſquelles il ſe fait enſuite un dépoſt des ſuperfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il eſt tres-certain que ſi l'enfant eſt mort, on ſe doit comporter de la maniere que j'ay enſeignée, pour empêcher qu'il ne faſſe auſſi perir la mere ; car on ne le peut pas tirer autrement, à cauſe que la teſte eſt un corps rond & gliſſant, ſur lequel il n'y a aucune priſe que par ce moyen, n'y ayant pas lieu auſſi de retourner l'en-

fant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-tems que ſa teſte eſt ainſi engagée dans le paſſage aprés l'écoulement des eaux; parce qu'on creveroit plutoſt la mere que de le pouvoir faire; & quand meſme l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extréme violence, qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande queſtion à examiner pour ſçavoir ſi on doit tirer avec les inſtrumens, l'enfant qui eſt vivant, n'y ayant aucune eſperance qu'on le puiſſe avoir autrement que par ce moyen, pour ſauver la vie à la mere, dont les paſſages ſont trop eſtroits, & qu'il eſt impoſſible de dilater aſſez pour luy donner iſſuë; ou ſi on doit differer l'operation, & riſquer la vie de la mere, juſques à ce qu'on ſoit tout-à-fait aſſuré qu'il ſoit mort. Pour moy, je croy que puiſque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car reſtant à ce paſſage ſans pouvoir ſortir, il y meurt; & eſtant tiré par les crochets, ou par un autre inſtrument, il en eſt tué) on doit l'en tirer mort ou vif, le plutoſt qu'il y aura lieu de le faire, qui eſt aprés toute eſperance perduë qu'il puiſſe jamais venir autrement, pour faire en ſorte que la mere ne perde pas la vie, comme il arriveroit certainement ſi on n'y procedoit de la maniere. C'eſt le ſentiment de *Tertullien*, qui dit au 13. Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plutoſt que de l'en exempter, puiſqu'il feroit certainement perir ſa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ſes paroles: *atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* C'eſt neanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrémité, & aprés avoir ondoyé la teſte de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extremité, ſinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite ſeringue, s'il ne le peut pas autrement; enſuite dequoy il fera ſon operation le plus adroitement qu'il pourra, comme il eſt dit; obſervant auſſi de s'en faire requerir par les aſſiſtans, aprés leur avoir expliqué la neceſſité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la ſorte en pareille occaſion, que de me reſoudre à la cruauté & barbarie de l'operation ceſarienne, de laquelle il eſt abſolument impoſſible (quoiqu'en aſſurent pluſieurs impoſteurs, dont *Rouſſet* eſt l'approbateur) que la femme puiſſe jamais réchaper, comme je feray voir plus particulierement en parlant cy-apres de cette operation; car ainſi faiſant, on ſauvera ſouvent la mere qui periroit avec ſon enfant: &

comme il vaut toujours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toujours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant.



CHAPITRE XVII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste; comme aussi en celuy où il vient la face la premiere.

QVoy qu'il semble que l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste soit naturel, parce que la teste vient la premiere, il est neanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cause de cette mauvaise posture; car il se romproit plutost le col, que de pouvoir jamais sortir de la façon; & pour lors il est d'autant plus embarrassé dans le passage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors; ce qui luy est impossible, si on ne redresse la teste de l'enfant pour la faire venir en droite ligne

ligne. C'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'on aura reconnu que la choſe eſt ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette poſture vicieuſe, ne fût plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redreſſant la teſte au paſſage.

Pour ce faire, la femme ſera ſituée en une poſture commode, la faiſant un peu pancher ſur le coſté oppoſite à la mauvaiſe ſituation de l'enfant ; aprés quoy le Chirurgien gliſſera ſa main bien ointe d'huile à coſté de la teſte de l'enfant pour la redreſſer, la ramenant tout doucement avec ſes doigts interpoſez entre elle & la matrice, dans une ſituation droite ; mais ſi cette teſte eſtoit tellement engagée, que la choſe ne ſe pût faire facilement de la maniere ; alors il faudra qu'il coule ſa main juſques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repouſſant un peu dans la matrice, il le puiſſe mettre en ſituation naturelle & convenable.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Chirurgien pût ainſi repouſſer l'enfant par les épaules avec ſes deux mains ; mais ſa teſte occupe pour lors tellement le paſſage, qu'il a ſouvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera ſon operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez juſques où il ſera neceſſaire ; aprés quoy il excitera & procurera la ſortie de l'enfant, comme il a eſté dit en parlant de l'accouchement naturel ; obſervant de redreſſer de la ſorte la teſte de l'enfant le plutoſt qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de coſté : car s'il n'y remedie promptement, la teſte eſtant renverſée ſur les épaules, s'engage ſi fortement dans le paſſage, & les inégalitez de la face ſe nichent tellement dans la propre ſubſtance de la matrice, qui ſe tumefie de tous coſtez par l'inflammation qui y ſurvient, qu'il eſt bien difficile enſuite de luy donner une bonne ſituation ; & la ſechereſſe des parties contribuë beaucoup à rendre la choſe encore plus difficile. Mais ſi cette teſte ne ſe pouvoit bien reduire à cauſe de la mauvaiſe ſituation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puiſſe redreſſer comme je dis ; pour lors il faudra ſe ſervir du dernier remede pour ſauver la vie à l'enfant, qui eſt de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce meſme moment. C'eſt ainſi que le vingt-cinquiéme Septembre mil ſix cent ſoixante & quatorze, j'ay ſauvé la vie à l'enfant de la femme de Monſieur *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle j'accouchay en preſence de ſon mary, & de Monſieur

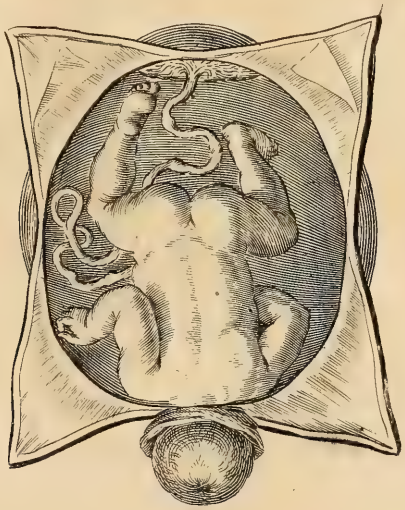
Picart Chirurgien du meſme Fauxbourg, ayant eſté obligé de retourner entierement cét enfant pour le tirer par les pieds, à cauſe que ſe preſentant par le coſté de la face qui eſtoit en deſſus, ſon corps eſtant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on luy auroit plutoſt rompu le col, que de pouvoir placer ſa teſte dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens qui furent appellez avant moy, il y a quelques années, pour ſecourir la femme de Monſieur *Poupart*, noſtre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la teſte de ſon enfant, qui eſtoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ſes eaux, venoit de coſté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce tems, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement; & ils luy auroient ſauvé la vie, ſans doute, & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa teſte dans une bonne ſituation; ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celuy de la femme dudit *Gourot*, dont je viens de parler : mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner préciſement, comme ils devoient faire ils furent cauſe que l'operation fut inutile à l'un & à l'autre : car lors que je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'eſtoit plus tems; parce que l'enfant eſtoit certainement mort, il y avoit prés de deux jours, & la mere eſtoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu quaſi juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrémement tumefiées, & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la matrice; ayant outre cela une groſſe fiévre, & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucument décharger, pour raiſon dequoy elle avoit déja reçu tous ſes derniers Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans un deſeſpoir aſſuré, ayant fait connoiſtre audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchaſt d'elle-meſme, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquent d'eſtre des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait eſperer vainement, je luy conſeillay de la faire accoucher au plutoſt, à quoy je fis condeſcendre ces meſmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cét inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüeroient en ma preſence, que la choſe eſtoit comme je la luy

avois declarée ; dequoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoiſtre devant pluſieurs autres de nos Confreres, qui eſtoient auſſi preſens. Mais comme il eſtoit queſtion de faire l'operation ſur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le delay eſtoit abſolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuit toujours les mauvaiſes cures autant qu'il peut, ſçachant bien l'extréme difficulté qu'il y avoit de tirer cét enfant, & le mauvais eſtat où eſtoit la mere, prit pour pretexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ny beu ny mangé, quoyqu'il fût bien ſix heures du ſoir, & prenant ainſi congé de la compagnie, il dit en s'en allant, que ces Meſſieurs (parlant de cét autre Chirurgien & de moy) feroient bien ce qu'il faudroit ſans luy ; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller, & uſer de la meſme politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, ſi je n'avois eſté preſent, qui eſtoit le ſujet pour lequel il conſentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au beſoin quand il ſe ſeroit laſſé, comme il préjugeoit auſſi-bien que moy qu'il arriveroit. En un mot, aprés que ce Chirurgien ſe fut bien fatigué, ſe ſervant inutilement du crochet, pour venir à-bout de cette operation, qui eſtoit une des plus laborieuſes & des plus difficiles, à cauſe que toutes les parties exterieures de la vulve eſtoient extrémement tumefiées, & que la matrice, où il y avoit inflammation, eſtoit entierement à ſec, il me ceda ſa place, enſuite dequoy j'accouchay cette femme d'un tres-gros enfant mort, ayant eſté obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cauſe que les épaules de cét enfant eſtoient ſi fortement enchaſſées dans la ſubſtance de la matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas eſtre déplacées par la ſeule attraction du crochet imprimé ſur la teſte, qui eſtant tout de coſté, ne pouvoit pas auſſi pour lors eſtre reduite en une figure droite. L'operation luy fut neanmoins infructueuſe (ſinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelques jours) à cauſe d'une groſſe fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toujours enſuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui eſtoient ordinairement precedez de friſſons ; ayant auſſi toujours eu depuis ſon accouchement un grand flux de ventre ; ce qui la fit mourir neuf jours enſuite. Or il eſt tres-certain que ſi on l'eut ſecouruë d'aſſez bonne heure, elle ſeroit rechappée ; veu qu'elle reſiſta encore ſi long-tems, nonobſtant le déplorable eſtat où elle eſtoit quand nous luy tirâmes ſon enfant ; lequel on auroit auſſi ſauvé, ſi ces deux Chirurgiens euſſent connu dés le commencement qu'il

preſentoit le coſté de la teſte ; ce qui eſtoit le ſeul ſujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle meſme.

D'autres fois l'enfant ſe preſente la face la premiere, ayant la teſte renverſée en arriere ; en laquelle poſture il eſt encore tres-difficile qu'il vienne ; & s'il y demeure long-tems, le viſage luy devient ſi livide & ſi bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monſtrueux dans l'abord ; ce qui arrive tant à cauſe de la compreſſion qui s'en fait en cette ſituation, que pour avoir eſté quelquefois trop ſouvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de luy faire prendre une meilleure ſituation. Il me ſouvient à ce ſujet d'avoir accouché, il y a environ dix-huit ans, une femme, de laquelle l'enfant qui s'étoit preſenté la face devant, vint au monde ſi livide & ſi contrefait (comme c'eſt toujours l'ordinaire en telles occaſions) que ſon viſage en paroiſſoit tout ſemblable à celuy d'un Ethiopien, nonobſtant quoy je ne laiſſay pas que de l'amener vivant. Auſſi-toſt que la mere s'en fut apperçuë, elle me dit qu'elle s'eſtoit toujours bien doutée que ſon enfant ſeroit ainſi hideux, à cauſe qu'au commencement de ſa groſſeſſe elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un More, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monſieur *de Guiſe* avoit toujours grand nombre à ſa ſuite ; pour lequel ſujet elle ſouhaittoit, ou du moins ne ſe ſoucioit aucunement qu'il mourût, afin de ne pas voir continuellement un enfant ſi défiguré qu'il paroiſſoit pour lors : mais elle changea bientoſt de ſentiment, lorſque je luy eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il eſtoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-aſſurément cela ſe paſſeroit, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés luy avoir oint pluſieurs fois tout le viſage avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu ; enſuite dequoy ſon teint commença à s'éclaircir de telle ſorte, que l'ayant vû un an aprés il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puiſſe rencontrer. Or pour ſe bien gouverner en cét accouchement, on y procedera de la meſme maniere que quand l'enfant preſente la teſte par le coſté ; laquelle on redreſſera avec les mains, comme nous avons dit cy-deſſus, obſervant toujours de le faire le plus doucement qu'il ſera poſſible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie.

L'Enfant vient naturellement la teſte la premiere ; afin que par ſa groſſeur & par ſa dureté, le paſſage ſoit plus facilement fait aux autres parties du corps, leſquelles pour l'ordinaire paſſent ſans peine où elle a une fois paſſé. Neanmoins il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ont la teſte ſi petite, & les épaules ſi groſſes & ſi larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une tres-grande difficulté, faire le meſme chemin ; ce qui les fait ſouvent demeurer au paſſage, aprés que leur teſte en eſt ſortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant eſt mort depuis pluſieurs jours dans la matrice ; car pour lors ſa teſte eſtant devenuë mollaſſe, s'affaiſſe & s'alonge en ſortant ; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce ſujet ſi bien faire le paſſage des épaules,

que quand l'enfant eſt vivant. Cét accident arrive auſſi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le tems à tirer l'enfant par la teſte, comme il a eſté dit, qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un meſme inſtant, la place que la teſte occupoit. Beaucoup de femmes croyent que les hommes qui ont les épaules larges engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur reſſemblent en cela ; & *Foreſtus* en l'obſervation 70. de ſon 28. Livre, dit que ſa belle-mere, qui avoit eu de ſon mary vingt enfans, eſtoit ſi fortement attachée à cette opinion, qu'elle ne vouloit point marier aucune de ſes filles à des hommes, qui euſſent les épaules larges, comme avoit ſon mary ; de peur qu'elles n'euſſent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cauſe de la groſſeur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant ſera ainſi arreſté par les épaules, il faut que le Chirurgien ſe dépêche promptement de le tirer de cette priſon, où il eſt pris par le col comme s'il eſtoit au carcan ; car il tarderoit peu à y eſtre eſtranglé : c'eſt pourquoy afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant mediocrement la teſte de l'enfant, tantoſt par ſes coſtez, tantoſt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la teſte, & ainſi faiſant alternativement de coſté & d'autre pour mieux faciliter la choſe ; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embaraſſé autour du col, & obſervant toujours de ne point tirer cette teſte avec trop de violence, de peur qu'il n'arrive ce que j'ay vû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on en fit ſur le champ un Gentil-homme, en luy arrachant & ſeparant la teſte du col, à force de la tirer. Si les épaules ne paſſent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquels, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules ; mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout-à-fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut eſtre certain qu'il eſt arreſté par quelque autre empêchement, & qu'il eſt aſſurément monſtrueux de quelque partie de ſon corps ; ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hydropique du ventre ; à raiſon de l'éminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible qu'il ſoit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait

percé pour en vuider les eaux ; aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué en pareille rencontre, dont je vais preſentement décrire toutes les circonſtances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes, car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sage-femme, & une Apprentiſſe de l'Hoſtel-Dieu, à faire cét accouchement, où la choſe arriva de cette façon.

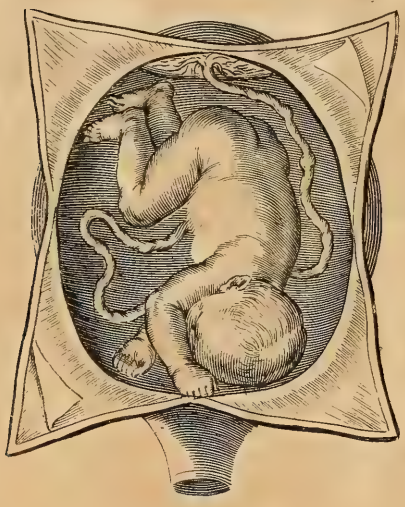
En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il ſe rencontra un jour que l'Apprentiſſe voulant accoucher une femme, ne put jamais faire paſſer autre choſe que la teſte de l'enfant, qui demeura ainſi pris au col, & arreſté au droit des épaules ſans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il luy eſtoit impoſſible d'avoir cét enfant, quoy qu'elle le tirât tres-fortement par la teſte, & qu'elle avoit épuiſé inutilement toute ſon induſtrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à ſon ſecours la Maîtreſſe Sage-femme, qui eſtoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit auſſi tout ſon poſſible, mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles ſe furent bien laſſées toutes deux à tirer cette teſte de la ſorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne reſtant preſque plus que la ſeule peau qui la tenoit quelque peu) je ſurvins à ces entrefaites, où d'abord elles me prierent d'examiner moy-meſme ce qui eſtoit cauſe que cét enfant n'avoit pas pû eſtre tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui eſtoient plus que ſuffiſans pour faire ſortir ſes épaules, quand elles auroient eſté beaucoup plus groſſes qu'elles n'étoient pas ; à quoy ayant fait reflexion, je conçus bien auſſi-toſt qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs ; ce qui m'obligea de pouſſer d'abord ma main applatie à l'entrée de la matrice, juſques aux épaules de l'enfant, leſquelles ne me paroiſſant pas eſtre trop groſſes pour pouvoir aiſément ſortir, me firent connoiſtre que l'empêchement n'eſtoit pas en cét endroit. I'introduiſis aprés cela ma main plus avant, la portant par deſſous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle eſtant arrivée, environ le cartilage xiphoïde, je trouvay que tout ſon bas ventre eſtoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il eſtoit entierement impoſſible de le tirer, ſans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler : mais il me manquoit alors un inſtrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hoſtel-Dieu ; auquel aprés qu'il fut arrivé je declaray la choſe, comme je l'avois reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer cét enfant, il falloit neceſſairement luy percer le ventre,

afin d'en vuider les eaux par ſon ouverture : mais il ne voulut jamais ſuivre mon ſentiment, ſoit par une eſpece de politique, à cauſe qu'il croyoit peut-eſtre ſçavoir aſſez bien ſon mêtier ſans avoir beſoin de mon avis, ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je luy diſois; ce qui fut cauſe qu'il ſe contenta ſeulement (ſans ſe mettre en peine d'examiner préciſément la choſe) de tâcher d'en faire extraction à ſa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & ſepara entierement la teſte du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir eſté tirée avec trop de violence par les Sages-femmes, comme j'ay dit cy-deſſus : Aprés cela introduiſant un crochet dans la matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un aprés l'autre, & enſuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur; quoy faiſant, il ſe laſſa tant à force de tirer pieces, morceaux, & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en ſuoit à groſſes gouttes, quoy qu'il fiſt extrémement froid en ce tems; & il s'y tourmenta ſi fort le corps & l'eſprit, qu'il fut contraint de quitter la beſogne pour ſe repoſer, laiſſant à la Sage-femme à y faire auſſi ſon poſſible, pendant qu'il reprendroit un peu ſes forces; laquelle s'y laſſa en vain auſſi-bien que luy, en tirant quelques coſtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains ſeulement (car ce n'eſt pas le fait des Sages-femmes de ſe ſervir des crochets,) enſuite dequoy il ſe remit une ſeconde fois à tirer de toute ſa force, ſans pouvoir plus rien avoir; parce que juſques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ny le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy diſois à chaque moment, ſans quoy il eſtoit abſolument impoſſible de tirer le reſte du corps.

Or voyant que tous ſes efforts eſtoient auſſi inutiles cette ſeconde fois que la premiere, il me donna enfin ſon crochet, en me diſant de m'y laſſer auſſi-bien que les autres; lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'eſtois tres-aſſuré de venir à bout de l'operation) ſçachant bien qu'au lieu de m'amuſer à tirer comme il avoit fait, il ne falloit ſeulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, aprés quoy le tout viendroit tres-facilement. Pour ce ſujet j'introduiſis auſſitoſt ma main gauche dans la matrice juſques au droit de ce ventre hydropique; où eſtant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui eſtoit ſemblable à celuy qui

qui eſt marqué de la lettre A. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſecond Livre ; au lieu duquel on peut encore à ce deſſein ſe ſervir plus aiſément du coûteau courbe marqué par la lettre D. ce qu'ayant fait, je tournay la pointe de cét inſtrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle ſorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre ſortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le meſme inſtant ; enſuite de quoy je tiray auſſi-toſt le reſte du corps avec ma ſeule main ſans aucune difficulté, au grand eſtonnement de ce Chirurgien, auquel je n'avois jamais pû perſuader que cét enfant fût hydropique de la ſorte.

Aprés l'avoir ainſi tiré, j'eus la curioſité de remplir ſon ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit eſté contenuë, & quelle groſſeur il pouvoit avoir en eſtant tout plein. I'y en fis entrer ſans exagerer plus de cinq pintes entieres de noſtre meſure de Paris ; ce que j'aurois bien difficilement pû croire ſi je ne l'euſſe vû moy-meſme ; & ce ventre eſtant ainſi rempli d'eau, eſtoit de la groſſeur & de la figure d'un aſſez gros balon. I'ay mis icy toutes les circonſtances de cette hiſtoire, afin que le Chirurgien connoiſſe comment il ſe doit comporter en ſemblable occaſion.



CHAPITRE XIX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant presente une ou deux mains avec la teste.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui se presente avec sa teste, c'est pour l'ordinaire une de ses mains, ou toutes les deux, plutost qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir sortir; à cause que les mains occupent une partie du passage, & qu'elles font aussi souvent pancher la teste de costé. Lorsque l'enfant vient de la sorte, l'accouchement est contre nature, & la femme a besoin d'estre assistée en son travail.

Pour y remedier, aussi-tost qu'on sentira qu'une des mains se presente ainsi avec la teste de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au passage en cette posture; pourquoy faire le Chirurgien ayant fait coucher la femme, en sorte qu'elle ait les fesses un peu élevées, remettra & repoussera le plus avant qu'il pourra avec sa main celle de l'enfant, ou toutes les deux si elles se presentoient, donnant lieu par ce

moyen à la teſte de s'avancer ſeule ; ce qu'ayant fait, ſi elle eſtoit de coſté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du paſſage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reſte, ainſi que j'ay enſeigné cy-devant au Chapitre dix-ſeptiéme de ce ſecond Livre, en parlant de la teſte qui vient de coſté.

Si on obſerve de ſecourir promptement de la ſorte la femme, lorſqu'il y a peu de tems que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, & ſi elle a de bonnes douleurs, & que ſa matrice ſoit ſuffiſamment dilatée, elle ne laiſſera pas d'accoucher aſſez heureuſement ; ce qui arrivera tout au contraire, ſi ces diſpoſitions ne ſe rencontrent pas, quand les mains ſe preſentent avec la teſte : car ſi la matrice eſt à ſec, & qu'elle ne ſoit pas bien dilatée, les mains de l'enfant ſeront repouſſées avec bien plus de difficulté ; ce qui ne ſe pourra pas faire auſſi ſans quelque eſpece de violence pour la mere ; & ſi elle n'a pas de bonnes douleurs, la teſte ne pourra pas ſi facilement ny ſi promptement deſcendre au paſſage, pour en occuper entierement la place que tenoient les mains, apres qu'on les aura repouſſées : c'eſt ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher, autant qu'il peut, en repouſſant ainſi avec ſa main celles de l'enfant, de ne retirer la ſienne hors de la matrice que dans le tems qu'il ſurviendra une nouvelle douleur à la femme ; afin que dans ce moment il conduiſe la teſte de l'enfant au paſſage ; pour empêcher par ce moyen, que ſes mains ne viennent à reprendre derechef leur premiere ſituation.

CHAPITRE XX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LOrſque l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelquefois juſques au coude, & parfois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſe tenir l'enfant, tant pour luy que pour ſa mere; à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toujours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour luy aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toujours tirer en ces occaſions, aprés l'avoir retourné; pour quoy faire, il ſuë ſouvent à groſſes goutes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cét accouchement, plus grande qu'en tous les autres; dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il preſente le ventre avec ſortie de l'umbilic; mais ils ne ſont pas ſi pénibles pour le Chirur-

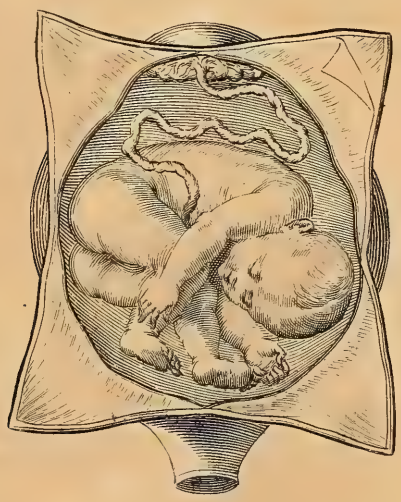
gien; parce que les pieds de l'enfant eſtant plus proches du paſſage, ne luy ſont pas ſi difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a ſouvent les pieds en haut, & tout au fond de la matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire : & j'ay meſme remarqué, que les enfans qui preſentent un bras devant, fort avancé dans le paſſage, ſont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui ſe preſentent par la teſte, quoy que les pieds en ſoient plus éloignez que du bras; parce que l'enfant qui preſente la teſte, eſt en une ſituation droite, qui contribuë à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il preſente le bras; auquel tems ſon corps qui eſt ſitué obliquement ou de travers, eſt pour ce ſujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on eſt obligé de faire.

Lors donc qu'une main ſeule, ou le bras entier ſe preſente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement eſt toujours d'autant plus difficile, que le bras qui ſe preſente, ſort plus avant; & on le ſepareroit & arracheroit plutoſt du corps, que de faire ſortir ainſi l'enfant; à cauſe que par ce moyen il ſeroit tiré obliquement & de travers : Et ſi les deux bras ſe preſentoient, & qu'on les tirât enſemble, il ne reſteroit pas aſſez de lieu pour laiſſer paſſer la teſte, qui ſe renverſeroit auſſi en arriere. C'eſt pourquoy ayant ſitué la femme comme il eſt requis, on doit promptement repouſſer au dedans de la matrice, les mains & les bras de l'enfant qui ſe preſentent au paſſage. Quelques Sages-femmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge mouïllé la main de l'enfant qui eſt ſortie, diſant qu'il la retire auſſi-toſt, s'il eſt vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conçu de ſon beau-pere *Iuda*, dont il eſt parlé au 38. Chap. de la *Geneſe*; mais l'enfant eſt ordinairement ſi mal ſitué, & ſi preſſé & engagé au paſſage en cette mauvaiſe poſture, qu'il n'a pas aſſez de liberté pour pouvoir ainſi retirer de luy-meſme ſa main, quand elle eſt une fois entierement ſortie : pour ce ſujet le Chirurgien la remettra avec la ſienne, qu'il coulera enſuite dans la matrice, par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, & ſi avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainſi qu'il a eſté dit; obſervant que ce ſoit

avec le moins de violence qu'il pourra ; ce qui ſera bien plus aiſé & beaucoup plus ſeur, que de vouloir s'amuſer à luy faire prendre une ſituation naturelle, comme pluſieurs Auteurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens l'ordonnent, ſans avoir aucune connoiſſance de la grande difficulté qu'il y a de ſuivre leur conſeil, qui n'eſt bon que dans leur imagination : car en effet, il ſeroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une ſituation naturelle ; à cauſe qu'il a le corps tout de travers, quand il preſente ainſi le bras ſeul juſqu'au coude, ou juſques à l'épaule ; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne ſituation (ce qui ne ſe pourroit ſans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en demeureroient tout deux ſi debilitez, que la mere de ſa part n'auroit plus la force d'achever enſuite de pouſſer l'enfant dehors, qui de l'autre coſté tarderoit peu pour ce ſujet à mourir. C'eſt pourquoy il eſt toujours bien plus ſeur, comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés.

Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura ainſi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier ; aprés quoy les tenant tout deux, il ſe conduira au reſte pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dite au Chapitre treiziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement où il preſente les pieds les premiers : mais ſi le bras étoit tellement avancé (l'étant preſque juſques à l'épaule) & ſi gros & ſi tumefié (comme il arrive quand il y a long-tems qu'il eſt dehors) qu'il ne ſe pût remettre ſans une trop grande difficulté : *Ambroiſe Paré* recommande en ce cas, ſi on eſt bien certain que l'enfant ſoit mort, qu'on coupe tout le bras ſorti, le plus avant qu'on pourra, en inciſant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles inciſives ; afin que la portion de ces chairs laiſſées venant à recouvrir les aſperitez de l'os, empêche que la matrice n'en ſoit bleſſée en retournant l'enfant, pour le tirer enſuite par les pieds, comme il eſt requis : neanmoins ſi le Chirurgien, ne pouvant pas repouſſer le bras au dedans, eſtoit abſolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extremité) il en viendra bien à bout ſans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours ; car à cauſe de ſa tendreſſe il ſe ſeparera facilement du corps, au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate ; au moyen dequoy il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ny d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enſeigne

ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſperitez; parce qu'ainſi faiſant, la ſeparation s'en fera juſtement dans l'article. Mais ſur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſurément mort, & qu'il ne procede point de cette façon, qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous avons fait mention au Chapitre douziéme de ce ſecond Livre; car quel horrible ſpectaclé ſeroit-ce, s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps? c'eſt pourquoy qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.



CHAPITRE XXI.

Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation;

& pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la matrice, n'y ſentira que quantité de doigts, les uns proche des autres; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de tems ſans pouvoir préciſément connoiſtre les pieds d'entre les mains; à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & ſi preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous eſtre d'une meſme figure: mais d'abord que la matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-toſt juſques vers la teſte de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où eſtant il la repouſſera doucement, & les mains auſſi vers le fond de la matrice, laiſſant les pieds au meſme endroit qu'il les avoit trouvés; ayant pour ce faire mis la femme en ſituation commode, c'eſt-à-dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées; laquelle ſituation doit toujours eſtre obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la matrice; aprés quoy il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ay cy-devant dite en ſon Chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a tres-peu de tems que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoy-meſme dans la matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer comme je viens de dire: mais lorſque la matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſſer la teſte & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement. Car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cét accouchement eſt à la verité un peu rude; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au precedent chapitre, où l'enfant preſente ſeulement la main: car en celui-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celuy-cy ils ſont tout trouvez, dautant qu'ils ſe preſentent d'eux-meſmes; & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps; ce qui ſe fait preſque de ſoy-meſme en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem famâ multi, ſed operæ valdè pauci.*) recommandent tous par un meſme precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle chacune

cune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter ; c'eſt-à-dire de le faire venir la teſte la premiere ; mais s'ils avoient eux-meſmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible, à moins qu'on ne riſquât par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe mît en danger de les faire mourir tout deux dans l'operation : un *fiat* de cette maniere eſt bien-toſt dit & ordonné ; mais il n'eſt pas ſi facile à executer qu'à prononcer, *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moy je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & je croy que ceux qui ſe connoiſſent en l'Art, ſeront aſſurément de mon avis ; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ce puiſſe eſtre, depuis les épaules juſques aux pieds, il eſt plus ſeur, & c'eſt plutoſt fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher, s'ils ne ſe rencontrent pas, que s'amuſer à eſſayer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la teſte la premiere ; car les grands efforts qu'il convient ſouvent faire pour retourner un enfant dans la matrice (ce qui eſt un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reſte plus aſſez de force pour commettre enſuite l'operation à l'œuvre de nature ; & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir eſté ainſi travaillée, les épreintes & les douleurs neceſſaires à l'accouchement ; pour lequel ſujet il ſeroit fort long & tres-difficle, comme auſſi l'enfant, qui eſt tres-foible pour lors, periroit aſſurément au paſſage, ſans en pouvoir ſortir. C'eſt pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer auſſi-toſt par les pieds, les allant chercher, comme j'ay dit, s'ils ne ſe preſentent pas ; & ce faiſant, on épargnera aux meres un tres long-travail, & on amenera ſouvent les enfans vivans, qui ſans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils puſſent eſtre mis dehors par les ſeuls efforts de la nature.

CHAPITRE XXII.

La maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire, c'eſt-à-dire, pour ne s'eſtre pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la teſte la premiere, ainſi que j'ay expliqué dans le Chapitre cinquiéme de ce ſecond Livre, ſe preſente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les feſſes, pour lors à cauſe de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit ſe tromper, ſi eſtant ſitué encore un peu trop haut, on ne le ſentoit ſeulement que de l'extremité du doigt, eſtimant que ce ſeroit la teſte; mais le touchant & le maniant mieux, lorſque la matrice ſera ſuffiſamment dilatée, & que l'enfant ſera plus abaiſſé, on en fera aiſément la diſtinction.

Auſſi-toſt donc qu'on aura reconnu la choſe, on ne laiſſera pas avancer davantage l'enfant au paſſage en cette poſture; & ayant mis la femme en ſituation, on repouſſera doucement les genoux

de l'enfant en dedans, pour avoir plus de liberté de luy déplier les jambes l'une aprés l'autre; ce que le Chirurgien fera en luy mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toujours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il faſſe la meſme choſe à l'autre y procedant de meſme façon qu'au premier; aprés quoy les ayant tirez tout deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il eſtoit venu les pieds devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cét accouchement.

K. Audran sculp. du Cerceau del.

CHAPITRE XXIII.

De l'accouchement auquel l'enfant presente l'épaule, ou le dos ou le cul.

LA plus mauvaise de ces trois sortes de situations dans lesquelles les enfans se presentent quelquefois, est celle de l'épaule; à cause qu'elle est plus éloignée des pieds de l'enfant, que

le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux; celle du dos tient le milieu; & le cul par meſme raiſon cauſe moins de peine; non ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la teſte & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints ny ſi gehennez que dans les autres ſituations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule ſe preſente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la teſte de l'enfant, & qu'on reduiſe ainſi faiſant, cette mauvaiſe figure à la naturelle: mais il vaut bien mieux pour les raiſons cy-devant dites, au Chapitre vingt-uniéme de ce ſecond Livre, eſſayer à le tirer par les pieds; pour quoy faire le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la matrice, & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du coſté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour le tourner tout-à-fait en les amenant au paſſage, aprés quoy il le tirera dehors ainſi qu'il a eſté enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant preſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimés, qu'il tarde peu ordinairement d'en eſtre ſuffoqué; mais pour éviter cela, il faut au plutôt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inferieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour le tirer aprés cela, comme s'il les avoit preſenté les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit, & que la mere ſoit grande, ayant les paſſages fort larges, il peut quelquefois ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, les cuiſſes eſtant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de luy, ſans trop grande difficulté. Neanmoins auſſi-toſt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe preſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ny engager dans le paſſage; car il ſeroit difficile qu'il vint de la façon, à moins qu'il ne fut petit & la voye fort large, comme nous venons de dire: S'en eſtant donc apperçu de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la matrice, en les pliant, eſtendant, tournant,

& tirant vers le coſté le plus facile; prenant bien garde à n'y pas faire trop grande contorſion, ny aucune diſlocation, aprés quoy il tirera le reſte du corps de la meſme façon que s'il eſtoit venu les pieds devant.

I'ay dit que le Chirurgien s'étant apperçu que l'enfant vient le cul devant, le doit repouſſer, ſi faire le peut; car il s'avance quelquefois tellement dans le paſſage, qu'il creveroit plutoſt la mere & l'enfant, que de le repouſſer en dedans, quand il y eſt une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainſi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette ſituation, en laquelle il a le ventre ſi comprimé, qu'il en rend toujours pour ce ſujet le *meconium* par le fondement. Il luy aidera neanmoins beaucoup à ſortir de la maniere, en gliſſant un ou deux de ſes doigts de chaque main à coſté des feſſes, pour les introduire vers les eines, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors juſques aux cuiſſes; aprés quoy les tirant un peu obliquement de coſté & d'autre, il les dégagera du paſſage, comme auſſi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, ſe gardant bien d'y faire aucune fracture ny diſlocation; & enſuite il achevera l'extraction du reſte du corps comme s'il eſtoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainſi le cul devant, il y a vingt-deux ans, y ayant eſté contraint, parce qu'il s'étoit tellement avancé au paſſage, incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'eſtoit fait devant que j'y fuſſe arrivé pour l'en empêcher) qu'il eſtoit impoſſible de l'avoir autrement; je fis fort bien cette operation, & en peu de tems, ſans cauſer aucun préjudice à la mere ny à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire.

K. Audran Sculp. du Cercceau del.

CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté.

L'Eſpine du dos peut bien ſe courber & ſe fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, ſans qu'il luy ſoit fait une ex-

ceſſive violence : c'eſt pourquoy la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe ſituation que l'enfant puiſſe tenir dans la matrice, eſt celle en laquelle il preſente le ventre ou la poitrine ; car pour lors ſon corps eſt contraint de ſe recourber en arriere, & quelques efforts que la femme faſſe pour le pouſſer dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle ſe creveroit plûtoſt & ſon enfant, que de le faire avancer au paſſage en cette ſituation ; ce qui fait qu'il y eſt en tres-grand peril de ſa vie, & qu'il y meurt le plus ſouvent, s'il n'eſt tres-promptement ſecouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait reſté de la ſorte, il pourra demeurer long-tems aprés eſtre né ſans avoir l'épine du dos bien affermie : mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, eſt que le cordon de l'umbilic tombe preſque toujours hors de la matrice, quand l'enfant preſente ainſi le ventre le premier. Or d'abord que la choſe aura eſté connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le ſeul & unique remede, qui eſt de tirer l'enfant par les pieds ſans aucun delay, & le plûtoſt qu'il ſera poſſible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait ſituer la femme, il coulera doucement ſa main applatie, bien ointe d'huile ou de beure frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repouſſera en dedans pour achever de le tourner (car il l'eſt à demy dans cette ſituation, ayant les pieds auſſi proches du paſſage que la teſte, quand il preſente le milieu du ventre) aprés quoy il gliſſera ſa main par deſſous le ventre, juſques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, leſquels il amenera au paſſage pour le tirer dehors, en la meſme maniere que s'il les avoit premierement preſentez ; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en deſſous, & obſervant toujours de le mettre en cette ſituation, avant que d'en faire ſortir la teſte, pour la raiſon qui a déja eſté dite pluſieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorſque l'enfant preſente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la meſme façon en l'une & l'autre occaſion ; dautant qu'elles requierent ſemblables circonſtances.

L'enfant peut encore ſe preſenter de coſté ; pour lors il eſt auſſi impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation que dans les deux autres ; mais il n'en eſt pas tant tourmenté, & elle ne luy eſt pas ſi cruelle ; car il y peut reſter bien plus long-tems ſans mourir, que dans les deux precedentes, dans leſquelles il eſt beaucoup plus gehenné qu'en celle-cy, où ſon corps peut eſtre courbé en

devant ;

devant ſans grande violence, & non en arriere comme il eſt dans les autres : de plus auſſi, le cordon de l'umbilic n'en ſort pas ſi-toſt que quand l'enfant preſente le ventre le premier, auquel tems il tombe preſque toujours dehors. Pour remedier à cét accouchement, il faut auſſi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe preſente par le coſté du ventre ou de la poitrine; ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement, laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera, & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les meſmes obſervations; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir faire venir l'enfant par la teſte, en tâchant de le reduire en la figure naturelle; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations eſtranges, il eſt en tres-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plutoſt, ce qu'on ne peut pas faire ſi ce n'eſt en luy allant chercher les pieds, comme j'ay enſeigné.

Audran sculp. du Cercau del.

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques icy decrites, dans lesquelles l'enfant estant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils y sont tellement contraints & pressez, que le plus souvent ils s'embarrassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir; & pour lors la matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire de faire, quand il est besoin de les retourner, ou de les repousser, pour leur faire prendre

une autre ſituation que celle en laquelle ils ſe ſont premierement preſentez.

Quand la femme a deux enfans, ils ne ſe preſentent pas ordinairement tout deux enſemble au paſſage pour ſortir, car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre; ce qui fait qu'en ce tems on n'en ſent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois que la femme a deux enfans, que lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, aprés la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la matrice, que la nature ſoit reglée à en faire ſortir l'un plutoſt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il luy ſeroit plus convenable; c'eſt-à-dire que ſi l'un eſt plus fort, & l'autre plus foible, le plus robuſte vienne le premier; comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, dequoy voicy un exemple. I'accouchay il y a quelque tems, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune deſquelles eſtoit groſſe de deux enfans, dont l'un eſtoit mort & l'autre vivant; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulſé devant le vif; & la même choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles; car celuy qui eſt le plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible, eſt toujours celuy qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de luy-meſme; à moins dequoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au dedans pour faire venir l'autre devant luy.

Nous avons enſeigné au Chapitre ſeptiéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tout deux naturellement: maintenant il nous reſte à faire connoiſtre de quelle façon l'on ſe doit comporter, quand ils ſe preſentent tout deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la teſte, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe; auquel cas on doit au plutoſt procurer la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond, qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de luy en faire prendre une naturelle, quand meſme il y ſeroit quelque peu diſpoſé; à cauſe qu'il a eſté tellement fati-

gué & debilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſouvent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-meſme.

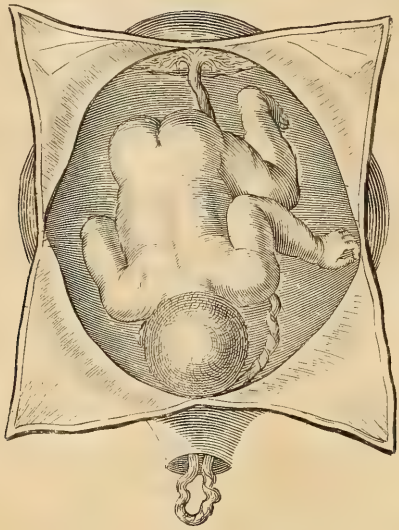
Quelquefois auſſi aprés que le premier eſt ſorty naturellement, le ſecond ſe preſente pareillement la teſte la premiere : en ce cas il faut laiſſer achever une ſi bonne œuvre à la nature, à condition qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoy qu'en ſituation naturelle, par la trop grande longueur du travail, & la femme qui a eſté beaucoup tourmentée à mettre le premier de ſes deux enfans au monde, eſt pour l'ordinaire ſi fatiguée & ſi déconfortée, quand elle ſçait qu'aprés avoir tant ſouffert elle n'a encore fait que la moitié de ſa beſogne, qu'elle perd auſſitoſt courage, eſtant outre cela tellement affoiblie & abbatuë qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ny d'épreintes conſiderables pour pouvoir pouſſer le ſecond dehors comme le premier. C'eſt pourquoy voyant que ſa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuent beaucoup, le Chirurgien ſans attendre davantage, portera ſa main dans la matrice pour aller chercher les pieds de ce ſecond enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occaſion; à cauſe que la voye eſt aſſez large, ayant eſté tracée par la ſortie du premier; & ſi les eaux de ce dernier enfant n'eſtoient encore écoulées, comme elles ne le ſont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer ſur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ſes doigts; & ſi nous avons dit autre part qu'on ne le doit jamais faire, ſi ce n'eſt en quelques occaſions particulieres que nous avons fait obſerver en leur lieu, cela ſe doit entendre avec diſtinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laiſſer percer d'elles-meſmes; mais lorſqu'il eſt queſtion de faire extraction de l'enfant par Art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner; ce qui autrement ſeroit impoſſible.

Il faut ſur toutes choſes que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas ſe tromper, quand les enfans preſentent tout deux enſemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il aviſe bien en operant s'ils ne ſont pas joints l'un à l'autre, ou monſtrueux de quelque maniere que ce ſoit; comme auſſi quelles parties ſont de l'un, & quelles parties ſont de l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas tout deux à la fois, comme il pourroit faire en n'exami-

nant pas bien la choſe, ſi tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainſi tout deux, croyant qu'ils ſeroient d'un meſme corps, à cauſe qu'il y en auroit un gauche & un droit; quoy faiſant, il luy ſeroit abſolument impoſſible de les avoir ainſi: Mais il reconnoiſtra bien facilement ce qui en eſt, ſi lorſque deux ou trois pieds de differens enfans ſe preſentent au paſſage, en ayant pris deux à part; des plus avancez, & de differens coſtez, c'eſt-à-dire un droit & un gauche, & gliſſant ſa main le long de leurs jambes & de leurs cuiſſes juſques vers les eines, ſi c'eſt par devant, ou vers les feſſes, ſi c'eſt par derriere, il trouve qu'ils ſont d'un meſme corps; dequoy eſtant tres-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celuy qui eſt le plus avancé, ayant pour laiſſer la voye plus facile, un peu rangé du paſſage ceux de l'autre enfant, ſans avoir aucun égard ſi c'eſt le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera ſeulement ce premier tel qu'il ſoit, le plus promptement qu'il pourra, en obſervant pareilles choſes que s'il n'y en avoit qu'un; c'eſt-à-dire de faire en ſorte qu'il vienne la poitrine & la face deſſous, avec les circonſtances dites en l'accouchement auquel les pieds ſe preſentent les premiers, & de ne pas tirer auſſi l'arrierefaix avant que le ſecond enfant ſoit ſorti; car le plus ſouvent il n'y en a qu'un qui eſt commun à tout deux, lequel eſtant détaché des parois de la matrice, ſeroit cauſe d'un tres-grand flux de ſang; parce que, comme il a déja eſté dit autre part, les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeureroient ouverts par cette ſeparation, tant que la matrice ſeroit dans la diſtenſion qu'en fait l'autre enfant qui eſt encore dedans, & ne ſe refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lors qu'ayant eſté tout-à-fait vuidée elle viendroit à ſe contracter, & à ſe retirer (s'il faut ainſi dire) en ſoy-meſme.

Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le ſeparera de l'arriere-faix, en luy liant & coupant le cordon de l'umbilic: enſuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la meſme maniere; aprés quoy il tirera l'arriere-faix avec ſes deux cordons, comme il a eſté dit & montré au huitiéme Chapitre de ce ſecond Livre. Mais ſi les enfans preſentent quelques autres parties que les pieds, il ſe gouvernera & comportera avec la meſme methode que nous avons enſeignée aux precedens Chapitres, en parlant de chacune des differentes poſtures contre nature; obſervant toujours pour les raiſons alleguées cy-deſſus, de commencer l'operation par l'en-

fant qui ſera le plus avancé au paſſage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic ſort le premier, l'enfant ne preſente pas toujours le ventre ; car quoy qu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'eſt-à-dire la teſte la premiere, ce cordon ne laiſſe pas de tomber quelquefois & de ſortir au devant d'elle ; pour lequel ſujet il eſt en tres-grand danger de ſa vie, à moins que l'accouchement ne ſoit bien prompt ; à cauſe que le ſang qui doit aller & venir dans les vaiſſeaux qui le compoſent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il eſt dans la matrice, y eſtant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire ; ce qui arrive tant à raiſon de la compreſſion que reçoivent ces vaiſſeaux au paſſage, lorſqu'ils ſe preſentent avec la teſte de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'auſſi parce que le ſang s'y coagule, comme il eſt dit,

à cauſe du refroidiſſement qu'il reçoit par la ſortie de ce cordon. Mais ſi un tel accident eſt cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ce n'eſt pas tant à cauſe du defant de nourriture, dont il ſe paſſeroit bien pour un jour, & meſme pour davantage, luy reſtant encore aſſez de ſang au corps pour ce ſujet, que c'eſt parce que ce ſang ne peut plus eſtre vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement beſoin, laquelle eſtant empêchée cauſe toujours la mort ſubite à l'animal, & plutoſt ou plus tard, ſuivant qu'elle l'eſt plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic ſort ainſi, n'eſt pas ſeulement un quart d'heure ſans mourir, ſi ce cordon eſt entierement comprimé par la teſte de l'enfant, qui eſt fortement engagée dans le paſſage, & que d'autresfois il ne laiſſe pas d'eſtre encore vivant, quoy qu'il ſoit ſorty durant pluſieurs heures; à cauſe que n'eſtant pas tout-à-fait exactement comprimé, le ſang ne laiſſe pas d'y paſſer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainſi que je l'ay obſervé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoy que le cordon de leur umbilic fût ſorty durant plus de quatre heures, avant que j'euſſe eſté mandé pour les ſecourir; ayant eſté obligé de les retourner entierement dans la matrice pour les tirer auſſi-toſt par les pieds, afin de leur ſauver la vie qu'ils couroient grand riſque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui eſt ſorti, on peut facilement connoiſtre ſi l'enfant, qui eſt encore dans la matrice eſt vivant ou mort; car s'il eſt vivant, l'umbilic eſt chaud, il eſt gros, plein de ſang, & aſſez ferme, & on y ſent le batement des arteres: mais lorſqu'il eſt mort, ce cordon eſt ordinairement vuide, mollaſſe, flétry, petit, refroidy, & on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Ie ſçay bien qu'on me peut objecter, qu'encore que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'umbilic, ce ne doit pas eſtre pour cela, un ſujet de mort ſi ſoudaine à l'enfant, à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoy je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au défaut de reſpiration ſoit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-toſt par la bouche, taut pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la matrice,

il eſt de neceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en tres-peu de tems, ſi l'un & l'autre luy manquent enſemble. C'eſt pourquoy il faut au plutoſt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, ſi on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, ſont tres-ſujettes à cét accident; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le tems que les membranes ſe crevent, entraînent ſouvent tout d'un coup au moment de leur ſortie, ce cordon qui flottoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la teſte de l'enfant n'eſt pas encore bien abbaiſſée & avancée dans le paſſage, pour l'empêcher de tomber & ſortir ainſi devant elle: & ſouvent auſſi le cordon de l'umbilic ſort quand l'enfant vient en une poſture contre nature; parce que l'enfant ne peut pas bien deſcendre dans le paſſage, lorſqu'il eſt dans une mauvaiſe ſituation, qui fait que les parties qu'il preſente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la matrice, à cauſe de leur inégalité, il y reſte ordinairement du vuide, dans lequel le cordon ſe gliſſe.

D'abord qu'on s'apperçoit de la choſe, la femme doit ſe tenir couchée bien chaudement en ſon lit, & il faut au plutoſt remettre ce cordon en dedans, pour empécher qu'il ne ſe refroidiſſe, & tâcher de le repouſſer tout-à-fait derriere la teſte de l'enfant, ſi c'eſt elle qui ſe preſente la premiere, de peur qu'il n'en ſoit preſſé & contus comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du ſang n'en ſoit entierement intercepté, le tenant ſujet au lieu où on l'aura repouſſé: ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toujours du coſté qu'il eſt ſorti, juſques à ce que la teſte eſtant tout-à-fait deſcenduë, & logée au paſſage, le puiſſe empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occaſion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement; ou ſi on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux, entre le coſté de la teſte & la matrice, pour en étouper l'endroit par où il eſtoit tombé, obſervant de laiſſer paſſer au dehors un bout de ce linge ainſi mis, afin de le pouvoir retirer quand il ſera neceſſaire; comme auſſi de mettre une bonne compreſſe trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la matrice, pour empêcher que cét umbilic ne ſe refroidiſſe par l'air exterieur, au cas qu'il vint à reſortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & uſer de toutes

tes ces précautions, il ne laiſſe pas de retomber toujours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par leſquelles il eſt derechef pouſſé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le Chirurgien doit le plutoſt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand meſme il preſenteroit la teſte la premiere; car il n'y a que ce ſeul remede pour luy ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement, ſi on le laiſſe ainſi un peu long-tems. C'eſt pourquoy ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la teſte de l'enfant qui ſe preſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excez, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre, pour aller chercher les pieds, par le moyen deſquels il le retournera, pour le tirer en ſuite comme il eſt dit; ce qu'eſtant fait il prendra garde auſſi-toſt à l'enfant, qui eſt toujours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas eſté au paſſage, comme on eſt toujours obligé de faire pour une plus grande ſeureté. En me comportant de la ſorte, j'ay ſauvé la vie, & fait recevoir, ou donné moy-meſme le Bapteſme à plus de ſoixante enfans, qui auroient eſté tres-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel l'arriere-faix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti devant l'enfant.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précedent Chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites; mais celle de l'arriere-faix eſt encore bien plus dangereuſe; car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, ſi on ne le ſecoure preſque dans le meſme inſtant, la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coutume d'arriver, quand il ſe détache de la matrice avant qu'il en ſoit tems; parce qu'il

laiſſe tous les orifices des vaiſſeaux ouverts contre leſquels il étoit adherent, dont le ſang coule en abondance ſans diſcontinuation juſques à ce que l'enfant ſoit dehors ; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la matrice, elle fait toujours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle exprime & fait ſortir continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toujours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arriere-faix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lors qu'eſtant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoy ſi on doit eſtre diligent à ſecourir l'enfant quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut eſtre encore bien plus prompt à le faire, quand l'arriere-faix eſt tout-à-fait détaché & ſorty de la matrice, & le delay, pour petit qu'il ſoit, eſt toujours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plutoſt dehors ; car pour lors, il n'y peut reſter long-tems ſans eſtre ſuffoqué, dautant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ay expliqué au ſuſdit Chapitre précedent) auſſi-toſt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arriere-faix, dont la fonction & l'uſage ceſſent, dés l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la matrice avec leſquels il eſtoit joint ; à raiſon dequoy il ſurvient auſſi tout incontinent ce grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remedie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

I'ay remarqué en pluſieurs femmes qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arriere-faix s'eſtoit ainſi détaché, & entierement ſeparé de la matrice, à cauſe que le cordon de l'umbilic de leur enfant eſtoit embaraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particulierement autour du col ; ce qui faiſoit que pour le peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arriere-faix, & le faiſoit ainſi détacher entierement de la matrice, devant le tems.

Lorſque l'arriere-faix ſe preſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans reſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi toſt donc que le Chirurgien aura reconnu que la choſe eſt de la ſorte, il faut qu'il ſe dépêche promptement d'accou-

cher la femme, s'il luy veut sauver la vie, & à son enfant, s'il est encore vivant. Pour ce sujet, si l'arriere-faix se presentoit seulement sans estre sorti, & que les membranes des eaux ne fussent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de costé la partie de l'arriere-faix qui se presente, jusqu'à ce qu'il soit au droit de ses membranes, qu'il rompra aussi-tost avec ses doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le mesme tems, au cas qu'il se presentât en toute autre posture que les pieds devant, par lesquels il le doit promptement tirer : car il faut observer, qu'encore que l'arriere-faix qui se presente ainsi le premier, ne soit plus qu'un corps estrange, dans la matrice, quand il en est entierement separé, comme il est pour lors, & que pour ce sujet on devroit, ce semble, achever de le tirer dehors avant l'enfant ; neanmoins comme il est fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout ; parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arriere-faix, qu'on ne tire en mesme tems les membranes qui envelopent le corps de l'enfant ; outre cela, c'est que ces membranes qui tapissent interieurement toute la matrice, servent par leur substance polie & glissante, à faire retourner plus aisément l'enfant, & à empêcher par leur interposition que la matrice ne soit si facilement offensée dans le tems de l'operation ; ce qui ne reüssiroit pas si bien, si on tiroit premierement l'arriere-faix. C'est pourquoy il est bien plus seur pour ces raisons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs est toujours si foible en ces occasions, qu'il tarde peu à mourir, si on ne le secoure tres-promptement : mais si le Chirurgien voyoit que l'arriere-faix fût presque entierement sorty de la matrice, & que ses membranes fussent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : car outre qu'il seroit inutile pour lors de le repousser au dedans de la matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en son operation, & luy feroit cependant perdre le tems de pouvoir promptement secourir l'enfant.

Si on ne doit pas repousser au dedans l'arriere-faix qui est presque tout-à-fait hors de la matrice, & dont les membranes sont toutes rompuës, à plus forte raison ne faut-il pas remettre celuy qui en est entierement sorty. On doit seulement observer de ne pas s'amuser à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir aussi tiré l'enfant, non point pour l'esperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on est à parachever l'accouchement ; mais afin de ne pas perdre aucun moment de tems à faire

au plutoſt l'extraction de l'enfant, qui eſt toujours pour lors en tres-grand danger de ſa vie ; comme auſſi afin d'arrêter au plutoſt le flux de ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée ; pour lequel ſujet on ſe doit dépêcher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois, que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a eſté ſecouru d'aſſez bonnne heure, comme je puis aſſurer l'avoir fait pluſieurs fois ; mais il eſt pour l'ordinaire ſi foible, quon ne peut preſque pas juger dans l'abord s'il eſt mort, ou s'il vit encore. Les Sages-femmes en cette occaſion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plutoſt chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent enſuite l'arriere-faix, avant que d'en ſeparer l'enfant, s'imaginant avec aſſez de ſuperſtition, quand il vient à reprendre un peu ſes forces, que ce ſont les vapeurs de ce vin chaud, qui ſe portant par le moyen des vaiſſeaux umbilicaux juſques dans ſon ventre, luy donnent ainſi de la vigueur ; mais il eſt bien plus croyable que c'eſt parce qu'ayant eſté preſque ſuffoqué, pour n'avoir pas pû reſpirer auſſitoſt qu'il en avoit beſoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foibleſſe : neanmoins, quoi qu'il en ſoit, il n'y a pas grand mal à obſerver la coutume, bien que ſuperſtitieuſe, quand elle ne peut pas eſtre préjudiciable, & qu'elle ſe pratique pour contenter les eſprits qui en ſont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choſes neceſſaires, pour ſe laiſſer aller aveuglément de ſon coſté.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.

DE quelque tems que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, le plus expedient & le plus ſalutaire remede qu'il y ait à la grande perte de ſang, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y ſont toujours tout deux en tres-grand danger de la perdre, eſt de l'accoucher au plutoſt & ſans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. I'ay aſſez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de ſang qui arrive à la femme

groſſe, la maniere avec laquelle on ſe doit comporter dans cét accouchement, & l'hiſtoire de la mort ſanglante de ma ſœur, que je ne repeteray point, parce que le reſſouvenir m'en eſt trop ſenſible; lequel Chapitre convient fort bien à cét endroit-cy: c'eſt pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ay enſeigné, pour remedier à un ſi fâcheux & ſi dangereux accident: Mais lorſque la perte de ſang eſt fort mediocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui eſt en travail, on peut en ce cas, commettre l'accouchement à l'œuvre de nature; pourveu, comme je viens de dire, que la perte de ſang ſoit tres-mediocre, & que la femme ait auſſi de ſuffiſantes douleurs, pour donner lieu d'eſperer qu'elle puiſſe accoucher d'elle-meſme: neanmoins, ſi dans le tems que la perte de ſang commence à paroiſtre, les membranes des eaux de l'enfant ne ſont pas encore percées, il les faut percer auſſi-toſt que la matrice eſt un peu dilatée, ſans attendre que ces membranes ſe rompent d'elles-meſmes; car comme les pertes de ſang qui paſſent la mediocrité, procedent toûjours du détachement de l'arriere-faix, ſi on laiſſoit entieres ces membranes, qui ſont attachées de toutes parts à l'arriere-faix, elles en cauſeroient encore un plus grand détachement, eſtant agitées, & pouſſées fortement en devant, dans le tems des douleurs de la femme: mais eſtant percées, elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage au travers de leur rupture, ſans tirailler, comme elles faiſoient auparavant, ny faire détacher davantage l'arrierefaix d'avec la matrice.

La convulſion eſt un autre accident qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſi-bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt tres-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter à l'un & à l'autre: mais quelquefois la matrice n'eſtant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remedes ordinaires, juſqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant; comme de ſaigner la femme du bras, & meſme du pied (en cas que la convulſion ne procedât pas d'une grande perte de ſang) & de luy donner de tems en tems des clyſteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de ſang échauffé qui s'y eſt porté, que pour procurer des épreintes à la femme, qui puiſſent faire dilater ſa matrice, laquelle on humectera auſſi pour ce ſujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile ſouvent reïterées. I'ay vû quelques Medecins, faire prendre en ces ſortes

de rencontres du vin emetique aux femmes, tant pour remedier à la convulsion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulsion de l'enfant; mais ils n'ont presque jamais reüssi comme ils le souhaitoient; car ces sortes de convulsions arrivent toujours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois causes; sçavoir, ou par la trop grande abondance du sang extrémement échauffé par l'agitaton du travail, ou à raison de la grande quantité qui s'en est évacuée par une perte de sang, ou bien comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens, à cause de la grande douleur que la matrice qui est toute nerveuse ressent, qui est excitée par l'extréme distension qu'en fait l'enfant, laquelle douleur se communiquant au cerveau avec le sang échauffé qui s'y porte aussi en abondance, cause par compassion ces convulsions, qui pour ce sujet, bien loin de cesser ou diminuer, sont encore augmentées par tous les violens efforts des vomissemens, & par l'extrême agitation que cause pour lors ce dangereux remede; lequel fait aussi augmenter la perte de sang qui avoit precedé les convulsions, ou ne manque pas de la faire venir, en faisant entierement détacher l'arriere-faix, si elle n'estoit pas encore arrivée. C'est pourquoy je ne conseille pas de se servir de ce remede, que j'ay toujours reconnu tres-pernicieux en ces occasions à la mere & à l'enfant, & pouvoir mesme par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy causer une mortelle ruption de la propre substance de la matrice, si son orifice n'estoit suffisamment dilaté pour en laisser sortir l'enfant.

I'ay vû quelques femmes accoucher d'elles-mesmes d'enfans vivans, & se porter bien ensuite, quoy qu'elles eussent eu auparavant cinq ou six accés de tres-fortes convulsions; mais dans l'intervalle de ces accés elles revenoient à connoissance; ce qui faisoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoient esté bien affoiblis par l'accés de la convulsion, venoient à se restablir aussitost que la convulsion avoit cessé. Mais quand la femme ne revient point à connoissance ensuite de l'accés de la convulsion, & qu'elle reste toute assoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant perissent presque toujours, s'ils ne sont tres-promptement secourus par l'accouchement. I'ay sauvé la vie à plusieurs femmes de la sorte, & à leurs enfans; mais quelques autres n'ont pas laissé de mourir aprés avoir esté bien & deuëment accouchées, quoy que je les eusse promptement secouruës; I'en attribuë particulierement la cause à

la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis pluſieurs jours, dont il s'eſtoit élevé des vapeurs malignes, qui ſe portant au cerveau, avec le ſang extrémement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaiſe impreſſion; joint à ce, que la convulſion eſt de ſoy le plus ſouvent mortelle; à quoy aidoit encore beaucoup quelque priſe de vin emetique, que des gens qui venoient à la traverſe faiſoient prendre à la femme, à cauſe qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulſion aprés l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impreſſion qui avoit eſté faite au cerveau, ne pouvoit pas ceſſer d'abord tout d'un coup, quoyque la principale cauſe en fut oſtée.

Or puiſque l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui eſt en convulſion, bien que l'évenement en ſoit douteux, le Chirurgien tâchera neanmoins de luy donner ce ſecours, & à ſon enfant, le plutoſt qu'il pourra. C'eſt pourquoy s'il juge que l'enfant ſoit vivant, quoyqu'il ſe preſente en poſture naturelle, il doit le retourner entierement dans la matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, ſi elles ne l'eſtoient pas, comme je l'ay fait avec heureux ſuccés en preſence de pluſieurs Chirurgiens & Sages-femmes. C'eſt ce qui me fait croire, que ſi la femme d'un de mes jeunes Confreres, laquelle mourut l'année derniere en convulſion avec deux enfans dans le ventre, en la preſence de ſon propre pere, & de ſon mari (qui tout deux faiſoient neanmoins profeſſion particuliere des accouchemens) eut eſté accouchée de la ſorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-meſmes, ils euſſent mandé quelque autre de leurs Confreres pour les aſſiſter en ce beſoin, il y auroit eu ſans doute beaucoup plus d'eſperance de ſauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laiſſer mourir comme ils firent ſans ſecours, qui luy eſtoit abſolument neceſſaire. Mais ſi le Chirurgien reconnoît que l'enfant ſoit mort, & que ſa teſte ſoit trop fortement engagée dans le paſſage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en ſe comportant de la maniere que j'ay enſeignée au ſeiziéme Chapitre de ce ſecond Livre, en parlant de la teſte de l'enfant mort qui reſte au paſſage, ſans pouvoir ſortir à cauſe de ſa groſſeur. Monſieur *Boileau* monfrere, peut témoigner que j'ay accouché en ſa preſence, il y a environ douze ans, la femme d'un de ſes amis, qui eſtant en travail de ſon premier enfant, avoit de continuelles convulſions de-

puis un jour & demi, qui l'avoient reduite à l'agonie, avec perte de toute connoiſſance, pour raiſon dequoy elle avoit eſté abandonnée de pluſieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher : mais nonobſtant le mauvais eſtat où elle eſtoit, & le peu d'eſperance qu'il y avoit qu'elle en pût réchaper, elle ne laiſſa pas de ſe porter bien en ſuite ; & je l'ay encore accouchée pluſieurs autres fois depuis ce tems-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poſte au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-ſur-Oyſe*, pour accoucher Madame *De ſaint Iu*, fille de Monſieur de *Chambly*, laquelle étant en travail de ſon premier enfant, fut ſurpriſe au commencement du deuxiéme jour de ſon travail, de convulſions tres-violentes, qu'elle eut durant vingt heures : mais ayant eſté averty trop tard, quelque diligence que je fiſſe, je ne pus arriver aſſez à tems pour la ſecourir ; car elle eſtoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit eſté auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la ſecourir, & l'avoient extrémement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils purent ſon enfant par morceaux, luy ayant outre cela laiſſé une partie de l'arriere-faix dans la matrice ; ce qui fut cauſe que la convulſion ne laiſſa pas de continuer, & que leur operation fut entiérement infructueuſe à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures enſuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'operation, qui fut cauſé par le Curé du lieu, qui ſoutenoit poſitivement qu'on ne pouvoit pas baptiſer un enfant au ventre de ſa mere, & que dans le ſoupçon qu'on avoit qu'il pouvoit eſtre encore vivant, on ne devoit pas hazarder ſa vie pour ſauver celle de ſa mere : mais un Religieux qui eſtoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faiſoit la fonction de Predicateur au meſme lieu, aſſuroit avec raiſon le contraire ; qui eſt qu'on peut baptiſer l'enfant au ventre de ſa mere ſans le voir ; pourveu qu'on le puiſſe toucher, & que l'eau ſoit effectivement verſée ſur quelqu'une des parties de ſon corps ; & qu'aprés cela fait, on devoit toujours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les ſauver tout deux ; lequel ſentiment fut ſuivi comme le meilleur ; mais ce fut trop tard, comme j'ay dit ; car la plus grande partie du jour, & toute la nuit, ſe paſſerent à conſumer le tems inutilement, pour vuider la conteſtation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoiſins

convoiſins ces trois Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils pûrent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulſion, ſoit devant, ſoit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un ſi fâcheux accident, il faut ſaigner ces ſortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe, outre quoy il les faut encore ſaigner auſſi-toſt qu'elles commencent d'eſtre en travail, afin de diminuer la quantité du ſang, dont leurs vaiſſeaux ſont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cauſe des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le tranſportent en trop grande abondance à la teſte, & cauſent ordinairement par ce moyen, la convulſion: Pluſieurs femmes ſe ſont tres-bien trouvées d'avoir ſuivy en cela mon conſeil, qui a eſté cauſe qu'elles ne ſont aucunement tombées en convulſion, comme elles avoient coutume dans leurs precedens accouchemens; & il faut les ſaigner plutoſt du bras que du pied, parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le ſang qui ſe porte en abondance à la teſte, eſt bien plus promptement évacué par la ſaignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXIX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.

L'Enfant peut eſtre hydropique dans la matrice, ou de la teſte, qui eſt ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre: & ſi ces parties ſont tellement remplies d'eau (comme je l'ay vû en quelques rencontres) qu'elles en ſoient beaucoup plus groſſes que n'eſt large le paſſage qui doit donner iſſuë à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puiſſe faire pour le pouſſer d'elle-meſme dehors, il eſt abſolument impoſſible qu'elle en vienne à bout, ſi elle n'eſt ſecouruë & aſſiſtée de l'Art; comme encore s'il eſt monſtrueux, ou pour l'eſtre ſimplement en groſſeur, ſoit de tout le corps, ſoit de quelque partie ſeulement, ou pour eſtre joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui eſt hydropique eſt vivant à l'heure de l'accouchement, on ne peut pas s'exempter de le faire mourir pour ſauver

la mere, en luy perçant la teſte, ou le ventre, ou la poitrine lorſque les eaux y ſont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puiſſe aprés eſtre tiré dehors; à moins dequoy, il faut neceſſairement qu'il meure dans la matrice, n'en pouvant pas ſortir, & qu'y reſtant il tuë auſſi la mere : c'eſt pourquoi pour la ſauver, il ſera de neceſſité indiſpenſable de tirer l'enfant par Art, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il vienne de luy meſme; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à ſon extrémité, tel qu'eſt celuy qui eſt marqué par la lettre D. en la repréſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſecond Livre, le Chirurgien y procedant de cette façon.

Aprés avoir ſitué la femme ſelon que la commodité de l'operation le requierera, il introduira doucement ſa main gauche au droit de la teſte de l'enfant, ſi les eaux y ſont contenuës; où eſtant, il la ſentira fort groſſe & eſtenduë, ſes ſutures fort ſeparées, & ſes os grandement éloignez les uns des autres, à cauſe de la diſtenſion qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec ſa main droite, le long du dedans de ſa gauche ce couteau crochu, obſervant en l'introduiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers elle, de peur de bleſſer la matrice; & l'ayant conduit juſques proche de la teſte à l'endroit de quelqu'une de ſes ſutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture ſuffiſante pour en faire ſortir les eaux, aprés l'évacuation deſquelles il luy ſera tres-facile de tirer l'enfant; dautant que pour lors les autres parties du corps ſont ordinairement fort grêles & menuës. Si ces eaux eſtoient dans la poitrine, ou dans le ventre, alors la teſte de l'enfant n'eſtant pas groſſe outre meſure, pourroit bien s'avancer juſques hors du paſſage, ſans que le corps qui ſeroit exceſſivement tumefié de ces eaux, pût venir plus avant, comme il arriva à cét enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'hiſtoire au Chapitre dix-huitiéme de ce ſecond Livre, auquel on aura recours, dautant qu'elle eſt fort convenable en ce preſent lieu. La choſe eſtant de la ſorte, le Chirurgien coulera, comme il eſt dit, ſa main gauche & l'inſtrument avec ſa droite juſques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la meſme façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, aprés quoy il achevera l'operation ſans grande peine.

On doit remarquer qu'il eſt beaucoup plus difficile de tirer hors de la matrice un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelque autre, que celuy qui eſt hydropique comme nous venons de dire;

car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite de quoy le reſte de l'operation eſt aſſez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelque autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien ; car il eſt neceſſaire quelquefois de ſeparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres ; ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de tems, & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter : auquel cas, on introduira la main gauche dans la matrice, & le couteau crochu avec la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſeparer : où eſtant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux, au droit de leur articulation ; & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſeparation au lieu où ils ſont joints enſemble ; enſuite dequoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toujours par les pieds ſi on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

I'ay déja fait voir au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la teſte demeurée ſeule dans la matrice, de quelle façon doit eſtre l'inſtrument avec quoy on peut commodément faire cette operation ; & j'ay dit qu'il doit eſtre de la longueur d'un crochet ordinaire, pour plus grande ſureté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel coſté qu'on voudra ; & de la gauche qui eſt dans la matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſeparer. C'eſt pourquoy il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'operation ; laquelle ne pourroit pas eſtre ſurement, ny commodément faite, ſi cét inſtrument eſtoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & ſi preſſée dans la matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extremité des doigts ; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que tres-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer & violenter la matrice, pour raiſon dequoy la pauvre femme ſeroit

en tres-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXX.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt preſque toujours tres-long & fort fâcheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoutien, & étant devenu tout mollaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoy qu'il ſe preſente par la teſte en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & meſme elle n'en a quelquefois aucune; dautant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut eſtre aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'Art, dont elle a grand beſoin pour lors: neanmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſeur moyen; car je n'approuve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la pluſpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulſion de l'enfant mort dans la matrice; parce que ce ſont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent cauſer dans la ſuite pluſieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dyſenterie, pertes de ſang, & relaxations & deſcentes de matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez ſpecifiques, ce ſont remedes de Charlatans auſquels on ne ſe doit pas confier.

Tous les Auteurs deffendent preciſément de faire extraction de l'enfant mort lorſqu'il y a inflammation à la matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi-bains, & avec onctions d'huile ſouvent reïterées, afin d'appaiſer l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort:

mais il eſt entierement impoſſible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en eſt la veritable cauſe, reſte dans la matrice ; c'eſt pourquoy auſſi-toſt que le Chirurgien aura lieu d'y introduire ſa main, il faut qu'il en tire l'enfant ſans aucun delay ; car c'eſt le ſeul moyen de faire ceſſer l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangrene à la partie, ſi on differoit l'operation, aprés quoy il n'y auroit plus aucune eſperance de pouvoir ſauver la vie à la femme.

I'ay ſouvent obſervé que les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le tems qu'elles ont la fiévre, meurent ordinairement peu de jours aprés leur accouchement ; & encore plutoſt ſi elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la matrice, pour l'en tirer ; à cauſe que pour lors la matrice, qui avoit déja reçû une maligne impreſſion par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres tems.

Nous avons declaré au Chapitre douziéme de ce Livre, les ſignes qui font connoiſtre que l'enfant eſt mort dans la matrice, dont les principaux ſont, ſi la femme ne le ſent remuer, & ne l'a point ſenti il y a fort long-tems, ſi elle a grande froideur, douleur & peſanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, & s'il tombe comme une maſſe de plomb toujours du coſté qu'elle ſera couchée, s'il y a long tems que l'arriere-faix ou l'umbilic eſt ſorti de la matrice, s'il eſt flétri & refroidi, & ſi on n'y ſent aucune pulſation, ſi la teſte de l'enfant eſt toute mollaſſe, & ſi les os en ſont ſans aucun appui, vacillans & chevauchans beaucoup les uns ſur les autres à l'endroit des ſutures, & ſi lorſque quelque partie de ſon corps ſort hors de la matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en ſepare facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuſes découlent & ſortent de la matrice. Tous ces ſignes joints enſemble, ou la plus grande partie, nous feront connoiſtre que l'enfant eſt aſſurément mort ; dequoy le Chirurgien eſtant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plutoſt qu'il y aura lieu ; auquel tems il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit ; aprés quoy, l'ayant auparavant fait uriner, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, ſi l'enfant ſe preſente par la teſte, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la

liberté d'introduire sa main droite dans la matrice, avec laquelle, l'ayant glissée par dessous le ventre, il ira chercher ses pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy-devant dite ; prenant bien garde que la teste n'en demeure accrochée au passage, & qu'elle ne s'y separe du corps ; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant estant fort corrompu & pourry, le Chirurgien n'observeroit pas les circonstances que nous avons plusieurs fois repetées ; c'est-à-dire, de luy faire venir (en faisant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournée vers le dessous ; & au cas que nonobstant toutes ces précautions il arrivât que la teste demeurât separée du corps dans la matrice, à cause de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enseigné au Chapitre quatorziéme de ce second Livre.

Mais si la teste de l'enfant se presentant la premiere, estoit tellement avancée & engagée entre les os du passage, qu'elle n'en pût estre repoussée ; pour lors estant bien certain par tous les signes se rencontrans ensemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il est assurément mort, on le tirera en cette posture, plutost que de trop violenter la femme en le repoussant pour le retourner par les pieds : mais comme c'est un corps rond, & glissant, à cause de son humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune prise avec ses doigts, qu'il ne sçauroit pas mesme mettre au costé d'elle qu'avec peine, dautant que le passage en est tout-à-fait occupé par sa grosseur : c'est pourquoy il prendra un crochet semblable à l'un des deux qui sont marquez par les lettres A. & B. dans la representation des instrumens, qui est mise vers la fin de ce second Livre, lequel il poussera le plus avant qu'il pourra sans violence, entre la matrice & la teste de l'enfant, observant de le conduire au dedans d'une de ses mains, & de mettre sa pointe vers la teste ; où estant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une prise assez forte sur un des os du crane, en telle sorte qu'il ne puisse glisser, y faisant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit estre forte pour ne pas se rebrousser ; aprés quoy, ce crochet estant ainsi bien affermi sur la teste, il la tirera dehors, mettant au costé oppositе l'extrémité des doigts de sa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du passage ; se servant encore pour ce faire, s'il est besoin, d'un second crochet, mis de la mesme maniere que le premier, au costé oppositе de la teste, afin que l'attraction se fasse également des deux costez.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût poſſible de pouſſer tout d'un coup le crochet ſi avant, qu'on luy pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entierement la teſte de l'enfant; mais comme aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la teſte, on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons, ſur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une priſe ferme & ſtable; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoy, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la priſe encore plus forte, & ainſi ſucceſſivement l'ôtant & le refichant, juſqu'à ce qu'on ait entierement fait paſſer la teſte; aprés quoy, la tirant incontinent avec les mains ſeules, on fera entrer les épaules au paſſage qu'elle occupoit; où eſtant, on coulera, s'il eſt beſoin, un ou deux doigts de chaque main, juſques ſous les aiſſelles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors; ce qu'étant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reſte de l'operation comme on ſçait; prenant garde en ce faiſant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui eſt attaché à l'arriere-faix, de peur qu'il ne vienne à quitter priſe, & à ſe rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption: mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la teſte de l'enfant mort, avec un inſtrument de mon invention, auquel j'ay donné le nom de *Tire-teſte*, dont on peut voir la figure repreſentée à la fin de ce ſecond Livre, auquel lieu j'ay enſeigné le moyen de ſe bien ſervir de cét inſtrument, dont l'uſage eſt incomparablement meilleur en cette occaſion que celuy des crochets.

Devant que de tirer ainſi l'enfant mort, qui preſente la teſte la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle ſoit en bonne ſituation; car ſi elle eſtoit de coſté, elle ſeroit beaucoup plus difficile à tirer de la ſorte; à cauſe que la teſte de l'enfant mort qui eſt mollaſſe, eſtant plus longue que large, ſa longueur ſe convertit en largeur & groſſeur, quand elle n'eſt pas en figure droite dans le paſſage; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir ſortir. Il faut encore bien obſerver de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, ſans la dépecer par morceaux, afin que par ſa ſortie, elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons tres-conſiderables que j'ay expliquées au ſeiziéme Chapitre de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu-cy.

Mais si l'enfant mort presentoit un bras jusques à l'épaule, tellement bouffi & tumefié, qu'il fallut faire trop de violence à la femme pour le remettre ; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu ; moyennant quoy il ne sera pas besoin de bistory, ny de scie, ou de tenaille incisive pour le separer, comme veulent les Auteurs ; ce qui se fera fort facilement de la maniere, sans un si grand appareil, à cause de la mollesse & delicatesse de son corps ; ensuite de quoy le bras ainsi separé n'occupant plus le passage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire sa main dans la matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a esté dit ; observant toujours aprés qu'il aura ainsi fait l'extraction de l'enfant mort, de rassembler en un, toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut composer tout le corps, & de connoistre par ce moyen s'il n'en est rien resté dans la matrice.

Quoy que le Chirurgien soit certain que l'enfant soit mort dans la matrice, & qu'il soit necessaire d'en faire extraction par Art, il ne faut pas neantmoins qu'il se serve toujours d'abord des crochets ou d'autres instrumens ; car il ne doit les employer que quand ses mains ne sont pas suffisantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle est, comme aussi de pouvoir tirer l'enfant autrement ; parce qu'assez souvent, quoy qu'il ait fait tout ce que l'Art commande, les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, croyent qu'il a tué luy-mesme avec ses instrumens l'enfant qui estoit mort il y avoit plus de trois jours, & sans autre raisonnement, ny plus grande connoissance de cause, pour recompense d'avoir sauvé la vie à la mere, luy jettent ainsi le chat aux jambes, en l'accusant d'une chose dont il est tout-à-fait innocent, & mesme d'estre cause de la mort de la femme, si elle vient par malheur à deceder ensuite ; & pour toutes loüanges & remercimens, le traitent de boucher & de bourreau ; à quoy aident ordinairement plusieurs Sages-femmes, qui sont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'estre blâmées d'eux, pour avoir esté elles-mesmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez-tost, & dés le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoy le Chirurgien ne

ne ſe ſervira donc que le plus tard qu'il pourra des inſtrumens, & il fera auſſi ſon poſſible, autant que la choſe le permettra, d'amener les enfans entiers, quoy que morts, & non par pieces & par morceaux; afin d'oſter aux méchans & aux ignorans, tout pretexte de le pouvoir blâmer. Ie dis autant que la choſe le permettra, c'eſt-à-dire, la ſureté de la vie de la femme qui eſt entre ſes mains; car pour la luy conſerver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainſi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-meſme, en la tourmentant avec une exceſſive violence, pour le tirer tout entier; mais en un mot, il faut toujours faire en conſcience ce que l'Art commande, ſans ſe ſoucier de ce qu'on peut dire aprés; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toujours plus d'égard à ſon devoir qu'à ſa reputation; quoy faiſant, il en doit eſperer de Dieu la recompenſe.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de la mole, & du faux-germe.

APrés avoir aſſez amplement parlé au Chapitre 10. du 1. Livre, des cauſes, des ſignes, & des differences de la mole & du faux-germe, & montré comme la mole provient toujours du faux-germe, il ne nous reſte qu'à faire connoiſtre de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps eſtranges contenus en la matrice, au cas qu'on n'en puiſſe pas procurer l'expulſion; laquelle eſt fort difficile quand ils y ſont adherens, & principalement celle de la mole, qui n'eſtant tirée dehors, y demeure parfois ainſi attachée, durant deux & trois années entieres, & meſme quelquefois durant tout le reſte de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré*; au ſujet dequoy il recite l'hiſtoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-ſept ans, de laquelle il dit avoir luy-meſme fait l'ouverture aprés ſa mort. *Schenckius* au 4. Livre *de ſes Obſervations*, rapporte encore pluſieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plutoſt ſa ſortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puiſſe expulſer d'elle-meſme; pour lequel ſujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, ſi elle n'a pas de fievre,

ny de perte de sang ; & dans le mesme tems qu'on connoistra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clystere un peu fort & âcre, qu'on pourra reïterer autant de fois qu'il sera jugé necessaire, afin de luy exciter des épreintes qui puissent faire dilater la matrice pour donner passage à la mole, observant aussi de faire relâcher la matrice en l'humectant souvent avec onctions d'huiles, & de graisses émollientes ; n'obmettant pas encore la saignée du pied, & le demy-bain, en cas de necessité. La mole ne manquera pas d'estre expulsée par ces remedes, pourveu qu'elle ne soit que de grosseur mediocre, & qu'elle ne soit point adherente, ou tres-peu à la matrice ; mais si elle est fortement attachée en son fond, ou qu'elle soit excessivement grosse, la femme aura bien de la peine d'en estre délivrée, sans l'assistance de la main du Chirurgien ; auquel cas, aprés qu'il aura situé la femme, comme pour extraire l'enfant mort, il coulera sa main dans la matrice, si elle est suffisamment dilatée, avec laquelle il tirera la mole dehors, se servant, si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas passer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parce que c'est un corps mollasse & tout charnu, qui obeït plus facilement que l'enfant) d'un crochet, ou du couteau, pour la tirer, ou pour la separer en deux, ou en plusieurs parties, selon que la necessité le requierera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la matrice, il l'en séparera doucement avec le bout de ses doigts, dont les ongles seront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la matrice, commençant par le costé où elle n'est pas si adherente, & poursuivant ainsi jusques à ce qu'elle soit entierement détachée ; prenant bien garde si elle tient trop, de ne pas déchirer ny interesser la propre substance de la matrice, y procedant de la maniere que nous avons enseignée, en parlant de l'extraction de l'arriere-faix demeuré dans la matrice quand le cordon en est rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui luy soit attaché, ny pareillement aucun arriere-faix duquel elle puisse recevoir sa nourriture ; mais elle-mesme la tire immediatement des vaisseaux de la matrice, à laquelle elle est presque toujours adherente & jointe en quelque endroit. La substance de sa chair est aussi beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix, & elle est mesme parfois schyrreuse ; ce qui fait qu'elle est bien plus difficilement separée de la matrice ; & quelquefois mesme la substance de la mole & celle de la matrice sont si confuses ensemble, comme j'ay déja dit autre part, qu'el-

les ne compoſent toutes deux qu'un meſme corps ; ce qui fait que pour lors la maladie eſt entierement incurable : car cette eſpece de mole ne pouvant pas eſtre expulſée, ny tirée hors de la matrice, augmente toujours en groſſeur, juſques à ce qu'elles faſſent enfin mourir la femme, aprés luy avoir fait mener long-tems une vie languiſſante. C'eſt ce qu'*Hipocrate* a tres-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Il repete encore la meſme choſe en meſmes termes, au Livre intitulé *De ſterilibus.*

Pour ce qui eſt du faux-germe, encore qu'il ſoit bien plus petit que la mole, il ne laiſſe pas auſſi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cauſe d'une grande perte de ſang qui ſurvient preſque toujours lorſque la matrice s'en veut décharger, & qu'elle tâche de l'expulſer, laquelle ne ceſſe ordinairement qu'aprés qu'il eſt ſorty ; dautant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par leſquels le ſang eſt excité à fluer, & comme exprimé des vaiſſeaux qui en ſont ouverts.

Le meilleur & le plus aſſuré remede qu'on puiſſe donner à la femme en cette occaſion, eſt de tirer au plutoſt le faux germe, parce que la matrice a ſouvent bien de la peine à le pouſſer dehors, ſi elle n'y eſt aidée ; à cauſe qu'eſtant toujours aſſez petit, l'impulſion que peut faire la femme de ſon coſté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps qui eſt contenu dans la matrice n'en fait pas grande diſtenſion, que quand il a quelque groſſeur conſiderable ; car pour lors, elle eſt bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il ſe rencontre ſouvent auſſi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces faux-germes ; parce que la matrice ne s'ouvre & ne ſe dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il eſt fort petit, auſſi eſt ſon ouverture ; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non ſeulement d'y porter la main entiere, mais auſſi quelques doigts ſimplement, avec leſquels il eſt obligé de faire ſon operation le mieux qu'il luy eſt poſſible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé ſa main, il la gliſſera dans le col de la matrice juſques à l'orifice interne, qu'il rencontrera quelquefois fort peu dilaté, où eſtant, il y introduira tout doucement un de ſes doigts, qu'il tournera auſſi-toſt, & fléchira de coſté & d'autre, juſques à ce

qu'il ait fait en ſorte d'y en gliſſer un deuxiéme ; & en ſuite un troiſiéme ou davantage, s'il le pouvoit faire ſans violence ; mais ſouvent on a aſſez de peine d'y en introduire ſeulement deux ; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, comme les écreviſſes font avec leurs pattes, quand elles veulent ſerrer quelque choſe, le faux-germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de ſang caillé qui pourroient y eſtre ; aprés quoy la perte de ſang ceſſera indubitablement, s'il ne laiſſe aucune portion de ce corps eſtrange dans la matrice, comme je l'ay vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me ſuis comporté de la façon ; mais ſi ſon orifice interne ne pouvoit eſtre dilaté que pour y mettre avec peine un ſeul doigt, & que pour ce ſujet le faux-germe ne pût pas eſtre tiré de la matrice, alors le Chirurgien y ayant introduit, le plus avant qu'il pourra ſans violence, le doigt indice de ſa main droite, il le tournera doucement tout autour du faux-germe, pour le détacher d'avec la matrice, afin qu'il en puiſſe eſtre aprés d'autant plutoſt expulſé, ou bien qu'eſtant mortifié par ce moyen, il puiſſe peu à peu ſe diſſoudre en ſuppuration dans la ſuite, y aidant comme j'ay enſeigné qu'il falloit faire à l'arriere-faix qui eſt reſté dans la matrice : car j'ay tres-ſouvent vû les pertes de ſang, cauſées ſeulement par de ſimples faux-germes, s'arreſter auſſi-toſt que ces corps eſtranges n'avoient plus aucune communication de vie avec la matrice, comme il arrive dés le moment qu'ils n'y ſont plus adherens : mais ſi nonobſtant cela le flux de ſang eſtoit ſi exceſſif, qu'il mît la femme en danger tres-prochain de la vie ; alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de ſa main gauche, prendra de la droite un inſtrument appellé *Bec de gruë*, ou plutoſt une tenette, pareille à celle qui eſt marquée par la lettre H. en la repreſentation des inſtrumens miſe vers la fin de ce ſecond Livre ; le bout de laquelle il gliſſera le long de ſon doigt, pour tirer dehors avec cét inſtrument, le corps eſtrange qui eſt dans la matrice ; prenant bien garde à ne la pas pincer, & obſervant que l'inſtrument ſoit toujours conduit par ce doigt premierement introduit ; lequel fera diſtinguer & connoiſtre par ſon attouchement le corps eſtrange d'entre la ſubſtance de la matrice : ainſi faiſant, ne le pouvant pas autrement, il ne laiſſera pas d'en venir à bout. Ie me ſuis aviſé de faire faire un pareil inſtrument, aprés m'eſtre trouvé en une occaſion où il m'auroit bien ſervy ſi je l'avois eû ; & je tiray avec cét inſtrument, il y a quelques années (y procedant comme je viens

d'enſeigner) un faux-germe de la groſſeur d'une noix, à une femme, qui ſans doute, ſeroit morte le meſme jour, pour l'effroyable perte de ſang qu'il luy avoit cauſée; laquelle ceſſa auſſitoſt que je luy eûs ainſi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pû tirer autrement; dautant que l'orifice interne de la matrice n'eſtoit ouvert, & ne ſe pouvoit dilater que pour y mettre un ſeul doigt de la façon que j'ay dite: outre que l'accident preſſant extraordinairement, le delay de l'operation eut eſté indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en eſt depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien obſerver, en faiſant extraction de la mole ou du faux-germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire en ſorte que la portion du corps eſtrange qu'il aura premierement priſe, ne s'en ſepare; ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'eſt pour l'ordinaire la partie la plus fragile, & la plus mollaſſe qui ſe preſente à l'orifice interne pour ſortir. C'eſt pourquoy l'ayant priſe avec ſes doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre; tâchant toujours, en conſervant cette premiere priſe ſans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps eſtrange, juſques à ce qu'il l'ait entierement fait ſortir de la matrice; recommandant cependant à la femme de luy aider de ſon coſté; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & pouſſant fortement en bas, dans le meſme tems que le Chirurgien tirera ce corps eſtrange.

I'ay dit cy-devant que le meilleur & le plus aſſuré remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui a un faux-germe, eſt de le tirer avec la main; ce que je conſeille de preferer, autant qu'il ſe peut faire, à tous ces breuvages que la pluſpart des Sages-femmes, & pluſieurs autres perſonnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulſion de ce corps eſtrange; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puiſſent produire l'effet qu'on en eſpere ſouvent inutilement, il ſe paſſe du tems, durant lequel la matrice qui eſtoit un peu ouverte, ſe referme quelquefois entierement; ce qui fait que le corps eſtrange n'en pouvant eſtre expulſé, s'y corrompt; aprés quoy il cauſe de tres-pernicieux accidens, ainſi qu'il eſtoit arrivé à la femme d'un des amis de Monſieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tiray en ſa preſence un faux-germe tout corrompu, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui auroit eſté

capable de la faire mourir, s'il eut reſté plus long-tems dans ſa matrice. Outre cela, c'eſt que toutes ces ſortes de drogues eſtant, comme j'ay déja dit autre part, extrémement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de ſang, ainſi que je l'ay vû arriver il y a onze ans ou environ, à la femme d'un Huiſſier au Châtelet de Paris, laquelle aprés avoir pris un breuvage que ſa Sage-femme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux-germe, eut une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extremité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps eſtrange avec la main, comme je fis en preſence d'un Medecin, & de cette Sage-femme; aprés quoy la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ay encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccez.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement eſtre contenuë dans la matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'Art.

CHAPITRE XXXII.

De l'operation ceſarienne.

LOrſque la femme groſſe eſt effectivement en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par pieces; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoiſtre dans chaque Chapitre en particulier, en parlant de tous les differens accouchemens contre nature, ſans qu'il ſoit neceſſaire, que par un trop grand excez d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la ſection ceſarienne, pendant que la mere eſt vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-meſmes pratiqué; ce que pluſieurs ignorans

ſont encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magiſtrats devroient empêcher.

A la verité, ils ſembleroient avoir quelque pretexte d'excuſe legitime, de faire ainſi mourir martyres ces pauvres femmes, ſi c'étoit pour en tirer un ſecond *Scipion l'Afriquain*, (lequel au rapport de *Pline* au 9. Ch. du 7. Liv. de l'Hiſtoire nat. nâquit de la ſorte, & fut pour ce ſujet ſurnommé *Ceſar*) ou bien pour ſauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'eſt bien vû du tems des anciens Payens, qu'on a ſacrifié des victimes innocentes pour le ſalut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier: je ſçay bien qu'ils ſe couvrent du pretexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement ſeroit en grand danger d'en eſtre privé; parce que la mort de la mere eſt ordinairement cauſe de la ſienne; mais j'ignore qu'il y ait jamais eu aucune loy chrêtienne ny civile, qui ordonnât de tuer ainſi la mere pour ſauver l'enfant. C'eſt plutoſt pour ſatisfaire à l'avarice de certaines gens, qui ſe mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourveu qu'ils en ayent un enfant qui luy puiſſe ſurvivre, non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés; pour raiſon dequoy ils donnent volontiers leur conſentement à une ſi cruelle operation; ce qui eſt une tres-damnable addreſſe. S'ils diſent, pour rendre en apparence la choſe moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme eſt à l'extremité de la vie; à cela je répons que ſouvent la nature ſe releve de bien loin, contre toute noſtre eſperance; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper enſuite; c'eſt ce que je leur nie abſolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toujours eu une mauvaiſe iſſuë, la mort de toutes les femmes s'en eſtant peu aprés enſuivie. C'eſt pourquoy je louë grandement *Guillemeau*, qui pour deſabuſer le public d'une ſi méchante & ſi pernicieuſe pratique, dit en parlant de cette fatale operation, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la preſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois, par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtance pour la faire bien reüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoiſtre à la poſterité qu'il ait eſté capable de conſentir à une telle cruauté; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le deceds de la femme; à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en réchape,

non seulement à raison de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce sujet au ventre ; mais principalement pour celle de la matrice, & pour l'excess f flux de sang qui y surviendroit dans le mesme moment, à quoy j'adjouteray que ceux qui pratiquent cette horrible operation, ne l'entreprennent ordinairement qu'aprés qu'une femme a esté durant plusieurs jours en travail, sans pouvoir accoucher ; auquel tems la matrice a beaucoup souffert par quantité de douleurs inutiles, qui luy ont causé une inflammation de toute sa substance, laquelle venant pour lors à estre incisée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toujours à la mort certaine de la femme : toutefois contre le sentiment de ces deux fameux Chirurgiens, on voit des temeraires, qui soutiennent opiniâtrement (comme fait *Rousset*) qu'il n'est pas impossible que la femme en revienne, parce qu'ils ont vû quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort sont sortis par des abscez du ventre, aprés que les chairs s'en estoient allées en suppuration par les voyes naturelles ; lesquels os avoient peu à peu percé la matrice, & mesme le ventre ; ensuite dequoy avant esté ainsi tirez, les femmes en sont nonobstant cela réchappées ; & que d'autres aussi ne sont point mortes, ausquelles la matrice aprés sa précipitation & son entiere pourriture a esté tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obstiner à ne pas ajouter foy aux choses que l'experience a montrées plusieurs fois, comme celle-là, que je crois estre arrivée, & pouvoir encore arriver, aussi-bien qu'eux (quoy que tres-rarement) mais il ne s'ensuit pas qu'il en soit de mesme de cette operation cesarienne ; car on y fait en un instant une tres grande playe au ventre & à la matrice, qui cause toujours la mort subite à la pauvre femme, ou fort peu de tems aprés : mais quand la nature vient elle-mesme à separer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle se fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir esté bien secouruë dans le tems par gens experts en l'Art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup ; & à mesure qu'elle chasse ainsi ces corps estranges hors de la matrice, elle la reünit & rejoint en mesme tems, à proportion, & sans aucun flux de sang ; ce qui arrive tout au contraire dans l'operation qui se fait par l'Art ; & s'il est vray qu'il y ait jamais eû quelques femmes qui en soient réchapées, nous devons croire que ç'a esté miraculeusement, & par la volonté expresse de Dieu, qui peut, lorsqu'il le veut ressusciter les morts, comme il a fait le *Lazare*,

&

& changer l'ordre de la nature quand il luy plaît, plûtoſt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulement oüy dire de quelques commeres, aſſurent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainſi ouvert le coſté pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus il s'en rencontre, qui diſent en ſçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois conſecutivement cette operation ceſarienne, ſans en eſtre mortes; & pour mieux affirmer une menterie ſi inſigne, qu'elles ont ſeulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-meſmes veritable, comme ſi elles avoient vû la choſe de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonſtances, & tant de tenans & aboutiſſans, qu'elles en perſuadent facilement ceux qui n'en connoiſſent pas l'impoſſibilité.

Il s'en voit meſme d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abſcez qu'elles ont eus au ventre enſuite de leur couche, veulent perſuader qu'on leur a tiré l'enfant par cét endroit; au ſujet de quoy je reciteray ce que j'ay une fois vû moy-meſme, touchant une femme groſſe qui eſtoit en l'année 1660. à l'Hoſtel-Dieu de Paris, lorſque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, ſoit par malice, feignant de croire la choſe; ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes groſſes qui eſtoient audit Hoſtel-Dieu, comme auſſi à une infinité d'autres perſonnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuſe qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la Mere *Bouquet*, laquelle preſidoit pour lors en la ſalle des accouchées, dont elle eſtoit comme la Déeſſe *Lucine*, qu'elle apprehendoit extrémement qu'on ne fût obligé de luy ouvrir le coſté pour l'accoucher, ainſi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant; pendant lequel tems elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes perſonnes, chacune deſquelles l'avoit peut-eſtre encore recité à autant d'autres; montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle diſoit que les Chirurgiens luy avoient tiré ſon enfant hors du ventre. Elle pria pour ce ſujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, deſirant eſtre plutoſt accouchée par moy qui eſtois Chirurgien, afin d'en eſtre plus ſeurement ſecouruë au beſoin, que par la Sage-femme. Cette bonne Religieuſe m'étant venuë dire la choſe, comme elle la croyoit eſtre effective, ſuivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'eſtant pas aſſez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire

qu'on eût fait l'operation cesarienne à cette femme, comme elle l'en avoit persuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout presentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-mesme toutes les circonstances. Aussi-tost elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille chose qu'elle luy avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour sçavoir par quel lieu on luy avoit ainsi tiré son enfant, & si elle avoit senty grande douleur en cette operation; elle me dit que non, ne s'en souvenant pas, à cause qu'elle avoit perdu pour lors toute connoissance, laquelle ne luy estoit revenuë que cinq ou six jours aprés : je luy demanday comment donc elle estoit certaine qu'on luy eût tiré son enfant par incision du ventre, puisqu'elle n'avoit aucune connoissance en ce tems? elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient assurée, & en mesme instant elle me montra une grande cicatrice, située justement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des costes, où elle avoit eu un grand abscez, dont cette cicatrice estoit restée & lorsque je luy eus dit que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où son enfant devoit avoir esté tiré, & que je luy eus fait connoistre par raisonnement l'impossibilité de la chose qu'elle avoit cruë, & persuadée à toutes ces femmes de l'Hostel-Dieu, comme aussi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu desabusées; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference, je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de tems, dautant qu'elle avoit le passage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les histoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occasion, on trouveroit toujours que ce sont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rousset*, en son enfantement cesarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'imposture de leurs Auteurs.

Mais si pour toutes ces raisons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere est vivante, quoy qu'il soit certain que l'enfant le soit aussi (ce qui neanmoins est quelquefois tres-douteux) car je vous prie, quelle infamie seroit-ce pour luy, si ayant ainsi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? A plus forte raison s'en doit-il abstenir quand il est bien assuré qu'il est mort : c'est pourquoy il le doit plutost tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par la voye naturelle, que de martyriser ainsi la mere

pour l'avoir tout entier ; & ſi la matrice eſtoit ſi peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plutoſt patienter un peu, en aidant toujours à dilater les paſſages par Art, comme nous avons dit cy-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de deſeſpoir, en faiſant cette operation ceſarienne, qu'on ne doit jamais entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent aprés le decés de la mere. C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord : voicy comme je la prouve facilement, en refutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, pour eſtablir la pretenduë neceſſité de cette operation ceſarienne, durant que la femme eſt vivante ; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies ; ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit eſtre preferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque meſme de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant : mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, eſtant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps ; & il ſeroit inutile d'alleguer que l'eau n'y peut pas eſtre conduite, à cauſe que l'enfant eſt envelopé de ſes membranes, qui en empêchent ; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre tres aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la matrice n'eſtant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de refuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant ; parce que ſi elle y eſtoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir baptiſer ainſi l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand meſme il faudroit uſer de violence pour inciſer ou dilater de force avec quelque inſtrument cét orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement ; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril

à la mere, que l'operation ceſarienne : de ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptizant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner aprés cela, ſi ſa vie corporelle eſt preferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tout deux, on doit toujours preferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſçavent. C'eſt pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation ceſarienne ; parce qu'elle ſeroit tres-aſſurément cauſe de la mort de la mere ; au lieu de quoy on la fera promptement ſecourir par des gens experts, qui aprés avoir baptizé l'enfant comme nous diſons, au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur Art ; ou bien par morceaux, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Ie ſçay bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alleguer le paſſage du 3. Chapitre de l'Epiſtre de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non faciamus mala ut veniant bona* Qu'il ne nous eſt pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien : mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apoſtre, que de l'expliquer ainſi ; car tant s'en faut que ce ſoit un mal que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien ; & au contraire, ce ſeroit commettre un veritable homicide, ſi pouvant luy donner ce ſecours, on le luy dénioit. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit tres-bien *Tertullien* au 13. Chap. du Liv. de l'Ame, c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en cette occaſion la mort à l'enfant, plutoſt que de l'en exempter, puiſqu'il feroit tres-certainement mourir ſa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand homme, que j'ay déja rapportées autre part pour une meſme intention, *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum matricida qui moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ny volontairement l'enfant ; mais on avance ſeulement ſa mort corporelle de quelques momens, laquelle il ne pourroit pas éviter ſans eſtre tres-certainement homicide de ſa mere, comme dit *Tertullien*, dequoy nous ſerions nous-meſmes cauſe, ſi nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a neanmoins des occaſions où on pourroit dire que la vie corporelle de l'enfant doit eſtre preferable à celle de la mere, à

laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation ceſarienne, pour conſerver la vie de l'enfant; comme il pourroit arriver qu'on ſeroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit eſtre le ſucceſſeur de quelque grand Royaume; parce que le ſalut du public eſt preferable à celuy d'un particulier. C'eſt ainſi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du tems que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fit à *Ieanne Seymer* ſa troiſiéme femme, à laquelle on fit la ſection ceſarienne par le conſeil des Medecins, pour tirer de ſon ventre *Edouard VI.* qui a depuis ſuccedé à la Couronne d'Angleterre; preferant ainſi la vie de cét enfant à celle de ſa mere, qui mourut quelques jours aprés cette cruelle operation. Mais je laiſſe cette queſtion à decider aux Caſuiſtes, pour ſçavoir ſi cette operation peut eſtre permiſe en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant qui eſt encore dans le ventre de ſa mere ſoit mâle ou femelle, ny meſme qu'il puiſſe vivre long-tems; & ſi ſur une ſimple eſperance d'avoir un ſucceſſeur tel qu'on le ſouhaite, on peut martyriſer la mere de la ſorte, la vie de laquelle doit, ce me ſemble, eſtre toujours preferée à celle de l'enfant; car revenant en ſanté, on peut eſperer qu'aprés avoir remedié aux cauſes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle ſe delivrera enſuite plus heureuſement. Mais pour ne faire pas un plus long diſcours, je conſeille ceux qui voudront eſtre entierement éclaircis de tous les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le Livre que *Theophyle Raynaud* Ieſuite en a fait; dans lequel il explique ſçavamment, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoy revenons à noſtre théſe; qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette operation qu'incontinent aprés le decez de la mere; auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais preſentement décrire, tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que rapporte *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enectapa rente*, aprés la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loy qui deffend tres-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans luy avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout comme il eſt requis, lorſqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les cho-

ſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun tems ; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, q u'il auroit peut-eſtre tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt preſte à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque choſe entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la matrice ; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air, & quelque ſorte de rafraichiſſement, il ne ſoit pas ſi-toſt ſuffoqué ; neanmoins cela ne peut aucunement ſervir ; parce que l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la matrice ; mais ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plutoſt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût neceſſaire. Auſſi-toſt donc que la femme aura jetté le dernier ſoupir, & qu'elle ſera morte (dequoy il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, pour tirer l'enfant hors de la matrice par l'inciſion du ventre.

La pluſpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au coſté gauche du ventre, diſans, qu'il eſt le plus libre, à cauſe du foye qui eſt au coſté droit ; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera bien mieux, & plus adroitement pratiquée, en faiſant l'ouverture juſtement au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits ; car en cét endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper ; mais elle ne ſe peut pas faire à coſté, ſans inciſer les deux muſcles obliques & le tranſverſe, leſquels étant couchez l'un ſur l'autre forment une épaiſſeur aſſez conſiderable ; outre qu'il en ſort bien plus de ſang que vers le milieu du ventre ; ce n'eſt pas qu'il importe que ce ſang s'écoule (comme il ne laiſſe pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer) mais parce qu'il empêche par ſa ſortie, de voir diſtinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une ſituation où ſon ventre ſoit un peu éminent, prendra un bon & fort ſcalpelle, bien tranchant d'un ſeul côté, ſemblable à celui qui eſt marqué par la lettre F. en la table des Inſtrumens qui eſt aprés ce Chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande ſureté) une inciſion au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits juſques au peritoine, de la longueur & eſtenduë de la matrice, ou environ ; aprés quoy il le percera ſimplement avec la pointe de ſon inſtrument, pour y faire

une ouverture à y mettre un ou deux doigts de ſa main gauche, dans laquelle il les introduira auſſi-toſt pour l'inciſer en le ſoulevant avec eux & conduiſant l'inſtrument, de peur qu'il ne pique les inteſtins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'eſtant fait, il verra incontinent paroiſtre la matrice, à laquelle il fera ouverture de la meſme maniere qu'il aura fait l'inciſion du peritoine; prenant bien garde à ne pas enfoncer ſon inſtrument tout d'un coup bien avant, croyant trouver la matrice épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs aſſurent contre la verité; en quoy il ſe tromperoit auſſi-bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la choſe; car il eſt certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y eſt encore contenu avec ſes eaux, plus d'une ſeule ligne d'épaiſſeur; qui eſt à peu prés celle que peut avoir un de nos écus d'argent; quoy qu'ils nous ayent tous chanté, que par providence Divine, & choſe miraculeuſe, plus elle s'eſtend dans la groſſeſſe, plus elle devient épaiſſe; ce qui eſt abſolument faux : il eſt bien vray ſeulement, qu'elle l'eſt un peu plus en ce tems, à l'endroit où l'arriere-faix y eſt adherent: auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais dans tout le reſté de ſon eſtenduë & de ſa circonference, & principalement en ſa partie anterieure, elle eſt extrémement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant eſté vuidée par l'accouchement, de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'épaiſſir, en contractant & ramaſſant en ſoy-meſme toute ſa ſubſtance, qui eſtoit avant extraordinairement eſtenduë. C'eſt ainſi (ſuivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la generation) que la veſſie de l'urine, qui eſtant pleine, eſt extrémement mince, nous paroiſt de l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt, lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide; laquelle venant derechef à s'eſtendre pour contenir l'urine qui y affluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Aprés donc avoir ainſi fait ouverture de la matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument; enſuite dequoy il le verra incontinent paroiſtre, & le tirera dehors au plutoſt, avec l'arriere-faix qu'il ſeparera promptement du fond de la matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il louëra Dieu, & le remercira d'avoir ainſi beni, & fait reüſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres,

ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a bien de la peine à connoiſtre d'abord ce qui en eſt. On ſera neanmoins aſſuré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme auſſi le cœur, en luy mettant la main ſur la poitrine ; dequoy eſtant certain, il ſera baptizé au plutoſt par le Preſtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtant l'ondoyera ; ce qu'eſtant fait, on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en luy ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant juſques à ce qu'il commence à ſe mouvoir de luy-meſme. Les Sages-femmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arriere-faix tout chaudement ſur le ventre : ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plutoſt à raiſon de la chaleur tiede de cét arriere faix, que pour autre cauſe ; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſeparé de la matrice, & encore moins lorſque la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur elle ne luy eſt aſſurément pas nuiſible ; mais la peſanteur de cette maſſe qu'elles luy mettent ſur le ventre, eſt plutoſt capable de l'eſtouffer, par la compreſſion qu'elle y fait, que de luy aider en autre choſe : outre cela, quand l'arriere-faix eſt refroidy, elles le mettent dans un poëlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui eſtant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſqu'au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force ; mais comme j'ay dit autre part, cela eſt bien inutile ; & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſeparer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, lui nettoyant & debouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facilement à reſpirer, le tenant cependant auprés du feu, juſqu'à ce qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, luy ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin, comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une mediocrité à la choſe.

Aprés avoir aſſez amplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut eſtre journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoiſtre par

leur

leur repreſentation, quels ſont les inſtrumens convenables à l'Art; enſuite de quoy nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens, doivent neceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRUMENS de la Planche ſuivante.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à meſme fin, ſelon que la neceſsité le requiert plus eſtroit, ou plus large.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la teſte d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet.*

Tous ces crochets doivent eſtre aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalitez, afin de ne pas bleſſer la matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit eſtre d'une groſſeur mediocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à ſeparer l'enfant monſtrueux, à percer le ventre de celuy qui eſt hydropique, & à inciſer la teſte pour en vuider le cerveau, ou à la ſeparer en pieces, quand pour eſtre trop groſſe & monſtrueuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la matrice, & ſeparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à meſme fin, mais qui n'eſt pas ſi commode, dautant qu'il ne peut eſtre conduit que par une ſeule main.*

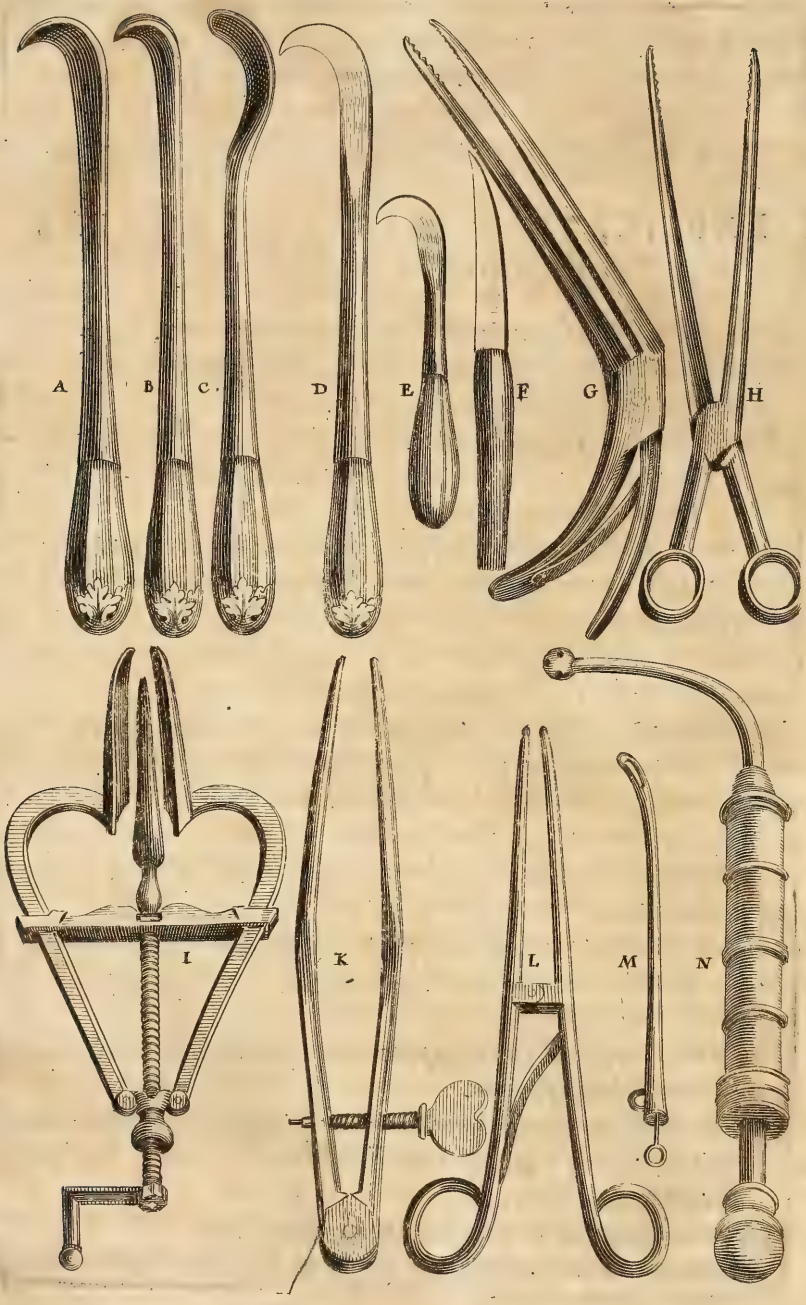
F. *Scalpelle, propre à faire l'operation ceſarienne incontinent aprés la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps eſtranges hors de la matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou pluſieurs doigts pour le faire.*

H. *Autre inſtrument propre à la meſme choſe.*

I. *Dilatatoire à trois branches, ſervant à ouvrir la matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y ſont quelquefois ſituées profondement.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui ſert auſſi à meſme fin.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

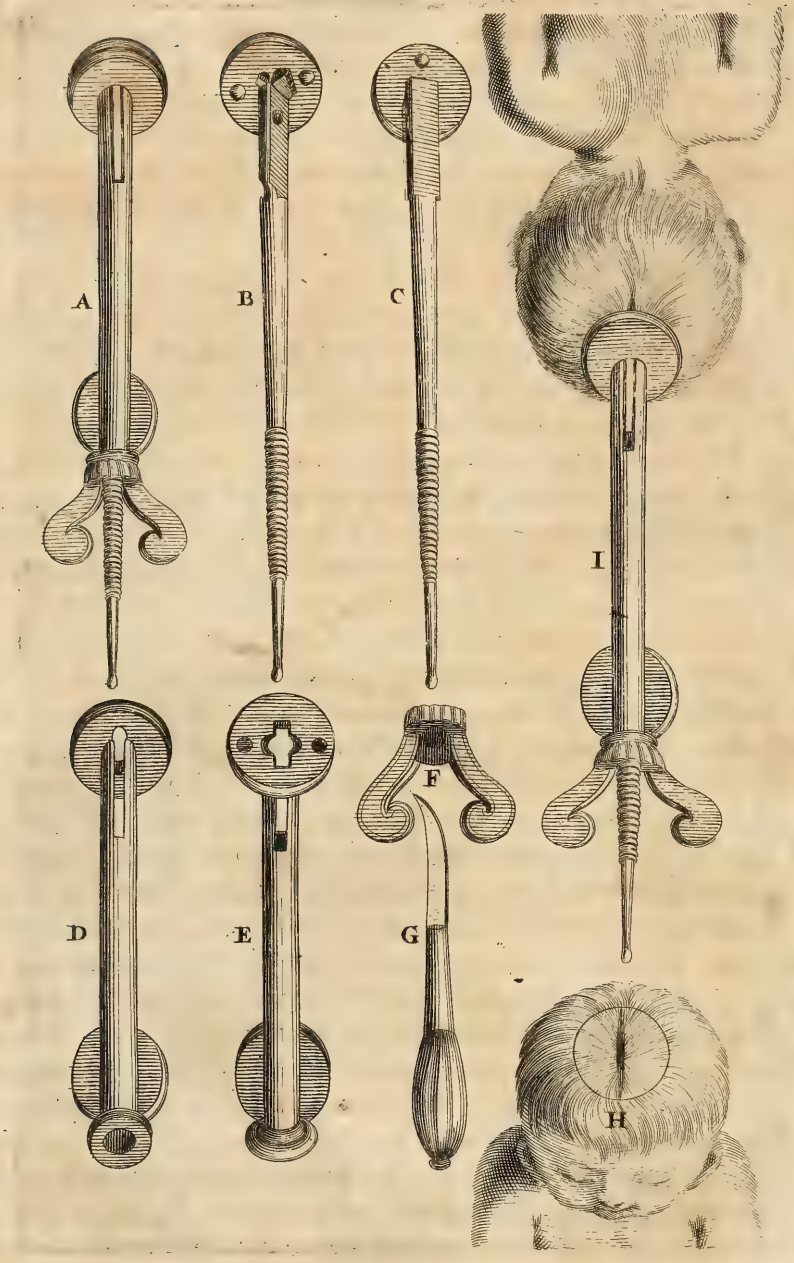
L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuſe, propre à tirer l'urine de la veſſie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-meſme.*

N. *Seringue, propre à faire des injections iuſques au fond de la matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de pluſieurs trous à l'extremité de ſon canon.*

LEs differentes figures qu'on voit en la planche ſuivante, repreſentent un inſtrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-tête*, à cauſe de ſon uſage, qui eſt de ſervir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la teſte eſt fortement engagée entre les os du paſſage : cét inſtrument eſt en ces ſortes d'occaſions incomparablement meilleur, & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas ſe ſervir alors du crochet, ſans introduire une de ſes mains, pour le conduire au coſté de la teſte de l'enfant, qui occupe entierement le paſſage, & ſans faire en meſme-tems une violence aſſez conſiderable aux parties de la vulve, qui ſont déja enflammées, & beaucoup tumefiées; pour raiſon de quoy la pourriture & la gangrene y arrive tres-ſouvent aprés l'accouchement; outre que le crochet imprimé ſur la tête de l'enfant eſt fort ſujet à gliſſer, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait tres-bien cét inſtrument; avec lequel le Chirurgien n'agit que ſur le milieu de la ſeule teſte de l'enfant mort, ſans introduire aucunement ſa main, ny meſme ſes doigts au coſté de la teſte. Enfin cét inſtrument eſt ſi propre à cét uſage, que la groſſeur de la teſte de l'enfant en eſt diminuée, en s'allongeant pour ſuivre l'attraction qu'il en fait. Comme il eſt entierement de ma propre invention, j'avois eu deſſein dans le commencement que je l'inventay, de me le reſerver comme un rare ſecret, ſans le communiquer à qui que ce ſoit; mais voulant éviter que ma conſcience me puiſſe reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon poſſible à l'utilité publique, en declarant ſincerement toutes les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon Art, je m'acquite de mon devoir, en faiſant connoiſtre à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Inſtrument, & la veritable maniere de s'en bien ſervir, qui eſt cy-aprés clairement expliquée.

A. *Montre l'inſtrument, appellé* Tire-teſte, *monté de toutes ſes parties.*


A
B
C
I
D
E
F
G
H

B. *Le corps de l'inſtrument, ſeparé de ſa canule & de ſa clef, à l'extremité duquel il y a une platine de figure ronde, qui eſt mobile, pour eſtre plus facilement introduite au dedans de la teſte de l'enfant mort. Il y a auſſi de chaque coſté de cette platine une petite eminence, faite en pointe de diamant; dont l'une doit correſpondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'inſtrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre luy.*

C. *Montre encore le corps du meſme inſtrument, dont la platine eſt couchée, comme elle doit eſtre, en l'introduiſant au dedans de la teſte de l'enfant; aprés quoy on redreſſe cette platine, comme elle eſt en la precedente figure, marquée par* B.

D. *La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'inſtrument, juſques à ce que la platine qui eſt à l'extremité de cette canule ſoit proche de celle qui eſt au bout de l'inſtrument; pour ſerrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la teſte qui ſont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par* I. *Cette canule a une fente proche ſa platine, faite pour loger le corps plat de l'inſtrument, & un petit aileron de chaque coſté de ſon autre extremité, afin de la tenir ſtable, & empécher qu'elle ne ſe tourne en la ſerrant avec la clef de l'inſtrument, laquelle eſt marquée par* F.

E. *La meſme canule, qui eſt vuë d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavitez qui ſont à ſa platine, aux coſtez de ſon grand trou; leſquelles cavitez ſont pour loger les deux petites eminences faites en pointe de diamant, qui ſont à la platine du corps de l'inſtrument, qui eſt marqué par* B. *ces petites eminences ſervent en s'imprimant dedans les os de la teſte, pour affermir mieux la platine de l'inſtrument, & empécher que ce qui en eſt embraſé, ne s'échappe.*

F. *La clef dans laquelle ſe doit mettre la viſſe de l'inſtrument, afin que la canule eſtant preſſée par le moyen de cette clef, les deux platines ſoient fortement ſerrées l'une contre l'autre.*

G. *Vn petit couteau tranchant d'un ſeul coſté, propre à faire inciſion à la teſte de l'enfant mort, afin d'y introduire l'inſtrument.*

H. *Vne teſte d'enfant, où il y a une inciſion en longueur entre les deux os parietaux, de la maniere qu'elle doit eſtre faite, pour y introduire l'inſtrument; dont les deux platines doivent embraſſer toute la partie de la teſte, qui eſt compriſe par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.*

I. *L'instrument avec toutes ses parties, attachées à la teste de l'enfant, pour en faire extraction hors de la matrice, en empoignant fortement cét instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.*

CHAPITRE XXXIII.

Des Instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ay fait representer à la fin de ce second Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, lequel du mesme instrument qui pourroit servir à sa deffence, & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoy ce pauvre Auteur nouveau, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 12. Chap. de ce second Livre, qui dit avec ostentation, pour tromper les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement estre convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'Art; parce qu'il est tres-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la teste est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage ou pour percer le ventre, ou la teste de celuy qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse teste d'enfant restée seule dans la matrice, aprés que la mâchoire inferieure en est tout-à-fait separée: & quant à ce qu'il allegue dans quelques observations de son ridicule Livre, qu'il dépece, & met en morceaux la teste ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la matrice; qui est celuy qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, est d'avoir les ongles exa-

ſtement rognez ; & que pour ce ſujet il ſeroit impoſſible de dépecer ainſi un enfant? & quand meſme il conſerveroit ſes ongles ſans les rogner, pour s'en ſervir à cét uſage, il faudroit certainement qu'ils fuſſent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entierement pourri : mais qu'il apprenne de moy que le Chirurgien qui eſt expert en ſon Art, ne ſe met aucunement en danger de bleſſer la matrice avec ſes inſtrumens ; parce qu'il ne s'en ſert jamais qu'il ne les conduiſe avec une de ſes mains miſe au devant pour l'en garantir ; de ſorte que je conſeille à cét Auteur de s'en ſervir en ces occaſions, plutoſt que de ſes ongles, qui ſont pires que des inſtrumens ; & comme apparemment il en ignore la bonne methode, qu'il liſe attentivement mon Livre pour s'en inſtruire, & qu'il conſidere bien ce que j'ay dit dans tout le Chapitre 35. de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ay enſeigné tout ce que le Chirurgien doit obſerver avant que de ſe ſervir d'inſtrumens. C'eſt l'avertiſſement le plus charitable que je luy puiſſe donner.

Non ergo deſpicias ullum inſtrumentum, quin ſint omnia apud te præparata : inexcuſabilis eſt enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucaſis cap. 67. Lib. 2. Meth.

Mais outre que j'ay dit que cét Auteur, qui eſt mort depuis quelques années, pouvoit eſtre convaincu de grande ignorance, pour les raiſons que j'ay alleguées, l'exemple qui ſuit, dont le ſeul recit eſt capable de donner de l'horreur, fait voir manifeſtement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de temerité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ay vû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monſieur *Paris* mon Confrere, la ſœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce temeraire Auteur luy avoit faites en ſa preſence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher ; lequel au lieu de luy tirer du ventre ſon enfant qui eſtoit vivant, l'avoit tué avec ſes inſtrumens (car il n'eſt pas croyable qu'il ſe ſoit ſervi de ſes ſeuls ongles en cette occaſion) & avoit en meſme-tems crevé & déchiré de tous coſtez la matrice de la mere ; ce qui avoit eſté cauſe qu'elle mourut une heure enſuite, & qu'une grande partie des inteſtins & du meſentere de cette femme ſortirent hors de ſon ventre par l'endroit de ces déchiremens, auſſi-toſt que ſon enfant luy eut eſté tiré hors de la matrice, en preſence de cét Auteur, par le ſieur *Clement*

(preſentement mon Confrere, & qui eſtoit pour lors ſerviteur de Mr. *Lefévre*) lequel *Clement* on avoit envoyé querir à l'abſence de ſon Maiſtre, aprés qu'on eut vû le cruel traitement & les exceſſives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce meſme Auteur, qui rejetta auſſi-toſt effrontement ſa faute ſur ledit *Clement*, à cauſe qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La verité de ce triſte recit me fut auſſi-toſt confirmée par le meſme Monſieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir eſté mandé à l'heure meſme, pour faire la reduction des inteſtins de cette femme, qui eſtoit agoniſante, leſquels il trouva tout-à-fait hors de ſon ventre, & tout meurtris, & le meſentere tout dechiré & en lambeaux, m'aſſurant qu'il n'avoit jamais vû un ſpectacle plus horrible, & en meſme tems plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors ſept petits enfans vivans. Si j'ay fait le recit de cette lamentable hiſtoire, ce n'eſt pas pour inſulter à la memoire de ce pauvre Auteur, mais c'eſt afin de faire connoiſtre au public, combien il eſt dangereux de ſe fier aux vaines promeſſes de ceux qui n'ont pas une veritable connoiſſance de leur Art.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE III.

DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHE'ES; des maladies & ſymptomes qui leur arrivent durant leurs couches ; du traitement des enfans nouveau-nés ; de leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions neceſſaires au choix des nourrices.

LA groſſeſſe eſt une mer orageuſe, ſur laquelle la femme groſſe & ſon enfant voguent durant l'eſpace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en eſt le ſeul port, eſt ſi plein de dangereux écueils, que tres-ſouvent l'un & l'autre aprés y eſtre arrivez, & y eſtre meſme débarquez, ont encore beſoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont accoutumé de ſuivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoiſtre au premier Livre en parlant des maladies de la groſſeſſe, le moyen d'empêcher que la femme ne faſſe naufrage dans cette mer, durant un ſi long voyage. & nous avons enſeigné au deuxiéme, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec ſureté par l'accouchement : Il reſte donc maintenant pour mettre fin à noſtre œuvre, que nous expoſions en ce troiſiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela eſtre gouvernez, & que nous declarions comment on doit remedier en ce tems à pluſieurs indiſpoſitions qui leur arrivent aſſez ſouvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous paſſerons à celles qui concernent l'enfant nouveau-né.

CHAPITRE I.

Ce qu'il faut faire à la femme auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée & delivrée naturellement.

AVſſi-toſt que la femme aura eſté accouchée & delivrée de ſon arriere-faix, il faut prendre garde que ſon détachement ne ſoit ſuivy d'une trop grande perte de ſang, & luy mettre au devant de l'entrée de ſa matrice un linge aſſez doux & maniable, plié en cinq ou ſix doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au dedans, ne ſoit cauſe que les vaiſſeaux qui doivent laiſſer écouler peu à peu les vuidanges, n'en ſoient tout-à-coup trop reſtraints, par la ſuppreſſion deſquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de matrice, fiévre, pleureſie, & pluſieurs autres, dont nous parlerons cy-aprés, à raiſon de quoy la mort meſme pourroit bien ſurvenir.

Lorſque l'entrée de la matrice aura eſté ainſi bouchée, ſi la femme n'avoit pas eſté accouchée dans ſon lit ordinaire, elle y ſera portée incontinent aprés, par une forte perſonne, ou par pluſieurs, s'il en eſt beſoin, plutoſt que de luy permettre de ſe lever ſur ſes pieds pour y aller elle-meſme; lequel lit doit auparavant avoir eſté tenu tout preſt; bien chauffé, & garny comme il eſt requis, à cauſe des vuidanges; mais ſi elle y avoit eſté accouchée (comme c'eſt le mieux & le plus ſeur, afin de n'eſtre pas obligé de la tranſporter ainſi) on en oſtera auſſi-toſt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le ſang & autres immondices qui ſortent dans le tems de l'accouchement; aprés quoy on la mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui luy eſt bien neceſſaire, afin de la reſtablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail; laquelle doit eſtre en telle ſorte qu'elle ait la teſte & le corps un peu elevez, tant afin de pouvoir reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement, & de ne pas ſe cailler en grumeaux, qui eſtant retenus cauſeroient de grandes douleurs; ce qui arriveroit ſi on ne luy laiſſoit la liberté de ſortir par cette ſituation; en laquelle on luy fera abbaiſſer les cuiſſes & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy met-

tant quelque petit oreiller pardessous les jarrets, sur lequel ils puissent estre un peu appuyez : estant ainsi couchée, il faut qu'elle ne soit pas plus d'un costé que de l'autre ; mais justement sur le milieu du dos, afin que la matrice puisse mieux reprendre sa situation naturelle.

La coutume la plus ordinaire, est de faire prendre aux femmes aussi-tost qu'elles sont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires, le tout mêlé ensemble ; ce qui sert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a été échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir son haleine, que la femme a faits pendant tout son travail ; comme aussi afin que l'estomac & les intestins en estant enduits, n'en soient pas tant travaillez de douloureuses tranchées : mais cette drogue fait si mal au cœur à quelques femmes, qu'estant forcées de la prendre avec aversion & grand dégout, elle est capable de leur faire plus de mal, que de les soulager en autre chose : c'est pourquoy on n'en donnera qu'à celles qui le souhaittent, & qui n'en ont aucun dégout. I'estime bien mieux pour ce sujet un bon bouïllon, qu'on fera prendre à la femme aussi-tost qu'elle sera un peu remise de la grande émotion de son accouchement ; parce qu'il lui sera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue : & luy ayant accommodé & pensé son ventre, ses mammelles, & ses parties basses de la maniere que nous allons dire au Chapitre suivant, on la laissera reposer & dormir si elle peut, sans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de son lit, & fermé les portes & les fenêtres de sa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'assoupisse plus aisément. Si l'accouchement avoit esté fâcheux, on se gouverneroit en ce cas selon que les accidens le requiereroient, comme il sera cy-aprés declaré ; mais ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celuy qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties basses de la femme reçoivent une tres-violente distension par la sortie de l'enfant, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation : c'est pourquoy aussi-tost qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura esté mise dans la situation que nous avons dite au precedent Chapitre, on luy appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amendes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent, ou autre, remuant le tout avec une cueillere, comme pour faire des œufs brouïllez, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel estant estendu sur un linge, on luy mettra mediocrement chaud sur la partie, aprés en avoir osté le linge avec quoy on l'avoit bouchée aussi-tost qu'elle a esté accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient estre restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a esté faite par la sortie de l'enfant : on le doit laisser trois quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de tems; ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeuïl; ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoy, l'ayant fait tiedir, on estuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui proviennent des vuidanges. Cét étuvement sera bon aussi pour temperer & appaiser la douleur de ces parties. Quelques personnes se servent pour ce sujet de lait tiede; mais la plus part des femmes usent simplement d'eau d'orge & de cerfeuïl. On ne doit pas dans le commencement se servir d'aucune chose qui puisse restraindre les vuidanges; mais aprés que quinze jours seront passez, & que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra user de quelque remede qui commence à fortifier ces parties; à

quoy ſera propre la decoction faite avec les roſes de Provins, les feuïlles & les racines de plantin, & l'eau de forge; & lorſque les vuidanges auront eu leur évacuation entiere & ſuffiſante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on fera pour celles qui le ſouhaittent une lotion fort aſtringente, qui ſera propre à fortifier & à reſtraindre ces lieux qui ont eſté beaucoup relâchez, tant par la grande extenſion qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont eſté abreuvez pendant un ſi long-tems. Ce remede ſera compoſé de d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprés, *une once*, glands de cheſne, *demie once*, terre ſigilée, *une once*, roſes de Provins, *une poignée*, & alun de roche, *deux dragmes*, leſquelles choſes on fera infuſer durant toute la nuit dans cinq demy-ſeptiers de gros vin auſtere, ou bien de peur qu'il ne ſoit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin; aprés quoy on fera bouïllir le tout juſques à ce qu'il ſoit reduit à une pinte, & on le paſſera enſuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction on en baſſinera au ſoir & au matin les parties, afin de les fortifier & raffermir au mieux qu'il ſera poſſible : je dis au mieux qu'il ſera poſſible; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au meſme eſtat qu'elles eſtoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & paſſons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La pluſpart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement, on mette ſur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce ſujet, & qu'on l'y laiſſe quatre ou cinq heures : d'autres veulent que ce ſoit celle d'une liévre. A la verité, je croy bien qu'à raiſon de la chaleur naturelle de telles peaux, ce remede ne ſeroit pas mauvais; mais auſſi je craindrois que peu de tems aprés, elles n'apportaſſent plus d'incommodité à la femme, qu'elles ne luy ſeroient utiles; & qu'elles ne luy cauſaſſent par leur humidité en ſe refroidiſſant, quelque friſſon qui ſeroit tres-préjudiciable, en cauſant ſuppreſſion des vuidanges qui devroient s'écouler; outre que c'eſt un remede de trop grand appareil; car à chaque femme qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eût toujours un boucher tout preſt, ou une autre perſonne qui ſçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce ſujet dans la chambre meſme, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en ſervir comme il eſt dit. Ils veulent auſſi qu'on mette ſur le nombril de la femme une petite emplâtre de

Galbanum, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela ſoit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la matrice en état; parce que ſe réjouïſſant d'une telle odeur, elle ſe releve d'elle-même pour s'en approcher; mais comme ce remede n'eſt fondé que ſur une opinion qui eſt tout-à-fait ſuperſtitieuſe, je ne ſuis pas d'avis qu'on uſe de telle pratique: il ſuffit ſeulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la ſituation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne ſente aucun froid.

A l'égard du bandage qui eſt convenable à la femme accouchée, il doit eſtre fort lâche le premier jour, quand le travail a eſté rude; à cauſe que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce tems, comme auſſi la matrice qui a eſté beaucoup travaillée: c'eſt pourquoy on obſervera qu'il ſoit ſimplement contentif dans le commencement, Les Sages-femmes veulent qu'il ſerve par le moyen des compreſſes, tant pour relever la matrice & la tenir en eſtat, que que pour en exprimer de tous coſtez les vuidanges qui doivent étre évacuées; & les Gardes abuſées de telle croyance, ſerrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contuſion avec leurs groſſes compreſſes à la matrice qui eſt fort douloureuſe dans les premiers jours, dont s'enſuit une inflammation tres-dangereuſe, Ce bandage & ces compreſſes ne peuvent pas avoir aucune priſe pour relever la matrice ainſi qu'elles s'imaginent, dautant que ſon fond, qui eſt la principale partie, eſtant vague dans la cavité de l'hypogaſtre, ce qui eſt appliqué ſur le ventre, ne peut point la tenir ſtable & ſujette; ce que ne permet pas outre cela, l'interpoſition de la veſſie qui eſt ſituée ſur elle. Pour ce qui eſt de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage ſert encore à exprimer les vuidanges de la matrice, il faut qu'elles ſe déſabuſent de cette erreur; car il n'en arrive pas de meſme que lors qu'en preſſant dans une ſerviette la viande boüillie, on en fait ſortir le jus; parce que cette évacuation des vuidanges eſt entierement un œuvre de nature, que la forte cõpreſſion, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle cauſeroit à la matrice, & par l'inflammation qui y ſurviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en ſervirons ſelon que la raiſon le requiert, & non ſelon la mauvaiſe coutume qu'ont les Gardes, deſquelles la methode eſt de mettre premierement ſur le ventre une compreſſe pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles pretendent) la matrice, & quelquefois deux autres roulées fort fer-

mes aux deux costez vers les eines, pour la tenir en estat, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarree, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere ; apres cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aune, avec quoy elles serrent & compriment ainsi le ventre.

I'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourveu qu'il ne soit que simplement contentif durant les 7. ou 8. premiers jours, afin de le tenir seulement en estat ; observant cependant de le défaire & remuer chaque jour de tems en tems, pour faire une onction sur le ventre de la femme (s'il estoit douloureux & qu'elle y eût des trenchées) avec la seule huile d'amandes douces ; mais aprés ce tems on le pourra serrer peu à peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont esté grandement estenduës par la grosseſſe ; ce qui se peut faire seurement pour lors, car la matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas estre trop comprimée par ce bandage. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mammelles.

Si la femme ne veut pas estre nourrice, on mettra sur ses mammelles des remedes propres à faire évader le lait, desquels nous parlerons cy-aprés : mais si elle desire l'estre, on se contentera de luy tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle ; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile rosat, avec un peu de vinaigre mêlez ensemble, dont on trempera aussi quelque petit linge fin pour mettre dessus ; observant si la femme veut nourrir son enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le mesme jour qu'elle sera accouchée ; à cause que toutes ses humeurs sont alors extrémement émeuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement : c'est pourquoy elle differera tout au moins jusques au lendemain à le faire ; & il seroit encore mieux qu'elle attendît 4. ou 5. jours, & mesme davantage, afin de laisser passer le plus grand transport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mammelles dans les premiers jours, durant lesquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à present du regime de vivre, que la femme doit garder pendant tout le tems de sa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens.

QVoique la femme soit accouchée naturellement, il faut neanmoins qu'elle observe un bon regime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvent arriver pendant sa couche ; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne son boire & son manger, presque comme si elle avoit la fiévre, pour faire ensorte qu'elle ne luy vienne pas, dautant qu'elle y est pour lors toute disposée ; aussi luy arrive-t-elle souvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en son regime.

Il ne faut pas à cét égard estre du sentiment de la pluspart des Gardes, qui disent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées, tant pour reparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail, & par la quantité du sang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore ensuite, à raison de quoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir aussi le ventre qu'elles ont tout vuide, aprés que l'enfant en est dehors ; mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le conseil qu'*Hipocrate* nous donne dans l'Aphorisme 10. du second Livre, auquel il nous dit, *impura corpora quò plùs nutriveris, eò magis læseris*, tant plus vous nourrissez les corps impurs, d'autant plus vous les blessez. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espece, comme nous le pouvons connoistre par la quantité de vuidanges & de superfluitez qui s'écoulent de sa matrice en ce tems ; auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours ; durant lesquels elle sera nourrie seulement avec de bons bouillons au veau & à la volaille, œufs frais, & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement ; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de sureté manger quelque peu de potage à son dîner, & quelque petit morceau de poulet bouilly, ou de mouton, selon

ſelon ſon appetit; aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourveu cependant que ce ſoit un tiers moins, qu'elle a coutûme d'en prendre quand elle eſt en parfaite ſanté, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors, ſoient viandes de bonne & facile digeſtion, ſans luy permettre d'uſer de ces gâteaux, tartes, & autres patiſſeries qui ſe mangent ordinairement à la collation qui ſe fait enſuite du Baptême de l'enfant. Pour ſon boire il ſera de ptiſanne, faite avec le chien-dent, l'orge, & la regliſſe, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la luy pas donner trop froide; elle pourra auſſi (pourveu qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou ſix premiers jours ſeulement.

Quoique nous preſcrivions en general un tel regime pour toutes celles qui ſont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas obſerver ſi exactement; comme ſont les femmes de grand travail, leſquelles eſtant d'un temperamment tres-fort & robuſte, doivent eſtre nourries un peu plus pleinement; à qui neanmoins, ſi on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité; ayant toujours égard en toutes perſonnes à la coutume. C'eſt ce que le meſme *Hipocrate* nous enſeigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *animadvertendi ſunt quibus ſemel, aut bis, & quibus copioſior, aut parcior, aut per partes cibus eſt offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati, & conſuetudini.* Il faut bien aviſer & remarquer les perſonnes à qui on doit donner des viandes une ſeule fois ou deux, comme auſſi à qui on doit donner plus ou moins, ou peu à peu, mais il faut accorder quelque choſe au tems, au païs, à l'âge, & à la coutume. Ce que nous avons dit doit ſuffire pour l'ordonnance de ſon boire & manger.

L'accouchée ſe doit auſſi tenir en grand repos dans ſon lit, couchée ſur le dos, la teſte un peu élevée, ſans ſe tourner ſi ſouvent de coſté & d'autre; afin que la matrice ſe raffermiſſe mieux dans ſa premiere ſituation: elle ne prendra en ce tems aucun ſoin de ſon ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ſes parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce ſoit à voix baſſe; & on ne luy rapportera aucune mauvaiſe nouvelle qui luy puiſſe donner de la triſteſſe; car toutes ces choſes cauſent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut auſſi faire l'évacuation neceſſaire, au ſujet dequoy la mort eſt arrivée à pluſieurs.

Les femmes bourgeoiſes ont une tres-mauvaiſe coutume dont elles ſe devroient abſtenir; qui eſt qu'elles font ordinairement baptiſer leurs enfans le deuxiéme ou le troiſiéme jour aprés leur accouchement, enſuite de quoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'Accouchée, où eſtant, elle eſt obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une aprés-dînée entiere, pour faire les complimens de cette ceremonie, qu'elle en a la teſte toute eſtourdie; & quoy qu'il n'y ait perſonne dans la compagnie qui ne boive à ſa ſanté, elle la perd neanmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles; outre auſſi qu'elle eſt ſouvent contrainte par honneur de s'abſtenir de demander le baſſin, ou ſes autres neceſſitez, pour raiſon dequoy elle eſt grandement incommodée; & cela ſe pratique juſtement dans le tems qu'elle devroit avoir plus de repos; car c'eſt vers ce troiſiéme jour que le lait ſe porte plus abondamment aux mammelles; c'eſt ce qui fait que le lendemain de ce jour de feſte elle a ſouvent une groſſe fiévre, pour s'y eſtre trop tourmentée. I'approuve fort qu'on baptiſe l'enfant le plutoſt que faire ſe pourra; mais il faudroit differer ce feſtin juſques à ce que l'accouchée ſe portât bien; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la ſorte, & pour éviter qu'elle ne fût tentée par ces ſortes de patiſſeries qui s'y mangent, deſquelles elle ne doit point goûter, dautant que tels mets ſont grandement étouffans, & de trop difficile digeſtion.

On fera en ſorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clyſteres, luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un, leſquels ſerviront non ſeulement pour évacuer les gros excremens, mais auſſi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois ſemaines (qui eſt à peu prés le tems auquel elle s'eſt purgée de la plus grande partie de ſes vuidanges) avant que de ſe relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant ſur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on reïterera ſi beſoin eſt, compoſée de l'infuſion de deux dragmes de ſené, tout au plus, d'une demy-once de caſſe mondée, & d'une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, laquelle ſervira pour purger l'eſtomac & les inteſtins, des mauvaiſes humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la matrice, comme elle a fait les autres ſuperfluitez qui s'en ſont écoulées; ce qu'étant

fait, s'il ne luy reſte aucune indiſpoſition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décraſſer de toutes les immondices, dont elle peut avoir eu la ſuperficie du corps enduite durant ſes couches ; enſuite de quoy on luy laiſſera le ſoin de ſe gouverner elle-meſme ſuivant ſa coutume.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on ſe ſert ordinairement pour cét effet : les uns empêchent que les humeurs n'affluent tant aux mammelles, & les autres diſſipent & reſolvent le lait qui y eſt contenu.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent ſi abondamment, ſont l'huile roſat & le vinaigre mêlez enſemble, avec quoy on fait un liniment ſur toutes les mammelles, ou l'onguent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, mêlez en égale portion, dont on eſtendra un peu ſur un linge, ou ſur un papier gris, pour le mettre ſur le ſein. D'autres uſent de linges trempez en verjus tiede, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'aſtriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mélée avec huile roſat.

Les remedes qui reſolvent & diſſipent le lait des mammelles, ſont les cataplaſmes compoſés des quatre farines, miel & ſafran, qu'on fait cuire avec la decoction de cerfueil ou de ſauge. D'autres en font un de miel tout pur ; & quelques autres en frotent ſeulement le ſein, & y mettent pardeſſus des feüilles de choux rouges, aprés en avoir oſté les groſſes coſtes, & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font boüillir des fueilles de buis & de ſauge en urine, dont ils fomentent enſuite les mammelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre deſſus. Mais en appliquant toutes ces choſes ſur le ſein, & en les rechangeant, il faut ſur tout bien prendre garde que la femme n'y reſſente aucun froid ; comme auſſi de n'y pas cauſer inflammation & apoſteme, au lieu d'en faire évader le lait : c'eſt pourquoy on choiſira les remedes refrigerans refrenans, repercuſſifs, ou reſolutifs, ſelon que les differentes diſpoſitions le requiereront.

Ie connois des femmes qui tiennent pour grand secret, & pour chose tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemise de leur mary, aussi-tost qu'il l'a ostée de dessus son corps, & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé; mais s'il s'évade pendant ce tems, c'est superstition que de croire que cette chemise en soit la cause, & qu'elle produise un tel effet; cela vient bien plutost de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles mesmes un autre cours qu'aux mammelles, n'y affluent plus de jour en jour en si grande abondance: c'est pourquoy en se servant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit aussi tenir le ventre libre avec clysteres qui puissent les provoquer; & que la femme se tienne en grand repos, sans remuer les bras que le moins qu'elle pourra; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir, estant situez sous les mammelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein, qui est fort douloureux durant les premiers jours aprés l'accouchement: ainsi faisant, le lait s'évadera facilement.

Tout ce que nous avons dit jusques icy dans les premiers Chapitres de ce troisiéme Livre, se doit seulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'est accompagnée d'aucune indisposition; car s'il luy en arrive, on se doit comporter d'une autre maniere, & selon que les accidens le requiereront. C'est maintenant de quoy nous allons parler dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons parlé au Chapitre 21. du premier Livre, de la perte de sang qui précede l'accouchement, & au Chapitre 28. du second Livre de celle qui l'accompagne, & montré que le seul moyen d'y remedier lorsquelle est grande, est d'accoucher la femme le plutost qu'il sera possible; il faut à present voir ce qu'il convient faire à celle qui survient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, à cause que les orifices de tous les vaisseaux de la matrice,

qui ſont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la groſſeſſe qu'ils n'eſtoient auparavant, ſont recemment ouverts par le détachement de l'arriere-faix qui eſtoit joint & attaché contre eux. Ce ſang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il eſt ſubtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme eſt avec cela fort ſanguine & plethorique, & qu'elle a les vaiſſeaux de la matrice plus gros. I'ay beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, ſont fort ſujettes à de grandes pertes de ſang, auſſi-toſt qu'elles ſont accouchées; qui ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles en tombent en de frequentes foibleſſes; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arriere-faix, dont les vaiſſeaux ſont auſſi fort gros, & proportionnez à ceux de la matrice outre que le travail de ces femmes eſtant toujours fort penible à cauſe de la groſſeur de leur enfant, qui ne peut pas eſtre pouſſé au dehors que par un grand nombre de tres-fortes douleurs, tout leur ſang eſt extrémement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ce ſujet d'autant plus diſpoſé à couler avec abondance immediatement aprés l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces ſortes des femmes doivent ſe faire ſaigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe, & meſme quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plenitude du corps ayant eſté un peu diminuée, le ſang & les humeurs ne ſe portent pas tout d'un coup en ſi grande abondance vers la matrice, dans le tems du détachement de l'arriere-faix.

Cét accident peut ſouvent arriver pour avoir détaché l'arriere-faix avec trop de promptitude & de violence; il eſt auſſi quelquefois cauſé de ce qu'il en reſte quelque portion dans la matrice, ou bien quelque eſpece de faux-germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulſer, elle exprime & fait fluer le ſang hors des vaiſſeaux nouvellement ouverts; & quelquefois un gros grumeau de ce ſang caillé, demeurant dans le fond de la matrice peut produire le meſme effet, lequel à cauſe de la diſtenſion qu'il en fait, excite ſouvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent juſques à ce qu'elle l'ait vuidé, aprés quoy elle eſt ſoulagée; mais quelquefois le ſang ne laiſſant pas encore de toujours couler, & demeurant dans le fond de la matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui ſont cauſe que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainſi par pluſieurs fois, dans l'intervalle deſquelles il fluë au dehors ſeulement quelque

ſeroſité de ce ſang retenu qui ſe diſſout; ce qui fait croire à ceux qui ne ſe connoiſſent pas bien en l'Art, que le flux eſt ceſſé, quoy qu'il coule toujours au dedans, où il eſt arreſté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promptement au tombeau, quand il ſort abondamment, qu'on n'a pas ſouvent le tems d'y pouvoir remedier. C'eſt pourquoy on ſe depéchera au plutoſt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arreſter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

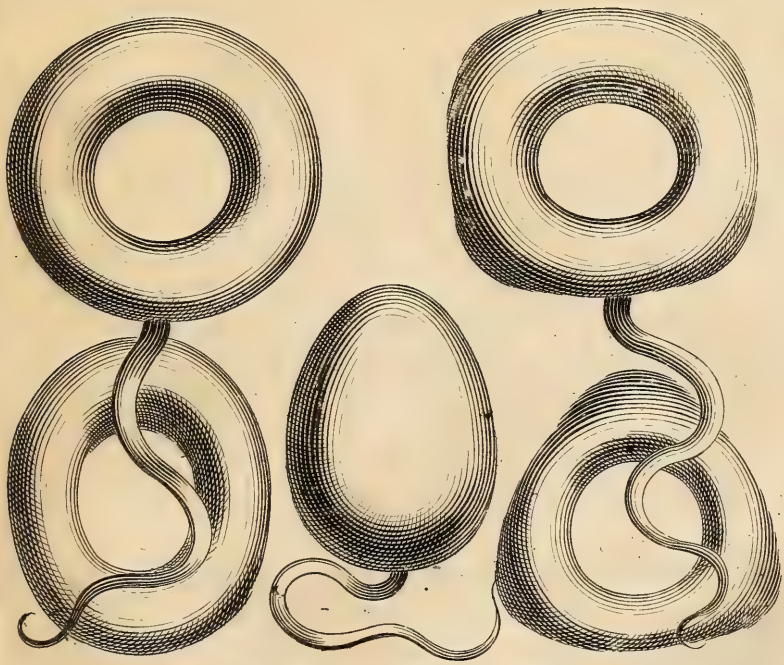
Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang; ſi c'étoit quelque eſpece de faux-germe, ou une portion de l'arriere-faix, ou des caillots de ſang reſtez en dedans qui en fuſſent cauſe, on fera promptement ſon poſſible de les tirer dehors, ou d'en procurer auſſi-toſt l'expulſion; mais ſi le ſang ne laiſſe pas de toûjours couler, quoy qu'il ne reſte rien dans la matrice; pour lors la femme ſera ſaignée du bras, ſi ſes forces ſont ſuffiſantes; obſervant durant la ſaignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diverſion du ſang ſans diminuer les forces; elle ſera couchée ayant le corps également ſitué, & non élevé, afin que le ſang ne ſe porte trop vers les parties inferieures: elle ſe tiendra en grand repos ſans ſe remuer d'un coſté ny d'autre, pour ne pas cauſer agitation aux humeurs; on ne doit pareillement luy ſerrer le ventre avec aucun bandage, ny avec aucunes compreſſes poſées deſſus; car en le comprimant ainſi, le mal en ſeroit augmenté: l'air de ſa chambre ſera auſſi un peu rafraîchi, & la femme ne ſera pas trop couverte en ſon lit, afin que la chaleur n'excite le ſang à fluer de plus en plus. Tout le monde deffend en cette occaſion de donner des clyſteres à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas; mais je me ſuis trouvé en pluſieurs rencontres, où en ayant uſé tout au contraire, les pertes de ſang ont ceſſé par lavemens, & meſme aſſez forts; comme je vais expliquer afin qu'on y prenne garde en pareille occaſion.

Ie fus appellé, il y a environ quinze ans, pour voir une femme qui avoit eſté ſurpriſe d'un grand flux de ſang, incontinent aprés que ſa Sage-femme l'eût delivrée; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'aſſura la Malade, qui me dit avoir ſenty une

tres-grande douleur dans l'instant qu'elle luy tira l'arriere-faix, qu'elle entendit mesme se détacher avec bruit: depuis le moment qu'elle fut ainsi delivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pû tant vuider sans mourir, si je ne l'avois vû moy-mesme : on se servit durant tout ce tems inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire cesser cét accident ; & comme elle se plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que luy en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluer de plus en plus: elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on les luy avoit donnés, sans aucune matiere ; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assurément quelques gros excremens retenus dans les intestins dés avant sa couche, qui ne pouvant estre évacuez par ces clysteres anodins, luy causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit mesme tout gonflé, sur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment neanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assuroient qu'il falloit bien s'en garder ; parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang ; mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente ; car la Malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excremens, qui croupissans depuis long-tems, & s'étant endurcis par leur sejour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en mesme tems. Or les intestins pleins de ces grosses matieres estant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la matrice ; au moyen dequoy la perte de sang estoit toujours entretenuë ; laquelle cessa incontinent aprés que cette colique eut esté dissipée, par l'évacuation de ces excrémens ; & depuis ce tems-là m'estant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang estoit encore entretenu par mesme cause, en ayant usé de la mesme maniere, l'issuë en a esté aussi toute semblable. C'est pourquoy s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens retenus de la sorte dans les intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens ; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage, ce qui augmenteroit ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essayera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, luy mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid; à moins que ce ne fût en hyver; auquel cas on le feroit un peu tiedir: on luy fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul, ou mêlé parmi ses boüillons. *Galien* dit au 5. Chap. du 5. Liv. de la Meth. avoir arresté avec l'injection de l'eau de plantin, le flux de sang de la matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. I'ay connu par experience que c'estoit aussi un tres-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renoüée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la Malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu qu'il en reste au corps de la femme; & afin de luy conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrémement par l'évacuation de ce tresor de la vie, on luy donnera de demy-heure en demy-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée, & un jaune d'œuf par intervalle, sans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomac ne les pourroit pas digerer; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On luy rechauffera aussi toute la region du cœur avec des linges chauds, & aromatisez de quelque liqueur propre, comme est l'eau de la Reine de Hongrie; car par ce moyen la chaleur naturelle se rassemblant vers la region du cœur & de l'estomac, les forces en sont conservées, & restaurées en mesme tems par la distribution de l'aliment. Le seul vin peut bien dans un pressant besoin faire promptement le mesme effet; mais comme cét effet est plus promptement produit par le vin, que par l'aliment d'un bon boüillon, ou de quelque consommé, aussi cesse-t-il plutost que celuy qui procede de l'aliment, lequel est plus stable; & lorsque la perte de sang aura commencé à cesser, & que la femme sera revenuë des foiblesses qu'elle luy avoit causées, elle usera pour sa boisson ordinaire, de ptisanne faite avec l'orge mondé & la pimpinelle. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continuë toujours à fluer; pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en tres-grand danger d'en perdre bien-tost la vie; parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit

roit en d'autres parties ; ou ſi elle vient à rechapper aprés une grande perte de ſang de cette nature, il luy ſurvient ſouvent quelques jours enſuite une fiévre, qui eſt quelquefois continuë, avec pluſieurs petits friſſons & redoublemens, & aſſez ſouvent intermittente ; à cauſe que le ſang qui s'engendre nouvellement, au defaut de celuy que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondance, n'ayant pas, ny la conſiſtance, ny les autres qualitez du premier, il ſe corrompt pour lors tres-facilement : c'eſt auſſi ce qui fait que ces ſortes de femmes, à qui il eſt arrivé de grandes pertes de ſang, ont ordinairement les jambes enflées, & reſtent aſſez ſouvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois aprés leur accouchement ; parce que ce ſang nouvellement engendré, n'eſt pas ſi ſpiritueux que celuy qu'elles ont perdu, & qu'il a en ſa maſſe beaucoup de particules excrementeuſes, dont toutes les parties du corps eſtant abbreuvées, ſe tumefient facilement, & en deviennent toutes œdemateuſes.



Ces cinq figures repreſentent de differens peſſaires propres à relever & à retenir la matrice, pour empêcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la deſcente.

CHAPITRE VI.

De la descente & chûte de la matrice & du siege de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la chose, je feray deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou precipitations de matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée ; car la descente est quand la matrice s'abaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entierement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en laquelle le corps de la matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt on sent l'orifice interne fort proche ; la seconde espece est quand la matrice estant encore plus abaissée, on voit manifestement cét orifice interne paroistre à l'exterieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes ; en la premiere la matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit neanmoins renversé, sans qu'on le puisse voir interieurement ; mais on voit seulement son orifice, qui paroist à l'extremité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la matrice ; Et l'autre chûte de matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, est celle qu'on nomme renversement ; pour lors elle est non seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La matrice ainsi tombée semble n'estre qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espece de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme ; & ce qui est étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant qui est la matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations ; & ces ligamens s'estendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens, comme aussi par la trop frequente portée des enfans gros & pesans, quelquefois par une grande toux, par de frequens & forts eternuëmens, pour avoir sauté, ou s'estre laissé tomber

de haut, pour aller en coche, en charrette, à cheval ou par autres voitures rudes & secoüantes, pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant pardessus la teste, pour avoir eu un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenesmes : dautant que toutes ces choses secouënt & poussent grandement la matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant ; & ses ligamens estant par ce moyen relâchez ou rompus, ne la peuvent plus retenir ; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors. Quoique nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de specifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption ; car cela seroit bien difficile ; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus frequente des descentes & chûtes de matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens ; ce qui arrive principalement quand l'enfant se presente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la teste trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour luy faire voye dans le tems ; car pour lors la matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrémement tiraillez & relâchez ; à quoy aident encore beaucoup toutes sortes de violens remedes qu'on fait prendre souvent mal à propos à la femme, pour luy faire expulser l'enfant mort ; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere on tire trop fort, & tout d'un coup l'arriere-faix grandement adherant au fond de la matrice ; & d'autant plutost encore, si portant la main au dedans (comme on est obligé de faire pour delivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix le corps mesme de la matrice. Nous avons montré au Chapitre neuviéme du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de matrice, ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extréme douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachez ses ligamens ; & on voit sortir des humiditez roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui luy pend entre les cuisses. La descente & la chûte de matrice peuvent bien arriver à toutes sortes de femmes, pour les causes alleguées cy-dessus, & mesme aux filles, comme je l'ay vû plusieurs fois ; mais le renversement

entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & principalement immediatement aprés ; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu & dilaté que son fond ; ce qui n'est pas de mesme en autre tems, où estant fermé, il ne luy peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. I'ay montré au Chapitre quinziéme du second Livre, le moyen de preserver la femme de cét accident en l'accouchant, quand elle y est disposée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetition.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la matrice, en la reduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en esperer gueriſon, & d'autant plutost que la femme sera jeune, & la maladie recente ; mais si la femme est vieille, & qu'il y ait déja long-tems que la matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable ; & la chûte de matrice qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est tres-promptement reduite, comme il arriva il y a environ huit ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés estre accouchée, par la faute de sa Sage-femme, qui ne luy reduisit pas aussi-tost sa matrice qui estoit chûte, s'étant peut-estre trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissant pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains ; ce qui cause d'insupportables douleurs, & souvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art ; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la matrice ainsi tombée se tumefie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus estre remise, & les accidens qui en surviennent sont si fâcheux, que souvent la femme meure avant qu'on y puisse remedier. La mesme chose est encore arrivée depuis peu par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sage-femme, qui voyant que la matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher estoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit aussi-tost du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui estoient presentes faisoient aprés elle, abandonnant entieremement la malade en ce pitoyable estat, laquelle mourut presque aussi-tost, faute d'estre secouruë dans cette extréme neceſſité. Mais ces sortes de fautes ne sont pas seulement commises par l'ignorance de quelque Sages-femmes ; car il

y a des Chirurgiens qui ne ſont pas quelquefois plus capables en ces matieres que des Sages-femmes, comme je l'ay bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du meſme Fauxbourg, voulant, à ce qu'il diſoit, extirper un corps eſtrange qui luy ſortoit de la matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la matrice, dont elle avoit une deſcente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours enſuite, à cauſe de l'extréme douleur qu'il luy fit en tirailant ainſi fortement cette partie, à laquelle il ſurvint auſſi-toſt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre inſuportables, avec une groſſe fiévre, & autres accidens funeſtes qui la firent perir.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choſes; la premiere eſt de reduire la matrice en ſon lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui eſt de la reduire, ſi la matrice eſt tout-à-fait tombée ou renverſée, on fera devant toutes choſes uriner la femme, & on luy donnera, ſi beſoin eſt, un clyſtere pour évacuer les gros excrémens qui ſont dans le *rectum*, afin que la reduction en ſoit plus facile; aprés quoi on la fera coucher ſur le dos, ayant les feſſes plus élevées que la teſte, puis on luy fomentera avec le vin & l'eau tiedes, ou avec le lait, tout ce qui eſt tombé dehors, & enſuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en ſon lieu naturel, la repouſſant avec la main peu à peu de coſté & d'autre; & ſi la choſe fait trop de peine, à cauſe que ce qui eſt ſorty eſt déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile roſat, ou de celle d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement; obſervant aprés en avoir fait la reduction, d'eſſuyer cette huile le mieux qu'il ſera poſſible, pour éviter la récidive: mais ſi la matrice ainſi faiſant, demeure dehors ſans pouvoir eſtre remiſe, à cauſe qu'elle eſt exceſſivement enflammée & tumefiée (ce qui arrive quand on eſt trop long-tems ſans y faire les remedes neceſſaires, pendant quoy elle eſt continuellement ſalie & abreuvée de l'urine, & des autres excrémens qui contribuent beaucoup à ſa corruption) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure enſuite. Neanmoins *Ætius* & *Paul Æginete*, diſent qu'on a vû échaper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entierement extirpé la matrice. *Paré* rapporte quelque hiſtoire ſemblable; ce que fait pareillement *Rouſſet* en ſon enfantement ceſarien, mais cela arrive tres-rarement.

Quant à ce qui eſt du ſecond moyen de la curation de cette maladie, lequel conſiſte à retenir la matrice en ſon lieu, & à la fortifier aprés l'y avoir remiſe, cela ſe fera par une ſituation convenable. La femme pour ce ſujet ſe tiendra couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu hautes, les jambes un peu croiſées, & les cuiſſes jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. I'ay vû quelques femmes ſe ſervir à ce deſſein d'une éponge, qu'elles introduiſent dans le *vagina*; mais je n'en trouve pas l'uſage bon; à cauſe que l'éponge retient tous les excrémens de la matrice dont elle s'abreuve; leſquels pour le peu qu'ils ſejournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'eſt pourquoy le plus ſeur ſera de luy mettre un peſſaire dans le col de la matrice, pour la tenir en eſtat. On en fait de quatre ou cinq ſortes, qui peuvent ſervir pour ce meſme deſſein dont on voit les differentes figures au commencement de ce Chapitre. Les uns ſont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de groſſeur & longueur du col de la matrice, dans lequel on les laiſſe, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excrémens de la matrice ne puiſſent avoir une libre iſſuë; outre cela, ils ſont ſujets à tomber ſouvent dehors, & principalement dans le tems des menſtruës; c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſi utiles, ny ſi commodes que les autres, qu'on fait avec un morceau de liege, afin qu'ils ſoient plus legers. Ils doivent eſtre en figure de cercle épais, ſemblable à celle d'un petit bourlet, & eſtre percez dans leur milieu d'un aſſez grand trou; lequel ſert tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la matrice, que pour donner paſſage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces ſortes de peſſaires, qui ſans doute ſont preferables à tous les autres qu'on a inventez juſques à preſent, ſoient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne ſe corrompent, & afin qu'ils en ſoient plus unis, & que par ce moyen ils ne puiſſent pas bleſſer la femme qui s'en ſervira; & ils doivent eſtre aſſez larges, afin qu'eſtant introduits avec un peu de force, ils puiſſent plus facilement tenir; on peut auſſi y mettre, ſi l'on veut, un petit lien, avec lequel ils ſeront retirez de tems en tems pour les nettoyer: neanmoins ce lien n'eſt pas neceſſaire aux peſſaires qui ſont percez, dautant qu'on les peut aſſez aiſément retirer avec le ſeul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou meſme triangulaire,

dont les angles ſoient mouſſes : Ceux-cy tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas ſi facilement que les ronds : mais les ronds ſont plus univerſellement propres pour toutes ſortes de femmes. On en peut auſſi faire d'or ou d'argent qui ſoient caves, afin d'eſtre plus legers : mais on ſe ſervira des uns & des autres ſelon qu'on les jugera eſtre plus convenables à la figure & à la diſpoſition preſente de la matrice : & aprés que le peſſaire aura eſté introduit & placé au lieu où il doit eſtre, la femme ne le retirera point, ſi elle n'en eſt incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le peſſaire eſt bien fait ; car il n'eſt aucunement beſoin qu'elle le retire pour le nettoyer, à cauſe qu'eſtant percé d'un grand trou, les excretions de la matrice paſſent facilement à travers ; & la femme peut auſſi pour ce ſujet uſer d'injections d'eau de plantin, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la matrice. Ces ſortes de peſſaires ne l'empêchent pas d'uſer librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puiſſe abſtenir (ce qu'il faudroit neanmoins qu'elle fiſt, afin qu'elle pût plutoſt guerir) ny meſme de devenir groſſe ; la ſemence de l'homme pouvant facilement eſtre éjaculée à travers le trou du peſſaire, juſques dans l'orifice interne de la matrice ; comme je puis aſſurer eſtre arrivé à deux differentes femmes, leſquelles aprés avoir eſté pluſieurs années ſans faire d'enfans, ſont devenuës groſſes, & ont toutes deux porté leur enfant juſques à terme, dont je les ay heureuſement accouchées, quoy qu'elles euſſent toujours porté actuellement un peſſaire que je leur avois mis, pour retenir des deſcentes de matrice dont elles eſtoient tres-incommodées depuis plus de huit années.

Ie ne peux aſſez m'eſtonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet*, qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de l'enfantement ceſarien, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la matrice : ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immediatement aprés l'accouchement ; car en d'autres tems on ne pourroit pas jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ny le corps de la matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte ; & quand meſme on l'y auroit mis (ce qui eſt entierement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter ; parce que la matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtenſion, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors (comme elle fait pour rejetter les corps étrangers) juſques à ce qu'elles en fut venuë à bout ; & il s'enſuivroit de là que le peſſaire ne pouvant eſtre introduit dans le fond de la matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, la pluſpart

des femmes qui ont des deſcentes de matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun ſoulagement. Mais ce Docteur s'eſt grandement abuſé; car le peſſaire ſe met ſeulement dans le *vagina*, ou col de la matrice; où eſtant il trouve facilement place, à cauſe de la ſubſtance membraneuſe de ce col qui ſe dilate aiſément; & y ayant eſté introduit avec un peu de force, il y eſt facilement retenu, à cauſe que l'entrée exterieure de ce col n'eſt pas ſi large; & il repouſſe vers le haut par le moyen de ſon épaiſſeur, & retient le propre corps de la matrice qui tomboit; l'orifice de laquelle ſe loge commodement dans le trou qui eſt au milieu du peſſaire. Cette inſigne abſurdité de *Rouſſet* qu'il nous aſſure par de ridicules argumens, comme ſi c'eſtoit une verité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'eſtre laiſſé abuſer de la meſme maniere, en la pluſpart de ſes hiſtoires fabuleuſes qu'il rapporte dans ce meſme Livre touchant l'operation ceſarienne.

Mais ſi on ne peut pas introduire le peſſaire dans le fond de la matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cauſe que la matrice ne laiſſe jamais de vuide en ſa cavité, qui eſt tres-petite, & à cauſe que ſon orifice ne pourroit pas ſe dilater ſuffiſamment, quelque violence qu'on y fiſt, il ſeroit encore bien plus impoſſible de dilater la matrice d'une fille, pour y mettre un peſſaire de la maniere que veut *Rouſſet*. Beaucoup de perſonnes ont de la peine à croire qu'une fille puiſſe avoir une chûte de matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans; mais ils ſe trompent: car quoy que les filles en ſoient rarement incommodées, j'en ay vû neanmoins pluſieurs qui avoient de tres-fâcheuſes deſcentes, & une entr'autres, qui eſtoit une pauvre ſervante, âgée ſeulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un plancher à l'âge de ſeize ans; & comme elle n'oſoit par honte communiquer ſa maladie, elle laiſſa ainſi ſa matrice tombée, ſans la pouvoir en aucune façon remettre durant ſept ans entiers; aprés tout lequel tems, ſe laſſant enfin de mener une vie miſerable, à cauſe de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le ſecours neceſſaire à ſon infirmité, lequel je luy donnay charitablement. Sa matrice eſtoit preſque auſſi groſſe que la teſte d'un enfant, & luy ſortoit entierement hors de la partie honteuſe, luy pendant par delà le milieu des cuiſſes: au bas

de

de cette monſtrueuſe tumeur, qui paroiſſoit comme une groſſe veſſie charnuë, laquelle n'eſtoit autre choſe que la ſubſtance du *vagina* extrémement dilatée & bourſoufflée, on ſentoit le propre corps de la matrice, & on voyoit en l'extremité ſon orifice interne tres-petit, par lequel les menſtruës ſortoient reglement dans le tems ordinaire. Ie tâchay de reduire doucement la matrice de cette fille lorſqu'elle me vint voir ; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cauſe de l'extréme groſſeur de la tumeur, & ne voulant uſer d'aucune violence pour faire cette reduction, je jugeay à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement ; durant leſquels je luy conſeillay de ſe tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de ſeuls bouïllons, comme auſſi de prendre quelques clyſteres pour vuider le ventre de ſes excrémens ; ce qu'ayant eſté fait, je luy reduiſis ſa matrice en ſa ſituation naturelle ; & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je luy mis auſſi-toſt un peſſaire dans le *vagina*, ou col de la matrice, par le moyen dequoy elle eſt parfaitement & entierement delivrée de cette grande & fâcheuſe infirmité dont elle avoit eſté affligée depuis un ſi long-tems. Le 30. May 1675. j'ay encore reduit la matrice d'une autre fille de 24. ans, chez Madame *Laiſné*, Sage-femme, en la ruë de la vieille boucle-rie, à qui elle eſtoit entierement tombée depuis ſept ans, & ſans avoir pû eſtre reduite depuis prés de deux ans, qu'elle luy pendoit entre les cuiſſes, de plus de la groſſeur de la teſte d'un enfant ; & comme le corps de la matrice eſtoit fort tumefié & extrémement endurci, & que cette fille eſtoit ſur le point d'avoir ſes menſtruës, lorſque je la vis la premiere fois, je ne jugeay pas à propos de luy faire en ce tems la reduction de ſa matrice : mais apres l'avoir fait tenir au lit durant dix jours enſuite de l'évacuation de ſes menſtruës, & l'avoir fait ſaigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je luy reduiſis la matrice en la preſence de la ſuſdite Sage-femme ; aprés quoy je luy mis un peſſaire dans le *vagina*, qu'elle porte depuis ce tems-là ſans aucune incommodité.

Lorſque la matrice ſe purge de ſes vuidanges, il ne faut pas uſer d'autre choſe pour la fortifier, que de la tenir en état, & en ſa ſituation naturelle par le moyen d'un peſſaire ; car les remedes aſtringens qui ſeroient propres pour empêcher ſa relaxation, cauſeroient un grand prejudice à la femme, en faiſant ſuppreſſion de ces ſuperfluitez ; & on doit ſur tout obſerver dans cette maladie, de ne pas luy ſerrer le ventre avec aucun bandage : c'eſt en quoy ſe trompent la plus part des Sages-femmes, qui croyant mieux retenir

la matrice en ſon lieu, ſerrent beaucoup le ventre de l'Accouchée; car en le comprimant ainſi fortement, elles pouſſent encore davantage la matrice en bas: on luy doit auſſi donner le baſſin dans le lit, & meſme elle demeurera couchée en rendant ſes excrémens, pendant quoy elle aura toujours ſa main au devant de ſa matrice, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorſque le tems des purgations ſera entierement paſſé, & qu'il s'en ſera fait une aſſez ample évacuation, on pourra ſans danger ſe ſervir d'injections aſtringentes, & meſme enduire le peſſaire d'une compoſition qui ait une ſemblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime univerſel; & la femme qui eſt nouvellement accouchée ne ſe relevera du lit qu'aprés cinq ou ſix ſemaines au plutoſt; obſervant auſſi de s'abſtenir entierement du coït durant tout ce tems, afin que la matrice & ſes ligamens ſe puiſſent remettre, & ſe bien fortifier en leur ſituation naturelle.

Il arrive auſſi quelquefois que par les trop grands efforts que la femme fait durant ſon travail, le ſiege en eſt tout-à-fait pouſſé dehors: en ce cas, ſi l'enfant eſt bien avancé au paſſage, on ſe contentera ſeulement avant que cét accident vienne, de l'empêcher s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre ſi fortement; mais s'il eſt entierement tombé, on attendra que l'enfant ſoit tout-à-fait ſorty pour le remettre; car avant cela il ſeroit bien difficile de le faire ſans cauſer grande contuſion à l'inteſtin. Auſſitoſt donc que la femme ſera accouchée, on en fera la reduction de la meſme façon que celle de la matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il eſt neceſſaire; prenant garde enſuite de ne pas donner à la femme durant ſes couches aucun lavement fort ny acre; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'inteſtin.

Pour ce qui eſt des hemorrhoïdes, dont les femmes ſont ordinairement incommodées dans leurs couches, il faut ſe contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiede, pour en appaiſer la douleur; ou bien on les oindra d'huile d'œuf, batuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent roſat, ou de quelque autre remede doux; évitant tous ceux qui les peuvent irriter; & procurant ſur toutes choſes une bonne évacuation des vuidanges de la matrice; car par ce moyen, qui eſt le plus ſalutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de ceſſer. C'eſt pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des ſangſuës, comme quelques-uns

font dans ces premiers jours ; dautant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & mesme exciter une plus grande fluxion sur les hemorrhoïdes, qui sont pour lors tres-douloureuses ; à cause qu'elles ont esté recemment irritées par la compression qui a esté faite au siege dans la sortie de l'enfant, au tems de l'accouchement. C'est ce qui fait que j'aymerois mieux differer cette application de sangsuës aux hemorrhoïdes jusques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contusions, & des déchiremens des parties exterieures de la matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'estonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchiremens aux parties basses de la femme ; on en connoistra facilement la cause, en faisant reflexion sur la grosseur de la teste de l'enfant, qui pour sortir de la matrice, est obligée de faire aussi grande distension de ces parties qui sont estroites, qu'elle est grosse, lesquelles estant extrémement pressées par cette teste contre la dureté des os qui les environnent, en sont facilement contuses, & ne pouvant se dilater suffisamment, il est de necessité qu'elles se déchirent pour laisser passer l'enfant.

Presque toutes les femmes dans leur premier accouchement, se plaignent lorsque leur enfant est au passage, que la Sage-femme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtrisures qui y sont aprés sa sortie, procedent de ce qu'elle les a trop souvent & trop rudement touchées avec la main ; mais elles s'abusent grandement, car cela vient de ce que la teste de l'enfant fait en passant une violente distension & separation des quatre caruncules, & des autres parties voisines, lesquelles en sont meurtries, & quelquefois déchirées ; & de là est causée la douleur qu'elles disent sentir alors, comme si on les piquoit ou égratignoit ; dont elles ne se plaignent jamais tant dans les accouchemens suivans ; à cause que ces parties ayant une fois donné passage à un enfant, se relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la chose a esté plus souvent reïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contuſions & déchiremens, de peur qu'elles ne ſe convertiſſent en ulceres malins ; car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient facilement, ſi on n'y apportoit les remedes convenables. C'eſt pourquoy auſſi-toſt que la femme ſera accouchée, s'il n'y a que de ſimples contuſions & écorchures, on luy mettra ſur les parties baſſes, pour en appaiſer la douleur, un petit cataplaſme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile roſat, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle ſur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, juſques à ce qu'il ſoit un peu lié ; puis l'ayant mis ſur des étoupes fines, ou ſur un linge, on l'appliquera chaudement ſur tout l'exterieur de la vulve, l'y laiſſant pendant cinq ou ſix heures ; aprés quoy on l'oſtera pour mettre de coſté & d'autre ſur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon ; & en les renouvellant deux ou trois fois le jour, on eſtuvera ces parties avec eau d'orge & miel roſat, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la matrice ; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant deſſus, ne luy excite grande cuiſſon & douleur : mais ſi ces écorchures ſont fort douloureuſes, on preferera l'huile d'œuf tirée ſans feu à tous autres remedes.

La contuſion de ces parties eſt quelquefois ſi grande qu'il ſe fait inflammation des grandes lévres, où il ſe forme un abſcés aſſez conſiderable, comme je l'ay vû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sage-femme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera iſſuë à la matiere qui s'y ſera faite, vers le lieu le plus declive & le plus commode, aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection deterſive dans la cavité où elle eſtoit contenuë, avec eau d'orge & miel roſat, qu'on animera un peu d'eſprit de vin s'il y avoit danger de corruption, & au ſurplus, on penſera l'ulcere ſelon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, ſe déchire en la ſortie de l'enfant juſques au fondement, par le moyen de quoy les deux trous, ſçavoir celuy de la matrice, & celuy de l'*anus*, ſe mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cauſe de ſon énorme grandeur, reſſemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiſſoit un tel déchirement ſans en

faire la reünion, la femme devenant groſſe une autre fois, accoucheroit enſuite avec bien plus de facilité, & ſans eſtre en danger de la recidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties ſe ſont repriſes aprés cét accident ; mais auſſi lors qu'elles demeurent disjointes & ſeparées de la ſorte, les femmes en ſont ſi incommodées, à raiſon des excremens, qui barbouïllent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent ſi dégoutantes à leur mary, & à elles-mêmes, comme encore ſi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la reünion incontinent aprés l'accouchement. C'eſt pourquoy ayant nettoyé avec gros vin tiede tout le lieu déchiré, des excrémens qui peuvent eſtre coulez entre ſes lévres, on y fera une ſuture aſſez forte, à points ſéparez, y en faiſant une ou deux, ou plus, ſelon la longueur de la ſeparation, & prenant à chacun des points aſſez de chair, pour empêcher qu'ils ne quittent ; aprés quoy on penſera la playe avec baûme agglutinatif, tel qu'eſt celuy d'*arceus*, ou avec quelqu'autre de ſemblable nature, y mettant quelques linges pardeſſus, qui puiſſent empêcher autant qu'il eſt poſſible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent ; car par leur acrimonie ils y cauſeroient grande cuiſſon & douleur ; & afin que ces parties ſe reüniſſent plus facilement, la femme aura toujours ſes cuiſſes l'une contre l'autre ſans les écarter aucunement, la traitant ainſi juſques à parfaite gueriſon. Mais ſi enſuite de cela elle devient encore groſſe, elle ſera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre ſouvent ces parties avec huiles & graiſſes émollientes ; & lorſqu'elle ſera en travail, elle ne s'épreindra ſi fortement tout d'un coup ; mais elle laiſſera faire peu à-peu la nature, qui ſera aidée par une Sage-femme, ou plutoſt par un Chirurgien bien entendu en ſon Art ; lequel eſtant averty de la premiere diſgrace, fera ſon poſſible pour en éviter une ſeconde ; car ordinairement, ces parties ayant eſté déchirées une fois, il eſt bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement ſuivant ; à cauſe que la cicatrice qui s'y fait, rétreſſit encore les lieux davantage ; c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, pour plus grande ſureté, que la femme ne fît plus d'enfans ; afin de ne pas retomber en la meſme peine ; & ſi pour avoir negligé un tel déchirement, les lévres en eſtoient cicatriſées, il faudra, ſi on y veut remedier, en renouveller la cicatrice avec bons ciſeaux, ou avec le biſtory, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës ; aprés quoy on en fera la reünion de la meſme façon que ſi elles eſtoient nouvellement ſeparées.

I'ay obſervé que ces parties exterieures de la vulve ſe déchirent bien moins dans la ſortie de l'enfant aux femmes, qui ont les lévres de la partie honteuſe peaucieres, & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës ; & que ces déchiremens ſe font auſſi d'autant plus conſiderables que les douleurs de l'accouchement ſont violentes & ſubites ; car ces lévres dans les douleurs mediocres ſe dilatant & eſtendant peu à peu, ne ſe déchirent pas ſi toſt, que quand elles ſouffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive auſſi quelquefois que le col de la veſſie qui a eſté tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la teſte de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce tems donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflammer, & à ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme, aprés ces ſortes d'accouchemens fâcheux ; enſuite de quoy il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt tres-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & meſme incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré : mais ſi elle eſt petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guerit quelquefois aprés un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent dans le premier accouchement, à cauſe que la teſte de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore eſté dilatées, que dans les autres accouchemens qui ſuivent, où elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun préjudice la diſtenſion qu'elles ont déja reçuë ; à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier ; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le meſme ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sage-femme, les accuſant à tort d'avoir eſté cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eu aucunement de leur faute ; car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme ; c'eſt pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute ; comme faiſoit la ſœur d'un Notaire de Paris, que je fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit eſté accouchée, il y

avoit quatre ans (quoyqu'il eût pour lors plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accusant de luy avoir arraché une partie de la vessie, en luy tirant avec violence son enfant hors du ventre : mais comme l'ignorance de la veritable cause de son mal la faisoit estre de ce sentiment, je la désabusay, autant qu'il me fut possible, & son mary qui avoit toujours eu cette pensée aussi bien qu'elle, en leur expliquant, & faisant entendre que la seule pourriture qui estoit arrivée en ces parties aprés son accouchement, pour les raisons que j'ay dites cy-dessus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la substance du col de la matrice, & de tout celuy de la vessie, d'où procedoit une issuë involontaire d'urine qu'elle avoit toujours euë depuis ce tems-là, accompagnée d'une continuelle & insupportable douleur, qui lui faisoit traîner une vie languissante, & miserable, que je crûs devoir bien-tost se terminer par la mort de cette pauvre femme, à cause du mauvais estat où je la vis pour lors ; ce qui arriva en effet quelques jours aprés, comme je l'avois prédit à son mary.

CHAPITRE VIII.

Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celuy des trenchées qui leur arrivent peu de tems aprés estre accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coutume de les prevenir, en faisant prendre aux femmes incontinent aprés l'acccouchement une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires ; mais comme assez souvent, quoy qu'on se soit servy de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent estre les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de trenchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux eines ; autrefois dans la matrice seulement, & parfois

vers le nombril, & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervalles avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantost d'un costé, tantost de l'autre; toutes lesquelles reflexions nous font distinctement connoistre leurs differentes causes, selon quoy il faut diversifier les remedes.

Ces trenchées, ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble; la premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se rempliſſent facilement incontinent aprés l'accouchement, vant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant estoit dans la matrice, par laquelle ils estoient comprimez, qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'estomac, ont esté tellement broüillez, & agitez de costé & d'autre, durant le les efforts l'accouchement, par les épreintes frequentes qui font toujours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas bien pû faire; d'où il s'ensuit generation de vents, qui sont cause des trenchées, que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantost d'un costé, tantost d'un autre, selon que ces vents s'y portent plus ou moins, & quelquefois aussi vers la matrice, à cause de la compression & de la commotion qu'y font les intestins qui en sont extrémement agitez.

La deuxiéme cause de ces trenchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, est celle qui provient de quelque corps estrange resté dans la matrice aprés l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulser par de continuelles épreintes; & c'est parfois quelque espece de faux-germe, ou une portion de l'arriere-faix, & fort souvent des caillots de sang qui causent cét accident, lequel ne cesse jamais que ce qui est ainsi contenu dans la matrice n'en soit sorty: pour lors ces douleurs sont presque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'estre accouchée; & ne diminuent point par les lavemens, comme font celles qui sont causées de vents; mais bien au contraire elles en sont excitées & augmentées, jusques à ce que ces corps estranges ayent esté entierement expulsez de la matrice.

En troisiéme lieu les trenchées sont souvent causées par la suppression subite des vuidanges, la matiere desquelles empliſſant avec abondance toute la substance de la matrice, en fait grande distension, & y cause inflammation par son sejour, laquelle se communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre

ventre, pour raiſon de quoy il s'enfle, ſe tend, & devient extrémement dur, lequel accident continuant cauſe ſouvent la mort à la femme en tres-peu de tems.

Enfin la quatriéme & derniere cauſe de ces douleurs de ventre procede de la violente extenſion des ligamens de la matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail : en ce cas, les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes, & aux eines, qu'en autre part; à cauſe que ce ſont les lieux où ces ligamens ſont attachez; ce n'eſt pas que ces douleurs ne ſe communiquent auſſi quelquefois par continuité à toute la matrice; & d'autant plûtoſt, ſi elle a ſouffert quelque contuſion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'eſt pas tant travaillée de toutes ces trenchées dans ſa premiere couche, que dans les ſuivantes; ce qui eſt neanmoins entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au 1. Liv. des maladies des Femmes, & au Liv. de la nature de l'enfant, que les femmes ſont beaucoup plus travaillées de douleur dans leur premier accouchement, & dans le tems des purgations de leur couche, que dans ceux qui ſuivent; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive indifferemment, ſelon que les preſentes & les differentes diſpoſitions y contribuent plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle certaine.

Il faut remedier à toutes ces douleurs ſelon leurs differentes cauſes; & pour prevenir, comme nous avons dit, les trenchées qui pourroient eſtre excitées par des vents, on fera prendre à la femme auſſi-toſt qu'elle ſera accouchée, de l'huile d'amandes douces, & du ſyrop de capillaires mêlez enſemble; quelques-uns eſtiment mieux l'huile de noix bien ſaines; mais elle eſt auſſi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede ſert à lenir, & à enduire par ſon onctuoſité tout le dedans des inteſtins, au moyen de quoy ce qui eſt contenu en eux s'écoule plus facilement par bas; mais comme nous avons dit autre part, cette drogue eſt ſi dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce ſujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité : c'eſt pourquoy je prefererois un bon boüillon bien chaud; pour celles qui ont grande averſion de cette huile. D'autres donnent un demi verre de bon hypocras; mais il peut en cét eſtat, où la femme eſt toujours grandement émuë, cauſer une pire maladie, en faiſant venir la fiévre. Il y a des Sages-femmes qui font prendre auſſi à l'Accouchée quelques goutes de ſang de ſon arriere-faix, qu'elles mêlent avec l'huile & le ſyrop que nous avons dit,

croyant ſuperſtitieuſement que ce ſang ait une vertu particuliere pour la garantir des trenchées ; mais c'eſt un remede qui eſt plus capable de luy faire mal au cœur, que de la ſoulager en aucune maniere. Or pour prevenir & empêcher encore d'autant mieux ces ſortes de trenchées, la femme tiendra ſon ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire ſa ptiſane trop froide ; & ſi ces trenchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de tems en tems des linges chauds ſur le ventre, y faiſant une onction d'huile d'amandes douces, ou d'huile de lis, ou bien on y appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, ſans le ſerrer trop avec ſon bandage ; & pour mieux évacuer les vents qui ſont dans les inteſtins, on luy donnera quelque clyſtere fait avec la decoction des herbes émollientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoutant enſuite deux ou trois onces de miel violat, avec autant d'huile d'amandes douces, ou bien de bon beurre frais, & reïterant ce clyſtere, s'il eſt beſoin, ou autre, ſelon que la neceſſité le requierera. Mais ſi par ce moyen les douleurs du ventre ne ſont appaiſées, on peut s'aſſurer qu'il y a quelqu'autre cauſe qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps eſtrange retenu dans la matrice, on en procurera l'expulſion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à ſon entrée, comme il a eſté dit en parlant de l'extraction du faux-germe ; & ſi ce ſont des gros grumeaux & caillots de ſang, qui eſtant pareillement retenus cauſent ces douleurs, elles ne manqueront pas de ceſſer auſſi-toſt qu'on les aura tirés ; mais le meſme accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau ſang dans le fond de la matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive aſſez ſouvent ; car elle ne peut rien ſouffrir de contenu dans ſa capacité aprés l'accouchement ; & j'ay fort ſouvent obſervé que les plus douloureuſes trenchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours aprés leur accouchement, procedent de quelques caillots de ſang contenus dans la matrice, qui leur cauſent, comme j'ay dit, des douleurs preſque ſemblables à celles qui precedent l'accouchement ; leſquelles ne ceſſent pas ordinairement devant que les caillots de ſang qui les cauſoient, ayent eſté expulſez. La pluſpart des Gardes, & quelques Sages-femmes prennent, par ignorance, ces caillots de ſang pour de faux-germes, reſtez dans la matrice aprés l'accouchement, & principalement lorſque ce ſang s'eſt inſinué dans les replis de quel-

que portion des membranes de l'enfant qui estoit restée attachée à la matrice ensuite de l'accouchement. Ces caillots se forment ainsi dans la cavité de la matrice, & ils s'y arrestent, à cause que son orifice interne, qui se referme incontinent aprés que la femme est accouchée, empêche le sang d'en sortir aussi-tost qu'il est hors de ses vaisseaux; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau, qui grossissant peu à peu par le sang qui coule des vaisseaux qui sont tout au tour, cause aprés cela de grandes douleurs, par la distension qu'il fait de la matrice; & souvent aprés que le premier caillot a esté expulsé, il s'en forme encore d'autres ensuite, durant le premier & le second jour; & ces caillots sont quelquefois de deux ou trois differentes couleurs, plus ou moins rouges, & noirâtres en differentes parties, selon que le sang, qui en est la seule matiere, est plus ou moins nouvellement sorti de son vaisseau, & qu'il a sejourné plus ou moins de tems dans la matrice, qui en se contractant & se resserrant aprés l'accouchement au tour de ces caillots, qui se forment de la sorte dans sa cavité, les rend d'une consistance assez ferme, aprés que la serosité s'en est écoulée par cette contraction; en telle façon que leur couleur, leur consistance, & leur figure semblable à celle de la cavité de la matrice, dans laquelle ils ont esté comme moulez, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoissent pas, les prennent pour de faux-germes; & ces caillots se grossissant de plus en plus par l'accumulation du nouveau sang qui sort des vaisseaux, font une distension douloureuse de la matrice, en l'empéchant de suivre son mouvement naturel, qui est de se contracter en soy-mesme aprés l'accouchement.

Lorsque la femme aura une suppression subite de ses vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cause des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus salutaire est d'en procurer l'évacuation; ce qu'on fera par clysteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives sur les parties genitales, & par la saignée du pied, qui sera precedée de celle du bras, si les accidens le requierent.

Quant à ce qui est des douleurs que la femme peut sentir aux lombes & aux eines, qui viennent à raison de la grande distension, ou de la ruption, en partie, des ligamens de la matrice qui sont attachez vers ces endroits, le seul repos, & la bonne situation du corps suffiront pour les fortifier & raffermir, sans plus grand reme-

de ; parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſituez ; obſervant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes cauſes de trenchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'evacuation naturelle des vuidanges ; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la matrice durant les couches de la Femme ; d'où elles viennent ; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.

JE ne trouve pas que la pluſpart des Auteurs ayent aſſez particulierement fait la recherche de la cauſe des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoiſtre ce que c'eſt ; ſoit pour leur nature (diſant que c'eſt le ſang qui avoit coutume d'eſtre purgé tous les mois avant la groſſeſſe, lequel s'eſtant amaſſé, & accumulé autour de la matrice, vient à s'ecouler quand elle eſt ouverte aprés l'enfantement) ſoit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du tems qu'elle doit durer. L'Ecriture ſacrée, au Chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au ſang de ſa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y reſter pendant ſoixante & ſix jours. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & au premier Livre des maladies des femmes, veut que cette évacuation ſoit aux premiers jours d'une hemine & demie, de laquelle meſure (qui eſtoit commune de ſon tems) nous n'avons pas une connoiſſance bien certaine ; car les uns diſent que c'eſtoit celle de noſtre demy-ſeptier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut auſſi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle, & quarante-deux jours au plus, & vingt cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, juſques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation ſoit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges ſont ſeulement les humeurs vicieuſes, & le reſidu & ſuperflu du ſang dont l'enfant s'eſt nourry pendant qu'il eſtoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu pres de quelle maniere je conçois que cette

évacuation se fait, & la raison pour laquelle ces vuidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de consistance, & de qualité selon les differens tems.

Aussi-tost que l'enfant est hors de la matrice, il coule encore dans cét instant beaucoup d'eaux, outre celles qui estoient déja sorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors sont assez souvent sanglantes; non qu'elles soient telles de leur nature; mais parce qu'il y a du sang mêlé avec elles, qui sortant des vaisseaux de la matrice, les rend ainsi rougeâtres; mais incontinent aprés que l'arriere-faix en est tout-à-fait détaché, on voit couler le sang tout pur; & le sujet pour lequel ces vuidanges fluent beaucoup, & sont extrémement rouges le premier jour, est que les vaisseaux contre lesquels cét arriere-faix estoit joint & attaché dans la matrice, sont tout recemment ouverts: mais le sang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cause que la plus grande plenitude a esté évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites goutes à l'extremité de tous ces vaisseaux dont ils sont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus sereuse; c'est d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troisiéme jour à estre plus pâles & moins teintes, & qu'ensuite de cela leur couleur sanglante diminuë toujours, à proportion que les vaisseaux se referment, jusques à ce qu'elles sortent comme blanches; ce qui arrive lorsque ces vaisseaux estant presque entierement clos & reünis, il n'en distile plus que de simples humiditez, comme aussi de toute la substance de la matrice, à travers laquelle il en suinte & transude pareillement beaucoup Or ces humiditez sereuses acquierent par la chaleur de ces lieux une consistance un peu épaisse, & plus ou moins, selon qu'elles en sortent en grande ou en petite quantité, & selon la longueur du tems qu'elles y sejournent. Pour lors les vuidanges sont presque semblables en couleur & en consistance à du lait trouble; ce qui fait croire à tout le monde, que c'est celuy des mammelles qui s'évacuë ainsi par bas; mais dans la verité, c'est un pur abus qui est aussi grand qu'il est commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cause du changement ordinaire de la couleur & de la consistance de ces vuidanges, comme aussi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la suppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë; car dans le premier abord que la playe est faite, il s'en écoule du sang tout pur, & en quantité assez grande,

à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts ; mais quelque tems aprés, & pendant le premier & le ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſeroſitez ſanglantes, dautant que quelques petites portions de ce ſang s'étant caillées aux ouvertures de ces vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchez; & l'étant enſuite davantage, il en ſort un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont eſté nouvellement refermez, acquierent une conſiſtance épaiſſe & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le ſejour qu'elles y font. Or pour bien concevoir la choſe par cette comparaiſon, il faut s'imaginer qu'il ſe faſſe une eſpece de playe à la matrice par le détachement de l'arriere-faix, à raiſon de quoy il arrive, s'il faut ainſi dire, une eſpece de ſuppuration, dont le pus & les excretions ſont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent, quand ces vuidanges ſont blanches, que ce ſoit le lait des mammelles qui fluë par la matrice, ſe fondent ſur ce qu'il s'évade ordinairement des mammelles à meſure que cette évacuation ſe fait ; & diſent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la conſiſtance, que c'eſt effectivement du lait ; mais s'ils ſçavoient bien l'anatomie, ils connoiſtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce ſujet communication des mammelles avec la matrice ; ſi ce n'eſt qu'ils penſent que cela ſe faſſe par le moyen de cette Anoſtomoſe imaginaire de la veine mammaire avec l'épigaſtrique; ce qui abſolument ne peut pas eſtre, parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mammelles ny à la matrice, comme il ſe voit manifeſtement par l'anatomie; car la mammaire vient de la ſoûclaviere pardeſſous le *ſternon*, ſans donner aucune ramification aux mammelles, & ſans meſme les toucher, & l'épigaſtrique naiſt des iliaques, ſans avoir aucune communication avec la matrice.

Dulaurens qui ſçavoit bien qu'il eſtoit impoſſible pour cette raiſon, que le lait paſsât des mammelles à la matrice par une telle voye, ſe figure un autre chemin qui eſt auſſi éloigné de la verité que le premier. Son opinion eſt que le lait & le ſang refluënt des veines thoraciques, qui arroſent les mammelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire, au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogaſtrique, & de là finalement dans la matrice ; mais outre qu'il ſeroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pût ſortir, ſans eſtre tout-à-fait mêlé avec le ſang, c'eſt que le mouvement circulaire du ſang

qu'il ne connoiſſoit pas, nous montre tres-évidemment que cela eſt impoſſible, à cauſe qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, ſans qu'elle puiſſe rien apporter à la matrice; c'eſt ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoiſtre comment cela ſe peut faire.

Quant à moy je crois avec beaucoup plus de raiſon (ce me ſemble) que ce n'eſt pas le lait des mammelles, qui s'évacuë de la ſorte par ces vuidanges; mais que ce ſont ſeulement ces humiditez abondantes & ſuperfluës, qui diſtilent & tranſudent des vaiſſeaux & de la ſubſtance de la matrice, comme je l'ay expliqué; par le moyen de quoy toute l'habitude du corps eſtant beaucoup deſemplie, il n'en reſte pas aſſez pour eſtre porté aux mammelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de choſe, ce qui eſt contenu en elles eſt diſſipé par la tranſpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties; car le lait par cette évacuation ſe tarit ainſi que nous pourrions voir la choſe arriver à un étang qu'on voudroit deſſêcher, duquel il ne ſeroit pas abſolument neceſſaire de faire écouler les eaux qui le forment; mais il ſuffiroit ſeulement de détourner le ruiſſeau qui en ſeroit la ſource pour le conduire en un autre lieu; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cét eſtang, il ſe tariroit bien-toſt, tant pour eſtre diſſipé en vapeurs, que pour eſtre embû de la terre ſur laquelle il a ſon lit. C'eſt pourquoy par meſme raiſon, ſi nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'eſt à cauſe que toutes les humeurs abondantes en leurs corps eſtant portées aux mammelles, & vuidées au moyen du continuel ſuccement qu'en fait l'enfant, il n'en reſte pas de ſuperfluës qui puiſſent eſtre la matiere des menſtruës; & il n'eſt pas beſoin pour ce ſujet que ce ſang menſtruel ſoit porté de la matrice aux mammelles, afin que le lait des nourrices en ſoit engendré, mais il ſuffit que les humeurs fluent vers elles, ſans aller à la matrice: de meſme, il n'eſt pas neceſſaire que le lait des mammelles ſoit porté à la matrice pour eſtre évacué par ces vuidanges; car c'eſt aſſez ſeulement que les humeurs ſoient attirées & portées vers elle, ſans aller aux mammelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus ſimul erumpere ſoleat, inquit Ariſt. c. 11. lib 7. de hiſt. anim.*

Nous ne devons pas auſſi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le ſang qui coule aprés l'accouchement, ſoit un ſang mauvais & corrompu, & ſeulement le reſidu du meilleur que l'enfant a pris pour ſa nourriture, comme auſſi qu'il ſoit reſté vers ces lieux durant tout le tems de la groſſeſſe; car c'eſt un ſang qui ſor-

tant immediatement des vaiſſeaux, qui ſont pour lors ouverts par le dé achement de l'arriere-faix d'avec la matrice, eſt tout ſemblable à celuy qui eſt au reſte du corps, auquel il ne ſe remarque incontinent aprés l'accouchement aucun changement, ſi ce n'eſt par autant d'alteration que luy peut cauſer la diſpoſition du lieu d'où il ſort, & ſelon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il eſt mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce tems, ou qu'il fait de ſ jour dans la matrice, aprés eſtre hors de ſes vaiſſeaux. S'il eſtoit ainſi reſté autour de la matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, ſans avoir eu le mouvement circulaire pendant tout le tems de la groſſeſſe, il eſt tres-certain qu'il ſe ſeroit pourri par neceſſité, de meſme que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, eſt infectée & corrompuë : mais il n'y a pas d'autre ſuperfluité ou reſidu de la nourriture de l'enfant, que ce ſang groſſier, dont toute la maſſe de l'arriere-faix eſt pleine.

Aprés avoir fait connoiſtre la nature & qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du tems & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere ; car aucunes femmes en ont beaucoup, & long-tems ; & d'autres fort peu, tant pour ce qui eſt de leur quantité, que pour leur durée : cela ſe fait & arrive ordinairement ſelon la ſaiſon, la region, & l'âge, ſelon le temperamment plus ou moins chaud & humide, la maniere de vivre, l'habitude plus ou moins replete, & ſelon que les vaiſſeaux reſtent plus ou moins long-tems ouverts ; mais en general nous voyons que l'évacuation en eſt le plus ſouvent achevée en quinze ou vingt jours, & plutoſt ou plus tard, ſelon les choſes que nous venons de remarquer ; & indifferemment tant pour les femmes qui ſont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle ; pendant quoy les vuidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour, juſques à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait à la fin de ce tems ; aprés lequel les lieux reſtent encore quelque peu humides, ſans qu'il fluë manifeſtement aucune choſe, ſinon à celles qui ſont fort ſujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui uſent du coït peu de jours aprés qu'elles ſont accouchées ; à cauſe que par ſon action toute la matrice eſt agitée, & les humeurs y affluant pour ce ſujet en grande abondance, empêchent que ſes vaiſſeaux ne ſe puiſſent refermer ſi facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos : c'eſt ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges

avec

avec une grande pesanteur de la matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers aprés leur accouchement, & mesme quelquefois encore plus long-tems, parce qu'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Or ce que nous disons, doit s'entendre des accouchemens à terme ; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de tems, d'autant moins aussi a-t-elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & loüables vuidanges sont, qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches ; qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ny grumeaux ; qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, qu'elles soient sans acrimonie, & qu'elles fluent en une moderée quantité.

Nous disons premierement qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours ; parce qu'autrement elles ne seroient pas de veritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit tres-dangereux ; & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches ; ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient esté ouverts, se referment peu à peu : secondement qu'elles soient de consistance égale sans caillots ny grumeaux ; par ce moyen nous sommes assurez qu'il n'y a aucun mélange d'autres matieres estranges, & qu'elles sont regies par la nature : troisiémement qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie ; en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ny d'inflammation à la matrice ; & enfin qu'elles fluent en une moderée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée ; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survînt syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous assure *Hipocrate* en l'Aphorisme 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniat, malum est.* Si, dit-il, au flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe, & dans l'Aphorisme suivant il ajoute : *Menstruis (sive lochiis) abundantibus morbi eveniunt ; & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstruës, ou vuidanges de la matrice, fluent trop abondamment, il arrive des maladies ; & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la matrice. Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges

fluent avec trop d'abondance, ſont comme nous avons dit en ce premier Aphoriſme, la convulſion, & la ſyncope, ou défaillance de cœur; & ſi la femme n'en meurt, elle en eſt tres-affoiblie, elle amaigrit, elle reſte long-tems avec les pâles couleurs, les jambes & les cuiſſes luy enflent, enſuite dequoy ſouvent elle devient toute bouffie, & meſme quelquefois hydropique : & comme les vuidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de ſang qui ſurvient aprés l'accouchement, on y remediera comme nous avons enſeigné au 5. Chap. de ce 3. Liv. Pour ce qui eſt des maladies qui viennent de la ſuppreſſion des vuidanges, nous en ferons mention au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

De la ſuppreſſion des vuidanges, & des accidens qu'elle cauſe.

LA matrice eſt abreuvée de tant d'humiditez pendant la groſſeſſe, & il y affluë de toutes parts une ſi grande abondance d'humeurs dans l'agitation & la commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, que s'il ne s'en fait enſuite une ſuffiſante évacuation, la femme eſt en danger qu'il ne luy arrive pluſieurs fâcheux accidens, & ſouvent meſme la mort. *Hipocrate* le declare aſſez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipſam corripiet, & periculum vitæ incurret, niſi cito curetur.* Parce que ces humeurs ſe corrompant par le ſejour qu'elles y font, ne manquent pas d'y cauſer grande inflammation; c'eſt ce qui fait que la ſuppreſſion des vuidanges eſt un des plus dangereux accidens qui puiſſent arriver à la femme aprés ſon accouchement; & principalement ſi dans les premiers jours (qui eſt le tems auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entierement & ſubitement; car pour lors il ſurvient fiévre aiguë, grand mal de teſte, douleur aux mammelles, aux reins & aux lombes, ſuffocation de matrice, & une inflammation qui ſe communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient fort tendu & enflé : il arrive auſſi une grande difficulté de reſpirer, des eſtouffemens, des palpitations de cœur, des ſyncopes, des convulſions avec delire, & ſouvent la mort, ſi la ſuppreſſion continuë; ou ſi la femme en échappe, elle eſt

en danger qu'il ne se fasse un abscés dans sa matrice, & mesme quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n'arrive de grands apostemes au bas ventre, à cause de la proximité du lieu ; comme aussi des gouttes sciatiques, & des clodications, ou des inflammations & des abscés aux mammelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Livre des Epid. a eu grande raison de dire, que la suppression des vuidanges qui doivent estre évacuées apres l'accouchement, estoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, dautant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vuidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fâcherie & saisissement ; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans ; & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand froid arrête les vuidanges : parce qu'il resserre les vaisseaux & les pores de la matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & mesme dans la substance de la matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y estoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement ; l'usage des choses astringentes produit encore le mesme accident, comme aussi le boire trop froid ; dautant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies ne coulent si aisément, & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression ; qu'elle soit couchée sur le dos ayant la tête & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos ; afin que les humeurs soient facilement portées en bas par leur pente naturelle ; qu'elle observe un bon regime de vivre, qui tende à chaleur & humidité ; qu'elle use plutost de viandes bouïllies que rosties, & de seuls bouïllons avec un peu de gelée, si elle a la fievre ; qu'elle évite toutes choses astringentes ; que sa ptisane soit faite avec celles qui sont un peu aperitives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges, avec un peu d'anis & de houbelon ; & elle prendra de fois a autre dans un verre, de cette pti-

ſane; un peu de ſyrop de capilaires; & ſur tout elle ſe donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera auſſi des clyſteres qui puiſſent attirer les humeurs en bas; & on luy étuvera les parties baſſes d'une decoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'aſperges, & la graine de lin; de laquelle décoction on pourra auſſi faire injection dans la matrice; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les paſſer à travers un gros tamis, on fera un cataplaſme, auquel on ajoutera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement ſur le bas ventre, réchauffant de tems en tems ce cataplaſme dans ſa meſme decoction : avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuiſſes & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette decoction émolliente que nous venons de dire; on pourra meſme appliquer de grandes ventouſes ſur le haut des cuiſſes en leur partie interne. Il ne ſeroit pas encore mauvais de ſe ſervir pour ce ſujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, ſi ce n'étoit qu'il cauſe une peſanteur de teſte, comme l'a remarqué *Hipocrate* en l'Aphoriſme vingt-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *ſuffitus aromatum muliebria educit: Sæpius verò & ad alia utilis eſſet, niſi capitis induceret gravitatem.*

Or cependant qu'on met toutes ces choſes en uſage, on n'oubliera pas la ſaignée du pied, ou celle du bras, ſelon que les accidens cauſez par la ſuppreſſion des vuidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors ſuivre aveuglement l'opinion de pluſieurs femmes, qui croyent que la ſaignée du bras eſt pernicieuſe en cette occaſion. Elles ont preſque toutes cette imagination ſi fortement enracinée dans leur teſte, que ſi une accouchée vient à mourir aprés avoir eſté ſaignée du bras, elles ne manquent pas de dire abſolument, que cette ſaignée en a eſté la cauſe; mais elles font tels diſcours ſans aucune connoiſſance; car la ſaignée du bras doit eſtre quelquefois préferée à celle du pied, & d'autrefois celle du pied ſe fait plus ſurement que celle du bras : comme par exemple, ſuppoſons une femme fort replete d'humeurs & principalement de ſang dans toute l'habitude, qui ait une ſuppreſſion de ſes vuidanges, cauſée par l'obſtruction des vaiſſeaux qui les devroient laiſſer écouler pour raiſon dequoy une inflammation de matrice luy ſoit ſurvenuë, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une grande difficulté de reſpirer, ainſi qu'il arrive or-

dinairement en ces rencontres : Il eſt tres-certain que ſi on ſaignoit d'abord du pied cette femme, qui eſt extrémement plethorique, on attireroit vers la matrice une ſi grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que ſon inflammation en ſeroit beaucoup augmentée, & par conſequent tous les accidens de la maladie ; mais il vaudroit bien mieux en ce cas déſemplir au plutoſt l'habitude par la ſaignée du bras premierement, laquelle on reïtereroit meſme deux ou trois fois s'il eſtoit neceſſaire ; aprés quoy les plus preſſans accidens eſtant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied ; car par ce moyen la nature qui eſtoit preſque accablée ſous le faix de l'abondance des humeurs, en eſtant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reſte ; mais au contraire, s'il y a ſuppreſſion de vuidanges, ſans apparence de grande plenitude au corps, & ſans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la ſaignée du pied ſi on le ſouhaite : neanmoins je trouverois ſouvent plus à propos qu'elle fût precedée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occaſion. C'eſt pourquoy je ne ſuis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes ſuppreſſions de vuidanges on ſaigne toujours d'abord la femme du pied, & non pas du bras.

I'ay vû pluſieurs femmes avoir tres-peu de vuidanges dans tout le tems de leur couche, ſans qu'il leur en arrivât aucun notable préjudice ; mais ces ſortes de femmes eſtoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, que celles qui ont leurs vuidanges en une raiſonnable quantité ; & elles avoient auſſi, au deffaut de leurs vuidanges, des ſueurs plus abondantes, & plus frequentes que les autres ; par leſquelles ſueurs la matiere des vuidanges eſtoit détournée, & en partie diſſipée.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui survient à la matrice aprés l'accouchement.

LA suppreſſion des vuidanges dont nous venons de parler, cauſe tres-ſouvent, principalement au commencement des couches, une inflammation à la matrice, qui eſt une tres-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi, à cauſe que la matrice a eſté contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir eſté trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'Art; ou pour eſtre tombée dehors enſuite; ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps eſtrange, qui s'y corrompt; comme auſſi pour avoir eſté trop comprimée pendant les premiers jours, ſoit avec la main, ſoit avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sages-femmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'accouchée; afin (diſent-elles) d'en exprimer les vuidanges & de la tenir en eſtat; ce qui arrive encore d'autant plutoſt que le ſang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & y ſejourne plus long-tems ſans évacuation. I'ay vû pluſieurs perſonnes qui croyent que de jetter l'arriere-faix de la femme dans le feu; ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de lui cauſer enſuite, par une eſpece de ſympathie, une inflâmation de matrice; pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'eſt une opinion qui eſt entierement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoît l'inflammation de matrice en ce qu'elle eſt tres-douloureuſe, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit; & la femme ſent une grande peſanteur au bas ventre; il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il eſtoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'urier & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe que la matrice preſſe l'intestin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi bien qu'à la veſſie;

elle a toujours pour lors outre cela une groſſe fiévre, avec grande difficulté de reſpirer; & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, delire, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçu quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meure) il ne s'y faſſe un abſcés, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcirrheuſe durant un aſſez long-tems, & meſme parfois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de matrice auſſitoſt qu'on s'en apperçoit; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire ſe pourra; faiſant premierement l'extraction, ou procurant l'expulſion des choſes eſtranges qui ſeroient retenuës en la matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu; & ſur tout la traitant en ce tems avec tres-grande douceur, ſans uſer d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs ſeront temperées par le regime de vivre, lequel doit eſtre rafraîchiſſant, uſant de viandes qui nourriſſent peu; c'eſt pourquoy la femme ſe contentera pour toute nourriture de ſeuls boüillons, faits avec chairs de veau & de volaille, obſervant qu'ils ne ſoient pas trop forts de viande; on y fera boüillir des herbes rafraîchiſſantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oſeille, & autres; Elle s'abſtiendra de vin, & elle boira de la priſane faite avec racine de chicorée, fraiſier, chiendent, orge, & reglueliſſe; elle pourra encore uſer d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge. La femme gardera auſſi un grand repos dans ſon lit; elle n'aura le ventre ſerré d'aucun bandage, & il luy ſera tenu libre avec lavemens anodins ſimplement; à cauſe que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui cauſeroient une extréme douleur à la matrice enflâmée; & entre toutes les paſſions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la ſaignée, laquelle ſe doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raiſon dite au précedent Chapitre; la reïterant ſans beaucoup perdre de tems (car l'accident eſt tres-preſſant) juſques à ce que la plus grande plenitude ſoit évacuée, & l'inflammation de matrice un peu diminuée; aprés quoy on viendra à celle du pied. Il ſera bon auſſi

de mettre ſur le ventre une grande emplâtre de cerat refrigerant de *Galien*, ou d'y faire une embrocation d'huile roſat, ou de celle d'amandes douces, mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra meſme faire quelques injections dans la matrice, pourveu que ce ne ſoit avec aucune choſe aſtringente, de peur qu'en faiſant encore plus grande ſuppreſſion des vuidanges (qui coulent toujours tres-peu en cette rencontre) on ne vînt à augmenter la maladie : c'eſt pourquoy on ſe ſervira ſeulement des remedes qui temperent ſans aucune aſtriction, comme font l'eau d'orge avec huile violat, ou le lait tiede ; obſervant auſſi pour le meſme ſujet, de n'uſer d'aucune choſe qui ſoit trop rafraîchiſſante, & d'éviter pareillement toutes ſortes de diuretiques ; car dans cette fâcheuſe maladie il faut tenir un certain milieu pour ſa cure, duquel ſi on s'écarte tant ſoit peu, on ne manque pas de l'augmenter ; parce que ſi on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il afflue d'humeurs à la matrice ; & ſi on uſe de remedes rafraîchiſſans, la ſuppreſſion des vuidanges qui avoit eſté cauſe de l'inflammation, eſt encore augmentée. C'eſt pourquoy le principal de la curation conſiſte à faire une bonne & ample évacuation par le moyen de la ſaignée, afin de ſuppléer au defaut de celle qui ſe devroit faire par les vuidanges.

Quelquefois l'inflammation de matrice ſe convertit en apoſteme, qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cauſe de ſa chaleur & de ſon humidité, qui en ſont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ny faire tenir facilement les remedes propres : c'eſt pourquoy n'y ayant pas lieu de faire autre choſe, on eſt obligé de ſe contenter d'un bon regime, & d'injections deterſives, qui en puiſſent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en ſoit pas augmentée par ſon trop long ſejour ; ce qu'on fera avec une decoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel roſat, ou du ſyrop d'abſynthe, l'animant d'un peu d'eſprit de vin, ſi la corruption eſtoit grande. Mais ſi l'apoſteme ſe convertit en ulcere chancreux, comme il arrive ſouvent ; alors quelques remedes qu'on puiſſe faire à cette fâcheuſe maladie, elle durera juſques à la mort ; pour lequel ſujet on doit ſeulement ſe contenter de choſes paliatives avec un bon regime de vivre, & ſuivre en cela le precepte d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 6. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius ; curati enim citius intereunt,*

non

non curati verò longiùs vitam trahunt. Il vaut mieux, dit-il, ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car si on les traite, les malades en meurent plutoſt, & ceux à qui on ne fait rien, vivent plus long-tems. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la matrice.

CHAPITRE XII.

Du ſcyrrhe de la matrice.

COmme la matrice eſt continuellement abreuvée de la ſuperfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, elle devient aſſez ſouvent ſcyrrheuſe, à cauſe qu'il ſe fait obſtruction aux voyes qui devroient laiſſer écouler ces ſuperfluitez ; ce qui arrive ſouvent enſuite de l'inflammation qui n'a pas eſté reſoluë, & qui n'a pas ſuppuré ; quand la plus ſubtile partie des humeurs eſt ſeulement repouſſée ou diſſipée, la plus groſſiere reſtant infiltrée & retenuë dans la propre ſubſtance de la matrice ; à quoy contribuë l'uſage des remedes trop froids & aſtringens (ſoit qu'on les applique ſur le ventre de la femme, ou qu'on les introduiſe dans la matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui ſont trop reſolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la matrice qui eſt ſcyrrheux ; pour lors la matrice n'eſt guere plus groſſe qu'à l'ordinaire ; mais d'autrefois tout ſon corps eſt endurcy auſſi-bien que ſon orifice interne, & eſt extrémement tumefié, comme il arrive ſouvent enſuite d'une inflammation ſurvenuë aprés l'accouchement ; ou bien en d'autres tems, enſuite d'un déreglement, ou d'une longue ſuppreſſion de menſtruës.

Le ſcyrrhe de la matrice ſe connoît facilement par l'attouchement, ſoit en mettant la main ſur le ventre de la femme, ou en introduiſant le doigt dans le col de la matrice ; car on ſent le corps de la matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté ; ſon orifice interne eſt auſſi plus gros, plus dur, plus inégal & plus court, & il eſt ſans douleur conſiderable, quand le ſcyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation ; & qu'il n'eſt pas diſpoſé à dégenerer en *cancer* ; car ſi cela eſtoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la matrice ſcyrrheuſe, reſſent une

laſſitude par tout le corps, une grande peſanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux eines, & aux cuiſſes, envie frequente d'uriner, & la douleur s'augmente quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait à l'inteſtin droit, & à la veſſie; & les menſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans aucune regle, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie; laquelle obſtruction fait que le ſang qui s'arreſte dans tous les vaiſſeaux des parties voiſines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, cauſe ſouvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raiſon de l'exceſſive repletion de ces vaiſſeaux, qu'à cauſe de l'acrimonie que ce ſang y acquiert par un trop long ſejour.

Comme la Matrice eſt une partie deſtinée à l'évacuation de toutes les humeurs ſuperfluës du corps de la femme, il eſt certain que le ſcyrrhe qui y ſurvient eſt une maladie tres-fâcheuſe, laquelle meſme eſt ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles; parceque ces ſuperfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluënt en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la ſuite; & ces humeurs étant long-tems retenuës en la ſubſtance de la Matrice & venant à s'y fermenter, acquierent une qualité maligne, qui fait ſouvent degenerer le ſcyrrhe en un *cancer* incurable: C'eſt pourquoy on y doit remedier le plûtoſt qu'il ſera poſſible. *Ætius* dit que le ſcyrrhe de la Matrice ſe guerit facilement lorſqu'il n'eſt qu'en ſon orifice & en ſon col, & difficilement quand il eſt en ſon fond; mais cette maladie eſt ordinairement ſi rebelle aux remedes, qu'on ne peut pas veritablement dire que le ſcyrrhe de l'orifice de la Matrice ſoit facile à guerir, ſi ce n'eſt en comparaiſon de celuy qui eſt en ſon corps. I'ay vû neanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice ſcyrrheux durant plus de huit mois, enſuite d'un avortement qu'elle eut au cinquiéme mois de ſa premiere groſſeſſe, laquelle en guerit parfaitement, & meſme devint groſſe aprés ce tems, nonobſtant que ce ſcyrrhe fût au commencement gros comme la teſte d'un enfant, lequel ne diminua que peu-à-peu en groſſeur & en dureté. Ce ſcyrrhe étoit ſi gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy pour voir cette femme avec Monſieur du *Tertre* mon Confrere, croyant que ce fût un ſecond enfant qui étoit reſté en la Matrice, luy donna pluſieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'aſſurant qu'ils étoient ſpecifiques pour chaſſer l'enfant mort, & qu'il la

gueriroit dans trois jours, en luy faisant vuider ce qui estoit contenu en sa matrice ; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort. I'ay encore vû plusieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, ensuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des scyrrhes phlegmoneux de tout un seul costé de la matrice, & des parties voisines de l'eine, où elles ressentoient une extreme douleur, & neanmoins en guerir peu à peu parfaitement ; ce qui n'arrive ordinairement en ces sortes de tumeurs, qu'aprés une longueur de tems assez considerable : mais je connois une Demoiselle qui a un scyrrhe de toute la matrice, presque indolent, de la grosseur de la teste d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui luy est arrivé ensuite d'une perte de sang, qu'elle eut continuellement durant une année, lequel je crois estre entierement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la suite.

De quelque nature que puisse estre le scyrrhe, on ne doit pas saigner du pied la femme, ny la baigner dans le commencement de sa curation, comme plusieurs personnes font sans raison ; car toute l'habitude du corps estant replete, les humeurs qui se porteroient vers la matrice ne pouvant pas en estre évacuées, à cause de l'obstruction qui est en la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long sejour, pourroient mesme convertir le scyrrhe en *cancer*. C'est pourquoy avant que de se servir de ces deux remedes, on vuidera suffisamment la plenitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations tres-douces ; car les fortes ne manqueroient pas, pour la mesme raison que je viens d'alleguer, d'augmenter encore davantage le scyrrhe, comme je l'ay toujours vû arriver, lors qu'on s'est voulu servir de fortes medecines pour la gueriſon de cette maladie en cette partie. On usera aussi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles ou axonges, ou cataplasmes, que de ceux qu'on peut introduire dans la matrice en injection, en vapeur, & en fumée, lesquels ne doivent avoir aucune acrimonie ; ensuite dequoy la femme pourra se servir du demy-bain, ou du bain entier ; & on la saignera du pied aprés qu'elle aura usé des bains durant quelques jours : mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon regime de vivre durant tout ce tems, qui tende entierement à temperer & à rafraîchir moderément les humeurs de toute l'habitude du corps ; mais l'usage des eaux minerales est preferable à tous autres remedes pour cette maladie.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la matrice.*

LE *cancer* ſuccede ſouvent au ſcyrrhe dont nous avons parlé; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la matrice eſtoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſejour en cette partie, aprés quoy ces meſmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſteme de la matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres tems, & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & meſme aux filles, quoyque tres-rarement, les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhees virulentes y peuvent auſſi beaucoup contribuer, par l'éroſion qu'elles font à la matrice : & comme les femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lors qu'elles ſont bien reglées, comme il faut, dans l'évacuation de leurs menſtruës, tant pour le tems auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation, le *cancer* arrive bien plutoſt à celles qui n'ont pas reglément cette évacuation naturelle, mais principalement dans le tems que les femmes ſont en âge de la perdre tout-à-fait, qui eſt depuis quarante ans juſques à cinquante ; à cauſe que les vaiſſeaux de la matrice qui avoient coutume de ſervir reglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & ſe reünir peu à peu, & les menſtruës eſtant ſupprimées, pour ce ſujet, durant pluſieurs mois ; il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtance de la matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus reglée, fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſiderables de la matrice; enſuite de quoy il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent tres-frequemment, à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie ; empéche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe reünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſuite, & ſe convertiſſent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *caneer* à la matrice, y reſſent une douleur

pongitive & aggravante, à cauſe de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cauſe du poids de la partie, qui eſt toujours en meſme tems ſcyrrheuſe. Cette douleur ſe communique aux reins & aux eines, & la femme ſent une grande peſanteur au bas du ventre, & des laſſitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il ſort de la matrice une ſanie ſereuſe, fetide, virulente, noirâtre, & ſouvent ſanglante, & quelquefois le ſang en ſort tout pur. Quand l'ulcere eſt au col interne de la matrice, comme il arrive le plus ſouvent, on le ſent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire; mais lors qu'il eſt dans ſon fond, on le connoiſt par la ſanie qui en ſort, & par les autres accidens. Ces ulceres ſont toujours inégaux, ſordides, & puants; & leur corruption eſt quelquefois ſi grande, qu'il s'y engendre des vers, ainſi que j'ay vû arriver à la femme d'un Fripier laquelle mourut peu de tems enſuite, comme je luy avois bien predit.

Quoique pluſieurs Charlatans ſe vantent effrontément de guerir le *cancer* ulceré de la matrice, il eſt neanmoins entierement incurable; tant à cauſe qu'il ne peut pas eſtre extirpé comme celuy des mammelles, que parce que la matrice eſt une partie qui reçoit continuellement les ſuperfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobſtant tous les remedes qu'on y puiſſe apporter, juſques à ce qu'il faſſe enfin mourir miſerablement les pauvres femmes qui en ſont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languiſſante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faiſant perir toutes, comme je l'ay vû arriver en plus de cinquante femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou ſix mois enſuite de cette fâcheuſe maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont languy pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel tems elles ſouhaitoient ſouvent de mourir, pour eſtre delivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles ſentoient.

I'ay vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la meſme maniere qu'on fait les perſonnes qui ont la maladie venerienne; mais au lieu d'en avoir un bon ſuccés, comme ils avoient vainement fait eſperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'eſtre bien obſervé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie venerienne, eſt qu'ils peuvent

bien guerir par le moyen de la salivation les mauvais ulceres, qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve ; mais qu'ils sçachent que ceux qui sont au propre corps de la Matrice, & ceux mesme qui sont seulement à son orifice interne, dont il sort une abondance de sanie fetide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils se rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'est pourquoy si le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce soit seulement d'une cure paliative, afin d'appaiser, autant qu'il est possible, les extrémes douleurs que la femme ressent ; & cependant, qu'il fasse connoître le danger de la vie où est la malade ; afin qu'elle soit persuadée que l'augmentation de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peut user : mais de quelque nature que ces remedes puissent estre, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice ils ne doivent avoir aucune acrimonie ; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer* ; ce qui la feroit encore plutost mourir que si on ne luy avoit fait aucun remede, ainsi qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 38. du sixiéme Livre.

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lorsqu'il est confirmé, qui est quand l'ulcere est sordide & puant, & d'une grandeur considerable, soit qu'il ait son siege au dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit tâcher par toutes sortes de voyes de preserver la femme d'une si fâcheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition ; à quoy sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice scyrrheuse, & celles à qui il est survenu quelque apostéme, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstruës, & qui sont d'âge à les perdre entierement ; car c'est en ce tems, ainsi que j'ay dit cy-dessus, que les femmes sont beaucoup plûtost affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remede dont la femme de cét âge puisse user pour s'en preserver, est la saignée des bras souvent reïterée, afin de suppléer au defaut de l'évacuation menstruelle, & d'empêcher que le sang & les humeurs ne se portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit se servir de tems en tems de ce remede durant quelques années, jusques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le sang vers la Matrice, pour l'évacuation des menstruës, & que les vais-

seaux qui laissoient écouler ce sang, soient tout-à-fait reünis; & si la femme est sujette à des pertes de sang frequentes, elle s'abstiendra entierement du coït; car il luy est extrémement préjudiciable; parceque dans son action la Matrice étant échauffee & agitée, la perte de sang en est tres-souvent excitée. Elle usera d'un regime de vivre rafraîchissant & humectant; elle évitera toutes choses aperitives & diuretiques, comme aussi tous violens purgatifs; & pour temperer d'autant plus l'acrimonie des humeurs, aprés avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, usant aussi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps desquels on mettra cuire en mesme temps un peu de semences froides: Mais afin que le lait luy puisse apporter tout le soulagement qu'on en peut esperer, on doit faire en sorte que ce soit le lait d'une vache bien saine, laquelle ne soit point pleine, ny en chaleur, & n'ait pas trop recemment fait son veau, & qu'elle soit nourrie de bons alimens; car autrement il luy seroit entierement préjudiciable; à cause que le lait de tous les animaux correspond, aussi bien que celuy de la femme, à la bonne ou mauvaise habitude de leur corps, & retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent estre nourris; comme est le lait de ces vaches que plusieurs gens nourrissent durant l'hyver, du reste des grains qui ont servy à faire de la biere, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faisoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'est-là souvent la cause pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse; auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit: c'est pourquoy nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-cy, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement ccouchée; lequel procede souvent de ce que les alimens qui étoient dans l'estomac, & les matieres des intestins, sont

tellement agités & brouïllez par les fortes compreſſions du ventre de la femme, durant ſon travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laiſſe écouler en abondance, auſſitoſt qu'elle eſt accouchée ; ce qui eſt aidé de ce que l'enfant eſtant long-tems au paſſage, & faiſant une compreſſion du *rectum*, empêche que la femme ne puiſſe vuider ſes excrémens ; leſquels eſtant retenus & grandement agitez dans les inteſtins, les debilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent ; ce qui cauſe tres-facilement enſuite le flux de ventre ; à quoy contribuent auſſi quelquefois les clyſteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, leſquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en eſtant reſtée dans les inteſtins, qui les échauffe & les irrite extrémement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puiſſe eſtre, & de quelque cauſe qu'il puiſſe proceder, il eſt toujours tres-fâcheux, & la met ſouvent en grand peril de la vie ; parce qu'il détourne, & empêche l'évacuatiõ des vuidanges de la matrice ; leſquelles eſtant ſupprimées cauſent toujours de tres-pernicieux accidens, & meſme tres-ſouvent la mort. *Hipocrate* au 3. Liv. des malad. popul. nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent, le ſeptiéme jour aprés avoir avorté, & la troiſiéme dura juſques au quatorziéme jour aprés ſon accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce tems, auſſi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres exemples dans les Auteurs, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoiſtre journellement. Ce qui eſt de plus fâcheux en cette maladie eſt, que tous les remedes qui ſeroient propres au flux de ventre, augmentent encore la ſuppreſſion des vuidanges ; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges ſupprimées, ſont entierement contraires au flux de ventre ; c'eſt pourquoi on n'oſe pas faire prendre par la bouche à la malade aucune choſe qui reſerre, ny luy donner aucun clyſtere aſtringent ; & meſme on ne peut pas la purger avec ſureté dans le commencement de ſa couche ; c'eſt ce qui fait que le flux de ventre s'augmente aſſez ſouvent, n'étant pas poſſible d'y remedier pour lors, de la maniere qu'on feroit en d'autre tems. Neanmoins il faut tâcher, autant qu'il eſt poſſible en ce tems, de faire quelques remedes convenables à cette fâcheuſe maladie ; ce qu'on fera en donnant à la malade de bons conſommez, pour entretenir

entretenir ſes forces qui ſe diminuent beaucoup par le flux de ventre; on luy donnera auſſi des clyſteres anodins, compoſez d'une ſimple décoction d'herbes rafraîchiſſantes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiſer la douleur, & pour temperer l'acrimonie des matieres qui ſont dans les inteſtins; & ſi ce flux de ventre eſt accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra ſaigner pour ſuppléer au defaut des purgations. Mais ſi on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne ſeroit pas la ſuppreſſion des vuidanges, on luy fera tous les autres remedes dont on a accoutumé de ſe ſervir dans les autres tems; & aprés que le flux de ventre ſera entierement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la matrice, qui avoient eſté ſupprimées; & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre, appellées hernies-ventrales.

LA matrice devient d'une grandeur ſi prodigieuſe durant la groſſeſſe, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre; lequel dans ſa diſpoſition naturelle n'eſtant pas capable de la contenir, eſt contraint de s'étendre à proportion que la groſſeur de la matrice vient à augmenter; ce qui ſe fait quelquefois ſi extraordinairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas ſe dilater ſuffiſamment, vient à ſe rompre; aprés quoy il ſe fait une ſeparation des muſcles, & une tumeur au meſme lieu, dans laquelle l'inteſtin, ou l'épiploon, & parfois meſme la matrice avec l'enfant tombent, comme je l'ay vû en une femme groſſe de ſix mois & demy, qui avoit une *hernie-ventrale* ſi grande, que ſa matrice & ſon enfant eſtoient preſque entierement contenus dans cette tumeur, qui eſtoit eminente d'une prodigieuſe groſſeur, hors les bornes de ſon ventre.

Cette rupture du peritoine ſe fait quelquefois au deſſus, & d'autresfois au deſſous du nombril, entre les deux muſcles droits; elle arrive auſſi tres-ſouvent à l'umbilic, ou vers les eines, à cauſe que ces endroits ſont les plus foibles parties du ventre. Elle eſt ordinairement cauſée par les grands efforts d'un mauvais

travail, ou par ceux d'un violent vomiſſement ; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçu ſur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre choſe capable de luy faire quelque ſubite violence ; à quoy les femmes groſſes contribuent beaucoup, en ſe ſerrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens, pour paroiſtre de plus belle taille ; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous coſtez, ſouffre un plus grand effort qu'il ne devroit, vers ſa partie inferieure, où tout le fardeau de la groſſeſſe eſt pouſſé.

Outre que cette maladie eſt tres-difforme, elle eſt encore fort incommode aux femmes ; car elle leur cauſe ſouvent des refroidiſſemens d'eſtomac, des indigeſtions, des vomiſſemens, des coliques tres-douloureuſes, & pluſieurs autres accidens fâcheux, les mettant auſſi quelquefois en peril de la vie ; comme il arrive quand l'inteſtin qui eſt tombé hors de la rupture du peritoine, ne peut eſtre repouſſé au dedans du ventre, ſans faire inciſion à la partie, ainſi qu'on eſt obligé de faire au *bubonocele*, lorſque l'inteſtin eſt retenu en l'eine. On a vû meſme quelquefois la matrice eſtre pouſſée, comme j'ay dit, hors du ventre, au commencement de la groſſeſſe, dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû eſtre remiſe, a été cauſe de la mort de la femme ; parce que l'enfant ne laiſſant pas d'y prendre ſon accroiſſement, la tumeur devenoit d'une telle groſſeur, qu'il eſtoit impoſſible de repouſſer, ny de reduire la matrice dans ſa ſituation naturelle. *Senerte* au 9. Chap. de la 1. Part. du 2. Liv. des maladies, fait mention d'un ſemblable accident, arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de ſa groſſeſſe ; laquelle en aidant ſon mary à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'eine gauche, qui luy cauſa une rupture du peritoine, aprés quoy il ſurvint auſſi-toſt une tumeur, qui en peu de tems s'augmenta tellement, qu'on ne pût jamais repouſſer au dedans du ventre, la matrice qui eſtoit contenuë dans cette tumeur ; à cauſe de l'accroiſſement qu'y prenoit ſon enfant, qu'elle porta ainſi hors du ventre, comme dans un ſac, n'étant recouvert que de la matrice & de la peau ſeulement ; juſques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement eſtant venu, on fut obligé de luy tirer cét enfant par la ſection ceſarienne ; à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y avoit de reduire la matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation ſauva bien la vie à l'enfant ; mais elle fut infructueuſe à la mere, qui mourut quelque tems en ſuite.

Les femmes peuvent se preserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort; laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous costez. C'est pourquoy elles ne doivent avoir la poitrine ny le ventre aucunement serrez par leurs vêtemens, durant tout le tems de leur grossesse; & si nonobstant cette précaution, cét accident ne laissoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puissent user, est de porter un bandage propre, qui soit garny de compresses bien ajustées sur la tumeur du ventre, afin de repousser au dedans les parties qui pourroient y tomber: & si la rupture est en un lieu où la matrice y puisse estre entierement poussée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit user d'une tres-grande precaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher aussi que la rupture ne soit encore augmentée par la grossesse, comme il arrive presque toujours; c'est pourquoy il seroit bon qu'elle se tînt au lit durant tout le tems de sa grossesse, si elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mammelles de la femme nouvellement accouchée.

TOut le sang & les humeurs sont tellement échauffés & agités durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mammelles, qui sont composées de corps glanduleux & spongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs, qui y affluent de toutes parts, en sont facilement enflammées; à cause que cette repletion en fait une distension tres-sensible & douloureuse; à quoy la suppression des vuidanges de la matrice, & la plenitude universelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient aussi quelquefois de ce que la femme s'est trop serrée le sein, ou pour y avoir reçu quelque coup, ou pour s'être couchée dessus; car ces choses y font facilement contusion; comme encore pour avoir cessé de donner à tetter à l'enfant; dautant que par ce moyen, le lait qui est en grande quantité aux mammelles, n'en estant pas évacué, s'y échauffe, & s'y corrompt par un trop long sejour.

Mais de quelque cauſe que procede l'inflammation des mammelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plutoſt y apporter les remedes convenables, de peur qu'elles ne viennent à s'apoſtemer enſuite, ou bien que ne ſuppurant pas, il n'y reſte une dureté ſcyrrheuſe, qui pourroit avec le tems degenerer en *cancer*, qui eſt une tres-pernicieuſe maladie, & le plus ſouvent incurable, quand elle eſt confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mammelles ne ſe convertiſſe en ces fâcheuſes maladies, il arrive ordinairement que la femme reſſent en ces parties, qui ſont tres-ſenſibles, une extréme douleur, qui luy cauſe ſouvent des friſſons, auſquels ſurvient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut preſque endurer aucune couverture ſur elle, & quand elle ſe découvre tant ſoit peu, & meſme pour tenir ſeulement ſes bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux friſſons, qui augmentent encore enſuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'eſtonner ſi elle vient bien-toſt en cette occaſion, car les mammelles par leur proximité du cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui meſme quelquefois excite delire & frenefie, ſi le ſang ſe porte ſubitement vers elles, & s'y amaſſe en trop grande abondance, comme nous aſſure *Hipocrate* en l'Aphor. 40. du 5. Livre. *Quibuſcunque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mammelles, cela ſignifie délire, & frenefie à venir.

Or le principal & le plus aſſuré moyen d'empêcher que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mammelles, & qu'il n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la matrice. C'eſt pourquoy, ſi elles eſtoient ſupprimées, on les provoquera comme il a eſté dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On deſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignee du bras; aprés quoy, pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges, on viendra à celle du pied; & pendant cela, on n'oubliera pas les remedes topiques ſur les mammelles; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile roſat & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre enſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers de *populeum*; ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme, fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des Couteliers, l'huile ro-

sat, & un peu de vinaigre ; & si la douleur estoit fort grande, on fera un autre cataplasme avec la mie de pain blanc & le lait, auquel on mêlera l'huile rosat & quelques jaunes d'œufs : on pourra aussi mettre par dessus ces choses des compresses trempées en oxycrat, ou en eau de plantin ; mais il faut bien observer, que les remedes qu'on appliquera sur les mammelles, soient seulement refrigerans, & refrenans, sans aucune grande astriction ; car par ce moyen, on y feroit venir une tumeur scyrrheuse, qui y resteroit long-tems, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne se convertît en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation sera passée, comme aussi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on se servira de remedes un peu resolutifs pour digerer, resoudre, & consumer le lait qui est dans les mammelles en trop grande abondance ; de peur qu'il ne s'y corrompe par son sejour. C'est pourquoy il doit estre évacué, ou en le faisant sortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le succement d'une autre personne, ou bien par resolution, sinon il faudroit qu'il suppurât s'il estoit en quantité. Il faut neanmoins tâcher de le resoudre plutost que de le tirer ainsi, quand la femme ne veut pas nourrir son enfant ; car le succement en attire d'autre à la partie, qui causeroit en suite le même accident, s'il n'étoit encore évacué : mais si le lait vient à s'écouler de soy-mesme des mammelles, on ne le doit pas empêcher ; parce que pour lors il s'en fait une évacuation sans attraction. On le resoudre en appliquant sur les mammelles, un cataplasme de miel tout pur ; ou bien on en frotera seulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant sur le feu, & en ayant osté toutes les grosses costes, prenant bien garde aussi à ne pas trop serrer le sein, & qu'il n'y ait aucun linge dessus qui soit dur & inégal, afin qu'il n'en soit froissé ny contus. Vn fort bon remede encore pour cela, est de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle soit bien molle, & qu'il n'y ait presque plus d'eau de reste, aprés quoy on la pilera un peu en mortier de bois, ou de marbre, pour la faire passer en boüillie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajouté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplasme pour mettre sur les mammelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un regime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a déja une excessive abondance ; elle doit avoir toujours le ventre libre, afin que

les humeurs puissent estre portées d'autant plus en bas, & par consequent détournées des mammelles. Pendant tout le tems que durera l'inflammation des mammelles elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer; car estant levée, les mammelles qui sont lourdes & pesantes, à cause de l'abondance d'humeurs, dont elles sont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en bas; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir estant situez sous les mammelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein qui est fort douloureux, quand il est enflammé: & aprés le quinziéme jour de son accouchement, lorsqu'elle aura eu une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requierera, pour évacuer les mauvaises humeurs, qui pourroient estre restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remedes les mammelles ne désenflent pas, & si elle y sent toujours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit qu'en l'autre, on peut estre assuré qu'il se fait apostéme en ce lieu: nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil.

JUsqu'à present on a toujours crû que le sang estoit la matiere dont le lait est fait aux mammelles; mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa generation, aussi-bien qu'il est la veritable matiere, dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par Monsieur *Pecquet*, Medecin de la Faculté de Montpelier, auquel toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de se desabuser de plusieurs notables erreurs; qui faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'estoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Neanmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mammelles, ne

ſont pas encore manifeſtement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere ſuivante la cauſe du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, ſon lait n'eſt pas encore bien purifié ; à cauſe de la grande émotion que tout ſon corps a reçuë pendant les efforts de l'accouchement ; & il eſt pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui ſe portant en ce tems aux mammelles avec trop d'abondance, cauſent l'inflammation, dont nous venons de parler dans le précedent Chapitre; mais quand l'enfant a déja tetté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait ſeul y eſt contenu, ſans ce mêlange d'humeurs ; cela eſtant, il arrive quelquefois qu'il s'y caille & grumele, & s'y échauffant, il cauſe auſſitoſt cette maladie; que les femmes appellent entr'elles *le poil*, parce qu'elle cauſe à la femme une douleur des mammelles, ſemblable à celle qu'*Ariſtote* au Chap. 11. du 7. Liv. de l'Hiſt. des Anim. dit fabuleuſement proceder de quelque poil avalé par la femme en beuvant, lequel eſtant enſuite facilement porté dans la ſubſtance fongueuſe des mammelles, y fait une tres-grande douleur, qui ne s'appaiſe pas devant qu'on en ait fait ſortir ce poil avec le lait, ſoit en preſſant les mammelles, ſoit en les ſuçant ; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Pluſieurs Auteurs font diſtinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui eſt appellée par eux *Caſeatio*, en laquelle le lait ſe convertit en fromage ; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faiſant reſolution de la partie la plus ſubtile du lait, celle qui eſt la plus groſſiere vient à s'endurcir dans les glandes des mammelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant eſt bien plus ordinaire. Ses ſignes ſont que les mammelles qui eſtoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuſes par tout ſans aucune rougeur, & on y ſent facilement la diſtinction, & la ſeparation de toutes leurs glandes, qui ſont remplies de ce lait caillé : Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoutumé ; il leur ſurvient un friſſon, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles reſſentent comme un glaçon. Ce friſſon vient ordinairement ſuivy d'une fiévre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins ; ſi ce n'eſt que le caillement de lait ſe convertiſſe en veritable inflammation des mammel-

les ; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en eſtoit évacué, ou diſſipé & reſolu.

Ce caillement de lait vient le plus ſouvent de ce que la femme n'eſt pas aſſez tirée ; ſoit pour en avoir une trop grande abondance, ſoit parce que ſon enfant eſt ſi petit, ou ſi foible, qu'il ne peut pas tout ſuccer, ſoit pour vouloir ceſſer d'eſtre nourrice ; car pour lors le lait demeurant aux mammelles aprés ſa coction, ſans eſtre évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raiſon du trop long ſejour qu'il y fait, s'aigriſſant, il s'y caille & grumelle, ainſi que nous voyons que l'aigreur de la préſure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cét accident vient ſouvent auſſi à la femme pour avoir ſouffert un grand froid, & pour avoir eu le ſein trop découvert ; parce que le lait venant à eſtre trop refroidy ſe caille, & ſe tourne en grumeaux, comme nous voyons que le ſang fait.

De quelque cauſe que puiſſe proceder le caillement de lait, le plus prompt & le plus aſſuré remede eſt que la femme ſe faſſe au plutoſt tetter, juſques à vuider & tarir les mammelles ; mais comme ſon enfant, s'il eſt petit ou foible, ne peut pas avoir le ſuccement aſſez fort pour cela (car le lait ainſi grumelé ne raye point au commencement) elle ſe fera tirer par une autre femme, juſques à ce que ſes mammelles ſoient de facile trait ; aprés quoy elle redonnera à tetter à ſon enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour ſa nourriture, elle uſera de viandes peu nourriſſantes, & ſe tiendra toujours le ventre aſſez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas eſtre nourrice, il eſt beſoin de ſe ſervir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le ſuccement des mammelles ; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toujours, ſi derechef elles n'eſtoient évacuées enſuite : c'eſt pourquoy il ſera neceſſaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de reſoudre & diſſiper le lait qui y reſte. Il faudra, pour ce ſujet, évacuer la plenitude du corps, par la ſaignée du bras ; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas, par clyſteres un peu forts, & meſme par la ſaignée du pied, ſe ſervant auſſi de la purgation ſi beſoin eſt ; & pour reſoudre, digerer, & diſſiper le lait grumelé aux mammelles, on mettra deſſus les choſes que nous avons dit eſtre propres à le faire évader ; comme le cataplaſme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuit en décoction de ſauge, menthe,

hache

hache, & fenouïl, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera auſſi une embrocation ſur toutes les mammelles.

I'ay quelquefois vû des femmes, mettre ſur leur ſein en cette occaſion, avec un ſuccés aſſez heureux, des linges qui ſervent de couverture aux pots de beurre ſalé : c'eſt un remede qui eſt deſſicatif, & propre pour abſorber les humiditez de ces parties, dont on peut ſe ſervir; aprés toutefois que ceux mentionnez cy-deſſus en auront degrumelé le lait : mais ſi nonobſtant tout cela il ne peut eſtre diſſipé, ny reſolu, il y a danger qu'y croupiſſant plus long-tems, il ne cauſe inflammation aux mammelles. Si la choſe arrive ainſi, on y remediera comme il a eſté dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apoſtemes des mammelles qui viennent ſouvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apoſtemes des mammelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tous tems, aux filles auſſi-bien qu'aux femmes, des apoſtemes aux mammelles, ſoit chauds, ſoit froids, la curation deſquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, ſinon qu'on ne doit pas mettre de forts repercuſſifs, à cauſe de leur proximité du cœur, & que la retention des menſtruës ſert beaucoup à leur generation, & leur provocation à leur gueriſon, comme auſſi la ſaignée des ſaphenes ; mais noſtre intention eſt ſeulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui ſuivent ordinairement l'inflammation des mammelles cauſée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de ſang & d'humeurs qui s'y portent.

Aprés donc qu'on aura fait tout ſon poſſible pour faire ceſſer cette inflammation, ſoit par les évacuations univerſelles du corps, tant par la ſaignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, ſoit auſſi par le moyen des remedes repellans, & ſimples reſolutifs, appliquez ſur les mammelles, ſi la femme y reſſent toujours une grande douleur, & une forte pulſation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de molleſſe en ſon milieu, c'eſt ſigne qu'elles s'abſcederont. Pour lors on doit ceſſer l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs

de l'apoſteme, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire ſuppurer tout-à-fait, que de ſe ſervir davantage de repellans, ou de reſolutifs; de peur qu'on ne faſſe endurcir la matiere, en repouſſant, ou reſolvant ſeulement le plus ſubtil, le plus groſſier reſtant aux mammelles, qui cauſeroit une tumeur ſcyrrheuſe, qui ſeroit aprés fort difficile à diſſiper; ou qui demeurant long-tems, comme il arrive quelquefois, ſe pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la ſuppuration de l'apoſteme, on mettra ſur les mammelles un cataplaſme émollient & maturatif, compoſé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concaſſée, qu'on fera cuire tant que tout ſoit extrémement mol, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux; aprés quoy on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicum*; & ſur le lieu où l'apoſteme démontre ſe vouloir plutoſt percer, on y mettra une petite emplâtre du meſme *baſilicum*, & ce cataplaſme par deſſus, le renouvelant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede juſques à ce que l'apoſteme ſoit meur: ou bien on ſe ſervira de l'emplâtre divin diſſout en une mediocre conſiſtance avec l'huile de lis, lequel emplâtre on doit preferer à toute ſorte d'autres, pour bien meurir, & faire ſuppurer les apoſtemes des mammelles.

Auſſi-toſt que l'apoſteme ſera meur, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'eſtoit faite d'elle-même. On connoiſtra qu'il eſt tems de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mammelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſteme eſt un peu élevé en pointe, & eſt tout-à-fait amolly, & qu'on y ſent avec le doigt l'inondation de la matiere contenuë.

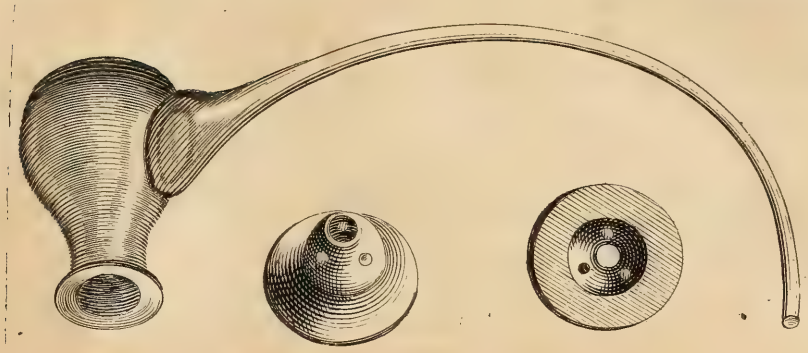
Quand donc ces ſignes apparoiſtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſteme au lieu le plus propre à donner iſſuë à la ſanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop toſt, & la matiere n'eſtant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mammelles ſont des parties extrémement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoy on laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y ſouffrir trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux preferer la lancette, dau-

tant qu'elle ne fait aucune perte de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccede aprés l'ouverture faite par le cautere; car les femmes ſont bien aiſes de conſerver en leur entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par ſa ſeule beauté les fait ſouvent cherir & careſſer. *Guidon* veut qu'on faſſe cette ouverture en forme de Lune, c'eſt-à-dire, en figure de demy croiſſant, pour ſuivre la figure ronde de la mammelle; mais il importe peu de quelle façon elle ſoit faite, pourveu que ce ſoit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on ſe donne garde d'ouvrir quelques gros vaiſſeaux, les principaux deſquels ſont vers l'aiſſelle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent ſouvent, on détergera & mondifiera l'apoſteme en la maniere ordinaire, obſervant ſeulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ny trop dures; mais ſeulement quelques tempons de charpis fort mollets, ſans les pouſſer trop avant, deſquels on liera le premier avec un fil, ſi beſoin eſt, pour le retirer plus facilement, à cauſe qu'ordinairement ces apoſtemes ſont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *baſilicum* mêlé avec le digeſtif, s'il y reſte encore quelque choſe à ſuppurer; enſuite de quoy on ſe ſervira de déterſifs & de mondificatifs, comme ſont le miel roſat, le mondificatif d'ache, ou l'*apoſtolorum*, ſelon que le cas le requiert, mettãt par deſſus un emplâtre de mucilage, ou plutoſt l'ẽplâtre divin, pour amollir & diſſiper la dureté qui pourroit y être reſtée.

Quelquefois les mammelles n'abſcedent pas ſeulement en un lieu, mais ſouvent chacune de leurs principales glandes viennent à ſuppurer, & à faire comme autant d'apoſtemes; de telle façon qu'elles ſe percent parfois en cinq ou ſix endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuſer à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous; mais il ſuffit d'en faire une bonne ou deux aux lieux les plus declives; car toute la matiere qui a aiſément communication d'un endroit à l'autre par dedans, à cauſe que les mammelles ſont toutes ſpongieuſes, s'évacuëra facilement; & une ou deux bonnes iſſuës faites ainſi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus ſeur pour guerir les apoſtemes des mammelles aprés l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne ſoient long-tems fiſtuleuſes, eſt d'en faire évader etierement le lait; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu, non ſeulement de la mammelle apoſtumée, s'il n'y en

avoit qu'une qui le fût ; mais de toutes les deux, parce qu'il y en resteroit toujours quelque communication ; ce faisant, les ulceres en seront bien plutost, & plus facilement dessechez ; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysteres qu'on lui donnera, si elle ne l'avoit ainsi naturellement ; & elle sera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs superfluës, & pour les porter en bas, usant aussi d'un regime de vivre peu nourrissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser trop long-tems croupir la matiere des abscés des mammelles, aprés sa maturité, comme font mal à propos la plus part des femmes, qui aiment mieux laisser percer ces abscés d'eux mesmes, que de souffrir un simple coup de lancette, pour donner issuë à la matiére qui y croupit ; ce qui est cause que cette matiere estant retenuë trop long-tems, corrode & ronge la substance des propres glandes de la mammelle, & se communiquant par ce moyen, jusques aux reservoirs du lait, fait que ces sortes d'abscés sont de tres-longue guerison ; à cause de l'écoulement du lait & des serositez, qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscés, empêchent la consolidation de la partie ; & principalement aux femmes qui nonobstant cela, ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant, de la mammelle saine ; à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mammelles. C'est pourquoy il faut donner issuë à la matiere ; aussi-tost qu'elle est dans une parfaite maturité, & dans le tems qu'elle n'est encore contenuë que dans les tegumens, ou dans les seules graisses de la mammelle ; ainsi faisant, l'abscés est bien plus promptement gueri, & d'autant plutost si la femme cesse d'estre nourrice de son enfant, & qu'on luy fasse user souvent de quelque ptisanne laxative, pour luy tenir le ventre libre.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mammelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mammelles, qui ſont doüez d'un ſentiment tres-exquis; parce que pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir; ce qui leur cauſe une extréme douleur, laquelle les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand, nonobſtant cette indiſpoſition, elles donnent à tetter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mammelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement eſtre nourrices; auquel tems le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mammelons, qui ne ſont pas tout à fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour tetter, que quand les mammelles rayent preſque d'elles meſmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſuccement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mammelles; aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à tetter, & il y reſte un ulcere, qui eſt quelquefois de difficile gueriſon. Souvent auſſi cela provient de ce que les enfans ſont ſi alterez, & ſi affamez, qu'ils ne ſe donnent pas la patience de tetter doucement; & ſentant que le lait ne ſort pas ſi promptement qu'ils le ſouhaittent, ils mordent & mâchotent ſi fort les bouts,

croyant le faire venir plutoſt, ſoit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toujours, les emportent tout-à-fait comme nous diſons. Il arrive auſſi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mammelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulceres qu'on nomme *aphtes*, ou meſme, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent auſſi donner à leurs nourrices; & pour lors les ulceres qui en ſont cauſez, ne cedent pas aux remedes ordinaires; mais au contraire, ils vont toujours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raiſon de la grande douleur qu'elles cauſent à la femme, lorſqu'elle veut donner à tetter à ſon enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne ſe convertiſſent en ulceres malins. C'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'elles commenceront, il ſeroit à propos que la femme s'abſtint de donner à tetter à ſon enfant, juſques à ce qu'elles fuſſent entierement gueries (car par ſon continuel ſuccement, il ſeroit bien difficile qu'il ne les fiſt encore croître en les irritant) pendant quoy on feroit évadet pour un peu de tems ſon lait, de peur que n'eſtant plus tirée, il ne luy vînt inflammation au ſein, par ſa trop grande abondance. Neanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une ſeule mammelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra ſur ces bouts ainſi écorchés, un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve, durant quelques jours; apres quoy on ſe ſervira de remedes deſſicatifs, comme ſont l'eau alumineuſe, & l'eau de chaux; ou on les baſſinera ſeulement d'eau de plantin, mettant pardeſſus de petits linges bien mollets & trempez dans ces eaux; on ſe ſervira de quelque petite emplâtre de ceruſe, ou de blan raiſin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon; mais ſur tout ce ne ſera d'aucune choſe qui puiſſe eſtre trop deſagreable au goût de l'enfant, ny luy porter aucun préjudice; c'eſt pourquoy beaucoup ſe contentent ſeulement d'y mettre un peu de miel roſat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de deſſicatifs on ſe ſerve d'émolliens: mais il faut faire diſtinction; car les émolliens ſont propres à preſerver de telles fiſſures; mais quand elles ſont faites, il faut uſer de deſſicatifs; & pour empêcher que la femme ne ſoit bleſſée en ces parties qui ſont douloureuſes, & que les linges n'y adherent, on doit mettre ſur le bout du mammelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb pour eſtre plus deſſicatif ſemblable à ceux

qui sont representez au commencement de ce Chapitre ; lequel doit estre percé de plusieurs trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulceres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mammelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mammelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plutost dessécher les ulceres qui y restent ensuite ; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le tems : & si l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guerir les ulceres qu'il auroit fait venir aux bouts des mammelles de sa nourrice durant qu'il la tetteroit : c'est pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes preservatifs de telle maladie ; mais s'il avoit seulement de simples petits ulceres à la bouche, sans aucune malignité, on la luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron ; & pour temperer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un regime de vivre rafraîchissant, afin que son lait puisse estre de pareille nature, & elle sera saignée s'il est necessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportés, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant, à cause qu'il n'a plus de prise pour succer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mammelon se referment, à cause de l'ulcere. Si nonobstant cela elle desire le faire, il faut qu'une autre femme luy face peu à peu d'autres bouts, aprés que les ulceres en seront gueris, laquelle en sucçant avec sa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez ; ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celuy qui est figuré au commencement du present Chapitre, avec lequel la femme pourra aussi elle-mesme le faire cinq ou six fois le jour ; & pour figurer & tenir en estat ce qui aura esté attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mammelle, elle y mettra par dessus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé cy-dessus : ainsi faisant peu à peu, aprés que les bouts seront tout-à-fait formez & debouchez, elle pourra donner à tetter à son enfant.

CHAPITRE XX.

De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée.

J'Ay vû plusieurs femmes aprés estre accouchées assez heureusement, avoir les jambes & les cuisses toutes œdemateuses, & extraordinairement grosses, quelquefois depuis l'eine jusques à l'extremité du pied, parfois d'un seul costé, & d'autrefois de tous les deux. Cét accident survient souvent ensuite d'une douleur scyatique, causée par un reflux, qui se fait sur ces parties, des humeurs qui devroient estre évacuées par les vuidanges, dont le gros nerf de la cuisse s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut rester à la femme une claudication dans la suite, comme il est arrivé à une de mes Tantes, qui, quoy qu'elle fût tres-bien faite, & fort droite auparavant, est restée tout-à-fait boiteuse d'une jambe, depuis vingt-cinq ans, par un semblable accident, ensuite d'une de ses couches.

Si ces enflures sont extraordinairement grandes, & douloureuses, comme sont celles qui participent de l'inflammation, & qui procedent de la suppression des vuidanges, & qu'elles soient accompagnées de fiévre avec difficulté de respirer, & de grande tension & douleur du ventre, elles sont d'autant plus dangereuses, que ces accidens sont grands, & qu'ils se rencontrent plusieurs, ou tous ensemble: mais lors qu'elles ne sont que mediocres, & qu'elles sont sans fiévre, elles se dissipent assez souvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un regime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le tems: car ces sortes d'enflures arrivent assez ordinairement, à cause de quelque obstruction vers la region des reins; & c'est ce qui fait que l'excretion de l'urine estant petite, les humiditez superfluës du corps, qui ne sont pas bien repurgées, refluënt sur les parties inferieures, qui en sont tumefiées de la sorte. Pour ce sujet on tâchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ses vuidanges, de la maniere que j'ay cy-devant enseigné au 10. Chap. de ce 3. Livre; & on luy ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une ptisane aperitive, faite avec les racines de fenouïl, de persil, & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de cristal mineral; & dans un verre de cette ptisane, on luy fera prendre quelquefois par intervalles, une once de syrop de capillaires,

capillaires, avec cinq ou six goutes d'esprit de sel dulcifié; ou bien demy dragme de sel polycreste: & si la femme est sans fiévre, & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle soit accouchée, pour lors on ne fera aucune difficulté de la purger.

CHAPITRE XXI.

De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de matrice.

COmme les femmes accouchées, aussi-bien que celles qui sont grosses, & beaucoup d'autres, sont assez souvent travaillées de la passion hysterique, appellée vulgairement *suffocation de matrice*, à cause que la suffocation, ou difficulté de respirer, est l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en sont surprises, j'ay jugé à propos d'examiner, le plus exactement que je pourray, quelles en peuvent estre les veritables causes, & d'enseigner les moyens que j'ay trouvés par experience les plus convenables pour y remedier.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un si grand nombre de differens accidens, selon la diverse disposition des personnes qui en sont affligées, & cause tant de differens changemens, & de si grandes alterations aux fonctions du corps & de l'esprit des femmes, qu'on la peut tres-bien comparer au pouvoir que *Prothée*, ce Dieu marin de la fable, avoit de se changer en toutes sortes de differentes formes: car on voit qu'entre les femmes qui souffrent cette indisposition, les unes ont le pouls élevé, les autres l'ont petit & retiré, à d'autres il est si foible qu'on ne le sent presque point: les unes sont pâles & demeurent froides & immobiles dans tout le tems de l'accés de la maladie, comme si elles estoient mortes, & les autres ont la couleur du visage bonne, & s'agitent, & se tourmentent extraordinairement; & d'autres ont en ce mesme tems des mouvemens convulsifs; les unes respirent presque insensiblement, & sans aucun mouvement manifeste des muscles de la respiration; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élevation de toute la poitrine; les unes restent sans connoissance jusques à ce que l'accés soit passé, aprés quoy elles ne se souviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce tems; & les autres conservent toujours la raison & le ju-

gement ; & ont memoire de tout ; les unes ſont plus gayes qu'à l'ordinaire, & rient & chantent, & les autres ſont triſtes & pleurent ; & d'autres ſouffrent dans les accés de cette maladie pluſieurs autres differens ſymptomes, qui ne paroiſſent pas tous en toutes ſortes de femmes, mais certains aux unes plutoſt qu'aux autres, ſuivant la diverſe diſpoſition de celles qui en ſont attaquées. Ce mal a coutume de prendre par des accés qui reviennent quelquefois frequemment, & d'autrefois rarement ; & ces accés durent quelquefois pluſieurs heures, & ſouvent des jours entiers ; & d'autrefois ils ſe diſſipent & paſſent promptement, ſelon que les cauſes dont ils ſont excitez ſubſiſtent plus ou moins de tems.

Galien, & la pluſpart des Auteurs diſent, que les cauſes de la paſſion hyſterique procedent de la ſemence & du ſang menſtruel de la femme, qui eſtant trop long-tems retenus ſe corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuſe, il s'éleve de la matrice & des lieux voiſins, où ſejournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui eſtant portées au cœur & au cerveau par des cõduits cachez & imperceptibles, produiſent enſuite tous les accidens dont cette maladie eſt accompagnée, ſelon la mauvaiſe qualité de l'humeur qui en eſt la cauſe ; c'eſt ce qui fait qu'on donne communement à cette paſſion hyſterique le nom de *vapeur*. Mais il n'eſt pas beſoin, ce me ſemble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner paſſage à ces pretenduës vapeurs ; puiſque le mouvement circulaire du ſang nous fait connoître manifeſtement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs meſmes peuvent facilemdnt eſtre portées au cœur, par le moyen des veines, qui y reportent le ſang de toutes les parties, & ſucceſſivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres. Pour moy je croy, que tous les differens accidens qui ont coutume d'accompagner cette maladie, que l'on pretend proceder de vapeurs qui s'élevent de la matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la ſympathie des petits rameaux de nerfs qui ſe diſtribuent à la matrice, qui ont communication avec les nerfs de la ſixiéme paire de ceux qui naiſſent du cerveau, qui eſtant tiraillez & irritez par ce commun conſentement, cauſent promptement divers accidens aux parties où ces meſmes nerfs ſe diſtribuent, & qui ſont les plus diſpoſées à ſouffrir de ce conſentement : de ſorte que les nerfs qui ſervent à faire la reſpiration, principalement ceux qui ſe diſtribuent au diaphragme & aux muſcles internes du *larinx*, qui ſont des portions de cette ſixiéme paire, manquant à bien faire leur action, cauſent le plus commun accident de cette maladie, qui eſt la ſuffocation, ou difficulté de

reſpirer : ceux qui vont au cœur lui cauſent des palpitations, & des mouvemens déreglez avec des ſyncopes; leſquels mouvemens déreglez du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de reſpirer ; à cauſe que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pouſſer aſſez promptement dans la grande artere tout le ſang qu'il contient, les poulmons ſe gonflent auſſi-toſt de l'abondance de celui qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant pas dégager, ils s'enflent juſqu'à un tel excés, qu'ils ne laiſſent point de vuide dans la poitrine ; & ne peuvent plus, pour ce ſujet, recevoir l'air de la reſpiration; ce qui fait que la malade eſt travaillée pour lors d'une grande ſuffocation, & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle; à cauſe du defaut de l'action des muſcles internes du *larinx* : car comme le cœur & les poulmons ne ſe dégagent pas aſſez promptement de toute l'abondance du ſang qu'ils reçoivent, les veines ſuperieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muſcles du col du *larinx*, & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muſcles ſouffrent pour lors une eſpece de mouvemẽt convulſif, qui fait paroiſtre tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire : & les nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac compatiſſant par ce meſme conſentement, cauſent des dégouts, des nauſées, des contractions de l'eſophage, & du larinx, auquel il eſt adherent ; ou bien ſont cauſe aſſez ſouvent, que les humeurs qui ſont contenuës dans l'eſtomac venant à eſtre agitées, & à ſe fermenter, engendrent beaucoup de ventoſitez, qui le gonflant extraordinairement, & pouſſant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentẽt encore la difficulté de reſpirer; & ſi l'affection ſe communique par la continuité des meſmes nerfs juſqu'au cerveau, il ſurvient quelquefois des mouvemens convulſifs, des aſſoupiſſemens, des delires, & d'autres accidens, ſuivant les differentes diſpoſitions des parties. Voila ſelon mon opinion de quelle maniere ſont excitez tous les divers ſymptomes qui accompagnent la paſſion hyſterique.

On peut avec raiſon attribuer la cauſe de tous ces differẽs accidens à la matrice, quand cette partie ſouffre quelque intemperie, ſoit à cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, ſoit pour une abondance de fleurs blanches malignes, ſoit à cauſe de quelque autre humeur, ou matiere corrompuë procedant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps eſtrange retenu en ſa cavité, comme quelque faux-germe qui s'y ſeroit converti en ſuppuration ; par toutes leſquelles choſes les nerfs qui ſe diſtribuent à la matrice étant irritez, excitent les autres qui ont communication avec eux, à faire

faire aux parties où ils s'inſerent, un mouvement irregulier, qui cauſe des accidens, ſelon la nature de l'irregularité de ce mouvement: comme par exemple, ſi le nerf du cœur, ſouffrant quelque affection par communication de celle qui eſt à la matrice, fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ſes ventricules, le pouls de la femme ſera pour lors petit & reſerré, & produira des accidens conformes à cette affection: au contraire ſi ce meſme nerf compatiſſant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coutume, le pouls en ce cas ſera plus élevé; & s'il le fait mouvoir dereglement, il cauſera la palpitation, & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procedent des differentes façons dont le cœur ſe meut en ces occaſions, on peut expliquer de la meſme maniere la cauſe de la leſion des differentes fonctions qui dependent du cerveau, & ainſi de celle que ſouffrent toutes les autres parties qui compatiſſent à l'affection de la matrice, qui pour cette raiſon peut eſtre dite la cauſe de tous les differens accidens que les femmes ſouffrent dans l'accez de la paſſion hyſterique, & meſme, ſuivant le dire d'*Hipocrate*, la cauſe de la plus part des maladies des femmes.

Lorſque les teſticules des femmes, ou les autres parties voiſines de la matrice, ont quelque notable vice de conformation, ou qu'ils ſouffrent une conſiderable intemperie, ſoit par la ſemence corrompuë, pour y avoir eſté trop long-tems retenuë, ou par un regorgement d'humeurs ſur ces parties dans la ſuppreſſion des menſtruës, cette mauvaiſe diſpoſition cauſe aſſez ſouvent les meſmes accidens que la matrice mal affectée, pour les meſmes raiſons que j'ay dites; parce que les nerfs de la matrice & de ſes ligamens, & ceux des teſticules ont communication & compatiſſent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas neanmoins toujours attribuer la cauſe de tous les accidens, qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, à la mauvaiſe diſpoſition de la matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du ſang menſtruel & de la ſemence; car ſouvent une autre humeur corrompuë venant à ſe fermenter dans les replis du meſentere, ou dans le *pancreas*, ou dans la rate, ou dans les reins, peut cauſer preſque tous les meſmes accidens, par la meſme communication des nerfs de la ſixiéme paire qui ſe diſtribuent dans toutes ces parties, ſans que la matrice ſoit aucunement malade; comme je l'ay vû arriver en une Dame de qualité, qui ayant un abſcés au rein ſouffrit preſque tous les jours

durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, & de frequentes foibleſſes & palpitations de cœur, de la meſme maniere que ſi leur cauſe eut procedé de la matrice, laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame aprés ſa mort, fut trouvée tres-ſaine, auſſi-bien que toutes les parties qui en dépendent; mais un des reins eſtoit tout pourri par un abſcés qui s'y eſtoit formé, au milieu duquel on trouva une groſſe pierre, laquelle avoit eſté cauſe de cét abſcés, qui fit enfin mourir la malade qui avoit toujours eſté traitée par pluſieurs Medecins, comme ſi elle eut eſté travaillée d'une continuelle ſuffocation de matrice, quoy qu'elle n'eût aucune indiſpoſition en cette partie, comme je les aſſuray lorſque je fus appellé pour viſiter cette femme, quatre mois avant ſa mort; leur ayant fait remarquer que rendant quantité de pus dans ſes urines, il falloit attribuer la cauſe de tous les accidens dont elle eſtoit travaillée, à un abſcés qu'elle avoit indubitablement dans le rein, auquel lieu elle ſentoit une continuelle douleur fixe. Et ce qui prouve d'autant plus, que la retention de la ſemence & du ſang menſtruel n'eſt pas toujours cauſe des ſuffocations qui arrivent aux femmes, c'eſt que l'on voit beaucoup de femmes veuves, qui bien qu'elles n'uſent plus du coït, ainſi qu'elles avoient coutume avant leur viduité, comme auſſi la plus part des Religieuſes, qui vivent chaſtement, ne ſouffrent point ces ſortes de maladies: & au contraire nous voyons ſouvent des femmes mariées, qui quoy qu'elles uſent aſſez ſouvent du coït, & qu'elles ayent bien reglement l'évacuation de leurs menſtruës, ne laiſſent pas d'eſtre fort ſujettes à ces indiſpoſitions, auſſi-bien que quelques vieilles, qui quoy qu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de ſang menſtruel, ny de ſemence ſuperfluë, reſſentent neanmoins quelquefois de ſemblables accidens, qui arrivent meſme parfois à certains hommes, mais bien plus rarement qu'aux femmes, dont le ſang eſt naturellement bien plus diſpoſé que celuy des hommes, à recevoir de tems en tems de certaines fermentations, qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens: & il n'eſt rien de plus commun que de voir des femmes ſouffrir, pour cette raiſon, de grandes ſuffocations, pour avoir ſeulement ſenti l'odeur du muſc, ou des roſes, ou d'autres bonnes odeurs ſemblables, qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du ſang, qui cauſent auſſi-toſt des étouffemens, des palpitations, & des mouvemens dereglez du cœur; outre que ces ſortes de parfums bien odorans eſtant portez en meſme tems au cerveau, & alterant & troublant les eſprits

qui se distribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cause, à produire d'autant plutost les mesmes effets ; à quoy contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la tristesse, la fâcherie, la colere, & autres passions violentes de l'esprit ; ce que l'on voit souvent arriver aux femmes nouvellement accouchées, qui sont beaucoup plus incommodées de ces suffocations que les autres ; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cause de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont souffertes dans le tems de leur accouchement.

Les signes de la passion hysterique ne sont pas toujours semblables en toutes sortes de femmes ; car, comme j'ay dit, les accidens en sont souvent differens, suivant la diverse disposition des parties qui compatissent avec la matrice : mais les plus ordinaires sont la difficulté de respirer, qui cause une suffocation avec étranglement, comme si la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pût avaler, & qu'on luy serrât fortement le col avec la main ; des foiblesses & palpitations de cœur, des dégouts, des nausées, & quelquefois un écoulement d'eau & de serositez de la bouche ; lesquels accidens sont souvent precedez dans le commencement de l'accés de cette maladie, de frequens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemés en maniere de tressaillemens & contractions de la matrice, d'un bruissement de ventositez dans les intestins & dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement compriment & font elever le diaphragme vers la poitrine. Il survient aussi à quelques femmes dans les accés de cette maladie des delires, & des mouvemens convulsifs, qui ont coutume d'estre precedez de douleur, pesanteur, & tournoyement de teste, d'éblouissement des yeux, d'un assoupissement, & d'une diminution de la memoire, & d'autre lesion des fonctions animales.

Cette maladie cause ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de peril aux femmes qui ont coutume d'en estre attaquées : neanmoins quelques-unes, aprés avoir esté travaillées dans ces accés de mouvemens convulsifs tres-violens, sont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres sont restées ensuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ay vû arriver, il y a environ deux ans, à la femme de Monsieur *Delespine*, mon Allié, laquelle estant grosse seulement de deux mois, fut pour lors surprise d'une passion hysterique si violente, qu'elle luy causa des convulsions, & une espece d'apoplexie, qui se convertit en une paralysie de la moitié du corps ;

nonobstant quoy elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher fort heureusement: mais n'ayant été que mediocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement, elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minerales de Vichy en Bourbonnois, par l'usage desquelles eaux elle fut delivrée de cette paralysie, dont elle avoit esté fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique; l'une qui est, qu'avant l'accés de cette maladie on preserve la femme d'en estre attaquée; & l'autre que l'on remedie dans le tems mesme de l'accés aux accidens qui l'accompagnent.

Pour executer cette premiere intention, si les menstruës, ou bien les vuidanges de la femme en couche sont supprimées, on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines de la matrice, lavemens de jambes, le demy bain, la saignée du pied, clysteres, purgations, & autres remedes convenables à cela: mais si la femme estoit grosse, on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plenitude du sang, & de luy tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minerales est un des meilleurs & des plus convenables remedes aux femmes qui sont sujettes à de frequentes passions hysteriques, pourveu qu'elles ne soient pas grosses pour lors: & s'il y avoit quelque corps étrange, comme faux-germe, ou quelque morceau de l'arriere-faix, qui estant retenu dans la matrice, venant à s'y corrompre, fut cause de la passion hysterique, on doit procurer le plutost qu'il sera possible, l'expulsion de ces corps estranges, ou en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu: & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes, & de tous alimens trop doux & succrez, le chagrin, la fâcherie, la colere, & toutes autres violentes passions de l'esprit, & avoir soin de se tenir tous les jours reglément le ventre libre: & si l'on jugeoit que la trop longue retention de la semence contribuât quelque chose à la generation de cette maladie, ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause que pour la retention des autres humeurs, qui ont coutume de s'évacuer par la matrice, si l'état de la femme ne lui permettoit pas de pouvoir user du coït, pour décharger les testicules & les reservoirs de la semence de leur trop grande plenitude, qui cause la passion que l'on appelle proprement *fureur uterine*, elle observera un regime de vivre rafraîchissant, & usera de bains &

d'emulſions, qui puiſſent temperer & appaiſer le boüillonnement de cette ſemence, juſques à ce que la nature l'ait expulſée comme elle a coutume de faire d'elle-meſme, auſſi-bien que les excrémens, & toutes les autres humeurs ſuperfluës du corps.

La ſeconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, conſiſte, ainſi que nous avons dit, à remedier dans le tems de l'accés aux accidens que la femme reſſent pour lors: mais comme ordinairement les plus preſſans ſont la difficulté de reſpirer avec un grand étouffement, des foibleſſes & palpitations de cœur, auſſi eſt-on obligé d'y remedier principalement. On a coutume en ces occaſions de ſe ſervir de certains remedes que l'on croit eſtre ſpecifiques contre cette maladie, comme de faire ſentir à la malade des choſes de tres-mauvaiſe odeur, ainſi que ſont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuir de quelque vieille ſavate, préjugeant apparemment que puiſque les bonnes odeurs cauſent ces ſortes d'accidens aux femmes, les puantes doivent eſtre propres pour y remedier. Pluſieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laiſſent bruler juſques à ce qu'il s'eſteigne, aprés quoy ils donnent de cette eau à boire à la malade: les autres preferent trois ou quatre goutes d'huile d'ambre, priſes dans un boüillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur quoyque ſuave, eſt reputée eſtre propre à cette maladie: mais j'ay vû beaucoup de femmes qui eſtoient auſſi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du muſc, des roſes, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres eſtiment fort la poudre de la corne du pied d'*Helan* priſe interieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la preſervation & pour la gueriſon de la meſme maladie; recommandant outre cela que la femme ait ſoin de porter toujours ſur ſoy un morceau de la corne du pied de cét animal: mais l'experience m'a ſouvent fait connoiſtre que tous ces remedes ne ſont pas ſi ſpecifiques qu'on les croit. C'eſt pourquoy conſiderant que les accidens les plus preſſans de cette maladie ſont, comme nous avons dit, des foibleſſes & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de reſpirer, & des étouffemens, & que dans ces occaſions, il y a ſouvent beaucoup de ventoſitez dans l'eſtomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme, qui en eſt fortement pouſſé vers la poitrine, ne puiſſe ſe mouvoir librement, j'ay coutume, aprés avoir promptement fait deſſerrer les vêtemens de la malade, ſi elle y eſtoit trop contrainte, de preferer à tous ces remedes pretendus ſpecifiques, l'uſage de quelque

cuillerée

cuillerée d'eau de canelle, ou de simple eau de vie; parce que je trouve que ce remede produit un bien meilleur effet, estant plus propre qu'aucun autre pour dissiper les ventositez contenuës dans l'estomac, qui causent les grands étouffemens que les femmes ressentent dans les accez de cette maladie, & qu'outre cela il fortifie en même tems l'estomac, & communique ensuite tres-promptement sa vertu jusques au cœur, qu'il recrée aussi-tost. C'est pourquoy je conseille d'en user dans ces occasions; comme aussi de donner plutost aux femmes un demy verre de vin pur, que de l'eau simple, comme j'ay souvent vû faire contre mon sentiment. Il est bon aussi de faire sentir à la malade, de l'esprit de vin; l'odeur duquel je prefere en cette indisposition à celle du vinaigre, comme aussi l'odeur du simple papier brulé, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement si la femme estoit grosse; car les odeurs trop fetides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il est encore utile de provoquer l'éternûment à la femme qui n'est pas grosse, avec la poudre de betoine, ou avec celle du simple tabac, qui ne soit aucunement parfumé, ou bien avec autre chose qui puisse produire le mesme effet; comme aussi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de sel pour luy aider à faire sortir plus promptement les eaux & les serositez, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le tems de la passion hysterique.

L'on pourroit, ce me semble, mettre en doute si la saignée convient dans le tems de l'accés de cette maladie, pour en faire plutost cesser les accidens, & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter si la saignée du pied est toujours preferable à celle du bras. Pour resoudre cette question, il faut faire quelque distinction; car en toutes sortes de femmes si la passion hysterique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont esté precedez de grandes évacuations, comme de flux de ventre immoderé, de flux de sang par la matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une excessive abondance de vuidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade soit petit & languide, la couleur de son visage pâle, & son corps froid, la saignée ne luy convient aucunement; mais au contraire, si la couleur de son visage est bonne, si son pouls est plein & élevé, & que l'accés de la maladie ait esté precedé de la suppression des menstruës, ou des vuidanges, ou si la femme a des mouvemens convulsifs, pour lors la saignée luy est necessaire; auquel cas je prefererois dans le commen-

cement la saignée du bras à celle du pied ; parce que les principaux accidens de cette maladie procedant de la lesion des fonctions vitales & animales, comme le bras est plus proche de la poitrine & de la teste que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt soulagement par la saignée du bras, que par celle du pied ; & la trop grande plenitude ayant esté premierement vuidée par cette saignée du bras, on peut venir ensuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas estre seurement faite dans le commencement ; car assez souvent dans ces sortes de passions hysteriques, il y a en la matrice quelque obstruction, qui a esté cause de la suppression des menstruës, ou des autres excretions qui avoient coutume de s'écouler par cette partie ; & cela estant, les voyes de la matrice n'étant pas disposées à donner passage au sang & aux humeurs que la saignée du pied pourroit attirer sur elle, son intemperie qui avoit excité tous les accidens de la passion hysterique pourroit pour ce sujet s'augmenter dans la suite, si l'obstruction qui est en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y seroient affluées ; & si la femme estoit grosse, il ne faudroit aucunement la saigner du pied, de peur de luy provoquer l'avortement.

Ie m'imagine bien qu'estant difficile de concevoir les veritables causes de tant de differens accidens, qui ont coutume d'estre excitez par la passion hysterique, suivant la diverse disposition des femmes qui en sont attaquées, & qu'estant encore plus mal aisé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire sur cette matiere ne satisfera peut-estre pas entierement les plus curieux ; mais je crois que mes petites opinions que j'ay declarées, pourront aider à quelque autre plus sçavant que moy à la mieux traiter, & à trouver & faire connoistre de plus seurs moyens que ceux que j'ay enseignez pour guerir cette maladie, qui, entre toutes celles qui ont coutume d'arriver aux femmes, semble avoir toujours esté une des plus connuës par les accidens dont elle est accompagnée, mais qui en effet a esté jusques à present la moins connuë par les propres causes de la production de la plus part de ces mesmes accidens, qu'on a toujours crû estre excitez par des pretenduës vapeurs, qui s'élevant de la matrice, & estant portées par des conduits cachez & imperceptibles jusqu'au cœur & au cerveau, causoient aussitost la lesion de la pluspart des fonctions vitales & animales,

CHAPITRE XXII.

Des fleurs blanches des femmes.

LEs fleurs blanches des femmes ne ſont autre choſe qu'un écoulement dereglé d'humeurs hors de la matrice, ſemblables en couleur & en conſiſtance à du lait trouble & ſereux; lequel écoulement ſe fait ordinairement par les meſmes vaiſſeaux qui ſervent au flux menſtruel, dont il eſt facilement diſtingué, en ce que les humeurs qui ſortent de la matrice dans le flux menſtruel, ne ſont proprement qu'un veritable ſang ſuperflu, dont la nature ſe decharge reglement tous les mois durant quelques jours ſeulement, aprés quoy il diſtile ſouvent en pluſieurs femmes, non ſeulement de ces meſmes vaiſſeaux qui ont ſervi à l'écoulement des menſtruës, mais auſſi de toute la ſubſtance interieure de la matrice, des ſeroſitez blanchâtres appellées, pour ce ſujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait aſſez diſtinguer du flux menſtruel, mais non pas du flux d'humeurs corrompuës que l'on voit ſortir en la gonorrhée virulente, ny de celui qui vient des ulceres de la matrice; car les excretions malignes qui procedent de ces deux dernieres indiſpoſitions, paroiſſent ſouvent blanchâtres auſſi-bien que les fleurs blanches; à quoy on doit bien prendre garde, pour éviter d'eſtre trompé, ſoit par certaines femmes ruſées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; ſoit auſſi par d'autres, qui ayant des ulceres en la matrice, ſans le ſçavoir, croyent que la matiere qu'elles vuident continuellement par cette partie, n'eſt qu'un écoulement de ſimples fleurs blanches. I'ay vû depuis quatre années trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de ſix ou ſept ans ſeulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentes; que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me diſant qu'elles eſtoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un ſi jeune âge: mais ayant viſité ces petites innocentes en leur preſence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoy qu'il ne parût aucune fraction manifeſte des parties exterieures de la matrice, qui pût faire croire qu'elles euſſent ſouffert effectivement une introduction entiere du membre viril, je leur fis avoüer, avec un bien plus grand

étonnement de leurs meres, que des coquins de domeſtiques (qui meritoient d'eſtre brûlez pour un crime ſi énorme) avoient eu brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient cauſé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ay vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'étoit peut-être plutoſt une ſemblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir veuës en une petite fille âgée de 8. ans.

La ſeule quantité de la matiere qui s'écoule de la matrice ne peut pas nous faire connoiſtre bien diſtinctement la nature de ces differentes maladies; car on voit ſouvent des gonorrhées virulentes & des ulceres de la matrice, d'où il s'écoule une auſſi grande abondance de matiere que par les fleurs blanches : mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle ſort, & les propres accidens qui accompagnent l'indiſpoſition, nous demontrent manifeſtement l'eſpece de la maladie : car la matiere des fleurs blanches eſt moins fetide, plus blanche, & plus ſereuſe, principalement ſi elle eſt abondante, & ces fleurs blanches fluent ordinairement ſans douleur, & diſtilent de la ſubſtance interieure de la matrice, & des mêmes vaiſſeaux qui ſervent à l'évacuation des menſtruës, & ne paroiſſent qu'aprés que cette évacuation naturelle eſt finie : mais la matiere de la gonorrhée virulente eſt plus fetide, & plus épaiſſe, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la matrice, comme les fleurs blanches, ny des vaiſſeaux ſpermatiques, comme la pluſpart des Auteurs qui nous ont precedé, l'ont cru abuſivement, mais d'un certain corps glanduleux ſitué en maniere de proſtate vers le conduit de l'urine & tout le long du col de la veſſie, lequel pour lors ſe tumefie & s'enflâme par l'acrimonie de cette matiere, de telle ſorte que la femme rendant ſon urine, ſent une cuiſſon avec ardeur des parties voiſines, qui paroiſſent à l'aſpect toutes enduites d'une vilaine matiere viſqueuſe & verdâtre, qui eſt quelquefois ſi acre, qu'elle ulcere ces parties, & qui ne ceſſe point de fluer dans le tems des menſtruës, comme font les fleurs blanches, mais qui continuë devant, durant, & aprés ce tems : & la matiere qui ſort des ulceres qui ſont au corps de la matrice, ou à ſon orifice interne, eſt toujours extrémement fetide; & quoy qu'elle ſoit quelquefois blanchâtre, comme ſont les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-tems de la ſorte; car aſſez ſouvent elle devient de tems en tems rougeâtre, par le mélange d'une ſeroſité ſanglante, qui ſort en abondance des vaiſſeaux de la partie ulcerée; & pour lors l'évacuation des menſtruës n'eſt plus moderée ny reglée,

comme elle devroit estre; au lieu de quoy il survient parfois des pertes de sang assez considerables, qui estant un peu appaisées se convertissent aussi-tost en un écoulement d'une serosité semblable à de l'eau, dans laquelle on auroit lavé de la chair cruë; & l'on voit souvent dans la suite sortir parmy ces excretions putrides de petits grumeaux de sang noîratre & corrompu. Outre ces signes la femme qui a un ulcere en la matrice, ne peut souffrir la compagnie de son mary, sans sentir une grande douleur, & assez souvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de sang; ce qui n'arrive pas dans le simple écoulement des fleurs blanches: & l'ulcere se connoist facilement par l'attouchement du doigt, quand il est à l'orifice interne de la matrice, comme il arrive le plus souvent. La matiere des fleurs blanches est ordinairement differente selon le temperament & la disposition du corps de la femme: car cette matiere est quelquefois sans feteur, blanche, & sereuse comme la simple serosité du lait, & d'autres fois elle est plus épaisse, jaunâtre, fetide, & si acre, qu'elle cause une grande ardeur & cuisson aux parties genitales de la femme.

La cause principale des fleurs blanches n'est pas toujours en la matrice; car souvent les visceres maleficiez se déchargent de leurs humeurs corrompuës sur cette partie, qui n'est pas seulement destinée pour la generation, mais aussi pour servir d'égout à toute l'habitude du corps de la femme: neanmoins la mauvaise disposition de la matrice contribuë beaucoup à l'augmentation de cette maladie; soit pour avoir souffert quelque violence dans un fâcheux accouchement, ou bien parce qu'y ayant obstruction aux vaisseaux de cete partie, qui devroient laisser écouler le sang menstruel, il n'en suinte que l'humeur la plus sereuse, qui se convertit en fleurs blanches. Les femmes qui ont eu des enfans sont bien plus sujettes à cette maladie, que les filles; à cause que les vaisseaux de la matrice, qui durant la grossesse sont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coutume d'estre, ne se referment pas ensuite si exactement aprés l'évacuation des menstruës, comme ils font aux filles. Beaucoup de femmes en sont plus incommodées quand elles sont grosses, qu'en d'autres tems; à cause des menstruës qui estant supprimées, se convertissent en ces fleurs blanches, qui ne coulent pas pour lors du fond de la matrice, mais seulement des vaisseaux qui aboutissent à son orifice interne. Cette infirmité est si commune aux femmes, qu'il y en a tres peu qui en soient tout-à-fait exemptes; mais les unes en sont beaucoup plus incommodées que les autres,

comme ſont celles dont la matrice a eſté debilitée par un fâcheux accouchement, & la plus part de celles qui n'ont pas bien reglement leurs menſtruës : celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre reſerré, celles qui ſont d'un temperament pituiteux, & qui ont la chair mollaſſe, & les pâles couleurs, & qui menent une vie triſte & ſedentaire ; mais les jeunes filles n'y ſont pas ordinairement ſujettes, devant qu'elles ayant atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eu leurs menſtruës ; avant lequel tems elles peuvent toutefois eſtre infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abuſivement qualifier de fleurs blanches, comme il eſtoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ay rapporté cy-deſſus l'exemple.

Les femmes ſe portent ordinairement d'autant mieux qu'elles ſont bien reglées dans l'évacuation naturelle de leurs menſtruës, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance debilite tellement la matrice, que la femme en eſt ſouvent renduë ſterile ; tant parce que ces mauvaiſes humeurs corrompent la ſemence auſſi-toſt qu'elle y eſt reçuë, que parce que elles entrainent avec elles hors de la matrice, qui en eſt renduë ſi humide & ſi gliſſante, qu'elle n'y peut eſtre retenuë. Ces fleurs blanches eſtant abondantes affoibliſſent auſſi beaucoup tout le corps de la femme : ſon viſage en devient tout pâle & decoloré, ſes jambes ſe tumefient, elle perd l'appetit, elle ſent ſouvent de grandes douleurs de reins, & quelquefois des foibleſſes, des palpitations de cœur, & des ſuffocations hyſteriques ; & ſi ce flux d'humeurs continuë long-tems en abondance, il emacie de telle ſorte tout le corps de la malade, qu'elle en devient etique. Ce meſme flux cauſe encore aſſez ſouvent des relaxations & des deſcentes de matrice, qui rendent les femmes qui en ſont affligées ſi déplaiſantes à elles meſmes, & ſi dégoutantes à leur mary, qu'elles en ont une triſteſſe continuelle, qui eſt d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'oſent pas par honte declarer leur infirmité aux perſonnes qui les en pourroient ſoulager ; de ſorte que la celant quelquefois trop long-tems, il leur ſurvient des ulceres en la matrice, qui ſe convertiſſent dans la ſuite en un cancer incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, ſoit qu'elle procede ſeulement du mauvais temperament de la femme, ſoit qu'elle vienne d'une virulence, qui lui aura eſté communiquée par ſon mari, ou par un autre homme infecté de la maladie venerienne.

Pour la curation des fleurs blanches on ne doit pas suivre le mauvais conseil de beaucoup de Sages-femmes ignorantes, qui se servent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remedes astringens, pour arrêter le cours des humeurs qui coulent par la matrice; car ces humeurs corrompuës, que la nature vouloit expulser par cette voye, estant retenuës en cette partie par le trop subit resserrement de ses vaisseaux, & se glissant dans sa propre substance, y causent souvent une intemperie tres-considerable, ou une tumeur scyrrheuse qui est de tres-difficile gueriſon; ou bien ces humeurs s'amassant en abondance dans la propre cavité de la matrice par la constriction de son orifice interne, pourroit causer une espece d'hydropisie uterine, comme il arriva, pour le mesme sujet, à la femme de *Boëtius*, dont *Galien* rapporte l'exemple au 8. Chapitre de son Livre *de præcognitione ad Postumum*. C'est pourquoy il ne faut pas se servir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remedes astringens, avant que la plenitude de tout le corps ait esté suffisamment évacuée par saignée, purgations, & autres remedes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la generation des humeurs qui causent les fleurs blanches, ayent esté bien temperées & fortifiées, tant par un bon regime de vivre, que par des remedes propres à la gueriſon de leur indiſpoſition. Plusieurs ignorans croyent que l'usage des bains ne convient aucunement aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches; parce que les bains relâchant (disent-ils) encore la matrice, & ouvrant ses pores & ses vaisseaux, ils seroient cause (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indiſpoſition augmenteroit, au lieu de diminuer; mais comme il arrive souvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procedent que d'une tres-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand resserrement de leur ventre, qui fait que la matrice s'échauffant, à cause de la proximité des gros excremens trop long-tems retenus, attire à soy beaucoup d'humeurs superfluës du corps, qui faute d'avoir esté évacuées par le ventre, ou par les sueurs, ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il est certain que les bains sont tres-propres à ces sortes de femmes; tant pour temperer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la transpiration des humeurs superfluës de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine; observant neanmoins avant leur usage, d'évacuer premierement la plus grande plenitude du corps, par quelques saignées & purgations convenables, aprés

lesquels bains la femme ne peut user d'aucun meilleur remede que la boisson des eaux minerales froides, comme sont celles de Forges, ou autres de semblable nature : mais pour les femmes qui sont d'un temperament fort pituiteux, & d'une chair mollasse, je prefererois l'usage des eaux minerales chaudes, comme sont celles de Bourbon, & de Vichy ; ou bien l'usage d'une decoction sudorifique faite avec la racine de squine & de salsepareille, aprés leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de ptisane laxative & diuretique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'asperge, d'ache, & de fenoüil, dans laquelle on fera infuser à froid, durant toute la nuit, une dragme de sené, y adjoutant, de trois jours en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'esprit de sel dulcifié, ou bien une demy dragme de sel polycreste ; & observant durant tout ce tems un bon regime de vivre, & s'abstenant aussi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & tristesse ; car ces sortes de passions alterant fort le bon temperament de tout le corps, contribuent beaucoup à la generation des mauvaises humeurs, dont les parties principales se déchargent assez souvent sur la matrice. Le tems le plus propre pour commencer l'usage de ces remedes est immediatement ensuite de l'évacuation des menstruës.

Or aprés que l'on aura évacué de la sorte la plenitude du corps, & que la femme aura esté bien purgée, comme je viens de dire, elle pourra, si elle veut, se servir de quelque injection d'eau astringente, telle qu'est l'eau de plantin mêlée avec moitié d'eau de myrte ; pourveu qu'elle observe de n'en pas user durant les cinq ou six jours qui precedent le tems ordinaire à l'évacuation des menstruës, durant tout le tems qu'elles fluent ; afin de ne point empêcher par ce remede que la nature ne face librement cette évacuation : car si elle s'en servoit mal à propos, croyant se delivrer de l'incommodité que luy peuvent causer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelque autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de luy arriver pas la suppression de ses menstruës ; & si ce n'estoit que la pluspart des femmes ont une forte inclination à se servir de ces injections d'eaux astringentes, pour retrecir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur matrice, afin d'en estre plus agreables aux hommes dans l'action du coït, je leur conseillerois de s'abstenir entierement de ces sortes de remedes, dont l'usage leur est souvent prejudiciable : car ainsi que nous verrions que le trou de l'égout d'une cuisine qui seroit bouché, & ne donneroit plus pas-

sage

ſage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'eſtre cauſe de l'infection de toute la cuiſine : de meſme les pores & les conduits de la matrice, qui devroient donner une libre iſſuë aux mauvaiſes humeurs qui y affluent en abondance, eſtant retreſſis & bouchez par ces injections aſtringentes, il arriveroit que ces mauvaiſes humeurs eſtant retenuës dans la ſubſtance de cette partie, y cauſeroient, comme j'ay dit, une intemperie conſiderable, & meſme une tumeur ſcyrrheuſe ; & les viſceres conſequemment ne pouvant pas ſe décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompuës retiendroient en eux ces meſmes humeurs, qui s'y accumulant en grande abondance, ſeroient cauſe de pluſieurs accidens tres-fâcheux : mais les femmes qui ſont ſujettes à des fleurs blanches malignes, qui ſont ſi acres qu'elles leur cauſent une ardente cuiſſon à toutes les parties qu'elles abbreuvent en paſſant, peuvent en toutes ſortes de tems, hors de celuy de la purgation des menſtruës, uſer de ſimples injections faites avec l'eau d'orge ou le petit lait, ou avec la ſimple eau tiede ; afin de temperer un peu, en lavant deux ou trois fois le jour ces parties, la cuiſſon qu'elles y reſſentent ; quoy faiſant, & toute l'habitude du corps eſtant cependant vuidée, purgée, & temperée de la maniere que nous avons dite, & n'envoyant plus d'humeurs ſuperfluës à la matrice, cette partie ſe fortifiera beaucoup mieux enſuite de ſoy-même, que par l'uſage des injections aſtringentes, que je conſeille tres-rarement, pour les incommoditez qui en peuvent arriver, quand on s'en ſert hors du tems convenable. La ſource des fleurs blanches ayant eſté entierement épuiſée, ou beaucoup diminuée par les remedes que j'ay preſcrit, il ne faut pas croire qu'elle ſe puiſſe toujours entierement tarir par ces moyens, & principalement ſi la maladie eſt inveterée ; car ſi la femme ne recommence de tems en tems l'uſage de ces meſmes remedes, & auſſi ſouvent qu'il eſt neceſſaire pour ſe tenir toujours le corps net de toutes impuretez, la maladie ne manque pas aprés quelque tems de recommencer comme auparavant ; parce que c'eſt le propre de la matrice de recevoir les ſuperfluitez des humeurs de toute l'habitude du corps, & d'autant plutoſt que la femme neglige d'obſerver un bon regime de vivre.

Ce que nous avons dit juſques à preſent dans ce troiſiéme Livre, doit ſuffire pour le traitement des femmes accouchées, comme auſſi pour la connoiſſance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement, ſur leſquelles il n'eſt pas beſoin de nous étendre davantage ; car s'il leur en arrive d'autres que celles dont nous

avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Medecin sera mandé pour y remedier en la maniere accoutumée, selon que l'Art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XXIII.

Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage-femme, pour le delivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot, où il a esté si long-tems enfermé, leur assistance ne lui est encore pas moins necessaire, aussi-tost qu'il en est dehors, tant pour remedier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant, que pour le garantir de plusieurs infirmitez, à quoy la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulierement dans tout le precedent Livre, de quelle maniere il doit estre aidé dans l'accouchement, il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il luy faut faire aprés sa naissance: pour ce sujet nous montrerons premierement comment il lui faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Aussi-tost que l'enfant est hors de la matrice, quelques Sages-femmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de delivrer la femme de son arriere-faix; mais il faut toujours (si faire se peut, sans attendre trop long-tems) differer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arriere-faix; car la matrice qui est extrémement ouverte aprés la sortie de l'enfant, seroit en danger d'estre bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sage-femme s'y comportera de cette façon. Aprés donc qu'elle aura delivré l'accouchée, elle luy mettra tout aussi-tost au devant de sa matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite de quoy ayant posé l'enfant dans une couche chau-

de, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune, ou environ, noüé d'un simple nœud à chacune de ses deux extrémitez, de peur que les differens bouts s'écartans les uns des autres, ne s'entremêlent en faisant la ligature; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sage-femme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme aussi estre munie de bons ciseaux, pour ne pas perdre aucun tems) elle liera le cordon de l'umbilic, à un poulce prés du ventre, en faisant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au costé oppositе de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, reïterant derechef la chose, s'il est besoin, pour une plus grande sureté; aprés quoy elle retranchera l'umbilic à un autre poulce plus bas que la ligature, du costé de l'arriere-faix; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux poulces, au milieu de quoy la ligature aura esté faite, comme nous disons; laquelle doit estre si serrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux; mais elle ne doit pas aussi l'estre trop, de peur qu'ils n'en soient presque coupez. C'est pourquoy il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet, & qu'il soit serré avec quelque sorte de mediocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins; car il s'est vû quelquefois des enfans perdre miserablement la vie avec tout leur sang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbilic. Or afin de ne pas estre cause d'un si grand malheur, on prendra bien garde aprés qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang; & si cela estoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu long; ce qu'estant fait, on envelopera le bout de cét umbilic ainsi lié & coupé, avec 2. ou 3. circonvolutions d'un petit linge sec, ou trempé en huile rosat, si on veut; puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant, vers sa partie superieure, on y couchera & posera l'umbilic, envelopé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse: aprés quoy il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de costé & d'autre, par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait reünis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'umbilic vers la partie superieure du ventre; afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez serrez,

le ſang ne s'en écoulât pas ſi-toſt qu'il feroit ſi on le couchoit en bas; car il ſe rencontre quelquefois que ce cordon eſt ſi gros à certains enfans, que bien qu'il ait eſté lié fort ſerré dans le premier abord, neantmoins venant aprés à ſe flêtrir & à ſe deſſécher, la ligature en eſt renduë plus lâche; au moyen de quoy le ſang ne laiſſe pas de s'écouler enſuite, ſi on n'y prend garde. Cét accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un tel flux de ſang, quoyque la Sage femme m'eut proteſté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaiſſeaux; & s'étonnant comme cela s'étoit pû faire, elle me dit qu'il falloit bien aſſurément (ce qui en effet eſtoit vray) que la ligature s'en fût relâchée de la ſorte, à meſure que l'umbilic s'eſtoit flétry: c'eſt pourquoy afin de n'eſtre pas cauſe d'un tel malheur, il faudra le ſerrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, ſi on juge qu'il en ſoit beſoin.

L'umbilic ainſi lié, ſe deſſéche de jour en jour, & ſe ſepare prés du ventre au bout de ſix ou ſept jours ordinairement, quelquefois meſme plutoſt, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toujours laiſſer tomber de ſoy-meſme, ſans l'exciter à cela, de crainte que venant à ſe ſeparer trop toſt, & avant que les vaiſſeaux ſoient entierement fermez & reünis, il n'arrive un flux de ſang qui ſeroit bien dangereux comme il eſt dit, ou bien qu'il n'y reſte un ulcere de tres-difficile gueriſon.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont aſſez de ſuperſtition touchant la ligature de l'umbilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, ſelon la difference du ſexe; & qu'aux garçons il eſt mieux qu'elle ſoit de deux bons doigts diſtante du ventre; afin qu'ils puiſſent avoir la verge plus longue; & qu'aux filles il la faut faire plus proche; parce que retirant par ce moyen la matrice, elle en reſte plus profonde, & ſon col plus eſtroit; mais c'eſt un pur abus: car en quelque endroit qu'on puiſſe lier ce cordon, ſoit proche, ſoit loin, quand meſme ce ſeroit à un demy pied de longueur, il ſe ſepare toujours au meſme endroit, qui eſt tout joignant le ventre; parce que c'eſt une partie qui reſte entierement inanimée aprés que l'enfant eſt hors de la matrice; outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ny la verge du mâle, ny la matrice de la femelle, dautant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il eſt certain qu'aucun ligament ne va de la matrice dans cét umbilic; il eſt bien vray ſeulement que l'*ouraque* qui

eſt attaché au fond de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie ; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon : c'eſt pourquoy cette croyance eſtant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un poulce de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de tres-grande conſequence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, ſans qu'on en ſçache preſque la cauſe ; c'eſt d'une fort mauvaiſe coutume qu'ont quelques Sages-femmes, qui avant que de faire la ligature de l'umbilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt foible ; mais le contraire arrive ; car auſſi toſt que ces vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demy dans le meſme mòment ; ce qui fait qu'eſtant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de luy cauſer beaucoup de grands accidens, non point tant par ſon abondance, que par ce qu'ayant tout-à fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite tres-promptement corrompu, & meſme il altere & gâte celuy de l'enfant, avec lequel il vient à eſtre mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique quand les enfans ſont debiles ; mais ils en ſont d'autant plutoſt ſuffoquez ; car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celuy-là qui eſt pour lors à demy-caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle. C'eſt pourquoy, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde (ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins luy cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & trenchées) de ne pas repouſſer ainſi au dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-toſt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter enſuite comme nous allons faire connoître.

CHAPITRE XXIV.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit estre nettoyé de ses excremens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter.

QUand la Sage-femme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enseignée au precedent Chap. l'ayant porté ensuite auprés du feu, il faudra qu'elle le nettoye aussi-tost des excrémens qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins; & les autres sont au dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procedent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient esté frotez de fromage mol; & certaines femmes de legere croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse, que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc. Quoique cette croyance soit ridicule, elle est neanmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim. que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangé; & qu'il sort tout couvert de moisissure merveuse (qui peut estre cette crasse blanche) si la femme use du coït au huitiéme mois de la grossesse: mais les moindres apprentifs en l'Art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la matrice; & que les membranes qui envelopent l'enfant, empêchent (quand mesme la matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'être un peu au huitiéme mois) que la semence de l'homme & celle de la femme, ne puissent estre portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procede seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui se rencontre principalement à la teste, à cause des cheveux, & aux plis des cuisses & des aisselles; lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec

une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cét excrément estoit si adherent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite: On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. Ch. du 1. Liv. de la conservation de la santé, refute tres-bien la coutume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussi-tost qu'il estoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau; & il declare assez en ce lieu de quelle consequence estoit cette mauvaise coutume; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoy il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or aprés qu'il aura esté lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barbouïllé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur sa teste, & si les os n'en sont point de costé, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & deuëment conformées; afin d'y remedier selon la nature des indispositions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans; c'est pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege bien ouverts; car il s'est vû des enfans naître sans estre percez, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tost qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupît plus long-tems en son ventre, &

qu'il ne luy causât de tres-douloureuſes trenchées, on luy mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, pour l'exciter à s'en décharger; on ſe ſervira pour ce ſujet d'une amande couverte de ſucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de ſavon blanc froté de beurre frais; on luy fera auſſi prendre par la bouche à ce deſſein une dragme de caſſe mondée, ou bien un peu de ſyrop de capillaires, ou de roſes, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, luy frottant encore le ventre de cette meſme huile, ou avec le beurre frais. On connoiſtra que l'enfant aura tout vuidé ſon *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le ſiege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troiſiéme jour, en perdant peu à peu cette teinture, à meſure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, leſquels ſe mêlent en ce tems avec ce premier.

Il eſt aſſez à propos d'examiner ce que c'eſt, & d'où peut provenir le *meconium*, qui eſt un excrément ſemblable en conſiſtance & en couleur à la moüelle de caſſe, lequel ſe rencontre dans les inteſtins de l'enfant, lorſqu'il vient au monde: c'eſt pourquoy ſans m'arréter à l'explication differente des Auteurs, touchant ſa generation, j'en diray ingenuëment ma penſée; qui eſt qu'il provient du ſang ſuperflu, qui ſe décharge journellement, comme il ſe fait en toutes perſonnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui ſortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'inteſtin *duodenum* ce ſang ſuperflu dont eſt formé ce *meconium*, qui ſert aprés cela pour tenir les inteſtins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puiſſent bien faire leur action aprés ſa naiſſance; & pour faire connoiſtre qu'il eſt vray que cela ſe fait ainſi, & que le ſuperflu du ſang eſt continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'eſt qu'il ſe voit des gens qui à l'âge de quatre-vingts ans n'ont jamais eſté ſaignez, ny n'ont point perdu de ſang exterieurement, qui neanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de neceſſité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils ſuffoqueroient bientoſt par ſa trop grande abondance. Ie ſçay bien que pluſieurs me pourroient dire, qu'il eſt bien plus croyable que cette décharge ſe fait par les rameaux de la veine porte, qui ſe diſtribuent par tout le meſentere; mais ceux qui connoiſſent le mouvement circulaire du ſang, ſçavent bien que cela ne ſe peut pas naturellement; & je crois qu'ils ſeront plutoſt de mon ſentiment s'ils y font bien

bien reflexion. Il ne suffiroit pas pour refuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vuidoit ainsi journellement, on feroit toujours les selles sanglantes ; car on sçait bien que cette portion de sang superflu, (qui est tres-petite en comparaison des autres excrémens des intestins avec lesquels elle est mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'espece de coction qui s'y fait ; d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas si visiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* estant sans aucun melange, en retient plus la couleur, comme estant engendré du seul sang, qui a esté separé comme inutile à sa nourriture, & expulsé de cette façon. Or dautant qu'il y a peu de sang superflu au corps de l'enfant, quand il est dans la matrice, parce qu'il en consume beaucoup pour sa nourriture & pour son accroissement, outre qu'il a déja esté purifié par la mere, avant que de luy estre envoyé, aussi s'engendre-t-il peu de *meconium*, durant tout le tems de la grossesse, duquel pour ce sujet l'enfant ne se vuide pas, quand il est dans la matrice, mais bien quand il est né : car pour lors il prend des alimens par la bouche, desquels il se fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors ; & quoy que le *meconium* ait resté dans les intestins de l'enfant, pendant tout le tems qu'il a esté au ventre de sa mere ; neanmoins (ce qui est admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une si mauvaise odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche, aprés qu'il est né, bien qu'ils n'y sejournent que tres-peu de tems, & qu'il s'en décharge journellement.

Aussi-tost donc que la Sage-femme aura lavé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de son corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la teste d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardessus, ayant auparavant mis sur sa fontaine une compresse de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts ; laquelle pour ne vaciller pas, doit estre attachée au beguin, avec une petite épingle mise par dehors, afin qu'elle ne puisse pas piquer l'enfant ; cette compresse sert à défendre, tant du froid, que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'est pas pour lors recouvert d'os en cét endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'absorber la crasse qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges sur la poitrine, & aux plis des

aiſſelles & des eines; aprés quoi elle le bandera, l'ayant envelopé dans des couches & des langes bien chauds. Il n'eſt pas beſoin de décrire préciſement comme elle s'y doit cõporter ; car il n'y a pas de femme qui ne ſçache une choſe qui eſt ſi commune ; mais nous dirons ſeulement en general que l'enfant ne doit pas eſtre trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomac ; afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement, & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion, de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, à cauſe que l'eſtomac ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir ; ce qui quelquefois par ſucceſſion de tems, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant ; c'eſt pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront envelopez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cét eſtat ; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud ; enſuite de cela, on luy tiendra la teſte ſtable & droite, avec un linge appellé vulgairement têtiere, qu'on attachera d'un coſté & d'autre à ſon lange, envelopant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit eſtre ainſi emmailloté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus decente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoutumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds ; car ſans cela, il marcheroit peut-eſtre à quatre pattes, comme la pluſpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſté dans l'eſtomac, des ſuperfluitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin ſucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la teſte un peu élevée, reïterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on ne luy doit donner à tetter devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait eſté évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomac ; de peur que le lait eſtant mêlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on luy donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns luy donnent pour le meſme ſujet, de l'huile d'amandes douces, tirée ſans feu, avec un peu de ſyrop de capillaires. Les Iuifs ont coutume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le meſme effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au ſeptiéme Chapitre d'Iſaïe : *Vne Vierge concevra & enfantera un*

fils, & ſera appellé Emmanuël : il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien. Mais le vin eſt encore meilleur, dautant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte, & le ſucre ſert à la purger, & adoucit l'acrimonie du vin. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement repoſer, couché ſur le coſté, afin que ces excrémens ſoient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche ; car, ſi l'enfant eſtoit ſur le dos, il y auroit danger que reſtans dans ſa bouche, il n'en tombât une partie ſur ſa poitrine, dont il pourroit eſtre ſuffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXV.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lorſqu'il eſtoit au ventre de ſa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le ſang qu'il en recevoit par les vaiſſeaux umbilicaux, a beſoin à ſon defaut, quand il en eſt ſorty, de la prendre par la bouche, en ſuççant le lait de ſes mammelles: Neanmoins il n'eſt pas bon de lui donner à tetter auſſi-toſt qu'il eſt né, pour éviter un changement ſi ſubit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne ſoit cauſe de quelque alteration de ſa ſanté. Il faut premierement luy faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'eſtomac, en luy donnant, comme nous avons dit au Chapitre precedent, durant le premier jour un peu de vin & de ſucre, pour les inciſer & détacher ; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre enſuite, ne ſoit corrompu, eſtant mêlé avec cette pituite viſqueuſe ; c'eſt pourquoi il vaut mieux attendre dix ou douze heures, pour le faire tetter, afin qu'elle ſoit tout-à-fait évacuée, ou digerée & conſumée, auquel tems on luy peut preſenter la mammelle.

Il ſeroit à ſouhaitter qu'on ne luy donnât celle de ſa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de ſon accouchement, pour le plutoſt, & meſme de laiſſer paſſer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de ſon corps eſtant bien temperées & remiſes de l'agitation qu'elles ont reçuë dans le travail, comme auſſi leur ſuperflui-

tez ayant eſté entierement repurgées par le moyen des vuidanges, ſon lait en fut d'autant plus purifié : outre cela, c'eſt que les petits trous du mammelon n'eſtant pas encore bien débouchez, les mammelles ſont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel tems on luy feroit tetter une autre femme. Mais ſouvent les pauvres gens n'ont pas moyen d'uſer de tant de précautions, & telles meres ſont obligées de nourrir elles-meſmes leurs enfans dés le premier jour ; il s'en rencontre quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent ; en ce cas, elles ſe feront un peu dégorger les mammelles par le ſuccement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-meſmes avec une tetine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du Chapitre dix-neuviéme de ce troiſiéme Livre, aprés quoy elles donneront à tetter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire juſqu'à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy eſt plus propre dans le commencement, que s'il eſtoit purifié ; & qu'il ſert à luy lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins ; mais auſſi les trenchées que luy cauſe ce lait bourbeux & échauffé, luy portent bien plus de préjudice qu'il ne luy eſt utile en autre choſe : c'eſt pourquoy il vaut beaucoup mieux ne luy en donner un tant nouveau, ſi faire ſe peut.

Quant à ce qui eſt du tems auquel on doit preſenter la mammelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit eſtre qu'aprés dix ou douze heures, pour les raiſons que nous en avons dites ; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours) il faut que ſa nourrice luy raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche & ſur les lévres, pour luy faire ſavourer petit à petit, aprés quoy elle luy donnera ſa mammelle encore toute dégoutante, qu'elle preſſera un peu de ſa main, lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & ſuccer, faiſant ainſi peu à peu, juſques à ce qu'il ſoit accoutumé à bien tetter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois tout au moins. Les animaux nous font bien voir, que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq & ſix de

leurs petits, & quelquefois meſme davantage, ſans qu'ils prennent que long tems aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit tetter l'enfant, elle doit eſtre proportionnée à ſon âge, & à ſes forces: dans les premiers jours on ne luy en dõnera pas tant, ny ſi ſouvent, afin que ſon eſtomac qui n'eſt pas encore accoutumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digerer; enſuite de quoy on ira toujours peu à peu en augmentant, juſqu'à ce qu'on luy en donne pleinement; pour ce qui eſt du tems & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſera plutoſt peu & plus ſouvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomac le puiſſe mieux cuire & digerer, ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Neanmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne tetter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mammelle pendant la nuit, que quand il s'éveille de luy-meſme.

Aprés que l'enfant aura eſté nourry du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la boüillie, faite avec la farine du pur froment & le lait de vache; obſervant de lui en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe; de peur que ſon eſtomac n'en ſoit ſurchargé tout-à-coup, pour n'eſtre pas accoutumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine apres qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la déſſecher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plutoſt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup plus peſante, plus vi queuſe, & plus indigeſte à l'eſtomac; car eſtant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on lui puiſſe donner une bonne cuiſſon, ſans conſumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reſte ſeulement la plus groſſiere; & qu'à force de boüillir long-tems, on ne luy faſſe perdre ſon goût & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette boüillie, ſoit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra; car il y a au lait certains eſprits ſubtils, qui s'évaporent quand il eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-tems qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne lui,

donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu tetter, afin qu'eſtant delayée par le lait dans ſon eſtomac, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la boüillie aux enfans nouveau-nés dés les premiers jours; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim: mais quelquefois cela ſeul eſt capable de les faire mourir, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ny dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des trenchées, douleurs & enflures de ventre, des convulſions, & ſouvent la mort: c'eſt pourquoy on ne luy en doit donner qu'aprés un ou deux mois pour le plutoſt, & meſme quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourveu que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſa ſuffiſance, la nourrice le mettra repoſer & dormir dans un berceau, & non pas avec elle dans le même lit où elle couche; de peur que ſans y ſonger, elle ne vint à l'étouffer en s'endormant deſſus, comme je l'ay vû arriver à une pauvre femme qui fit mourir ainſi ſon enfant; ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en eſtre délivrée, ſoit que ce fût innocemment, elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité: quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la teſte de ce pauvre enfant, qui avoit eſté ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un tres-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours aprés eſtre né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir: & depuis ce tems-là j'ay auſſi eſté témoin du regret mortel, qu'eut la femme d'un Procureur au Châtelet, d'avoir vû ſon enfant unique, dont je l'avois accouchée le jour precedent, étouffé de la ſorte par ſa nourrice; ce qui luy cauſa une douleur d'autant plus ſenſible, que ſa joye avoit eſté grande, d'eſtre accouchée fort heureuſement de cét enfant vivant, qui eſtoit un garçon, qui ſe portoit tres-bien, aprés avoir déja eu deux autres enfans morts en ſon ven-

re, dans ses deux premieres grossesses precedentes; ce qui avoit obligé son mary de me prier d'accoucher sa femme cette troisiéme fois dans la croyance qu'il avoit, à ce qu'il me dit, que je la secourerois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien, qui l'avoit accouchée ces deux premieres fois. Ces exemples font assez connoistre la necessité qu'il y a de prendre garde à une chose de si grande importance. Mais pour éviter un tel accident, la nourrice couchera l'enfant dans un berceau proche de son lit, au dessus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poser quelque converture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour, procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos, en telle sorte, qu'il ait la teste un peu élevée par un oreiller, sur lequel elle sera posée; & pour luy exciter d'autant plutost le sommeil, sa nourrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation; dautant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomac, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui estant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils sont; ce qui arrive mesme à beaucoup de femmes pour aller seulement en carosse, quand elles n'y sont pas accoutumées: mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne pas luy en faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de luy laisser venir le sommeil naturellement. On ne doit pas avoir de tems certain ny limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour, ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux: toutefois si on void que son dormir excede une mediocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu; pour quoy faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque chose reluisante, qui luy réjouïsse la veuë, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car, par le trop long dormir, la chaleur naturelle est tellement retirée au dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen de quoy tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébetez, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lorſqu'il ſera couché, il faut que ce ſoit en telle ſorte, qu'il ſoit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant en face directement, il ne ſoit obligé de regarder continuellement de côté; car le faiſant ſouvent, ſa veuë ſe pervertiroit tant, qu'il en deviendroit louche. C'eſt pourquoy pour le plus ſeur, on mettra ſur l'archet de ſon berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, dautant que par ce moyen, ſa veuë eſtant arrêtée ſans vaciller de coſté & d'autre, ſera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ſes excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, ſans eſtre embarraſſé d'aucunes envelopes, ils ſe déchargent facilement de leurs excrémens, ſans en eſtre ſalis ny gâtez; & ils ne les ont pas plutoſt vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux meſmes) s'en appercevant, les rejette d'abord hors du lieu où ils ſont couchez, ou moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire: mais il n'en eſt pas de meſme des enfans, qui pour eſtre liez & garrottez de bandes & de langes, comme on eſt obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui eſt ſeule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens, qu'ils n'en ayent au même-tems le corps tout barboüillé, dans leſquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cauſe de ces envelopes) ils demeurent ſouvent, juſques à ce que leur mauvaiſe odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge, par les cris & les pleurs de l'enfant, qui eſt incommodé de leur humidité & de leur acrimonie: c'eſt pourquoy on le doit démailloter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il en eſt beſoin, afin de le nettoyer de ſes excrémens, en le changeant de nouvelles couches, leſquelles doivent eſtre blanches de leſſive, & non pas ſeulement relavées par pluſieurs fois; comme ont coutume de faire la pluſpart des nourrices à gages; ce qui cauſe une grande demangeaiſon & cuiſſon au corps de l'enfant, pour raiſon d'un certain ſel, qui provenant de ces excrémens ne ſe diſſoût pas tout-à-fait, quand les langes en ſont une fois imbus, qu'en les mettant à la leſſive. Le tems le plus propre pour remuer l'enfant, eſt incontinent aprés qu'il a rendu ſes excrémens, ſans le laiſſer croupir plus long-tems dedans, que juſques à ce qu'il ſoit éveillé s'il dormoit pour lors: Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut auſſi limiter

d'autre

d'autre tems auquel il le faille faire que celuy de cette neceſſité ; c'eſt-à-dire, que ce doit eſtre tant de fois, & auſſi ſouvent qu'il eſt requis pour le tenir toujours nettement.

Il faut que l'enfant ſoit remué auprés du feu, & que les couches ſoient bien chaudes, & bien ſeches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne luy cauſaſſent quelque colique & des trenchées. Sa nourrice aura pareillement ſoin de luy mettre de tems en tems de petits linges derriere les oreilles, & ſous les aiſſelles, pour en déſſecher les humiditez qui s'y rencontrent ; prenant bien garde pendant les premiers jours, à ne pas faire tomber trop toſt le bout reſtant du cordon de ſon umbilic, & avant que les vaiſſeaux en ſoient tout-à-fait reünis. Elle verra auſſi chaque fois qu'elle le remuëra, ſi le ſang n'en ſort point, pour n'avoir pas eſté bien noüé la premiere fois, ou à cauſe que la ligature s'en eſt relâchée ; & aprés que ce bout de cordon ſera tout-à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque tems, en y laiſſant toujours une compreſſe pardeſſus juſques à ce qu'il ſoit bien cicatriſé, & qu'il ſoit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la teſte, pardeſſous ſon beguin, une autre compreſſe, tant pour tenir le cerveau chaudement, qne pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement bleſſer, à cauſe de la molleſſe qui eſt en ce lieu, où il n'eſt recouvert d'aucun os ; elle aura auſſi grand ſoin de ne pas laiſſer trop crier ſon enfant, & principalement pendant les premiers jours ; de peur que ſon nombril n'en ſoit pouſſé en dehors, & qu'il ne luy arrive par ſa dilatation une *exomphale* ; comme auſſi qu'il ne ſe faſſe quelque deſcente de l'inteſtin en l'eine ; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il ſoit neceſſaire de laiſſer crier quelquefois l'enfant pour luy décharger le cerveau : les deux meilleurs moyens de l'appaiſer quand il crie, ſont de luy donner à tetter, & de le remuer pour le nettoyer de ſes excrémens ; elle doit auſſi luy preſenter quelque choſe d'agreable à la veuë pour le réjoüir, & détourner ce qui luy peut donner de la peur, ou luy cauſer quelque chagrin.

I'ay vû pluſieurs enfans nouveau-nés avoir des tumeurs douloureuſes des mammelles, procedant ſouvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent ou leur ſuccent les bouts du mammelon, pretextant d'en faire ſortir le lait, ou plutoſt un peu de ſeroſité qui y eſt contenu, & de rendre les bouts mieux faits aux filles ; mais c'eſt une tres-mauvaiſe methode qui y cauſe ſouvent ces inflamma-

tions douloureuſes qui y ſurviennent, leſquelles ſe diſſipent neanmoins peu de tems enſuite, ſi on s'abſtient de leur tirer & ſuccer ainſi les mammelles, y mettant deſſus un petit linge, trempé en huile roſat & vinaigre, & prenant garde que l'enfant ne ſoit pas trop ſerré en ſon maillot vers cette partie.

Toutes les choſes que nous avons dites en ce preſent Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent eſtre ſeulement entenduës pour celuy qui eſt en bonne ſanté; car s'il luy arrive quelque indiſpoſition, il ſera traité ſelon que les accidens le requiereront. C'eſt ce qu'il nous faut à preſent examiner dans toute la ſuite de ce Livre.

CHAPITRE XXVI.

Des indiſpoſitions des petits enfans; & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés.

A Peine les jeunes arbres ſe ſont-ils élevez du ſein de la terre qui eſt leur mere, que ſouvent pluſieurs meurent incontinent aprés; dautant que leurs petits troncs, pour raiſon de la tendreſſe de leurs ſubſtances, reçoivent facilement alteration, & ne reſiſtent qu'avec peine à la moindre choſe qui leur eſt contraire, juſques à ce qu'ils ſoient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines: de meſme auſſi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans, avant qu'ils ayent ſeulement deux ans, tant pour la delicateſſe & debilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en cét âge foible, exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils reſſentent au dedans; & meſme pluſieurs meurent de convulſion, ou d'autre maladie, devant le ſeptiéme jour, comme *Ariſtote* a bien remarqué au 12. Ch. du 7. Liv. de l'hiſtoire des anim. C'eſt ce qui faiſoit que de ſon tems on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au ſeptiéme jour. Nous avons montré cy-devant, comme ils doivent eſtre gouvernez dans les commencemens pour les conſerver en bonne ſanté, & maintenant nous allons parler des indiſpoſitions auſquelles ils ſont ſujets, particulierement depuis leur naiſſance, juſques à ce qu'ils ayent ſept ou huit mois. Faiſons premierement mention de quelques-unes avec leſquelles ils naiſſent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, eſt la foibleſſe dans laquelle ſont pluſieurs enfans, quand ils viennent au monde; ce qui arrive ſouvent, non pas qu'ils ſoient tels de leur nature; mais à cauſe de la violence d'un mauvais travail, ou à cauſe de ſa longueur, pendant quoy ils ont tant ſouffert, que quelquefois aprés qu'ils ſont nés, ils ſont ſi debiles, qu'à peine peut-on reconnoiſtre d'abord s'ils ſont vivans, ou s'ils ſont morts; à cauſe qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel eſt auſſi parfois ſi bleu, & ſi livide, principalement par la face, qu'on croit qu'ils ſont tout-à-fait ſuffoquez; & quelquefois aprés avoir eſté des heures entieres en cét eſtat, ils reviennent peu à peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient, & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort (quoy qu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant) ſi la femme l'a ſenty remuër avec vigueur peu de tems avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas eſté extraordinairement travaillée: mais on ſera tout-à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoy qu'il ne jette aucun cry, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps, aprés qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur; & ſi touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de luy donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plutoſt dans une couche chaude pour le porter auprés du feu; où étant, la Sage-femme ayant pris du vin dans ſa bouche, luy en ſoufflera un peu dans la ſienne, reïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin; elle luy mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet; elle luy laiſſera le viſage découvert, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elle luy tiendra la bouche un peu entr'ouverte, & luy nettoyera les narines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur; elle luy échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller le ſang & les eſprits, qui pour s'eſtre tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'eſtre ſuffoqué: ainſi faiſant peu à peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns aprés les autres, enſuite de quoy il jettera au commencement quelques

petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront aprés d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs, & les plus ſeurs, pour les foibleſſes des enfans nouveau-nés) les Sages-femmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non ſeulement parce qu'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont tres-dommageables à l'enfant. La pluſpart coupent un morceau d'oignon, & le mettent auſſi-toſt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoy elles s'abuſent; car ſi l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plutoſt par celuy de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoy il vaut bien mieux luy laiſſer une entiere liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cét oignon qui bien loin de luy eſtre utile, peut au contraire eſtre préjudiciable à la delicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arriere-faix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſques à ce qu'il ſoit refroidy. I'ay déja dit autre part, que l'arriere-faix pour raiſon de ſa chaleur luy pourroit bien ſervir; neanmoins à cauſe de ſa peſanteur, eſtant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il luy empêche beaucoup la reſpiration, qui eſt la choſe qui luy eſt pour lors la plus neceſſaire. D'autres jettent cét arriere-faix dans le feu avant que de le ſeparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui ſe portant par les vaiſſeaux umbilicaux, ſont capables de luy donner quelque vigueur; mais comme toute cette maſſe charnuë, & ces vaiſſeaux, ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant: c'eſt pourquoy ſi on uſe d'une telle pratique, ce doit eſtre plutoſt pour ſatisfaire à la coutume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne font aucun bien, auſſi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudaine de l'enfant: c'eſt que quelques autres repouſſent & font rentrer en ſon corps le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux umbilicaux, croyant que cela ſoit propre pour le fortifier & le faire revenir de ſa foibleſſe. Ie ſçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaiſe pratique

ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui la recommande au 10. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. diſant que les plus habiles Sages-femmes de ſon tems repouſſoient ainſi le ſang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui eſtoit foible, aprés quoy ſes forces ſe rétabliſſoient auſſi-toſt. Mais nous avons déja fait connoître en un autre lieu, que le ſang contenu dans ces vaiſſeaux perd ſes eſprits, auſſi-toſt que l'arriere-faix eſt ſeparé & ſorty de la matrice, & qu'il y eſt meſme incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à eſtre ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns eſprits, dont il eſt tout-à-fait deſtitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qui luy en reſte, & il acheve d'éteindre ſa chaleur naturelle languiſſante: pour éviter cela, on ſe donnera bien garde de repouſſer ce ſang de la ſorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foibleſſes (à moins qu'elles ne ſoient cauſées de la grande perte de ſang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher) il n'y en a toujours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il eſt en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extremitez, afin que ſes ventricules eſtant un peu dégagez, il puiſſe avoir enſuite ſon mouvement plus libre, pour renvoyer les eſprits à toutes les parties du corps qui en ſont privées dans la foibleſſe. C'eſt pourquoy puiſque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaiſſeaux umbilicaux aprés ſa naiſſance, on en fera la ligature auſſi-toſt, pour le traiter comme nous avons dit.

Pluſieurs fois auſſi les enfans qui ſont foibles en naiſſant, ſont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils ſont éloignez du plus ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois, & auſſi qu'ils ont eſté engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas il eſt bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre choſe à faire que de les bien nourrir & gouverner ſelon qu'il a eſté dit; mais difficilement peut-il arriver que tels enfans ſoient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indiſpoſition qui ſurvient à leur foibleſſe naturelle.

CHAPITRE XXVII.

Des contuſions & meurtriſſures de la teſte, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans eſt comme nous avons dit, ſi tendre & ſi delicat, qu'il eſt facilement contus & meurtry, & que même parfois quelques-uns de ſes membres ſont diſloqués ou rompus dans les fâcheux accouchemens; ſoit parce qu'ils reſtent long-tems dans une poſture contre nature, ou à cauſe qu'ils ſont maniez trop rudement dans le tems de l'operation.

La contuſion la plus ordinaire & la plus frequente, eſt celle qui ſe fait au deſſus de leur teſte, où quelquefois ils ont en naiſſant une tumeur auſſi groſſe que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il ſe voit principalement dans les premiers accouchemens; ce qui arrive d'autant plutoſt que les femmes ſont pour lors plus avancées en âge; parce que l'orifice interne de leur matrice, appellé *le couronnement*, eſtant plus calleux, ſe dilate avec beaucoup plus de difficulté; pour raiſon dequoi la teſte de l'enfant venãt à être preſſée contre luy, & en eſtant ceinte comme d'une couronne en ſa partie ſuperieure, qui ſe preſente naturellement la premiere au paſſage, eſt enflée & tumefiée, à cauſe du ſang & des humeurs qui tombent & ſont retenuës en cette partie, par la grande compreſſion qu'en fait circulairement cét orifice interne, & principalement quand elle commence d'eſtre pouſſée fortement, & qu'elle reſte ainſi trop long-tems ſans qu'elle ſe puiſſe faire voye, aprés que les eaux qui la ſoutenoient un peu ont eſté écoulées; à quoy peut auſſi contribuer la Sage-femme, ſi elle la touche trop ſouvent & trop rudement avec les doigts, lorſqu'elle ſe preſente au paſſage; mais on l'en accuſe ſouvent à tort en cette occaſion, où ordinairement la ſeule compreſſion que fait cét orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la teſte de l'enfant, eſt la cauſe de ces ſortes de tumeurs contuſes.

Cette partie ſe tumefie pour lors de la meſme maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui ſont trop fortement comprimées, liées, ou ſerrées; car par ce moyen le ſang qui ne peut avoir ſon mouvement circulaire, eſtant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier, & par la repletion qu'il

en fait, la rend livide comme si elle estoit contuse: or cette compression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toujours plus exterieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il l'envoye à toutes les parties; car outre que les arteres sont situées plus profondement, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toujours un peu de sang, c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrémes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en presentera (laquelle arrive assez souvent) ils connoistront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la teste en naissant, ne procedent ordinairement d'autre chose que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de sa matrice tout-à-fait dilaté) empêcher de reconnoître facilement la partie que l'enfant présente la premiere; & elles sont cause quelquefois qne la Sage femme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la teste, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie; & parfois mesme quelques-unes ne sçavent ce que ce peut estre, que telle chose qu'elles sentent ainsi tumefiée: mais on le connoîtra facilement en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont neanmoins plus dures que si c'estoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant; lesquelles parties ont toujours beaucoup plus de mollesse; & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la teste, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne; car les parties de la teste qui sont au dedans de la matrice ne sont pas tumefiées; il n'y a seulement que celle qui se presente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte, & serrée comme il est dit. Si l'enfant presente quelqu'autre chose que la teste, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-tems pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient sorties, elles se tumefient par la mesme raison.

Il faut non seulement remedier à telles bosses, ou meurtrissures de la teste des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses: le moyen de les prévenir, est de procurer l'accouchement le plutost qu'on pourra, afin que la teste de l'enfant ne reste ainsi trop long-tems arrêtée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la matrice; lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la teste puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ay dite, elles devroient disparoistre aussitost que l'enfant est né, puisque pour lors (sa teste n'estant plus pressée) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long sejour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffés, desquels estant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'estant extravasé hors de son lieu naturel, cõme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie, ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires: c'est pourquoy il est necessaire en cette occasion, ou d'en faire la resolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-tems; laquelle on évitera neanmoins le plus qu'il sera possible, à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans n'est pas recouvert des os du crane à l'endroit des sutures, qu'ils ont toujours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la teste.

Pour resoudre ces tumeurs, & ces meurtrissures, aussi-tost que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La pluspart des Sages-femmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin: mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas sejourner trop long-tems la matiere, de peur que les os de la teste, qui sont fort tendres, & tres-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez: en ce cas on en fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'Art le requiert, y mettant aprés l'emplâtre de *betoëne* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras estoit ainsi tumefié, on l'envelopera pareillement de compresses trempées en vin dans lequel on aura fait boüillir des roses de Provins, & des fleurs de camomille

momille & de melilot. Quelquefois les enfans mâles ont la bourſe du *ſcrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver, ſoit pour des eaux qui ſont contenuës en ſes membranes, ſoit pour avoir eſté contuſe, & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sage-femme dans l'accouchement. Pour lors les compreſſes trempées au vin avec les roſes ſont propres en l'une & en l'autre occaſion.

Mais le plus grand mal eſt quand le Chirurgien, pour n'eſtre pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou diſloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la choſe arrive ainſi, il y remediera enſuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur ſituation naturelle, juſques à ce qu'elles y ſoient bien affermies & fortifiées.

CHAPITRE XXVIII.

De la fontaine de la teſte des enfans nouveau-nés, & de ſes ſutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui ſont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme auſſi ceux qui ſont debiles de leur nature, ont la fontaine de la teſte, & les ſutures ſi ouvertes, par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, qu'elle en eſt toute molle & preſque ſans ſoutien, parce que ſes os vacillent aiſément de tous coſtez. Ces enfans ne ſont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas pretendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres, en les ſerrant fortement;

car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt tres-mol, qu'on cauſeroit pire maladie, en luy oſtant la liberté de ſon mouvement, pour raiſon de quoy ſes fonctions ſeroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la ſuite. Il faut ſeulement ſe contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laiſſer le reſte à l'œuvre de nature, qui rejoindra peu à peu ces ſutures, en achevant d'engendrer, & de deſſecher & affermir les os de la teſte, qui n'avoient pas encore eſté entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la ſuture ſagittale au milieu de la coronale, qu'elle ſepare toujours en deux à tous les enfans, ſe continuant juſques à la racine du nez, eſt appellé *la fontaine* de la teſte; parce que c'eſt ſon endroit le plus mol & le plus humide, lequel ſe deſſeche & ſe referme pour ce ſujet le dernier. Sa figure eſt repreſentée en la teſte qui eſt miſe au commencement de ce Chap. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte juſques à trois ans, & meſme encore aprés ce tems, ce qui eſt un grand témoignage de la foibleſſe de leur chaleur naturelle. Elle eſt ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plutoſt ou plus tard, ſelon que les enfans ſont plus ou moins humides, & qu'ils ſont auſſi plus ou moins robuſtes. Iuſques à ce que ces os ſoient entierement affermis, on doit mettre deſſus cét endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compreſſe de linge en pluſieurs doubles, pour deffendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laiſſent long-tems une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas de quoy on ſe ſerve, pourveu que ce ſoit choſe qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'eſtre bleſſé en ce lieu, qui n'eſt pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la teſte ſoient aſſez larges pour ſe joindre de toutes parts, s'ils n'en eſtoient empêchez, ils ſont neanmoins grandement diſtans les uns des autres à l'endroit des ſutures, à cauſe de quantité d'eaux qui ſont contenuës entr'eux & la dure mere. Telle maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait pluſieurs ſortes, ſelon que les eaux ſont plus proches ou diſtantes du cerveau, ou meſme qu'elles ſont contenuës en ſes ventricules. Lorſque ces eaux ſont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, ſi la tumeur n'eſt pas trop grande; en reſolvant les eaux, ou en faiſant ouverture pour les évacuer; mais ſi elles ſont en grande abondance au

dessous des os, entre eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant les sutures, les enfans n'en peuvent pas réchaper; ce qui est encore d'autant plus impossible si ces eaux sont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXIX.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison dequoy ils ne peuvent rendre ny vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tettent, que le *meconium* qui s'estoit amassé dans les intestins pendant qu'ils estoient au ventre de la mere; de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remedie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laissoient pas de vuider les excrémens des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son defaut, avoit faite par dedans le *vagina*, ou col de la matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus; & en touchant du doigt, on sent une molleſſe au dedans, à l'endroit où il devroit estre percé; ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroist aucune chose au dehors, qui puisse dénoter sa veritable situation.

Quand il n'y a que la seule peau qui fait sa closture, l'operation est tres-facile, & les enfans en peuvent échaper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistory, la faisant en figure de croix, plutost que simple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre aprés, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum*. L'incision ayant esté ainsi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir issuë; mais si pour le long sejour qu'ils auroient fait au ventre, s'y estant dessechez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clystere, pour les délayer, & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le siege nouvellement fait, de peur qu'il ne se reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la

fin, de quelque onguent propre à deſſécher & cicatriſer, comme eſt l'*album raſis*, ou le *pompholix*, obſervant de nettoyer l'enfant de ſes excrémens, & de le penſer auſſi-toſt, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupiſſant long-tems, l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcere malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ny apparence, pour lors l'operation eſt beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en réchape. C'eſt pourquoy ſi c'eſtoit une fille qui vuidât ſes excrémens par la vulve (ce qui s'eſt vû quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher; de peur que voulant ſeulement guerir une incommodité, on ne causât la mort à l'enfant; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu, on eſt obligé d'en venir à l'operation (bien que tres-perilleuſe) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin, le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtory trenchant d'un ſeul côté, mettant le dos de l'inſtrument au deſſous & à demy doigt du croupion de l'enfant, qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin, & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës, & conſervant toujours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter*, aprés quoy la playe ſera penſée & medicamentée comme il eſt dit cy-deſſus, ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive (comme cela ſe peut encore) que le conduit de l'urine, tant au mâle qu'à la femelle, eſt clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenuë en la veſſie; enſuite de quoy on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le paſſage ouvert, juſques à ce que la ponction & inciſion qu'on y aura faite avec la lancette ſoit cicatriſée; mais comme il eſt bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour eſtre trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent preſqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne ſe rebouche.

CHAPITRE XXX.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue est naturellement liée d'un assez fort ligament, qui vient s'attacher justement au dessous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus sujette, & d'estre comme un pivot sur lequel estant appuyée, elle puisse faire de costé & d'autre tous ses differens mouvemens. Ce ligament doit luy laisser la liberté d'estre portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pour quoy faire, il ne doit pas estre si court, ny s'attacher qu'à une notable distance de son extremité, qui doit estre entierement libre de tous côtez; mais souvent les enfans-nouveau-nez ont au devant de luy une petite production membraneuse, appellée ordinairement *le filet*, qui se continuë presque jusques au bout de leur langue, laquelle leur ostant la liberté de son mouvement, les empêche de pouvoir facilement tetter; dautant que la langue estant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il seroit necessaire, pour presser avec elle contre son palais le bout de la mammelle, & le succer afin d'en faire sortir le lait, ny aussi la mouvoir commodément pour en faire ensuite la deglutition.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui seroit aprés de difficile guerison; mais l'enfant doit estre porté au Chirurgien, qui le coupera tant & si peu qu'il jugera estre necessaire, avec des ciseaux bien tranchans par la pointe; prenant garde à ne pas faire incision du

propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au deſſous. Pour bien faire cette operation, il doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ſes doigts, qu'il mettra au deſſous & à coſté d'elle, afin qu'il puiſſe voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont ſouvent la bouche ſi petite, qu'il eſt bien difficile de leur pouvoir ainſi lever la langue avec les doigts, leſquels eſtans dedans, empêchent auſſi de voir clair à ce qu'il faut faire, le Chirurgien ſe ſervira pour ce ſujet d'un inſtrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'eſt celuy qui eſt repreſenté au commencement de ce Chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent eſtre mouſſes à leur extremité) pardeſſous le milieu de la langue, aux deux côtez du filet qui en ſera embraſſé; où eſtant, il la ſoulevera de droite ligne, & la tiendra facilement ſujette, au moyen de quoy il fera auſſi plus commodement & plus ſurement ſon operation. Cét inſtrument qui eſt petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui ſont trop gros. Aprés que le filet aura eſté ainſi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant luy paſſera deux ou trois fois par jour ſon doigt bien net pardeſſous la langue, afin qu'il ne ſe reprenne pas, le faiſant aſſez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y ſurvint inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de tetter, & qu'elle ne ſe convertît en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXXI.

Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLuſieurs enfans ſont tellement travaillez de trenchées, qu'ils ne ceſſent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en reſſentent, dont aucuns ſont auſſi tant fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent enſuite. C'eſt aſſez ſouvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans aprés leur naiſſance; laquelle procede ordinairement de la ſubite mutation de leur nourriture; dautant que l'ayant toujours reçuë par l'umbilic pendant qu'ils eſtoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non ſeulement la maniere de la recevoir, mais auſſi ſa nature & qualité, lorſqu'ils en ſont dehors,

car au lieu du seul sang purifié, qui leur estoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils sont obligez à son defaut de se nourrir du lait des mammelles de leur mere, qu'ils succent avec la bouche, duquel sont engendrez beaucoup d'excremens qui causent ces trenchées, tant pour n'estre pas si purifié que le sang, dont ils estoient nourris estant dans la matrice, que parce que l'estomac & les intestins n'en peuvent pas faire une bonne digestion, ny une facile distribution, dans le commencement qu'ils ne sont pas encore accoutumés à telle chose.

Les causes particulieres de ces trenchées, sont comme si le *meconium* qui avoit esté amassé durant tout le tems de la grossesse, n'est évacué peu aprés la naissance de l'enfant, & que par son trop long sejour dans les intestins il acquiere une acrimonie, dont ils sont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puisse vuider, ny les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours: c'est aussi quelquefois à cause que ne pouvant facilement tetter, il avale, en sucçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui estant retenus dans l'estomac, & se glissant dans les intestins, en font une distension douloureuse. Ces vents sont d'autrefois causez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de sa mauvaise qualité; comme quand la femme luy donne à tetter aussi-tost qu'elle est accouchee, sans attendre qu'il soit purifié: le froid que l'enfant aura souffert en peut encore estre cause. Mais tres-souvent c'est pour luy donner trop tost de la boüillie, comme aussi pour ne la pas faire assez cuire; parce que cette nourriture qui est grossiere & visqueuse, ne peut pas facilement estre digerée par les enfans nouveau-nes, qui n'y ont pas encore l'estomac accoutumé; & les vers qui s'engendrent dans les intestins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens les tourmentent beaucoup. Outre ces choses, nous avons déja cy-devant dit que la Sage-femme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, si elle y repousse le sang refroidy & caillé qui est dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de *trenchées*, on doit avoir égard à leur differente cause: quant à ce qui est de la cause generale, que nous avons dite estre la trop soudaine mutation de nourriture, pour l'eviter on ne fera pas tetter l'enfant aussitost qu'il est né; mais on attendra jusques au lendemain, de peur

que le lait eſtant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'eſtomac n'en ſoit corrompu; & on luy en donnera peu au commencement, juſques à ce qu'il ſoit accoutumé d'en faire bonne digeſtion : ſi c'eſt le *meconium* des inteſtins, qui par ſon trop long ſejour luy cauſe des trenchées, pour luy aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy-devant dit, une dragme de caſſe mondée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de ſyrop de roſes; & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel, ou on ſe ſervira d'une amande couverte de ſucre, & trempée pareillement en miel commun, ou bien meſme on luy donnera un petit clyſtere. Si l'enfant ne peut tetter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche; car ſi c'eſt le filet de la langue, on luy coupera comme il a eſté dit; & ſi c'eſt parce que ſa nourrice a les mammelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait ſera bien purifié, & il la tettera plutoſt peu & ſouvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que ſon petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digerer à la fois; & ſur tout pendant que l'enfant aura des trenchées, on ne luy donnera point de boüillie; parce que cette nourriture cauſe facilement, pour ſa viſcoſité, des obſtructions, deſquelles s'enſuit generation de vents. S'il a des vers, on luy mettra ſur le ventre un linge trempé en huile d'abſynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplaſme fait de poudre de rhuë, d'abſynthe, de colloquinte, d'aloës, & de ſemence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer, & les pouſſer d'autant plus en bas, ſi le petit enfant peut prendre quelque choſe par la bouche, on luy donnera une legere infuſion de rhubarbe, ou une demie once de ſyrop de chicorée compoſé, luy ayant fait prendre auparavant un petit clyſtere de lait ſucré : car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait, ſeront aiſément rejettez par le ſiege. Lorſque ces trenchés ſont cauſés par des vents, comme il arrive aſſez ordinairement, ou bien par quelques humeurs acres contenuës dans les inteſtins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées enſemble, aprés les avoir fait chauffer, deſquelles on trempera auſſi un linge pour le mettre deſſus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs, & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera

pliquera ; & on luy donnera quelque petit clyſtere anodin, ou carminatif, ſelon qu'on connoîtra la cauſe des trenchées, tenant au ſurplus toujours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXXII.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que les petits enfans font, à raiſon des douleurs & des trenchées qu'ils reſſentent dans les commencemens, leur cauſent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce ſujet à tomber trop toſt, & avant qu'il ſoit entierement reüni, & cicatriſé, il y ſurvient inflammation & ulceration ; d'autres fois auſſi pour la même cauſe, quoy qu'il ſoit tout-à fait repris exterieurement, ne l'eſtant pas en dedans, il ſe dilate, & eſt pouſſé en dehors de la groſſeur d'un petit œuf, ou quelquefois meſme davantage ; c'eſt ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent quand il s'enflâme & s'ulcere ainſi, que c'eſt parce que le cordon a eſté lié trop proche du ventre, pour raiſon dequoy il ſurvient une grande douleur, & l'inflammation enſuite : d'autres diſent que la nature ayant accoutumé de décharger l'urine par cét endroit durant que l'enfant eſtoit au ventre de ſa mere, l'y envoye encore pendant les premiers jours, & qu'elle cauſe cét accident par ſon acrimonie, à quoy il n'y a aucune raiſon ; car il eſt impoſſible que l'urine regorge de la veſſie au nombril par l'ouraque ; dautant qu'il n'eſt pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part. Et tant proche du ventre, & ſerrée que puiſſe eſtre la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eut lié auſſi quelque portion du veritable cuir qui eſt ſenſible) elle ne peut cauſer aucune douleur à l'enfant ; dautant que c'eſt une partie morte & inanimée, auſſi-toſt qu'il eſt hors du ventre de ſa mere, & qui meſme eſt toujours inſenſible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y diſtribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainſi que j'ay dit) de ce que l'enfant reſſentant de grandes douleurs & trenchées du ventre, fait continuellement des cris, par leſquels l'umbilic eſt empêché de ſe reünir : elle peut auſſi eſtre cauſée par une violente, & frequente toux, dautant que

par ſes efforts le ſang eſt pouſſé dans le bout reſtant de la veine umbilicale, qu'il tient toujours dilatée, & ſe corrompant par le ſejour qu'il y fait, il ne manque pas de cauſer inflammation au nombril; & ce qui a eſté lié venant à tomber avant que la reünion ſoit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel ſurvient parfois une grande perte de ſang, & meſme la mort.

La principale choſe qu'on doit obſerver pour la curation de cette maladie, eſt d'appaiſer la toux, & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en eſt cauſe, à moins dequoy elle s'augmenteroit toujours; & s'il avoit des trenchées, on y remediera comme il a eſté dit au Chapitre précedent. Quant au ſurplus, ſi le nombril eſt enflammé, on mettra deſſus un emplâtre de cerat de *Galien* mêlé avec moitié de *populeum*, ou une petite compreſſe trempée en huile roſat avec un peu de vinaigre : l'onguent roſat & l'*album raſis* mêlez enſemble y ſont auſſi fort bons. Si le nombril reſte ulceré aprés que la ligature en eſt tombée, on mettra deſſus des remedes deſſicatifs & aſtringens, tels que ſont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne ſoit pas bien forte, ou en l'eau de plantin dans laquelle on aura fait diſſoudre un peu d'alun. Si l'ulcere eſt petit, on ſe ſervira ſeulement d'un plumaceau de charpis ſec. Pluſieurs perſonnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choſes ſont meilleures à ce ſujet que les emplâtres, leſquels ne ſont jamais ſi deſſicatifs, à cauſe des huiles, ou graiſſes qui entrent en leur compoſition. Si neanmoins on s'en veut ſervir, on prendra celuy de ceruſe, ou le deſſicatif rouge, ou le *pompholix*, obſervant ſur tout de mettre une bonne compreſſe de linge par deſſus ces remedes, avec un bandage pour la tenir juſques à ce que l'umbilic ſoit entierement affermi; de peur qu'outre ſon ulceration il ne fût pouſſé en dehors, & que ſes vaiſſeaux ne vinſſent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les trenchées cauſent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui eſt de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle groſſeur ou petiteſſe que puiſſe eſtre la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par bandage, & par compreſſes qu'on appropriera bien à cét uſage, juſques à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raiſonnable; auquel temps ſi la maladie n'a pas eſté guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, ſi on le ſouhaite : mais ſi enſuite de l'inflammation du nombril il s'y eſt formé un apoſteme qui cauſe cette éminence, & que la tumeur ſoit fort groſſe, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait

l'ouverture, à la verité on donnera bien issuë à la matiere, mais il a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cét accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plutost mourir l'enfant sans luy rien faire, ainsi qu'il dit s'estre comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il recite mesme l'histoire d'un Chirurgien de son tems, nommé Maître *Pierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un apostéme de l'umbilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture, ensuite de quoy survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient estre la seule cause; & pour ce sujet (quoyque sans raison) ils le vouloient tuer, si ledit sieur *de Martigues* ne les en eut empêchés: mais je crois que ce Chirurgien eut évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle disgrace, s'il eut auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où estoit l'enfant; car peut-estre que ressemblant à beaucoup de gens de nostre tems (qui font pareille chose, afin qu'on les croye bien plus habiles que les autres, & qui n'estant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles) il avoit promis de guerir en bref l'enfant de cette maladie qui estoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'apostéme estoit petit, & les forces de l'enfant bonnes, on ne laisseroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture; parce que lors qu'il y a quelque esperance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un desespoir assuré.

CHAPITRE XXXIII.

De la cuisson, rougeur, & inflammation des eines, des fesses, & des cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches, chaque fois & aussi-tost

qu'il a rendu ſes excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy cauſer des rougeurs & des cuiſſons aux eines, aux feſſes, & aux cuiſſes, enſuite de quoy, pour la douleur qu'il en reſſent, ces parties s'enflammeront; ce qui arrive facilement à cauſe de la tendreſſe & delicateſſe de ſon cuir, duquel l'épiderme eſt à la fin ſeparé & enlevé, ſi on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indiſpoſitions conſiſte en deux choſes principales; la premiere, à tenir l'enfant nettement, & la ſeconde, à temperer ſes urines, afin qu'elles ne ſoient pas ſi acres: quant à ce qui eſt de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ſes excrémens auſſi-toſt qu'il les aura rendus, ſans le laiſſer croupir plus long-tems dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de leſſive; à l'égard de la ſeconde choſe à obſerver, qui eſt de temperer les urines de l'enfant afin qu'elles ne ſoient point ſi acres, elle ne ſe peut executer que par le moyen du regime de vivre de la nourrice; lequel doit eſtre rafraîchiſſant, afin que ſon lait ait la meſme qualité, c'eſt pourquoy elle s'abſtiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choſes generales, on appliquera ſur les parties enflammées des remedes qui ſoient rafraîchiſſans & deſſicatifs. Pour ce ſujet, chaque fois que l'enfant ſera nettoyé de ſes excrémens, on luy baſſinera ces parties d'eau de plantin, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & ſi la douleur eſtoit bien grande, on les étuvera ſeulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coutume pour les deſſécher, de ſe ſervir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent deſſus. L'*album rhaſis*, ou le *pompholix* étendus ſur de petits linges en forme d'emplâtre, y ſont encore convenables; & ſur tout en remuant l'enfant, la nourrice aura grand ſoin de luy enveloper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à ſe frotter à nud les unes contre les autres, la cuiſſon & les douleurs n'en ſoient augmentées.

CHAPITRE XXXIV.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

ASsez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celuy d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excés) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres*; quelquefois aussi, quoique le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soy, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomac de l'enfant, à cause de sa debilité, ou de quelqu'autre indisposition, dans lequel acquerant une acrimonie au lieu de se bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse qui s'attache comme une espece de suye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cause de sa tendresse & delicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

Quelques-uns de ces ulceres sont simples, comme ceux qui sont causez de la seule chaleur du lait de la nourrice, ou du sang & des humeurs de l'enfant qui sont un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accés de fiévre: pour lors ils sont fort superficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes; & les autres sont malins, tels que sont ceux qui sont causez par un *virus* venerien, ou qui viennent ensuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, lesquels sont putrides, corrosifs & ambulans, & n'occupent pas seulement la superficie de la membrane qui revest le dedans de la bouche & toute la langue, mais faisant des escares profonds, ils se communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme font principalement ceux qui sont causez par la grosse verole; lesquels ne peuvent pas estre gueris par les remedes ordinaires, mais veulent estre traitez avec leurs specifiques; à moins de quoy ils vont toujours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui souvent sont trop foibles, pour pouvoir supporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur guerison.

Les ulceres de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile gueri-

ſon, à cauſe qu'ils ſont ſituez en lieux chauds & humides, dans leſquels s'augmente promptement la pourriture & la corroſion; outre que les remedes appliquez n'y peuvent pas arrêter; parce qu'ils ſont auſſi-toſt détrempez de ſa ſalive.

Pour guerir ces ulceres, lorſqu'ils ſont petits, & ſans aucune malignité, il faut faire en ſorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, luy faiſant obſerver un regime de vivre rafraîchiſſant, la ſaignant même, & purgeant pour ce faire, s'il eſt beſoin. La bouche de l'enfant ſera lavée avec eau d'orge, ou de plantin, & miel roſat, ou ſyrop de roſes ſeches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron; tant pour mieux détacher, & nettoyer les humeurs viſqueuſes qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne ſurvint inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit eſtre aſſez libre, afin que les humeurs eſtant portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il ſe fait ordinairement, quand les excrémens du ventre ſont trop long-tems retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra uſer de remedes topiques, qui faſſent leur operation promptement, & preſque en un inſtant, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'humeur qui les cauſe, & faire en ſorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-tems ſur ces parties, leur effet & leur vertu ſeroient empêchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent être de ceux qui font quelque eſcare: pour ce ſujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau ſeconde, mêlée avec eau de plantin; ou bien avec un peu d'eſprit de vitriol, prenant bien garde à faire en ſorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede ſera d'autant plus fort & acre, que les ulceres ſeront profonds & malins. Auſſi-toſt qu'on les aura cauteriſez de la ſorte, en les touchant ſimplement une ou deux fois, ſelon leur largeur & profondeur, & ſelon leur corruption (de peur que quelques ſeroſitez acres ne diſtilent ſur les lieux non ulcerez, & meſme dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantin, ou avec decoction d'orge & d'aigremoine & miel roſat; reïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il ſera jugé à propos, & juſques à ce qu'on

reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces medicamens acres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle estant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* venerien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque tems; mais ils ne gueriront point, si on ne se sert de ceux qui sont specifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXV.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans.

LEs dents qui estoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plutost, & quelquefois aussi plus tard; pour quoy faire elles percent les gencives dont elles estoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup qui s'estoient au reste fort bien portez jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce tems. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphorisme 25. du 3. Livre. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le tems, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une demangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie des dents canines, particulierement à ceux qui sont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur. Toutefois le mesme *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulsions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que plusieurs en réchapent,

Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en ſont plutoſt delivrez qu'en d'autre tems, ſi on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement *les œilleres*, cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres ; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qu'on dit avoir communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil : & comme dit auſſi *Hypocrate*, les enfans qui ſont tres-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que les autres ; parce que la douleur en ceux-là, cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade, leur corps en eſtant toujours fort replet, quand le ventre eſt dur. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plutoſt parfaites, que parce qu'eſtant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en ſont plus facilement percées, comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour eſtre plus groſſes, & plus larges, ne peuvent pas ſi-toſt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que les gencives & ſes jouës ſont enflés, il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les froter, de laquelle il diſtile beaucoup d'humiditez, qui y affluent, à cauſe de la douleur qu'il reſſent ; la nourrice en luy donnant à tetter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coutume ; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu en ce tems, & on ſent, & on void les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les coſtez : & ſi les dents ſont long-tems ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes ; la premiere à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui luy pourroient arriver à raiſon de la trop grande douleur, & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plutoſt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-meſmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant des accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir, & temperer ſon lait, afin que la fiévre

fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents ; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on luy tiendra toujours le ventre libre, afin de les évacuer par bas, pour lequel ſujet on luy donnera de petits clyſteres s'il eſtoit reſſerré ; mais ſouvent les enfans n'en ont pas beſoin, parce qu'il leur ſurvient ordinairement en ce tems un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de tems en tems paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant mediocrement deſſus, afin qu'en eſtant rarefiées, elles ſoient plus facilement penetrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir ; à quoy l'enfant pourra auſſi aider luy-meſme, ſi on luy donne à mâchoter un petit bâton de regliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchaſſé une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire neanmoins que ces choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent ; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie, & polie ; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoulager de la demangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu à peu l'épaiſſeur, & tant, qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures, & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer ; les nourrices ont coutume de faire telle choſe avec leurs ongles ; mais l'inciſion faite avec la lancette doit eſtre preferée, parce qu'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſurent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de frotter les gencives de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature ; mais comme ce ſont choſes fondées plutoſt ſur la ſuperſtition que ſur

aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

CHAPITRE XXXVI.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUſſi-toſt que les petits enfans ont la moindre indiſpoſition le flux de ventre leur arrive aſſez ordinairement ; à quoy contribuë fort ſon humidité, qui leur eſt naturelle, comme il eſt enſeigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre, *quicunque alvos humidas habent, ſi quidem juvenes fuerint, melius degunt his qui ſiccas habent.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, ſe portent mieux que ceux qui l'ont ſec. Mais outre que tous les enfans ſont d'une nature humide, c'eſt qu'ils n'uſent auſſi pendant qu'ils tettent que d'alimens fort liquides & fluides, leſquels s'écoulent facilement & promptement de l'eſtomac & des inteſtins.

Le plus ſouvent le flux de ventre leur arrive à cauſe de la grande douleur qu'ils reſſentent à la ſortie de leurs dents ; car toutes les humeurs en ſont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration ; ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tettent beaucoup plus de lait que leur eſtomac n'en peut digerer, dans lequel ſe corrompant, il ne manque pas aprés de leur cauſer le flux de ventre. Il peut auſſi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui eſt trop échauffé, comme eſt celuy de la femme nouvellement accouchée, lequel eſt toujours impur, & principalement pendant les cinq ou ſix premiers jours.

Si le flux de ventre de l'enfant n'eſt accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne ſera pas à craindre, à cauſe que c'eſt une indiſpoſition convenable à ſa nature, & à ſon habitude humide, comme auſſi aux alimens dont il eſt nourri. *Hypocrate* nous l'aſſure ainſi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, ſont moins en danger, deſquels la maladie eſt plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coutume de vivre, ou au tems, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choſes. Neanmoins s'il continuoit bien long-tems, il ſera bon d'y remedier, de peur que l'enfant qui eſt compoſé d'une ſubſtance ten-

dre & molle, facile pour ce ſujet à eſtre, s'il faut ainſi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raiſon de la grande diſſipation des eſprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce ſujet on luy fera tetter un lait bien purifié ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puiſſe mieux digerer; & pour purger ſon eſtomac, & ſes inteſtins de quelques mauvaiſes humeurs, qui pour eſtre contenuës en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digeſtion, on luy fera prendre une petite infuſion de rhubarbe, ou un peu de ſyrop de chicorée compoſé: on luy donnera auſſi quelques petits clyſteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat, & aprés qu'il aura eſté purgé, ils ſeront faits avec eau de plantin. On pourra auſſi mêler pour lors quelque jaune d'œuf dans ſa bouïllie s'il en mange; le ventre luy ſera froté avec huile de coins, & on luy mettra deſſus l'eſtomac des compreſſes trempées en vin aſtringent, dans lequel on aura fait cuire des roſes de Provins, ayant au ſurplus toujours égard aux differentes cauſes du flux de ventre, & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXVII.

Du vomiſſement des petits enfans.

ON ne s'eſtonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excés; auquel cas il ſeroit neceſſaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivy de quelque plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digerer, duquel eſtant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter: il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur cauſent encore la meſme choſe; ce que font pareillement les ſauts, & les ſecouſſes que leur donnent leurs nourrices, en les faiſant danſer trop rudement entre leurs bras, comme auſſi en les berçant trop fort; dautant que par ces mouvemens, le lait eſtant trop agité &

broüillé dans l'eſtomac, il n'en peut pas eſtre bien digeré; mais tres-ſouvent auſſi c'eſt pour n'y pouvoir pas eſtre facilement contenu, à cauſe que l'enfant a le ventre trop comprimé & ſerré avec les bandes & les langes dans leſquels il eſt emmailloté; ce qui fait qu'il eſt obligé de le laiſſer regorger, à cauſe de la douleur qu'il en reſſent; la douceur, & la tiedeur du lait dont l'enfant eſt nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces cauſes.

Quand le vomiſſement eſt trop frequent, il eſt neceſſaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejettant continuellement ſes alimens, n'en fût extrémement debilité par défaut de nourriture, & que l'action de l'eſtomac n'en fût ſi pervertie, qu'elle ne pût eſtre que difficilement rétablie, aprés que cét accident ſe ſeroit converti en habitude.

Pour la curation du vomiſſement, on aura égard à ce qui le peut cauſer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, ſa nourrice ne luy donnera pas tant à tetter; & que ce ſoit peu à chaque fois, afin que ſon eſtomac puiſſe plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura reçu; ſi c'eſt par la mauvaiſe qualité du lait, la nourrice ſera changée, pour luy en donner une qui luy ſoit convenable; ſi c'eſt par la toux, on y remediera en luy donnant des choſes propres pour l'appaiſer, ſelon les differentes cauſes dont elle peut eſtre excitée. Sa nourrice ne le fera pas ſauter ſi rudement, & ne le bercera point ſi fort aprés qu'il aura tetté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digeſtion du lait. On prendra garde auſſi qu'il ne ſoit pas trop preſſé & ſerré de ſes bandes au droit de ſon eſtomac, afin de luy laiſſer la liberté de s'étendre, ſelon la quantité du lait qu'il aura reçu; & outre toutes ces choſes, ſi quelques mauvaiſes humeurs y eſtoient contenuës, il ſera fort à propos de purger l'enfant avec une petite infuſion de rhubarbe, ou luy faiſant prendre demy-once de ſyrop de chicorée compoſé; & aprés qu'il aura eſté ainſi purgé, s'il eſt jugé à propos, on luy fera prendre un peu de ſyrop de coins, pour fortifier ſon petit eſtomac, mettant auſſi ſur ſa region pour ce ſujet, des compreſſes trempées en vin aſtringent, dans lequel on aura fait infuſer des roſes de Provins, de la canelle & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXVIII.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFin de ne pas nous éloigner trop de nostre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les differentes especes d'hernies; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complete aux enfans aussi-bien qu'aux hommes; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusqu'au fond du *scrotum*, & d'autrefois incomplete lorsqu'il ne passe pas l'eine: ce peut estre aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de mesme que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier, & à tousser, à quoy contribuë fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot; dautant que ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à tousser, il est fortement pousse en bas, au moyen dequoy se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remedier à cette maladie aussi-tost qu'on s'en apperçoit; car plus elle est negligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toujours de plus en plus: mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en gueriſſent-ils plutost que les personnes âgées; parce que la reünion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin estant reduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroissement avec l'âge, grossit à proportion de toutes les autres parties du corps, & le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remedier, tant aux completes qu'aux in-

completes. Il ſera fait avec la bande roulée, mettant une compreſſe au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'inteſtin & l'*epiploon* pareillement, s'il eſtoit tombé, dans leur ſituation naturelle. Pour quoy faire, il faudra coucher l'enfant la tête baſſe, puis des deux mains on fera peu à peu la reduction, pouſſant de l'une tout doucement la tumeur, & faiſant rentrer l'inteſtin de l'autre, miſe au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui ſera rentré, pour empêcher qu'il ne reſſorte, faiſant ainſi juſques à ce que la reduction ſoit entierement faite; aprés quoy on mettra une compreſſe aſſez épaiſſe ſur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette ſorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la groſſeur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en faſſe trois ou quatre tours; on poſera d'abord le premier bout ſur le ventre de l'enfant, vers le coſté oppoſite de celuy de l'hernie, enſuite dequoy la bande ſera menée pardeſſous la feſſe de celuy qui eſt malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardeſſus la compreſſe appoſée; où eſtant, on la fera paſſer pardeſſous les reins du meſme coſté, pour luy faire faire le tour du corps, aprés cela elle ſera reconduite comme la premiere fois, continuant ainſi tous les autres tours juſques à la fin, obſervant toujours que les circonvolutions qui paſſent ſur l'eine, ſe faſſent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher toutes avec de petites épingles ſur la compreſſe, afin que le bandage ſoit plus ſtable.

Il ſera fort à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la deſcente, & de bien faire ce bandage; au lieu duquel on luy peut mettre auſſi un petit brayer, qui ſera le meſme effet, ſans qu'on ſoit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée; pour lequel ſujet il doit eſtre ciré de tous coſtés, afin qu'il ne ſoit pourry par les excrémens de l'enfant; Or ſi on veut que tels bandages puiſſent promptement guerir l'hernie, il faut que l'enfant reſte couché au moins durant quarante jours ou davantage, ſelon la grandeur de la dilatation, & qu'on faſſe auſſi en ſorte qu'il ne crie ny touſſe, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy ſoit comprimé en ſon maillot, de peur que ces choſes n'excitent de nouveau l'inteſtin à ſortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, baſſinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra ruptu*ram; mais cela ſert peu en cette rencontre, où le ſeul bandage peut ſuffire, pourveu qu'il ſoit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, lesquelles ne se font point par la chûte d'aucune partie ; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir esté contuses & pressés pendant un mauvais travail ; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent ; car la charnuë & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou tres-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocele*, laquelle est faite par des eaux contenuës dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remedes qui puissent resoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents ; aprés quoy on fortifiera ces parties. On les resoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, rhuë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus ; & on les dessécha avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun ; & aprés la resolution & dessication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura bouïlli avec les roses & l'alun, ayant toujours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocele, & à celle dont elle est entretenuë : mais si les remedes ont esté faits en vain, & que la tumeur soit extrémement grosse, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la seule ponction de la lancette, dont on se doit contenter aux petits enfans, qui pour la foiblesse de leur âge, & la delicatesse de leur corps, & pour n'avoir pas l'usage de la raison, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande operation pour la curation de l'hydrocele ; & même si la tumeur n'est que mediocrement grosse, on n'en doit pas faire ouverture ; car j'ay souvent vû qu'elle se dissipe & se guerit d'elle-mesme avec l'âge, comme dit *Hypocrate* au Livre *De aër. aqu. & loc. Pueris hydropes in testibus fiunt, quandiu parvi fuerint : deinde ætatis progressu evanescunt.*

CHAPITRE XXXIX.

Des galles qui viennent ordinairement à la teſte & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour eſtre ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la teſte & au viſage de l'enfant, où étant, elles y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſejournant, ſe corrompent & ſe convertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite & ulcere la ſimple ſuperficie du cuir; aprés quoy cette ſanie en découle, laquelle venant à ſe deſſécher autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles*; dont il ſe voit des enfans avoir la teſte & le viſage ſi couverts de tous coſtez, qu'ils paroiſſent avoir une callote, & un maſque tout d'une piece; au travers duquel on ne leur voit ſeulement que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exemts.

Beaucoup de perſonnes veulent que ces galles, auſſi bien que la rougeole & la petite verole, ſoient ordinairement cauſées de quelques ſuperfluitez, & du reſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge aprés qu'il eſt né, lequel pour ne pouvoir eſtre bien rectifié, eſt ainſi chaſſé au dehors, afin d'eſtre rejetté comme choſe inutile; mais c'eſt ſouvent pour la mauvaiſe nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme auſſi à cauſe de ſa mauvaiſe qualité, pour raiſon de quoy ſont engendrées quantité d'humeurs vicieuſes & corrompuës qui cauſent cette galle, laquelle vient le plus ſouvent à la teſte & à la face; parce que ce ſont parties qui abondent plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui ſoit au reſte du corps.

On connoîtra que les galles ne ſont pas malignes, ſi elles ſont ſuperficielles, ſi elles ſont humides, & de couleur jaunâtre, & ſi leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, ſans eſtre ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repouſſant au dedans; parce que leur évacuation garantit les petits enfans de pluſieurs fâcheuſes maladies; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'eſt long-tems purgé de

de telles ſuperfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette eſpece de gourme : & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme ſigne, la galle ſoit mauvaiſe, toutefois comme cauſe elle peut eſtre bonne ; parce que la nature a coutume de purger ainſi le corps de l'enfant, en pouſſant au dehors ces excrémens. C'eſt pourquoy on ſe contentera ſeulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaiſes humeurs ; pour lequel ſujet on luy donnera une nourrice bien ſaine, dont le lait ſoit parfaitement purifié & bien rafraîchy ; le ventre de l'enfant ſera toujours tenu libre, & purgé ſi beſoin eſt, avec un peu de ſyrop de roſes, ou de chicorée, afin que les humeurs ne ſe portent pas en ſi grande abondance vers la teſte ; & de peur que la ſanie qui eſt tenuë ſous les galles, venant à ronger & corroder le cuir, ne faſſe des ulceres profonds, il ſera bon auſſi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puiſſe avoir libre iſſuë ; pour quoy faire on ſe ſert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, enſuite dequoy on met pardeſſus des feuïlles de chou, ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choſes attirent & font ſortir. On doit continuer ces remedes juſques à ce que l'enfant ſoit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup ſuppurer les galles ; car ils n'attirent ſeulement que les humeurs ſuperfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte qu'une pire maladie n'arrive ; aprés l'évacuation deſquelles le lieu ſe deſſéchera & ſe guerira de ſoy-meſme. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent eſtre attachées, de peur que venant à ſe gratter, & à écorcher ces galles, à cauſe de la demangeaiſon qu'il y reſſent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XL.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole eſt une maladie contagieuſe des petits enfans, qui arrive auſſi quelquefois (mais plus rarement) aux perſonnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de puſtules toutes ſemblables, venir à toute la ſuperficie de la peau, engendrées de l'impureté du ſang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire univerſel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, auſſi bien que pluſieurs modernes, attribuent la cauſe de cette maladie au reſidu du ſang menſtruel dont l'enfant a eſté nourri au ventre de ſa mere, lequel aprés qu'il eſt né, venant à eſtre échauffé & à bouïllonner dans ſes vaiſſeaux, eſt ſeparé de toute la maſſe du ſang qui a eſté engendré depuis, & eſt épandu vers toute la ſuperficie du corps, pour en eſtre ainſi entierement rejetté & expulſé. Ce raiſonnement, ſelon mon ſens, n'eſt pas bien vray-ſemblable; car nous voyons tous les jours pluſieurs hommes & femmes, qui quoyque bien âgez, n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évité ſi elle procedoit des reſtes de ce ſang menſtruel dont un chacun ſans exception eſt nourri au ventre de la mere. Ceux qui ſont de cette opinion répondent, que ſi on voit des perſonnes exemptes de cette maladie, c'eſt que leur nature forte & robuſte a pû digerer, & conſumer telles ſuperfluitez, ou meſme les purger par d'autres voyes, comme par quelque flux de ventre, ou par d'autres manieres inſenſibles: Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce ſang menſtruel ne pourroit pas demeurer caché & aſſoupy au corps, pendant des trente, quarante, & cinquante années aprés la naiſſance, ſans produire ſes effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cét âge, Mais il eſt bien plus croyable, que la cauſe de la petite verole eſt la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le ſang des enfans & des jeunes gens, qui y ſont plus diſpoſez que ceux qui ſont avancez en âge, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe de leur corps, & plus en certaines années & en quelques ſaiſons, qu'en d'autres, comme il eſt aiſé de le reconnoître journellement; car en tems

pestilentieux, la petite verole est bien plus commune au Printems & en Esté, que sur la fin de l'Automne, & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoiqu'elles soient toutes deux si semblables dans leur commencement, qu'il est souvent difficile de reconnoistre distinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troisiéme jour; auquel tems la verole, qui ne paroissoit estre que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules qui aprés blanchissent & meurissent de jour en jour. La rougeole est causée d'un sang bilieux & échauffé, qui fait seulement des taches rouges par toute la peau, sans aucune élevation, ou tres-petite, qui viennent plus promptement, comme des erysipeles, & principalement au visage; mais la verole est faite d'une matiere sanguine & pituiteuse, qui estant plus crasse & plus visqueuse, produit plusieurs pustules qui s'élevent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches, & meurissent, aprés quoy elles se convertissent en croûtes par la dessication de leur matiere.

Des signes de la verole, les uns precedent la sortie des pustules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, sont la fiévre, étourdissement, tournoyement, & douleur de teste, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, nausées & vomissemens, difficulté de respirer, bâillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaison du nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps; mais lorsque la verole commence à sortir, on voit le troisiéme ou le quatriéme jour beaucoup de pustules qui s'élevent par tout, lesquelles croissent & s'augmentent tant en grosseur qu'en nombre, jusques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meurissent & blanchissent peu à peu; la teste & le visage s'enflent, les yeux se ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excrémens qui s'y dessséchent, les malades ont la voix enroüée, une toux séche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer; & pour lors toutes les parties du corps sont tellement tumefiées par la quantité de pustules, qu'il en paroist tout bouffi, & en est rendu tout monstrueux.

On peut faire de deux especes de petite verole, selon qu'elle est plus ou moins maligne; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fiévre, excitée de la seule ébulition du sang & des humeurs, qui cesse dés les premiers jours sans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, suppure, & guerit facilement, & promptement: les pustules de celle-là sont élevées

en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale, & bien cuite, & les enfans en rechapent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe, & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures, ou lividés, ayant de petites taches noires en leur milieu; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe, & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, freneſie, grande difficulté de reſpirer, ſyncope, dyſenterie, & d'autres qui cauſent tres-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, défigurement & grande difformité du viſage, ou eſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenuës. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mélange de leur matiere; laquelle eſtant amaſſée en grande quantité en un meſme lieu, ronge, & corrode bien plus profondement la partie, que ſi elle avoit eſté épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées; pour raiſon dequoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande perte de ſubſtance qui s'y fait ordinairement; & ſe faiſant un dépoſt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur d'autres parties, elles les carie, & y cauſe d'autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont pas en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent & blanchiſſent en peu de temps, c'eſt un bon ſigne; mais ſi la fiévre eſt forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de reſpirer, & autres accidens à meſure que les puſtules ſortent, ſi elles ſont en grand nombre, noires, plates, ſeches, & ſans ſuppuration, c'eſt ſigne de mort. Mais les enfans ne ſont pas en un ſi grand danger dans cette maladie que les perſonnes âgées, dautant qu'elle eſt convenable à leur âge, & à leur nature, & qu'ils ont auſſi le cuir plus rare, & plus mol, au travers duquel cette matiere eſt plus facilement expulſée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ſes pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole; à cauſe que ſa matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement; elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel tems elles paroiſſent preſque ſemblables.

La gueriſon de la petite verole, depend principalement de la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de tems, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit eſtre tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce tems, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec chair de veau & volaille; on luy pourra auſſi donner un peu de bonne gelée; ſon boire ſera de ptiſanne faite avec orge mondé, racine de chiendent, & regueliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mammelle, on ne luy doit donner aucune boüillie, juſques à ce qu'il ſoit entierement gueri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ny autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ny trop chaud, ny trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrémement, en faiſant grande reſolution, & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les humeurs au dedans du corps, & empêche la ſortie de la verole. On recommande qu'il ſoit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cauſe que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit ſouvent aux yeux, & les enflamme par ſa vivacité, auſquels il ſurvient toujours une grande fluxion dans cette maladie; c'eſt pourquoy je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puiſſe eſtre, devroit eſtre préferée; mais l'uſage le veut ainſi. Le dormir de l'enfant doit eſtre moderé, afin que par ſon moyen les humeurs eſtant mieux cuites & digerées, la ſortie des puſtules ſe faſſe plus aiſément; il ne doit

pas aller juſques à un trop profond aſſoupiſſement, qui ſeroit un ſigne d'une nature accablée; le ventre luy ſera tenu médiocrement libre avec petits clyſteres afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-tems retenus.

Mais lorſque la verole eſt accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de reſpirer, & d'autres accidens, le principal remede eſt la ſaignée, bien que la pluſpart des femmes, qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, la blâment, & ne veulent pas ſouffrir qu'on la faſſe à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de ſortir; & quand il arrive que les enfans auſquels on s'en eſt ſervi, meurent, quoy que ce ſoit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cauſe à la ſaignée; mais il eſt tres-certain que ce remede eſt tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par ſon moyen toutes les humeurs ſont rafraîchies, & la plenitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reſte. Pour ce qui eſt de la purgation, on ne s'en doit pas ſervir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cauſe aux humeurs, la nature ne ſoit détournée & empêchée de faire ſon operation; mais on en uſera fort à propos ſur la fin, pour évacuer ce qui pourroit eſtre demeuré d'impur, de peur que ce reliqua ſe jettant ſur quelque partie, n'y causât du dégat.

Or pendant tout cela, on doit ſe ſervir de fois à autre de choſes qui puiſſent fortifier le cœur, comme ſont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on ſe ſert ordinairement, qui ſont plutoſt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ny de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaiſes, qu'on croit ſuperſtitieuſement, & ſans aucune raiſon, avoir des facultez ſpecifiques à ce ſujet, L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande eſperance, decedé il y a quelques années à la premiere fleur de ſon âge, nous prouve bien cette verité; lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces ſortes de drogues, appellées ſans raiſon *remedes ſpecifiques*, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient eſté vray-ſemblablement ſalutaires, & principalement la ſaignée. Mais les veritables & les plus ſalutaires cardiaques, ſont premierement la reſpiration d'un air ſain & pur, & les bons alimens, avec l'uſage moderé des choſes qui ſont agreables à l'eſtomac, & qui le réjoüiſſent & le confortent, en reſiſtant à la pourriture des humeurs, comme ſont les ſyrops de Limon

& de Grenade, mêlez avec la ptiſanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui eſt le meilleur de tous les cardiaques, ſi la fiévre n'eſt pas grande; & ſi c'eſt un enfant à la mammelle, le ſeul lait luy doit ſuffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'eſt-à-dire au traitement des puſtules, afin qu'elles ſe puiſſent meurir plus facilement, auſſi-toſt qu'elles commencent à paroître, qui eſt vers le troiſiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du viſage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de creſme, d'autres ne ſe ſervent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par pluſieurs fois en eau de roſe, & bien battu en un mortier de marbre, dequoy ils les graiſſent juſques à parfaite gueriſon; & quand les puſtules ſont bien meures, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la demangeaiſon qui y ſurvient, qui arrive ordinairement environ vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus groſſes, pour en faire ſortir la matiere, de peur que par ſon trop long ſejour, elle ne vint à ulcerer & corroder trop profondement les parties. Cela ſe fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciſeaux; aprés quoy pour les deſſécher, on frotera le viſage d'un liniment fait de creſme recente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede juſques à ce que les croûtes ſoient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au ſoir; ou on le fera avec onguent roſat, dans lequel on mêlera un peu de ceruſe bien pulveriſée.

Pour empêcher que la verole ne faſſe venir trop grande fluxion ſur les yeux, il eſt bon d'uſer au commencement de quelque remede rafraîchiſſant, qui en repouſſant moderement, la puiſſe empêcher. On ſe ſert ordinairement d'eau roſe, & de celle de plantin mêlées enſemble, avec quoy on les baſſine de temps en temps; la pluſpart des femmes y ajoûtent un peu de ſafran qu'elles font détremper dedans; mais à cauſe de ſa forte odeur, j'aimerois mieux me ſervir des eaux toutes ſeules; le lait de la nourrice eſt pareillement fort bon pour en appaiſer la douleur. On aura ſoin auſſi de temps-en-temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puiſſe plus facilement reſpirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir ſa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra uſer d'un peu de ſyrop violat mêlé avec ſa ptiſanne; & pour inciſer les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade, mais le ſeul lait ſuffira pour le petit enfant.

Faiſons voir maintenant la maniere avec laquelle il doit eſtre traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée *la groſſe-verole*, pendant qu'il eſt encore à la mammelle.

CHAPITRE XLI.

De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, eſt une maladie contagieuſe, elle ne l'eſt ordinairement qu'à l'égard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes perſonnes par frequentation; mais il n'en eſt pas de meſme de la groſſe verole, dont le venin eſt ſi pernicieux & ſi ſuſceptible, qu'un ſeul enfant qui a ce mal, eſt capable de le communiquer (comme il s'eſt vû bien des fois) à des familles entieres, & auſſi-bien aux vieux qu'aux jeunes. C'eſt une choſe digne de grande compaſſion, de voir de pauvres petits innocens à la mammelle affligez d'une ſi fâcheuſe maladie, laquelle outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ne ſont pas coupables, elle les fait encore aſſez ſouvent abandonner d'un chacun, & delaiſſer meſme de leur propre mere dans un état ſi déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un ſi jeune âge, ou ils l'ont apporté en naiſſant, l'ayant dés le ventre de leur mere; ce qu'on reconnoît ſi elle en étoit infectée, & ſi en venant au monde ils avoient des puſtules, & des ulceres en pluſieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuiſſes, comme auſſi à la teſte; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont pris de leur nourrice qui en eſt pareillement gâtée; pour lors les premieres impreſſions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cauſe de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tette, lequel luy ſervant de nourriture, ne manquera pas de communiquer enſuite ce venin à toutes les autres parties de ſon corps. On doit neantmoins obſerver que l'on voit ſouvent des enfans qui tettent le lait d'une nourrice fort échauffée, avoir pour cette ſeule cauſe, quantité de puſtules aux feſſes, & au dedans des cuiſſes, qui donnent quelquefois lieu de les ſoupçonner d'eſtre infectez de la maladie venerienne : mais on peut juger que ces puſtules, quoyque groſſes & élevées, ſont ſimples & ſans malignité, ſi elles ne ſont accompagnées d'aucun autre accident : auquel cas il faut

ſeulement

ſeulement pour leur gueriſon donner à l'enfant une autre nourrice, dont le lait ſoit bien temperé, & qu'elle ait ſoin de tenir toujours l'enfant bien nettement.

Il eſt tres-difficile que les enfans qui ſont nés avec la maladie venerienne en puiſſent guerir ; & ils meurent preſque toujours tres-peu de tems aprés ; parce que toute leur ſubſtance ne peut pas ſe rétablir, ayant eu pour fondement un ſi mauvais principe, qu'eſt le ſang de la mere infecté d'un tel venin, dont ils ont eſté engendrez, formez & nourris : mais à l'égard de ceux qui l'ont priſe de leur nourrice ſeulement, il y a beaucoup plus d'eſperance & de facilité à leur gueriſon ; parce que le venin du mauvais lait ne ſe communiquant pas d'abord avec toute la ſubſtance du lait dans les vaiſſeaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de degât qu'en l'autre occaſion, où le ſang dont il eſt ſeulement nourri pendant qu'il eſt au ventre de la mere, luy eſt porté, & s'épanche tel qu'il eſt dans toutes les parties de ſon corps ; car il n'y a ſeulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant eſté changé en chyle dans l'eſtomac, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ſes excrémens, peut en ſe mêlant aprés avec le ſang, l'alterer, & le corrompre, par la mauvaiſe qualité qui luy reſte toujours, nonobſtant les differentes preparations qu'il a reçuës : neanmoins l'enfant qui a pris le mal de ſa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la tettera ; dautant que ſon lait eſt toujours infecté de cette qualité veneneuſe ; & le pire eſt que luy en donnant une autre, comme on eſt obligé de faire pour le guerir, c'eſt un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en general, que la curation de la groſſe Verole eſt tres-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mammelle, à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ny ſupporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent ; c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, que par une cure palliative on put differer à les traiter tout-à-fait, juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans ; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, dautant que cette méchante maladie va toujours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps, à cauſe de ſa delicateſſe & molleſſe, que ſur celuy de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois dans ce tems d'en entre-

prendre la curation, quoy que l'enfant ſoit encore à la mammelle. Cette entrepriſe eſt à la verité bien perilleuſe pour lors ; mais on eſt contraint de s'y reſoudre, quand il n'y a aucune apparence, ny eſperance qu'il puiſſe réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce ſujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, ſi elle eſtoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait ſoit bien purifié ; & s'il n'étoit ainſi, elle ſeroit ſaignée & purgée pour ce faire, ſelon qu'il ſeroit requis. La pluſpart veulent, afin qu'il ſoit medicamenteux, qu'elle uſe durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction ſudorifique ; mais outre que je crois que telles choſes auroient peu d'effet, je craindrois que luy échauffant le lait, elles ne portaſſent préjudice à l'enfant au lieu de luy profiter ; c'eſt pourquoy j'aimerois mieux qu'elle obſervaſt ſeulement de ſa part un regime de vivre, qui le pût temperer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-meſme, il ſera bon qu'elle lave le bout de ſa mammelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à tetter à l'enfant, & qu'elle ſe purge de tems en tems, afin d'avoir le corps plus net, & moins diſpoſé à recevoir cette infection.

Mais ſouvent ces pauvres petits enfans ainſi affligez, ſont ſi malheureux qu'il ne ſe trouve aucune nourrice, qui veüille en leur donnant la mammelle s'expoſer au riſque de gagner la maladie : en ce cas, il faudroit en choiſir une qui eût du lait en abondance, & dont les mammelles rayaſſent facilement, afin qu'en les preſſant ſeulement, il en tombât ſuffiſamment dans la bouche de l'enfant pour ſa nourriture, ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaller avec une petite cuilliere, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extremité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche ; ou bien elle luy donnera ſouvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera ſuccer enſuite : mais pour le plus ſeur, afin que l'enfant ne puiſſe gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle ſujettion, il ſera mieux de luy faire tetter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choſes convenables, afin que ſon lait en ſoit meilleur.

Pour ce qui eſt de l'enfant, il eſt certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui eſt confirmée, que par l'uſage des remedes dans la compoſition deſquels entre le mercure, qui juſques à preſent a eſté reconnu pour le vray antidote du venin de cette maladie :

c'eſt pourquoy aprés l'avoir ſaigné, & purgé avec ſyrop de Roſes ou de Chicorée, on luy fera (ſi ſes forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frottera ſeulement les puſtules, & les ulceres; quoy faiſant peu à peu, en reïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit eſtre preſque inſenſible, de peur que les humeurs émuës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fiſſent trop enfler, & n'y cauſaſſent de fâcheux ulceres, qui l'empeſcheroient de pouvoir tetter: il faut pour ce ſujet que l'onguent ne ſoit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux eſtre plus long-tems à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir uſé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abſtiendra durant cinq ou ſix jours, pour reconnoiſtre juſques à quel degré l'enfant en pourra eſtre émeu; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il eſt neceſſaire de les reïterer, & avec quelle doze, laquelle ne ſe peut veritablement décrire; parce que toutes les habitudes des enfans ſont auſſi differentes, que celles des hommes, entre leſquels aucuns cracheront plutoſt pour une ſimple friction, que d'autres pour ſix conſecutives; mais en ce cas il n'y a pas ſi grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on reïtere & on augmente bien plus facilement la doze, quand elle n'a pas eſté aſſez forte la premiere fois, qu'on ne retient ſon effet quand il excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure; & quant à ce qui eſt des ulceres qui luy viendront à la bouche, ſa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mélant un peu de miel roſat, ou du ſyrop d'abſynthe avec vin blanc, luy nettoyant ſouvent par ce moyen la bave qui s'y amaſſe: pour la luy faire vuider plus facilement, il doit eſtre couché ſur le coſté, & non ſur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'eſtomac, ou ſur la poitrine, ne vinſſent à le ſuffoquer. Il ſera auſſi tenu bien chaudement, ſans le porter à l'air, veillant au ſurplus à l'effet du remede, qui ne doit eſtre conduit en cette occaſion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laiſſé à la diſcretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, eſt de prendre demy once de mercure, qu'on nettoyera bien de ſa craſſe, en le faiſant paſſer pluſieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois; aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec qua-

tre onces d'axonge de porc, tant & ſi longuement qu'il y ſoit tout-à-fait bien incorporé ; ce qu'eſtant fait, on prendra deux dragmes de cét onguent pour chaque friction, & plus ou moins ſelon que l'enfant paroiſt fort, & diſpoſé à eſtre émeu, dont on oindra principalement les puſtules & les ulceres, comme il a eſté dit. *Pigray* aſſure meſme qu'il a vû des enfans guerir, pour avoir eſté frotez de la ſeule axonge agitée & battuë en mortier de plomb ; mais c'eſt toujours à raiſon du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

CHAPITRE XLII.

Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent loûches, tortus, boſſus, ou boiteux.

LE corps des petits enfans, pour raiſon de ſa tendreſſe, eſt comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, auſquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement ; c'eſt pourquoy on doit ſoigneuſement prendre garde en ce tems, que la bonne conformation de leurs petits membres ne ſoit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'eſtant, elle puiſſe eſtre reduite en l'eſtat naturel par le ſoin qu'on en prendra : or entre autres choſes on tâchera que l'enfant ne devienne louche, tortu, boſſu, ou boiteux, & de redreſſer au mieux qu'il ſera poſſible celuy qui le ſera.

On empêchera qu'il ne devienne louche, ſi on luy donne une nourrice qui ait la veuë ſtable & droite, afin qu'il ne prenne pas cette mauvaiſe habitude par ſon exemple, ſi elle l'eſtoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toujours que ſon berceau ſoit ſitué en telle ſorte qu'eſtant couché il puiſſe voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu ; de peur qu'eſtant de coſté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faiſant, il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Æginete*, & *Paré*, veulent qu'on redreſſe & affermiſſe la veuë de l'enfant louche, en luy mettant au viſage un maſque, où ſoient ſeulement deux petits trous au droit des yeux, par leſquels il puiſſe voir ; ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il ſera obligé de la tenir toujours vers ce lieu, par le moyen de quoy les yeux s'affermiront en une ſi-

tuation directe, & quitteront peu-à-peu la mauvaise habitude qu'ils avoient prise de regarder de costé. Ce conseil semble estre bon en apparence; mais je crois que l'usage de ce masque seroit bien incommode à l'enfant; outre que pour le peu qu'il seroit remué, ou vacilleroit de quelque costé que ce fût, les petits trous ne correspondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la veuë en seroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & bossu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une situation bien droite, luy estendant également les bras & les jambes, & tournant ses bandes tantôt d'un costé, tantost de l'autre, de peur que le bandant toujours d'une mesme maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il sera couché dans son berceau, il doit estre situé directement sur le dos, sans estre courbé, ny porter à faux; & sur tout quand la nourrice le tiendra entre ses bras, elle le portera tantost sur l'un & tantost sur l'autre; car luy serrant toujours les jambes contre elle d'un même costé, ce seroit un grand hazard, si elle ne les rendoit à la fin tortuës; & c'est souvent le seul sujet, pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoy la plusspart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui est neanmoins de tres-grande consequence.

Quand ces parties auront que'que mauvaise conformation dans leur figure, elles seront raccommodées avec bandes & compresses, mises aux endroits necessaires pour les tenir en état pendant que l'enfant est au maillot; aprés quoy étant un peu plus grand, on se servira de petites botines d'un cuir un peu fort, ou d'autres machines propres à cét usage, avec lesquelles on luy redressera les jambes, si leur defaut estoit bien considerable, à moins de quoy on ne doit pas s'en mettre fort en peine; car j'ay tres-souvent vû qu'à des petits enfans qui paroissoient avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genouïl, lors qu'ils commençoient à marcher à l'âge de deux ans, ces parties se sont redressées d'elles-mesmes naturellement, à proportion qu'elles se fortifioient avec l'âge, sans aucun usage de botines, ny d'autres machines, qui sont souvent plus incommodes en ces occasions qu'elles ne sont utiles: & si ce n'estoit que le pied qui fût tourné plus d'un costé que de l'autre, on se contentera de souliers, qui soient plus hauts de semelles vers les endroits

neceſſaires, afin de le faire pancher & retourner du coſté oppoſite: quand la poitrine, ou l'épine du dos ſeront contrefaites, le vice ſera racommodé, ſi faire ſe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut ſera caché, en garniſſant les vêtemens de l'enfant, avec cartons, bâtons de baleine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redreſſer les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant juſques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'eſt pas neceſſaire d'en faire en ce lieu une plus ample deſcription; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes ſortes d'ages, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoiſſance, que pour leur curation, ſi ce n'eſt à raiſon de la tendreſſe & delicateſſe de leur corps: C'eſt pourquoi il nous reſte ſeulement, pour mettre fin à noſtre entrepriſe, de faire connoiſtre les conditions neceſſaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XLIII.

Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.

C'Eſt avec grande raiſon qu'*Aulus Gellius* au 1. Chap. de ſon 12. Livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demy-meres, leſquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant auſſi-toſt qu'elles l'ont mis au monde, luy déniant le lait de leurs mammelles lorſqu'elles le voyent vivant en implorer amoureuſement l'aſſiſtance, par ſes larmes dignes de compaſſion, aprés avoir nourri de leur propre ſang dans leur ventre un je ne ſçay quoy, qu'elles ne voyoient ny ne connoiſſoient pas. Diſons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requiſes à une bonne nourrice, eſt d'être la mere propre de l'enfant, tant à cauſe du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle prend un bien plus grand ſoin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement ſon nourriſſon, que d'un amour feint & ſimulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement, que l'eſperance de la récompence qu'elle attend de ſes peines par un loyer mercenaire: C'eſt pourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins

bonne, ſera toujours préferée à l'étrangere. Mais comme il ſe rencontre ſouvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir ſon enfant, ſoit pour ſe conſerver en ſon embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plupart des bourgeoiſes, ſoit auſſi parce que ſon mari ne voudra pas luy-même ſouffrir, ny voir un tel embarras, ou bien pour eſtre ſi incommodée & indiſpoſée qu'elle n'en eſt pas capable ; pour lors on ſera obligé de luy ſubſtituer une autre nourrice, pour ſupléer à ſon défaut, laquelle on choiſira la plus convenable à l'enfant qu'il ſera poſſible.

Or ainſi que nous voyons que des arbres, quoy que de même eſpece, & nés en meſme lieu, eſtant aprés tranſplantez en differentes terres, produiſent des fruits de tres-different goût, à raiſon de la nourriture qu'ils en tirent, de meſme la ſanté des enfans, & ſouvent meſme leurs mœurs, dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens, car chacun ſçait que la ſanté du corps, correſpond aux humeurs dont toutes les parties ſont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toujours de la nature des alimens, dont elles ont eſté engendrées : pour ce qui eſt des mœurs, elles ſuivent ordinairement le temperament, lequel procede auſſi de la qualité des humeurs : par cette conſequence, telle que ſera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle ; & en la tettant il ſuccera avec le lait les vices de ſon corps & de ſon eſprit. Cela ſe reconnoiſt tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere eſtrangere ; car ils participent toujours quelque choſe de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foibleſſe du corps ; ce qui ſe remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoiſe en les faiſant tetter quelque animal domeſtique, comme une vache, ou une âneſſe, ou quelque chevre, & au contraire le chien ſera bien plus furieux & farouche, s'il eſt nourri par une louve.

Les conditions neceſſaires à une bonne nourrice ſe tirent ordinairement de ſon âge, du tems & de la maniere qu'elle eſt accouchée, de la bonne conſtitution de toutes les parties de ſon corps, & particulierement des mammelles, de la nature de ſon lait, & enfin de ſes bonnes mœurs.

Quant à ce qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt-cinq ans, juſques à trente-cinq ; dautant que durant cét eſpace de tems, la femme eſt plus ſaine & plus forte & vigoureuſe ; elle n'y eſt pas ſi propre au deſſous de vingt-cinq ans ; parce que

ſon corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut eſtre ſi robuſte; & au deſſus de trente cinq, n'ayant pas du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant : toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrices dés leur vingtiéme année, & d'autres juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au deſſus, & au deſſous de ces deux âges.

Pour le tems & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, il faut qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout-à-fait purifié; dautant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé aprés quelque tems de luy en donner une autre; elle ne doit pas avoir avorté, mais elle doit eſtre accouchée à terme d'un enfant mâle, vivant & bien ſain; car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution; & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant, afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'experience qu'elle a de la choſe.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en general, qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans eſtre ſujette à aucune maladie; qu'elle ſoit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la veſſie, point ſujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepſie, ou à quelqu'autre maladie hereditaire; qu'il n'y ait en elle aucune tache, ny meſme le moindre ſoupçon de maladie venerienne; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ny autre vilainie de cette nature; qu'elle ſoit robuſte, afin de veiller & ſolliciter l'enfant en tout ce qui luy ſera neceſſaire, qu'elle ſoit de ſtature mediocre; c'eſt à dire, ny grande ny petite, ny trop graſſe, ny trop maigre; parce que le corps qui eſt d'une telle ſymmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ſes fonctions, & comme on dit ordinairement, *in medio conſiſtit virtus.* Mais ſur tout elle ne doit point eſtre groſſe d'enfant; elle ſera d'un temperament ſanguin, ce qu'on connoiſtra par ſa couleur vermeille, non ſi rouge, mais tirant à blancheur, d'une chair ferme non mollaſſe; elle n'aura point auſſi ſes menſtruës; parce que ce ſeroit un ſigne que ſon ſang ſeroit trop échauffé, ſoit à cauſe de ſon temperament qui eſt ainſi, ou par quelque paſſion amoureuſe,

ou

ou autrement ; elle ne ſera pareillement ſujette aux fleurs blanches; dautant que telles ſuperfluitez ſont indice d'une mauvaiſe habitude ; elle ne ſera point rouſſe, ny marquée de taches de pareille couleur ; mais elle doit eſtre de poil noir ou châtain ; elle ſera bien faite de corps, propre en ſes veſtemens, & belle de viſage, ayant l'œil gay & riant, la veuë droite, les dents ſaines, & blanches, ſans en avoir aucune gâtée ny pourrie, de peur que ſa bouche ne ſoit de mauvaiſe odeur ; ſon ton de voix doit eſtre agreable, afin de rejoüir l'enfant, elle doit auſſi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne ſente point mauvais, comme font ordinairement celles qui ſont rouſſes, & parfois meſme quelques-unes qui ſont tres-noires de poil & fort blanches de peau ; car leur lait eſt chaud, acre, & puant, comme auſſi de tres-méchant gouſt ; elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainſi que nous avons dit ; parce que la nourrice qui baiſe continuellement l'enfant luy infecteroit les poulmons, en luy faiſant ſouvent reſpirer ſon haleine corrompuë ; elle doit avoir les mammelles aſſez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une ſuffiſante quantité de lait, ſans eſtre toutefois groſſes avec excés ; elles doivent eſtre entieres, & ſans cicatrices provenant de quelques apoſtemes qu'elle y auroit eus ; il faut qu'elles ſoient mediocrement fermes & charnuës, & non mollaſſes & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en ſoit plus forte. La poitrine de la nourrice doit eſtre large, à cauſe qu'eſtant ainſi, le lait a plus d'eſpace pour eſtre bien preparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui eſt des bouts des mammelles, elles les doit avoir bien faits, c'eſt à dire point trop gros, ny durs, ny calleux, ny trop enfoncez ; mais qu'ils ſoient un peu élevez, & de groſſeur & fermeté mediocre, bien perforez de pluſieurs petits trous, pour eſtre de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire ſortir le lait, en les ſuçant & les preſſant avec ſa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter, en ce qui concerne toutes les parties de ſon corps, il y a tout ſujet de préjuger que ſon lait doit eſtre bien conditionné ; ce qu'on connoîtra premierement à ſa quantité, qui doit eſtre telle qu'elle puiſſe ſuffire pour la nourriture de l'enfant ; elle n'en doit pas auſſi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à ſe grumeler, ou à s'enflâmer aux mammelles y ſejournant

trop long-tems ; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins ; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant : Il doit estre de substance & consistance mediocre, c'est à dire, ny trop aqueux, ny trop épais ; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main, si en la panchant tant soit peu il s'écoule aussi-tost ; c'est signe qu'il est trop aqueux, & qu'il n'est pas assez cuit ; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main, c'est indice qu'il est trop grossier, & trop visqueux : Le bon est celuy qui est entre deux consistances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte : quant à sa couleur, la plus blanche est la meilleure, & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné ; il doit estre d'une odeur douce & agreable ; car c'est un témoignage de sa bonne temperature ; le contraire se reconnoît aux rousles, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante, & mauvaise ; & pour estre parfait en toutes bonnes qualitez, il doit estre de bon goût, c'est à dire, de saveur douce & sucrée, sans aucune acrimonie, ny aucun goût étrange, & qu'il ne soit pas trop chaud.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui consiste aux bonnes mœurs, c'est pourquoy elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussi-tost qu'il en aura besoin ; elle sera sage, & prudente, & ne sera point sujette à la colere, ny querelleuse ; tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaises impressions à l'enfant, que parce que cette passion échauffe extraordinairement le lait ; elle ne sera point mélancolique, mais joyeuse, & gaillarde, riant souvent & moderément, afin de le divertir ; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excez de Venus ; mais elle pourra user avec mediocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourveu que ce soit avec son mari ; laquelle permission luy est volontiers octroyée par *Ioubert*, au Chapitre septiéme du cinquiéme Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alleguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoy qu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toujours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidel mari : car en effet la semence trop long-tems retenuë (principalement aux femmes qui avoien

coûtume d'uſer ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cauſe une telle demangeaiſon, & une ſi grande envie de s'en décharger, que s'en abſtenant par force, elle ne manqueroit pas de ſe corrompre dans ſes vaiſſeaux; aprés quoy elle cauſeroit une grande agitation tant des humeurs du corps, que des paſſions de l'ame; dautant qu'il n'y a point (comme chacun ſçait) de plus violente, ny de pire rage que celle de l'amour: c'eſt pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice uſe moderément du coït avec ſon mari, & que ce ſoit ſeulement pour décharger & vuider la trop grande plenitude, & non pour autre cauſe; quoy faiſant, elle obſervera ſeulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cét exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laiſſer repoſer pendant ce tems, toutes les humeurs de ſon corps, qui ont eſté agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de ſpecifier, tant à l'égard de ſa perſonne, qu'en ce qui concerne ſes mœurs, & qu'elle ſe maintienne en cét eſtat, par un regime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne ſoit pas contraire au ſien, il y a pour lors tout ſujet d'eſperer qu'elle eſt capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite ſanté le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'eſtre acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes groſſes & accouchées; Ie le prie, luy qui eſt l'unique ſource de toute ſcience, qu'il vous vueille enſeigner les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

.... Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Fin du troiſiéme, & dernier Livre.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

ABus de la pluſpart des Anatomiſtes, qui croyent ſans raiſon que la ſubſtance de la Matrice devient d'autant plus épaiſſe qu'elle ſe dilate dans le tems de la groſſeſſe. 19. 351

Abus de ceux qui croyent qu'il ſe rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 36

Abus de quelques Auteurs, qui diſent qu'une femme peut concevoir aprés la mort de ſon mary. 61

Abus d'*Ariſtote*, qui veut que la femme n'ait pas de ſemence. 61. 74

Abus de la pluſpart des Auteurs, & de toutes les Sages-femmes, qui veulent que la femme groſſe faſſe plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de ſa groſſeſſe. 116. 189

Abus de ceux qui croyent que pour une ſaignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme. 120. 126

Abus des Sages-femmes, qui font avaler à la femme groſſe qui s'eſt bleſſée, de la ſoye rouge cramoiſy, ou de la graine d'écarlate. 187

Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de 8. mois ne peut pas vivre, comme celuy de 7. mois. 195

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* ſe ſeparent dans le tems de l'accouchement, pour laiſſer ſortir l'enfant. 201

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le tems qu'il eſt dans la Matrice. 212

Abus de *Fernel* qui dit que les enfans mâles ont la face tournée en deſſous, lorſqu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus. 228

Abus inſigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé ſon *meconium* durant qu'il eſt dans la Matrice, c'eſt un ſigne certain & indubitable de ſa mort. 269. 270

Abus des Gardes qui bandent extrémement fort le ventre de l'Accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges. 366

Abus des Gardes qui dõnent trop à mãger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui eſt tout vuide aprés l'accouchement. 368

Abus inſigne de *Rouſſet*, qui veut qui le peſſaire dont on ſe ſert pour la deſcente de Matrice, s'introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice, & non pas dans le *vagina*. 383

Abus de ceux qui croyent que le lait des mammelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement ac-

couchées. 398
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que la maladie des mammelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant. 423
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moiſiſſure morveuſe, ſi la femme uſe du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe. 454
Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau-né, croyant par là le rendre plus fort. 455
Accidens qui precedent l'avortement. 185
Accidens qui ſurviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance. 401
Accidens qui ſurviennent à la ſuppreſſion des vuidanges. 402
Accidens qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, que l'on croit eſtre cauſez par vapeurs qui s'élevent de la matrice, ne ſont ordinairement excitez que par la ſympathie & communication des nerfs de la Matrice, avec ceux de la ſixiéme paire. 433
Accouchée, comment doit eſtre traitée incontinent aprés l'accouchement naturel. 364
Accouchée, quel regime doit obſerver durant tout le tems de ſa couche. 368
Accouchement, ce que c'eſt, ſes differéces, & ſes differens termes. 192.193
Accouchement, comment eſt diſtingué de l'avortement. 180
Accouchement naturel, quatre conditions y ſont requiſes. 193.237
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre nature, leurs cauſes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 253
Accouchement contre nature eſt la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie. 260.262
Ame, ſçavoir ſi elle eſt actuellement, ou ſeulement en puiſſance dans la ſemence. 79
Ame, en quel tems eſt introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede. 79.80
Amnios eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription. 211
Apoſtemes des mammelles, on n'y doit pas laiſſer ſejourner trop long-tems la matiere aprés ſa parfaite maturité, de peur que les propres reſervoirs du lait n'en ſoient corrodez. 428
Apoſtemes des mammelles, comment doivent eſtre ouverts. 427
Apoſtemes des mammelles requierent pour leur gueriſon qu'on en faſſe évader entierement le lait. 427
Apoſteme qui ſuit l'inflammation de la Matrice ſe convertit ſouvent en *cancer* incurable. 408
Appetits eſtranges des femmes groſſes leur cauſent ordinairement le flux de ventre, à cauſe des alimens de mauvais ſuc dont elles uſent. 144
Arrierefaix, delivre, ou *placenta*, ce que c'eſt. 218
Arrierefaix eſt tout-à-fait inutile à l'enfant auſſi-toſt qu'il eſt entierement ſeparé de la Matrice. 352.452
Arrierefaix detaché de la Matrice cauſe toûjours de grandes pertes de ſang à la femme groſſe, qui la mettent en tres-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt tres-promptement accouchée. 152.321
Arrierefaix s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoiét coûtume de ſe décharger par la Matrice. 221
Arrierefaix ne doit eſtre tiré de la Matrice devant que tous les enfans en ſoient dehors, quand il arrive

que la femme en a pluſieurs. 240
Arrierefaix reſté dans la matrice aprés que le cordon en eſt rompu, comment en doit eſtre tiré. 245
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la matrice, non pas tant par ſon adherence, que par la contraction de l'orifice interne. 247
Arrierefaix reſté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorty. 249
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la matrice, que celuy de la femme qui accouche à terme. 249
Arteres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoy les veines ne contribuënt aucunement. 42
Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes. 180
Avortement cauſé par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte. 113
Avortement cauſé par la vapeur du charbon. 113
Avortement cauſé à l'Imperatrice pour avoir bû à la glace. 115.181
Avortement, & l'effluxion des ſemences peuvent eſtre cauſez par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës. 115
Avortement volontaire doit eſtre en horreur à tous les Chrétiens. 184
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement. 184
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement. 185
Avortement arrive plûtoſt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres, ſelon *Hyp.* 186
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre continuë, la fait preſque toûjours mourir tres-peu de tems aprés. 188

B

Bain eſt tout-à-fait contraire aux femmes groſſes. 120.177
Bain ne convient point au commencement de la curation du ſcyrrhe de la matrice. 411
Bains conviennent à quelques femmes incommodées de fleurs blanches. 447.
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée doit eſtre peu ſerré durant les premiers jours. 366
Berceau de l'enfant comment doit être ſitué, pour empêcher qu'il ne devienne louche. 508
Bouïllie de l'enfant nouveau-né comment doit eſtre faite, pour eſtre de facile digeſtion. 461
Bouïllie ne doit pas être donnée à l'enfant nouveau-né, qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt. 462
Bouïllie, ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des trenchées du ventre aux petits enfans. 479.

C

Cancer de la Matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes. 412.
Cancer de la Matrice eſt incurable. 413
Cancer de la Matrice fait toûjours mourir la femme miſerablement, aprés luy avoir fait traîner une vie languiſſante durant un long-tems. 413
Cardiaques, quels ſont les veritables. 249
Caruncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'eſt, & comment peuvent eſtre marque de la virginité. 30.37
Cauſe pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement

de leur premier enfant, que les jeunes. 204. 254
Cauſes de l'accouchement contre nature. 253
Cauſes de la retention de l'arrierefaix dans la matrice. 245
Cauſes de la difficulté de l'accouchement. 253
Cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges. 403
Cauſes de la generation des moles en la Matrice. 105
Cauſe du *cancer* en la Matrice. 412. 413
Cauſes de la ſuffocation de matrice. 434
Cauſe originaire des fleurs blanches n'eſt pas toûjours en la matrice. 445
Cauſe des accidens qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, ne doit pas toûjours eſtre attribuée à la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice, ny à la retention & corruption du ſang menſtruel & de la ſemence. 436
Cheute de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le tems de ſon accouchement. 282
Cheute de Matrice qui cauſa la mort à une femme, une heure & demie aprés eſtre accouchée, pour n'avoir pas eſté reduite. 380
Cheute de Matrice, *voyez* deſcente de Matrice.
Chorion, eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription. 210
Circulation du ſang, comment ſe fait au corps de l'enfant, durant le tems qu'il eſt au ventre de ſa mere. 224
Clytoris, cette partie eſt le ſiege du plaiſir, & de l'appetit venerien aux femmes. 28
Clytoris eſt tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuſer avec d'autres femmes. 29
Coït, femmes qui en uſent ſont plus ſaines que celles qui n'en uſent pas. 24
Coït ne cauſe pas toûjours épanchement de ſang à la femme, la premiere fois qu'elle en uſe. 30
Coït, quel tems y eſt le plus propre, pour la conception. 59
Coït, femmes qui en uſent journellement ſont ſujettes à ſe tromper au tems de leur groſſeſſe. 88
Coït, doit eſtre deffendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empêcher l'écoulement des ſemences. 115
Coït doit eſtre deffendu durant les deux derniers mois de la groſſeſſe. 117
Coït eſt préjudiciable aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade. 137
Coït, ſon trop frequent uſage peut cauſer l'avortement. 183
Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en uſent peu de jours aprés leur accouchement. 400
Coït, ſon uſage eſt contraire à la femme qui a la Matrice ſcyrrheuſe. 411
Col de la Matrice, ſa deſcription. 34
Col de la Matrice eſt le ſiege des gonorrhées. 35
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme. 36
Col de la Matrice n'a aucun *hymen* en ſon milieu. 36
Col de la veſſie ſuppure quelquefois entierement, aprés un facheux accouchement, ce qui cauſe enſuite à la femme une illuë involontaire de ſon urine. 390
Conception, ce que c'eſt, & les conditions qui y ſont requiſes. 59
Conception arrive quelquefois aux femmes ſans avoir jamais eû de

menſtruës. 51
Conception ſe fait dans le meſme tems que la ſemence eſt reçuë & retenuë dans la Matrice. 61
Conception eſt d'autant plus ſtable que la femme eſtoit éloignée du tems qu'elle devoit avoir ſes menſtruës, quand elle a conçu. 76
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens. 260
Conditions requiſes en l'accouchement naturel. 193. 237
Conditions neceſſaires aux choix d'une bonne nourrice. 510
Conditions d'un bon lait. 511
Contuſions & déchiremens des parties externes de la Matrice, cauſées par l'accouchement, & le moyen d'y remedier. 387
Contuſions & meurtriſſures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs cauſes, & le moyen d'y remedier. 470
Convulſion met la mere & l'enfant en tres-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le tems de l'accouchement. 325
Cordon de l'umbilic de l'enfant eſt compoſé ſeulement de trois vaiſſeaux. 221
Cordon de l'umbilic, quelle eſt ſa longueur & ſa groſſeur. 222
Cordon de l'umbilic ſortant devant l'enfant dans le tems de l'accouchemẽt, eſt ſouvẽt cauſe de ſa mort. 318
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cauſe quelquefois de grandes pertes de ſang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui eſt tiraillé dans le tems de l'accouchement. 153. 322
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement né, comment doit eſtre lié & retranché. 450
Cordon de l'umbilic a été trouvé noüé d'un veritable nœud en l'enfant d'une Demoiſelle accouchée par l'Auteur. 222
Cordon de l'umbilic qui eſt au dehors eſtant refroidi, & fortement comprimé par le corps ou par la teſte de l'enfant qui reſte trop long-tems au paſſage, l'y peut faire perir promptement. 275
Cornes de la Matrice, ce que c'eſt. 39
Cotiledons, ce que c'eſt. 40. 220
Cotiledons ne ſe rencontrent pas en la Matrice de la femme. 40
Couronnement de la Matrice, ce que c'eſt. 237. 239
Curation de la maladie venerienne de la femme groſſe peut eſtre entrepriſe durant ſa groſſeſſe. 176
Curation de la maladie veneriẽne des petits enfans, cõment ſe doit faire. 504

D

DElivre, *voyez* Arrierefaix.
Dents, leur douleur cauſe ſouvent flux de ventre aux petits enfans. 487
Deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe, ſes differences, ſes cauſes & ſes remedes. 166. 378
Deſcente de Matrice peut arriver à toutes ſortes de femmes, & meſme aux filles, mais non point le renverſement, qui ne peut jamais arriver qu'immediatement aprés l'accouchement. 379. 380
Difference des os du ſquelet d'une femme d'entre les os de celuy d'un homme. 203
Difficulté d'uriner de la femme groſſe, d'où elle procede. 131
Difficulté de reſpirer de la femme groſſe, ſes cauſes. 135
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent. 253
Diuretiques doivent eſtre évitez, quãd il y a inflammation de Matrice. 409
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles. 115
Douleurs de ventre & de reins ne ſont pas toujours ſignes que la femme groſſe

groſſe eſt en travail d'enfant. 91
Douleurs du dos, des reins, des hanches & des eines, qui arrivent aux femmes groſſes, d'où elles ſont cauſées. 128
Douleur des mammelles des femmes groſſes, ſes cauſes. 130
Douleurs de l'accouchement ceſſent ordinairement dans les grandes pertes de ſang. 154
Douleurs veritables de l'accouchement comment ſont diſtinguées de celles qui ſont fauſſes. 205
Douleurs de l'accouchement ſont communes aux femmes & aux autres animaux. 231
Douleurs de l'enfantement ſont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cauſe que l'homme entre tous a la teſte plus groſſe, à proportion de ſon corps. 231
Douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier. 488
Douleur des dents cauſe ſouvent flux de ventre aux petits enfans. 489. 490

E

EAux de l'enfant, origine, & leur nature. 212. leur uſage. 214
Eaux de l'enfant ne procedent aucunement de ſon urine. 213
Eaux de l'enfant ne luy ſervent pas de nourriture dans le tems qu'il eſt dans la Matrice, comme quelques-uns croyent. 215
Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire ſortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le tems de l'accouchement. 320
Eaux minerales ſont tres-propres pour les hydropiſies de matrice. 172
Eaux minerales ſont tres-convenables aux femmes qui ſont ſujettes à de frequentes ſuffocations de matrice. 439
Eaux minerales conviennent tres-bien aux femmes qui ſont incommodées de fleurs blanches. 448
Enfant, quelles parties de ſon corps ſont formées les premieres. 77
Enfant, en quel tems eſt tout-à-fait formé. 78
Enfant en quel tems eſt animé. 79
Enfant mâle n'eſt pas plûtoſt formé que la femelle. 77
Enfans jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy qu'ils ſoient de different ſexe. 99
Enfans jumeaux comment peuvent être diſtinguez de ceux qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 102
Enfans qui naiſſent au huitiéme mois, vivent encore plûtoſt que ceux qui naiſſent au ſeptiéme. 195. 196
Enfans ſont d'autant plus robuſtes en naiſſant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt le neuviéme mois. 196. 229
Enfans qui naiſſent à ſix mois, & tous ceux qui naiſſent au deſſous de ce terme, ne peuvent pas reſter longtems en vie. 200
Enfant n'urine aucunement durant tout le tems qu'il eſt dans la Matrice. 214
Enfans, s'ils ſont pluſieurs, chacũ d'eux eſt contenu en ſes membranes, & en ſes eaux ſeparément. 214. 220
Enfant change ordinairement ſa premiere ſituation vers le huitiéme mois de la groſſeſſe. 228
Enfans, s'ils ſont pluſieurs dans la Matrice, ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'ũ qui prend une mauvaiſe ſituation dãs le tems de l'accouchement. 230
Enfant mort en la Matrice peut en être tiré autrement que le vivant. 264
Enfãt mort en la Matrice, ſes ſignes 266
Enfant mort peut quelquefois reſter en la matrice durant des ſemaines entieres ſans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de ſes eaux. 268
Enfant qui ſe preſente en mauvaiſe po-

ſture dãs le tems de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puiſſe eſtre, depuis les épaules juſques aux pieds, doit eſtre tiré par les pieds. 305

Enfant mort eſt quelquefois mis hors de la matrice devant celuy qui eſt vivant, & quelquefois auſſi le contraire arrive, ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela. 315

Enfant hydropique eſt bien plus facilement tiré de la matrice que celui qui eſt monſtrueux en groſſeur. 330

Enfant nouveau-né, comment doit eſtre traité. 450

Enfant nouveau-né, cõment doit eſtre nettoyé de ſes excremens, & la maniere de le bien emmaillotter. 454

Enfant nouveau-né ne doit eſtre couché dans le meſme lit de ſa nourrice, de peur qu'elle ne le ſuffoque en s'endormant deſſus. 462

Enfans, comment peuvent eſtre preſervez de devenir louches, tortus, boſſus, ou boiteux. 508

Enflure variqueuſe des jambes & des cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe. 138

Enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe, ſes cauſes. 172

Enflures de la partie honteuſe de la femme groſſe ſont tres-dangereuſes, ſi elles procedent de l'inflammation qui eſt à la matrice. 173

Enflure œdemateuſe des jãbes, & bouffiſſure de tout le corps arrivent ſouvent aux femmes nouvellement accouchées qui ont eu de grandes pertes de ſang. 377

Eryſipele de la matrice eſt mortel. 173

Excretions fetides & cadavereuſes, qui ſortent quelquefois de la matrice, ne ſont pas toûjours ſigne que l'enfant qui eſt dedans, ſoit mort. 269

Exemple admirable d'une femme qui a eſté ſaignée 48. fois durant une ſeule groſſeſſe, & qui n'a pas laiſſé d'accoucher heureuſement à terme d'un enfant qui ſe portoit bien. 121

Exemple d'une femme qui avoit 4. ou 5. enfans vivans, & qui avoit eu en toutes ſes groſſeſſes ſes menſtruës juſques au ſixiéme mois. 148

Exemple d'une fẽme accouchée à terme d'un enfant qui ſe portoit aſſez bien, quoiqu'elle eut eu un continuel flux de ventre durant tout le tems de ſa groſſeſſe. 145

Exemples de pluſieurs femmes groſſes qui ſont mortes de perte de ſang, avec leur enfant, pour n'avoir pas eſté accouchées. 158. 165

Exẽples de pluſieurs femmes groſſes qui avoient des deſcentes de matrice. 167

Exemples de pluſieurs femmes, qui ayãt avorté dans le tems qu'elles avoient la fiévre, ſont mortes tres-peu de tems aprés. 188

Exemple de pluſieurs femmes qui ſont devenuës groſſes, quoiqu'elles portaſſent dans ce tems un peſſaire. 383

Exemple, *voyez* Hiſtoire.

Exercice violent cauſe ſouvent l'avortement. 116

Experiences touchãt les differẽs termes de l'accouchemẽt, à cõpter du tems de la ſuppreſſion des mois. 198. 199

Extraction ou expulſion du faux germe eſt d'autant plus difficile que le corps étrange qui eſt contenu dans la matrice, eſt petit. 339

Extraction de l'arriere faix reſté dans la matrice aprés que le cordon en eſt rõpu, comment doit eſtre faite. 245

Extraction de l'enfant mort en la matrice, comment doit eſtre faite. 332

Extraction de l'enfant mort ne doit être differée, à cauſe de l'inflammation de la matrice. 333

Extraction de l'enfant mort ne doit être faite avec les crochets par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 336

Extraction de la mole & du faux-germe, comment doit eſtre faite. 337

F

FAux-germes, comment ſont diſtinguez des moles. 106
Faux-germe, comment doit eſtre tiré de la matrice. 337
Faux-germes cauſent ſouvent à la fẽme de grandes pertes de ſang. 152. 339
Fecondité, ſes ſignes. 50. 51
Fecondité miraculeuſe arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extréme vieilleſſe. 53
Fẽmes ſont ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes, & à une infinité d'autres dont ils ſont exempts. 49
Femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lors qu'elles ſont bien reglées en l'évacuation naturelle de leurs menſtruës. 48. 412. 446
Femmes ſont beaucoup plus incommodées dans le tems de leur groſſeſſe que les autres animaux. 112
Femmes groſſes ont quelquefois leurs menſtruës. 69. 148
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe. 112
Femme qui a deſcente de matrice ne doit eſtre ſerrée dans ſes habits. 168
Femmes ſteriles ſont toûjours plus valetudinaires que les autres. 56
Femmes ſteriles ont l'orifice interne de la matrice plus petit & plus grêle que les autres. 171
Femmes groſſes ſont tres-ſujettes à faire de faux pas, à cauſe de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 187
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt à terme. 189
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt en travail. 231
Femme, comment doit eſtre aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou pluſieurs enfans. 237
Femmes qui uſent du coït peu de jours aprés eſtre accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-tems que celles qui s'en abſtiennent. 400
Femmes qui n'ont pas réglement leurs menſtruës, & celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, ſont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la matrice. 412. 414
Figure de l'enfant en la matrice, *voyez* ſituation de l'enfant.
Filet de la langue des enfans nouveaunez, le moyen de le bien couper. 461
Filles peuvent avoir des deſcentes de matrice auſſi-bien que les femmes. 379. 384
Filles n'ont pas ordinairement de fleurs blanches avant l'âge de puberté; mais elles peuvent quelquefois avoir avant ce tems des gonorrhées virulentes. 446
Fleurs blanches ce que c'eſt: leurs cauſes, leurs ſignes. 433
Fleurs blanches, comment ſont diſtinguées de la gonorrhée virulente & du flux d'humeurs qui vient des ulceres de la matrice. 433
Fleurs blanches, tres-peu de femmes en ſont tout-à-fait exemptes. 445
Fleurs blanches inveterées, leur ſource quoiqu'épuiſée pour un tems, ne ſe peut pas toûjours entieremẽt tarir. 449
Fleurs blanches procedent du propre corps de la matrice. 35
Fleurs blanches ſont ſouvent cauſe de la ſterilité de la femme. 55. 446
Fleurs blanches requierent pour leur curation l'uſage des remedes generaux, avant l'application des particuliers à la matrice. 58. 447
Fleurs blanches peuvent eſtre cauſe de la generatiõ des moles, des faux-germes, & des hydropiſies de matrice. 62
Fleurs blanches ſont quelquefois cauſe de l'avortement. 183
Flux de ventre de la femme groſſe, ſes cauſes. 145
Flux de ventre met la femme groſſe en grand danger d'avorter. 144. 181
Flux de ventre dure quelquefois deux ou

3. mois à la femme groſſe, ſans la faire avorter, & ſe guerit incontinent aprés l'accouchement. 145
Flux de ventre qui fait accoucher ou avorter la femme, la met ſouvent en tres-grand peril de la vie, s'il ne ceſſe incontinent aprés l'accouchement. 145
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes. 415
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cauſe ſuppreſſion des vuidanges. 416
Flux de ventre des petits enfans, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 490
Flux menſtruel arrive quelquefois à la femme groſſe juſques au cinquiéme mois de ſa groſſeſſe. 148
Flux menſtruel de la femme groſſe, en quoy eſt different de la perte de ſang. 149. 151
Flux menſtruel, *voyez* menſtruës.
Flux de ſang, *voyez* ſang.
Flux muliebre, *voyez* fleurs blanches.
Fœtus, quelles parties de ſon corps ſont les premieres formées. 77
Fœtus, en quel tems eſt entierement formé. 78
Fœtus, en quel tems eſt animé. 79
Fœtus, voyez enfant.
Foibleſſe des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 466
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier. 475
Fontaine de la teſte de l'enfant nouveau-né, ce que c'eſt. 473
Formation de l'enfant, en quel tems eſt tout-à-fait achevée. 78

G

GAlles qui viennent à la teſte & à la face des petits enfans, leur cauſe, & le moyen d'y remedier. 496
Galle de la teſte des petits enfans eſt mauvaiſe comme ſigne, mais elle peut eſtre bonne comme cauſe. 497
Generation, ce que c'eſt, & les conditions qui en ſont requiſes. 72
Generation ſucceſſivement reïterée rend les animaux immortels. 72
Generation, de quelle maniere elle ſe fait. 74
Geniture, ce que c'eſt. 75
Germe, *voyez* faux-germe.
Groſſeſſe, ce que c'eſt, ſes ſignes, & les differences de la vraye & de la fauſſe. 86
fauſſe Groſſeſſe, ſes differentes cauſes. 86
fauſſes Groſſeſſes arrivent principalement aux femmes qui ne ſont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menſtruës. 90

H

HEmorrhoïdes qui arrivẽt aux femmes groſſes, leur cauſe. 141
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede. 386
Hernies du ventre arrivent quelquefois aux femmes pour ſe ſerrer trop le corps dans leurs habits durant le tems de leur groſſeſſe. 120
Hernies du ventre qui reſtent quelquefois aux femmes aprés l'accouchement, leurs cauſes, & les remedes qui y conviennent. 417
Hernie du ventre, la matrice, & l'enfant y peuvent eſtre pouſſez dans le tems de la groſſeſſe. 418
Hernie, comment peut eſtre diſtinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes. 174
Hernie charnuë ne ſe rencontre pas aux petits enfans, ny la variqueuſe. 495
Hernie aqueuſe des petits enfans ſe guerit ordinairement avec l'âge. 495
Hiſtoire d'une femme qui porta ſon enfant hors de ſon ventre dans une hernie ventrale durant tout le tems de ſa groſſeſſe, lequel on tira enſuite par l'operation ceſarienne. 418
Hiſtoire d'un homme boiteux de naiſſance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui naquirent auſſi tous trois

boiteux. 43
Hiſtoire notable d'une fille de 17. ans, qui n'eſtoit aucunement perforée, à laquelle l'Auteur fit l'operation convenable à ce vice de conformation. 57
Hiſtoire de la naiſſãce de l'Auteur, qui eſt venu au mõde ayãt la petite verole. 63
Hiſtoire de pluſieurs femmes, qui aprés avoir eſté penduës, ont eſté trouvées groſſes d'enfant, contre le ſentiment de ceux qui les avoient viſitées avant qu'elles euſſẽt été executées à mort. 68
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont eſté traitées comme hydropiques par des Medecins, quoyqu'elles fuſſent ſeulement groſſes d'enfant. 70
Hiſtoire tres-remarquable de la femme de Monſieur *Duvieux* Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, qui nonobſtant qu'elle ait eſté hydropique pendant 9. ans entiers, n'a pas laiſſé de devenir groſſe durant ce tems par 4. fois, & d'accoucher heureuſement à terme d'enfans vivans. 70
Hiſtoire d'une femme qui aprés avoir crû eſtre groſſe durant dix mois entiers, ne vuida ſeulement au bout de ce tẽps que des eaux, & quelques vẽts, qui étoient enfermez en ſa matrice. 71
Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés ſa mort un petit *fœtus* de deux mois & demy, qu'on pretendoit avoir eſté engendré dans le *tuba uteri*. 81
Hiſtoire de Madame la Preſidente de *Neſmond*, qui eut une fauſſe groſſeſſe durant un an & demy. 89
Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui avoit l'orifice interne de ſa matrice dilaté à y mettre l'extremité du doigt, & qui ne laiſſa pas de porter ſon enfant juſques à terme, & d'en accoucher aſſez heureuſement. 91
Hiſtoire d'une autre femme groſſe, qui un mois entier avãt que d'accoucher, avoit l'orifice interne de ſa matrice dilaté de la largeur du pouce. 208
Hiſtoire de pluſieurs hõmes, qui n'ayãt que le teſticule gauche, n'ont pas laiſſé d'engendrer des enfans mãles auſſi-bien que des femelles. 95. 96
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont fait pluſieurs enfans à la fois, & d'une Comteſſe d'Hollande qui en fit 365. en une ſeule fois. 97
Hiſtoire de quelques femmes qui étant groſſes de moles, reſſentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre. 108
Hiſtoires de pluſieurs enfans mõſtrueux qui n'avoient point de cerveau ny de col. 109. 110. 111
Hiſtoire d'une femme, qui par une ſubite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de ſon mary, accoucha au terme de 8. mois d'un enfant, auquel il eſt reſté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere lorſqu'elle accoucha de luy. 119
Hiſtoire d'une fẽme groſſe de ſix mois, qui eut pluſieurs accidens fâcheux, cauſez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la matrice, par un faux pas qu'elle fit. 128
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'une violẽte colique nephretique, accoucha au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe d'un enfant mort. 130
Hiſtoire d'une femme qui ne croyãt pas eſtre groſſe, à cauſe qu'elle avoit ſes menſtruës, obligea ſon Medecin de luy ordonner pluſieurs remedes pour quelque incommodité qu'elle reſſentoit, leſquels la firent avorter d'un enfant de trois mois. 149
Hiſtoire remarquable de la ſœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de ſang, pour n'avoir pas eſté accouchée d'aſſez bonne heure. 155
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui avoiẽt des hydropiſies de matrice. 169. 170
Hiſtoire de pluſieurs femmes groſſes, qui ayant des hydropiſies de matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un

coup, plusieurs mois devant que d'accoucher. 171. 172
Histoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis 25. ans une tumeur grosse cõme les deux poings à la lévre gauche de sa vulve, laquelle luy fut ouverte avec heureux succez. 174
Histoires de plusieurs femmes qui ont esté heureusement traitées de la maladie venerienne durant leur grossesse. 177. 178. 179
Histoire d'une femme qui eut de tres-grands accidens, causez par la retention de l'arriere-faix dans la matrice ensuite d'un avortement. 250
Histoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un estoit mort, & l'autre estoit vivant; ce qui avoit donné sujet de contestation entre cette féme, qui asseuroit que l'enfant qu'elle portoit en son ventre étoit vivant, à cause des mouvemens qu'elle y sentoit, & sa Sage-femme qui soûtenoit le contraire, à cause des excrétiõs fetides & cadavereuses qui sortoient de la matrice de cette femme, lesquelles procedoient de l'autre enfant qui étoit mort. 269
Histoire d'une femme qui eut une extraordinaire chûte de matrice, dans le tẽps de son accouchement. 282
Histoire remarquable de la mort de la femme de Monsieur *Poupar*, Maistre Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas esté secouruë assez à tems comme il estoit requis, dans son accouchement, où son enfant se presentoit par le costé de la teste. 290
Histoire d'un enfant qui estoit extraordinairement hydropique dans le ventre de sa mere, & la maniere dont il en fut tiré. 295
Histoire d'une femme qui mourut en convulsion avec deux enfans dans le vẽtre, en la presẽce de son propre pere & de son mari, qui quoi qu'ils fissent tout deux profession particuliere des accouchemens, la laisserent mourir sans la secourir par l'accouchement. 327
Histoire d'une femme qui estant reduite à l'âgonie par de violentes convulsions, fut preservée de la mort par l'accouchement. 327. 328
Histoire de Madame de *S. Iu* qui mourut en convulsion, pour n'avoir pas esté secouruë assez à tems dans son accouchement. 328
Histoire d'un femme qui asseuroit faussement qu'on luy avoit tiré son enfant du ventre par l'operation cesarienne. 345
Histoire d'Edoüard VI. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de sa mere vivante, par l'operation cesarienne, dont elle mourut ensuite. 349
Histoire pitoyable d'une pauvre femme miserablement tuée par un ignorant Chirurgien, en luy voulant tirer son enfant hors du ventre. 359
Histoire d'une femme nouvellement accouchée, qui pensa mourir d'une grande perte de sang, qui n'estoit entretenuë que par une grande colique, causée de la retention de quantité d'excremens endurcis, & de beaucoup de vents, qui estoient dans les intestins. 374. 375
Histoire d'une femme qui mourut une heure & demie aprés estre accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chûte de matrice qui luy arriva incontinent aprés son accouchement. 380
Histoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui luy avoit tiré fortement le corps de la matrice, dont elle avoit une descente, pensant que ce fut un corps étrange qu'il vouloit extirper. 381
Histoire d'une femme qui eut durant quatre ans une issuë involontaire de l'urine, ensuite d'un mauvais ac-

couchement, & qui mourut au bout de ce tems. 390. 391
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'un avortement eut la matrice ſcyrrheuſe, & d'une groſſeur prodigieuſe durant plus de 8. mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement. 410
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui furent heureuſement delivrées de faux-germes, qui les avoient miſes en grand danger de la vie. 342
Hiſtoire tres-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de 16. ans juſques à celuy de 23. a continuellement porté ſa matrice chûte d'une groſſeur prodigieuſe. 384
Hiſtoire d'une Dame qui ayãt un abſcés au rein, ſouffrit preſque tous les jours durant 2. ans entiers de grandes ſuffocatiõs, de la meſme maniere que ſi leur cauſe eut procedé de la matrice. 436
Hiſtoire d'une femme, qui quoi qu'elle fût ſurpriſe au 2. mois de ſa groſſeſſe, d'une ſi forte paſſion hyſterique, & de convulſions, qu'elle en tõba en une eſpece d'apoplexie qui degenera en paraliſie, porta neanmoins ſon enfant vivãt juſques à terme, & en accoucha tres-heureuſement. 438
Hiſtoire de trois petites filles qui avoiẽt chacune une gonorrhée virulente, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches. 443
Hiſtoires de pluſieurs enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à tetter. 462
Hiſtoire d'un enfant qui mourut aprés l'ouverture d'un apoſteme de l'umbilic. 483
Hydroceles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairement avec l'âge. 495
Hydrocephale, ce que c'eſt. 474
Hydropiſie de matrice, ce que c'eſt. 169 ſes differences, ſes cauſes, & ſes ſignes. 170. 171
Hydropiſie de matrice ſurviẽt quelquefois à la femme groſſe d'enfant. 172
Hydropiſie de matrice peut bien ſucceder à la generation de l'enfant; mais nõ point la generation de l'enfant à l'hydropiſie de matrice. 172
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la matrice. 294

I

INflammation de la matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cauſe. 333
Inflãmatiõ des lévres externes de la vulve eſt ſouvent un effet & une cõmunication de celle qui eſt au dedans de la matrice, laquelle eſt tres-dãgereuſe. 173
Inflammation des mãmelles de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 419
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 481
Inflammation des eines & des cuiſſes des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 483
Injections d'eaux aſtringentes dans la matrice ſont ſouvẽt nuiſibles aux femmes qui ont des fleurs blanches, ſi elles uſent mal à propos de ces injectiõs. 448
Inſtrumens propres à faire l'extractiõ de l'enfant mort ne doivent eſtre mis en uſage par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 336
Inſtrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas eſtre mis en la main d'un ignorant. 358
Inſtrument nommé *Tire-teſte*, inventé par l'Auteur, pour faire extraction de l'enfant mort, la maniere de ſe ſervir de cét inſtrument. 355
Jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy que de different ſexe. 99
Jumeaux comment peuvent eſtre diſtinguez des enfans qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 102

Jumeaux ſont ſeparez l'un de l'autre dãs la matrice, par le moyen de leurs mẽbranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier. 214. 220

L

LAit aux mammelles de la femme n'eſt pas toûjours un ſigne certain qu'elle eſt groſſe ou accouchée. 87
Lait des mammelles ne ſe peut évacuer par la matrice. 398
Lait eſt fait de chyle & non de ſang. 423
Lait ſeul ſuffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois. 460
Lait recemment trait a en ſoy certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux. 461
Lait échauffé de la nourrice peut cauſer des puſtules aux feſſes & aux cuiſſes de l'enfant & donner à cauſe de cela quelque ſoupçon de malignité venerienne. 504
Ligamens de la matrice ſont quatre. 24
Ligamens ronds de la matrice cauſent quelquefois les ſtupeurs & douleurs que les femmes ſentent aux eines & aux cuiſſes, durant la groſſeſſe. 25

M

MAladies des femmes different grãdement de celles des hõmes. 49
Maladie venerienne des femmes groſſes, comment ſe communique à leur enfant. 475
Maladie venerienne de la femme groſſe, nature ne peut pas preſerver l'enfant de la malignité de ce venin, quoy qu'elle puiſſe corriger d'autres défauts des peres & meres. 175
Maladie venerienne eſt toute d'une même eſpece dans ſon eſſence, & n'eſt diſtinguée que par ſes differens degrez. 175
Maladie venerienne, ſçavoir ſi la femme en peut eſtre traitée durant la groſſeſſe. 176
Comment la femme groſſe en doit eſtre traitée. 176
Maladie veneriẽne des petits enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 504
Maladie aiguë qui ſurvient à la femme groſſe la met en grand danger d'avorter, ou meſme de mourir, comme il eſt arrivé à l'Imperatrice. 181
Mammelles, leur inflammation. 419
leurs apoſtemes. 425
Mammelles dõt les bouts ſont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier. 429
Mammelles de la bonne nourrice, comment doivent eſtre. 513
Maniere de ſecourir la femme groſſe qui a une grande perte de ſang. 151
Maniere de ſecourir la femme quand elle commence d'eſtre en travail d'enfant. 231
Maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement quand elle a un ou pluſieurs enfans. 237
Maniere de delivrer la femme de ſon arrierefaix en l'accouchemen naturel. 242
Maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la matrice, aprés que le cordon eſt rompu. 245
Maniere de ſecourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celuy qui eſt contre nature. 253
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers. 271
Maniere de mettre la teſte de l'enfant dans une bonne ſituation, quand on le tire par les pieds. 276
Maniere de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la matrice. 277
Maniere d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le corps de la matrice en dehors. 281
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la teſte la premiere il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les paſſages ne peuvent

peuvent pas ſe dilater ſuffiſâment. 183
Maniere d'aider la féme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le côté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere. 288
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie. 293
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte. 298
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules. 300
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente les pieds & les mains enſemble. 303
Maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux. 306
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul. 308
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le côté. 311
Maniere d'accoucher la femme, quand il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent en mauvaiſe poſture. 314
Maniere d'accoucher la femme, quand le cordon de l'umbilic ſort devant l'enfant. 318
Maniere d'accoucher la femme, quand l'arriere-faix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti. 321
Maniere de ſecourir la féme en l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion. 324
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux. 329
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice. 332
Maniere de faire extraction de la mole & du faux-germe. 337
Maniere de faire l'operation ceſarienne aprés que la femme eſt morte. 350.351
Maniere de remedier aux cõtuſiõs & déchirures des parties exterieures de la matrice, cauſées par l'accouchemẽt. 387
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né. 461
Marques rouges du viſage, avec leſquelles pluſieurs enfans naiſſent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement. 62
Matrice eſt cauſe de la pluſpart des maladies des femmes. 1
Matrice, ſa deſcription. 17
Matrice eſt l'égoût de toutes les impuretez du corps de la femme. 25
Matrice eſt tres-mince dans les derniers mois de la groſſeſſe. 19. 20
Matrice, ſa membrane propre eſt la plus épaiſſe de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'eſt pas groſſe. 23
Matrice, ſa ſubſtãce devient ſi mince dãs la groſſeſſe, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. 22
Matrice reçoit du ſang des arteres ſeulement, & non pas des veines. 23
Matrice, ſelon *Platon*, eſt ſemblable à un animal ſans raiſon. 24
Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité. 40. 97. 227
Matrice de la pluſpart des autres animaux eſt partagée en deux parties, & en pluſieurs cellules. 40.97.227
Matrice embraſſe toûjours tres-étroitemẽt ce qu'elle contient, & ne laiſſe jamais aucun vuide dans ſa capacité. 102
Matrice ne peut rien ſouffrir de contenu dãs ſa capacité aprés l'accouchemẽt. 394
Matrice a eſté entierement extirpée à quelques fémes ſans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*. 381
Meconium, ce que c'eſt. 459
Membrane *allantoïde* ne ſe trouve jamais au *fœtus* humain. 211
Membranes de l'enfant ſont ſeulement deux, qui ſont contiguës l'une à l'au-

tre, ſçavoir le *chorion* & l'*amnios*. 210
Membranes de l'enfant, leur deſcription. 210. 211
Membranes de l'enfant ſe rompent toujours au devant de la teſte en l'accouchement naturel. 195
Membranes de l'enfant ne ſont rompuës en l'accouchement naturel par le pietinement de ſes pieds, comme on croit ordinairement. 195
Membranes de l'enfant reſiſtent à l'attouchement, & paroiſſent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement ſont plus ou moins fortes. 207
Membranes de l'enfant ſe preſentent les premieres au paſſage dans le tems de l'accouchement. 210
Menſtruës ou ſang menſtruel, ce que c'eſt. 44
Menſtruës, qui paroiſſent quelquefois à la femme groſſe, viennent des vaiſſeaux qui ſe terminent à l'orifice interne de la matrice. 24. 152
Menſtruës ne paroiſſent qu'à la femme & non aux autres animaux, excepté certaines guenons. 45
Menſtruës n'ont aucune malignité, ſi la femme eſt ſaine. 46. 52
Menſtruës, differentes opinions touchãt leur évacuation periodique. 47
Mẽſtruës, de quels vaiſſeaux elles procedent, quand la fẽme n'eſt pas groſſe. 46
Menſtruës paroiſſent quelquefois aux femmes groſſes. 69. 148
Mẽſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans regle, quãd la matrice eſt ſcyrrheuſe. 410
Mois. *voyez* menſtruës
Mole ce que c'eſt. 104. ſes ſignes. 107
Mole ne peut eſtre engendrée ſans l'uſage du coït. 104
Moles procedent toujours des faux germes. 88. 337
Moles reſtent ſouvent en la matrice aprés le terme de l'accouchement, à cauſe de leur adherence. 88
Moles ſont appellées faux-germes, quãd la matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois. 89
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme. 106
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une meſme chair avec la ſubſtance de la matrice. 111. 339
Mole, comment ſon extraction doit eſtre faite. 337
Mouvement de l'enfant, en quoi eſt different de celuy de la mole. 87. 108
Mouvement de l'enfant ſe ſent quelquefois dés le deuxiéme mois de la groſſeſſe, & meſme encore plûtoſt. 87
Mouvement de l'enfant mâle ne ſe ſent pas plûtoſt que celuy de la femelle. 87
Mouvement circulaire du ſang comment ſe fait aux parties inferieures du corps. 138
Mouvement violent, de telle nature qu'il ſoit, eſt capable d'exciter l'avortement à la femme groſſe. 182
Moyen, *voyez* maniere.
Mules engendrent par fois, quoy que tres-rarement. 50

N

NAiſſance de l'enfant au ſeptiéme mois participe plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. 196
Nature peut bien corriger quelques defauts des peres & des meres, & en preſerver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne. 175
Nature ne peut eſtre aſſujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement. 200
Nimphes de la matrice, ce que c'eſt. 29
Nombril, *voyez* umbilic, & cordon de l'umbilic
Nourrice, quelles conditions luy ſont neceſſaires. 510

Nourrice peut uſer du coït, pourveu que ce ſoit avec ſon mary, & tres-moderément. 514

O

OBſervations que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature. 263
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement où l'arrierefaix ſe preſente le premier. 323
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de faire extraction de la teſte de l'enfant mort. 284. 285
Obſervation particuliere pour connoître ſi la femme groſſe dont l'orifice interne de la matrice paroiſt quelque peu dilaté, eſt veritablement en travail. 207
Obſervation conſiderable pour bien delivrer la femme dont l'arrierefaix eſt reſté dans la matrice, aprés que le cordon en eſt rompu, & pour l'extraction des faux germes. 247. 341
Obſervation neceſſaire ſur l'uſage des remedes dont on ſe ſert ordinairement mal à propos, pour procurer l'expulſion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux germe reſté dans la matrice. 252. 332. 341
Obſervation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui preſente la teſte de coſté. 335
Obſervation neceſſaire pour faire en ſorte que le lait puiſſe profiter aux malades qui en uſent, 415
Operation ceſarienne ne ſe doit jamais pratiquer qu'aprés la mort de la femme. 342. 349
Orifice interne de la matrice, ſa deſcription. 37
Orifice interne de la matrice exactemét fermé, ſans dureté & dans une bonne ſituation, eſt ſigne de groſſeſſe. 66. 87
Orifice interne de la matrice eſt mollet, & dans une diſpoſition naturelle aux femmes groſſes, mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie. 67
Orifice interne de la matrice de la femme groſſe s'ouvre quelquefois ſans que la femme ſoit en travail d'enfát. 92. 208
Orifice interne de la matrice de quelle maniere il eſt diſpoſé, ſelon les differens tems de la groſſeſſe. 92
Orifice interne de la matrice eſt bien plus petit & plus greſle aux femmes ſteriles qu'aux autres. 171
Os de la femme en quoy ſont differens de ceux de l'homme. 203
Ouraque n'eſt qu'un ſimple ligament, qui n'eſt jamais percé, & qui ne ſort pas hors du nõbril de l'enfant. 212. 223. 481

P

PArfums mettent la femme groſſe en grand danger d'avorter. 176
Partie de la femme qui ſervent à la generation. 1
Partie hõteuſe, ſa deſcriptiõ, & celle des autres parties qui s'y rencontrent. 27
Parties du corps de l'enfant, quelles ſont les premieres formés. 77
Paſſion hyſterique, *voyez* ſuffocation de matrice.
Paſſions de l'ame font ſouvent avorter la femme groſſe, quand elles ſont violentes. 183
Perte de ſang, *voyez* Sang.
Peſſaires peuvent eſtre utilement portez par les femmes groſſes, qui ont des deſcentes de matrice. 167
Peſſaires propres pour retenir la matrice en ſa ſituation naturelle, leurs differences. 377. 382
Peſſaires n'empêchẽt pas la femme d'uſer du coït, ny meſme de devenir groſſe, quand ils ſont bien-faits. 383
Peſſaires ſe doivent introduire dãs le col de la matrice ſeulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de ſon fond, comme veut *Rouſſet*. 383. 384
Placenta, voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mãmelles, ce que c'eſt,

ſes ſignes, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 422
Poſture contre nature dans leſquelles l'enfant ſe peut preſéter pour venir au monde, ſont quatre en general. 260
Poſture de l'enfant, *voyez* ſituation.
Precipitation de matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes. 166
Precipitation de matrice, *voyez* deſcente de matrice.
Pucelage de la femme ne peut pas eſtre connu par la ſeule effuſion du ſang dans le premier coït. 31
Pucelage des fémes ne peut eſtre connu que par conjecture, tirée de la diſpoſition des caruncules mirtiformes. 37
Purgatifs violens provoquent l'avortement. 121. 125
Purgatifs violens ne conviennent point au ſcyrrhe de la matrice. 411
Puſtules qui viennent aux feſſes & au dedans des cuiſſes des petits enfans donnent ſoupçon de malignité venerienne. 504

R

REfutation de la principale raiſõ ſur laquelle on pourroit établir la preteduë neceſſité de faire l'operatiõ ceſariéne durãt que la féme eſt vivante. 347
Regime que la femme groſſe doit obſerver. 112
Regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le tems de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens. 368
Regime de vivre de l'enfant nouveau-né. 459
Relaxation de matrice, *voyez* deſcente de matrice.
Remedes generaux doivẽt toûjours preceder l'application des particuliers à la matrice pour la curation des fleurs blanches. 58
Remedes convenables aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée. 364
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices. 371
Remedes convenables à la grande perte de ſang de la femme accouchée. 372
Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuidanges de la femme nouvellement accouchée. 403
Remedes qui ſont propres au flux de vẽtre de la féme accouchée, ſont cõtraires à la ſuppreſſion des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette ſuppreſſion ne ſont pas bõs pour le flux de ventre. 416
Remedes appliquez ſur les mammelles où il y a inflammation, ne doivent avoir aucune aſtriction. 421
Renverſement entier de la matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent aprés l'accouchement. 380
Rougeole des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 499

S

SAge-femme doit laiſſer percer les eaux de l'enfant d'elles-meſmes, quand l'accouchement eſt naturel. 234
Sages-femmes doivẽt faire ſecourir par le Chirurgien le plûtoſt qu'elles pourront, la femme dãs ſon accouchement, quand l'enfant ſe preſente en toute autre poſture que dans la naturelle. 235
Saignée, ſavoir ſi elle convient à la féme qui a une ſuffocatiõ de matrice. 441
Saignée eſt le principal remede pour l'inflammation de matrice. 409
Saignée du bras eſt preferable à celle du pied pour l'inflãmatiõ de matrice. 404
Saignée eſt tres-convenable aux fémes qui ſont ſujettes à tomber en convulſion dans le tems de leur accouchemẽt, & doit eſtre faite auſſi-toſt qu'elles cõmencent d'être en travail. 329
Saignée ſeroit ſouvent plus utile aux fémes dans les premiers mois de la groſſeſſe, que d'eſtre differée, comme on fait ordinairement, juſqu'aprés le quatriéme mois. 120. 121
Saignée eſt ſouvent tres-utile à la femme qui eſt en travail d'enfant. 233

Saignée du pied n'eſt pas convenable dans le commencement de la curation du ſcyrrhe de la matrice. 411
Sang en trop grãde abondance eſt quelquefois cauſe de l'avortement. 185
Sang menſtruel, ce que c'eſt. 44
Sang menſtruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celui qui eſt au reſte du corps de la femme, ſi elle eſt ſaine. 46.52
Sang menſtruel, la cauſe de ſon évacuation periodique. 47
Sang menſtruel, quels vaiſſeaux ſervent à ſon évacuation, quand la femme n'eſt pas groſſe. 46
Sang menſtruel qui paroiſt quelquefois à la femme groſſe, de quels vaiſſeaux il ſort. 24.151
Perte de ſang qui arrive à la fẽme groſſe, en quoy differe du flux menſtruel. 149.151
Perte de ſang qui arrive à la fẽme groſſe, ſes cauſes, & le moyẽ d'y remedier. 151
Perte de ſang de la femme groſſe la fait ſouvent avorter. 182
Perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 372
caillots de Sang venant à eſtre expulſez de la matrice aprés y avoir fait quelque ſejour, ſont ſouvẽt pris par les Gardes ignorantes pour des faux-germes ou pour des portions de l'arriere faix. 394
Sang des vaiſſeaux umbilicaux ne doit jamais eſtre repouſſé dans le ventre de l'enfant nouveau-né. 453.468
Sang ſuperflu eſt journellement déchargé dans l'inteſtin *duodenum* par le canal hepatique. 456
Sang menſtruel, ſon reſidu n'eſt pas cauſe de la petite verole des petits enfans comme quelques-uns croyent. 483
Sang des femmes eſt plus ſujet à ſe fermenter de tems en tems que celuy des hommes. 437
Scyrrhe de la matrice degenere ſouvent en *cancer*, ſes cauſes, & ſes ſignes. 409. 410
Section ceſarienne ne doit jamais eſtre faite qu'aprés la mort de la femme 342.349
Semence, ce que c'eſt. 41
Semence eſt cauſe par ſa qualité de la generation des differens ſexes. 40
Semence maſculine & feminine ſe rencontre en l'homme & en la femme. 40
Semence & ſang menſtruel, comment ſont principes de la generation. 41
Semence eſt engendrée du ſeul ſang des arteres, & non de celuy des veines. 42.95
Semence procede de toutes les parties du corps, ſelon Hipocrate. 42.79
Semence contient en elle par puiſſance la forme & l'idée de toutes les parties du corps. 42.62
Semence eſt plus abondante en l'homme, à proportion de ſon corps, qu'en tous les autres animaux. 43
Semence n'eſt pas un excrement. 44
Semences ſont ſouvent corrompuës par une trop grande abondance de ſang menſtruel, qui en cauſe l'effluxion ou la generation d'un faux-germe. 76
Sexes, leur diverſité eſt requiſe en toute generation parfaite. 73
Signes de la fecondité & de la ſterilité des femmes. 50
Signes de la conception. 64
Signes pour connoiſtre les differens tems de la groſſeſſe. 90
Signes pour cõnoiſtre que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a pluſieurs enfans. 93.94
Signes pour connoiſtre & diſtinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 102
Signes de la mole. 104.107
Signes pour connoiſtre ſi le ſang qui ſort quelquefois de la matrice de la femme groſſe, vient de quelque évacuation menſtruelle, ou ſi c'eſt une veritable perte de ſang. 149.151
Signes pour connoiſtre l'hydropiſie de

matrice. 170
Signes pour connoiſtre l'avortement prochain. 185
Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel. 205
Signes de l'accouchement contre nature. 272
Signes qui font diſtinguer le corps de l'arriere-faix d'avec celuy de la matrice, quand il arrive qu'il y eſt reſté aprés l'accouchement, à cauſe que le cordon en eſt rompu. 246
Signes qui font cõnoître que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la matrice. 266
Signes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture dans le tems de l'accouchement. 272
Signes des bonnes & loüables vuidanges de la matrice. 401
Signes du ſcyrrhe de la matrice. 409
Signes du *cancer* de la matrice. 412
Signes de la ſuffocation de matrice. 433
Signes qui font connoître que les dents des petits enfans ſont preſtes à percer. 487
Signes de la petite verole. 498
Signes qui font connoiſtre ſi l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apportée en naiſſant, ou ſi c'eſt ſa nourrice qui la luy a communiquée. 504
Situation de l'enfant dans la matrice, ſelon les differens tems de la groſſeſſe. 117. 226
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde. 200
Situation mauvaiſe de l'enfant eſt la cauſe la plus frequente de la difficulté de l'accouchement. 271. 272
Situation premiere de l'enfant eſt ordinairement changée vers le huitiéme mois de la groſſeſſe. 229
Situation que doit avoir la femme, lorſqu'elle eſt preſte d'accoucher. 238
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main. 264
Sortie de l'enfant doit eſtre laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée. 117
Sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le met en grand danger de la vie. 318
Sortie de l'arriere-faix avant l'enfant eſt ſouvent cauſe de ſa mort. 321
Sterilité de la femme, ſes ſignes, & ſes cauſes. 50
Sterilité de la femme eſt beaucoup plus frequente que l'impuiſſance de l'homme. 50
Sterilité rend la femme tres-ſouvent valetudinaire. 56
Sterilité eſt quelquefois guerie par le moyen de l'âge, qui change le temperament de la femme. 56
Sterilité naturelle eſt incurable, ſi le défaut eſt grand. 57
Suffocation de matrice, ce que c'eſt, 433
ſes veritables cauſes. 434
Suffocation de matrice a coutume de revenir par accez. 434
Suffocation de matrice cauſe plus de peur qu'elle n'eſt dangereuſe. 438
Suffocation de matrice ſe peut tres-bien comparer à la puiſſance que *Prothée* avoit de ſe changer en pluſieurs differentes formes. 433
Superfetation, ce que c'eſt. 99
ſes ſignes. 102
Superfetation peut bien eſtre évitée, mais non pas la generation des jumeaux. 103
Suppreſſion d'urine qui arrive à la femme groſſe, ſa cauſe. 131
Suppreſſion des menſtruës ne peut pas ſouvent faire reconnoître preciſément le tems de la groſſeſſe de la femme. 197
Suppreſſion des vuidanges, quels accidens elle cauſe à la femme nouvellement accouchée. 402
Suppreſſion des vuidanges qui doivent eſtre évacuées aprés l'accouchement,

eſt beaucoup plus prejudiciable à la femme que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires. 403
Suppreſſion des vuidanges, quelles ſont ſes cauſes. 403
Subſtance de la matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la groſſeſſe. 19

T

TEms de la groſſeſſe de la femme n'eſt pas toûjours connu par la grande tumeur de ſon ventre. 92
Tems de la groſſeſſe de la femme ne peut pas eſtre certainement connu par la ſeule ſuppreſſion de ſes menſtruës. 197
Tems de l'accouchement, ſes differences. 197
Teſte de l'enfant nouveau-né dont les ſutures ſont trop ouvertes, ne doit pas eſtre trop comprimée. 473
Teſte de l'enfant mort doit eſtre tirée toute entiere, ſans la dépecer, autant qu'il eſt poſſible. 286
Teſte de l'enfant mort ne fait pas ſi bien le paſſage des autres parties de ſon corps, à cauſe de ſa molleſſe, que quand l'enfant eſt vivant. 293
Teſticules des femmes, leur compoſition differente de ceux des hommes. 9
Teſticule gauche eſt auſſi diſpoſé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle. 95
Teſticule droit d'une féme morte enſuite d'une hydropiſie de matrice, fut trouvé d'une groſſeur prodigieuſe. 11
Teſticules des femmes ſont pleins de petit œuf, dont l'enfant eſt engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'eſt de l'œuf d'une poule. 10
Teſticules des femme ont ſouvent quelque vice de conformation. 11
Toux qui arrive à la femme groſſe, ſes differentes cauſes. 135
Toux violente fait ſouvent avorter la femme groſſe. 135
Trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leur differentes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 391
Trenchées & douleurs de ventre qui viennẽt aux enfans nouveau-nés, leurs cauſes, & les moyens d'y remedier. 478
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *exomphale*, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 481
Tumeur qui eſt quelquefois au deſſus de la teſte de l'enfant qui vient de naître, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 470

V

V*Agina*, voyez col de la matrice.
Vaiſſeaux ſpermatiques, appellez préparans, leur deſcription. 7
Vaiſſeaux déferens, autrement dits éjaculatoires, leur deſcription. 11
Vaiſſeaux de la matrice ſont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le tems de la groſſeſſe. 9.372
Vaiſſeaux de la matrice qui ſont ouverts dans le tems de l'accouchement, ne ſe referment point qu'aprés qu'elle a eſté vuidée de tout ce qu'elle contenoit. 152.317.322
Vaiſſeaux umbilicaux, leur nombre. 221
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe. 138
Veine umbilicale eſt unique au cordon de l'enfant. 221
Veine umbilicale n'a point de valvules. 224
Ventre des fémes devient plus ridé aprés leur accouchemẽt qu'il ne feroit, quãd elles ſe ſerrent trop le corps dans leurs habits durant la groſſeſſe. 119
Ventre de la femme ne doit eſtre aucunement ſerré par ſes vétemens, dans le tems de l'accouchement. 232
Ventre de la femme qui a une deſcente de matrice, ne doit eſtre comprimé par

aucun bandage. 385
Ventoſitez contenuës dans l'eſtomac augmentẽt beaucoup la difficulté de reſpirer en la ſuffocation de matrice. 433. 435
Verole groſſe, *voyez* maladie veneriẽne.
Petite verole des enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 498
Vers s'engendrent quelquefois dans la matrice, où il y a un ulcere chancreux. 413
Veſſie de l'urine devient épaiſſe à meſure qu'elle ſe contracte en ſe vuidant, comme fait la matrice. 20
Vie de la mere eſt preferable à celle de l'enfant. 288. 348
Vin eſt le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. 249
Vin emetique eſt pernicieux aux femmes qui ſont en convulſion dans le tems de l'accouchement. 326
Virginité de la femme ne peut être connuë que par conjecture. 37
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs cauſes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 485
Ulceres chancreux de la matrice ſont toûjours inégaux, ſordides & puants. 413
Umbilic, *voyez* cordon de l'umbilic.
Vomiſſement qui arrive à la femme groſſe, ſes cauſes. 122
Vomiſſement qui vient à la femme ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, ne ceſſe pas pour l'ordinaire qu'elle ne ſoit accouchée. 123
Vomiſſement violent & frequent eſt cauſe d'avortement. 181
Vomiſſement qui arrive à la femme qui eſt en travail, aide à redoubler les douleurs de l'accouchement. 206
Vomiſſement des petits enfans, ſes cauſes & le moyen d'y remedier. 491
Urine n'eſt aucunement la matiere des eaux, qui ſont avec l'enfant dans la matrice. 212. 213
Vuidanges qui coulent de la matrice aprés l'accouchement, ce que c'eſt, d'où elles viennent, & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes. 396
Vuidáges coulẽt toûjours tres-peu quãd la matrice ſouffre inflammation. 408

Fin de la Table des Matieres.

FAUTES DE L'IMPRESSION.

Page 7. ligne 18. coupée, *liſez* coupé. Pag. 39. lig. 16. appyué, *liſ.* appuyé. p 45. l 14. l'gnore, *liſ.* l'ignore. p. 52. l. 33. ſes choſes, *liſ.* les choſes. p. 60. l. 34. ſucceſſit, *liſ.* ſicceſſit. p. 67. l. 28. aphoriſmes du 51. & 54. Liv. *l.* aphoriſmes 51. & 54. du 5. Liv. p. 71. l. 1. pntes, *liſ.* pintes. p. 73. l. 15. en ſo, *l.* en ſoy. p. 95. l. 40. ort ſains, *liſ.* fort ſains. p. 129. l. 11. perdre, *liſ* prendre. p. 151. l. 27. de fond, *l.* du fond. p. 177. l. 39. communiqué, *liſ.* communiqua. p. 182. l. 18. dans elle, *l.* d'avec elle. p. 197. l. 8. trompent, *liſ.* trompe. p. 204. l. 9. couche, *liſ.* coucher. p. 219. l. 37. marice, *liſ.* matrice. p. 232. l. 40. fare, *liſ.* faire. p. 343. l. 36. qu'il ait, *liſ.* qu'il l'ait. p. 357. l. 28. en l'imprimant, *liſ.* en s'imprimant. p. 358. l. 1. attachées, *liſ.* attaché. p. 389. l. 12. une, *liſ.* un. p. 417. l. 9. ſero t, *liſ.* ſeroit. p. 421. l. 24. reſoudre, *liſ.* reſoudra. p. 439. l. 29. & de tous, *liſ.* & tous. p. 446. l. 19. entrainent, *l.* l'entrainent. p. 459. l. 21. un changement, *liſ.* qu'un changement. p. 461. l. 10. ce ſera, *l.* ce ſoit. p. 464. l. 17. ou moins, *liſ.* ou au moins. p. 497. l. 13. tenuë, *liſ.* retenuë. p. 503. l. 16. environ vers, *liſ.* vers.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RG
93
M44
1681
RARE BOOKS DEPARTMENT